

. PALLI



BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
IV.^o SALA

SCAFFALE 7
PLUTEO VI
N.^o CATENA 1

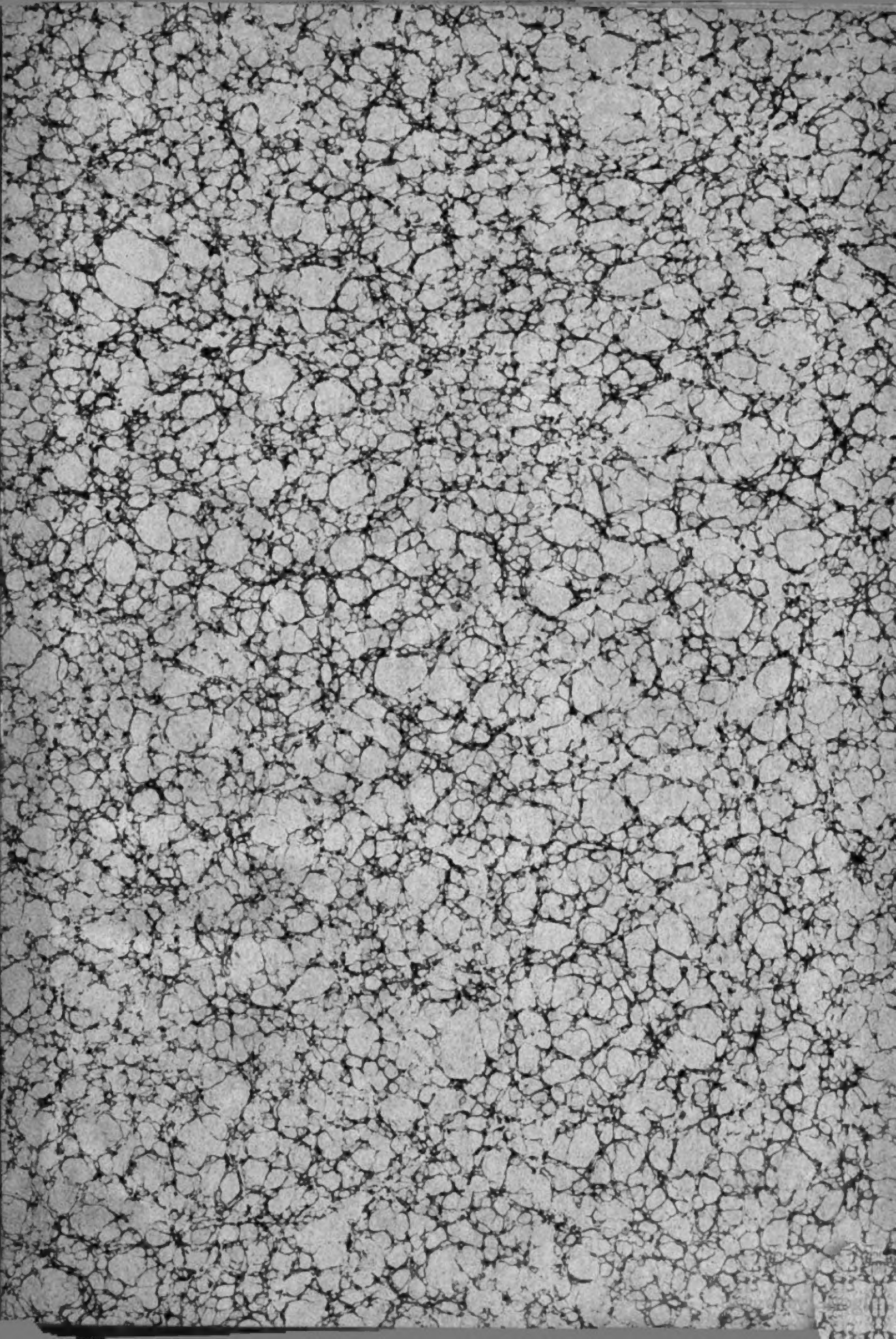


BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
III.^a SALA

19 0.1.
SCAFFALE
PLUTEO
N.^o CATENA 7



Op. Sala B. N. g.



249/4

LES
MASQUES ROUGES

PAR
PONSON DU TERRAIL.



PROLOGUE.

L'AUBERGE DU CORBEAU VIVANT.

C'était en 1793.

Le vent d'hiver sifflait, arrachant aux arbres de la forêt de Sénart de lugubres craquements.

Le sol, détrempé par les dernières neiges qu'un pâle rayon de soleil avait fondues, était boueux et glissant aux pieds.

Depuis longtemps déjà la nuit était venue : — une nuit obscure, sinistre, féconde en mystérieuses épouvantes.

A chaque pas qu'ils faisaient, les voyageurs s'arrêtaient, prêtaient l'oreille, essayaient de sonder les ténèbres, et semblaient n'oser s'avancer davantage.

« Où sommes-nous, mon Dieu ! mon bon Jérôme ? dit une voix qui, malgré son angoisse, demeurait fraîche et pure comme le tintement de l'Angelus parmi les éléments déchaînés.

— Je ne sais pas, mademoiselle, répondit une voix plus grave, la voix d'un vieillard ; mais ce que je sais bien, c'est que le bon Dieu protège ceux qui sont en péril et se recommandent à lui. Ainsi, prenez courage... et marchons...

— Ah ! je suis si lasse, mon bon Jérôme ! comme c'est loin Paris ! Voici huit jours que nous demandons notre chemin, et toujours on nous dit : « C'est loin encore !... »

— Paris est loin, en effet, mademoiselle, mais nous finirons bien par y arriver.

— Mon Dieu ! pourvu que je retrouve mon père et mon frère, dont nous n'avons pas la moindre nouvelle...

— Nous les retrouverons. Ne vous l'ai-je pas dit, Dieu assiste ceux qui ont foi en lui.

— Puisse-t-il l'entendre, mon bon Jérôme, » murmura la jeune fille, qui paraissait épuisée de fatigue.

Tout à coup un bruit lointain se fit entendre, c'était le galop précipité d'un cheval.

« Vous le voyez, mademoiselle, dit Jérôme, on n'invoque jamais Dieu en vain. Nous sommes égarés, et voici un cavalier qui, sans doute, va nous remettre dans notre chemin. »

Le cheval galopait avec furie ; au bout de quelques minutes, sa silhouette et celle de son cavalier se détachèrent en vigueur au milieu des ténèbres.

« Citoyen ! » cria Jérôme.

Au bruit de cette voix, le cheval s'arrêta brusquement.

« Que me veut-on ? demanda le cavalier, qui, si on en jugeait par le son de sa voix, était jeune.

— Citoyen, continua Jérôme, prends pitié d'un pauvre paysan et de sa fille qui se rendent à Paris et se sont perdus dans les bois. »

Le cavalier répondit avec bonté :

« Si vous n'avez pas absolument besoin d'aller à Paris cette nuit, je vous conseille de coucher en route. Il ne fait pas bon à Paris, d'abord ; ensuite, vous en êtes encore à près de quatre lieues. Mais suivez ce sentier, et tournez à droite, vous verrez de la lumière dans l'éloignement. Il y a là une auberge, à l'enseigne du Corbeau vivant, où vous pourrez passer la nuit.

— Merci, répondit Jérôme. Citoyen, je n'oublierai pas le service que tu nous rends.

— Excusez-moi, répondit le cavalier. Excusez-moi, je suis pressé. »

Et il mit l'éperon aux flancs de son cheval et disparut dans les ténèbres.

La jeune fille avait pris le bras du vieillard et s'appuyait sur lui.

« Ah ! disait-elle, pourquoi mon père et mon frère sont-ils allés à Paris ? Nous étions si bien dans notre calme province, aux pieds de nos vertes collines morvandelles, au bord du Cousin, notre jolie rivière.

— Votre père et votre frère, mademoiselle, répondit Jérôme, ont fait leur devoir en demeurant auprès de leur roi captif et persécuté. »

Et tout en parlant ainsi, malgré leur lassitude extrême, les deux voyageurs continuaient à marcher, et comme le sentier qu'ils suivaient inclinait brusquement à droite, ils aperçurent un point rougeâtre dans le lointain.

On eût dit la lueur d'une lanterne dans le brouillard.

« Voilà sans doute l'auberge dont nous a parlé cet homme à cheval, dit Jérôme.

— As-tu remarqué, mon bon Jérôme, comme il avait la voix émue ? reprit la jeune fille.

— Non, mademoiselle.

— Ce doit être un jeune homme, poursuivit-elle, et sans doute, oh ! je le jurerais, il était en proie à une vive douleur et à une agitation extrême, car sa voix tremblait bien fort.

— Je n'ai pas remarqué, » dit le vieillard.

A mesure qu'ils avançaient, le point lumineux s'agrandissait petit à petit, et bientôt les deux voyageurs aperçurent une maison au milieu des arbres.

Ils firent quelques pas encore, et le bruit d'une chanson vint mourir à leur oreille :

Ah ! ça ira ! ça ira !
Les aristocrates à la lanterne !

chantait une voix nasillarde, fortement empreinte de la mélodie provençale.

Ce chant d'extermination, qui, déjà, avait fait le tour de la France, donna le frisson à la jeune fille.

« Oh ! n'allons pas là ! dit-elle, marchons encore. »

Mais le vieillard répondit :

« Qu'avons-nous à craindre, mademoiselle ? N'êtes-vous pas vêtue comme une paysanne morvandelle, avec un fichu rouge sur la poitrine, des mitaines de tricot aux mains et des sabots aux pieds ? Et ne suis-je pas, moi, le meunier le plus accompli des environs de Clamecy-sur-Nievre ?

— C'est juste, dit la jeune fille.

— Marchons donc, poursuivit le vieillard, et Dieu nous assistera. »

Ils cheminèrent encore, trébuchant parfois, mais avançant toujours. A mesure qu'ils approchaient, la lumière prenait des proportions plus vastes, la maison se dessinait plus distinctement sur le ciel nuageux, et la chanson leur arrivait plus stridente.

« Ces gens-là ne sont pas des hommes ! murmura la jeune fille. Ah ! mon pauvre Jérôme, si tu m'en crois, et bien que je sois affreusement lasse, nous éviterons cette maison et nous irons toujours droit devant nous.

« Vous êtes folle, mademoiselle.

— Ah ! j'ai peur... fit-elle, j'ai peur...

— Ne suis-je pas avec vous ? »

La voix mâle du vieux Jérôme rassura un peu la pauvre enfant.

« Comme Dieu vaudra ! » dit-elle.

Et ils continuèrent leur chemin.

La maison d'où s'échappait cette lumière rougeâtre qui depuis un quart d'heure guidait les voyageurs égarés s'élevait au milieu d'un carrefour de forêt, au bord d'un chemin pierreux et mal entretenu, qui s'appelait alors la route de Paris à Melun.

C'était une odieuse construction en pisé et en torchis, couverte de branches d'arbre liées en fascines, avec du papier huilé aux croisées en guise de vitres, une porte mal jointe, un seul étage, et une cheminée unique du tuyau de laquelle s'échappait une colonne de fumée. A l'entour se dressaient, comme autant de fantômes, les arbres dépouillés de la forêt, et devant la porte surgissait un poteau qui portait pour indication : *Route du Chêne tordu.*

« Jérôme ! Jérôme ! supplia une dernière fois la jeune fille, au nom du ciel, n'allons pas là !... »

La chanson des patriotes continuait à retentir, et le *Ça ira* arrivait aux oreilles effrayées de la pauvre enfant comme un glas funèbre.

A ce chant... véritable chant de mort... se joignaient le cliquetis des verres, les paroles bruyantes, les éclats de rire d'une nombreuse compagnie. Mais le vieux Jérôme n'eut aucun égard pour la terreur de celle qu'il appelait *mademoiselle*, et il frappa rudement à la porte.

« O mon Dieu ! mon Dieu ! pria la jeune fille, ayez pitié de moi... j'ai peur... j'ai peur !... »

Au dedans comme au dehors, c'était bien le même aspect sinistre.

Les maîtres étaient au coin du feu, — un maigre feu de bois vert, d'où s'échappaient de lugubres étincelles, étoiles confuses dans un brouillard de fumée grise.

Les hôtes entouraient une table chargée des débris vulgaires d'un souper de cabaret.

Table grasseuse, dépourvue de nappe, encombrée de bouteilles vides, de verres demi-pleins, d'assiettes ébréchées.

A l'entour de l'âtre, il y avait un homme entre deux âges, coiffé d'un bonnet de laine rouge, vêtu d'une blouse bleue, les pieds dans des sabots garnis de paille.

Il avait l'œil gris, la lèvre mince et railleuse, le front fuyant, les cheveux grisonnants sur les tempes, les favoris épais et noirs.

Type complet du paysan des environs de Paris, cet homme fumait silencieusement dans une pipe à court tuyau, se tournait parfois pour prêter l'oreille aux propos de ses hôtes, souriait sans mot dire, et ramenait ensuite son regard louche vers les tisons mal enflammés du foyer.

A sa droite était une de ces femmes qui n'ont pas d'âge, qui peuvent avoir trente ans ou soixante, selon le jeu qu'elles impriment à leur physionomie.

Petite, chétive, horriblement grêlée, les cheveux d'un roux jaunâtre, les dents noires, le menton pointu, les joues ossues, mais le regard brillant, audacieux, effronté, cette créature était épouvantable à voir. Ce n'était ni la femme, ni la mère, ni la fille du maître de la maison.

C'était un être sans état civil, sans patrie, sans famille, un être venu ou ne savait d'où, mais vomi par quelque bouche de l'enfer, assurément, et qui s'était endormi, un soir, les pieds ensanglantés, le corps couvert de haillons et de vermine, sur le seuil de l'auberge de maître Gourju.

Gourju était le nom du cabaretier.

Cette femme, mendiant la veille, était devenue maîtresse le lendemain.

Comment, par quel procédé magique était-elle parvenue à capter la confiance de maître Gourju, à s'installer chez lui, à veiller sur ses intérêts et à conduire l'auberge?

Au bout de dix ans, c'était encore un mystère.

Mais depuis que la Mayotte, c'était son nom, présidait au comptoir du *Corbeau vivant*, le sinistre cabaret avait vu grandir sa mauvaise réputation.

Les bûcherons de la forêt, les paysans du voisinage n'entraient jamais dans ce repaire. Seuls, quelques rouliers attardés y buvaient en passant un verre de vin.

De terribles et sombres légendes couraient même dans la contrée. Bien avant l'époque où commence ce récit, et quand la France jouissait d'une paix profonde, plus d'un voyageur attardé avait trouvé, disait-on, une fée mystérieuse dans le cabaret du *Corbeau vivant*.

A Mongeron, à Ville neuve, à Brunoy et tout alentour de la forêt de Sénart, on avait longtemps appelé le cabaret du *Corbeau vivant* le coupe-gorge de la trinité. Ce nom étrange venait des trois personnes qui habitaient l'auberge forestière, maître Nicolas Gourju, la Mayotte et le Vieux.

Ce dernier personnage, ainsi dénommé par abréviation, était le père du cabaretier. — Un petit vieillard sec, anguleux, aux yeux verts, au nez pointu, parlant peu, mais ayant un sourire de mauvais augure.

Celui-là était assis à la gauche de maître Nicolas Gourju et remuait à chaque instant les tisons du foyer.

Autour de la table il y avait six personnes, quatre gendarmes et deux pékins, comme on eût dit une dizaine d'années plus tard.

Les quatre gendarmes venaient de Paris; deux paraissaient être de vigoureux Alsaciens, un troisième se vantait en tordant sa moustache d'être né dans le faubourg Antoine.

Le quatrième enfin, qui était le plus jeune et qui portait sur le bras les galons de brigadier, avait une jolie moustache brune, un sourire railleur et fin, et un grand œil bleu mélangé de fierté et de douceur.

On l'appelait l'Aristo. Ce sobriquet lui venait de sa tournure distinguée, de ses mains blanches et de son petit pied, bien qu'il eût déclaré, deux années auparavant, en prenant du service, qu'il se nommait Jean-Népomucène Denis, fils d'un cordier de Bordeaux.

A la droite de l'Aristo se tenait un personnage curieux à examiner.

Il était vêtu d'une carmagnole, coiffé d'un bonnet rouge, fumait dans une pipe dite brûle-gueule, pouvait avoir trente-cinq ans environ, portait toute sa barbe, qui était noire, et montrait en riant d'un méchant rire deux rangées de dents blanches et pointues comme celles d'un animal carnassier.

« Aussi vrai que Paris est un gros village auprès de Marseille, dit ce dernier personnage en achevant son fameux *Ça ira!* — car c'était lui qui chantait, — aussi vrai que l'Aristo a plutôt l'air d'un colonel que d'un brigadier, je vous affirme, citoyens, que le monsieur que voilà aura bien de l'agrément à Paris demain. »

En parlant ainsi, l'homme à la carmagnole, qui n'était autre qu'un de ces fameux Marseillais qui étaient venus à Paris demander

la tête de Louis XVI; l'homme à la carmagnole, disons-nous, montrait le sixième hôte de l'auberge du *Corbeau vivant*.

C'était un grand jeune homme aux longs bras, aux jambes osseuses, maître comme une cheville, osseux comme une vieille, la tête couverte de cheveux jaunes, l'œil bleu dépourvu de sourcils, la bouche garnie de bonnes grosses lèvres naïves, sur lesquelles un beau sourire d'outre-Rhin s'épanouissait à l'aise. Il portait une redingote à brandebourgs de couleur grise, une petite casquette cirée, un étui de fer-blanc en bandouillère et des bottes molles plissées.

Il s'exprimait difficilement en français. Cependant il parvenait à se faire comprendre, et avait annoncé en entrant dans l'auberge qu'il se nommait Fritz Müller, natif de Munich, et était étudiant en médecine de l'université de Heidelberg.

Il avait marché tout le jour, se dirigeant sur Paris, était arrivé à l'entrée de la forêt comme la nuit arrivait, et avait fait rencontre du Marseillais dans le chemin qui conduisait au *Corbeau vivant*.

Le Marseillais lui avait servi de guide.

Lorsqu'ils étaient entrés dans l'auberge, les gendarmes s'y trouvaient déjà et se mettaient à table pour souper.

Le Marseillais avait pris une chaise en disant :

« Quand il y a pour quatre, on trouve aisément pour cinq.

— Et même pour six, » avait ajouté l'Aristo en avançant un siège et faisant place à l'Allemand de Heidelberg.

On avait soupé bravement. Le lard salé et les pommes de terre accommodées par la Mayotte avaient été convenablement arrosés par une douzaine de litres de petit bleu.

Chacun avait payé son écot de gaieté.

Les gendarmes alsaciens avaient crié *Vive la République!* le Parisien du faubourg Antoine avait raconté une scène du dernier opéra joué à Paris; l'Aristo avait prétendu que, bien qu'on fût au 20 janvier 1793, il se sentait assez chaud pour ôter son uniforme, ce qu'il avait fait au grand scandale de ses trois subordonnés.

Enfin, le Marseillais avait entonné le *Ça ira!*

Seul l'Allemand était demeuré grave et mélancolique, comme il sied à un homme né dans le pays de la poésie, de la choucroute et des cigognes.

Aussi, lorsque le Marseillais prononça ces paroles : « Monsieur aura peu d'agrément à Paris », l'étudiant leva-t-il la tête et regarda-t-il son interlocuteur d'un air étonné et naïf.

« Et pourquoi cela? » demanda-t-il.

Les gendarmes et le Marseillais se regardèrent d'un air qui signifiait :

« Ah çà! mais d'où vient-il? Il ne sait donc rien? »

Puis le Marseillais reprit :

« Vous êtes Allemand, n'est-ce pas? »

— Oui.

— Non naturalisé Français?

— Non, dit l'Allemand.

— Alors, fit le Marseillais, on peut se dispenser de l'appeler citoyen.

— C'est juste, observa l'Aristo.

— Eh bien donc, mōssien, continua le Marseillais, j'avais l'honneur de vous dire que vous n'auriez pas grand agrément à Paris.

— Pourquoi? demanda l'Allemand obstiné.

— Parce qu'on y guillotine pas mal. »

Et de peur que l'Allemand ne comprit pas, le Marseillais eut une pantomime expressive imitant le jeu du couperet qui fait tomber une tête.

L'Allemand se prit à sourire :

« Oh! je sais... dit-il.

— Ah! vous... savez?

— Va!

— Et cela ne vous effraye pas, trōn de l'air? »

L'Allemand eut un sourire plus large, plus épanoui,

« C'est pour cela que je viens, » dit-il.

Cette réponse simple et naïve donna le frisson aux auditeurs, d'autant mieux qu'un septième convive sauta sur la table et vint réclamer sa part du souper, tandis que maître Nicolas Gourju, la Mayotte et le Vieux se retournaient curieusement aux dernières paroles de l'étudiant de Heidelberg.

Ce septième convive, qui venait picorer dans les assiettes demie-pleines, n'était autre que la vivante enseigne du cabaret, un corbeau centenaire qui vivait en liberté dans la maison depuis plus d'un demi-siècle.

« Signe de malheur! balbutia l'Aristo, qui pâlit soudain.

— Ah! ricana le Marseillais en s'adressant à l'Allemand, monsieur vient à Paris pour se faire guillotiner? »

Mais l'étudiant n'eut pas le temps de répondre.

Un bruit se fit au dehors et on frappa résolument à la porte.

Ce fut la Mayotte qui se leva et alla ouvrir.

Les gendarmes le Marseillais et l'Allemand tournèrent les yeux vers la porte avec curiosité.

Qui donc arrivait à cette heure attardée?

On vit apparaître sur le seuil d'abord un homme aux cheveux grisonnants, ensuite une jeune fille.

L'homme était de petite taille, maigre, chétif en ses formes anguleuses.

Il avait la lèvre mince, l'œil profondément enfoncé dans son orbite et d'une mobilité extrême, le nez d'un oiseau de proie, le menton pointu.

Avec cela un air de fausse bonhomie répandu sur tout le visage, le geste rond, la démarche assurée.

Il était vêtu d'une blouse bleue, coiffé d'un chapeau de feutre gris, chaussé de sabots, et portait, accroché à la boutonnière de son gilet qu'on apercevait par la blouse entr'ouverte, un gros bâton de houx hérissé de nœuds.

« Salut, citoyens ! dit-il. Bonsoir, les amis !... »

On lui rendit son salut amical, mais tous les regards se portèrent sur la jeune fille qui l'accompagnait.

C'était une créature d'une rare beauté, grande, mince, svelte, au front blanc et mat, aux cheveux blonds, à l'œil bleu, aux mains transparentes comme de la cire et mignonnes comme celles d'une duchesse.

Pourtant elle était vêtue d'une robe grossière de colonnade bleue, portait un fichu rouge au cou et avait emprisonné sa luxuriante chevelure dans un pauvre petit bonnet d'indienne, comme en ont les paysannes morvandelles des bords du Cousin.

Mais sa beauté était si rayonnante, si splendide que, de tous ces hommes qui se trouvaient là, il n'en fut pas un, même le vicar, qui pût réprimer un geste d'admiration.

Elle entra rougissante et les yeux baissés.

« Bagasse ! dit le Marseillais, voilà une citoyenne qui n'est pas déchirée, mes amis.

— Une pelle fame ! » grommelèrent les Alsaciens.

L'Allemand admira rêveur.

« Un beau brin de fille ! » murmura le Parisien du faubourg Antoine, qui était connaisseur.

Le brigadier de gendarmerie, celui qu'on appelait l'aristo, ne disait rien, lui, mais il tressaillit profondément, et son œil investigateur s'arrêta sur les mains blanches et délicates de la jeune fille.

Quant à la Mayotte, que son horrible laidetude chagrinait, elle fut si choquée de cette beauté souveraine qu'elle murmura :

« La jolie chipie ! Avec qui donc ça court-il les grands chemins ?

— Holà ! citoyenne, dit le nouveau venu, excusez-moi de venir troubler votre souper ; mais il fait un froid de loup en forêt ; la bise pénétrait sous mon tricot, et ma pauvre fille que voilà était transie.

— Ah ! dit maître Nicolas Gourju, l'hôtelier, qui se rangea pour lui faire place au feu, c'est ta fille, citoyen ?

— Oui, citoyen, ma propre et légitime fille, Alexandrine-Victoire Machemin, née native de l'Isle-sur-Serein, en pays morvandian, où je suis meunier de mon état.

— Alors, ricana le Marseillais, c'est pas étonnant que la citoyenne ait les mains blanches.

— Pourquoi ? demanda un des Alsaciens naïfs.

— Parce qu'elle se les lave dans le son.

— Gombrends pas ! dit le second Alsacien.

— Ce qui, acheva le Marseillais, vaut mieux que d'éternuer des lars.

A cette horrible plaisanterie, les deux Gourju et la Mayotte se mirent à rire, tandis que la pauvre jeune fille s'assroyait toute tremblante devant le feu et ôtait ses sabots pour réchauffer ses pieds endoloris par la marche et le froid.

L'aristo fronça le sourcil et réprima un geste de colère ; l'Allemand demeura grave et demanda, impassible :

« Qu'est-ce que vous appelez éternuer dans le son ?

— Mais, dit le Marseillais, vous le saurez prochainement, monsieur... »

— Comment ?

— Puisque vous venez à Paris pour la chose.

— Quelle chose ?

— Est-ce que vous n'avez pas dit que vous vouliez vous faire guillotiner ? »

Le bon Allemand eut un sourire candide.

« Pas précisément, dit-il. Je suis médecin, et je me livre à de sérieuses études sur la mort par la décollation.

— Ah ! ah !

— On dit que la mort par la guillotine est instantanée.

— Vous verrez ça un de ces jours...

— Moi, continua l'Allemand avec flegme, je soutiens le contraire. »

La jeune fille frissonnait ; mais celui que, tout à l'heure, elle appelait son bon Jérôme et qui lui donnait le titre respectueux de mademoiselle, regarda le Marseillais en souriant :

« Farceur ! dit-il.

— Moi, dit la Mayotte, qui se leva sur ses jambes torsées, grimaça un hideux sourire et jeta un regard de haine instinctive à la jeune fille toute tremblante, j'ai vu ça l'autre jour, à Paris, c'est-il drôle !...

— La citoyenne aubergiste, s'écria le Marseillais, est une Romaine !

— D'abord, continua la Mayotte encouragée par ce compliment, il y a beaucoup de monde sur la place. Moi, j'aime la société. Ensuite, on crie : Vive la République ! et on joue du tambour. C'est amusant ! Et puis celui qui a inventé ce bijou de machine-là est un fier lapin tout de même ! On voit monter l'homme, puis on voit courir une planche, puis on a l'air ébloui par un éclair, et c'est fini.

— C'est à donner envie à monsieur d'essayer, dit le Marseillais en désignant l'Allemand.

— Tais-toi, la femme ! dit brutalement le cabaretier.

— Hein ? De quoi ? fit la Mayotte, on ne peut donc plus rire maintenant ? »

Le vieux Jérôme crut devoir se mêler à la conversation.

« La citoyenne a raison, dit-il, on doit pouvoir rire après boire. — Il fit clapper sa langue. — Si j'avais seulement bu un verre de vin... »

Le Marseillais lui tendit son verre qu'il emplit jusqu'au bord.

« A ta santé, citoyen ! » dit Jérôme en le vidant d'un trait.

Puis il regarda sa prétendue fille.

« Et toi, petite, as-tu soif ?

— Je n'ai ni soif ni faim, répondit la jeune fille. J'avais bien froid tout à l'heure, mais à présent je suis réchauffée, et je crois que nous pouvons nous remettre en route.

— En voilà des pratiques ! murmura la Mayotte. Ça se chauffe sans donner un liard, et ça vous parle ensuite de s'en aller !...

— Non, ma petite, répondit Jérôme, nous ne nous remettons pas en route par un temps pareil. Que dirait ta mère, la citoyenne Florine Machemin, ma légitime épouse, si tu tombais malade ? Nous sommes ici avec de braves citoyens et sous la protection de la loi ! »

A ces mots, il salua les gendarmes.

« Mais, dit brutalement la Mayotte, si vous couchez ici, vous dormirez sur une chaise. Nous n'avons pas de lits.

— Après du feu, tous les lits sont bons. »

L'aristo, silencieux jusque-là, regarda la Mayotte de travers.

« Est-ce que tu couches sur une chaise, toi, citoyenne ?

— Moi, j'ai mon lit...

— Eh bien, tu le céderas à cette jeune fille.

— Plus souvent ! grogna la hideuse créature.

— Bah ! fit le brigadier, une mauvaise nuit est bientôt passée. Et puis, tu ne voudrais pas déplaire à la gendarmerie. »

Ces derniers mots attirèrent au brigadier, de la part du vieux Jérôme, un regard étrange que surprit le Marseillais.

« Ah ça, fit la Mayotte, qui prit une attitude insolente, voilà que vous protégez les aristocrates ? »

La jeune fille rougit jusque dans le blanc des yeux, et le vieux Jérôme crut devoir se troubler si fort que le Marseillais le regarda à son tour fixement.

L'Allemand, en contemplation devant la voyageuse, semblait étranger à tout ce qui se disait et se passait autour de lui.

Mais l'aristo, à qui n'avaient échappé ni le trouble du vieux Jérôme, ni la rougeur de la jeune fille, ni le regard perspicace du Marseillais, se leva tranquillement et prit la Mayotte sous les aisselles ; puis il l'enleva de terre comme il eût fait d'un enfant.

« Dis donc toi, citoyenne, fit-il, tu n'as qu'à continuer de m'agacer les nerfs, et je te montrerai comment je protège les aristocrates.

— Aïe ! vous me faites mal, geignit la Mayotte tandis qu'il la reposait sur son escabeau.

— Hé ! brigadier, hé ! la Mayotte, gronda maître Nicolas Gourju, la paix s'il vous plaît !

— Rassure-toi, citoyen, je ne veux pas te prendre ta femme, » répondit le brigadier d'un ton railleur.

Cette scène avait été courte, mais pas assez pour que le vieux Jérôme et le Marseillais n'eussent eu le temps d'échanger un nouveau regard.

Ces deux hommes, qui se voyaient pour la première fois, s'étaient déjà devinés.

La Mayotte continua à murmurer, les Alsaciens vidèrent une onzième bouteille, l'Allemand demeura en extase devant la jeune fille, l'Aristo se leva, alla ouvrir la porte et sortit.

Alors le Marseillais, le vieux Jérôme et la Mayotte respirèrent. On eût dit que la présence du brigadier les gênait sensiblement. Quant à maître Gourju, il avait vidé tant de bouteilles de vin, en compagnie des gendarmes, qu'il était un peu ivre et voyait ce qui se passait autour de lui à travers le brouillard de sa pipe.

La jeune fille, au contraire, éprouva un redoublement d'effroi en voyant sortir cet homme en qui elle devinait un protecteur. L'Aristo s'éloigna de quelques pas et entra dans un fourré.

Là il se coucha à plat ventre et colla son visage contre terre.

Mais aucun bruit ne vint mourir à son oreille, et il se retira découragé.

« Nous n'avons pourtant que quelques heures, murmura-t-il. Si nous ne sommes pas autour du Temple demain avant le jour, tout est perdu ! »

Et il revint vers l'auberge, poussa la porte et alla s'asseoir au coin du feu auprès de la jeune fille, dont le front altéré se rassérénait sur-le-champ.

L'Allemand était toujours abîmé dans sa contemplation, les Alsaciens jouaient au *doigt mouillé* pour tuer le temps, la Mayotte grommelait des paroles malsonnantes et le Vieux était endormi.

Le Marseillais tira de sa poche une blague en peau de chien et y enfoua son brêle-gueule, qu'il se mit à charger méthodiquement.

Quand le brêle-gueule fut bourré, il posa dessus un tison qu'il prit avec ses doigts, regarda de nouveau le vieux Jérôme, et sortit à son tour en disant :

« Je vais voir le temps qu'il fait.

— Moi aussi... » dit Jérôme.

Et le vieillard se leva.

La jeune fille éprouva un frisson et lui dit d'une voix pleine d'anxiété :

« Est-ce que vous sortez, mon père ?

— Je vais prendre l'air sur le pas de la porte ; chauffe-toi bien, petite. »

La pauvre enfant n'osa rien dire, et Jérôme sortit.

Quand ils furent dehors, le Marseillais lui frappa sur l'épaule.

« Bonjour, citoyen, lui dit-il.

— Vous m'avez déjà dit bonjour, observa le vieux Jérôme.

— Ça ne fait rien, c'est pour mieux entamer la connaissance.

— A votre aise, citoyen.

— Ainsi, dit le Marseillais, vous êtes meunier ?

— Pour vous servir, citoyen.

— Je n'ai pas de farine à moudre, mais je cherche femme.

— C'est de votre âge, citoyen.

— Et tiens ! dit le Marseillais sans plus de cérémonie, un brin de fille comme celle qui te suit m'irait comme un gant !

— Ma fille ? dit Jérôme.

— Farceur ! répliqua le Marseillais ; cette demoiselle est ta fille comme je suis ton neveu, moi... »

Et il plongea dans les yeux gris du vieillard un regard ardent.

« Voyons, mon bonhomme, reprit-il, je vais te dire ton affaire, moi.

— Vous ? fit Jérôme.

— Moi. Tu n'es pas un meunier... tu es un domestique, et cette petite est une aristocrate. »

Et comme Jérôme se récriait :

« Où la conduis-tu ? je ne sais, mais je devine.

— Allez ! allez ! dit Jérôme d'un air fâché, vous causez bien, vous ! Continuez, mon garçon... »

Le Marseillais reprit :

« Tu es bien certainement quelque intendant voleur qui rêves de l'emparer du château de ton maître.

— Après ? fit Jérôme avec flegme.

— Et comme sans doute ton maître et ses fils ont déjà fait connaissance avec le citoyen Brutus, à moins qu'ils n'aient été massacrés au 10 août...

— Chut ! fit Jérôme.

— Ah ! ah ! dit le Marseillais, tu vois que je devine aisément les choses.

— Continuez, vous parlez bien...

— Tu la conduis à Paris, où tu la dénonceras au comité de salut public. »

Le vieux Jérôme haussa les épaules, puis il se planta tout debout devant le Marseillais.

« Eh bien, dit-il, quand tout cela serait vrai, est-ce que ça vous regarde ?

— Non, mais on pourrait s'entendre...

— Vous êtes un joli garçon, répliqua Jérôme, mais vous ne me ferez pas dire ce que je veux faire.

— Vieux farceur ! écoute donc, fit le Marseillais, qui prit le vieillard par le bras et l'entraîna à cent pas de la maison. Écoute donc, et nous allons nous entendre. »

Jérôme s'assit sur un tronc d'arbre.

« Parlez, dit-il. Autant vaut prêter l'oreille à vos sornettes que dormir sur une chaise.

— Je te disais donc que sans doute la petite fille est orpheline et que tu la mènes à Paris où elle espère retrouver son père ou des parents quelconques, lesquels, tu le sais, toi, ne sont plus de ce monde. A Paris, tu la livreras comme aristocrate...

— Et puis après ? demanda le vieillard dont le visage demeura impassible.

— Tu l'en retourneras au château, qui sera mis en vente, et tu l'achèteras pour cent écus.

— Et puis ?

— Mais si tu l'entendais avec moi, citoyen, continua le Marseillais, je te ferais faire une besogne autrement sérieuse et qui te poserait fièrement dans l'esprit du citoyen Robespierre. Tu deviendrais maire de la commune, membre du district, ami du comité de salut public, que sais-je ? »

Le vieillard perdit son masque de bonhomie, et ses petits yeux gris se fixèrent avec ténacité sur le Marseillais.

« Tu es donc quelque chose dans le gouvernement ? dit-il.

— Je ne suis rien et je suis beaucoup.

— Comment cela ? »

Le Marseillais mit un doigt sur ses lèvres.

« Chut ! dit-il, c'est moi qui suis chargé de dévoiler au gouvernement les conspirations des aristocrates.

— C'est-à-dire que tu es un homme de police ?

— A peu près. »

Le vieux Jérôme tressaillit d'aise. Le Marseillais reprit :

« Donc, tel que tu me vois, je puis te faire faucher... et ta petite avec toi. »

Jérôme eut un léger frisson.

« Mais j'aime mieux transiger et te prendre dans mon jeu. La petite me plaît, et tu me laisses libre de m'en faire aimer. C'est à merveille ! En échange, je te promets que tu auras le château, que tu seras maire, membre du district et ami du citoyen Robespierre. »

Comme il parlait ainsi, le Marseillais saisit le bras de Jérôme.

« Écoute ! » dit-il.

Jérôme prêta l'oreille. Un bruit lointain, presque imperceptible vint mourir à son oreille.

C'était le galop d'un cheval.

« Mon vieux, dit le Marseillais, le brigadier de gendarmerie que tu as vu tout à l'heure est un gentilhomme déguisé, un aristocrate qui conspire pour son sire, son roi. Mais je suis là, moi, l'homme de la police, et j'ai à une lieue d'ici, à Montgeron, une douzaine de municipaux qui attendent mes ordres. Veux-tu être des nôtres ?

— Mais c'est convenu depuis longtemps, » dit le vieux Jérôme.

L'Aristo était rentré dans la salle d'auberge et rêvait, la tête dans ses mains ; le gendarme né dans le faubourg Antoine s'était appuyé sur la table et dormait ou faisait semblant de dormir.

Les honnêtes Alsaciens jouaient toujours au *doigt mouillé*.

Tout à coup ce bruit lointain, ce bruit du galop d'un cheval que Jérôme et le Marseillais avaient entendu, arriva jusqu'au brigadier.

Alors l'Aristo bondit sur ses pieds et courut vers la porte.

En ce moment aussi le vieux Jérôme et le Marseillais, qui sans doute avaient conclu quelque pacte ténébreux, revinrent prendre place autour du foyer dans l'auberge du *Corbeau vivant*.

« Où va-t-il, le brigadier ? » grommela la Mayotte.

L'Aristo entendit ces mots.

« Je vais à la rencontre de mon maréchal des logis, » répondit le jeune homme qui s'élança au dehors.

Le bruit du cheval galopant à travers bois était devenu plus distinct. Le brigadier entra sous la futaie, mit deux doigts sur sa bouche et fit entendre un coup de sifflet.

Un coup de sifflet répondit.

Le cheval galopait avec furie et les branches d'arbres, courbées par le vent d'hiver, craquaient sous ses pieds.

L'Aristo fit quelques pas à sa rencontre, puis tout à coup il cria : « Halte ! »

Le cheval s'arrêta presque aussitôt, et une voix jeune, sonore, cette voix qui déjà avait frappé l'oreille du vieux Jérôme et de la jeune fille qui le suivait, demanda dans les ténèbres :

« Est-ce toi, brigadier ? »

« Oui, marchef ! » répondit l'Aristo.

« Es-tu seul ? »

« Seul. »

« Où sont les gendarmes ? »

« Dans l'auberge. »

La voix du maréchal des logis, appelé *marchef* par une abréviation familière dans l'armée, étouffa un juron énergique ; puis le cheval et le piéton firent quelques pas à la rencontre l'un de l'autre, et l'Aristo posa sa main gauche sur le pommeau de la selle.

« Eh bien ? »

Il articula ces mots avec émotion.

« Eh bien, répondit le marchef d'une voix non moins émue, tout est perdu ! »

« C'est impossible. »

« La conspiration est découverte. Nos camarades ont été arrêtés à Melun, et demain ce ne sera pas la gendarmerie qui entourera la voiture, mais bien les municipaux. »

« Tu es fou, baron ! »

« Je dis vrai, chevalier ; et nous n'avons plus que deux partis à prendre, le premier est insensé, mais digne de nous ; il consiste à aller nous faire tuer là-bas, sous les yeux du roi. »

« Et le second ? »

« Fuir. »

« Fuir ! Fuir ! tais-toi, baron... »

« Attends encore, dit le marchef, ce n'est pas tout. Nos deux amis qui jouent si bien leur rôle de gendarmes et d'Alsaciens sont d'honnêtes gens, mais le troisième est un misérable. C'est lui qui a trahi... »

« Es-tu sûr de ce que tu avances, mordieu ! »

« Très-sûr, chevalier. Jacques Sannier est un traître !... »

« Mais c'est impossible ! »

« Ecoute encore... Il y a un étranger dans l'auberge, un Marseillais ? »

« Oui. »

« C'est un homme de la police ; il a placé trente hommes autour de l'auberge, trente municipaux qui ne nous feront pas quartier. Ainsi, crois-m'en, saute en selle avec moi, je te prendrai en croupe... et partons ! »

« Non, non ! dit l'Aristo, je ne laisserai pas massacrer nos amis... »

Et en prononçant ces mots tout haut, le jeune homme pensa tout bas à la jeune fille vêtue en paysanne, et dans laquelle il avait deviné une aristocrate.

« Tu ne les empêcheras point d'être massacrés et tu le seras toi-même, chevalier. Crois-moi, laisse-moi te prendre en croupe et partons... »

« Non, dit le jeune homme avec énergie. Mais, toi, ami, toi, qui es à cheval, pars... »

« Non pas, répondit le marchef, puisque tu veux rester ! Nous mourrons ensemble, s'il le faut. »

« Soit, murmura l'Aristo, que gagnait un sombre désespoir. Viens, alors... »

Il prit le cheval par la bride, et tous deux se dirigèrent vers le cabaret, dont les lumières brillaient à travers les arbres.

A vingt pas de la porte, l'Aristo s'arrêta, et dit tout bas au marchef :

« Es-tu sûr que ce soit Jacques Sannier qui nous ait trahis ? »

« J'en suis sûr. »

« En as-tu la preuve ? »

« Oui. »

« Eh bien, il faut tout de suite faire justice du traître. »

« Comment ? »

« Tu vas voir, je vais l'appeler pour qu'il prenne ton cheval et le conduise à l'écurie. »

« Bien. Après ? »

« Le reste me regarde. »

L'Aristo alla ouvrir la porte de l'auberge, s'arrêta sur le seuil et dit d'un ton bref, le ton du commandement :

« Hé ! Jacques Sannier... Voici le maréchal des logis qui revient de Melun et a besoin de toi. »

Le gendarme du faubourg Antoine avait fini de dormir depuis une heure ; mais la voix de l'Aristo était trop impérieuse pour qu'il pût prolonger son prétendu sommeil.

Il leva la tête, se dressa sur ses pieds et fit le salut militaire. Les bons Alsaciens se regardèrent avec l'étonnement naïf des gens ivres-morts.

« Avance à l'ordre ! dit l'Aristo. Le marchef a besoin de toi. »

Le gendarme se dirigea vers la porte, mais non sans avoir échangé un regard rapide avec le Marseillais.

L'Aristo surprit ce regard et ne douta plus un seul moment de la trahison de Jacques Sannier.

Le gendarme sortit, et son brigadier referma la porte.

La pauvre jeune fille, immobile et silencieuse sous le manteau de l'âtre, avait respiré plus librement lorsque le brigadier s'était montré ; mais la porte refermée, le protecteur mystérieux disparu, elle avait été reprise par ses angoisses et sa terreur, malgré la présence du vieux Jérôme.

Depuis une heure, Jérôme avait des manières incompréhensibles et tenait des propos bizarres ; il parlait d'égorger les tyrans, de massacrer les aristocrates et de brûler leurs repaires.

Le Marseillais fit un signe à la Mayotte et l'emmena dans un coin, à l'autre extrémité de la salle d'auberge.

« Amour de citoyenne, lui dit-il tout bas, tu sais que nous payerons largement les pots cassés, car on va casser les pots tout à l'heure. »

Il eut un mystérieux sourire, et les yeux bordés de rouge de la Mayotte brillèrent avec ferveur.

« Nous aurons d'abord besoin d'un coup de main de ton homme et du Vieux. »

« C'est convenu, dit la Mayotte. »

« Quand l'Aristo rentrera, tu feras pas mal d'éteindre la chandelle ; on fait mieux sa besogne dans l'obscurité. »

« Vous avez raison, répondit la Mayotte, tuera-t-on cette mystérieuse ? »

« Non, j'ai des idées là-dessus. »

« Ah ! fit la Mayotte avec dédain, et le vieux paysan. »

« Il est avec nous. Il lâche la petite, qui n'est pas sa fille ? »

« Et cet imbécile qui a les cheveux jaunes ? »

« Celui-là, dit le Marseillais, il faudrait le coucher. Tu as une chambre là-haut ? »

« J'en ai deux. »

« Bon ! une pour l'Allemand, l'autre pour la petite. Tu les enfermeras... »

« Sois tranquille. »

Le Marseillais alla se rasseoir auprès du vieux Jérôme, à qui il poussa le coude.

« Ce tiaple, l'rita ! disait un des Alsaciens d'une voix avinée, si hâte une chance te tendu au cheu ? Ch'ai perdu ! »

« Allons ! ma fille, dit le vieux Jérôme, il faut aller nous coucher. »

« Mais je n'ai pas sommeil... mon père... et je me trouve bien ici. »

Il se pencha à son oreille :

« Venez, mademoiselle, dit-il, nous courons un grand danger. »

La jeune fille se leva, la Mayotte s'était déjà armée d'une chandelle et se dirigeait vers l'escalier de bois dont les dernières marches aboutissaient dans un coin de la salle.

Jérôme prit sa prétendue fille par le bras et l'aider à monter, car sa terreur était telle en ce moment qu'elle chancelait et tremblait de tous ses membres.

La chambre où la Mayotte les fit entrer était la sienne. C'était une sorte de réduit enfumé, large de six pieds carrés, avec un lit de sangle et deux chaises boucées pour toute garniture.

Le mobilier n'était pas beau, dit l'ancien cabaretier, mais la chambre est très-commode bien, moyennant... »

La Mayotte se pencha sur l'appui de sa croisée et s'en alla.

« Tu vas rester auprès de moi, mon bon Jérôme, n'est-ce pas dit la jeune fille affolée. »

— Non, mademoiselle Claire.
 — Et pourquoi, mon Dieu ?
 L'intendant, — c'en était un, et le Marseillais avait un flair exquis, — l'intendant prit sa voix la plus mielleuse :
 « Vous savez bien, mademoiselle, dit-il tout bas, qu'on persécute les aristocrates, comme ils disent, et que la moindre imprudence peut nous trahir. On nous a pris pour de bons paysans, laissons-les dans cette erreur. Je vais redescendre un moment là-bas, pour boire et causer avec ces chebapans. C'est le moyen le plus sûr de détourner leurs soupçons.
 — Oh ! Jérôme ! quels affreux propos tu as tenus ce soir.
 — Il faut hurler avec les loups...
 — Toi, le serviteur de notre famille ! toi, le vieux Jérôme que mon père aime tant !
 — C'est pour lui conserver sa fille, mademoiselle. Songez que demain, à pareille heure, nous serons auprès de lui.
 — Ah ! Dieu puisse-t-il l'entendre ! Car vois-tu, depuis que nous sommes en route pour Paris, mon bon Jérôme, il y a des moments où je désespère.
 — Il ne faut jamais désespérer, mademoiselle.
 — Mais sais-tu bien qu'il y a plus de six mois que nous n'avons eu des nouvelles de mon père et de mon frère ?
 — Ils avaient émigré, mademoiselle ; et s'ils vous eussent écrit et que leur lettre fût tombée dans les mains des jacobins, on eût confisqué leurs biens.
 — Et tu es sûr que nous les retrouverons à Paris ?
 — Oui, chez ma sœur Victoire Machemin, qui est fruitière dans la rue du Vert-Bois. Ainsi, prenez courage, mademoiselle, couchez-vous, et si vous faites votre prière éteignez votre chandelle auparavant, de peur qu'à travers quelque trou de la porte ou quelque cloison disjointe, on ne vous voie à geignons. Ce serait assez pour donner l'éveil à tous ces misérables.
 — Mais où vas-tu coucher, toi, mon bon Jérôme ?
 — Là, dans la pièce à côté, sur une chaise, la main sur le pommeau de mes pistolets.
 — Pauvre Jérôme ! dit-elle les larmes aux yeux, tu es un fidèle serviteur...
 — Pour plus de sûreté, dit-il, je vais vous enfermer et mettre la clef dans ma poche.
 — Oui..., oui..., dit-elle, c'est cela... Peut-être aurai-je moins peur...
 — Bonsoir, mademoiselle Claire ; priez Dieu... il est avec nous, et ne nous abandonnera pas. »
 Et le pieux intendant ferma la porte à double tour, et la jeune fille, à qui il avait donné le nom de Claire, l'entendit descendre d'un pas pesant.
 Au moment où Jérôme et la Mayotte conduisaient mademoiselle Claire à sa chambre, le gendarme, qui se disait natif du faubourg Antoine, suivait le brigadier dit l'Aristo.
 Ce dernier le prit par le bras au sortir de l'auberge :
 « Viens, dit-il, le marchef veut te parler.
 — Il est donc là ?
 — Oui, il revient de Melun. »
 Le gendarme était sorti si précipitamment qu'il avait oublié ses pistolets sur la table de l'auberge et son sabre sur une chaise.
 Le marchef était à cheval toujours, une main sur ses fontes, l'autre à la poignée de son sabre.
 « Jacques, dit l'Aristo, nous avons perdu la partie. Nos camarades ont été arrêtés à Melun, consignés dans leur caserne, et ce ne sera pas les gendarmes qui demain escorteront le roi.
 Malédiction ! exclama Jacques Saunier. Mais quel est donc le traître qui a...
 — Tu le connais, » dit frolement l'Aristo.
 S'ils n'eussent été dans les ténèbres, le marchef et le brigadier eussent vu pâlir celui à qui ils donnaient le nom de Jacques Saunier.
 « C'est donc l'un de nos camarades ? dit-il d'une voix qu'il cherchait en vain à rendre calme.
 — C'est toi ! » répondit l'Aristo.
 En même temps, Jacques Saunier reçut un coup de poignard entre les deux épaules.
 « Un traître comme toi, dit le brigadier, ne mérite point d'être frappé par devant. »
 Le gendarme se jeta pas un cri et tomba foudroyé dans les jambes du cheval, qui fit un brusque écart.
 « Voilà toujours un manant de moins, baron, » dit le brigadier.

Il se pencha, prit par les pieds le gendarme mort, et le traîna derrière une broussaille, hors du carrefour.
 « A présent, reprit-il, si tu veux rester, baron, attache ton cheval à un arbre, mets pied à terre, et suis-moi... Il n'est que temps ! »
 Et deux instants après, le marchef et le brigadier firent une entrée dans l'auberge.
 Nous connaissons le brigadier dit l'Aristo. Disons un mot du nouveau venu, le marchef, que son subalterne appelait tout bas « mon cher baron. »
 C'était un homme de trente-cinq ans environ, petit, olivâtre, à l'œil noir plus que fin, aux cheveux épais et légèrement crépés. Tout en lui respirait la vigueur et l'énergie.
 Il s'arrêta un moment sur le seuil et promena son œil brillant et clair sur la salle enfumée.
 A sa vue, les Alsaciens semblèrent sortir de leur ivresse, Nicolas Gourju et le Vicux éprouvèrent un certain malaise. La Mayotte jeta au Marseillais, qui se tenait dans le coin le plus obscur de la salle, un regard qui semblait lui dire :
 « Voilà un gaillard qui va nous donner de la hesogne. »
 Quant à l'Allemand, il était sorti de sa rêverie depuis le départ de la jeune fille ; le charme qui l'avait dominé venait de se rompre, et il examinait avec une curiosité mêlée d'un secret effroi tous ces visages devenus sinistres.
 « Parles-tu allemand ? dit l'Aristo se penchant à l'oreille du marchef.
 — Oui, pourquoi ?
 — Ne t'étonne point, alors, de ce que je vais dire à ce garçon-là. »
 Il désignait l'étudiant de Heidelberg, qui s'était levé poliment à la vue du maréchal des logis.
 « Mein herr, lui dit-il alors, employant la langue d'outre-Rhin, savez-vous où vous êtes ? parlez allemand...
 — Dans une auberge, à quatre lieues de Paris.
 — Vous êtes dans une maison qui est un coupe-gorge et dans laquelle on va s'assassiner bientôt. Ne faites pas un geste, ne laissez échapper aucun cri... vous paraissez un loyal garçon, et je vais tâcher de vous sauver... » Ces paroles, prononcées dans un idiome que les hôtes de l'auberge, ni le vieux Jérôme, ni le Marseillais ne comprenaient, avaient frappé l'oreille des Alsaciens.
 Mais ni eux, ni le jeune étudiant ne sourcillèrent.
 « Il y a ici une jeune fille que je vous confie... il faut la sauver !
 — Je me ferai tuer s'il le faut ! » répondit l'Allemand avec un subit enthousiasme.
 Ces paroles allemandes, qu'il ne comprenait pas, avaient quelque peu déconcerté le Marseillais, qui s'attendait auparavant à voir le marchef demander un verre de vin et aller prendre place au feu.
 Cependant, il allait faire signe à la Mayotte de jeter la chandelle à terre, lorsque le marchef le prévint et marcha droit à lui :
 « Me reconnais-tu, Olivier Brun ? » lui dit-il.
 En même temps, l'Aristo disait aux Alsaciens :
 « Debout, camarades ! nous sommes trahis !... il faut nous défendre ou mourir !... »
 Les faux Alsaciens bondirent sur leurs pieds. L'un dégaina son sabre, l'autre mit la main sur les pistolets de Jacques Saunier et s'écria en bon français :
 « Morbleu ! s'il en est ainsi, nous allons voir ?... »
 La jeune fille, — celle que le vieux Jérôme avait appelée mademoiselle Claire, ne s'était point mise au lit ; mais, fidèle aux recommandations du vieil intendant, elle avait soufflé sa lampe.
 Puis elle s'était mise à genoux et avait prié Dieu avec ferveur.
 D'abord il n'était monté vers elle que de confuses rumeurs ; les hôtes du Corbeaux riant continuaient à boire et à rire.
 Puis les paroles avaient été plus brèves, plus accentuées ; puis un cri s'était fait entendre, — un cri de colère-strident ; et elle avait cru reconnaître la voix du brigadier de gendarmerie.
 Tout à coup une détonation succéda à ce cri, un coup de pistolet retentit, puis un autre et encore un autre... Et alors, mademoiselle Claire éperdue s'élança au dehors et fut...
 Mais, on s'en souvient, le vieux Jérôme avait fermé la porte.
 Et tandis qu'elle meurtrissait ses doigts délicats au contact de la serrure et des gonds, des pas précipités retentirent dans l'escalier et se dirigèrent vers elle...



On vit apparaître sur le seuil d'abord un homme aux cheveux grisonnants, ensuite une jeune fille. — Page 4.

Mademoiselle Claire jeta un cri et tomba défaillante au bord du lit de la Mayotte.

Alors, tandis qu'au rez-de-chaussée de l'auberge les exclamations de fureur se croisaient avec les coups de pistolets, une épauite vigoureuse se prit à battre la porte comme un bélier, cet engin de guerre de l'antiquité...

« O Vierge Marie ! murmura la pauvre enfant ; sainte Mère du Christ, ne m'abandonnez pas... protégez-moi ! »

Et comme elle prononçait ces mots, la porte vola en éclats, et un homme se précipita dans la chambre.

Mais déjà la jeune fille était tombée évanouie sur le carreau de la mansarde.

Lorsque mademoiselle Claire revint à elle, elle éprouva une sensation bizarre ; elle se sentit emportée à toute vitesse, au milieu de la nuit et dans une atmosphère glacée.

Elle le crut un moment, mais lorsqu'elle eut exhalé un soupir et laissé échapper un léger cri, celui qui la portait s'arrêta et la déposa doucement à terre, la tête appuyée à un tronc d'arbre.

La nuit n'était plus épaisse et ténébreuse : le vent avait balayé les nuages et la lune brillait au ciel.

Mademoiselle Claire vit alors à ses genoux un homme tête nue et les mains jointes, dont l'œil était suppliant et dont les lèvres murmuraient une prière étouffée. C'était l'Allemand Fritz Muller, l'étudiant de Heidelberg, l'homme aux cheveux jaunes.

« Ah ! mon Dieu ! où suis-je ? et quel est cet homme ? » murmura la jeune fille avec effroi.

— Vous êtes en sûreté, pour le moment du moins, » répondit le bon Allemand.

Elle promena un regard indécis autour d'elle.

Ce n'était plus la forêt profonde et sinistre, la forêt aux arbres décharnés, aux routes tortueuses où le pied hésitait à chaque pas.

C'était la plaine calme, unie, couverte de chaume, semée de maisons, éclairée çà et là de lointaines lucres. Et la jeune fille respira.

Puis elle ramena son regard sur l'homme agenouillé ; elle vit briller ce regard loyal, sourire ces lèvres honnêtes, et elle respira.

Et puis encore elle se souvint de cette infernale demeure du Corbeau virant, de ces cris de mort, de ces détonations d'armes à feu, et elle devina dans cet homme un libérateur.

« Ah ! dit-elle, vous m'avez sauvée, n'est-ce pas ? »

— Oui, mademoiselle.

Sa voix était humble, soumise ; on eût dit un esclave fidèle.

« Mais où sommes-nous ? »

— Je ne sais pas.

— Où est Jérôme ?

— Jérôme ? fit l'Allemand qui se prit à gronder comme un chien de garde au fond d'une cour, c'est un misérable, un traître, mademoiselle, qui voulait vous livrer à vos ennemis.

— O mon Dieu ! est-ce possible ce que vous dites là ? »

Le jeune homme mit une main sur son cœur.

« Regardez-moi, dit-il ; sur la mémoire de ma mère, aussi vrai que je n'ai jamais menti, je vous jure que c'est la vérité.

— Un traître... un misérable... Jérôme ? balbutia la jeune fille consternée.

— Qui voulait vous voler votre héritage après vous avoir fait assassiner... »



L'Allemand avait pris Claire par le bras et la portait plutôt qu'il ne la soutenait. — Page 66.

Mademoiselle Claire couvrit son visage de ses deux mains et des larmes jaillirent à travers ses doigts.

L'Allemand reprit :

« Tandis qu'on se battait dans l'auberge, j'ai suivi les instructions du brigadier, j'ai enfoncé la porte de votre chambre, je vous ai prise dans mes bras et j'ai sauté par la fenêtre. Depuis une heure je cours à perdre haleine, mais nous sommes loin maintenant... »

— Ah ! dit-elle, j'ai entendu des cris de mort, des coups de pistolet... Que se passait-il donc dans cette horrible maison ?

— Je ne sais pas... mais on voulait tuer les gendarmes. »

Mademoiselle Claire se souvint de celui qu'on appelait l'Aristo, et en qui elle avait deviné un protecteur.

« Pourvu qu'il n'ait pas été tué ! » murmura-t-elle, adressant au Ciel pour cet inconnu une fervente prière.

Elle s'était assise sur le rebord d'un fossé, respirait à pleins poumons et contemplait son sauveur avec des yeux pleins de larmes.

« Mais où irons-nous, qu'allons-nous devenir ? dit-elle. »

— J'irai où vous voudrez, répondit l'Allemand avec une confiance naïve et robuste.

— Ah ! je voudrais revoir mon père et mon frère.

— Où sont-ils ?

— A Paris.

— Eh bien, dit l'Allemand, allons à Paris, et permettez-moi d'être votre protecteur jusqu'à ce que nous les ayons retrouvés. Êtes-vous bien fatiguée, mademoiselle ?

— Oh ! oui, répondit-elle, mais je marcherai néanmoins en m'appuyant sur vous... »

Grâce au clair de lune, les deux fugitifs suivirent un chemin assez battu pour ressembler à une route.

Au bout de trois heures, ils aperçurent des maisons et la lueur d'une forge.

« C'est peut-être Paris, dit la jeune fille avec naïveté. »

— Oh ! non, répondit Fritz Müller. Paris est une grande ville, ce n'est là qu'un misérable village. »

Il entra dans la forge, laissant sa compagne au dehors, et demanda au forgeron matinal :

« Où sommes-nous ? »

— A Alfort, répondit cet homme.

— Quelle heure est-il ?

— Six heures du matin.

— Suis-je encore loin de Paris ?

— Si vous marchez bien, vous y arriverez dans deux heures.

— Marchons, » dit mademoiselle Claire, qui reprit courage.

Comme il faisait froid et que le brouillard humide du matin la pénétrait, Fritz Müller lui jeta son manteau sur les épaules.

Et ils marchèrent une heure encore, et les premières heures de l'aube glissèrent indécises dans le ciel gris.

Le chemin était devenu plus large et portait de nombreuses empreintes de pas. Les roues de plusieurs voitures le sillonnaient en tout sens, et sur le bord, çà et là, se dressaient des maisons.

Puis encore, à mesure qu'ils s'approchaient, un brouillard rougeâtre couvrait l'horizon.

C'était l'atmosphère plus chaude et vaguement éclairée qui plane au-dessus de la ville immense.

Ils étaient près des barrières, et un murmure encore confus, semblable à une respiration gigantesque, leur arrivait.

Puis ce bruit devint plus strident et dégénéra en brouhaha.

Enfin, après un quart d'heure de marche ils entendirent des cris, des murmures, des vociférations, des blasphèmes, des éclats de rire, le tout entremêlé d'un bruit de voitures roulant sur le pavé, de claquements de fouets, de hennissements de chevaux, d'abolements de chiens.

Une population nombreuse de maraîchers, de laitiers, d'ouvriers de la banlieue et de faubouriers, grouillant en dehors du mur d'enceinte, attendant que les portes de Paris vinssent à s'ouvrir.

Une centaine de gendarmes à cheval maintenaient à grand-peine cette foule remuante, inquiète, avide, que quelque événement impé-

rieux semblait préoccuper.

« Les portes ! les portes ! criait la foule.

— Vive la République !

— Vive la Contention !

— A bas Capet ! »

Toutes ces exclamations étaient entremêlées de chansons patriotiques, et les couplets ardents de la *Marseillaise* se répétaient de groupe en groupe.

Enfin les portes s'ouvrirent.

Il était grand jour, mais le ciel était bas, brumeux, et le brouillard estompait les toits et les tuyaux de cheminée.

La foule se précipita dans Paris, où une autre foule non moins brillante, non moins remuante, non moins avide de quelque spectacle sinistre ou grandiose, accourait de son côté, et Fritz Muller et sa compagne, entraînés dans le tourbillon, se laissèrent emporter par ce courant de chair humaine.

L'Allemand avait pris mademoiselle Claire par le bras et la portait plutôt qu'il ne la soutenait.

L'affluence était si compacte, si serrée, si affairée, si tropignante, elle paraissait en proie à une agitation si vive, que Fritz Muller et mademoiselle Claire se trouvèrent au milieu d'elle sans que personne prit garde à eux.

La foule descendait le faubourg Antoine ; Claire et Fritz la suivaient, entraînés par elle.

Quelquefois la jeune fille s'arrêtait épuisée, et disait à son compagnon :

« Mais où donc ces gens-là vont-ils, mon Dieu ? Jamais je n'ai vu autant de monde !... Ah ! j'ai plus peur encore que cette nuit... »

« Je ne sais pas... » répondait l'Allemand. Mais je suis avec vous, ne craignez rien ! »

Et le flot descendait ; et ils marchaient toujours.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la place sur laquelle naguère s'élevait la Bastille.

Là, s'éparpillant, la foule devint un peu plus clair-semée.

La jeune fille posa sa main délicate sur l'épaule d'une bonne grosse femme qui avait la mine ouverte et franche.

« Madame, dit-elle, pourriez-vous m'indiquer la rue du Vert-Bor ? »

La grosse femme se retourna, jeta un regard curieux d'abord, compatissant ensuite sur la pauvre enfant exténuée, et lui dit :

« Ma petite, on ne dit plus *madame*, mais *citoyenne* ; on ne dit plus *vous*, mais *tu*. Fais-en ton profit, car tu es mignonne à croquer. Suis tout ce monde qui va là-bas, devant toi, et quand tu seras à la rue du Temple, tu tourneras à gauche, et puis à droite, c'est la seconde rue.

— Je te remercie, citoyenne, répondit mademoiselle Claire.

— Venez, dit le bon Allemand, nous flurons bien par trouver. »

Et ils continuèrent à marcher, entraînés par le flot.

Mais le flot s'épaississait toujours, semblable à un fleuve qui s'ensable et, limpide à sa source, devient limoneux et roule des eaux noires mêlées de gravier.

A l'endroit indiqué par la grosse femme, c'est-à-dire à l'entrée de la rue du Temple, il y eut un brusque temps d'arrêt.

La foule recula comme si elle se fût brisée à quelque obstacle inattendu. Claire se serrait contre le jeune étudiant, et, étourdie par ce bruit, ces cris, ce mouvement qui avait quelque chose d'insensé, elle se demanda à plusieurs reprises si elle n'était point le jouet d'un horrible rêve.

Tout à coup les sourds murmures de la foule se changèrent en un seul cri :

« Le voilà ! le voilà ! »

En même temps on entendit un roulement de tambour, et l'Allemand, qui était grand, se dressa sur la pointe des pieds pour mieux voir encore, tandis que mademoiselle Claire se blottissait contre lui ainsi qu'une colombe effarouchée.

Fritz Muller aperçut d'abord des soldats en uniforme et à cheval, puis des hommes à pied, coiffés de bonnets rouges, vêtus de carmagnoles, armés de piques, de hallebardes et de toutes sortes d'armes.

Entre les soldats à cheval et les gens à pied qui de concert refoulaient la multitude, une voiture fermée s'avancait au pas de deux chevaux blancs.

Le carrosse passa si près de Fritz et de mademoiselle Claire que tous deux purent jeter un regard rapide à l'intérieur.

Un homme un peu gras, vêtu de blanc, la tête nue, était assis dans le fond.

Il était pâle, mais son regard était calme et fier.

La vue de cet homme qu'ils ne connaissaient pas, qu'on conduisait ils ne savaient où, produisit sur les deux jeunes gens une sensation telle qu'ils firent à peine attention aux deux autres personnes qui se trouvaient dans le carrosse.

« Où va tout ce monde, et que va-t-on faire de cet homme ? » demanda la jeune fille.

« Je ne sais pas, » répondit Fritz qui présentait quelque grand et terrible événement.

En ce moment la foule, qui s'était d'abord arrêtée, reprit son mouvement progressif derrière le carrosse et les municipaux à cheval ; et l'étudiant et sa compagne se trouvèrent entraînés de nouveau.

On resta, à partir de cet instant, une curiosité ardente, anxieuse, s'était emparée de tous deux.

Ils voulaient revoir cet homme, ils voulaient savoir où il allait.

Quelque chose d'étrange se passait en eux ; inconnus la veille l'un à l'autre, rassemblés par un hasard, ces deux êtres arrivant ensemble à Paris se sentaient désormais liés par une mystérieuse affection, par un impérieux besoin d'aimer. Déjà même ils éprouvaient, à l'insu l'un de l'autre, les mêmes sentiments et les mêmes désirs.

La curiosité qui s'était emparée de Fritz avait aussitôt dominé mademoiselle Claire ; et dès lors ils n'avaient point essayé de lutter contre ce courant qui les emmenait à la suite du carrosse.

Les vociférations s'apaisaient. Un morne silence venait de s'emparer de cette multitude innombrable, interrompu seulement de quelques cris de *Vive la République !* Cette grande artère de Paris que suivait le cortège était bordée de maisons à droite et à gauche.

Plusieurs fois les deux jeunes gens levèrent les yeux et virent les fenêtres garnies de spectateurs.

Et le cortège avançait toujours, mais lentement, et la foule devenait de plus en plus serrée et compacte.

Souvent Fritz était obligé de prendre la jeune fille dans ses bras et de jouer des coudes avec énergie pour l'empêcher d'être étouffée.

Cela dura à peu près deux heures, car, à mesure qu'elle avançait, cette mer de têtes devenait plus boueuse et ralentissait sa marche.

Enfin, elle s'arrêta de nouveau, et, comme la première fois, elle eut un mouvement rétrograde.

Telles les vagues qui se brisent à la côte hérissée d'écueils se rejettent en pleine mer.

Alors Fritz et mademoiselle Claire regardèrent de nouveau.

Ils ne voyaient plus le carrosse, mais ils se trouvaient sur une place élevée.

A leur gauche et à leur droite se dressaient de grands arbres dépouillés par l'hiver, et qui couronnaient un bronillard au travers duquel apparaissait un disque sanglant, le soleil dépourvu de rayons.

A gauche, au delà des arbres, s'élevait un palais.

A droite, l'horizon n'était borné par aucun édifice.

Devant eux, l'étudiant et la jeune fille virent un pont.

Tous deux se retournèrent, et ils s'aperçurent qu'ils étaient adossés à une grande maison carrée supportée par une galerie en arcades.

Les fenêtres de cette maison, de ce monument plutôt, car il avait des proportions architecturales grandioses, étaient closes, — tandis que celles du bâtiment qui s'élevait à côté étaient encombrées de têtes avides du spectacle qui allait avoir lieu.

Un mouvement de la foule refoula Fritz Muller et mademoiselle Claire sous les arcades de l'hôtel aux fenêtres closes, et dont le balcon, au premier étage, supportait le drapeau de l'ambassade d'Espagne.

Alors l'étudiant se dressa de nouveau sur la pointe du pied,

éleva la jeune fille dans ses bras, et tous deux muets, avides, en proie à une émotion inconnue, regardèrent encore...

Le carrosse qu'ils avaient constamment suivi s'était arrêté à deux pas d'une sorte d'échec bizarre.

C'était un large tréteau, élevé de deux mètres environ, sur lequel on arrivait par un escalier muni d'une rampe.

Au bord du tréteau se dressaient deux poteaux de sept à huit pieds de hauteur, parallèles et réunis tout en haut par un objet triangulaire sur lequel le pâle soleil de janvier se reflétait faiblement.

L'escalier, le tréteau, les deux poteaux parallèles étaient peints en rouge. Seul, l'objet triangulaire avait des reliefs métalliques.

Fritz comprit et voulut reposer sa compagne à terre.

Mais une sorte de fiévreuse anxiété s'était emparée d'elle.

« Non, non, dit-elle, je veux voir... »

Et Fritz, fasciné comme elle, continua à la soutenir dans ses bras, et comme elle il regarda...

La foule frémissait à l'entour du tréteau, que les soldats à cheval entouraient.

Puis, derrière eux, l'homme pâle que Fritz et mademoiselle Claire avaient aperçu au fond du carrosse, monta à son tour, soutenu par un troisième personnage vêtu de noir.

L'homme pâle avait ôté son habit, il était nu-tête, et, arrivé sur le tréteau, il se plaça sur le bord, fit un geste impérieux en regardant cet océan humain, et voulut parler...

Mais un roulement de tambour se fit entendre et couvrit sa voix.

En même temps, un des hommes rouges lui lia les mains derrière le dos; l'autre souleva une planche qui vint se placer devant sa poitrine.

L'homme vêtu de noir lui montra le ciel et murmura quelques paroles qui n'arrivèrent point jusqu'aux deux jeunes gens.

La foule était devenue silencieuse. Si les tambours avaient cessé de battre on eût entendu le vol d'un ruisseau.

Tout à coup la planche bascula, entraînant l'homme avec elle, courut sur des roulettes, et un éclair s'alluma entre les deux poteaux.

L'objet triangulaire venait de tomber; mademoiselle Claire ferma les yeux...

Lorsqu'elle les rouvrit, elle vit un des hommes vêtus de rouge qui montrait à la foule une tête délaçée du tronc...

Mors elle jeta un cri terrible et s'évanouit dans les bras de Fritz Muller.

« C'est une aristocrate! cria une femme du peuple, morte à l'aristocrate!... »

Mais, au même instant, la porte de cet hôtel qui portait à son fronton le pavillon espagnol et dont les fenêtres étaient closes, cette porte s'ouvrit...

Et Fritz Muller, d'un bond, en franchit le seuil, emportant dans ses bras la jeune fille privée de sentiment.

Tout aussitôt la porte se referma, opposant à la foule son armure de bronze!

La tête que l'homme vêtu de rouge venait de montrer au peuple était celle de Louis Capet, roi de France et seizième du nom.

FIN DU PROLOGUE.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ASSURANCE SUR LA VIE.

I. — LA COMÉDIE DE LA GUILLOTINE.

Un dernier rayon de soleil tombait du haut des toits dans le préau de la conciergerie.

Une trentaine de prisonniers, des deux sexes entouraient un petit tréteau sur lequel on avait placé une chaise.

« Mesdames et messieurs, s'écria l'un d'eux, voici huit jours consécutifs que je suis bourreau, je demande d'autres fonctions.

Celles de prêtre assermenté ne me déplaissent pas, je vous l'avoue! »

Le personnage qui parlait ainsi était grand, mince, tout jeune, portait de jolies moustaches brunes et une queue convenablement poudrée et enrubannée.

Sa veste pou-de-soir vert tendre, son habit de velours cramoisi et sa casquette blanche étaient d'une irréprochable fraîcheur.

On eût juré, — le voyant sourire en saupondrant son jabot plissé de quelques grains de tabac, — qu'il sortait du bal ou tout au moins des coulisses de l'Opéra.

« Vicomte! dit une voix jeune et rieuse, vous êtes un détestable joueur.

— Pardon, marquise, je suis aussi beau et aussi bon joueur qu'un autre; mais, si vous voulez me le permettre, je vous dirai mes raisons en vous racontant une histoire. »

Une jeune fille étincelante de beauté, de grâce et de jeunesse, descendit du tréteau sur lequel elle était montée et dit :

« Puisque le citoyen Brutus veut nous raconter une histoire, le tribunal vaudra bien, je l'espère, m'accorder un sursis... ou une commutation de peine. »

Un homme grave, tout vêtu de noir et les cheveux grisonnants, répondit avec sang-froid :

« Mademoiselle, en ma qualité d'accusateur public, je dois vous prévenir que la commutation de peine que vous demandez ne saurait vous être accordée; mais le tribunal daigne remettre votre exécution à plus tard, et il écouterait l'histoire du citoyen Brutus avec l'indulgence dont il a déjà donné tant de preuves. »

La long œuf de rire, un éclat de rire d'une franchise inouïe, accueillit ces paroles.

« Bravo! bravo! cria-t-on.

— Passons! comme disait feu le maréchal de Richelieu, vous êtes un plaisant drôle, monsieur le baron. Est-ce que vous n'êtes pas plus sérieux lorsque vous êtes receveur général? »

Celui qui parlait ainsi était un gros homme au visage bourgeonné, à l'œil malin, aux lèvres épaisses, respirant la bonhomie.

« Et vous, monsieur le marquis, riposta l'homme vêtu de noir, quand vous commandiez le beau régiment de Flandre, aviez-vous cette belle humeur? »

— L'histoire! l'histoire! dirent plusieurs voix.

— Je veux l'histoire du citoyen Brutus, s'écria la belle jeune fille d'un ton mutin, ou je me guillotine moi-même!

— Ce serait contre toutes les règles, mademoiselle, » répondit un nouveau personnage qui vint se placer au milieu du cercle formé à l'entour du tréteau.

C'était un pâle et beau jeune homme, au fier sourire un peu triste, à la taille sèche, aux mains délicates. On eût dit une jeune fille habillée en garçon.

« Tenez-vous à votre histoire ou acceptez-vous purement et simplement ma démission? demanda le vicomte affublé du surnom de citoyen Brutus.

— Nous voulons l'histoire.

— Eh bien, la voici!... Elle remonte à quinze ans. Vous veniez de naître, mademoiselle.

— A la bonne heure! voilà un heureux gâtel!

— La galanterie est de toutes les professions, mademoiselle. Donc il y a quinze ans de cela; j'en ai dix. Nous étions à Chantilly. Son Altesse le duc de Bourbon raffolait de la comédie. Chaque soir on donnait des représentations, et chacun y jouait son rôle.

— Je me souviens de cela, dit le gros homme au visage bourgeonné qui avait commandé le beau régiment de Flandre.

— Or, postérieurement le citoyen Brutus, à cette époque je ne nomme encore le vicomte de Saint-Cyrille. La pièce qui obtint le plus de succès était l'opéra de la petite abbé plein d'esprit, et s'appelait le *Lendemain de Fontenay*.

— Un joli titre! » dit le grave accusateur public.

Le vicomte citoyen Brutus continua :

« Il y avait dans la pièce un abominable coquin, un espion tuffé, un... (il se pencha vers les deux jeunes gens) les autres les plus surprenants... (il se pencha vers la foule) un excellent homme, le chevalier de Virloy, une bonne pâte d'homme; il instruisait les moindres, qui cependant, vous le savez, sont réputés pour leur dévouement.

« Le jour de la première représentation, on fit beaucoup, et pendant un grand nombre de représentations, on fit beaucoup, et pendant un grand nombre de représentations, on fit beaucoup.

« La première fut un grand succès; le troisième jour, on donna l'opéra de la petite abbé. A la deuxième représentation, on fit beaucoup de succès, et on fit beaucoup.

« Ce que voyant, la pauvre Virlay demanda sérieusement au prince à ne plus jouer la comédie.

« Eh bien, mesdames et messieurs, nous jouons chaque jour, de deux à quatre, en attendant le jour vrai, la comédie de la guillotine. Vous me rendrez cette justice, qu'investi de votre confiance et de celle de notre tribunal révolutionnaire de famille, j'ai toujours rempli mes fonctions avec zèle et modestie.

— Et une galanterie à toute épreuve, dit la marquise.

— Il est certain, poursuivit le vicomte, que l'autre jour, madame, quand je vous ai exécutée, j'ai relevé votre chignon et écarté vos beaux cheveux avec tous les égards possibles.

— C'est vrai, mais vous y avez mis le temps.

— Vos cheveux sont si beaux!

— Flatteur!

— Citoyen Brutus, dit sévèrement l'accusateur public, si vous oubliez votre dignité de citoyen libre en vous adonnant à une basse flatterie indigne d'un vrai républicain, la Convention vous destituera.

— Mais c'est ce que je demande! s'écria le vicomte. Vous finirez par me prendre pour un vrai bourreau et vous me siffleriez quand je montrerais sur ma machine!...

— Citoyen Brutus! votre démission est acceptée, et votre charge est mise au concours.

— Vous allez voir, dit la folâtre jeune fille qui montra ses dents de perles en un éblouissant sourire, qu'on va me faire grâce, faute d'un bourreau de bonne volonté.

— Qui veut être bourreau? dit un vieux marquis dont le profil anguleux et la coiffure à l'oiseau royal rappelaient feu M. de Voltaire.

— Moi, citoyens et citoyennes! répondit une voix.

— Tiens, c'est l'abbé! bravo! bravo!

— Et si mademoiselle de Verinières veut m'accorder sa confiance, elle n'aura point à s'en repentir.

Le bourreau de bonne volonté qui se présentait était un jeune homme gras, replet, de taille au-dessous de la moyenne, au visage rebondi et hant en couleur, terminé par un menton à fossettes, un véritable abbé, en un mot, comme l'ancien régime seul avait su en créer.

« Oui, citoyens, dit-il, je vous déclare que mes fonctions d'aumônier assermenté ne me conviennent plus; je préfère manier l'instrument. C'est plus amusant, j'imagine. Seulement je désire changer de nom. Brutus n'est pas le seul grand homme de l'histoire romaine. Horatius Cocles a bien son mérite.

— Et Mucius Scævola donc? dit une voix.

— C'est cela, messieurs et mesdames, je désire m'appeler le citoyen Scævola.

— Accordé!

— Et j'entrerais en fonctions quand on voudra.

— Mais tout de suite, dit la jeune fille qui riait toujours comme une folle. C'est moi qui commence.

— Eh bien! écoutez, mademoiselle.

Et le petit abbé sauta sur le tréteau, retroussa les manches de son habit et se plaça auprès de la chaise qui figurait, pour l'assemblée, les deux montants de la guillotine. Un couteau en papier était fixé tout en haut, et le condamné pour rire devait passer sa tête dans les barreaux de la chaise.

« Citoyenne, dit le bourreau qui venait d'être appelé à d'autres fonctions, je vous ferai observer qu'on ne meurt pas en riant...

— Y a-t-il des exemples?

— Aucun.

— Eh bien, je vais tâcher de devenir grave, répondit la belle étourdie. De quoi allez-vous me parler, monsieur l'aumônier, de Dieu?

— Mais non, citoyenne, il n'y en a plus; on l'a aboli.

— Des saints?

— On les a destitués.

— De l'Être suprême?

— Sans doute...

— Montons, dit la jeune fille, qui s'élança, légère, sur le tréteau où l'ex-bourreau la suivit.

La parodie de cette scène terrible qui se renouvelait chaque jour sur la place de la Révolution commença alors.

Le faux prêtre murmura quelques mots à l'oreille de la condamnée, lui fit placer sa tête entre les barreaux de la chaise, et le couteau en papier tomba.

En même temps, le bourreau prit une tête en carton, barbouillée de rouge, et la montra au peuple en disant :

« Ainsi périssent jusqu'au dernier tous les ennemis de la République. »

Et l'assistance répéta en riant :

« Vive la République! vive le citoyen Mucius Scævola! »

— Silence! dit alors l'homme vêtu de noir et revêtu des fonctions d'accusateur public, — tandis que la jeune fille guillotinée redescendait tranquillement de l'échafaud en disant :

« A qui le tour? »

— A moi! à moi! à moi! crièrent plusieurs prisonniers.

Seul, le jeune homme pâle, aux mains délicates, se tut et demeura rêveur.

« Silence! répéta l'accusateur public, il est bon de procéder par ordre. »

Et il tira une liste de sa poche, la déploya et dit :

« Voici les noms de ceux qui doivent mourir aujourd'hui pour la République. »

— Comme moi, dit la jeune fille; laissez-vous faire, citoyens, cela ne fait aucun mal. Monsieur que voilà, le citoyen Mucius Scævola, a la main très-légère.

Des éclats de rire accueillirent cette boutade.

L'accusateur public lut :

« Le tribunal révolutionnaire a condamné à mort les citoyens dont les noms suivent :

« 1° Le citoyen Marie-Joseph Laperche, ci-devant marquis de Vergnaules. »

Le marquis salua comme eût salué de son vivant feu M. de Voltaire, à qui il ressemblait beaucoup.

« 2° La citoyenne Jeanne Vertpré, ci-devant marquise de la Bretauche. »

La marquise répondit à cet appel en disant :

« Mais on m'a déjà guillotinée, il y a huit jours. »

— Cela ne fait rien, répondit gravement l'accusateur public.

« 3° Le chevalier de Rochemaure. »

A ces mots, le jeune homme au visage pâle et au fier sourire leva la tête et parut sortir d'une rêverie profonde.

« Ah! moi aussi... dit-il. »

— Vous aussi, chevalier. Et, continua l'accusateur public, si vous le voulez bien, pour aujourd'hui nous en resterons là... L'heure de rentrer dans nos cellules va bientôt sonner...

Le marquis monta sur le tréteau, et la comédie recommença.

Puis la citoyenne Jeanne Vertpré, ci-devant marquise de la Bretauche, se livra à son tour aux exécuteurs et redescendit en disant :

« Ce cher abbé a sûrement pris des leçons du citoyen Sanson. Il a l'air d'avoir pratiqué toute sa vie. »

C'était au tour du chevalier de Rochemaure; mais comme il allait poser le pied sur le tréteau, la porte du préau s'ouvrit et un homme entra, dont la sinistre aspect éteignait les rires des prisonniers.

C'était le geôlier.

« Citoyen chevalier, dit l'accusateur public, votre exécution est remise à demain. »

Le chevalier eut un sourire triste et demeura le coude appuyé sur le tréteau.

L'homme qui venait d'entrer était coiffé d'un bonnet rouge, vêtu d'une carmagnole, et portait deux pistolets à sa ceinture, outre un énorme trousseau de clefs.

Tous ces hommes qui raillaient froidement une mort prochaine, toutes ces femmes jeunes et belles qui s'essayaient à mourir avec grâce, ne purent alors se défendre d'un léger frisson, — car derrière le geôlier, par la porte du préau demeurée ouverte, ils virent entrer deux autres personnages revêtus d'écharpes rouges.

C'étaient les pourvoyeurs ordinaires du tribunal révolutionnaire, le vrai, celui dont on ne sortait que pour marcher à un échafaud duquel on ne descendait pas.

Ces deux hommes s'avancèrent au milieu des prisonniers, et l'un d'eux tira de sa poche un papier dont il lut la teneur :

« Nous, Fonquier-Tinville, accusateur public, renvoyons pour y être jugés et convaincus d'incivisme, de conspiration envers la République et de complots ayant pour but le rétablissement de la tyrannie, les détenus dont les noms suivent :

« 1° Marie-Joseph Laperche, ci-devant marquis de Vergnaules... »

Le marquis eut un froid sourire.

« Je m'y attendais, dit-il. Vive le roi!... »

— 2°, poursuivit le greffier, la citoyenne Jeanne Vertpré... »

La marquise eut un éclair dans les yeux.

« Dieu, messieurs, dit-elle; nous nous reverrons là-haut. »

— 3°, continua le greffier, la citoyenne Armande Vérinières...
La belle jeune fille jeta un cri, — mais le sourire n'abandonna pas ses lèvres et son éblouissant visage ne perdit point ses éclatantes couleurs.

« Je sais comment on monte à présent, » dit-elle.

Mais au cri de la jeune fille, un autre cri avait répondu, un cri de désespoir suprême, — et le jeune homme aux mains délicates, au sourire mélancolique, s'élança...

« Elle! elle aussi! »

Elle l'entendit, se retourna et lui sourit :

« Adieu, chevalier, dit-elle. J'avais deviné que vous m'aimiez... »

Et elle lui donna sa main à baiser.

Mais le jeune homme, après avoir mis un baiser et une larme sur cette main, courut au greffier qui venait de remettre le papier dans sa poche.

« Je dois être sur cette liste, moi aussi, lui dit-il.

— Comment vous appelez-vous? demanda le greffier.

— Le chevalier de Rochemaure.

— Non, vous n'y êtes pas.

— Mais c'est impossible! c'est moi qui ai voulu sauver le roi... moi qu'on appelait l'Aristo dans la gendarmerie...

— Cela ne me regarde pas!

— Mais je veux mourir, moi aussi! s'écria le jeune homme bouleversé... J'ai trahi la République!... et la République n'a pas le droit...

— Soyez tranquille, répondit le greffier, vous ne perdrez rien pour attendre... votre tour viendra.

Et il fit un signe aux municipaux qui se tenaient à l'écart dans un coin du préau, et qui vinrent se placer auprès du marquis et des deux femmes qu'ils allaient conduire à la barre du tribunal révolutionnaire.

Le chevalier, pâle comme un spectre, voulait suivre celle qu'il aimait.

Un bras robuste le retint.

« Ce n'est pas ton tour, chevalier, » lui dit une voix brutale, la voix du geôlier.

Le chevalier le regarda avec égarement.

« La guillotine ne veut pas de toi! répéta durement le geôlier... Attends!... et espère!... »

Ce dernier mot fut prononcé tout bas, mais il eut la puissance, néanmoins, de bouleverser le chevalier, qui tressaillit des pieds à la tête.

« Qui donc es-tu? » balbutia-t-il.

Le geôlier lui secoua de nouveau le bras, comme s'il eût voulu se débarrasser de son étreinte, mais il ajouta sourdement :

« Espère!... on la sauvera peut-être... »

Déjà la belle jeune fille était hors du préau.

Au moment où elle en franchissait le seuil, elle s'était retournée, adressant au chevalier un dernier regard et un dernier sourire, — l'adieu d'un ange quittant la terre et qui croit à un monde meilleur.

II. — LE CLUB DES MASQUES.

Depuis longtemps les prisonniers étaient rentrés dans leurs cellules respectives, après avoir pris en commun le repas du soir.

Le chevalier de Rochemaure, accroupi sur la paille de son cachot, la tête dans ses mains, versait des larmes silencieuses et songeait à cette jeune fille si belle, si riante, dont le dernier jour était arrivé.

« O mon Dieu! murmura-t-il, c'est la seconde depuis un mois que je vois aller à la mort... Qu'est-elle devenue, l'autre? celle que j'espérais sauver, et que j'ai vainement cherchée pendant les huit jours qui ont précédé mon arrestation. Ils l'ont arrêtée sans doute, massacrée peut-être... Morte! morte! elle aussi!... »

Le bruit d'une clef fit tressaillir le chevalier, et l'arracha à sa douloureuse prostration.

La porte de son cachot s'ouvrait, et un homme entra, précédé par la blafarde clarté d'une lanterne.

C'était le geôlier.

Soudain le chevalier se souvint des mystérieuses paroles que cet homme lui avait murmurées à l'oreille dans le préau.

Jamais le geôlier n'entra dans son cachot à pareille heure.

Aussi cette visite inattendue fut-elle pour le chevalier ce qu'est la

lueur soudaine d'un phare pour le marin perdu sur une mer orageuse semée d'écueils.

Le geôlier avait, un instant, posé un doigt sur ses lèvres, et jeté dans un coin un paquet de hardes qu'il avait sous le bras.

Tout cela impressionna si fort le chevalier, que ses larmes cessèrent de couler, et qu'il regarda le geôlier avec une curiosité ardente.

« Viens-tu donc me sauver? » lui dit-il.

Le geôlier était un homme trappu, entre deux âges, la figure envahie sous une épaisse barbe noire, le front caché par son bonnet rouge.

Cet homme était taciturne, brutal, paraissait fort exalté contre les aristocrates, et se vantait d'avoir assisté de si près à l'exécution de Louis Capet, qu'un jet de sang était venu le frapper au visage.

Il referma la porte du cachot sur lui et posa sa lanterne à terre.

« Viens-tu me sauver? répéta le chevalier.

— Citoyen, répondit le geôlier, aussi vrai que je me nomme Joseph Nicolas Santeuil, et que je suis un honnête homme, je te jure que je n'ai jamais manqué à mon devoir ni pour or, ni pour argent, en favorisant l'évasion d'un détenu.

— Alors que viens-tu faire ici?

— Je suis chargé d'une commission pour toi.

— Par qui?

— Par des gens qui s'intéressent à toi.

— Et pas à elle? demanda le chevalier qui songea avec amertume à la belle mademoiselle de Vérinières.

— A toi et à ceux que tu aimes.

— Quels sont ces gens-là?

— Je ne puis te les nommer.

— Ah! dit le chevalier avec indifférence. Eh bien, que me veulent-ils?

— Je suis chargé d'exiger de toi un serment.

— Lequel?

— Celui de rentrer avec moi dans ton cachot avant le jour.

— Tu veux donc me faire sortir d'ici?

— J'ai ordre de te conduire quelque part, — dans un lieu où tu pourras peut-être traiter de ta liberté et de celle de la femme que tu aimes. Mais je n'y consentirai que si tu me fais le serment de revenir ici avec moi.

Cette proposition singulière plongea le chevalier dans une sorte de stupeur.

« Il est minuit, citoyen, dit le geôlier; le jour paraît à cinq heures, car nous sommes au mois de mars, et il est temps de se décider.

— Eh bien, répondit M. de Rochemaure, le serment le plus sacré pour un gentilhomme étant sa parole d'honneur, je te donne la mienne, citoyen, que je ne te quitterai point, et rentrerai avec toi ici aussitôt que tu le voudras.

— C'est bien, venez alors.

Le geôlier développa le paquet de hardes.

« Tenez, dit-il, voilà un uniforme de municipal, endossez-le. Toutes les portes s'ouvriront devant nous, et les sentinelles nous laisseront passer. »

Le chevalier changea de costume en un clin d'œil, et se coiffa du tricorne que le geôlier avait sous son bras.

Puis il passa un sabre en bandoulière, et se donna, en un tour de main, la tournure d'un véritable municipal.

Le geôlier le fit sortir du cachot qui donnait sur un corridor au bout duquel était une sentinelle.

Le chevalier la lui montra en le poussant du coude.

« Ne craignez rien, dit le geôlier, il est des nôtres. »

Et comme ils passaient devant la sentinelle, il prononça ces mots à mi-voix :

« Masques rouges! »

La sentinelle s'effaça et ils continuèrent leur chemin.

A partir de ce moment, personne ne fit plus attention au faux municipal, qui, toujours guidé par le geôlier, armé de son trousseau de clefs, arriva jusqu'à la petite porte qui donnait sur le quai.

Un de ces épais brouillards que l'hiver traîne à sa suite montait du fleuve jusqu'aux toits des maisons, qu'il dentelait d'une façon bizarre.

« Où allons-nous? demanda M. de Rochemaure.

— De l'autre côté de l'eau. »

Ils remontèrent jusqu'au pont Neuf, le traversèrent et s'enfoncèrent dans la rue du Roule, qui descendait alors jusqu'à la pointe Saint-Eustache.

Le brouillard étoit si épais qu'ils n'y voyaient pas à trois pas devant eux.

« Voilà une vraie nuit d'aventures, » dit le geôlier.

Le chevalier, jusqu'alors silencieux, lui dit brusquement :

« Puisque tu sers des gens qui se disent mes amis, tu ne refuseras pas de me donner un renseignement.

— C'est selon...

— Où a-t-on conduit les trois prisonniers qui sont mandés à la barre du tribunal révolutionnaire ?

— Ils ont été jugés à six heures du soir.

— Ah ! fit le chevalier avec un frisson...

— Naturellement.

— Mais, après?... fit le jeune homme avec angoisse.

— On les a ramenés à la Conciergerie.

Le chevalier respira.

« Elle aussi, n'est-ce pas ?

— Elle aussi. On doit les exécuter demain, à deux heures. »

Le chevalier sentit tout son sang affluer à son cœur, tandis qu'un frisson glacé parcourait ses veines.

« Mais, dit le geôlier, tout dépend de toi, citoyen.

— De moi ?

— Oui. Si tu acceptes les conditions qu'on te posera...

— Ah ! fit-il avec un élan de généreux enthousiasme, qu'on me prenne à sa place, mais qu'elle vive ! »

Le geôlier ne répondit pas.

Ils avaient marché rapidement et étaient arrivés à l'entrée de la rue Montorgueil.

« C'est par ici, » dit le geôlier.

Ils entrèrent dans la rue Montorgueil, qu'ils suivirent jusqu'à celle ou Renard-Saint-Sauveur.

Le geôlier s'arrêta.

« Maintenant, citoyen, dit-il, j'ai encore un serment à te demander.

— Parle.

— Il peut se faire que tu n'acceptes pas les conditions qui vont t'être posées. Si cela arrive, jure-moi que tu ne révéleras rien de ce que tu auras vu et entendu.

— Je te le jure, citoyen. »

Le geôlier, toujours suivi par M. de Rochemaure, fit encore quelques pas, puis il s'arrêta au milieu de la rue du Renard, devant une maison de chétive apparence, dont toutes les fenêtres étaient closes.

— et il frappa à la porte trois coups régulièrement espacés. La porte, — une porte bâtarde, étroite et basse, rendit, sous le poing du geôlier, un son mat et plein, comme s'il eût frappé sur un mur.

« Mais cette maison est inhabitée ! observa le chevalier.

— Non, » répondit le geôlier.

En effet, peu après la porte s'ouvrit, et le chevalier pénétra dans une allée humide et sombre, pleine d'obscurité et de mystère.

« Marchez tout droit devant vous, » dit le geôlier, qui referma la porte derrière lui.

Le chevalier fit une trentaine de pas dans les ténèbres; puis, tout à coup, une clarté se fit.

« Qui est là ? dit une voix.

— Celui que les Masques rouges attendent, » répondit le geôlier.

Une main s'étendit alors vers les mains du chevalier, un homme dessina sa noire silhouette entre lui et cette clarté qui brillait, et la voix inconnue ajouta :

« Suivez-moi ! »

Le chevalier étoit brave; il l'avait prouvé maintes fois, et depuis un mois il s'attendait à mourir.

Cependant cette course nocturne, cette marche dans les ténèbres, le son de cette voix, l'étrangeté de sa situation, tout, jusqu'à cette clarté rougeâtre qui brillait devant lui, l'impressionnait au plus haut degré.

La lumière vers laquelle il marchait s'échappait d'une porte entrebâillée, que l'homme qui marchait devant lui ouvrit toute grande.

Le chevalier se trouva alors sur le seuil d'une petite salle dépourvue de meubles, et sur les murs de laquelle une lampe de fer, suspendue au plafond, projetait sa lueur vacillante et douteuse.

Au fond de cette salle étoit une autre porte sous laquelle passait un flot de lumière plus vive, et derrière laquelle le chevalier entendit un murmure de voix confuses.

Alors il regarda celui qui venait de le prendre par la main.

Cet homme, enveloppé des pieds à la tête dans un grand manteau, avait le visage couvert d'un masque de velours rouge.

Tandis que le chevalier de Rochemaure l'examinait avec curiosité, cet homme lui dit :

« Vous êtes le chevalier de Rochemaure ?

— Oui.

— Vous avez fait le serment de ne rien révéler de ce que vous verriez et entendriez ?

— Je vous le renouvelle.

— C'est bien, dit l'inconnu qui ouvrit les plis de son manteau et en tira un masque rouge comme le sien.

— Prenez cela, dit-il, car dans la réunion où vous allez pénétrer chacun doit demeurer inconnu. »

Le chevalier appliqua le masque sur son visage, et son guide lui jeta sur les épaules un grand manteau semblable à celui qui l'enveloppait.

Puis son guide alla frapper trois coups à cette porte sous laquelle passait un rayon lumineux.

« Qui frappe ? demanda une voix.

— Masques rouges ! » répondit l'inconnu.

La porte s'ouvrit.

Le spectacle qui s'offrit alors aux regards du chevalier de Rochemaure étoit bizarre et saisissant.

Il étoit au seuil d'une grande salle voûtée, qu'un pilier soutenait au milieu.

A gauche du pilier étoit une table exhaussée sur une estrade.

Devant cette table étoit un fauteuil, — sans doute celui du président de quelque mystérieuse assemblée.

A l'entour de la table une douzaine d'hommes causaient à voix basse.

Ils étoient revêtus de grands manteaux comme le chevalier et son guide, et comme eux ils portaient des masques rouges.

A droite du pilier se trouvaient un objet étrange, un tréteau de un mètre de haut, surmonté de deux grands bras peints en rouge, entre lesquels étincelait une lame triangulaire.

C'étoit une guillotine en réduction, pourvue de tous ses accessoires, depuis l'escalier jusqu'à la lunette destinée à maintenir le cou, depuis la manivelle d'osier qui devoit recevoir le corps du supplicié jusqu'à la scie dans laquelle tombait la tête, après le passage du couteau.

Les murs de la salle étoient peints en rouge comme l'instrument de mort.

Au bas de l'escalier, il y avoit un bourreau qui paraissoit attendre le chaland, comme un honnête marchand de draps ou d'épicerie attend la pratique au seuil de son magasin.

Le chevalier, stupéfait, regarda tour à tour la machine, le bourreau et les hommes qui se trouvaient là; puis ses yeux se fixèrent sur un objet qui, vu le temps présent, étoit plus extraordinaire encore.

C'étoit une immense pancarte blanche, placée au fond de la salle, sur laquelle se détachait, en lettres noires d'un pied de longueur, le curieux avertissement que voici :

ICI

ON NE PARLE PAS POLITIQUE !

M. de Rochemaure contemplant tour à tour depuis cinq minutes le groupe d'hommes masqués, la salle, que des branches à huit bougies, placées de chaque côté du pilier, éclairaient, la guillotine qui paraissoit attendre le patient, et cette pancarte qui délençait, en l'an II de la République, le seul et unique objet de conversation qui fût alors dans toutes les bouches.

Nul n'avoit paru faire attention à lui, — à l'exception du bourreau, masqué comme les autres, et qui attacha sur lui un regard qui lui arracha un léger frisson. Malgré lui, le chevalier se remémora ces lugubres et mystérieuses réunions du moyen âge, qui, sous le nom de francs-juges, avoient jeté la terreur par toute l'Allemagne.

Tout à coup un coucou de la forêt Noire, appliqué contre le pilier, fit entendre un bruit métallique et sonna une heure du matin.

Aussitôt un des hommes masqués se détacha du groupe et alla prendre place au fauteuil avancé devant la table.

En même temps, celui qui avoit servi de guide au chevalier de Rochemaure le fit asseoir sur une banquette, et tous les autres personnages qui se trouvaient dans la salle s'assirent pareillement à l'entour de la table.

Le président agita une sonnette, et le plus grand silence s'établit :

« Citoyens, dit-il, je vais faire l'appel par numéro. Chacun de vous, en se levant à son numéro d'ordre, sera tenu de prononcer le mot de passe qui lui est particulier. Nous devons nous défier avant tout de la police et des traitres. Numéro 7, êtes-vous là ? »

Un masque rouge se leva et répondit :

« L'avoine est chère. »

— Numéro 3, êtes-vous là ? »

Un autre masque répliqua, en se levant :

« La nuit est froide. »

— Numéro 19. »

Un masque se leva encore et dit :

« J'aime la couleur violette. »

Chaque masque interpellé à son tour et désigné par un numéro choisi au hasard, pour plus de sûreté, constata son identité par un mot de passe.

Alors le guide du chevalier se pencha vers lui, et lui dit tout bas :

« Vous avez le numéro 17. »

— Bien ; que dois-je répondre ?

— *Le brouillard est humide.* »

Comme le chevalier s'inclinait, le président appela :

« Numéro 17 ? »

— Me voilà ; répondit M. de Rochemaure ; et je trouve, citoyen président, que le brouillard est humide.

— C'est bien, dit le président. Je vois que notre nombre habituel est au complet, sauf un de nos membres, le numéro 11, qui a été arrêté hier, condamné aujourd'hui, et qui doit être guillotiné demain. »

Cette nouvelle ne parut produire aucune impression sur l'assemblée.

« En revanche, continua le président, nous avons un postulant, le numéro 17, à qui nous allons lire les statuts de l'association. »

Tout ce qu'il voyait et entendait depuis une heure avait tellement fatigué la curiosité du chevalier de Rochemaure, que les dernières paroles du président n'ajoutèrent rien à sa surprise.

Celui-ci déplia une sorte de cahier manuscrit, qu'il plaça devant lui, puis, il agita de nouveau la sonnette, en disant :

Silence, citoyens, la séance est ouverte ! »

III. — LA PRIME QUOTIDIENNE.

En même temps que le président des masques rouges déployait son manuscrit, un des membres de l'assemblée était venu s'asseoir au bout de la table et avait tiré de sa poche une plume, une écriture et du papier.

C'était le secrétaire chargé de la rédaction des procès-verbaux.

Le président interpella directement alors le chevalier :

« Numéro 17, levez-vous ! »

Le chevalier se leva.

« D'où venez-vous ? »

— De la Conciergerie.

— Qui vous en a fait sortir ?

— Un homme à qui j'ai juré d'y rentrer avant le jour.

— N'avez-vous pas fait un autre serment ?

— Celui de ne pas révéler ce que je verrai et entendrai.

— Renouvelez-vous ce serment ? »

Le chevalier leva la main :

« Je jure sur l'honneur de me taire, » dit-il.

Le président fit un signe d'assentiment et continua :

« Lorsqu'on vous a proposé de venir ici, saviez-vous le sort qui vous attend ? »

— Oui, citoyen, je m'attends à être jugé, condamné et exécuté.

— Êtes-vous résigné à votre sort ?

— Oui.

— Alors quel mobile vous a amené ?

— Le désir de sauver, si faire se peut, une personne qui m'est chère, et qui doit, demain, aller à l'échafaud.

— Dès à présent, reprit le président, je dois vous donner quelque espoir. La personne dont vous parlez et qui s'appelle Armande, de son prénom...

— C'est bien cela.

— Cette personne ne sera point exécutée demain. Un sursis lui a été accordé cette nuit même. »

Un de ces soupirs de soulagement comme en poussent seuls ceux sur qui pèsait un poids énorme dont on les soulage tout à coup

souleva alors la poitrine du chevalier ; des larmes coulèrent sous son masque, et il regarda tous ces hommes qui lui étaient inconnus comme des frères.

« Numéro 17, poursuivait le président, je tenais à calmer tout d'abord vos angoisses, car je sais que vous êtes brave jusqu'à la témérité, et n'avez jamais redouté la mort pour vous-même. A présent, nous allons vous initier à nos secrets et vous lire nos statuts. Asseyez-vous. »

Tout cela était si étrange, même à cette époque de sinistre étrangement, que le chevalier s'était demandé plusieurs fois déjà s'il n'était pas le jouet de quelque rêve épouvantable qui le cauchemardait sur la paille de son cachot.

Le président lut d'une voix claire et sonore :

« A tous les âges, chez tous les peuples, et même chez les animaux, un sentiment a dominé tous les sentiments, — l'instinct de la conservation. »

« De tout temps les hommes se sont ligüés contre le danger, comprenant que la où l'individualité succombait, l'être collectif était à peu près sûr du triomphe. »

« Comme les chevaux sauvages qui se groupent en colonne compacte lorsqu'ils sont attaqués par les loups, aux heures de péril suprême, les hommes se sont réunis tantôt autour d'un drapeau qui flottait au vent, tantôt autour de quelque signe mystérieux de ralliement, faisant abnégation de leurs rancunes, de leurs passions et de leurs idées. Les hommes rassemblés ici appartiennent à tous les partis, à toutes les opinions. »

« Les uns sont demeurés fidèles au régime renversé, les autres sont revenus d'Amérique avec le sentiment d'une liberté sans limites ; — les uns sont gentilshommes, les autres appartiennent à cette bourgeoisie française que naguère on appelait le tiers. »

« Il en est parmi nous qui siègent bien près du pouvoir établi ; d'autres qui ont été ministres du culte, d'autres qui sont les partisans les plus enthousiastes de la République et des idées nouvelles. »

« Celui qui vient ici ne doit point s'imaginer qu'il a franchi le seuil de quelque club réactionnaire où on médite le renversement des pouvoirs établis et la restauration du pouvoir renversé. »

« Le club des masques rouges, avant de se constituer, a fait prêter à chacun de ses membres le serment qu'il laisserait à la porte ses opinions, ses haines, ses rancunes et ses affections. »

« Le club a écrit ces mots sur le fronton de son temple :

Ici on ne parle pas politique !

« Quel est donc son but ? »

« Le club des masques rouges est une association, une compagnie d'assurances contre la guillotine, — cet ennemi commun de tous, ce minotaure qui attend patiemment chaque parti, à son jour et à son heure. »

« Un grand homme de ce temps-ci, un orateur fougueux, un cœur bouillant et sage à la fois, a dit un jour à la tribune de la Convention :

« La Révolution, semblable à Saturne, dévore ses enfants. »

« Pénétrés de cette vérité, nous nous sommes réunis ; et, sous ce masque qui nous couvre, inconnus pour la plupart les uns aux autres, n'ayant qu'un mot de ralliement, comme les francs-maçons n'avaient qu'un signe, nous avons fondé le club des Masques rouges, dont voici les statuts :

« Art. 1^{er}. — Les membres sont solidaires les uns des autres. Chacun d'eux s'oblige à mettre tout en œuvre pour sauver de l'échafaud celui ou celle qui lui sera désigné par le club, — cette personne fût-elle pour lui un ennemi privé. »

« Art. 2. — Les membres du club, en liberté, se réuniront chaque nuit, à tour de rôle, au nombre de trois au moins, pour prendre les mesures d'urgence qui seront jugées nécessaires. »

« Art. 3. — Aucun pouvoir, aucune force, en ce monde, ne pouvant être constitués sans argent, chaque membre du club sera tenu de verser dans une caisse commune une somme quotidienne fixée selon la fortune et les ressources dont il dispose. »

« Avec les sommes produites par cette cotisation, le club pourra gagner des agents, expédier des courriers, corrompre des subalternes, etc., etc. »

« Art. 4. — De même que les membres du club qui appartiennent par leur opinion, leurs tendances, leurs amitiés et leurs influences au pouvoir actuel garantissent leur concours à ceux que le pouvoir traque et persécute, ces derniers prennent des engagements identiques pour le cas et l'heure où leur parti triompherait. »



1. Les hommes tira de sa poche un papier dont il lut la teneur. — Page 17.

« Art. 5. — Tout membre du club qui oublierait de verser quotidiennement sa prime d'assurance serait considéré comme démissionnaire, et, dès lors, on ne s'occuperait plus de lui.

« Art. 6. — Tout membre du club, en payant une prime double ou simple, suivant les circonstances, pourra sauver une personne à laquelle il s'intéresse particulièrement.

« Art. 7. — Le lieu des réunions variera suivant les circonstances et selon que le président et les membres du conseil de surveillance le jugeront nécessaire.

« Art. 8. — Le secret le plus absolu est obligatoire.

« Art. 9. — Afin de pénétrer chacun de ses membres de la terrible nécessité de notre association, le club décide que dans chacune de ses réunions une guillotine demeurera en permanence.

« Art. 10. — Si quelqu'un des membres du club était convaincu soit de trahison, soit d'une indiscretion ayant mis en péril l'existence de l'association, il pourrait être jugé séance tenante, lié sur la guillotine que nous avons à notre disposition et exécuté sur l'heure. »

L'article dixième était le dernier.

Le président reprit haleine, puis il s'adressa de nouveau au chevalier de Rochemaure :

« Numéro 17, dit-il, vous avez parmi nous des amis ardents qui mettront tout en œuvre pour vous sauver, vous et celle que vous aimez. Consentez-vous à faire partie du club ?

— Oui, citoyen. Seulement, je demande à faire part au club d'une légère difficulté.

— Parlez...

— Quand j'ai été arrêté, on m'a pris tout ce que je possédais ; et, pour payer la prime exigible, il me faudrait aller loin de Paris,

à près de deux cents lieues, où j'ai enterré une somme importante.

— Nous savons cela.

Le chevalier tressaillit.

« Ne vous inquiétez pas, reprit le président. Un mot de vous nous suffira. Nous savons que vous avez enfoui, dans un bois de chênes, à quelque distance de votre château, qui a été rasé récemment, une somme importante en or et en billets de la Banque de Hollande.

— C'est vrai.

— Un seul homme vous assistait dans cette opération.

« Cela se passait le 9 décembre de l'an 1791, et vous deviez partir pour Paris le soir même. L'homme qui vous assistait est un pêcheur que nous connaissons et qui vous est tout dévoué.

— Je le crois, du moins.

— Venez prendre cette plume et signez-nous un bon de deux mille louis, payables chez le pêcheur en question. »

Le chevalier, — désormais le numéro 17, — se leva et vint prendre la chaise que lui céda le secrétaire.

Puis il écrivit avec la plume qu'on lui tendit :

« Je prie Martin Deraux de payer pour mon compte au porteur, et dans le but de me sauver de la guillotine, la somme de deux mille louis.

« ROCHEMAURE. »

Le président prit ce singulier billet à ordre, le plia et le mit dans sa poche sans que ni le secrétaire, ni aucun membre du club eussent pu lire le nom du signataire.

Puis il ajouta :



Une jeune fille venait de s'élaner en pirouettant, des castagnettes à la main. — Page 21.

« Numéro 17, il ne vous est pas possible, aujourd'hui, d'assister à la séance, qui sera longue d'abord, et dans laquelle, ensuite, on discutera les moyens à employer pour vous sauver, vous et la personne à qui vous vous intéressez. Il faut que vous rentriez à la Conciergerie avant le jour. Maintenant, avant de nous quitter, jurez fidélité aux statuts. »

Le chevalier posa la main droite sur le cahier que lui présentait le citoyen président, et dit d'une voix forte :

« Je jure d'être fidèle aux statuts qui régissent l'association des Masques rouges ! »

Alors celui qui lui avait servi de guide le prit par la main et lui dit une seconde fois :

« Venez ! »

Le chevalier salua et sortit au moment où le président disait :

« La parole est au citoyen secrétaire pour la lecture du procès-verbal de la dernière séance. »

Dans la petite salle qui servait pour ainsi dire d'antichambre à celle où se tenait l'assemblée des masques rouges, le chevalier retrouva le gendrier de la Conciergerie.

« Otez votre manteau et votre masque, lui dit son guide ; je vous connais, moi... »

— Ah ! fit le chevalier.

— Je sais bien, reprit l'inconnu, que ma voix, passant à travers le masque, n'est plus la même, sans cela vous la reconnaitriez. »

Le chevalier tressaillit, et son regard chercha à deviner l'homme dont les yeux noirs brillaient à travers le velours rouge.

« Qui donc êtes-vous ? » lui dit-il.

L'inconnu mit un doigt sur sa bouche.

« Vous le saurez quelque jour... mais à présent je dois me taire.

« Vous souvenez-vous de l'auberge du Corbeau vivant ? »

— Oh ! oui, s'écria le chevalier. Serait-ce toi, baron ? » L'inconnu secoua la tête.

« Non, dit-il, mais je sais ce qui s'est passé dans la nuit du 20 au 21 janvier.

— Eh bien, pourriez-vous me dire ce que sont devenus tous ceux qui s'y trouvaient ? »

— Peut-être.... »

— L'hôtelier est mort, par exemple, je l'ai assommé d'un coup de crosse de mousquet.

— Celui-là est mort. Mais la Mayotte vit, et le Marseillais aussi. Quant à cette vieille canaille d'intendant voleur, il est resté étendu baignant dans son sang, mais il aurait bien pu en réchapper.

— Et la jeune fille ?

— Elle s'est sauvée avec l'Allemand.

— Je le sais, mais que sont-ils devenus ? »

La voix du chevalier tremblait.

« Ah ! mon pauvre Rochemante, dit le masque rouge, tu as eu beau te faire gendarme et te coiffer du tricorne de la maréchaussée, tu es demeuré le beau chevalier au cœur sensible et vif dans lequel deux femmes tenaient toujours à l'aise. Tu aimas mademoiselle de Vérinières, mais cette petite te plaisait, hein ? »

— J'avoue, répondit le chevalier avec franchise, que tant de grâce, de jeunesse et d'innocence m'avaient touché..., et bien souvent, depuis un mois, j'ai revu dans mes rêves cette rayonnante et candide figure de jeune fille... O mon Dieu ! pourquoi... »

— Rassure-toi, elle vit.

— Et elle est libre ? demanda le chevalier en frissonnant.

— Elle a trouvé une protection miraculeuse en arrivant à Paris ; mais elle est entourée de dangers, et il n'est pas trop tôt que tu sores de prison pour veiller sur elle.

— Mais où est-elle enfin ?

— Dans l'hôtel de l'ambassade d'Espagne.

Le chevalier respira. C'était le seul lien à Paris, la seule maison où la police du tribunal révolutionnaire n'eût pas le droit de perquisition.

Le masque rouge prit la main du chevalier :

« Adieu, dit-il, et à bientôt... »

Puis il rentra dans la salle des séances, tandis que le chevalier se disait :

« Mais qui donc est-il ? »

— Citoyen, fit durement le geôlier, je n'ai pas envie de perdre ma place, allons-nous-en !

Le chevalier quitta son geôlier, et une heure après il était rentré dans son cachot, et, vaincu par la fatigue, en proie à mille émotions diverses, il finissait par s'endormir sur la botte de paille qui lui servait de lit.

Midi sonnait quand le chevalier s'éveilla.

On avait ouvert, selon la coutume, la porte de sa cellule, et il lui était visible de descendre au préau, ce à quoi il ne manquait plus.

Les prisonniers avaient recommencé le terrible jeu de la guillotine, tout en s'interrogeant tout bas sur le sort des trois compagnons qui leur avaient été enlevés la veille.

Mais personne, parmi eux, ne manifestait ni douleur, ni épouvante. Chacun s'attendait à son sort. Aujourd'hui, c'était le tour des uns, demain le tour des autres.

A une heure, le terrible greffier entra dans le préau et lut à la main.

Le tribunal révolutionnaire, ce jour-là, était moins modeste que la veille, il ne se contentait point de trois victimes, il en demandait quatorze.

L'homme vêtu de noir, l'accusateur public, pour rire, fut appelé le premier.

« Je savais bien, dit-il en souriant, que mes fonctions me porteraient malheur tôt ou tard. »

Le quatorzième nom placé sur la liste était celui du chevalier de Rochemaure.

« Aura-t-on le temps de me sauver ? » pensa-t-il en montant dans la voiture qui le conduisait au tribunal.

Ses interrogatoires furent sommaires. En cinq minutes on interrogeait un homme, on le jugeait et on le condamnait.

Puis on le faisait sortir de la salle, et dès lors ses compagnons ne le revoyaient plus qu'au moment d'aller avec lui à l'échafaud.

Le chevalier passa le dernier. Il répondit nettement aux questions qui lui furent adressées.

Il avoua se nommer le chevalier de Rochemaure, ancien mousquetaire ; il conta d'être entré dans la gendarmerie républicaine sous le nom de Jean-Népomucène Denis, et d'y avoir été l'un des chefs d'une conspiration qui avait pour but d'enlever Louis XVI à sa sortie du Temple, au moment où on le conduirait à l'échafaud.

Le chevalier fut condamné.

Quand il sortit, la tête haute, de la salle du tribunal, il fit cette réflexion :

« Si, d'ici à demain deux heures, les masques rouges ont le temps de me sauver, ils n'auront pas volé me deux mille louis. »

Mais à la porte du tribunal, le chevalier recula d'un pas, frissonna et pâlit.

A la place de la voiture cellulaire qui l'avait amené, il aperçut la charrette, l'ignoble charrette qui conduisait tout droit à la guillotine, et, dans cette charrette, ses trois compagnons entassés, les uns calmes et résignés, les autres poussant des cris ; d'autres encore en proie à une stupeur profonde, — car tous s'étaient attendus à vivre vingt-quatre heures encore...

« Montez ! lui dirent les deux municipaux entre lesquels marchait le chevalier.

— Allons ! murmura Rochemaure en retrouvant son calme fiévreux et laissant errer un sourire sur ses lèvres, voilà deux mille louis flambés ! »

IV. — LE GUEUX DE LA VIEILLE.

Le brouillard qui, pendant la nuit, avait plané sur Paris, ne s'était point dissipé.

Bien qu'on fût alors au mois de mars, le jour était bas et douteux, et, durant le trajet, les yeux du chevalier ne purent voir la cime des toits qu'enveloppait la brume comme un funèbre linceul.

Lorsqu'il était monté dans la charrette, un homme en veste rouge, coiffé d'un bonnet de même couleur, s'était approché de lui et lui avait lié les mains derrière le dos. C'était un des valets de Sanson, l'exécuteur des hautes œuvres.

Le trajet fut long ; les rues étaient encombrées de monde. Chacun se pressait sur le passage de la charrette. Les uns vociféraient des menaces, les autres pleuraient les condamnés.

A plus d'une fenêtre, le chevalier vit flotter un mouchoir agité en signe d'adieu par une main émue.

Partout il entendit des cris, des murmures, des exclamations d'enthousiasme pour la République, et quelques mots reprobatifs.

La charrette, entourée par un détachement de municipaux et de gendarmes à cheval, avançait lentement, car sur son passage la foule devenait de plus en plus compacte.

Quelques personnes avaient entonné la Marseillaise.

Des tricotantes en retard se pressaient pour regagner le temps perdu.

« Moi, disait une affreuse vieille qui suivait la charrette en portant dans ses bras une de ces chaufferettes en terre auxquelles on a donné le nom de gueux, j'aime bien voir ça, dame ! mais j'aime à avoir mes aises... faut que j'aie chaud... sans ça, il n'y a plus de plaisir ! »

Elle aperçut le chevalier et le regarda.

« Je gage, mon petit, lui dit-elle, que vous avez froid aux mains... »

Le chevalier sourit.

« Un peu, répondit-il, mais je n'en ai pas pour longtemps... »

— Hé ! hé ! ricane la vieille, on n'est pas... Quel numéro avez-vous ?

— Quatorze, ma bonne femme.

— Ça fait treize à passer avant vous... C'est long !

Le chevalier regarda le ciel d'un air qui semblait dire :

« Je me réchaufferai là-haut !... »

Mais la vieille était tenace dans son idée.

« Voyez-vous, mon petit, dit-elle, j'ai l'habitude de la chose, moi, je vois ça tous les jours... »

— Ah ! fit le chevalier en souriant.

— Faut au moins cinq minutes par personne... Total, soixante-dix minutes. Vous voyez que j'avais le compas dans l'œil en vous disant que vous en aviez pour une heure... car je ne compte pas vos cinq minutes à vous... Quand vous serez monté, vous n'aurez plus froid... »

— Je le crois, dit le chevalier toujours calme.

— Mais voyez-vous, poursuivait la vieille, ainsi vrai que je m'appelle Gonthron et que j'étais portière rue Saint-Denis, je vous jure que cette heure-là vous paraîtra longue.

— C'est possible, ma bonne femme.

— D'autant qu'il fait un froid de loup aujourd'hui. Ah ! la Commune est bien avare, mon petit... de laisser ainsi geler le pauvre monde !... Est-ce qu'elle ne pourrait pas faire chauffer la place de la Révolution, puisqu'elle chauffe les ministères ? Au moins, on serait là comme chez soi !

L'étrange babil de la vieille avait fini par arracher un sourire à ceux des condamnés sur lesquels les épouvantelements de la mort, comme a dit Bossuet, n'avaient pas de prise.

L'homme vêtu de noir, l'ex-fermier général, l'ex-accusateur public de la comédie de la guillotine, qui se trouvait dans la charrette à côté du chevalier, lui dit en riant :

« Cette femme s'imagine que nous allons là, comme elle, pour notre plaisir... »

— L'affreuse canaille ! murmura avec dégoût l'ancien colonel du beau régiment de Flandre.

— Pauvre femme ! dit le chevalier avec douceur, si elle vient passer chaque jour deux heures près de la guillotine pour voir tomber des têtes, elle doit avoir bien froid.

— Mais non, la coquine ! répliqua l'abbé, celui qui la veille avait demandé les fonctions de bourreau pour rire, ne voyez-vous pas qu'elle a un gueux ?

— Eh bien, dit le chevalier, ça lui coûte de l'argent... C'est une preuve qu'elle est à son aise.

— Bien parlé ! mon petit, s'écria la vieille, qui s'acharnait à suivre la charrette et n'avait pas perdu un traitre mot de la conversation des condamnés. Oui, tu as raison, je suis à mon aise, j'ai des épargnes, et on ne dira jamais que Gothon, l'ancienne portière du 184, rue Saint-Denis, est une malheureuse ! »

Le chevalier continuait à lui sourire, mais son âme et sa pensée étaient ailleurs.

La vieille poursuivit :

« Aussi, puisque tu as si bien parlé, Gothon ne sera pas ingrate. Je veux que tu te chausses à mon gueux pendant qu'on expédiera les aristocrates qui m'insultent ! Je l'aime, quoi !... Si j'avais une fille, je te la donnerais en mariage !... »

— Merci bien, » dit le chevalier.

Gothon continua en se cramponnant d'une main à la charrette :

« Je suis bien avec les municipaux, moi. Ils m'ont vue tricoter dix paires de bas depuis que la machine est en fonction ; ils me connaissent tous et savent que je suis une fière patriote, va ! Aussi ils me laisseront passer et arriver jusqu'à dans le cercle qu'ils forment autour de la machine... Je veux faire la causette avec toi... c'est mon idée, va ! et je veux que tu te chausses à mon gueux ! »

Cette promesse faite, la vieille lâcha la charrette et retomba dans la foule.

Le moment le chevalier la suivit des yeux, puis elle disparut dans cet océan de têtes humaines, qui devenait de plus en plus boueux et agité à mesure que la charrette approchait de la place de la Révolution.

Alors le chevalier de Rochemaure se prit à songer à ces deux femmes qu'il aimait si différemment toutes deux : l'une, Armande, d'un brûlant amour ; l'autre, Claire, d'une affection presque fraternelle, le sentiment protecteur de l'être fort pour l'être faible.

Et levant de nouveau les yeux au ciel, il se prit à prier ardemment pour elles.

Les masques rouges, qui n'avaient pas le temps de le sauver lui, Rochemaure, auraient-ils le temps de sauver Armande ? protégeraient-ils mademoiselle Claire ?

Une chose rassurait celui qui s'était appelé l'Aristo. La charrette était pleine, et Armande ne s'y trouvait pas...

Le président des masques rouges avait donc dit vrai, elle avait obtenu un sursis !

Quant à mademoiselle Claire, n'était-elle pas sous la protection du drapeau espagnol ?

« Allons ! pensa le chevalier, je n'ai pas trop à me repentir d'avoir, cette nuit, assisté à la séance du club des masques rouges. Claire et Armande seront pauvres ! »

En ce moment la charrette arrivait sur la place de la Révolution, au milieu de laquelle la guillotine élevait ses bras rouges au-dessus d'une foule immense qui fit entendre des cris d'enthousiasme à la vue de la charrette.

« Les voilà ! les voilà ! crièrent les femmes en cessant de tricoter leurs bas.

— Combien sont-ils, mon mignon ? » demanda une vieille qui s'était assise, à la façon des tailleurs, sur un établi, et n'interrompit point son travail.

Elle s'adressait à un gamin de dix ans qui s'était juché sur le piédestal vide de sa statue.

Le gamin rompt :

« Il y a dix hommes, dit-il.

— Et combien de femmes ?

— Quatre.

— A la bonne heure ! dit une voisine ; au moins, on ne nous aura pas dérangées pour rien. Ça fait quatorze, nous en aurons pour une heure. »

La femme accroupie se leva et se dressa sur la pointe des pieds pour mieux voir.

La charrette venait de s'arrêter au bas de l'échafaud et les municipaux faisaient descendre les condamnés.

Quand le dernier eut mis pied à terre, la charrette s'éloigna.

Alors les municipaux formèrent un cercle autour des quatorze condamnés, et le greffier, qui assistait toujours aux exécutions, appela le numéro 1.

« Me voilà, dit l'ex-fermier général. Je remercie la Commune de me faire l'honneur de m'expédier le premier, et je te souhaite, greffier du diable, d'échapper un jour le couteau que je vais essayer. »

Puis il monta lestement les degrés de l'échafaud, tandis que les treize autres condamnés restaient au bas de l'échelle sous la surveillance des municipaux.

Les exécuteurs attendaient, au nombre de trois, Sanson et ses deux aides.

Le fermier général salua la foule, cria : *Vive le roi !* fit la bascule sur la planche fatale, et le contourna.

« Un ! » murmura le chevalier de Rochemaure en détournant les yeux, tandis qu'on déboulait le corps pour le laisser tomber dans la manne d'osier remplie de sciure de bois.

« Numéro 2, » appela le greffier.

Cette fois, le chevalier frissonna.

C'était une femme, une pauvre sexagénaire, dont l'œil était sans rayons, dont la tête tremblait convulsivement, et qui avait déjà perdu la raison, comme elle allait perdre la tête.

En ce moment, et tandis qu'on faisait la malheureuse sur l'échafaud, les municipaux qui se trouvaient derrière le chevalier furent écartés brusquement, et Rochemaure entendit une voix chevrotante qui disait :

« Vous me connaissez bien... je suis Gothon... Gothon, l'ancienne portière du 184, rue Saint-Denis... la vieille à la chauffe-rette... laissez-moi donc passer. »

Et elle se glissa dans le cercle et vint se placer derrière le chevalier, disant :

« Tu vois, mon petit, que je suis de parole, moi... La vieille Gothon, vois-tu, quand ça promet, ça tient ! c'est sacré !... »

Le chevalier détourna les yeux de l'échafaud. Car en ce moment la tête de la pauvre femme au tremblement convulsif tombait, et les reports sur la vieille à la chauffe-rette.

Elle s'était mise résolument près de lui, et elle approchait son gueux, dans lequel flambaient quelques morceaux de charbon, de mains liées du chevalier.

« Chauffe-toi, mon petit, disait-elle, chauffe-toi... tu dois avoir froid aux mains. »

M. de Rochemaure regarda cette femme et éprouva une sensation étrange.

L'expression hideuse de son visage s'était adoucie, son regard était redevenu humain, et elle apparut en ce moment comme le dernier ami à cet homme qui allait mourir.

« Merci, ma bonne femme, dit-il. Vous êtes bien bonne... mais je n'ai pas froid... »

— C'est égal, dit-elle, c'est égal... »

Elle approcha le gueux si près que la corde qui serrait les poignets du chevalier exhala une légère odeur de roussi.

En même temps elle se fissa sur la pointe des pieds et ses lèvres atteignirent l'oreille du chevalier.

« Prends courage, mon petit, » lui souffla-t-elle.

Le chevalier eut un frémissement par tout le corps.

« Il est bien tard pour prendre courage, dit-il.

— Il n'est jamais tard pour les masques rouges, » dit-elle plus bas encore.

Le chevalier fit un brusque mouvement, et une fois encore détourna la tête de l'échafaud pour ne pas voir tomber la troisième tête qui était celle d'un vieillard ; de nouveau il recontra le visage de la femme au gueux.

Cette fois, ce visage était souriant, malgré sa laideur, comme celui d'un ange.

« Il n'y en a plus que dix à passer avant toi, dit-elle, mais nous avons le temps... Chauffe-toi... chauffe-toi... et si tu te brûles, n'importe pas... ça fait encore moins de mal que le tranchet de l'heure. »

Le chevalier comprit qu'une chance de salut lui arrivait sous la traits de cette horrible vieille.

Il la laissa donc approcher son gueux de ses mains liées et tourna de nouveau la tête vers l'échafaud.

Un quatrième condamné venait d'être lié à la planche fatale.

La bascule tourna, la planche courut, et la lunette embôla le cou du patient.

Cette fois, le chevalier voulut voir.

Le houe avança la main sur l'un des poteaux, saisit la scelle et la dévida rapidement.

Le couteau se détacha, glissa, accomplit la moitié de sa course, et s'arrêta à un pied de la lunette.

Un murmure immense s'éleva du milieu de la foule. En même temps le patient, qui avait entendu le bruit, se mit à hurler, et ébranla par de brusques soubresauts la planche, la lunette et les poteaux.

Mais le couteau ne tomba pas.

Le murmure de la foule augmenta. Les exécuteurs se regardèrent déconcertés.

La machine venait de se détraquer, et, forcément, l'exécution était suspendue.

Alors il y eut, succédant au murmure, un mouvement terrible parmi la foule, qui, de tous côtés, se porta vers l'échafaud.

Les municipaux qui entouraient les condamnés furent refoulés au loin, et la foule envahit le cercle qu'ils formaient autour de la terrible machine.

Cela dura environ dix minutes, mais pendant ces dix minutes la guêpe avait fait sa besogne.

Le chevalier avait héroïquement supporté de nombreuses brûlures, et la corde qui attachait ses mains était calcinée.

Il fit un violent effort, la corde se cassa.

Le mouvement entassement de la foule continuait, et tout à coup, au lieu de se trouver entouré de municipaux, le chevalier se vit plus autour de lui que des spectateurs et des curieux.

Mais la vicille laissa tomber son gueux et poussa le chevalier.

« File! mon petit, dit-elle, ça y est!... »

Le chevalier ne se le fit pas répéter; il se faufila dans la cohue, se torda avec elle contre le bourreau qui ne graissait pas suffisamment son instrument, jona des coudes, et arriva en quelques minutes jusque sous les arcades de l'hôtel occupé par l'ambassadeur d'Espagne.

Comme il passait devant la porte, elle s'entr'ouvrit; un cri se fit entendre, deux bras enlacèrent le chevalier, l'attirant à l'intérieur, et la porte se referma.

Rochemaurice était sauvé!

V. — FARANDOLE.

Dix heures du soir venaient de sonner à l'ex-église de Saint Germain l'Auxerrois. On avait réformé le curé et les sacristains, mais on n'avait pas mis en disponibilité l'horloge, que l'ancien régime avait chargée de la mission délicate et monotone de mesurer le temps.

Un homme enveloppé jusqu'aux oreilles dans un vaste carrick de couleur grise déboucha par la rue des Prêtres et descendit vers la rue Saint-Honoré.

Quand il fut là, il prit à gauche, arriva tout près du Palais-National et s'enfonça dans la rue des Bons-Enfants, pour ne s'arrêter que devant une maison assez singulière.

Une porte bâtarde lui servait d'entrée et donnait sur une allée étroite, un peu en pente et mal éclairée par une lanterne placée tout au bout, sur la première marche d'un escalier tortueux, auquel une corde grasse servait de rampe.

Cette maison avait trois étages.

Le second et le troisième, habités sans doute par des hôtes paisibles, ne laissent plus filtrer, à travers leurs volets clos, le moindre filet de lumière. Le premier étage, au contraire, était assez brillamment éclairé, et il s'en échappait des rires bruyants et les notes douteuses d'un orchestre qui, sans doute, n'avait point la prétention de rivaliser avec celui de l'Opéra.

Le hautbois, le violon, la flûte, la clarinette et les tons plus harmoyants du clavier arrivaient jusque dans la rue, faisaient tressaillir les passants perdus dans le brouillard et les contraignaient à lever les yeux. Quelquefois, l'orchestre se taisait un moment, et alors une voix fraîche et perlée, une voix de jeune fille s'élevait et chantait une chansonnette tantôt vive, pimpante, précipitée, comme un bolero espagnol, tantôt lente, harmonieuse, plaintive, comme une légende d'outre-Rhin.

Quelle était cette voix, accompagnée par un orchestre souvent discordant?

L'homme qui venait de la rue des Prêtres le savait sans doute, car il entra résolument dans l'allée étroite, gagna l'escalier et monta d'un pas rapide.

Au premier repos, il se trouva en face d'une porte vitrée sur laquelle étaient écrits ces mots :

CAFÉ-CONCERT.

Et au-dessous de cette annonce permanente tracée en lettres noires, on avait affiché une pancarte jaune, une manière de programme écrit à la main et ainsi conçu :

Ce soir, 19 mars, au II de la République,

La citoyenne Farandole, ex-premier sujet du Théâtre de Bayonne, dansera le fandango, en s'accompagnant de castagnettes.

Elle débutera par une chansonnette due à la muse poétique du citoyen Junius Lohère, poète et prosateur, homme de lettres, collaborateur du Journal des Savants et ancien répétiteur de mathématiques.

Après le fandango, la citoyenne Farandole chantera la Marseillaise.

Le prix des consommations ne sera pas augmenté, et les patriotes sont priés d'honorer cette fête terpsichorico-lyrique de leur présence.

L'homme au carrick grisâtre lut en souriant cette pompeuse annonce, mit la main sur le bouton de la porte, entra dans la salle du café-concert et alla s'asseoir dans un coin.

Un officieux s'approcha et lui dit :

« Citoyen, que dois-je te servir? »

— Un verre de vieille eau-de-vie, » répondit le nouveau venu.

Puis, il jeta un coup d'œil rapide autour de lui.

La salle était basse de plafond, enfumée et remplie d'un monde étrangement mêlé.

Il y avait là autour d'une vingtaine de tables de bois ou d'ardoise chargées de verres et de bouteilles des hommes en blouse, d'autres en carmagnole, un plus petit nombre en habits de couleurs diverses.

Trois ou quatre portaient de la poudre et semblaient appartenir, par leur mise, à la classe des gens de loi, tels que des huissiers, des juges ou des procureurs. Au fond de la salle était une sorte de gradin sur lequel une demi-douzaine de musiciens étaient groupés, qui tenaient un violon, qui une flûte, qui ce grave instrument qu'on appelle un violoncelle.

C'était l'orchestre ordinaire et extraordinaire du lieu.

Au milieu de la salle, entre les tables des consommateurs et le gradin destiné aux musiciens, se trouvait un grand espace vide.

Lorsque l'homme qui venait de la rue des Prêtres entra, un certain tumulte régnait dans la salle.

On buvait, on riait, on hurlait même, mais l'orchestre faisait silence.

Les conversations particulières allaient leur train.

Un petit vieillard à tête poudrée, vêtu d'un habit marron et d'une culotte de casimir noir, caressait son menton ridé et demandait à son vis-à-vis les nouvelles du jour.

Le vis-à-vis était un homme d'âge mûr, chauve et gras, à l'air majestueux et calme.

« Citoyen, disait le petit vieillard, j'ai septante années tout à l'heure; mais, aussi vrai que je suis le procureur le plus occupé de mon quartier, je te jure que je n'ai jamais vu un hiver aussi rigoureux. Il gèle à pierre fendre. »

— Voici trente années que je suis droguiste à l'enseigne du Pilier d'Or, répondit l'homme majestueux et chauve, et jamais je n'ai vu un froid pareil.

— On parlera de l'année 93 longtemps à cause de froid, répondit le petit vieillard qui exerçait les fonctions de procureur.

— Dis donc, citoyen, dit encore l'homme gras, as-tu lu les papiers publics?

— Certainement.

— Que dit le journal de Prod'homme?

— Il est terne; rien d'important. La condamnation d'une vingtaine d'aristocrates, deux lois nouvelles votées par la Convention, et un discours du citoyen Danton, qui est resté, avant-hier, trois heures à la tribune.

Ces derniers mots parurent éveiller l'attention de l'homme au carrick gris.

« A-t-on beaucoup exécuté aujourd'hui, continua le droguiste. »

— Non, c'est insignifiant. Cinq ou six aristocrates et deux ci-devant marquises. »

Le petit homme poudré haussa les épaules d'un air qui voulait dire :

« Ce n'est vraiment pas la peine d'en parler. »

A la table voisine un grand jeune homme aux yeux caves, aux joues rentrées, aux pommettes saillantes, passait une main amaigrie dans ses longs cheveux mal peignés, et disait :

« Oui, mon cher, je soutiens, moi, que les vers de Racine ne vaudront jamais ceux de Corneille. Je suis poète, moi aussi, je fais de l'art pour l'art, et je ne m'abaisserais point à tirer le plus petit lièvre de ma plume. »

— Il faut vivre, pourtant. »

Celui qui faisait cette réflexion sensée était un homme déjà vieux, plus maigre, plus diaphane encore que son interlocuteur, et dont les doigts crochus jouaient avec une habileté d'écureuil poli.

On eût dit le père du premier, tant il lui ressemblait.

« Oh! vous, Polydore, dit le jeune homme, vous êtes musicien, ce n'est pas la même chose. La musique se paye.

— J'ai un opéra reçu, soupira le maître Polydore, mais je crains bien qu'on ne me joue en été. Ce serait une ruine.

— Moi, reprit le plus jeune, j'ai la hier aux comédiens du théâtre de la République une comédie en un acte.

— Quel titre?

— *Les folies de Cupidon*. Oh! le sujet est très-joli... Je vais vous le raconter. »

Mais au moment où le jeune poète dramatique allait infliger à son auditeur ce léger supplice, le chef d'orchestre frappa trois coups, éleva son archet et donna le signal. Aussitôt les notes graves d'abord, puis plus vives de la musique espagnole se firent entendre, et les conversations particulières cessèrent.

En même temps, une portière de damas rouge, qui se trouvait au fond de la salle, glissa sur sa tringle, et tout aussitôt, un tonnerre de bravos et de vivats se fit entendre et couvrit un moment le bruit de l'orchestre.

Une jeune fille venait de s'élancer en pirouettant, des castagnettes à la main, dans l'espace demeuré vide.

C'était Farandole.

Mademoiselle Farandole était vêtue d'une jupe rouge et d'un maillot blanc. Ses épaules demi-nues étaient inondées des boucles épaisses d'une chevelure noire, garnie de paillettes et de clinquant.

C'était une admirable créature, blanche et brune, au regard ardent et lascif, aux lèvres rouges comme du corail, à la taille svelte et souple qui accusait cette ondulation espagnole appelée le *mencho*, au pied mignon et cambré; mademoiselle Farandole se mit à danser le fandango, la danse la plus entraînante, la plus étrangement lascive des danses de l'Andalousie.

Puis, l'orchestre l'accompagnant en sourdine, elle chanta.

Sa voix était sonore, timbrée de tons graves, et s'accordait avec cette danse qui passe de la vivacité à la nonchalance, de la gaieté à la tristesse, tantôt lest et pimpante, tantôt dramatique et sombre.

Et la salle faisait silence.

L'homme au carrick gris attachait sur Farandole, tandis qu'elle dansait, un oeil ardent, un de ces regards qui trahissent l'admiration ou l'amour.

Tant qu'elle chanta et dansa, cet homme ne la quitta point des yeux; mais lorsqu'elle se fut laissée tomber épuisée sur le tapis que ses pieds avaient foulé, alors cet homme se leva et se dirigea vers la porte, après avoir donné une livre à l'officier. Nul ne fit attention à lui.

La belle Farandole absorbait l'attention générale.

Cependant, comme il allait franchir le seuil de la porte vitrée, l'homme au carrick se retourna et regarda une dernière fois la ballerine, en poussant un profond soupir.

Puis il sortit en murmurant :

« Oh! cette ressemblance est étrange! »

Le bronillard ne s'était point dissipé, et la rue des Bons-Enfants était fort mal éclairée.

En arrivant au bout de l'allée noire par laquelle il était entré, notre inconnu se heurta à un passant qui marchait d'un pas rapide.

« Maladroit! dit le passant.

— Pardon, citoyen, » dit l'homme au carrick.

« Le passant jeta un cri d'étonnement.

« Comment! dit-il, c'est vous?

— C'est moi... Chut! »

Le passant regarda la maison, entendit les bruits de l'orchestre et aperçut un transparent huileux sur lequel, grâce à une lampe placée à l'intérieur, on lisait : *Café-concert*.

« Comment! citoyen, reprit le passant, vous sortez de là?

— Oui.

— Vous, un homme d'Etat, un orateur, un grand homme!

— Moi, dit l'homme au carrick en souriant.

— Vous, qui malgré votre civisme êtes demeuré aristocrate de goûts et de manières!

— Bah! je ne suis pas le seul, mon cher. Robespierre, votre patron, n'est-il pas pondré, musqué et tiré à quatre épingles?

— C'est juste. Mais enfin, m'expliquerez-vous ce que vous êtes allé faire dans ce bouge?

— Voir une femme admirablement belle.

— Ah!

— Et qui ressemble si merveilleusement, d'une façon si frap-

pante à une autre femme que j'ai beaucoup aimée, que je me suis laissé aller à l'illusion de croire que c'est elle.

— Vous êtes romanesque, mon cher Dan...

— Chut! pas de noms propres; mais vous-même, ô le jeune secrétaire du plus austère et du plus grincheux des hommes d'Etat, d'où venez-vous?

— De chez Robespierre, avec qui j'ai travaillé jusqu'à dix heures et demie.

— Et où allez-vous?

— Rue Vivienne, où je demeure.

— Vous allez vous coucher?

— Tout simplement. »

L'homme au carrick se mit à rire :

« On ne se couche pas à onze heures quand on a vingt-cinq ans comme vous, qu'on est beau garçon, spirituel, aimé des femmes...

— Vous vous trompez, cher ami, je n'aime personne, et personne ne m'aime.

— Alors vous êtes bienheureux. »

Un soupir souleva la large poitrine de l'homme au carrick.

« Dites donc, reprit-il, voulez-vous venir souper? je crois que j'ai faim...

— Pour un républicain austère, la proposition est grave...

— Bah! quand on est de matin au soir au service de la République, la République peut bien vous permettre une petite débauche. Vous savez, du reste, que j'ai toujours été viveur.

— Je le sais. »

L'homme au carrick glissa son bras sous celui du passant et l'entraîna vers le jardin du Palais-National.

Là, ils entrèrent au café Foy, qui demeurait ouvert toute la nuit, et dont les garçons, fants de pratiques, somnolaient sur les banquettes.

L'un d'eux s'éveilla au bruit de la porte qui s'ouvrait.

Il bondit sur ses pieds, reconnut sans doute l'homme au carrick, et salua avec un respect mêlé de crainte.

Celui-ci se débarrassa de son manteau et alla s'asseoir à une table auprès de la porte.

Le café Foy était mieux éclairé que l'établissement chorégraphique et chantant de la rue des Bons-Enfants.

Les floes de lumière versés par des girandoles fixées aux murs tombaient d'aplomb sur cet homme qui venait de voir danser la Farandole.

Il était de haute taille, avait de larges épaules et un oeil de taureau, qui supportait une tête au vaste front, à l'œil d'aigle, aux lèvres charnues, que parfois plissait un sourire mélancolique. Cet homme devait avoir des passions longues, des colères terribles : sa voix, à de certaines heures, devait éclater comme le tonnerre et dominer les murmures et les rumeurs tumultueuses d'une assemblée parlementaire.

Parfois aussi cet homme devait avoir des heures de calme et de rêverie, de mélancolie profonde et d'ardent amour, si on en croyait certaines rides précoces que d'autres douleurs ou d'autres soucis que les passions politiques avaient creusées çà et là sur son visage. Cet homme devait être né pour aimer et haïr tout à la fois.

C'était, au premier coup d'œil, une de ces natures richement complètes dont les siècles sont avares.

« Donnez-nous des huîtres et du vin blanc, du grave ou du sauternes, dit-il au garçon.

— Oui, citoyen, » répondit le garçon qui venait de développer une nappe devant les deux convives, et d'y placer deux couverts.

Le jeune homme invité à souper était un joli garçon, dans l'acception pure et simple du mot.

Il avait de beaux cheveux noirs, qu'il portait sans poudre, d'admirables mains aux ongles durs et polis comme de la corne.

Il était vêtu avec une élégante simplicité, et son geste et sa tournure étaient empreints d'une exquise distinction.

« Mon ami, lui dit l'homme au carrick, vous êtes trop jeune pour avoir des passions. »

Le jeune homme sourit.

Son hôte continua :

« Cette fille des rues que je viens de voir, cette ballerine en jupe rouge, qui danse avec du clinquant dans les cheveux et un collier de fausses perles, me repose les yeux depuis un mois... les yeux et le cœur.

« Quand j'ai fait mon dur métier d'homme politique, lorsque je descends, brisé de fatigue, de cette tribune, qui est un champ de bataille où nous tomberons tous un à un, — car Vergniaud a eu rai-

son, — j'aime à vivre dans le passé; je m'abandonne aux souvenirs de ma jeunesse, et mon cœur bat comme s'il avait vingt ans encore.

« Il y a de cela cinq années; c'était aux premiers jours de 1788. L'orage menaçait, mais ne grondait point encore. La politique ne m'avait pas encore attiré à elle.

« J'étais jeune, j'étais ardent, j'avais soif de vie et de bonheur.

« Une vieille tante, retirée du commerce et fixée en province, m'invita à l'aller voir.

« Je quittai Paris un soir d'avril; j'arrivai le premier matin de mai dans une jolie vallée ensermée par de vertes collines et traversée par un filet d'eau limpide qui prenait le titre ambitieux de rivière. La maison de ma tante était à mi-côte, entourée d'un vignoble, et dominait une demi-lieue de prairies bordées par une ceinture de peupliers.

« A une lieue plus loin, sous l'ombre de grands châtaigniers, se dressaient les tourelles en poivrière et les clochetons convertis d'ardoise d'un petit castel bâti au temps de Louis XIII.

« Cela vous donne, n'est-ce pas, de m'entendre évoquer de semblables souvenirs? »

Un sourire vint aux lèvres du jeune homme, mais il ne répondit pas.

Son hôte poursuivait :

« Ma tante était assez riche pour avoir une écurie et deux chevaux.

« Je passai un mois chez elle. Chaque matin j'ensorcelais un des deux bidets et j'allais me promener au loin, suivant de jolis sentiers perclus dans les vignes ou courant dans les taillis. Ce pays-là est très-boisé.

« Un matin, au détour d'une allée de forêt, je me trouvai face à face avec une amazone que suivaient deux grands lévriers au poil fauve.

« C'était une belle jeune fille qui pouvait avoir environ quinze ans et en paraissait dix-huit, tant elle était femme déjà... »

L'officieux du café vint interrompre assez maladroitement le récit de l'homme au carrick.

« Citoyen, dit-il, que dois-je vous servir après les huîtres et le sauternes? »

— Un perdreau truffé et du vieux médoc. »

Comme il prononçait ces mots de sa voix forte et sonore, un patriote, coiffé sur l'oreille et la pipe à la bouche, entra et demanda un verre d'eau-de-vie.

« Comment! dit-il, citoyen, toi qui es un de ceux à qui la République accorde sa confiance, toi l'ami et le défenseur du peuple, tu donnes le mauvais exemple et tu manges des perdreaux truffés? »

— Imbécile! répondit l'homme au carrick, si je ne mange pas de perdreau, un aristocrate le mangera!... »

Le patriote, étourdi de cette réponse, tira son bonnet et salua.

Le jeune homme et son amphibryon échangèrent un regard et un sourire, et le patriote vida son verre d'eau-de-vie.

Puis les deux soupçons continuèrent leur conversation à voix basse.

L'homme au carrick reprit, revenant à son récit :

« Cette jeune fille était belle; elle avait dans le regard, dans le geste, dans la pose de la tête, quelque chose de fier et de hardi qui séduisait.

« Elle maniait son cheval, — un joli cheval limousin, — avec une grâce parfaite, une habileté consommée.

« Elle passa auprès de moi, courbée sur la noire encolure de sa monture, au galop.

« Elle eut le temps de m'examiner des pieds à la tête et de répondre par un sourire à mon salut. Je l'avais vue l'espace de quelques secondes à peine, mais nos regards s'étaient rencontrés, et il me resta dans l'âme comme un éblouissement.

« Je revins tout rêveur chez ma tante.

« Le lendemain, je dirigeai ma promenade vers l'endroit où je l'avais rencontrée, obéissant à un entraînement que je ne pouvais maîtriser.

« Mais, ce jour-là, j'errai vainement une partie du jour à travers les taillis et les clairières et sous les grandes futaies.

« Je ne rencontrai point la belle amazone.

« Je revins triste, maussade, en proie à une rêverie vague.

« Le lendemain je recommençai la même course, et ne fus pas plus heureux.

« Trois jours de suite j'errai à cheval dans tous les environs et

surtout aux alentours de ce petit château aux tourelles rouges qui s'abritait sous un dôme de verdure.

« Je n'avais questionné personne, mais quelque chose me disait que c'était là que demeurait la belle inconnue.

« Enfin, un jour, j'entendis le galop précipité d'un cheval.

« Je me trouvais alors dans un chemin creux, sur une pente rapide qui descendait vers la rivière.

« L'amazone m'apparut en haut de cette pente.

« Mon premier mouvement, mon premier cri furent tout à la joie; mais presque aussitôt la terreur s'empara de moi.

« A la course furieuse du cheval, je compris qu'il était emporté, et je calculai que si son écuyère ne parvenait à l'arrêter avant dix minutes, il se précipiterait avec elle dans la rivière.

« Me mettre en travers du chemin, attendre le cheval au passage, jeter les bras en avant, enlacer la jeune fille et l'enlever de sa selle, tandis que le cheval, allégé, redoublait de vitesse et contrainait au gonflement la tête laissée, ce fut pour moi l'histoire de trois minutes qui eurent la durée d'un siècle d'angoisses.

« La jeune fille jeta un cri et ferma les yeux. Je crus qu'elle allait s'évanouir; mais lorsque je l'eus déposée doucement sur le sol, elle retrouva toute sa présence d'esprit, me reconnut, rougit légèrement et me dit :

« — Ah! monsieur... vous m'avez sauvé!... »

« — Je le crois, mademoiselle, répondis-je, et je bénis le ciel de m'avoir ainsi placé sur votre route.

« — Vulcain s'est emporté, me dit-elle. Pauvre Vulcain! C'est la première fois que cela lui arrive... »

« J'avais mis pied à terre moi-même, et je contemplais cette éblouissante créature à qui je venais de sauver la vie.

« Elle s'aperçut de mon admiration et en parut touchée, bien qu'à la pâleur de ses traits eût succédé un vif incarnat.

« Je craignais qu'elle ne me quittât, comme nous quitte les visions; aussi m'empressai-je de lui dire :

« — Veuillez prendre mon cheval, mademoiselle, c'est un modeste bidet qui ne s'emportera pas, lui, mais qui vous conduira assez lestement chez vous.

« — Mais, monsieur, me dit-elle, rougissant toujours, vous ne pouvez pas retourner à pied, car il y a loin d'ici à la Vallée... »

« C'était le nom de la maison habitée par ma tante.

« Je vis qu'elle savait qui j'étais... »

« — Non, mademoiselle, répondis-je, il n'y a pas très-loin. Je suis d'ailleurs excellent marcheur.

« Elle secoua la tête d'un air mutin :

« — Mais, me dit-elle, je ne veux pas de cela, monsieur. Il y a une chose beaucoup plus simple. Nous sommes à un quart de lieue du château de mon père. Soyez assez bon pour m'y accompagner.

« Vous pensez, continua le narrateur, si j'acceptai avec empressement.

« Elle consentit à monter mon cheval et à me laisser cheminer à côté d'elle.

« Durant le trajet, elle eut un habil charmant. Elle me raconta d'abord comment Vulcain s'était emporté, en entendant retentir, dans un fourré voisin, le coup de feu d'un braconnier. Puis elle me parla de son père et de ses frères, tous trois gardes du corps, de sa grande sœur, mariée à un gentilhomme des environs. Que sais-je? »

« Après une demi-heure de marche, nous arrivâmes au château.

« Un homme d'environ soixante ans était assis sur un banc à la porte.

« — C'est mon père, dit-elle.

« Le vieux gentilhomme se leva, un peu étonné de voir sa fille montée sur mon bidet et en ma compagnie, et il vint à notre rencontre.

« La jeune fille lui raconta simplement ce qui était arrivé, et le vieillard me prit les deux mains et me remercia avec la même simplicité, ajoutant :

« — Je connais madame votre tante, monsieur; c'est ma voisine; elle ne m'en voudra pas de vous garder à déjeuner.

« Les deux frères de ma belle amazone revenaient de la chasse, un fusil sur l'épaule, une carnaissière au dos; ils se joignirent à leur père pour m'engager à rester. »

L'homme au manteau gris poussa un soupir, et continua après avoir fait une pause :

« J'ai été reçu pendant deux mois dans cette famille, cordialement, sans emphase, sans morgue, malgré la distance que les préjugés d'alors mettaient entre la noblesse et les hommes du tiers.

« Souvent, depuis, quand j'ai vu tomber les têtes de ces grands

seigneurs corrompus, usés par toutes les débauches, familiers avec toutes les intrigues de cour, j'ai songé à cette noblesse de province, pauvre généralement, profondément honnête, bonne pour ses vassaux, hospitalière au voyageur, race forte et simple, qui n'était fière qu'aux jours de péril, et qui allait payer de son sang les crimes de cette autre noblesse si profondément gangrenée qui se groupait auprès du trône et a fini par le renverser.

Le jeune homme aux cheveux noirs, auditeur attentif jusque-là, surprit une larme dans l'œil du narrateur.

Cette large poitrine se soulevait, ce vaste front s'était assombri; une mélancolie profonde s'était répandue sur tout son visage.

Aussi l'interrompit-il par ces mots :

« Est-ce que le père et les frères de cette jeune fille auraient péri ? »

— Tous les trois.

— Sur l'échafaud ?

— Non. Le père a été tué à Versailles avec son fils aîné. Le cadet est tombé dans les rangs de l'armée de Condé. La première fille républicaine a été pour lui.

— Et la jeune fille ?

— Après le 10 août, j'ai pu lui procurer un passe-port pour elle et pour son frère, et ils ont gagné l'Allemagne.

« Depuis lors j'ai appris que Gaston de Verrières avait été tué; mais, bien certainement, Armande est demeurée auprès d'une parente de sa mère qui était Allemande. »

Le jeune homme aux cheveux noirs jeta un cri, en entendant prononcer les noms d'Armande et de Gaston de Verrières.

« Qu'avez-vous ? » fit le narrateur.

Il était devenu pâle comme un spectre et regardait son convive avec effroi.

« Elle se nomme Armande ? »

— Oui.

— Armande de Verrières ?

— Mais sans doute.

— Ah ! mon Dieu ! dit le jeune homme en portant la main à son front, mais vous n'avez donc pas lu le *Moniteur* ?

— Que voulez-vous dire ? Expliquez-vous, mon ami, » dit l'homme au carrick avec angoisse.

Le jeune homme se leva, alla prendre le *Moniteur* qui se trouvait sur une table voisine, et le mit sous les yeux de son hôte en posant le doigt sur un nom.

Le nom était celui de mademoiselle de Verrières. Ce nom était le troisième sur la liste de ceux qui avaient été condamnés la veille à la peine de mort.

« Mortel ! s'écria l'homme au carrick avec une expression de douleur sauvage.

— Non, dit le jeune homme, lisez... »

Au-dessous de la liste se trouvait le récit de l'exécution des condamnés, avec cette addition :

« Une des condamnées, la citoyenne Armande Verrières, n'a point été exécutée. On a sursis à son exécution, le greffier de la Conciergerie ayant déclaré que ladite condamnée lui avait fait l'avou qu'elle était enceinte.

« La citoyenne Armande Verrières a été énergiquement et demandé à grands cris qu'on la conduisît à l'échafaud.

« Néanmoins, on a cru devoir sursisier provisoirement. »

Tandis qu'il lisait ces lignes, l'homme au carrick devenait ému, son cou se gonflait et les plis de son front s'effaçaient.

« Non, dit-il, cela n'est pas possible ! le greffier est un misérable !

— Soit, mais il l'a sauvée, pour quelques jours du moins. »

L'homme au carrick ne répondit pas; il se leva, jeta une pièce d'or sur la table, et tendit la main à son convive :

« Adieu, dit-il.

— Où allez-vous ? demanda le jeune homme.

— Me coucher, » dit-il froidement.

Et il sortit du café Foy.

« Il la sauvera ! » pensa le jeune homme qui s'en alla tout pensif.

Farandole dansait toujours.

Elle s'était reposée, puis elle avait chanté, puis elle dansait

Cependant les habitués du café-concert parlaient un à un; les uns allumaient leur lanterne, les autres se confiaient à la douteuse lueur des réverbères du Paris d'alors.

Quand minuit sonna, le maître de l'établissement frappa trois coups sur le comptoir et dit :

« Citoyens, on va fermer, »

Tout le monde s'en alla.

Alors une vieille femme drapée dans un vieux tartan, portant une chaussette à son bras, entra dans la salle et dit à Farandole :

« Eh bien ! viens-tu, petite ? »

La danseuse buvait en ce moment un verre de punch.

La vieille lui jeta un manteau sur les épaules, en lui disant :

« Il fait un froid de chien, ce soir.

— Ah ! » fit la ballerine avec indifférence.

Elle reposa le verre sur le comptoir et ajouta :

« Quel métier ! danser tous les soirs, chanter tous les jours, et avoir, avec ça, envie de pleurer du soir au matin et du matin au soir ! »

La vieille, — une vieille hidense, — haussa les épaules et regarda le maître du café-concert.

C'était un gros homme au nez bourgeonné, à la mine trognonante et rubiconde, à l'abdomen pansu et au rire bête.

Servir la pratique, gager de l'argent, c'était tout ce qu'il savait faire.

Il aimait bien le roi quand le roi régnait, — il aimait bien la république depuis que la république gouvernait, — pourvu que les affaires allaient bien... Il aurait aimé le roi de Prusse ou les nègres de Saint-Domingue s'il avait dû vendre quinze litres d'eau-de-vie de plus.

C'était un joli type de boutiquier, un type comme on n'en voit qu'à Paris.

« Cette petite, lui dit la vieille, ne connaît pas son bonheur. Elle gagne de l'argent gros comme elle.

— Oui, mais tu le manges, maman.

— C'est-à-dire que je le mets de côté, riposta la vieille.

— Chez le liquoriste et le marchand de vins, n'est-ce pas ? »

La vieille se mit à grogner, car l'observation portait juste. Mais elle continua bientôt après :

« Tu ne sais donc pas qu'il y a un homme qui est un grand personnage, un haut bonnet du gouvernement, qui vient ici tous les soirs, rien que pour te voir danser ? »

— Qu'est-ce que ça me fait ? dit Farandole avec mélancolie.

Elle se déplaça dans son chaise, la vieille mit la main sur l'écu de six lires que le maître du café-concert posa sur le comptoir, et toutes deux quittèrent la salle.

Quand elles furent dans la rue, la vieille continua :

« Cet homme, pour sûr, est amoureux de toi.

— Tais-toi, mère.

— Il te fera un sort, c'est certain, et j'aurai des rentes pour mes vieux jours. »

La ballerine eut un geste de dédain.

« On m'a toujours dit que vous étiez ma mère, fit-elle, mais je commence à ne pas le croire. »

La vieille se reprit à grogner.

« Eh ! dit Farandole, qu'est-ce que cela me fait, qu'on m'aime ? Est-ce que je puis aimer, moi ? »

— Bon ! voilà que tu penses encore à ce petit bruy ?

— Oui, je pense à lui ce soir, comme ce matin, comme la nuit dernière, comme toujours... à lui qu'ils ont guillotiné !... » murmura Farandole d'un air sombre.

Et elle marchait d'un pas rapide, et ni la vieille ni elle ne s'apercevaient qu'un homme les suivait à distance.

Elles descendirent ainsi la rue des Bons-Enfants, prirent la rue Saint-Honoré, et ne s'arrêtèrent qu'à la rue Villedo.

L'homme suivait toujours.

Arrivée rue Villedo, la vieille mit une clef dans la serrure d'une porte basse, ouvrit et entra la première.

Mais au moment où Farandole s'appretait à la suivre, une main se posa sur son épaule.

Elle se retourna.

Un homme dont le visage était à moitié dissimulé par l'ample collet d'un manteau et les bords d'un chapeau enfoncé sur ses yeux lui dit :

« Un mot, citoyenne ? »

— Que voulez-vous ?

— Vous avez aimé...

— Oh ! oui, dit-elle d'un air sombre.

— Vous avez aimé un homme qui a été guillotiné ?

— Oui, et chaque nuit je le revois en songe...

— Alors, ceux qui souffrent sont vos frères ?

— Oui.

— Et s'il était en votre pouvoir, à vous, pauvre âme veuve et



Elle consentit à monter mon cheval et à me laisser cheminer à côté d'elle. — Page 22.

désolée, de sauver quelqu'un ardemment aimé de cette mort épouvantable que donne la guillotine, le feriez-vous ? »

Un cri s'échappa de la poitrine de Farandole.

« Oh ! oui, dit-elle.

— Même si vous couriez un danger ?

— Que me fait la vie ? dit-elle. Ceux qui ont peur de mourir sont ceux-là qui laissent quelqu'un en arrière. Moi, je n'ai personne en ce monde... celui que j'aime est là-haut... »

Et elle montra le ciel.

« Pauvre fille ! » murmura l'inconnu.

Puis il lui dit brusquement :

« Laissez cette horrible vicille qui n'est votre mère que de nom, et venez avec moi.

— Soit, » dit Farandole, obéissant à un ascendant mystérieux. La voix émue et grave de cet inconnu avait pénétré jusqu'à son cœur.

VI. — DONA CARMEN.

Donna Carmen était une brune fille d'Andalousie.

Elle avait de grands yeux noirs, de longs cheveux châtain clair, la peau blanche comme un lis, la main mignonne et le pied cambré.

Elle avait quatorze ans lorsque son père, vicil hidalgo pauvre comme Job et noble comme le Cid, ferma les yeux à la lumière.

Donna Carmen et son frère don Manoël da Silva se trouvèrent orphelins, un soir d'hiver, dans un vieux manoir délabré, au versant d'une chaîne de montagnes que Séville voit borner l'horizon, enveloppée d'une gaze bleue.

Don Manoël avait dix-neuf ans.

Il était beau, hardi et fier. Il savait, comme personne, poser la main sur la garde de son épée ; mieux que personne il rejetait la tête en arrière avec toute la fierté castillane.

Mais vieille noblesse et vaillante épée ne suffisent pas en ce monde, et don Manoël dit à sa sœur :

« Il nous faut aller à Madrid chercher fortune. Nous y avons des parents haut placés ; ils nous aideront à faire notre chemin dans la vie. »

Don Manoël et dona Carmen partirent donc un matin, vêtus d'habits de deuil.

Ils arrivèrent à Madrid, qu'ils n'avaient jamais vu, un soir, comme le soleil se couchait dans les flots du Mançanarès.

Une grande dame était à son balcon, jouant de l'éventail et respirant l'air du soir.

Don Manoël leva les yeux.

La dame était belle, — son cœur d'adolescent se prit à battre.

Or la dame était justement cette parente inconnue vers laquelle les deux orphelins avaient tourné les yeux.

Elle les accueillit dans sa maison et les présenta à son mari, lequel était un grand seigneur.

Trois mois après, don Manoël était garde du roi, — dona Carmen, demoiselle d'honneur de la duchesse.

Trois ans après, — dona Carmen avait alors dix-sept ans, — le mari de la duchesse, le grand d'Espagne, était nommé ambassadeur près la cour de France.

Or, tandis que don Manoël devenait officier du roi d'Espagne, dona Carmen suivait à Paris sa cousine l'ambassadrice.



Une main vigoureuse saisi son bras, une voix enrouée lui dit : « Ne tires pas ! » — Page 27.

Ceci se passait en 1791, quelques mois avant la chute de la monarchie.

L'ambassadeur du roi, petit-fils de Philippe V, était demeuré bravement à son poste.

Il n'avait point quitté Paris tant que Louis XVI avait vécu.

Le jour où la Convention nationale condamne Louis Capet à mort, l'ambassadeur protesta, au nom du roi son maître.

La Convention n'ouvrit pas sa lettre et passa à l'ordre du jour.

Or dona Carmen était dans l'hôtel de l'ambassade, dont les fenêtres, on le sait, donnaient sur la place de la Révolution, le jour où le dernier roi de France, — comme disent les journaux de ce temps, — monta sur l'échafaud.

L'ambassadeur et l'ambassadrice s'étaient retirés, consternés, au fond de l'hôtel, défendant à leurs gens de se montrer et de sortir.

Mais dona Carmen était jeune, elle était curieuse; elle ne savait pas ce qui allait se passer, — car on lui avait cédé la sinistre vérité, et elle se cacha derrière une persienne, à l'entre-sol, juste au-dessus de la grande porte.

Ces flots immenses de peuple, ces cris, ces vociférations étonnèrent d'abord la jeune Espagnole; puis l'épouvante la prit quand elle aperçut l'échafaud.

Mais cette terreur fut moins violente que sa curiosité.

Elle voulait voir l'homme qui allait mourir.

Le carrosse, — nous l'avons dit déjà, — ce carrosse qui cheminait lentement, eut toutes les peines du monde, malgré son escorte imposante, à faire une trouée dans la foule et à s'approcher de l'échafaud.

Derrière le carrosse, l'œil perçant de dona Carmen remarqua l'Allemand Fritz Muller, le bon étudiant de Heidelberg, portant dans

ses bras, plutôt qu'il ne la soutenait, la jeune fille qu'il avait sauvée pendant la nuit dans l'auberge du Corbeau vivant. Un mouvement de la foule rejeta les deux étrangers sous les arcades de l'ambassade, juste au-dessous de la fenêtre derrière les volets de laquelle dona Carmen s'était blottie.

A partir de ce moment-là, obéissant à une attraction, à une sympathie non moins soudaines que mystérieuses, l'Espagnole ne vit plus, n'entendit plus rien.

Elle ne vit que la pauvre jeune fille baletante et pâle, — elle n'entendit que les paroles étouffées qu'elle échangeait avec son protecteur de hasard.

Tout à coup elle sentit un souffle sur son épaule.

Elle se retourna et vit don José.

Don José était un jeune secrétaire d'ambassade qui aimait passionnément dona Carmen, espérait l'épouser, et la suivait.

« Ah ! c'est vous ? lui dit-elle.

— Oui, je viens vous arracher à cet affreux spectacle.

— Mais que va-t-il arriver ? que veut tout ce peuple ? pour qui cette machine ? demanda dona Carmen.

— C'est la guillotine, et l'homme qui va mourir est le roi de France ! murmura tristement don José.

— Ciel ! s'écria l'Espagnole.

Et elle se rejeta vivement en arrière et voulut fuir.

Mais ce fut l'histoire d'un éclair; elle prit la main de don José, le ramena vers la croisée et lui montra la jeune fille pâle.

« C'est une paysanne, dit le secrétaire d'ambassade.

— Non, c'est impossible.

— Pourquoi ?

— Voyez son visage... voyez ses mains...

- Eh bien ?
- C'est quelque femme de qualité déguisée. Ah ! si on la reconnaît, mon Dieu ! on lui fera un mauvais parti.
- Je le crains, dit don José.
- Il faut la sauver,
- La sauver ! et comment ?
- Je ne sais pas, mais il le faut !...

Les desirs de dona Carmen n'étaient-ils pas des ordres pour don José ?

Le jeune homme s'élança hors de la chambre, descendit, fit ouvrir les portes et voulut s'élever dans la foule.

Ce fut en ce moment que la tête du roi tombait, que le bourreau la montrait à la foule, et que mademoiselle Claire jeta un cri qui équivalait pour elle à un arrêt de mort.

Avant même que don José fût sorti, l'étudiant avait pris mademoiselle Claire dans ses bras et s'était élancé dans l'intérieur de l'hôtel.

Don José en fit aussitôt reformer les portes, et tout fut dit.

Or, il y avait plus de cinq semaines que le roi Louis XVI était monté sur l'échafaud et que mademoiselle Claire avait trouvé un refuge à l'hôtel de l'ambassade d'Espagne.

Les deux jeunes filles s'étaient liées et s'aimaient comme deux sœurs.

Quant à Fritz Müller, dès le lendemain il avait demandé la permission de prendre congé et d'aller voyager en ville.

Le studieux Allemand avait dit vrai dans l'auberge du Corbeau tirant.

Élève distingué de l'école de médecine de Heidelberg, il était venu à Paris à la seule fin de s'inscrire sur le point sur lequel les deux écoles — l'école allemande et l'école française — ont été, sont et seront toujours peut-être en désaccord.

Les Allemands ont prétendu et prétendent que la mort occasionnée par la décollation n'est point instantanée ; que le supplicié souffre environ vingt minutes, et que cette tête décollée du tronc tourne les yeux quand on l'appelle.

Les médecins français, au contraire, affirment que la mort est instantanée, par la raison toute simple que la moelle allongée se trouve tranchée, et que si le corps et la tête ont encore des mouvements, des soubresauts et des grimaces, les nerfs seuls en sont la cause.

Or, Fritz Müller était allé se loger rue Saint-Honoré, dans un hôtel garni habité par le citoyen Barbaroux, député des Bouches-du-Rhône à la Convention nationale.

L'Allemand avait trouvé un soir le représentant du peuple qui soupait avec du jambon, des œufs et une fêtaïote.

L'Allemand avait faim, il s'était mis à table, — et l'homme politique et l'homme de science avaient fait connaissance.

Le citoyen Barbaroux était serviable ; il s'intéressait aux savants ; il prit sur-le-champ en amitié le jeune docteur en médecine, lui donna une lettre de recommandation pour le capitaine de municipaux qui assistait aux exécutions, et une autre pour le citoyen Samsen, ex haut et redouté fonctionnaire de la République une et indivisible.

Pendant un mois, il fut loisible au docteur allemand d'assister aux sinistres évolutions de la machine de son confrère Guillotin, de toucher les têtes des condamnés, d'en placer parfois une sur une éponge et de lui faire tourner les yeux en l'appelant par son nom, et il eut ses grandes entrées à l'amphithéâtre de Clamart, où l'on portait les corps des guillotisés.

Ce qui ne l'empêchait point chaque soir, quand la nuit était venue, de se glisser de nouveau sur la place de la Révolution, enveloppé dans son manteau, racontant les murs, et de frapper discrètement à la porte de l'ambassade d'Espagne.

Or donc, ce soir-là, en attendant la visite accoutumée de Fritz Müller, les deux jeunes filles causaient.

« Ma bonne Claire, disait dona Carmen, êtes-vous bien sûre que votre père et vos frères n'aient pas quitté Paris ? »

— Hélas ! le sais-je ?

— L'ambassadeur a fait rechercher leurs noms sur tous les livres d'écrou, et on n'a rien trouvé.

— C'est qu'alors ils sont libres, murmura mademoiselle Claire avec un accent de joie.

— Il n'y a que l'horrible journée du 10 août sur laquelle il sera toujours impossible d'avoir des renseignements précis : mais

est une chose certaine, c'est qu'ils n'ont été ni jugés ni condamnés à mort.

— O mon Dieu ! murmura mademoiselle Claire en levant les yeux au ciel.

— On a fait questionner adroitement cette fruitière de la rue du Vert-Bois, qui est la sœur de ce misérable Jérôme. Elle a prétendu n'avoir jamais entendu parler du baron d'Azay et de ses fils...

On frappa doucement à la porte.

C'était Fritz Müller.

Mademoiselle Claire courut à lui.

« Eh bien ? » fit-elle avec angoisse.

Fritz passait chaque jour plusieurs heures à rechercher le père et les frères de mademoiselle Claire d'Azay.

« Rien encore, répondit Fritz Müller, cependant... »

Il s'arrêta et parut hésiter.

« Parlez... parlez ! lui dirent les deux jeunes filles.

— Cependant, reprit Fritz Müller, j'ai recueilli aujourd'hui un renseignement qui ne manque pas d'importance.

— Lequel ?

— Dans la rue de l'Arbre-Sec se trouve un cabaret dont l'hôte est Bourguignon.

— Ah !

— Bourguignon et Morvandiau. On le surnomme Berdin.

— C'est un nom de la Bourgogne, en effet.

— Il est du village de Coulange-sur-Vonne. Connaissez-vous ce pays ?

— C'est un village situé à trois lieues de mion.

— Cet homme, poursuivit Fritz Müller, jouit dans son quartier de la réputation dangereuse de royaliste.

— Ah !

— Il passe pour avoir souvent donné l'hospitalité à plusieurs gentilshommes de sa province.

— Eh bien, contez-chez lui... peut-être connaît-il mon père et mes frères... peut-être les a-t-il vus !

— J'en viens, dit Fritz Müller.

— Et vous l'avez vu ?

— Je l'ai vu.

— Et... il ne vous... a... rien... dit ?

— Rien. Il se méfie.

— Mais, s'il sait quelque chose, il me le dira à moi ! s'écria mademoiselle Claire.

— Oh ! fit dona Carmen avec effroi, vous n'allez pas sortir d'ici, au moins ?

— Je veux voir cet homme...

— Mais si on vous arrête !...

— C'est que Dieu l'aura voulu, répondit la jeune fille avec une héroïque résignation.

— Ainsi vous allez voir cet homme ?

— Oui.

— Traverser la moitié de ce Paris, où à chaque pas vous allez courir un danger de mort ?

— Il faut que je sache si mon père et mes frères sont morts ou vivants.

Mademoiselle Claire parlait avec douceur, mais son accent était résolu, et dona Carmen comprit que rien ne pourrait faire plier sa volonté.

« Alors, dit-elle, je veux que don José vous accompagne. »

Mais Fritz Müller secoua la tête.

« Ce serait une imprudence, dit-il.

— Pourquoi ?

— Parce que don José est connu dans Paris, et qu'on murmure bien assez déjà contre l'ambassade d'Espagne... Mademoiselle Claire fera bien mieux, si elle persiste à sortir, de se confier à moi et de reprendre les habits qu'elle avait en arrivant ; d'ailleurs, il pleut ; ce soir, les rues sont désertes, et nous rencontrerons peu de monde. »

Dona Carmen poussa un soupir.

« Oh ! prenez bien garde ! dit-elle.

— Je ne sors jamais sans armes, répondit le bon Allemand, qui ouvrit sa carmagnole et laissa voir les crosses luisantes de deux pistolets. Je me ferai tuer avant qu'il soit rien arrivé à mademoiselle Claire. »

L'œil du jeune homme brillait d'une froide résolution.

« Vous êtes un brave, » dit dona Carmen.

Un quart d'heure après, mademoiselle Claire d'Azay avait repris

ses habits de paysanne morrandelle, et sortait de l'hôtel de l'ambassade, appuyer sur le bras de Fritz Müller.

Tous deux entrèrent dans la rue de la République et gagnèrent la rue Saint-Honoré. Comme ils y entraient, deux hommes, immobiles jusque-là sous une porte cochère, se mirent à les suivre.

Fritz et Claire marchèrent d'un pas rapide. Mais les deux hommes ne perdirent point de terrain, et vers l'angle de la rue du Marché-Saint-Honoré, ils avaient déjà rattrapé la distance qui les séparait des deux jeunes gens, à ce point que Fritz Müller se retourna inquiet.

« Je crois qu'on nous suit, dit mademoiselle Claire.

— Je le crois aussi.

— Ce sont des hommes de la police, sans doute.

— Qu'importe! dit le bon All-mand, je leur casserai la tête à tous deux, s'ils cherchent à nous rejoindre. »

Et il se retourna de nouveau et cria :

« Au large! citoyens... »

Les deux hommes s'arrêtèrent.

« Il me semble que vous nous suivez, dit Fritz Müller.

— C'est-à-dire, répondit l'un des deux hommes, que nous suivons le même chemin. »

Mademoiselle Claire tressaillit.

« O mon Dieu! dit-elle, cette voix... »

— Je la reconnais, moi aussi, dit Fritz Müller.

— Et c'est celle d'un ami, répondit l'un des deux hommes.

— Oui... oui... dit la jeune fille. Cette voix, je l'ai entendue dans la forêt... c'est celle du cavalier qui nous indiqua notre chemin.

— C'est celle du maréchal des logis de gendarmerie, » ajouta Fritz.

Et il laissa ses pistolets à sa ceinture.

Alors les deux hommes s'approchèrent.

Tous deux étaient enveloppés de manteaux, tous deux portaient un masque sur le visage.

« Oui, répéta la voix connue, nous sommes des amis.

— Je le crois, dit Fritz Müller.

— Et nous ne vous quitterons pas ce soir, soyez-en sûr.

— Mais... cependant... »

L'un des deux hommes masqués posa sa main sur le bras de Fritz Müller.

« Cette jeune fille ferait bien, dit-il, de retourner à l'endroit d'où elle vient.

— Oh! c'est impossible! dit mademoiselle Claire.

— Alors, marchons...

— Vous nous accompagnez?

— Oui.

— C'est bien la voix du maréchal, pensait Fritz Müller; mais quel est l'autre? »

Et il pensa tout de suite à ce vaillant jeune homme qu'un cabaret du Corbeau vivant ou appelait l'Aristo.

« Si c'était lui! » pensait en même temps mademoiselle Claire, qui songeait, elle aussi, au beau brigadier dont la voix et le regard lui avaient si profondément remué le cœur.

Mais le compagnon du maréchal resta muet.

« Ainsi, dit Fritz Müller, vous nous accompagnez?

— Oui. Où allez-vous?

— Rue de l'Arbre-Sec.

— Je devine chez qui, » dit l'homme masqué.

Fritz Müller et mademoiselle Claire eurent un léger frisson.

« Vous allez, reprit l'ex-maréchal de gendarmerie, au cabaret des Trois Bourguignons, tenu par Joseph Berdin.

— C'est possible, » dit Fritz Müller tout bas.

En ce moment ils arrivaient tous les quatre sur la place du Palais-Egalité, en-devant la place du Palais-Royal.

Un homme coiffé de l'éternel bonnet rouge en sortait.

Il passa auprès de mademoiselle Claire au moment où la lueur d'un réverbère éclairait le beau visage de la jeune fille.

Et soudain il poussa un cri.

Quant à Fritz Müller, il porta vivement sa main à ses pistolets, car il avait reconnu le Marseillais de l'auberge du Corbeau vivant.

VII. — LE MARSEILLAIS.

Le Marseillais s'arrêta.

Mademoiselle Claire se retourna vers le bon Fritz Müller.

« Les deux hommes masqués démontrèrent à distance.

Fritz Müller avait mis la main sur ses pistolets.

« Au large! » cria-t-il.

Mais le Marseillais ne bougea pas et répondit d'un ton affable :

« Mon cher monsieur Fritz, vous ne voulez donc pas renouveler connaissance avec moi? »

— Ne parlez pas à cet homme, murmura mademoiselle Claire.

— Pourquoi? demanda Fritz Müller avec le calme d'un homme qui sent sa force.

— Oh! je vous en prie...

— Ne craignez rien... ne suis-je pas avec vous? »

Les rumeurs lointaines et douces ont parfois de ces héroïques tranquilles dans le lien.

Le Marseillais fit un pas en avant et continua avec son accent traîné :

« Mais oui, je ne me trompe pas, vous êtes bien M. Fritz Müller, l'étudiant allemand que j'ai eu l'honneur de rencontrer au cabaret du Corbeau vivant? »

— En effet, dit Fritz Müller.

— Et la citoyenne que voilà...

— Pardon, observa Fritz Müller, puisque vous m'appellez monsieur, vous pouvez dire mademoiselle.

Le Marseillais salua d'un air ironique.

« Ah! ah! dit-il, je crois que je suis tombé sur un ménage de tourtereaux. »

Et il eut un rire insultant.

Fritz Müller tira un pistolet de sa ceinture.

« Je vous engage, citoyen, dit-il, à passer votre chemin.

— Ah bah!

— Il fait humide ce soir, le brouillard tombe, et vous pourriez vous enrhummer.

— Merci bien du conseil... »

Mais le Marseillais ne bougea pas.

« Au large! répéta Fritz Müller.

— Voyons, dit l'homme de la police, qui ne pensait point avoir aperçu les deux personnages masqués, je crois que nous pourrions nous entendre.

— C'est facile, laissez-nous passer.

— Vous, sans doute.

— Moi et mademoiselle...

— Non pas, dit le Marseillais, je suis un bon ami du citoyen Jérôme. »

A ce nom mademoiselle Claire frissonna.

« Et le citoyen Jérôme m'a chargé de retrouver sa fille. Or donc, si mademoiselle veut venir avec moi... »

— Jamais! s'écria mademoiselle Claire avec effroi et se serrant de plus en plus contre Fritz Müller.

— Citoyen, dit froidement Fritz Müller, si tu ne t'éloignes pas, je te casse la tête d'un coup de pistolet. »

Le Marseillais entendit le bruit sec du chien qu'on arme, et il vit le pistolet s'élever à la hauteur de son front.

« C'est bon, dit-il, je m'en vais... »

Et il fit un pas de retraite.

Fritz abaisa son pistolet et dit à mademoiselle Claire :

« Prenez mon bras et marchons vite. »

Mais déjà le Marseillais avait posé deux doigts sur sa bouche et fait entendre un coup de sifflet.

Après dix pas précipités retentirent dans toutes les directions, et Fritz Müller se vit entouré d'une douzaine d'hommes suspects, armés de gourdins et coiffés de larges chapeaux ou de bonnets enfoncés sur les yeux.

Mademoiselle Claire se vit perdue.

« Ah! misérable, s'écria Fritz en ajustant de nouveau le Marseillais, au moins tu ne jouiras pas de ton triomphe! »

Et Fritz eut l'air fêlé.

Une main vigoureuse saisit son bras, une voix calme lui dit :

« Ne tirez pas! »

L'étudiant reconnut la voix du maréchal qui s'était glissée jusqu'à lui.

« Ne tirez pas, répéta l'homme masqué, vous me mettriez dans l'impossibilité de vous sauver tous deux. »

Et le maréchal alla droit au Marseillais, qui déjà donnait l'ordre à ses hommes de police de s'emparer de Fritz Müller et de sa compagne.

« Quel est cet homme? fit le Marseillais en reculant d'un pas.

— Un homme que tu connais, Olivier Brax. »

Le Marseillais étouffa une exclamation de surprise.

« Ah! dit-il, c'est toi, ci-devant baron! »

— C'est moi...

— Eh bien! s'écria le Marseillais, la pêche est bonne; elle est meilleure que je n'osais l'espérer... Deux aristocrates pour un, et un imbécile par-dessus le marché. Emparez-vous de cet homme! » ajouta-t-il, s'adressant à ces étranges sélés qui venaient de surgir autour de lui.

Mais le marchef haussa les épaules.

« Tu sais bien, dit-il, qu'ordinairement on ne s'empare pas de moi, et que mes pistolets ont coutume de chanter une romance dont tu dois savoir un couplet... Cependant, aujourd'hui, je ne me donnerai point cette peine. Tu vas voir... »

Et, à son tour, le marchef fit un signe.

L'homme masqué qui l'accompagnait et avait gardé le silence jusque-là s'approcha et dit au Marseillais :

« Tu obéiras peut-être à ceci... »

Il avait entr'ouvert son manteau, et montra une petite plaque de cuivre suspendue à son cou.

Le Marseillais demeura stupéfait.

« Un représentant du peuple! dit-il.

— Qui l'ordonne de rallier les hommes, de laisser ces deux jeunes gens continuer leur chemin, et d'aller veiller plus loin à la sûreté de la République, car ici elle n'est pas en péril. »

Le Marseillais étouffa un cri de rage, mais il obéit.

Ses hommes rentrèrent dans les ténèbres des rues environnantes, et lui-même s'éloigna, descendant la rue Saint-Honoré, du côté des halles.

« Ah! citoyens... murmura la jeune fille, vous m'avez sauvée!

— Oui, dit l'homme au masque rouge; mais c'est à une condition, car nous ne faisons rien pour rien...

— Oh! parlez... dit-elle avec un élan de reconnaissance.

— Il est un homme qui vous a rendu un premier service à l'auberge du Corbeau vivant.

— Le brigadier? dit-elle.

— Oui, mademoiselle.

— Eh bien?

— On le conduira demain à l'échafaud. »

Claire poussa un cri et chancela, comme si le coup de la mort l'eût frappée.

« Elle l'aime! » murmura tout bas le marchef.

Puis il reprit aussitôt :

« Mais on le sauvera! »

Les yeux de la jeune fille, qui s'étaient déjà fermés, se rouvrirent.

« Oh mon Dieu! dit-elle, ne me trompez-vous pas?

— On le sauvera, continua l'homme au masque rouge, mais il faut que vous nous aidiez...

— Et le vous aiderai! s'écria-t-elle. Oh! dites, parlez... faut-il mon sang? faut-il ma vie?

— Non, il faut que vous lui obteniez un refuge dans l'hôtel de l'ambassade d'Espagne.

— Je l'obtiendrai. Don Carlos est si bon pour moi! n'est-ce pas, monsieur Müller?

Elle se tourna vers l'Allemand, qui était devenu fort pâle, car elle venait de trahir l'amour qu'elle portait, dans le secret de son cœur, au chevalier de Rockemaure.

« Oui, mademoiselle, répondit le pauvre Allemand.

— Maintenant, reprit l'homme au masque rouge, continuez votre chemin. Nous vous accompagnerons. »

Claire continua sa route, appuyée sur le bras de Fritz Müller.

Ils s'étaient remis à marcher d'un pas rapide, et ils eurent bientôt atteint la rue de l'Arbre-Sec et le cabaret tenu par Berdin le Bourguignon.

Les hommes masqués s'effacèrent dans l'ombre d'un porche.

Un petit garçon de douze à treize ans posait les volets extérieurs de la devanture, et s'appretait à fermer, car il était près de minuit, lorsque Fritz et mademoiselle Claire touchèrent au seuil du cabaret.

« Que demandez-vous, citoyens? dit le garçon.

— A boire, répondit Fritz.

— Il est trop tard...

— On a soif à toute heure. »

Le jeune garçon jetait sur l'Allemand et sa compagne des regards dédaigneux.

Fritz se pencha vers lui :

« Ton maître est-il là?

— Il est couché.

— Nous aurions voulu lui parler...

— Revenez demain... »

Mais une voix se fit entendre à l'intérieur du cabaret :

« Qu'est-ce que tout ce tapage? » fit-elle.

Puis un gros homme au teint fleuri, au nez rubicond, en manches de chemise, malgré la rigueur de la saison, se montra sur le seuil. C'était maître Berdin en personne.

« Ma foi! citoyens, dit le garçon cabaretier, voilà le patron; s'il veut vous recevoir, je ne demande pas mieux. »

Le cabaretier jetait à son tour un regard soupçonneux sur les deux jeunes gens.

« Que désirez-vous? » fit-il.

Ce fut mademoiselle Claire qui répondit.

Elle fit un pas en avant et se plaça dans le cercle de lumière projetée par une lampe placée sur une table à l'intérieur du cabaret.

Alors maître Berdin fut ébloui par cette touchante et sublime figure de vierge.

« Citoyen, dit mademoiselle Claire, vous êtes de mon pays, et j'ai des commissions pour vous. Je viens de Coulanges. »

Maître Berdin comprit sur-le-champ que la jeune fille ne venait pas dans l'unique but de boire un verre de vin; et, ayant jeté les yeux sur ses mains blanches et mignonnes, il devina que les habits de paysanne qu'elle portait n'étaient pas faits pour elle.

« Entrez, ma petite citoyenne, dit-il. Vous êtes toute mouillée, entrez! Et puisque vous êtes du pays, nous causerons au coin du feu. » Il la prit par la main, la fit entrer dans le cabaret et la conduisit auprès du poêle, qui était encore rouge.

Fritz Müller entra derrière eux.

« Ferme la boutique, dit maître Berdin à son garçon, et va te coucher!... »

— Vous n'avez plus besoin de moi, patron?

— Non, va-t'en et reviens demain de bonne heure. »

Le garçon cabaretier, qui avait fermé la devanture avec une tringle, rouvrit une petite porte, y passa en se baissant, et s'en alla.

Maître Berdin referma cette porte et dit :

« Maintenant nous pouvons causer, nous sommes chez nous... »

Et il la regardait attentivement :

« Ah! reprit-il, vous êtes de mon pays?

— Je suis d'Azay-sur-Vonne.

— Vous! » fit Berdin.

Et puis il se frappa le front :

« O Seigneur Dieu! fit-il, j'aurais dû m'en douter!... Je sais qui vous êtes... Vous êtes mademoiselle d'Azay... »

— Oui, dit tout bas mademoiselle Claire, et je viens vous demander des nouvelles de mon père et de mes frères... Sont-ils vivants?... sont-ils libres?

— Comment! s'écria le cabaretier, vous ne savez pas ce qu'ils sont devenus?

— Hélas! non...

— Mais vous n'avez donc pas reçu leurs lettres!...

— Depuis onze mois ils ne m'ont pas écrit...

— Ah! je vous réponds bien du contraire, dit le cabaretier; à preuve que la sœur au père Jérôme, la fruitière de la rue du Vert-Bois, est venue ici il y a huit jours, et que je lui ai remis une lettre de votre père...

— Vivant! vivant!... s'écria Claire d'Azay brisée par l'émotion et tombant à genoux.

— Votre père et vos frères sont vivants, répondit Berdin, et ils se trouvent à l'armée de Coblenz, ajouta-t-il tout bas.

— Et vous dites qu'ils m'ont écrit... »

Berdin baissa la voix :

« Savez-vous, mademoiselle, dit-il, que je joue ma tête à ce métier-là vingt-quatre heures par jour?

« Mais enfin je suis royaliste, mon sang appartient à ma cause...

« Eh bien, tous les mois, un homme vient loger ici. Il est vêtu en roulier, il conduit une charrette et passe pour le domestique d'un marchand de grains. C'est le dernier relai d'une poste aux lettres que nous avons établie entre Coblenz et Paris.

— Et il vous apporte des lettres de mon père?

— J'en ai déjà reçu huit ou dix. »

Claire et Fritz Müller se regardèrent.

« Oh! s'écria-t-elle. Jérôme est un infâme!

— Jérôme? fit Berdin étonné, votre intendant?

— Oui, » dit la jeune fille.

Et alors elle raconta avec un laconisme que les circonstances sem-

blaient impérieusement commander ce qui s'était passé à l'auberge du Corbeau vivant, et comment depuis onze mois le misérable prétendait être sans nouvelles de ses maîtres.

« Mais vous avez répondu à votre père et à vos frères ? » s'écria Berdin au comble de l'étonnement.

— Jamais !

— Voilà qui est étrange ! » dit-il.

Et se dirigeant vers un babut qui lui servait de comptoir, il ouvrit son tiroir à caisse, fit jouer le ressort d'un double fond ingénieusement ménagé et en retira une lettre qu'il tendit à la jeune fille.

Mademoiselle Claire jeta un cri d'étonnement.

La lettre portait pour suscription :

Au citoyen d'Azay.

L'écriture de cette suscription ressemblait si merveilleusement à la sienne, qu'elle se demanda si ce n'était pas elle qui avait tracé cette ligne.

« C'est pourtant bien une lettre de vous ! » dit Berdin.

— Non.

— Ouvrez-la, alors ! »

Claire ouvrit la lettre, et, au comble de la surprise, elle lut :

« Mon bon père,

« Je me suis mise en route pour Paris, il y a huit jours, avec notre bon et fidèle Jérôme. Nous sommes descendus rue du Vert-Bois, chez ma sœur. Jérôme est en mieux avec un grand personnage du gouvernement révolutionnaire, et il m'affirme que vous pourrez, vous et mes frères, revenir à Paris. Il vous enverra des passe-ports d'ici à huit jours, avec lesquels vous pourrez sans crainte revenir à Paris... »

Cette lettre échappa des mains de mademoiselle Claire, qui venait de lire au bas de la dernière page sa signature parfaitement imitée.

« Ah ! murmura-t-elle, cet homme est un monstre !

— Mais que veut-il ? quel est son but ?

— Il veut faire guillotiner mon père, mes frères, et moi ensuite.

— Et acheter vos biens confisqués, sans doute, » acheta Berdin.

Et il ouvrit la porte du poêle et y jeta la lettre, ajoutant :

« Ah ! ma chère demoiselle, bénissez Dieu de vous avoir conduite ici ce soir, car cette lettre devait partir demain. »

Claire prit dans ses deux mains la grosse main calleuse du cabaretier :

« Vous êtes un brave homme ! » dit-elle avec des larmes dans la voix.

Berdin, gagné par l'émotion, s'essuya les yeux du revers de sa manche et reprit :

« Mais vous, mademoiselle, comment avez-vous pu venir ?... Où êtes-vous cachée à Paris ?

— Dans la seule maison où les aristocrates soient en sûreté, répondit Fritz Müller.

— Et... monsieur... »

Il désignait Fritz Müller.

Claire enveloppa le bon Allemand d'un regard affectueux qui lui fit oublier toutes ses souffrances :

« C'est mon sauveur, dit-elle, mon ami, mon frère... »

Comme elle parlait ainsi, deux coups précipités furent frappés à la devanture de la boutique.

« Gare à la police ! » dit Berdin, qui souffla la chandelle.

Mais une voix émue, précipitée par l'angoisse, une voix de femme dit au dehors :

«uvre, Berdin, ouvre, je suis seule, c'est moi...

— Qui, vous ?

— Farandole. »

Le cabaretier alla ouvrir, et mademoiselle Claire et Fritz virent, à la lueur douteuse que projetait encore le poêle, une femme qui se glissa dans le cabaret.

« Vite ! mon bon Berdin, dit-elle, il me faut des habits... je suis pressée... et j'ai besoin de toi... »

— Mais où vas-tu à cette heure, ma pauvre fille ? demanda Berdin.

— Sauver quelqu'un. »

Le cabaretier tressaillit.

Farandole n'avait pas aperçu, grâce à l'obscurité, Fritz Müller et mademoiselle Claire. Elle se crut seule avec Berdin.

« Tu sais bien, dit-elle, que le jour où ils m'ont tué mon pauvre Victor, j'ai fait un serment. J'ai juré de dévouer ma vie à sauver ceux que la guillotine attend, jusqu'à ce qu'elle me prenne moi-même. »

Berdin avait, tandis que Farandole parlait, rallumé la chandelle.

Un premier rayon de clarté tomba sur le visage de la ballerine.

Soudain, abusée par une ressemblance étrange, mademoiselle Claire poussa un cri :

« Armande ! dit-elle, ma cousine !... »

— Je ne m'appelle pas Armande répondit la ballerine étonnée ; on me nomme Farandole...

VIII. — LE FACTE.

Tandis que Farandole entra dans le cabaret de maître Berdin, une scène différente se passait dans la rue.

La ballerine n'était pas venue seule. L'homme qui l'avait suivie depuis la rue des Bons-Enfants et qui l'avait abordée rue Villodo l'accompagnait.

A vingt pas du cabaret, Farandole s'arrêta et lui dit :

« Je ne puis pas vous accompagner là où vous me conduirez dans le costume où je suis.

— C'est juste, dit le personnage à la voix sonore.

— Si j'ai bien compris, reprit-elle, vous allez me conduire dans une maison où vous me ferez passer pour une ouvrière ?

— Oui.

— Donc, il me faut des vêtements autres que ces originaux.

— Et vous comptez en trouver là ?

— Oui. Seulement, laissez-moi entrer seule.

— Comme vous voudrez, » dit l'homme au manteau.

Et il demeura dans la rue et se promena de long en large, tandis que la ballerine se glissait dans le cabaret par la petite porte que maître Berdin le Bourguignon venait d'entreouvrir.

L'agitation de cet homme était extrême.

« Oui, murmura-t-il à mi-voix, je veux la sauver... il le faut !... Mais comment ? Cette ressemblance suffira-t-elle ? Et quand l'autre sera en liberté, celle-ci parviendra-t-elle à prouver qu'elle n'est pas Armande ?... Je ne puis pourtant envoyer l'une à la mort pour sauver l'autre... Et puis, ne se doutera-t-on de rien à la Conciergerie ? Ne me reconnaîtra-t-on pas ?... Oh ! j'ai trop présumé de mes forces !... Et cependant, dus-je aller trouver Robespierre, il faut qu'elle vive !... »

Comme il parlait ainsi, croyant la rue déserte, une ombre s'agita et marcha vers lui.

L'homme au manteau tressaillit et cria : « Au large !

— Ami ! dit une voix.

— Qui êtes-vous ?

— Bordeaux et Toulouse, » répondit l'ombre.

C'était le mot de passe donné le matin aux chefs de la police municipale par le comité de salut public.

Le mystérieux personnage s'arrêta étonné ; l'ombre avança et devint un corps.

En même temps une main s'appuya familièrement sur l'épaule de l'homme qui avait accompagné Farandole.

« Qui êtes-vous ? dit ce dernier, voyant qu'il avait affaire à un homme masqué.

— Je suis un homme qui, comme vous, s'intéresse au sort d'une personne que vous aimez. »

Cette réponse bouleversa le compagnon de Farandole.

L'homme masqué se pencha à son oreille et murmura un nom.

« Vous me connaissez ?

— Oui.

— Mais qui donc êtes-vous ?

— Voilà ce que vous ne saurez pas. Cependant, nous pouvons nous entendre.

— Je ne m'entends qu'avec les gens qui montrent leur visage et déclinent leur nom. »

Un rire moqueur retentit sous le masque.

« Citoyen, dit la voix, nous ne suivons pas le même chemin. Nos bannières sont différentes ; la mienne se nomme devoir, la tiennne liberté ; mais qu'importe, si nous nous rencontrons sur un terrain neutre, celui de l'humanité et du dévouement !

— C'est-à-dire, reprit l'homme au manteau, que vous êtes un aristocrate, un suspect, un émigré ?

— Que t'importe! Es-tu, toi, en ce moment, l'homme politique, le membre du comité de salut public, l'orateur fougueux qui a renversé un trône au souffle gigantesque de sa parole? Non. A cette heure, tu es un pauvre homme frappé au cœur, un inconnu qui cache son visage, qui marche d'un pas furtif... et tout cela pour accomplir une bonne action.

— C'est vrai, dit simplement l'homme au manteau.

— Seulement, reprit le masque rouge, tu ne sais pas comment t'y prendre pour concilier ton devoir et ton amour...

— Vous lisez donc au fond des cœurs? s'écria le compagnon de Farandole stupéfait.

— Peut-être...

Et, un moment silencieux, l'inconnu reprit :

« Comme toi nous avions songé à la jeune fille qui vient d'entrer là, et qui ressemble si merveilleusement à mademoiselle Armande de Vèrinières.

— Vous savez aussi cela?

— Nous savons tout...

— Mais qui donc êtes-vous? répéta l'homme au manteau avec une sorte d'angoisse.

— Des hommes que toi et les tiens croyez avoir proscrits, et qui sauront vous braver... A présent, écoute, citoyen. Ce n'est pas toi qui iras à la Conciergerie.

— Vous saviez donc encore...?

— Tu parlais assez haut tout à l'heure. Ce n'est pas toi, c'est nous!...

— Vous? vous?... Mais vous pourrez donc y entrer?

L'inconnu sourit sous son masque.

« Nous pouvons tout ce que nous voulons; donc nous y entrerons...

— Et après?

— Nous nous ferons ouvrir le cachot de mademoiselle de Vèrinières...

— Mais tout cela est un rêve! balbutia l'homme au manteau.

— Un rêve mêlé de sang! — dit avec anxiété son interlocuteur. — A présent, réfléchis bien, citoyen. Si tu n'as pas foi en nous, si tu hésites, si tu veux toi-même accomplir la besogne dont nous t'offrons de nous charger, voici ce que je te prédis: avant un mois tu auras été dénoncé au comité de salut public comme favorisant les aristocrates. »

L'homme au manteau passa une main fiévreuse sur son front.

« Qu'importe, dit-il, si elle est sauvée?

— Mais si nous la sauvons, nous...

— Et qui m'en répondra?

— Moi.

— Vous oubliez que vous ne voulez pas décliner votre nom.

— Et si je vous disais ce nom, le citoyen membre du comité de salut public serait-il homme à l'oublier?

— Celui-là seul qui veut sauver Armande s'en souviendra. »

Alors le masque rouge s'approcha de l'homme au manteau et lui murmura un nom dans le tuyau de l'oreille.

« Vous! s'écria celui-ci.

— Moi.

— Mais vous jouez votre tête!

— Qu'importe, si je sauve celle d'Armande? »

Puis le masque rouge prit la main de l'homme au manteau.

« Je n'ai pas le son de votre parole, à vous, dit-il.

— Ni moi de la vôtre, répondit l'homme au manteau. Mais comment sauverez-vous Armande?

— C'est mon secret. »

L'homme au manteau eut tout à coup un accent étrange.

« Oh! dit-il, vous l'aimez!...

— Ne soyez pas jaloux... je ne l'ai jamais vue.

— Alors pourquoi...?

— D'abord, je suis un ami de sa famille... ensuite, je tiens personnellement à vous rendre un service.

— Ah!

— Car j'aurai besoin de vous... Oh! ne vous alarmez pas... que votre pudeur républicaine ait garde de s'effaroucher... ou ne demandera qu'à l'homme.

— Eh bien, parlez... »

Le masque rouge secoua la tête.

« Pas encore, dit-il. Seulement, jurez-moi que, Armande une fois libre, une fois hors de tout péril, — si un homme se présente chez vous un matin, vous le recevrez... »

— Et puis?

— Rien. »

Ce monosyllabe fut articulé froidement.

« Est-ce conclu? ajouta le masque rouge.

— Oui.

— Demain soir Armande sera libre. Seulement, il me faut cette fille qui, dites-vous, ressemble si parfaitement à mademoiselle de Vèrinières. »

En ce moment, la ballerine sortait du cabaret et hésitait une seconde à aborder l'homme au manteau, le voyant avec un inconnu.

« Approchez, » lui dit-il de sa magnifique voix de basse-taille.

Farandole était enveloppée des pieds à la tête dans une longue pelisse, dont elle avait rabattu le capuchon sur ses yeux.

« Mon enfant, lui dit l'homme au manteau, êtes-vous toujours décidée?

— Toujours.

— Alors, suivez monsieur, et ce qu'il vous demandera, faites-le!...

Les deux hommes se donnèrent une poignée de main.

« Au revoir! dit l'homme au manteau.

— A bientôt, dit le masque rouge, et comptez sur nous. »

L'homme au manteau allait s'éloigner.

Le masque rouge le rappela, se pencha de nouveau à son oreille et lui dit :

« Demain vous recevrez un billet qui vous dira ce qu'Armande de Vèrinières sera devenue. »

Quand le masque rouge se trouva seul avec Farandole, il lui dit :

« Prenez mon bras, et venez avec moi... »

Farandole lui prit le bras et le suivit avec la docilité d'un chien.

« Je dois vous prévenir, continua le masque rouge, que vous allez coucher en prison.

— Peu m'importe!

— L'homme qui vous a confiée à nous a donc sur vous beaucoup d'ascendant?

— Je ne l'avais jamais vu il y a une heure.

— Alors, pourquoi l'avez-vous suivi?

— Parce qu'il m'a dit des paroles qui sont descendues au fond de mon cœur.

— Que vous a-t-il dit?

— Il m'a demandé si je voulais racheter quelqu'un de la guillotine.

— Eh bien?

— Et alors, continua Farandole d'une voix sourde, comme je n'ai pu autrefois sauver une tête chérie, et que depuis le jour fatal j'ai fait le serment de venger mon sang, ma vie, mon âme à sauver quelqu'un si l'occasion s'en présentait, j'ai accepté avec joie.

— Quelle était donc cette tête que vous vouliez sauver?

— Celle du seul homme que j'aie aimé.

— Quel était cet homme?

— Je le croyais un simple soldat.

— Ah! »

Farandole essaya de voir à travers le masque de l'inconnu.

« Etes-vous bon, vous? dit-elle avec l'accent farouche de la défiance.

— J'ai aimé, j'ai pleuré, j'ai souffert... »

Ces mots allèrent au cœur de la ballerine.

« Alors, dit-elle, écoutez... »

Et son bras pressé plus fort, obéissant à un confiant abandon, sur le bras du masque rouge.

« Je vous écoute, dit-il.

— Je suis une fille des rues, reprit-elle simplement. Je ne sais pas où je suis née. La femme que j'appelle ma mère n'est pas ma mère. Elle faisait partie d'une troupe de saltimbanques qui m'ont volée à mes vrais parents. J'ai vingt ans, je danse depuis l'âge de six ans; j'ai longtemps manqué du nécessaire, grelottant dans un grenier par les rudes journées d'hiver.

« Après avoir vécu de pain sec, souffert le froid et la faim, il fallait danser, tantôt sur la place publique, en quelques carrefours boueux, tantôt dans un café comme celui d'où je sors.

« Un soir que, triste et lassé de mon étrange vie, je chantais du bout des lèvres une chanson d'amour que je ne comprenais pas, je sentis du milieu de la foule un rayonnement de chaleur qui pesait sur moi.

« On eût dit que deux charbons ardents étaient tournés vers mon visage.

« C'était un homme qui me regardait avec des yeux noirs qui me transperçaient comme la lame d'une épée.

« Ah ! dit la ballerine, je ne sais pas si cet homme était beau, mais il devint à l'instant même le maître et le roi de mon âme, et je sentis que ma vie lui appartenait, et je compris pour la première fois cette chanson que je chantais depuis six ans.

« Cet homme portait l'habit d'un soldat, d'un garde-français, le régiment qui avait passé au peuple quelques mois auparavant.

« Que se passait-il entre nous ? Oh ! ce serait trop long à vous raconter. Mais un mois après, cet homme était devenu pour moi l'univers ; je ne croyais qu'en lui, je n'aimais que lui... A peine savais-je son nom ; il se nommait Victor...

« Victor tout court, — comme doit s'appeler un enfant du peuple, un simple soldat.

« Nous demeurions ensemble dans une mansarde de la rue Villado.

« Il portait le matin, il revenait chaque soir.

« Un jour il me dit : Nous sommes licenciés, je ne porterai plus l'uniforme ; mais sois tranquille, je vais chercher de l'ouvrage ; je suis un bon ouvrier, je me tirai d'affaires.

« Il se passa huit jours encore.

« Un matin il me dit :

« Si je ne rentrais pas ce soir, ne t'en étonne pas. Je dois aller dans la banlieue chercher de l'ouvrage.

« Mais à quoi veux-tu donc travailler ? lui demandai-je avec inquiétude.

« J'étais menuisier de mon état avant d'entrer au service.

« C'est singulier, lui dis-je, mais tu as des mains mignonnnes et blanches comme un grand seigneur.

« C'est que le mousquet est moins lourd que le rabot, me répondit-il en riant. Et il s'en alla.

« Le soir, il ne revint pas. Le lendemain, je l'attendis vainement...

« Trois jours s'écoulèrent, je sentis que je devrais folle...

« Je sortis de notre grenier, je me mis à courir au hasard dans la rue, demandant mon Victor adoré à tous les échos.

« Personne ne me répondit.

« Cependant il y avait une grande rumeur dans Paris, et la foule s'attroupait dans les rues.

« On avait découvert la veille une conspiration ayant pour but d'enlever Louis XVI du Temple.

« Les conspirateurs avaient été arrêtés, jugés, condamnés.

« Je me trouvai sur le passage de la charrette, et soudain je jetai un cri terrible.

« Victor était au milieu des condamnés.

« Il me reconnut et me sourit.

« Arrêtez ! m'écriai-je, arrêtez ! c'est mon amour, c'est mon mari... c'est Victor !

« Ça, me dit une femme qui suivait la charrette en hurlant, ça ton mari ?... Allons donc ! c'est le marquis de la Roche-Bertrand.

« Je jetai un cri encore et je m'évanouis.

« Quand je revins à moi, la nuit était venue, il pleuvait et les rues étaient désertes.

« Je me traînai défaillante jusqu'à la place de la Révolution, et mes pieds glissèrent dans un ruisseau de sang.

« Je trompai mes maux et mourirai dans cette boue sanglante et, veuve avant d'être femme, je fis le serment de donner ma tête à celui qui la vendrait, si ma tête devait racheter une autre.

« Au moment où elle parlait ainsi, le masque rouge et la jeune fille entraient dans le cercle de lumière décrit par une lanterne de coin de rue, et ils étaient en face du pont Neuf.

Le masque rouge regarda Farandole.

Une grosse larme, une larme silencieuse roulait lentement sur sa joue.

C'était la larme que versent ceux pour qui l'heure inflexible du désespoir sans limites a sonné depuis longtemps.

« Ah ! pauvre enfant ! » murmura-t-il.

Et dès lors ils cheminaient silencieux, et quelques minutes après ils arrivèrent aux portes de la Conciergerie.

IX. — LA JEUNE ÉCARLATE.

Que s'était-il passé dans le cabaret de maître Berdin le Bourguignon, tandis que le masque rouge et l'homme au manteau causaient ensemble ?

La ballerine avait répondu à mademoiselle Claire, qui venait de pousser un cri en la prenant pour sa cousine, mademoiselle Armandine de Verrinières :

« Je ne suis pas celle que vous croyez, et je ne m'appelle pas Farandole.

« Oh ! c'est impossible, c'est toi, Armande ! Je reconnais tes beaux cheveux noirs, tes grands yeux, ton nez droit !

« C'est donc vrai, dit la ballerine, que tu es mélancolique, je ressemble si parfaitement à une grande dame, qu'on m'a dit que si nous nous trouvions l'une à côté de l'autre, on nous confondrait.

« C'est vrai, dit Berdin, et je te l'ai dit souvent.

Ma cousine Claire d'Azay regardait toujours la danseuse avec une sorte de stupeur.

« Non, mademoiselle, dit Berdin, moi aussi je vous affirme que vous vous trompez. Je connais Farandole depuis dix ans, quelle dame avec la robe rouge que vous voyez.

Puis, s'adressant à la ballerine :

« Qu'est-ce que tu veux, ma fille ?

« Des habits de femme. En as-tu ?

« Non.

« Cependant tu es une fille de service appelée Mariusse ?

« Je l'ai renvoyée il y a deux jours.

« Et elle ne t'a rien laissé de sa defroque ?

« Rien.

La danseuse se tortilla le corps.

« Il ne faut pas en avoir d'autres que ceux-là...

« Mais pourquoi ?

« Ah ! je ne sais pas... Mais un homme est là dehors qui m'attend et m'a offert de sauver à qu'un de la guillotine, — et tu sais, ajouta Farandole avec angéisme, si je suis femme à refuser !

« Mais qui donc vas-tu sauver ?

« Je ne sais pas...

« Est-ce un homme ? est-ce une femme ?

« C'est un homme, dit la ballerine, car il est bien dans, cet homme ; il a des larmes dans la voix, et il marchait tout à l'heure comme si on l'eût conduit lui-même à la guillotine.

« Et il veut que tu aies ses habits ?

« Oui.

« Pourquoi ?

« Je ne sais pas...

Berdin sembla réfléchir.

« Comment est-il, cet homme ?

« Il est grand, il a les épaules larges, la voix pleine et sonore, un cou de taureau et de grands beaux yeux qui vous descendent au fond de l'âme.

Un soupir parut assaillir le cabaretier.

« Si c'était lui ! pense-t-il tout haut.

« Qui, lui ? demanda mademoiselle Claire.

« Racontez, reprit le Bourguignon parlant avec précipitation. Je suis le pays de votre cousine, mademoiselle.

« Je le sais, Verrinières est tout près de Coulanges.

« Il y a six ans, poursuivit Berdin, un homme vint dans le pays, qui se prit pour votre cousine d'une passion violente.

« Et... cet homme ?

« Oh ! dit Berdin, baissant la voix, cet homme ressemblait au portrait que Farandole vient de nous faire... cet homme, il est tout-puissant aujourd'hui... et ce qu'il veut... il le peut...

« Mais son nom ?

« Ce nom brûle les lèvres, mademoiselle...

Et Berdin se pencha à l'oreille de Claire d'Azay, qui frissonna.

« Oui, dit Berdin qui s'échauffait en parlant, ce doit être lui... et c'est pour la sauver, elle...

« Elle ?

« Ah ! mon Dieu, murmura l'honnête cabaretier, mais vous ne savez donc rien ?

« Que voulez-vous que je sache ?

« Mais votre cousine est condamnée à mort !... »

Claire jeta un cri.

« Et c'est pour la sauver ; oh ! je devine tout maintenant.

« C'est-à-dire, murmura Farandole avec mélancolie, qu'on m'enverra à sa place là-bas...

« Oh ! non... il doit avoir trouvé un moyen. Tiens, petite, voilà ce que je t'en dis...

« Parlez ! dit Claire d'Azay, qui continuait de regarder la danseuse.



Arrêtes ! m'écoutez-je, arrêtes ! c'est mon mari... c'est Victor ! — Page 11.

— Je me figure, reprit Berdin, qu'il va te mettre à sa place dans la prison. Et puis, demain, quand elle sera partie, tu te feras reconnaître... Il y a assez de monde à Paris qui a vu danser Farandole.

— Tout cela m'est égal, dit tristement Farandole ; si je meurs, j'irai rejoindre Victor. Ô mon Dieu ! ajouta-t-elle avec angoisse, mais où donc trouverai-je des habits ?

— Prenez les miens, dit Claire avec un accent résolu.

— Les vôtres !

— Oui, puisque c'est pour sauver ma cousine.

— Mais, dit la danseuse, vous n'allez pas rester ici, vous, mademoiselle ? Comment ferez-vous ?

— Je mettrai votre jupe rouge et votre basquine.

Ces mots firent sourire le bon Allemand, jusque-là grave et silencieux.

« C'est un bon costume, après tout, dit-il, pour courir les rues de Paris. On ne devinera jamais qui vous êtes, quand on vous verra ainsi vêtue. »

Déjà mademoiselle Claire s'était enfuie dans l'arrière-salle du cabaret et elle s'y dépouillait de ses habits.

La ballerine l'y suivit.

Pendant quelques minutes, le cabaretier et le bon Allemand se regardèrent silencieusement.

Enfin, Berdin lui dit :

« Qu'est donc devenu Jérôme ? »

— Je ne sais pas... mais, fit tout bas l'Allemand, il a trouvé un acolyte, un misérable comme lui qui a levé sur mademoiselle Claire un regard impur et fera tout pour arriver jusqu'à elle.

— Oh ! dit le Bourguignon avec un geste d'effroi... et cet homme...

— C'est un homme de la police.

Berdin frissonna.

« Mais comment s'appelle-t-il ? »

— Je ne sais pas ; on le nommait le *Marseillais*, à l'auberge du Corbeau vivant.

— Le Marseillais, s'écria Berdin avec un accent d'épouvante ; ah ! le brigand !

— Vous le connaissez ?

— Oui... pour mon malheur... il est venu faire une perquisition ici, il y a huit jours... et il a arrêté un gentleman que je...

— Et ce gentleman ?

— Mort ! » murmura tristement le cabaretier.

En ce moment les deux femmes reparurent.

Berdin et Fritz Muller ne purent se défendre d'un mouvement d'étonnement.

Farandole était habillée en paysanne ; Claire avait endossé la jupe rouge et la basquine de velours noir de la danseuse.

Les deux femmes ainsi vêtues semblaient avoir subi une métamorphose morale et physique.

La ballerine était redevenue modeste, simple, presque timide. Seul, son oeil avait conservé le sombre éclat du désespoir.

Claire, au contraire, paraissait avoir pris une certaine hardiesse de regard et de tournure. Ses belles épaules nues frémissaient, et, comme la danseuse, elle avait rejeté en arrière, pour mettre à découvert son beau front, sa luxuriante chevelure blonde.

L'Allemand admira et murmura tout bas :



Le masque rouge s'approche du lit de sang et sangle la lanterne à la main. — Page 33.

« Les femmes seules peuvent subir, en quelques secondes, de pareilles transformations. »

Farandole osa prendre la main de mademoiselle Claire et la porter à ses lèvres.

« Adieu, mademoiselle, dit-elle, si nous ne nous revoyons pas... »

— Oh ! dit la jeune fille qui la prit dans ses bras et l'y serra avec transport, nous nous reverrons... et bientôt... j'en ai le pressentiment...

— Priez pour la pauvre fille des rues qui sera morte pour une grande dame, poursuivait la danseuse... Et si vous voulez être aussi bonne que vous êtes belle, eh bien ! ne me refusez pas... ajoutez à mon nom un nom dans vos prières... le nom de Victor ! »

Claire et les deux hommes virent alors couler sur la joue de Farandole une larme semblable à celle que l'homme au manteau avait déjà vue couler.

« Adieu ! » répéta-t-elle, et elle sortit...

Or il y avait quelques secondes que Farandole avait rejoint son mystérieux compagnon.

Deux coups furent frappés à la porte du cabaret.

« Qui est là ? demanda Berdin.

— *Masque rouge !* » répondit une voix.

Berdin entra ouvrit la petite porte, et le personnage à la plaque de cuivre qui avait accompagné le *marchef* se montra.

Berdin jeta un regard inquiet sur mademoiselle Claire.

Mais l'homme masqué, sans prendre garde au nouveau costume de la jeune fille, lui dit :

« Mademoiselle, au nom de votre vie, de votre salut, au nom de votre père et de vos frères, je vous supplie de ne pas sortir d'ici

avant que nous soyons revenus, mon ami et moi. Alors nous vous reconduirons, et vous pourrez rentrer sans danger à l'hôtel de l'ambassade.

— Je vous le promets, » répondit Claire.

Le masque rouge disparut.

Berdin referma la porte et vint se rasseoir auprès du poêle.

Puis il éteignit de nouveau la chandelle.

« Il est inutile, dit-il, d'éveiller l'attention de la police. »

On entendait dans la rue le pas des masques rouges et de la ballerine qui s'éloignaient rapidement.

« Je parierais ma part de paradis, dit Berdin, que les masques rouges en sont... »

— Qu'est-ce que les masques rouges et de quoi sont-ils ? »

Berdin mit un doigt sur ses lèvres.

« Mademoiselle, répondit-il tout bas, les masques rouges sont des gens dont on ne doit pas parler... Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'ils ont juré une haine vivace à la guillotine, et je crois qu'ils sont au nombre de ceux qui veulent sauver votre cousine. »

Claire raconta alors à Berdin comment, il y avait une heure, elle avait été protégée par deux de ces hommes.

« Quand ils promettaient, ils tiennent, dit le cabaretier ; et s'ils vous ont promis de vous protéger, vous n'avez rien à craindre.

— Pas même du Marseillais ?

— Ah ! celui-là, murmura le cabaretier, c'est un terrible ennemi...

Mais, silence ! écoutez !... »

Et le cabaretier se leva, alla coller son oreille contre les volets de la devanture et dit :

« J'entends une patrouille. »

En effet des pas réguliers, cadencés, mêlés au bruit des crosses de fusil heurtant le pavé, se faisaient entendre.

« Silence ! » répéta Berdin.

Puis il eut une inspiration ; il prit la jeune fille et l'Allemand par la main et les poussa dans l'arrière-salle en leur disant :

« Fermez la porte et ne bougez pas ! »

La patrouille avançait.

Un patriote soldat chantait en sourdine la *Marseillaise*.

Quand elle fut devant le cabaret, elle s'arrêta.

Berdin devint inquiet.

Une voix méridionale se fit entendre au dehors, disant :

« Citoyen capitaine, je t'affirme qu'il y a là une aristocrate. »

Berdin eut peur.

« Ce cabaret est réputé comme hanté par les royalistes, poursuivait la voix.

— Le Marseillais ! » murmura Berdin, qui eut un battement de cœur.

Une voix plus grave, une voix parisienne, et qui n'était point dépourvue d'un certain accent de bonhomie, répondit :

« Je ne vois pas de lumière... tout le monde est couché... passons notre chemin !... j'ai pour mission de veiller sur le repos des citoyens, moi et mes hommes, et non pas de faire des perquisitions.

— Citoyen capitaine ! insista la voix méridionale, prends garde ! Je le dis : il y a là une aristocrate » et tu refuses de t'en assurer.

— Mais de quelle aristocrate parles-tu donc ? fit le capitaine avec humeur.

— C'est une jeune fille déguisée en paysanne.

— Bah ! qu'est-ce qui me prouve...

— Citoyen, au nom de la République, je te somme !...

— Ah ! ma foi ! dit le capitaine qui parut se tourner vers ses hommes, je ne veux pas me faire des affaires avec la police.

— Tu as raison, citoyen capitaine.

— Mais je m'excuserai auprès de ce brave cabaretier. »

Berdin avait un terrible battement de cœur.

Une grosse de mousquet heurta la devanture, Berdin alla se coucher dans un coin, sur un lit de sangle, et se hâta de se dépouiller de sa culotte et de sa veste...

Il était déjà en chemise de chambre.

La grosse heurta plus fort.

Alors Berdin sauta bruyamment à bas du lit de sangle et cria :

« Au voleur ! »

Un troisième coup de grosse ébranla les volets ; en même temps le capitaine éleva la voix :

« Au nom de la loi ! dit-il, ouvrez.

— Allons, bon ! grommela Berdin assez haut pour être entendu au dehors, voici encore la police qui vient m'ennuyer... Quand donc seront-ils bien convaincus que je ne loge pas les aristocrates ? — Et il alla ouvrir.

— Qu'est-ce que vous voulez, citoyens ? dit-il en se montrant en chemise... Si vous voulez boire, vous tombez mal... je n'ai plus de vin...

— Allume ta chandelle, drôle ! dit le Marseillais.

— Bon ! fit le cabaretier, c'est encore vous !

— C'est moi !

— Vous ne me laisserez donc jamais dormir ?

— Allume ta chandelle, citoyen, dit le capitaine, et laisse-nous visiter ta maison. Si le citoyen agent de police s'est trompé, si tu n'as personne chez toi...

— Il a une jeune fille vêtue en paysanne ! dit le Marseillais.

— C'est ce que nous allons voir... grommela le capitaine, et si vous vous êtes trompé, je l'engagerai à s'aller plaindre à la commune. »

Berdin rallumait tranquillement sa chandelle et disait :

« Figurez-vous, citoyen, que ce gredin de policier me fait lever chaque nuit... et on appelle ça de la liberté !

— Je te dis, fit le Marseillais avec colère, que tu as chez toi une aristocrate.

— Ah !

— Je l'affirme sur ma tête.

— Comment est-elle ? demanda Berdin, qui retrouva toute l'astuce et toute la présence d'esprit bourguignonnes.

— C'est une jeune fille habillée d'une robe bleue. Elle a un fichu rouge au cou et des sabots aux pieds. »

Berdin haussa les épaules.

« Je n'ai ici, dit-il, qu'une pauvre danseuse qui chante et danse dans les cafés, le soir, en jouant des castagnettes, et que je loge par charité.

— Où est-elle ?

— Pardi ! elle est là... elle dort... »

Et Berdin montrait la porte de l'arrière-salle.

« Montre-nous-la, » dit le capitaine.

Berdin adressait à Dieu, dans le plus profond de son cœur, une ardente prière. Il entra ouvrit la porte de la salle basse et dit :

« Est-ce que tu dors, petite ?

— Non, » répondit une voix harmonieuse et fraîche.

En même temps la porte s'ouvrit toute grande et une jeune fille s'élança dans le cabaret, ayant aux mains les castagnettes de Farandole et pirouettant sur ses pointes comme une véritable danseuse.

« C'est elle ! » s'écria le Marseillais.

Elle lui jeta un sourire provocant.

« Tiens ! dit-elle, je le reconnais ! c'est mon amoureux du café des Aveugles ! Les citoyens payent-ils quelque chose ? veulent-ils que je leur danse un boléro ? »

Et Claire d'Azy, transformée, métamorphosée, puisant une audace incroyable dans le péril même de cet instant suprême, comprenant qu'il s'agissait pour elle de la vie, se souvint que, dans sa jeunesse, au bal du gouverneur de Bourgogne, elle avait dansé le boléro, chanté des airs espagnols et agité les castagnettes...

Et elle se prit à danser et à chanter, l'œil brillant, la lèvre railleuse, le corps lascif et abandonné...

Et les mousquetaires battirent des mains, crièrent *bravo !* et le Marseillais comprit qu'il était battu.

L'ange était devenu démon pour une heure...

X

Tandis que mademoiselle Claire d'Azy s'improvisait ballerine, la véritable danseuse, Farandole, appuyée au bras de l'homme masqué et suivie à distance par l'autre masque rouge, arrivait à la porte de la Conciergerie.

Là, son conducteur s'arrêta, tourna la tête et fit un signe à son compagnon.

« Vous savez ce que vous avez à faire ? dit-il à voix basse.

— Oui.

— Alors, entrez... je vous attends ici. »

Le second masque rouge s'approcha et prit le bras de Farandole.

« Ma petite, lui dit-il, je vais vous expliquer ce que nous attendons de vous.

— Parlez, dit la ballerine.

— Vous ressemblez trait pour trait à une dame qui est condamnée à mort.

— Je le sais.

— Nous allons vous conduire dans son cachot.

— Bien.

— Demain, après-demain, les jours suivants, vous vous bornerez à répondre par monosyllabes aux questions de vos geôliers.

— Et après ?

— Un matin, un homme vêtu de noir se présentera et vous demandera si vous persistez à vous dire enceinte.

— Que répondrai-je ?

— Que vous ne savez pas ce qu'on vous demande ; que vous avez été arrêtée le soir, vous ne savez pourquoi, et que vous n'êtes ni enceinte, ni aristocrate, mais que vous vous nommez Farandole. Alors vous vous réclamerez de tous les gens qui vous connaissent : du maître du café-concert de la rue des Bons-Enfants, de votre mère, de vos amis, de tous ceux que vous connaissez.

— Et vous croyez, demanda Farandole avec indifférence, que l'on ne me guillotinerait pas ?

— Mais certainement non, dit le masque rouge. On fait la république plus méchante qu'elle n'est ; et les gens qui disent qu'elle guillotinerait à tort et à travers sont des gens de mauvaise foi ou des imbéciles. »

Ayant ainsi parlé, le masque rouge souleva le marteau de la Conciergerie et le laissa retomber pesamment sur la porte de chêne ferrée de gros clous et doublée de bronze.

Celui qui avait donné jusqu'alors le bras à Farandole s'éloigna de quelques pas et demeura immobile dans l'obscurité, appuyé au parapet du pont.

Un guichet s'ouvrit au milieu de la terrible porte.

« Qui est là ? » demanda une voix.

Le masque rouge entra ouvrit son manteau et montra sa plaque de cuivre.

Un guichetier approcha une lampe de l'ouverture, reconnut la plaque et s'inclina.

La porte s'ouvrit.

« Cachez bien votre visage, » dit le masque rouge à Farandole.

La danseuse, on s'en souvient, était sortie de chez Berdin, le cabaretier de la rue de l'Arbre-Sec, vêtue des habits de mademoiselle Claire d'Azay, par-dessus lesquels elle avait jeté une ample pelisse à capuchon.

Elle laissa tomber le capuchon sur ses yeux.

« Entrez ! » dit le masque rouge en la poussant dans un corridor.

La porte se referma derrière eux.

Alors le masque rouge se pencha à l'oreille du guichetier :

« Conduis-nous ! » dit-il.

Nous l'avons dit, il était minuit ; il n'y avait plus à travers les corridors de la Conciergerie que les municipaux de service.

Quelques-uns dormaient dans leur guérite.

L'un d'eux croisa son fusil devant le masque rouge.

Celui-ci montra sa plaque de cuivre.

« Regarde bien, lui dit-il, c'est la nation qui le veut ! »

Le municipal s'inclina.

Le cachot de mademoiselle de Vèrinières était situé au rez-de-chaussée, à l'extrémité d'un corridor.

Quand le guichetier mit ses clefs dans les trois serrures de la porte, la belle jeune fille dormait.

Elle était couchée toute vêtue, sur un méchant lit de sangle.

Son abondante chevelure noire était dénouée et couvrait ses épaules demi-nues.

Un sourire glissait sur ses lèvres entr'ouvertes, et son visage aux yeux fermés avait le calme et la sérénité que procure un doux rêve.

Le bruit de la porte s'ouvrant et se refermant ne l'éveilla point.

Le masque rouge et Farandole étaient entrés seuls, munis d'une lanterne que leur avait donnée le guichetier.

« Regardez là ! » dit le masque rouge.

Farandole dirigea les rayons de la lanterne sur le visage de la jeune fille endormie, et étouffa un cri.

« Oh ! dit-elle, si je n'étais debout et les yeux ouverts, je croirais que c'est moi. »

— Restez dans l'ombre... et donnez-moi la lanterne. »

Farandole s'effaça dans le coin le plus obscur du cachot, et le masque rouge s'approcha du lit de sangle, la lanterne à la main.

Mais au moment où il allait la toucher légèrement pour l'éveiller, la dormeuse entr'ouvrit les lèvres et traduisit son rêve.

« Ah ! mon cher chevalier, disait-elle, — sans doute elle croyait causer avec M. de Rochemaure, — figurez-vous que je viens de faire un rêve affreux... »

Elle fut silencieuse un moment, comme si elle eût écouté la réponse du chevalier ; puis elle continua :

« Un rêve épouvantable, chevalier !... Figurez-vous que le roi était mort, que la France était en république, qu'on appelait la noblesse du surnom d'aristocrates, et qu'on lui infligeait un supplice étrange ! On appelait cela *guillotiner*, du nom de je ne sais quel médecin qui avait inventé l'instrument... »

— O mon Dieu ! » murmura Farandole, tandis que la dormeuse se taisait de nouveau.

Et la jeune fille cacha sa tête dans ses mains.

Mademoiselle de Vèrinières, toujours endormie, continua :

« Nous étions tous condamnés à ce supplice ; vous, moi, la pauvre marquise de la Bretauche, ce bon colonel du régiment de Champagne, le baron, le comte, l'abbé... qui sais-je encore ? Les gens qui nous condamnaient étaient vêtus de noir... mais ils avaient des bonnets rouges... Oh ! c'est très-drôle, mon pauvre chevalier... »

La dormeuse se mit à rire...

En ce moment le masque rouge, dont sans doute le temps était précieux, dirigea sur elle les rayons de la lanterne.

La lumière l'éveilla.

« Ah ! bon ! fit-elle en ouvrant les yeux, voici que mon rêve recommence... Venez donc, chevalier... je vois un homme tout noir... tiens, il a un masque au lieu d'un bonnet... mais ce masque est rouge... c'est la même chose ! »

— Mademoiselle de Vèrinières ! » dit le masque rouge avec gravité.

Elle se dressa sur son séant.

« Bon ! dit-elle, voici le premier de tous qui soit poli ; il ne m'appelle pas citoyenne ! »

Elle se frotta les yeux et s'éveilla tout à fait.

Mais le sourire n'abandonna point ses lèvres.

« Pauvre chevalier ! dit-elle, je croyais lui raconter un rêve... et le rêve, c'est lui... la réalité, la voilà !... »

Elle regarda le masque rouge et lui dit :

« Est-ce que vous venez me chercher, monsieur ? »

— Oui, mademoiselle.

— Quelle heure est-il ?

— Minuit.

— On guillotine donc à toute heure, le jour, la nuit, continuellement ? »

Le masque rouge se tut.

« C'est égal, continua-t-elle, j'aurais bien aimé revoir mon beau Paris une dernière fois... car il paraît qu'on vous mène là-bas en charrette... c'est une manière de voiture découverte... comme nous en avions à la cour... quand il y avait une cour ! et voilà qu'on va me guillotiner la nuit... Ah ! ce n'est pas bien... et puis, il n'y aura personne... vous verrez... Fait-il froid, monsieur ? »

— Oui, mademoiselle. »

Mademoiselle de Vèrinières se leva, et, pour la première fois, elle aperçut Farandole, dont le visage était caché par le capuchon de l'ample pelisse.

« Quelle est cette femme ? dit-elle. »

— Une femme qui vous est dévouée... »

Ces mots la firent reculer d'un pas.

« Est-ce qu'il me reste quelqu'un de dévoué ? fit-elle avec amertume ; mon père, mes frères, mes amis, le chevalier de Rochemaure sont morts... »

— Vous vous trompez, le chevalier n'est pas mort. »

Elle eut un cri de joie.

« Ah ! dit-elle ensuite, vous me trompez ! »

— Sur l'honneur ! je vous jure qu'il est vivant.

— Vrai ?

— Ai-je l'air de mentir ? dit le masque rouge d'une voix grave et émue.

— Ah ! s'il est vivant ! dit-elle, si vous ne me trompez pas, monsieur, avant de me conduire là-bas, vous me ferez un serment.

— Parlez, mademoiselle. »

Elle rejeta fièrement sa noble tête en arrière.

« Je ne sais pas qui vous êtes, dit-elle, vous qui pénétrez dans mon cachot au milieu de la nuit et me venez chercher pour me conduire à la mort ; mais vous avez la voix bonne, et vous ne devez pas être un homme méchant. »

— Assurément non, dit le masque rouge avec émotion.

— Eh bien ! reprit-elle, figurez-vous que j'aime le chevalier de Rochemaure, — oh ! je puis le dire, à ma dernière heure ! — je l'aime et n'aurai jamais d'autre époux que lui !... Or, hier, au tribunal révolutionnaire, ils m'ont condamnée... et je croyais qu'on allait me guillotiner... Point du tout !... Savez-vous ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont dit, les misérables ! oh ! c'est affreux... c'est épouvantable !... Ils ont dit que j'étais enceinte ! »

Elle cacha dans ses mains son front rougissant.

« Comprenez-vous cela, dit-elle, des gens qui ne se contentent pas de prendre votre tête et qui viennent vous voler votre honneur ? Enceinte, moi !... Armande de Vèrinières... moi la femme, devant Dieu, de ce pauvre chevalier !... »

« Ah ! monsieur, vous allez me jurer... »

— C'est inutile, mademoiselle.

— Inutile ?

— Sans doute ; le chevalier ne croira jamais une telle infamie !

— C'est vrai...

— Et puis, d'ailleurs... »

Cet homme eut un sourire d'ange à travers son masque, et sa voix émue devint joyeuse.

« Et puis, d'ailleurs, achève-t-il, vous le lui direz vous-même. »

— Moi ! moi !...

— Vous, mademoiselle.

— Mais je le verrai donc... avant de mourir ?... s'écria-t-elle avec une ivresse folle.

— Nous l'espérons...

— Mais où est-il ?... là peut-être... »

Et elle montrait la porte.

« Non, dit le masque rouge, il n'est pas là... et vous ne le verrez pas aujourd'hui... »

Elle eut un geste de désespoir.

« Ah ! dit-elle, je savais bien que vous me trompiez. »

— Non, je vous le jure !

— Mais, puisque je vais mourir ! »

Le masque rouge lui prit la main.
« Pardonnez-moi, dit-il, mais les natures héroïques comme la vôtre s'accoutument moins facilement à la pensée de vivre qu'à celle de mourir.

- Que voulez-vous dire?
- Ce n'est point à la mort que je vais vous conduire.
- Où donc, mon Dieu?
- Je vais vous rendre à la liberté. »

Armando de Vérinières jeta un cri et chancela.

« Ah ! dit-elle d'une voix brisée, vous avez raison, la joie fait mal !... »

Le masque rouge la soutint dans ses bras.

« Voyons, dit-il, soyez forte !... le temps presse... »

— Mais la république daigne donc me faire grâce ?

— Non, la république vous a condamnée, mais c'est nous qui vous sauvons...

— Qui vous ?

— Les amis du chevalier... »

Elle ferma les yeux, et une pâleur mortelle se répandit sur son visage, tandis qu'elle appuyait une main sur son cœur.

« O mon Dieu, dit-elle, il me semble que je vais mourir tout de bon ! »

Immobile dans son coin, Farandole pleurait à chaudes larmes.

Armande, un moment défaillante, retrouva quelque énergie.

« Vous voulez me sauver ! dit-elle, mais comment ? »

Alors le masque rouge fit un signe, et Farandole sortit de la pénombre où elle était.

Elle releva son capuchon, et Armando de Vérinières recula d'un pas.

« Quelle est cette femme, s'écria-t-elle, qui est ma vivante image ? »

— C'est une femme qui vient vous sauver.

— Elle ?

— Oui.

— Mais comment ?

— Vous allez prendre ses habits.

— Et... après ?

— Après, vous me suivrez.

— Et... elle ?

— Elle restera ici. »

Farandole s'était déjà débarrassée de son manteau.

Mais Armande ne bougea pas.

« Hâtez-vous, mademoiselle, dit le masque rouge, j'ai en l'honneur de vous le dire, le temps presse... »

Armande secoua la tête.

« Cette femme me ressemble, dit-elle ; elle me ressemble si parfaitement, si étrangement, j'ose le dire, que j'ai cru me voir dans une glace. Eh bien, si je prends ses habits, si je sors d'ici avec vous... »

— Vous serez sauvée.

— Mais elle, dit la jeune fille, on la guillotinerait... et je ne veux pas, moi. »

Farandole se jeta aux genoux de mademoiselle de Vérinières, elle lui prit les deux mains et les baisa avec transport.

« Qu'importe ! dit-elle, je mourrai si heureuse ! »

— Non, dit Armande.

— Si heureuse, en pensant que je vous ai sauvée ! » acheva la pauvre ballerine.

Armande la releva, la prit dans ses bras, l'y serra avec un fiévreux transport, et lui dit :

« Va-t'en ! je ne veux pas... »

— Non, non ! dit Farandole, au nom du Ciel, au nom de celui que vous aimez, au nom de cette ressemblance dont je ne suis pas digne... je vous en supplie !

— Non, répéta Armande, je ne veux pas ! je ne veux pas ! »

Alors le masque rouge, un moment silencieux, reprit la parole :

« Mademoiselle de Vérinières, dit-il, sur l'honneur, je vous jure que cette jeune fille ne mourra pas.

— Ah ! fit Armande, vous me dites cela, mais je ne vous crois pas !

— Je vous le jure !...

— Sur quoi ? Avez-vous une mère ? Avez-vous une sœur ? Avez-vous aimé ? »

Le masque rouge répondit :

« Sur la tombe de ma mère, sur la vertu de ma sœur, sur l'honneur de mon malheureux pays, je vous l'affirme. »

Il est des accents qui vont au cœur, des voix ardentes qui pénètrent l'âme. Armande s'écria :

« Je vous crois ! »

Et puis, une fois encore elle prit la danseuse dans ses bras et lui dit :

« Mais qui donc es-tu, toi ? »

— Une pauvre fille des rues... heureuse de vous arracher à la mort. »

Soudain un souvenir éclaira le cerveau troublé d'Armande de Vérinières.

« Non, dit-elle, tu es ma sœur ! »

— Votre sœur !... exclama la danseuse... ah ! est-ce possible ?

— Regarde-moi... et regarde-toi !...

— Oui, nous nous ressemblons... mais c'est l'effet du hasard...

— Non, dit Armande... je me souviens, maintenant... tu es ma sœur !...

Elle prit dans ses mains la tête pâle et frémissante de la danseuse :

« Non, dit-elle, je ne me trompe pas... Mon père avait un médaillon qu'il portait à son cou... ce médaillon représentait un enfant qui me ressemblait... et cependant ce n'était pas moi... Tu es ma sœur !... »

Et, en prononçant ces mots, elle hésitait encore à prendre les habits de la ballerine.

Farandole se remit à genoux.

« Eh bien ! dit-elle, puisque je suis votre sœur, au nom de notre père, partez. »

.....

Quelques minutes après, Farandole se couchait souriante et calme sur le lit de sang de mademoiselle de Vérinières, et celle-ci sortait de la Conciergerie au bras du masque rouge, à qui la plaque de cuivre ouvrait toutes les portes.

XI

Le lendemain, à l'ambassade d'Espagne, trois jeunes filles et un jeune homme se trouvaient réunis dans la chambre de dona Carmen.

Ces trois jeunes filles, on l'a deviné, c'étaient dona Carmen, Claire d'Azay et Armande de Vérinières.

Don José, le bel hidalgo, debout au milieu des trois jeunes filles assises, disait à Claire :

« Aimé, mademoiselle, le chef de la patrouille a pris votre parti ? »

— Ah ! répondit Claire dont les grands yeux étaient entourés d'un cercle de bistre, résultat de la fatigue ; ah ! je ne sais plus tout ce qui s'est passé... mais cela me semble un rêve... Je me suis mise à danser ; j'avais la fièvre, le délire, et jamais, dona Carmen, vous qui êtes Espagnole, vous n'avez agité les castagnettes avec une harmonie plus frémissante.

— Et les municipaux vous ont regardée danser ?

— Ils m'ont applaudie, ils ont crié bravo ! Il en est un qui m'a offert de m'épouser... »

Les deux jeunes filles et don José se mirent à rire.

Claire continua :

« Cet affreux Marseillais a été chassé du cabaret, et les municipaux sont partis en disant à Berdin :

« — Si on revenait l'inquiéter cette nuit, va le plaindre au poste du Palais-Egalité, c'est mon frère, le citoyen Pluveau, qui le commande.

« Quand ils ont été partis, je me suis laissée tomber de lassitude ; il me semblait que j'étais morte. »

Le bon Fritz Müller pleurait.

« J'ai cru que vous étiez perdue ! m'a-t-il dit depuis.

— Et, dit encore don José, combien de temps avez-vous attendu le retour de vos protecteurs ? »

— Une demi-heure environ. On a frappé discrètement à la porte, et une voix a dit : Farandole !

— Ah ! fit Claire d'Azay en se tournant vers mademoiselle de Vérinières, tu as jusqu'à sa voix. Berdin s'y est trompé, Fritz aussi, moi aussi. Berdin a ouvert, et j'ai cru que c'était elle !

— Cette ressemblance est miraculeuse ! murmura dona Carmen.

— C'est ma sœur, dit Armande.

— Votre sœur ! est-ce possible ? »

La belle jeune fille prit la parole à son tour, et dit en souriant :

« Feu mon père, le baron de Vérinières, n'a pas toujours été un

modèle de sagesse. Il était garde du corps; il fréquentait beaucoup les coulisses de l'Opéra.

« Je me souviens avoir vu pleurer ma mère, dans mon enfance; elle pleurait comme les femmes jalouses savent seules pleurer. Il paraît — les petites filles innocentes ne finissent-elles pas par tout savoir — il paraît, dis-je, que mon père adorait une certaine demoiselle Margot, danseuse, et que, tandis que ma mère élevait ses enfants en province, sous les grands arbres de notre Bourgogne, — cette demoiselle Margot élevait, de son côté, une charmante petite fille dont mon père portait, suspendu à son cou, le portrait enfermé dans un médaillon.

« Un domestique bavard et diverses scènes qui eurent lieu entre mon père et ma mère me mirent au courant de cette double famille.

« Un soir, mon père arriva de Paris, désolé, en proie à un morne désespoir.

« Ma mère était morte l'année précédente. Mon père l'avait pleurée avec effusion; il l'avait sincèrement regrettée, — mais quand nous rapprochâmes, mes frères et moi, la douleur qu'il avait manifestée à cette époque de celle qui l'étreignait alors, nous pensâmes qu'il avait dû ressentir quelque épouvantable catastrophe.

« L'enfant de mademoiselle Margot, cette jolie petite fille qui me ressemblait et que mon père aimait tant, avait disparu un soir, dans les rues de Paris, et jamais on n'avait pu la retrouver.

— Et vous croyez que cette femme, Farandole, est cette même petite fille...

— Je ne le crois pas, j'en suis sûre. »

Et comme don José avait aux lèvres un sourire de doute, Armande de Vérinières ajouta :

« Il est des battements de cœur qui ne sauraient tromper... mon cœur a battu... pour la première fois je me suis sentie entraînée vers une inconnue... »

L'arrivée dans la chambre de dona Carmen d'un nouveau personnage interrompit le récit d'Armande.

Ce personnage était Fritz Müller, le bon étudiant de Heidelberg. Fritz était pâle, agité...

« La place est encore pleine de monde, » dit-il.

Les trois jeunes filles frissonnèrent, et don José murmura :

« O les misérables !

— On va guillotiner encore, » poursuivit Fritz Müller.

Soudain Claire d'Azay s'écria :

« Mon Dieu ! pourvu qu'il n'y soit pas.

— Qui, lui ? demanda Armande de Vérinières.

— Le brigadier.

— Qu'est-ce que le brigadier ? »

Fritz Müller répondit naïvement :

« C'est un gentilhomme qui est entré dans les gendarmes, avec l'espoir de sauver le roi.

— Et... vous... le... nommez ? demanda Armande avec effort.

— Le chevalier de Rochemaure, » répondit l'innocent Allemand.

Claire et Armande eurent un double cri et échangèrent un double regard.

« Mon Dieu ! s'écria Armande, tu le connais, cousine ! »

Claire rongit et balbutia.

« Moi, je l'aime ! » dit Armande.

Claire cacha sa tête dans ses mains et crut qu'elle allait mourir...

Les deux cousines étaient rivales !

Depuis que, chaque jour, la place de la Révolution était transformée en un vaste abattoir, les croisées de l'ambassade d'Espagne étaient éternellement closes. Seules, celles qui donnaient sur les cours intérieures s'ouvraient au grand air.

La chambre de dona Carmen était située sur le derrière; mais il y avait, attenant à cette pièce, un boudoir dont les croisées s'ouvraient sur la place de la Révolution.

Une pensée unique s'empara simultanément des cinq personnages qui se trouvaient chez dona Carmen.

Ils coururent tous au boudoir, et don José en poussa les persiennes.

La place de la Révolution était encombrée de sa foule accoutumée, composée de femmes, de bourgeois, de gens du peuple et de gamins de Paris.

Au milieu, dressée devant le piédestal, la guillotine élevait ses bras rouges.

Le brouillard était épais et la cime des toits disparaissait sous un nuage blanc.

Debout sur la guillotine, Sanson et ses aides attendaient...

La charrette était loin encore, et deux heures n'avaient pas sonné à l'horloge du Palais-National.

Don José, Fritz Müller, les trois jeunes filles furent alors livrés à ce vertige de curiosité qui déjà s'était emparé de Claire d'Azay et de son sauveur, le jour de la mort de Louis Capet.

Ils s'appuyèrent au balcon, ils voulurent voir.

Tout à coup un murmure immense s'éleva, une ondulation se produisit parmi la foule, pareille au sillon d'une barque sur les flots agités de la mer.

C'était la charrette qui s'ouvrait un passage à travers cet océan humain et apportait à l'instrument de mort sa propreté quotidienne.

Et tandis qu'un hurra frénétique s'élevait du milieu de la foule, un seul et unique cri se fit entendre au balcon de l'ambassade.

Debout, au milieu de la charrette, le front calme, le sourire aux lèvres, le brigadier, c'est-à-dire le chevalier de Rochemaure, écoutait les horribles consolations de la vieille au guenx.

« Lui ! lui ! lui ! »

Cet unique mot fut articulé sur trois tons différents par Claire, Armande et Fritz Müller.

Claire tomba à demi morte dans les bras de Fritz Müller.

Mais Armande, la courageuse et forte Armande, la fille des vieux soldats francs, Armande, l'enfant terrible qui déjà avait joué avec l'instrument de mort, s'élança hors du boudoir, s'écriant :

« Je le sauverai, ou je mourrai avec lui ! »

Et cela fut si prompt, si rapide, si instantané, que ni dona Carmen affolée, ni Claire mourante, ni don José et Fritz Müller frémissants, ne songèrent à la suivre.

Déjà la jeune fille s'était précipitée dans l'escalier de l'hôtel de l'ambassade; déjà elle s'écriait, en s'adressant au portier :

« Ouvrez ! ouvrez ! je veux sortir... »

Mais alors un homme, jusque-là immobile dans la loge du suisse, vint à elle et lui prit le bras :

« C'est inutile ! » dit-il.

Cet homme était enveloppé dans un grand manteau, son visage était couvert d'un masque.

Mais Armande le reconnut.

« C'est vous ! dit-elle, vous qui m'avez sauvée la nuit dernière

— Oui.

— Sauvée en son nom !

— Oui.

— Mais il va mourir !... ouvrez-moi... je ne veux pas qu'il meure !... ouvrez-moi !... au nom du ciel ! »

Le masque rouge la tenait par le bras.

« Vous ne sortirez pas, dit-il.

— Oh ! fit-elle avec une explosion de douleur et de rage... A moi, à moi ! laissez-moi sortir... laissez-moi...

— C'est inutile, vous dis-je, répéta le masque rouge... il ne mourra pas !

— Mais il est sur la charrette !

— Je le sais !...

— Il est conduit à la guillotine !... au nom du ciel... monsieur...

— On le mène à la guillotine, mais il ne mourra pas...

— Non ! vous me trompez !... à moi !... je veux qu'on ouvre !... » criait mademoiselle de Vérinières en délire.

En ce moment, Fritz Müller et don José, suivis de dona Carmen et de Claire, qui avait puisé une énergie dernière dans son désespoir, arrivaient dans l'escalier.

Mais le masque rouge se redressa, sa voix devint tonnante et dominatrice comme celle des vents sur la mer en courroux, grave et profonde comme un oracle du destin :

« Le chevalier de Rochemaure, dit cet homme, est à deux pas de l'éternité ! si vous dites un mot encore, si vous poussez encore un cri, le chevalier est perdu... si vous vous taisez tous, si tous vous m'obéissez... si nul de vous n'essaye de sortir, il sera sauvé ! »

Et il eut un geste souverain en leur indiquant la loge du suisse.

« Entr'ouvrez les persiennes, dit-il, et regardez !... »

Et tous, même la bouillante et courageuse Armande, ils obéirent, et tous ils attachèrent un œil éperdu sur la guillotine qui commençait sa terrible besogne.

Le hasard a de singulières, d'étranges combinaisons.

A travers cette mer de têtes qui ondulait sur la place, il s'était creusé comme un sillage qui partait de l'ambassade d'Espagne, arrivait au pied de l'échafaud et emboîtait le regard comme la rigole creusée entre les canons d'un fusil à deux coups.

L'œil de Fritz Müller et de don José, le regard des trois jeunes

filles suivirent ce sillage, et tous aperçurent Rochemaure debout, au bas de ce sinistre escalier, qu'on gravissait et qu'on ne descendait jamais. Le chevalier était toujours calme, il souriait toujours à la vieille au gœux...

Et, pendant ce temps, les têtes tombaient!

Une sorte de fascination s'était emparée des trois femmes, de Fritz et de don José.

« Était-ce la hideuse majesté du spectacle, était-ce le regard flamboyant du masque rouge qui l'exerçait?

L'un et l'autre sans doute.

Mais ils demeurèrent là, sans balaine, sans voix...

Et les condamnés montaient un à un, et chaque tête tombait à son tour.

Le chevalier n'avait point changé d'attitude.

Cependant Armande secoua un moment la torpeur mortelle qui l'étreignait.

« Oh! s'écria-t-elle, son tour approche... il va monter!... Laissez-moi... je veux sortir!... »

Mais la main de fer du masque rouge la retint à sa place.

« Restez! » dit-il.

En ce moment, la machine venait de se détraquer, et le couteau s'arrêtait au milieu de sa course fatale.

« Vous le voyez, dit le masque rouge avec calme, il ne tombera plus de têtes aujourd'hui. »

Et alors il entraîna Armande et lui dit :

« Venez... c'est à présent l'heure de le sauver... »

Ce fut alors encore que la porte de l'ambassade s'entr'ouvrit, et qu'au moment où le chevalier de Rochemaure, les mains libres, perdu dans la foule et poussé par elle, arrivait sous les arcades, deux bras l'enlacèrent, en même temps qu'un cri d'amour sublime retentissait.

« Ah! chevalier, disait une heure après mademoiselle Armande de Vèrinières, redevenue femme, vous me pardonnerez, n'est-ce pas? »

Elle avait des larmes dans les yeux et le front rougissant.

« Vous pardonner! s'écria le chevalier ému et pâle.

— Oni, dit-elle, car il me semble que j'ai laissé parler mon cœur trop haut. »

Le chevalier s'était mis à genoux et baisait les mains d'Armande.

La belle jeune fille eut un sourire d'une coquetterie indigne.

« On a toujours tort, dit-elle, de laisser voir à un homme qu'on l'aime!... »

XII

L'Assemblée nationale, autrement dit la Convention, venait de délibérer sur les intérêts de la patrie.

Plusieurs lois avaient été votées; les représentants de la nation avaient sanctionné différents actes, et la séance avait été levée et renvoyée au lendemain.

Cependant, la salle des délibérations était remplie encore d'une foule assez compacte.

C'était l'heure des discours oiseux, des paroles sonores et vides de sens, des protestations inutiles.

Quand les vrais orateurs avaient quitté la tribune, quand les hommes d'État étaient partis, lorsque ceux qui s'intéressaient sérieusement aux affaires publiques étaient rentrés dans la vie privée, les braillards, les lâcheurs prenaient la parole.

La salle des assemblées souveraines devenait un club; les géants faisaient place aux nains.

Ce jour-là, un homme monta à cette tribune que Danton venait d'abandonner.

Il était petit de taille, olivâtre de visage; il parlait avec cet accent traînard et cadencé des Méridionaux de l'est de la France.

« Trouu de l'air! citoyens, s'écria-t-il, quand donc finira le règne des aristocrates? »

— Il n'y a plus d'aristocrates! répondit une voix.

— Des ci-devants, veux-je dire, poursuivit l'orateur.

— Il n'y a plus de ci-devants.

— Des conspirateurs, enfin!

Une autre voix s'éleva du sein de la foule et répondit :

« Les vrais conspirateurs, les hommes qui sifflent par assassiner la république, sont des bavards comme vous! »

Mais cette brutale interruption ne déconcerta point l'orateur,

« Vous parlez de la république! continua-t-il, mais vous ne savez pas ce que c'est. »

— Eh bien, dites-le! répondit un troisième interrupteur.

— La république, citoyens, c'est le gouvernement du peuple, et par le peuple! »

Quelques braves se firent entendre; cependant les interrupteurs ne se tinrent pas pour battus, et l'un d'eux demanda :

« Qu'est-ce que le peuple? »

— C'est quiconque travaille et porte une blouse, répondit l'orateur.

— Alors, pourquoi portes-tu un habit? »

L'orateur haussa les épaules et continua :

« Citoyens, je m'appelle Isnard, je suis représentant du peuple pour le département du Var, et, l'être suprême en soit béni! je ne suis pas suspect en matière de civisme. »

L'orateur s'attendait à de nouveaux applaudissements; mais l'auditoire resta muet.

« Ah! citoyens, reprit le citoyen Isnard, député du Var, mon patriotisme ne saurait être douteux; j'ai fait mes preuves, sous la tyrannie; j'ai lutté contre les aristocrates, j'ai bravé leur orgueil, j'ai su mépriser leurs insultes, j'ai parfois châtié leur insolence. »

Quelques rires se firent entendre dans la salle.

« Citoyens! poursuivit le citoyen Isnard, j'entends rire dans cette assemblée. Rire! quand un représentant du peuple, un élu de la nation, un député, prend la parole! Mais vous ne savez donc pas, citoyens, que je suis une des vivantes incarnations de la loi! »

— Pauvre loi! dit un quatrième interrupteur.

— La loi! citoyens, la loi! hurlait l'orateur, qui se laissait aller à un enthousiasme non justifié par les circonstances, c'est notre mère à tous! nous devons la servir, la chérir, la vénérer!... »

L'auditoire restait froid. Le citoyen Isnard pensa qu'il devait frapper un grand coup.

« Citoyens! s'écria-t-il, j'ai pour la loi un tel respect que, si j'étais condamné à mort et que le bourreau fût malade, je voudrais me guillotiner moi-même. »

Cette fois, le citoyen Isnard forçait la main aux applaudissements.

Il eut son petit tonnerre de bravos.

« N'applaudissez pas! reprit-il, n'applaudissez pas! c'est l'enthousiasme de la liberté qui parle par ma bouche! »

Puis il voulut parler encore; mais la foule trouva spirituel d'applaudir à outrance pour éviter la fin de ce discours absolument vide et singulièrement ampoulé.

Satisfait, le citoyen député du Var remit ses besicles sur son nez crochu, et descendit de la tribune avec la majesté digne que dut témoigner Cicéron après sa première Catilinaire.

« Vive Isnard! vive le grand patriote! » criaient les tricoteuses qui revenaient de la place de la Révolution, où le spectacle accoutumé venait de finir.

L'orateur s'ouvrait un passage à travers la foule et saluait à droite et à gauche comme un triomphateur.

Un homme vêtu d'une carmagnole, son bonnet rouge enfoncé sur les yeux, s'approcha de lui comme il atteignait la porte de la salle.

« Tu es donc bien brave? » lui dit-il.

Cette question fit tressaillir le citoyen Isnard, il regarda son interlocuteur, et il eut comme un vague souvenir d'avoir déjà vu quelque part ce visage brun et railleur. Mais les bravos de son auditoire avaient si bien grisé le député du Var, qu'il répondit avec emphase :

« Est-ce que j'ai jamais eu peur, moi! »

Un rire dédaigneux vint aux lèvres de l'homme à la carmagnole.

« Es-tu bien sûr de cela, citoyen? » dit-il.

Le député du Var était en verve d'éloquence.

« Je ne tremblerais pas, dit-il, quand on m'attacherait à la bouche d'un canon! »

— Bah! dit l'homme à la carmagnole, je me rappelle une certaine nuit d'hiver de l'an 1787 où tu as eu une jolie panique, à la bastide des environs de Draguignan. »

Et l'homme à la carmagnole eut un rire homérique et se perdit dans la foule.

Quant au citoyen Isnard, ce souvenir qu'on venait de lui rappeler fut si terrible, qu'il en devint pâle et tremblant, et sortit de la salle comme s'il avait eu à ses trousses une légion de chiens enragés. Ce ne fut que dans la rue Saint-Honoré qu'il ralentit sa marche et se hasarda de respirer à l'aise.

« Mais quel est donc cet homme ? se demandait-il avec une sorte d'épouvante. Je l'ai vu quelque part... serait-ce un de ces misérables qui... Non, ce ne peut être... Je crois plutôt... Mais non... Oh ! il faut pourtant que je le sache !... »

— Citoyen ! » dit une voix derrière lui.

Le député du Var se retourna et se vit face à face avec un homme habillé de gris des pieds à la tête.

« Ah ! c'est toi, Olivier Brun ? dit-il. »

— C'est moi, citoyen.

— Es-tu content de l'emploi que je t'ai fait obtenir dans la police ?

— Non, » dit sèchement Olivier Brun, — c'est-à-dire le Marseillais.

Le citoyen Isnard crut devoir rejeter la tête en arrière, oublier ses préoccupations, et ne se souvenir que de la dignité dont un député du Var doit toujours avoir souci.

« Comment ! dit-il, tu te permets, drôle, de ne pas être content de ce que j'ai fait pour toi ? »

— Non, citoyen.

— Et pourquoi la chose, s'il vous plaît ?

— Je vous conterai cela chez vous. »

Le citoyen Isnard eut un nouveau mouvement d'inquiétude.

« Tu veux venir chez moi ? »

— Oui, citoyen.

— Mais... pourquoi ?... »

Le Marseillais se mit à rire.

« N'ayez donc pas peur, citoyen, nous ne sommes plus à votre latitude. »

« Tais-toi ! »

— Ah ! ce souvenir vous est désagréable ?

— C'est-à-dire, répondit naïvement le citoyen Isnard, qu'il me donne la chair de poule.

— En effet, vous êtes assez pâle... »

Le citoyen Isnard parut hésiter.

« Tenez, continua le Marseillais, on je me trompe fort, ou il vient de vous arriver quelque chose... »

— C'est vrai.

— On vous aura sifflé à la tribune.

— Oh ! non... au contraire.

— On vous a applaudi ?

— A outrance ! »

Le Marseillais eut un sourire ironique.

« Cela prouve, dit-il, que les Parisiens ne sont pas trop difficiles en matière d'éloquence. »

La réflexion était insolente, mais le citoyen Isnard était si troublé qu'il n'y prit garde.

« Écoute-moi donc, dit-il. »

— Parlez, citoyen.

— Tu te souviens de la soirée du 27 janvier 1787 ?...

— Parbleu ! et vous aussi... »

— Combien étiez-vous ?

— Cinq.

— Nomme-les-moi.

— Il y avait d'abord Anselme... un gros court, à favoris rouges... »

— Ce n'est pas cela. Après ?

— Ensuite, moi... »

— Après ?

— Et puis Cyprien, un petit, mince, à cheveux blancs.

— Ce n'est pas cela.

— Et les deux vieux, vous savez ? Auguste et Marius... »

— Il n'y en avait pas un sixième ?

— Non.

— C'est singulier ! murmura le citoyen Isnard comme se parlant à lui-même. Puis il ajouta brusquement : Viens avec moi !

— Ah ! vous consentez à m'emmener ?

— Oui ; je veux causer avec toi. »

Le citoyen Isnard demeurait, comme un grand nombre de députés, rue Saint-Honoré.

La maison qui avait l'honneur d'abriter ce fleuve d'éloquence était haute de cinq étages, assez mesquine d'apparence, pourvue d'une porte basse et d'une allée noire, dans laquelle, lorsqu'il rentrait tard, le citoyen Isnard, cet homme courageux qui demandait à se guillotiner lui-même, ne s'aventurait jamais sans un léger battement de cœur.

La maison était tout entière lournée en garni.

Le citoyen Isnard habitait, au premier, deux chambres à carreaux

rouges assez modestement meublées, et dont les croisées à espagnolettes étaient garnies de rideaux de toile jaune de Rouen.

La simplicité malpropre de ce réduit plaisait au citoyen Isnard, qui disait à tout propos que les élus du peuple devaient donner l'exemple du mépris des richesses.

Ce fut là qu'il introduisit le Marseillais.

Puis il ferma soigneusement la porte et lui dit :

« Maintenant, parle, je t'écoute. »

Le Marseillais prit un air mystérieux et sombre.

XIII

Le Marseillais se plaça sur une chaise à califourchon, s'assit, et regarda le citoyen Isnard en face.

« Sais-tu, lui dit-il, que le comité de salut public a fort peu d'égards pour les gens que tu protèges ? »

— Comment cela ?

— On m'a nommé, grâce à la recommandation... »

— Et grâce au secret que tu tiens, coquin !

— Soit. On m'a donc nommé sous-directeur à la police.

— T'aurait-on destitué ?

— Non, mais on m'a censuré.

— Tu ne fais donc pas bien ton métier ?

— Au contraire, ils trouvent que j'ai trop de zèle. Le citoyen Danton m'a fait venir ce matin et m'a adressé des reproches auxquels je suis très-sensible. »

Le citoyen Isnard retrouva un peu de sa pectore méridionale.

« La république n'a pas besoin qu'on fasse du zèle, dit-il. »

— Mais encore faut-il veiller à sa sûreté.

— Le citoyen Danton n'est pas homme... »

— Ah ! pardon, fit le Marseillais d'un ton impertinent, je ne viens pas ici pour recevoir des conseils... Je viens parce que j'ai besoin de toi, citoyen Isnard, et tu sais bien qu'il y a entre nous des petits mystères qui ne te permettent pas de m'écouter. »

Le malheureux député du Var soupira profondément ; il eut même un grognement plaintif semblable à celui d'un chien à l'attache qui somnolait et se croyait libre, et à qui un brusque réveil fait sentir la pesanteur du collier.

« Voyons, reprit le Marseillais, nous ne sommes point ici pour perdre notre temps. Causons peu, vite et utilement. »

— Mais enfin, dit le citoyen Isnard, qu'as-tu fait pour que Danton t'ait lavé la tête d'importance ?

— J'ai voulu faire arrêter une fille d'aristocrate.

— C'est pourtant une belle action cela !

— Le capitaine de la patrouille que j'avais requis et ses hommes ne l'ont pas jugé ainsi.

— Ah !

— Ils ont refusé d'arrêter la petite, et le capitaine a porté une plainte contre moi.

— Eh bien ?

— Alors Danton m'a fait appeler et m'a dit : « Au premier abus de pouvoir que vous commettrez, vous serez destitué. »

Le malheureux député du Var leva les yeux au ciel, et eut un regard qui voulait dire :

« Que puis-je y faire ? Est-ce que je suis de taille à lutter d'influence avec le citoyen Danton ? »

Le Marseillais devina cette pensée.

« Aussi, dit-il, je ne viens pas précisément pour que vous me fassiez faire des excuses. »

Isnard respira.

« Mais vous pouvez me tirer d'affaire en me faisant nommer commissaire de police extraordinaire en province. »

La présence du terrible Marseillais à Paris avait sans doute quelque peu tourmenté l'honorable citoyen Isnard, car ce fut avec un févrex empressement qu'il répondit :

« Oh ! mais c'est très-facile cela ! »

— Commissaire extraordinaire dans le département de l'Yonne... »

— Pourquoi l'Yonne ?

— Ah !... c'est là que je veux aller, et pas ailleurs !

— Mais pourquoi ?

— Ce pays me plaît.

— Il y a une foule d'autres pays en France qui te plairaient tout autant.

— Non pas, je tiens à celui-là.

— Alors tu as une raison ?



Claire tomba à demi morte dans les bras de Frits Müller. — Page 37.

— Oui, je veux m'établir... me marier...

— Dans le département de l'Yonne?

— Justement. »

L'honorable député du Var regarda son interlocuteur comme on regarde les gens dont on attend une confidence.

Le Marseillais tira une pipe de sa poche et dit :

« Peut-on fumer? »

Cette familiarité choqua les idées égalitaires du citoyen Isnard.

« Tu oublies, dit-il, que tu es en présence d'un élu de la nation! »

— Bah! puisqu'il est dit que l'égalité...

— Assez! fume si tu veux!... »

Le Marseillais bourra sa pipe.

« Quand j'ai quelque chose à conter, dit-il, je fume par habitude. »

Il alla vers la cheminée, dans laquelle l'officieux du citoyen Isnard avait allumé un maigre feu, et prit un charbon qu'il posa sur sa pipe.

Puis il continua :

« Je te disais donc, citoyen, que je voulais m'établir, c'est-à-dire me marier. »

— C'est une drôle d'idée, par le temps qui court.

— Soit; mais le temps qui court finira par s'en aller. La république, vois-tu, citoyen Isnard, c'est un peu comme l'orage : quand il pleut très-fort c'est signe de beau temps prochain.

— Ah! tu crois? »

Le Marseillais devint superbe d'insolence et d'ironie.

« Ah ça! dit-il, t'imagines-tu que cela va durer éternellement, ce joli petit régime qui consiste à guillotiner trente ou quarante

personnes par jour, tandis que des bavards comme toi vous faites des discours qui ne prouvent absolument rien, si ce n'est que la bêtise humaine est sans limites? »

Le citoyen Isnard fit la grimace.

« Après la pluie vient le soleil, poursuivit le Marseillais. On s'est mouillé d'abord, il faut se sécher... et pour cela il n'est pas inutile d'avoir des habits de rechange. »

— C'est vrai, dit le citoyen Isnard.

— J'ai découvert pour l'heure où le soleil reviendra un joli petit château entouré de bois et garni de quelques fermes. Il y a dedans une jolie fille dont je serai ma femme... »

L'honorable député du Var regarda le Marseillais avec un air de surprise assez irrévérencieux; mais celui-ci poursuivit :

« Figure-toi qu'il y a à Paris une jeune fille dont le père et les frères sont émigrés, et ne rentreront pas de sitôt... s'ils rentrent. »

— Bon! Après?

— Elle est jolie, la petite, si jolie que je m'en suis toqué.

— Vraiment?... Et tu veux l'épouser?

— Le château me convient.

— Mais on les rase, les châteaux.

— Qu'est-ce que ça fait? On ne rasera pas celui-là.

— Ah! tu crois?

— Car il sera acheté par un bonhomme d'intendant qui sera maire de sa commune, membre du district et ami fidèle de la république.

— Je ne comprends pas grand'chose à tout ce que tu me racontes là, dit le citoyen Isnard.

— Faut-il m'expliquer?

— Sans doute.



Je n'ai qu'un mot à dire, qu'un bout de papier à signer, et je t'envoie coucher à la Conciergerie. — Page 45.

— Mais c'est que, voyez-vous, dit le Marseillais en se grattant l'oreille, j'aimerais mieux ne pas m'expliquer du tout.

— Comme il te plaira.

— A la condition toutefois que vous me ferez nommer commissaire...

— Dans l'Yonne?

— Certainement.

— Et pourquoi ne veux-tu pas t'expliquer, citoyen? demanda le citoyen Isnard, qui était non-seulement bavard, mais encore curieux.

— Tenez-vous à en savoir la raison?

— Oui.

— Eh bien, c'est parce que vous êtes au fond une trop bonne pitié d'homme...

Le citoyen Isnard ne prit pas ces mots pour un compliment; il crut devoir froncer le sourcil.

« Je suis, dit-il, juste, mais sévère, et je ne pactiserai jamais avec les ennemis de la république. »

Le Marseillais haussa les épaules.

« Mon pauvre citoyen député, dit-il, il y a loin de vos opinions actuelles à celles que vous professiez en 1787. Vous souvenez-vous comme vous étiez dévoué à la monarchie alors?

— Tais-toi, drôle!

— Bon! voilà un mot de l'ancien régime, citoyen!

— Enfin, que veux-tu dire?

— Je dis que vous êtes au fond un brave homme que la peur a rendu terrible, un mouton inoffensif qui s'est transformé en loup, un homme qui demande des têtes parce qu'il tremble de laisser choir la sienne.

— Mais te tairas-tu, misérable!

— Allons donc, citoyen, ne craignez rien... nous sommes seuls... on ne nous entend pas!...

Le malheureux député du Var suait à grosses gouttes, et gémissait, impuissant, sous les sarcasmes du Marseillais.

« Tenez, poursuivit ce dernier, donnez-moi seulement un mot pour le citoyen Robespierre. »

A ce nom, la transpiration du citoyen Isnard devint plus abondante.

Le Marseillais lui indiqua d'un geste une table sur laquelle il y avait ce qu'il faut pour écrire.

« Mais, observa le député du Var, crois-tu que je ne ferais pas mieux de lui parler moi-même?

— Non.

— Cependant...

— Cependant, dit froidement le Marseillais, c'est comme ça... prenez la plume, je vais dicter. »

Sans doute le Marseillais exerçait une pression étrange, absolue sur le citoyen Isnard, car il prit la plume en laissant échapper un geste désespéré.

Le Marseillais dicta :

« Citoyen membre du comité de salut public,

« Il y a, parmi les hommes à qui le sort de la république a été confié, des gens qui se laissent entraîner à une déplorable indulgence. Je ne veux nommer personne, mais il est de mon devoir de te signaler un citoyen dévoué bien connu pour son civisme, un patriote intelligent et qui a prouvé, en démasquant le complot des gendarmes, tout ce qu'on pouvait fonder sur lui d'espérances... »

Le citoyen Isnard s'arrêta.
 « Est-ce de toi que tu parles ? dit-il.
 — C'est de moi.
 — Ah ! soupira le malheureux député du Var, sans cette fatale nuit du 27 février 1787...
 — Mais écris donc, citoyen, je suis pressé ! » dit le Marseillais.
 Le citoyen Isnard reprit la plume.
 « Va ! » dit-il.

« Le citoyen Olivier Brun, — dicta le Marseillais, — est un homme sûr, éprouvé, sagace, et qui connaît parfaitement les ruses infâmes et les horribles machinations des aristocrates.
 « Je vous le recommande tout spécialement et vous prie de lui accorder tout ce qu'il pourra vous demander. »

« Ouf ! pensa le citoyen Isnard lorsqu'il eut signé cette lettre, je serai malade demain, je n'irai pas à la Convention. Robespierre pourrait me demander des explications. »

Quand la lettre fut écrite, le Marseillais la mit dans sa poche.

« Maintenant, dit-il, au revoir, citoyen, je vais chez Robespierre.

— Un instant, » fit le député du Var.

Le Marseillais, qui avait déjà fait deux pas, s'arrêta.

« Qu'est-ce encore ? dit-il.

— Es-tu bien sûr que vous n'étiez que cinq ?

— Où cela ?

— A ma bastide, dans la nuit du 28 janvier...

— Mais... très-sûr.

— C'est drôle, murmura le citoyen Isnard, je croyais qu'il y en avait un sixième. »

Le Marseillais fronça le sourcil à son tour.

« Ah ça, mais, dit-il, voici deux fois déjà que vous me demandez cela... pourquoi ? »

Le citoyen Isnard hésita un moment ; puis il fit un violent effort.

« Eh bien, dit-il, aujourd'hui, en quittant la Convention, j'ai été abordé par un homme qui m'a demandé si je me souvenais de la nuit du 27 janvier 1787.

— Comment est-il cet homme ?

— Petit, brun ; il a notre accent.

— C'est lui !

— Qui, lui ?

— Le baron. »

Et le Marseillais pâlit légèrement.

« Ah ! dit-il, je le croyais loin de France... Gare à toi, citoyen, gare à nous !

— Que veux-tu dire ?

— Suffit ! je m'entends... »

Et le Marseillais, en proie à une agitation extraordinaire, s'élança au dehors, laissant le citoyen Isnard au comble de l'étonnement et en proie à une vague inquiétude.

Le citoyen Isnard resta chez lui près d'une heure, livré à des réflexions bizarres.

« Qu'était-ce que cet homme qui savait l'histoire de la nuit du 27 janvier ?

« Qu'était-ce que ce baron ? »

Longtemps la tête dans ses mains, sans prendre garde à l'heure qui marchait, à la nuit qui venait, il demeura dans son petit appartement meublé.

Mais, enfin, six heures sonnèrent, répétées par la cloche de la maison garnie, qui était dotée d'une table d'hôte.

Le propriétaire de l'établissement, le citoyen Rabasse, Marseillais pur sang, avait bien songé un moment à supprimer la cloche et à la remplacer par un tambour, attendu que les cloches rappelaient le culte de Dieu, et que Dieu avait été remplacé par l'Être suprême, une divinité bien autrement sérieuse.

Mais la commune avait refusé le tambour et toléré la cloche, par cette raison toute simple qu'elle était fêlée.

La cloche de la maison garnie appelait donc les hôtes à dîner.

Le citoyen Isnard descendit.

Cette table, qui ne réunissait pas moins de soixante couverts autour d'une nappe grasseuse, était une assez jolie succursale de la Convention pour le citoyen Isnard, qui savait y déployer son éloquence.

Fréquentée par de petits rentiers, des provinciaux, des voyageurs, de commerce, la table d'hôte était naturellement présidée par le citoyen député du Var.

C'était là qu'il brillait de tout son éclat, qu'il s'épanouissait à l'aise, qu'il dominait son auditoire.

Dans l'escalier, il retrouvait sa belle humeur ; arrivé au rez-de-chaussée, il fredonnait un air d'opéra.

Au seuil de la salle à manger, il préparait une improvisation.

Mais ce seuil franchi, il fit un pas en arrière et crut qu'un abîme s'entr'ouvrait devant lui.

L'homme qui lui avait parlé de la terrible nuit de 1787 était assis au beau milieu de la table...

XIV

La table d'hôte tenue par le citoyen Rabasse était au complet.

Le nouveau venu, celui dont la vue troublait si fort l'honorable député du Var, avait poussé l'audace jusqu'à lui prendre sa place.

L'arrivée du citoyen Isnard fut accueillie par un murmure approbateur.

« Pardon, citoyens et citoyennes, dit-il d'une voix mal assurée, je vois que toutes les chaises sont prises... »

Il fit un pas de retraite, espérant échapper ainsi au regard flamboyant de l'inconnu ; et il ajouta :

« Je vais aller dîner au Palais-Égalité.

— Troun de diou ! s'écria le citoyen Rabasse, plaisantez-vous, citoyen ! On se serrera !... Il y a toujours de la place pour un élu de la nation, troun de l'air ! »

Les convives partageaient cette opinion sans doute, car les chaises s'étaient déjà pressées les unes contre les autres.

« Venez vous mettre là, citoyen, » dit l'inconnu qui lui indiqua sa droite.

Cet homme qui dînait là pour la première fois, qu'on n'avait jamais vu, dont on ne savait pas le nom, exerçait déjà sur le personnel de la table d'hôte une sorte de prestige et de fascination.

Toutes les chaises obéirent d'un mouvement uniforme, et, avant que le citoyen Isnard eût pu s'en défendre, il se trouvait une place vide à la droite de l'inconnu ; le citoyen Rabasse y plaça un couvert et apportait une assiette remplie d'un potage aux yeux crevés. Le murmure flatteur qui saluait l'éloquent député du Var s'apaisa peu à peu.

Celui-ci, contraint de s'asseoir auprès de l'homme qui le terrorisait, éprouvait un indéfinissable malaise.

Ce fut avec un tremblement convulsif qu'il porta la main à son chapeau pour saluer, et le sourire qu'il crut devoir laisser errer sur ses lèvres eut une vague ressemblance avec une grimace.

Alors l'inconnu, l'homme aux traits méridionaux fortement accusés, éleva son verre et dit :

« Citoyens, permettez-moi de boire à la santé de l'honorable député du Var, le citoyen Isnard, le grand patriote, l'homme éloquent qu'on a si chaudement applaudi aujourd'hui. »

Le citoyen Isnard ne s'attendait nullement à ces paroles ; il en demeura comme suffoqué, balbutia, pâlit plus encore, et n'eut d'autre ressource que celle de poser la main sur son cœur en signe d'effusion reconnaissante.

Il y eut quelques braves, tandis que maître Rabasse découpait la pièce de bœuf.

Le citoyen Isnard était habitué aux braves ; mais il ne s'attendait pas, certainement, à être complimenté par celui qui, une heure avant, l'avait traité de bavard et de lâche.

L'inconnu se pencha à son oreille et lui dit : « Faites donc un petit discours à ces braves gens, citoyen. »

— Hein?... Plait-il ? balbutia le citoyen Isnard.

— Laissons-leur quelques illusions, » poursuivait l'inconnu d'un ton railleur.

S'il s'effrayait facilement, le citoyen Isnard était assez prompt à se rassurer, et les lumières qui éclairaient la salle, le choc des verres, le cliquetis des fourchettes et des assiettes, les paroles bruyantes des convives l'eurent bientôt grisé et lui rendurent toute sa jactance.

« Cet homme, pensa-t-il en regardant son terrible voisin, n'est peut-être qu'un farceur. Il n'a pas l'air méchant, après tout. »

Et il éleva la voix en même temps que son verre.

« Citoyens, dit-il, je vous remercie de vos applaudissements ; mais je ne les mérite point. Si mon humble voix est parfois devenue éloquent, si des accents partis du cœur sont montés jusqu'à mes lèvres, c'est que l'esprit sacré de la liberté a daigné me prendre pour organe ! »

On battit des mains.

« Citoyens, reprit le député du Var, nous avons fondé la république à tout jamais. Elle sera grande, forte, prospère, indulgente pour les esprits égarés qui reviendront vers elle, impitoyable pour les rebelles qui rêvent le rétablissement de la tyrannie.

— Après? » dit l'inconnu d'un ton moqueur.

Le citoyen Isnard avait enfourché le cheval de l'éloquence; il oublia ses terreurs, et, se retournant vers l'interrupteur :

« Et toi, citoyen, dit-il, ne raille pas! si tu es un ennemi de la république...

— Dieu m'en garde!

— Alors si tu es son ami...

— Citoyen Rabasse, dit l'inconnu, passe-moi donc de la salade! »

Cette phrase prosaïque éteignit l'éloquence de l'honorable député du Var.

L'inconnu se pencha de nouveau vers lui.

« Citoyen député, lui dit-il tout bas, tu as tort de te prodiguer ainsi. Si tu parles continuellement, tu finiras par vider ton sac, et il ne te restera rien pour la Convention. »

La conversation devint générale; on parla politique, rien que politique. De quoi aurait-on parlé?

Et le dîner s'acheva vers huit heures et demie, sans que le malheureux citoyen Isnard eût retrouvé l'occasion de faire un nouveau petit discours.

Le voisinage de l'homme à la carmagnole qui lui avait parlé de la terrible nuit du 27 janvier le réduisait à la torpeur et au silence.

Quand à la salade arrosée d'huile d'aillette eut succédé le fromage de Brie, les convives se levèrent un à un. Le citoyen Isnard espérait que l'homme à la carmagnole s'en irait; mais celui-ci demeurait en place et sculptait une croûte de pain avec la pointe de son couteau.

Alors le député du Var voulut se lever.

« Restez donc, citoyen! » lui dit l'inconnu.

— Est-ce que vous voulez me parler? balbutia le député du Var.

— Oui. »

Il essaya de reprendre un peu de son assurance.

« Auriez-vous besoin de moi? »

— Non.

— Alors, de quoi s'agit-il? »

La salle à manger était vide.

L'inconnu se transforma tout à coup aux yeux de son auditeur.

Sa voix railleuse devint grave, son geste acquit une nuance protectrice.

« Mon pauvre Isnard, dit-il, je vous ai rendu bien malheureux...

— Hein? Plait-il? Que voulez-vous dire?

— Et je parie que vous voudriez bien savoir quel est cet homme qui connaît les événements de la nuit du 27 janvier? »

Ce souvenir devait être bien poignant pour le citoyen Isnard, car il balbutia avec émotion :

« Au nom de Dieu, taisez-vous!

— Tiens! fit l'inconnu, voilà que vous parlez de Dieu! Vous savez pourtant bien qu'il est supprimé.

— Ne plaisantez pas.

— Je n'en ai nulle envie.

— Que me voulez-vous?

— Mais, fit l'inconnu d'un ton hautain, l'homme qui connaît le secret d'un autre devient son maître. »

Quelques gouttes de sueur perlèrent aux tempes du citoyen Isnard.

« Vous ne prétendez pas cependant, dit-il, exercer sur moi une pression?

— Cela dépend. »

— Je ne vous connais pas... après tout... »

L'inconnu se leva.

« Venez, dit-il, nous sommes mal ici pour causer, et j'ai des choses sérieuses à vous dire.

— Ah!... mais... cependant...

— Allons prendre l'air un moment; et, tenez, mon pauvre Isnard, ajouta l'homme à la carmagnole, laissez-moi vous rassurer tout de suite, je suis plus votre ami que votre ennemi. »

L'accent de cet homme avait une franchise qui pénétra l'âme timorée du citoyen député du Var.

« Vrai, dit-il, vous n'êtes pas mon ennemi?

— Non.

— Mais... alors...

— Venez prendre l'air, vous dis-je. »

L'homme à la carmagnole saisit le citoyen Isnard par le bras, l'entraîna hors de la salle à manger d'abord, et lui fit franchir le seuil extérieur de l'hôtel garni.

« Je veux vous parler, dit-il, d'un homme qui vous rend bien malheureux. »

La nuit était noire, il pleuvait, et la rue Saint-Honoré, malgré le voisinage des Halles, était déserte.

« C'est un certain Olivier Brun qu'on appelle le Marseillais, » poursuivit l'homme à la carmagnole.

Et tandis que le citoyen Isnard frissonnait à ce terrible nom, il lui fit faire quelques pas encore; puis soudain il fit entendre un coup de sifflet, et à ce signal, sans doute convenu dès longtemps à l'avance, deux hommes immobiles sous le porche d'une porte s'élançèrent vers le citoyen Isnard.

« Si tu dis un mot, murmura froidement l'inconnu, tu es mort... »

Ivre de terreur, le citoyen Isnard sentit la pointe d'un couteau s'appuyer sur sa gorge...

Ce fut l'histoire de dix secondes; et, plus mort que vif, le citoyen Isnard n'eut pas le temps de se reconnaître. On jeta son chapeau à terre, et sa tête fut couverte d'un bonnet phrygien qu'on lui enfonça sur les yeux.

En même temps, les deux hommes accourus au signal du terrible inconnu le prirent chacun par un bras.

Alors l'homme à la carmagnole lui dit :

« On ne veut pas te faire de mal, citoyen Isnard, mais si tu résistes, on te tuera. »

Cette menace froidement articulée acheva de glacer le sang du malheureux député du Var.

« Marche! » lui dit-on.

— Où me conduisez-vous? demanda-t-il d'une voix mourante.

— Que t'importe? marche! »

Et le citoyen Isnard sentit de nouveau la pointe du couteau effleurer sa gorge, et il marcha.

Le bonnet qu'on lui avait enfoncé sur les yeux l'empêchait de voir; mais les deux hommes le soutenaient; et l'un d'eux lui dit :

« Marche toujours, et laisse-toi conduire.

— Sainte Vierge! » balbutia le malheureux député.

L'homme à la carmagnole, qui suivait à deux pas de distance, se mit à rire :

« Comment! dit-il, mais tu perds la tête, citoyen Isnard. La sainte Vierge a été révoquée de ses fonctions; on n'a pu l'utiliser auprès de l'Être suprême...

— Je suis dans les mains de quelques brigands royalistes, pensa le citoyen Isnard. Bien certainement ces gens-là vont m'assassiner!... »

Et il marchait toujours, sans savoir où il allait. Seulement il comprit qu'il avait quitté la rue Saint-Honoré, car on l'avait fait tourner à droite, puis à gauche.

Comme s'il eût voulu justifier le mot de Pétion, Paris était tranquille et silencieux, ce soir-là, comme une nécropole. Il pleuvait...

Le député du Var marchait toujours entre ses deux gardiens, et il entendait derrière lui le pas régulier de l'homme à la carmagnole.

De temps en temps, un passant attardé les croisait.

Le citoyen Isnard se sentait alors serrer les deux bras; et on lui disait à l'oreille :

« Si tu cries, tu es mort! »

Cette menace le terrorisait, et il continuait à se laisser conduire.

Enfin, il entendit le bruit d'une patrouille, et, comme un prisonnier qui voit battre en brèche les murs de son cachot, il tressaillit et crut à une délivrance prochaine.

La patrouille n'était pas loin; elle s'avancait en frappant les pavés avec la croasse de ses mousquets.

Les deux hommes qui conduisaient le citoyen Isnard s'arrêtèrent, et celui qui les suivait dit :

« Nous ferions bien de retourner en arrière...

— Bah! il ne boogera pas... »

Ces mots rendirent quelque énergie au citoyen Isnard.

« A moi! » cria-t-il.

Mais deux mains s'arrondirent autour de son cou, et la pointe du couteau pénétra d'une ligue dans sa chair,

— Ah! les assassins! » murmura-t-il.

Tout à coup la patrouille, qui semblait venir droit sur eux, parut s'éloigner; sans doute elle avait pris une rue transversale.

« Mon pauvre Isnard, dit alors l'homme à la carmagnole, ce que tu as de mieux à faire, c'est de te résigner à nous suivre de bonne

grâce. Il est écrit là-haut que l'Être suprême laissera ce soir dans l'embarras un élu de la nation, le Démosthène du département du Var. Ainsi, crois-moi, fais contre mauvaise fortune bon cœur; c'est le plus simple.

Le citoyen Isnard profita du conseil; il cessa de murmurer et renoua à l'espoir d'être délivré.

Dix minutes après, ses conducteurs s'arrêtèrent.

« C'est ici, » dit l'homme à la carmagnole.

L'élu de la nation entendit frapper à une porte trois coups espacés, puis cette porte grincer sur ses gonds rouillés.

En même temps on le poussa dans un corridor où régnait un air humide et malsain.

« Marche toujours! » dit l'homme à la carmagnole.

Le bonnet de laine rouge qui lui descendait sur les yeux avait fait une nuit complète autour de lui, et il ne lui avait pas été possible de le relever, car on lui tenait les deux bras.

Cependant, lorsqu'il eut fait une trentaine de pas environ dans le corridor, le citoyen Isnard sentit tout à coup une chaleur assez vive succéder à la froide atmosphère qui l'avait enveloppé jusque-là, et, en même temps, une clarté traverser le bonnet de laine et peser sur ses paupières.

En même temps aussi, il entendit des murmures confus autour de lui.

Puis on le poussa vers une chaise, et l'un de ses conducteurs lui dit :

« Asseyez-vous. »

L'homme à la carmagnole s'approcha à son tour et lui enleva son bonnet.

« Regarde! » dit-il.

Le citoyen Isnard, l'honorable député du Var, un des plus courageux élus de la nation, ouvrit les yeux, puis les reforma en jetant un cri d'angoisse.

Il se trouvait au milieu de l'une des salles où se réunissaient les masques rouges.

Une douzaine de personnes l'entouraient; toutes étaient masquées.

L'homme à la carmagnole, lui-même, avait posé sur son visage un loup de velours rouge.

Dans le fond se dressait la terrible machine; et au bas de l'échelle se tenait un bourreau pareillement masqué.

« Eh bien, citoyen Isnard, dit la voix moqueuse de l'homme à la carmagnole, voici une bien belle occasion de mettre tes théories en pratique. Veux-tu te guillotiner toi-même? »

Le citoyen Isnard se crut perdu.

« Grâce! » balbutia-t-il.

Les masques rouges avaient fait cercle autour de l'élu de la nation et chuchotaient entre eux.

L'homme à la carmagnole reprit :

« Citoyen Isnard, lève les yeux vers cette pancarte. Tu le vois : Ici on ne parle pas politique. Tu n'as donc rien à craindre pour tes opinions, et nous ne te chagrinerons pas pour la part que tu as prise dans les affaires publiques. Mais nous sommes cependant un tribunal, le tribunal secret par excellence, et nous allons te juger. »

Le tremblant député du Var retrouva une ombre de courage :

« Et de quel droit me jugeriez-vous? » dit-il.

Il se leva, posa la main sur son cœur et dit avec une emphase que l'émotion de sa voix et la pâleur de son visage ne justifiaient pas : « Ma conscience est pure! »

— En es-tu sûr? raila l'homme à la carmagnole.

— Je suis un honnête homme! déclama le citoyen Isnard.

— Même pendant la nuit du 27 janvier? »

Ces mots arrachèrent un cri sourd à l'honorable député du Var, qui s'écroula sans force, sans regard et sans voix sur sa chaise.

« Ah!... murmura-t-il, je vous jure que je suis innocent... C'est ce gueux d'Olivier... »

— Olivier était ton complice... »

Le député du Var leva les yeux au ciel et joignit les mains.

« C'est lui qui a tout fait, balbutia-t-il.

— Il était ton complice, et je le prouverai!... »

A ces mots, un des masques rouges quitta le bas de la salle et monta au fauteuil de la présidence.

Il agita une sonnette et dit :

« Citoyens, la séance est ouverte. Nous allons juger cet homme, et s'il est coupable, il sera guillotiné sur-le-champ. »

Le bourreau regarda le citoyen Isnard à travers son masque, et il sembla au malheureux Démosthène du Var qu'il lui adressait le coup d'œil aimable d'un commerçant qui attend sa pratique.

« Accusé Isnard, dit le président, levez-vous! »

Isnard se leva tout tremblant.

« Quel est votre nom? »

— Isnard (Jean-Louis).

— Où êtes-vous né? »

— A Draguignan.

— Votre profession? »

— Député.

— Reconnaissez-vous avoir possédé une bastide aux environs de Draguignan? »

— Oui.

— Et vous y étiez trouvé dans la nuit du 27 janvier 1787? »

— Oui. »

Le président se tourna vers l'homme à la carmagnole :

« La parole, dit-il, est à l'accusateur public. »

L'homme à la carmagnole tira de sa poche un rouleau de papiers et lut :

« Récit des événements qui se sont accomplis dans la nuit du 27 janvier 1787 à la bastide du sieur Isnard, aujourd'hui citoyen député du département du Var. »

En entendant ces menaçantes paroles, le citoyen Isnard jeta un regard éperdu sur l'instrument de mort et le bourreau.

Il ne songeait plus à se guillotiner lui-même.

XV

Tandis que le citoyen Isnard comparait devant le tribunal secret des masques rouges, auxquels on allait donner connaissance des événements accomplis durant la nuit mystérieuse du 27 janvier, — Olivier Bruu, le terrible Marseillais, s'en allait rue du Vertbois.

Il avait jeté un manteau par-dessus sa carmagnole et remplacé son bonnet rouge par un tricorne.

Il s'arrêta vers le milieu de cette rue, déserte à toute heure, même en plein jour, et frappa deux coups à la devanture d'une boutique qu'on venait de fermer.

« Qui est là? demanda-t-on à l'intérieur.

— Un ami du citoyen Jérôme, » répondit le Marseillais.

La devanture s'entr'ouvrit et un rayon de lumière vint frapper le Marseillais au visage.

Une femme d'un certain âge tenait une lampe de fer à la main et examina prudemment le nouveau venu.

« Entrez, » dit-elle en le reconnaissant.

Et quand le Marseillais fut entré dans la boutique, dont les rayons étaient chargés de légumes et encombrés de vaisselle commune de toute espèce, elle referma prudemment la porte basse.

« Ces gredins de royalistes, dit-elle tout bas, ont encore entré toute la matinée dans le quartier.

— Ah! ah!... Eh bien, on verra à s'en débarrasser. Où est Jérôme? »

— Il n'est plus ici.

— Pourquoi? »

— La peur l'a pris, et il est allé s'établir rue Saint-Sauveur, dans le garni que lui a indiqué la Mayotte.

— Croyez-vous que je le trouverai à cette heure? »

— C'est sûr.

— Et la Mayotte? »

— Aussi.

— Alors, bonsoir, citoyenne. »

Le Marseillais se fit rouvrir la devanture et prit le chemin de la rue Saint-Sauveur.

A l'entrée de cette rue, à gauche quand on venait de la rue Saint-Denis, se trouvait un misérable hôtel garni élevé de deux étages seulement, au-dessus de la porte duquel une lanterne éclairée toute la nuit mettait en relief cette enseigne :

A LA CARMAGNOLE!

Le Marseillais entra sans hésiter et dit à l'officier qui se présentait :

« Je veux parler au citoyen Jérôme.

— Il est couché.

— Eh bien, il se lèvera. »

Le Marseillais avait un de ces visages farouches devant lesquels on s'incline.

L'officier alluma une chandelle et conduisit Olivier Brun au troisième étage.

La porte devant laquelle il s'arrêta portait le numéro 17, et le Marseillais entendit chuchoter derrière cette porte.

« C'est ici, » dit l'officier.

Il remit la chandelle au Marseillais et s'en alla.

Le Marseillais frappa et dit :

« Ouvrez, père Jérôme, c'est moi. »

Le vieux Jérôme reconnut sans doute la voix du Marseillais, car il ouvrit aussitôt, et son visiteur entra dans la mansarde, — une vraie mansarde à croisée en tabatière, garnie d'un méchant grabat, d'une table et de deux escabeaux.

Une femme était assise sur le pied du lit de Jérôme. C'était la hideuse créature que nous avons entrevue à l'auberge du Corbeau vivant dans la forêt de Sénart, — la Mayotte, — cette femme qui gouvernait le cabaret des Gourju père et fils et exerçait sur eux un despotisme ascendant.

Elle eut un sourire aimable pour le Marseillais.

« Eh bien, dit-elle, as-tu enfin la petite, citoyen ? »

— Non, mais je sais où elle est... »

Le visage cauteleux et cruel du vieux Jérôme s'illumina.

« Ah ! dit-il, je savais bien que tu ne te laisserais pas enfoncer longtemps par les aristocrates ! »

— Et j'espère bien, dit la Mayotte, que nous les verrons monter sur la machine au premier matin.

— Sans doute, dit le Marseillais.

— Où donc est-elle ? demanda Jérôme.

— Dans une maison où il ne sera pas commode de la prendre...

Mais, dit le Marseillais en faisant clapper sa langue, il n'y a donc rien à prendre ici ?

— Non, citoyen.

— Je veux boire, moi. »

Olivier Brun tira de sa poche un écu de trois livres et le tendit à la Mayotte.

« Tien, dit-il, descends jusqu'à la rue Montorgueil, à l'enseigne du Vin muscat ; tu demanderas deux bouteilles de bourgogne vieux et trois verres.

— Ça me va ! » dit la Mayotte qui prit l'écu et sortit sans répliquer.

Quand elle fut partie, le Marseillais cligna de l'œil.

« Nous avons à causer, dit-il, et j'aime autant qu'elle n'y soit pas... »

— Pourquoi ? c'est pourtant une brave fille, dit le vieux Jérôme, et qui nous sera utile, citoyen ?

— Oui, mais elle déteste la petite.

— Tant mieux !

— Non du tout ; tant pis ! »

Jérôme ouvrit de grands yeux.

« Je ne comprends plus, dit-il. Je croyais que... une fois la chose arrivée... enfin, vous m'entendez, quoi ! »

— Va toujours...

— Vous la laisseriez aller dans l'autre monde fort tranquillement. »

Le Marseillais haussa les épaules.

« Tu n'y es pas, dit-il.

— Qu'est-ce que vous voulez donc en faire.... votre maîtresse pour tout de bon ?

— Non ; ma femme. »

La surprise du père Jérôme fut telle et lui occasionna un tel soubresaut qu'il fit craquer la toile de son lit de sangles.

« C'est pour cela, dit le Marseillais que j'ai renvoyé la Mayotte, car nous avons à causer, mon vieux. »

Le père Jérôme regardait son visiteur et semblait se demander s'il n'était pas le jouet d'un rêve.

Le Marseillais reprit :

« Tu m'as dit ton plan, et le voici : tu te débarrasseras de M. d'Azay le père, de ses fils et de sa fille ; très-bien. Puis, tu te feras nommer maire d'Azay, et tu rachèteras tous leurs biens pour une poignée d'assignats.

— C'est simple comme bonjour, ça, dit le vieux Jérôme avec une naïveté féroce.

— Oui, c'est simple. Seulement, mon vieux, continua le Marseillais, tu parles là comme si la république devait toujours durer. »

Ces mots, articulés froidement, épouvantèrent le citoyen Jérôme.

« Comment ! Que dites-vous ? balbutia-t-il.

— Ça ne durera pas toujours, mon vieux. Un beau matin, la France en aura assez de la guillotine et du comité de salut public :

elle se donnera un roi Lequel ? Je ne sais pas, mais elle s'en donnera un... Ce sera peut-être un général... peut-être un prince frère ou neveu du défunt Louis Capet !... Et alors, vois-tu, on remettra un peu d'ordre dans les affaires... On s'informera de ceux qui auront péché dans l'eau trouble... Toi, par exemple !

— Ah ! dit le citoyen Jérôme frémissant, ne parlez pas de cela, vous me donnez la chair de poule. »

Le Marseillais continua :

« Probablement on te pendra, toi, comme un domestique infidèle... Mais, dans tous les cas, on te fera rendre les terres et le château d'Azay.

— Mais puisque les maîtres seront morts ?

— Raison de plus. Le gouvernement nouveau confisquera leurs biens à son profit. Un nouveau gouvernement a toujours besoin d'argent. »

Le malheureux Jérôme frissonnait.

« Heureusement, balbutia-t-il, que nous n'en sommes pas là encore... »

— Soit, mais ça viendra.

— Et vous ne voyez pas le moyen de tout empêcher?... »

— Si fait, seulement...

— Seulement ? insista Jérôme.

— Calculons, dit le Marseillais. Que vaut le château ?

— Cent mille livres.

— Et les terres ?

— Trois fois autant.

— Cela fait quatre cent mille livres.

— Tout rond, citoyen.

— Si on t'en donnait cent mille en beaux écus, avec un passeport en règle et la faculté d'aller te promener à l'étranger, où on te ferait la réputation d'un honnête homme, d'un serviteur fidèle qui a conservé le bien de ses maîtres, que dirais-tu ? »

Le citoyen Jérôme eut un éblouissement.

« Je crois, dit-il, que vous vous moquez de moi.

— Mais non, écoute-moi bien. Demain, je suis nommé commissaire extraordinaire dans le département de l'Yonne.

— Vous ?

— Moi. J'ai ma nomination dans ma poche. J'arrive là-bas, et je proclame que les biens de tous émigrés sont confisqués.

— Naturellement, dit Jérôme.

— Je mets aux enchères le château et les terres d'Azay. Personne n'ose les acheter. Tu les as, toi, pour trente mille francs d'assignats.

— Bon. C'est ce que je veux faire.

— Attends encore. Mademoiselle d'Azay est arrêtée, conduite à Auxerre et condamnée à mort.

— Très-bien.

— Mais je la salue, moi, et je l'épouse... puis, quand la tourmente est passée, tu rends les terres, le château, tu empoches les cent mille francs, et je deviens seigneur d'Azay-sur-Yonne. »

— Vous raisonnez bien, vous, dit Jérôme, qui retrouva le sourire astucieux du paysan. Seulement vous me volez...

— Quoi ?

— Trois cent mille livres.

— Mon vieux, dit froidement le Marseillais, il vaut mieux tenir que courir... Et puis, vois-tu, si tu ne te décides pas, tu auras tort... »

Le vieux Jérôme regarda son interlocuteur avec inquiétude.

« Je n'ai qu'un mot à dire, qu'un bout de papier à signer, et je t'envoie coucher à la Conciergerie ; et demain tu es condamné à mort comme ayant correspondu avec les émigrés. »

Le citoyen Jérôme courba la tête.

« Farceur ! dit-il, il faut toujours faire ce que vous voulez... »

— Tu consens ?

— Il le faut bien.

— Chut ! dit le Marseillais, j'entends le pas de la Mayotte dans l'escalier. »

En effet, la Mayotte revenait avec des verres et les deux bouteilles de vieux bourgogne.

Quand elle eut déposé le tout sur la table, le Marseillais reprit la parole.

« Maintenant, occupons-nous du père et des frères de la petite.

— Je leur ai envoyé des passe-ports.

— Et tu es contrefait d'écriture de mademoiselle d'Azay ?

— Comme toujours.

— Oui, mais il y a une chose que tu ne sais pas.

— Laquelle?

— C'est que la petite a vu Berdin, le cabaretier de la rue de l'Arbre-Sec.

— Elle!

— Oui, elle; et bien certainement tout s'est expliqué.... et ton plan est avorté...

Jérôme ne fut point abasourdi, comme on aurait pu s'y attendre, par cette confidence. Il se contenta de sourire et répliqua :

« J'ai pris mes précautions.

— Comment!

— De deux choses l'une, reprit Jérôme, ou ma lettre est partie avant que mademoiselle d'Azay ait vu Berdin, ou elle n'est point partie du tout. Or, le messager royaliste, s'il n'est parti il y a trois jours, n'aura plus trouvé M. d'Azay et ses fils.

— Ah!

— De cette façon, la petite aura pu lui écrire tout ce qu'elle aura voulu. Ça ne changera rien à mes plans.

— Explique-toi alors.

— Voici. J'ai écrit — toujours comme si j'étais mademoiselle d'Azay — les lignes que voici : « Pour être bien sûr, mon cher père, que ma lettre vous arrivera, je vous écris en double, et je vous envoie les passe-ports. »

— Ah! tu les a envoyés?

— Oui.

— Par qui?

— Par le fils à ma sœur, qui est soldat dans l'armée de Sambre-et-Meuse, et va rejoindre son corps à Mons.

— Et tu crois que M. d'Azay y sera?

— D'après la lettre que j'ai interceptée, il doit y arriver aujourd'hui même, déguisé en colporteur.

— Fort bien.

— Dans la prétendue lettre de mademoiselle d'Azay, continua Jérôme, il est recommandé au baron d'éviter d'entrer à Paris tout de suite, et de se rendre à Mongeron.

— Ah! ah!

— Et de là au cabaret du Corbeau vivant, où il me trouvera, moi, Jérôme.

— Je commence à comprendre, murmura le Marseillais.

— Et nous lui ferons son affaire, ajoute la Mayotte avec son bideux sourire. Mais, dit-elle encore, c'est la petite que je voudrais tuer...

— Ah! ah! ricana le Marseillais.

— Oh! celle-là, poursuivit la Mayotte, si je ne l'étranglais pas, je la porterais moi-même sur la machine.

— On tâchera de te procurer ce petit agrément, » répondit le Marseillais.

Il vida son troisième verre de vin et se leva.

« Bonsoir, mes enfants, dit-il.

— Venez parler, citoyen?

— Oui, j'ai de la besogne cette nuit.

— Quelle heure est-il?

— Neuf heures sonnent. »

Le Marseillais s'affubla de son manteau et enfoua son chapeau sur ses yeux.

La Mayotte prit la chandelle pour lui éclairer.

« Ce n'est pas la peine, dit-il, j'y vois la nuit.... comme les chats. »

Et il s'en alla.

Quand il fut parti, la Mayotte dit à Jérôme :

« Vous dites donc qu'il est robuste, le vieux... »

— Oui, M. d'Azay?

— Oui.

— Il est robuste comme un jeune homme, et ses fils sont de vrais hercules.

— Alors, il y aura de la besogne...

— Mais ton homme est fort, lui aussi?

— Et le vieux, donc! Il vous les saignera l'un après l'autre comme des poulets... car je suppose bien que nous nous y prendrons un peu de *trahison*.

— C'est le seul moyen, observa Jérôme avec calme.

— Oh! j'ai mon idée, moi, » fit la Mayotte.

Et sans doute elle allait développer cette idée au vieux Jérôme, lorsque des pas précipités retentirent dans l'escalier.

« Ouvrez! c'est moi! » dit la voix du Marseillais.

Jérôme ouvrit, et Olivier Brun, fort agité, rentra dans la mansarde.

« Tiens! qu'est-ce que vous avez donc? » demandèrent à la fois Jérôme et la Mayotte.

« Pour toute réponse, le Marseillais prit la table et la plaça verticalement au-dessous de la croisée en tabatière.

Puis il monta sur la table et souleva le châssis.

« Heureusement, murmura-t-il, que j'ai été contreur de mon métier. »

Et, lesté comme un singe, il se hissa sur le toit, qui était fortement incliné, ôta ses souliers et les jeta dans la mansarde.

« Mais qu'est-ce qu'il fait donc? » demanda la Mayotte.

Le Marseillais, déjà établi sur le toit, se pencha et dit impérieusement :

« Éteignez la chandelle!

— C'est drôle tout de même, pensa Jérôme.

— Et ne bougez pas! » acheva le Marseillais.

La Mayotte éteignit la chandelle.

Alors le Marseillais se mit à ramper sur le toit et descendit jusqu'à la gouttière, puis là, il se ramassa sur lui-même comme un chat et plongea un oeil ardent dans la rue.

« J'ai bien fait de venir ici, murmura-t-il, je crois que je suis sur la trace des masques rouges... Et si je les prends, oh! je les ferai guillotiner jusqu'au dernier.... et je serai le chef suprême de la police! »

XVI

Le lendemain du jour où le citoyen Isnard était traduit au tribunal secret des masques rouges, tandis que le Marseillais montait sur le toit de l'hôtel garni où demeurait le vieux Jérôme, un passant s'acheminait vers le quartier latin.

C'était un homme de trente-quatre à trente-cinq ans environ, de taille moyenne, maigre, chétif et anguleux en ses formes, aux lèvres minces, au front droit, à l'oeil gris et vif.

On eût dit le masque de Voltaire à trente-cinq ans.

Sa mise était un mélange de recherche et d'austérité.

Colotte de casimir noir, bas de soie de même couleur, grand gilet blanc à larges revers, habit sombre, cheveux poudrés, claque sous le bras, clefs de montre parallèles, attachées aux deux goussets par des rubans de soie moirée, souliers irréprochablement cirés, mains gantées avec soin.

Dix ans plus tôt, on eût juré que cet homme était un abbé. Trois ans après, on eût parié pour un homme de loi, juge ou procureur, voire même avocat. A cette heure où l'habit et la carmagnole se condoyaient, on ne savait plus que penser.

Était-ce un *ci-devant*, c'est-à-dire un gentilhomme; était-ce un homme du *tiers*, comme on disait naguère?

Non.

Ce personnage n'était autre que la plus forte tête de la république une et indivisible, le citoyen Maximilien Robespierre, membre et président de fait du terrible comité de salut public.

Il marchait assez vite, mais avec mesure, avec calme, comme marchent les gens qui savent que la terre qu'ils foulent leur appartient.

De temps à autre, il souriait.

Pourquoi ce sourire? C'est qu'un homme en carmagnole, en bonnet rouge, avait passé près de lui et l'avait salué, le reconnaissant.

Au moment où il abordait le pont Neuf, un jeune homme, un enfant plutôt, un de ces éternels gamins de Paris qui ont l'audace du jeune âge, la forfanterie de l'adolescence, la sagesse de la vieillesse et la sobre résolution de l'âge mûr, ôta son bonnet et s'écria :

« Vive le seul ami de la république! »

Robespierre alla droit à lui, le prit par l'oreille et lui dit :

« Mon petit bonhomme, je te remercie de ton souhait, et je vais t'en récompenser par un bon conseil. Quand on veut que la république vive, il ne faut pas dire qu'elle n'a qu'un ami. »

L'enfant comprit et corrigea son vif.

« Vive le citoyen Robespierre! dit-il.

— Chut! pas d'enthousiasme, » dit le citoyen Robespierre.

Il mit deux sous dans la main du gamin et passa.

Au bout du pont Neuf, il prit la rue Dauphine; puis, au bout de la rue Dauphine, il tourna dans la rue Saint-André des Arts, et entra dans le passage du Commerce.

Il était alors neuf heures du matin, le ciel était gris, il faisait froid.

La portière d'une maison à allée étroite et obscure, dans laquelle

Le citoyen Robespierre entra, le prit pour un ci-devant et lui dit brutalement :

« Où vas-tu, citoyen ? »

— Chez le citoyen Danton. »

Ce nom força la portière à saluer.

« Je te demande pardon, citoyen, dit-elle; je le prenais pour un aristocrate. »

Robespierre sourit en homme à qui la méprise n'était point désagréable.

« C'est au premier, dit la portière. »

— Quelle porte ?

— Il n'y en a qu'une. »

Robespierre gagna l'escalier; et tout en montant, il murmura : « Danton a tort de demeurer au premier, je loge bien au troisième, moi !... »

Ce qu'il y avait de plus mal dans la maison où pénétrait le citoyen Robespierre, c'était l'entrée. Obscur d'abord, l'escalier s'élargissait. Le repos du premier étage était spacieux, et le rigide républicain trouva la porte unique mollement doublée de drap vert capitonné.

« Cet homme est un aristocrate ! » murmura-t-il, toujours souriant.

Et il sonna.

Un garçon de quinze ans vint ouvrir; c'était l'officier, — c'est-à-dire un individu qui cirait les bottes, lavait la vaisselle, balayait, époussetait, portait les lettres, mentait par ordre, rudoyait certains visiteurs, accueillait les autres avec empressement, recevait la pièce au besoin, mais... n'était plus domestique.

La république, en sa maternelle sollicitude pour l'égalité des hommes, avait changé le nom. Le domestique était devenu un officier.

Or, comme les valets seront toujours des valets, quelque nom qu'on leur donne, à moins qu'ils ne se fassent perruquiers, ce qui est absolument la même chose, — l'officier du citoyen Danton toisa le visiteur et éprouva une impression toute contraire à celle de la portière.

Il crut comme elle que le visiteur était un ci-devant, mais au lieu de prendre un ton rogue, il salua jusqu'à terre.

L'officier du citoyen Danton ne pouvait pas être hostile à la république; mais il regrettait *in petto* l'ancien régime, attendu qu'à cette époque on portait la livrée et les bas blancs.

« Ton maître est-il là ? demanda Robespierre. »

— Oui, monsieur le ba.

— Tais-toi, drôle !

— Oui, monsieur...

— Appelle-moi donc citoyen, imbécile ! »

Le jeune homme rougit, et comme le visiteur entra dans une première pièce, sobrement, mais confortablement meublée, il demanda :

« Qui annoncerai-je ? »

— Robespierre. »

Ce nom unique, froidement articulé, épouvanta l'officier.

Il ouvrit une porte et annonça d'une voix émue :

« Monsieur le citoyen Robespierre ! »

Un large éclat de rire se fit entendre; puis un homme, enveloppé dans une robe de chambre à retours cerise, le cou dégagé, la tête nue, les cheveux rejetés en arrière, se montra sur la seuil de la porte ouverte par l'officier.

C'était Danton.

Il tendit la main à Robespierre et lui dit :

« Entrez donc, cher collègue, et excusez ce petit miais qui s' imagine toujours que nous sommes de grands personnages, parce que nous faisons les affaires de l'Etat. »

Le sourire n'avait point abandonné les lèvres de Robespierre.

Il pénétra dans la seconde pièce, qui était le cabinet de l'homme d'Etat, et jeta autour de lui un rapide coup d'œil.

Le cabinet de Danton était tendu d'un papier vert, meublé avec une recherche artistique, orné de tableaux.

« Aristocrate ! » dit Robespierre.

Ce mot choqua Danton.

« Ah çà, mon cher, dit-il en enflant sa vaste poitrine et avançant un siège à son terrible collègue, vous venez de prononcer un mot dont je vous remercie, car vous provoquez une explication entre nous. »

Robespierre s'assit, passa une main dans son gilet, appuya l'autre

sur la pomme d'ivoire de sa canne qu'il plaça entre ses jambes, et répondit :

« Justement, je venais vous en demander une. »

— Eh bien ! dit le tribun avec calme, mais de cette voix sonore qui faisait vibrer les échos de la Convention, je vais vous la donner. »

Et il s'assit à son tour, croisa les jambes, mit ses mains dans ses poches, et laissa peser son fier regard sur Robespierre.

« Voyons, dit-il, qu'appellez-vous un républicain, à qui donnez-vous le nom d'aristocrate ? Le premier est-il un homme qui fume, boit, sent mauvais, est mal vêtu, loge à la nuit et se roule dans le ruisseau ? Et celui qui aime à bien vivre, dort dans un lit, mange à son choix, a horreur du mauvais vin et préfère un fauteuil à un escabeau, est-il un aristocrate ? Moi, je l'avoue, moi, Danton, j'aime à avoir mes aises. Quand je rentre fatigué des luttes de la tribune, lassé sous le poids des affaires publiques, je ne dédaigne point l'édredon; je ne fais pas fi d'un fauteuil; si j'ai faim, je préfère un perdreau truffé ou un suprême de faisan à quelque ragoût noir et nauséabond, singeant l'affreux brouet des Spartiates. Si j'ai soif, je bois de vieux vin. Est-ce un crime ? »

— Non, dit Robespierre.

— Après cela, poursuivit Danton, je ne fais pas grande attention à mon costume, je ne brosse pas mon habit du matin au soir. Je suis négligé, comme on disait sous la monarchie. Mais, bah ! il y a des femmes qui ne détestent point cette incurie et qui préfèrent un large front; une voix robuste, un clair regard, à la coupe d'un habit et à la tournure d'un gilet. »

Robespierre souriait toujours.

Danton reprit :

« Vous, au contraire, vous êtes un homme austère; vous demeurez rue Saint-Honoré, dans une maison borgne, au troisième; votre logement est frotté en rouge, meublé de chaises de paille, triste, sombre, humide. Les citoyens qui viennent chez vous vous y trouvent, le matin, déjeunant avec une frugalité laconienne, signant des papiers publics d'une main, récurant une coquille d'œuf de l'autre. »

« Quel grand citoyen ! disent-ils en vous voyant. »

« Cependant, l'heure de sortir est venue. Alors, le vieil homme dépouillé un moment reparait tout à coup. Robespierre chez lui affiche la pauvreté et les œufs à la coque, mais Robespierre au dehors n'est pas Robespierre pour tout le monde. Il est des badauds qui ne connaissent point son masque, il trouve des femmes qui ont des illusions sur lui... »

« Alors le citoyen Robespierre se fait poudrer à l'oïseau royal, il enrubane sa queue; son gilet est éblouissant de blancheur; les bouffettes de ses souliers sont irréprochables, son bas est tiré comme celui d'une dansense. »

« Si, par hasard, en le voyant passer dans la rue, on le prend pour un ci-devant, Robespierre sourit, il est heureux.... Voyons, cher collègue, lequel de nous deux est un aristocrate ? »

Robespierre n'avait pas cessé de sourire.

« Je ne sais pas, dit-il, l'un et l'autre, peut-être. »

— A la bonne heure ! s'écria Danton. Ayons au moins, pendant que nous sommes seuls, la franchise des prêtres romains qui ne pouvaient se regarder sans rire. »

— Vous avez raison, dit Robespierre.

— Et pour clore la discussion, acheva Danton, convenez de ceci : vous êtes un petit maître et moi un viveur ! Votre mauvais estomac vous a conduit au goût de la toilette, mon tempérament me prescrit les truffes, le vieux vin et les jeunes femmes. Ceci posé, faisons les affaires de la république !... »

Alors Robespierre et Danton devinrent sérieux et se regardèrent sans rire.

« Vous ne venez pas chez moi, à neuf heures du matin, dit Danton, sans un motif grave. »

— C'est vrai.

— Parlez, je vous écoute.

— Mon cher, reprit Robespierre, je sais bien que nous passerons pour des monstres aux yeux de la postérité. Mais qu'y faire ? Nous voulons fonder la république, et, pour y arriver, il faut saper tous les fondements du régime passé. Les têtes tombent, mais ces têtes étaient sur des épaules royalistes, il faut bien nous défaire des royalistes si nous voulons empêcher à tout jamais le retour de la royauté. La première des conditions de succès en politique, c'est la logique. »

— Après ? dit froidement Danton.

— Ni les massacres de septembre et du 10 août, reprit Robespierre, ni l'exécution de Louis XVI, ni toutes les mesures extrêmes



Ce mot choqua Danton. « À ça ! mon cher, » dit-il en enflant sa veste poitrine. — Page 47.

et terribles que nous avons prises depuis n'ont exterminé ou simplement découragé les hommes attachés à l'ancien ordre de choses.

— Cependant, observa Danton, les aristocrates, les royalistes diminuent singulièrement à Paris.

— C'est une erreur, dit Robespierre, les complots royalistes s'ourdissent dans l'ombre... »

Danton haussa les épaules.

« Chaque jour, poursuit Robespierre, la police découvre... »

— Quelle police ? interrompit Danton avec brusquerie,

— La nôtre.

— La vôtre, voulez-vous dire ? Car moi, dit Danton, je n'aime pas les espions, et si, parfois, j'ai affaire à eux, je ne crois que la dixième partie de ce qu'ils me disent. Voyons, poursuit le tribun sans laisser à Robespierre le temps de s'expliquer, on vous a annoncé un nouveau complot ?

— Oui.

— Qui donc ?

— Un homme qui a déjà rendu de grands services à la république.

— Comment l'appellez-vous ?

— Olivier Brun.

— Je ne le connais pas, dit Danton.

— Pardon, on l'appelle le *Marseillais*.

Danton tressaillit.

« Ah ! dit-il avec curiosité, c'est celui qui a découvert la conspiration des gendarmes ? »

— Justement.

— Eh bien ! qu'a-t-il découvert encore ?

— Un complot immense.

— Bah !

— Une association qui a des ramifications sans nombre, et qui n'a d'autre but que celui de renverser la guillotine.

— Bah ! fit Danton, ce n'est pas un but politique cela ?

— Ah ! vous croyez ?

— Et on renverserait la guillotine, que la république ne s'en porterait pas plus mal. »

Ces mots firent froncer le sourcil à Robespierre.

« En attendant, continua-t-il, l'association sauve les aristocrates condamnés. »

Danton tressaillit de nouveau.

« Hier encore... »

Robespierre n'acheva pas.

L'officieux du citoyen Danton entra et remit une carte à son maître.

« On demande à vous voir sur-le-champ, » dit-il.

Danton lut les mots écrits sur la carte, pâlit légèrement, puis fit un effort suprême et ramena le sourire sur ses lèvres.

« Mon cher collègue, dit-il à Robespierre, j'avais raison tout à l'heure de vous dire que j'étais un viveur... Blâmez-moi, mais ne me condamnez pas ! »

— Qu'est-ce ? » demanda Robespierre inquiet.

Danton mit un doigt sur ses lèvres.

« Maximilien Robespierre, l'homme privé, est-il discret ? »

— Autant que l'homme public.

— Eh bien ! dit Danton, c'est... une femme !... »

Robespierre eut un sourire mêlé d'indulgence et de dédain.

« Donnez-moi dix minutes, reprit Danton. Tenez, restez là, voici les papiers publics... Je suis à vous tout à l'heure ! »



La Mayotte demanda, au travers de la porte : « Qui est là ? » — Page 53.

Et il sortit, refermant prudemment sur lui la porte de son cabinet, afin que Robespierre ne pût voir la personne qui le venait visiter.

La carte que son officieux venait de remettre au citoyen Danton, portait ces mots :

L'homme qui a sauvé Armande !

Or, on s'en souvient, l'homme qui avait suivi Parandole, un soir, et qui l'avait confiée aux masques rouges, avait fait le serment de recevoir *sur-le-champ* la personne qui se présenterait chez lui en invoquant ce souvenir.

Un homme, dont le visage était dissimulé par un vaste chapeau, attendait dans l'antichambre.

Mais Danton vit flamboyer un regard qu'il reconnut.

Il ouvrit précipitamment une porte, la porte d'un cabinet de toilette, et dit à son visiteur, en posant un doigt sur ses lèvres :

« Chut ! Robespierre est chez moi.

— Je le sais !

— Entrez là ! » dit Danton étonné.

Et il s'enferma avec le nouveau venu.

XVII

Tandis que Danton était à ce prétendu rendez-vous de femme qu'il avait annoncé à son collègue, Robespierre se promenait de long en large dans le cabinet.

« Oui, murmurait ce petit homme sec, bilieux, méthodique, on dira tout ce qu'on voudra, je suis la logique, c'est-à-dire le bon sens, la raison, ce qui marche droit au but.

« Danton est la fantaisie.

« Cet homme a la tournure d'un tribun. Il parle haut, sa voix est sonore, son geste a de l'ampleur. Tantôt il est caressant, tantôt terrible ; c'est un bel instrument, mais un instrument qu'un rien peut détraquer. Faussez le pavillon, si c'est une trompette, casses une corde, si c'est une basse... plus rien...

« Moi, je suis sobre comme un chiffre, inexorable comme lui. Je suis la tête, ces gens-là sont les bras. J'ordonne, ils obéissent. Le bras peut faiblir, mais la tête veut, — et la volonté est une ; elle n'a pas de terme moyen, — elle est ou n'est pas !

« Ils se sont mis avec moi, tous ces hommes ; ils se sont groupés autour de moi ; ils se sont dit comme moi : nous voulons fonder la république !

« Folie !

« La république, c'est l'avenir, c'est le rocher de Sisyphe qui, longtemps retombant du point d'appui factice qui lui était donné, finit par trouver un équilibre véritable !

« Ces gens-là ne sont pas de force à soutenir le rocher avec leurs épaules, ils les écrasera ! Les uns ont des amis, d'autres des parents, d'autres des maîtresses... Chacun d'eux a laissé quelque chose dans l'ancien régime, aucun d'eux n'est homme à y renoncer !... Moi, au contraire, moi, Maximilien de Robespierre, moi, noble de robe, moi, ambitieux d'hier, je suis un homme fort aujourd'hui ! J'ai envisagé l'avenir, j'ai regardé sans pâlir ce renom épouvantable qui m'attend... On m'appellera le tigre, l'hyène, le monstre altéré de sang ! Qu'importe ? le but est là ! Je veux fonder la république,

et je la fonderai si je vis, si ma tête reste sur mes épaules, tandis que les têtes des ennemis de la république tomberont.

« J'ai divorcé avec le passé, j'ai abandonné amis, parents, alliés, tout!... »

« Je veux être le Richelieu de ce siècle; la hache qui frappe sans relâche et sans trêve, et soit dire à celui qui la brandit : — Je n'ai pas d'ennemis! tous ennemis sont ceux de l'Etat! »

Tandis qu'il parlait ainsi à mi-voix, marchant d'un pas inégal, en proie, lui, l'homme calme, à une surexcitation nerveuse, la porte se rouvrit.

Danton entra.

Le tribun était calme, souriant, semblable au lion qui se complait en sa force.

« Vous disiez donc, mon cher collègue, reprit-il en souriant et s'arc-boutant à la cheminée, que Paris est infesté d'une association qui... que... quoi... Ma foi! veuillez me pardonner... je ne me souviens plus. »

Robespierre jeta sur lui un regard de pitié.

« Les femmes vous troublent la tête, dit-il. »

— Quelqufois... j'en conviens.

— Avez-vous renvoyé celle-là?

— Oui.

— Alors, nous pouvons causer?

— Je vous écoute. »

Robespierre reprit :

« Il s'est formé à Paris une association politique... »

— Dans quel but?

— Dans le but de renverser la guillotine.

— Après?

— Et le comité de salut public.

— Après?

— Votre calme m'étonne...

— Il ne devrait pas vous étonner, mon cher collègue.

— Ah!

— Et voici pourquoi : la république ayant autorisé les clubs, le droit d'association existe.

— Soit.

— La guillotine ayant semé le deuil un peu partout, il n'est pas étonnant qu'on songe à la renverser.

— Après? fit Robespierre à son tour.

— Quant au comité du salut public, voyons! est-il ou n'est-il pas le pouvoir exécutif de la république?

— Il l'est. »

Alors Danton rejeta fièrement sa belle tête en arrière et passa sa main frémissante dans les boucles noires de sa chevelure touffue.

« Ah çà! mon cher, dit-il, vous n'êtes pas fou, cependant? »

— Je ne le crois pas.

— Eh bien, qu'importe à la république, qu'importe au comité de salut public qui la représente, une association quelconque? La république n'est-elle pas le soleil naissant qui luit sur le monde? et le soleil levant a-t-il souci des brumes qui l'entourent et s'efforcent d'obscurcir ses rayons?

— Phrases que tout cela! dit Robespierre.

— Soit, mais c'est avec des phrases qu'on mène le monde! Voyons, raisonnons... Qu'est-ce que cette association?

— Elle se compose de gens résolus.

• — Où se réunit-elle?

— Un peu partout.

— Quels résultats a-t-elle obtenus?

— Elle a sauvé plus de deux cents royalistes.

— De qui tenez-vous ces détails?

— De ma police.

— Ah çà, dit Danton en riant, vous avez donc une police, vous?

— Pas moi, mais le comité.

— J'en suis aussi, moi, du comité.

— Aussi, viens-je...

— Pardon, interrompit froidement Danton, si on vous fait des rapports, pourquoi ne m'en fait-on pas?

— Mais c'est pour cela que je suis venu, mon cher collègue.

— Alors expliquez-vous.

— L'homme qui m'a fait ces rapports doit être, à l'heure qu'il est, dans votre antichambre. »

Un coup de sonnette interrompit Robespierre.

« On bien le voilà, » dit le collègue de Danton.

L'officier reprit :

« On demande monsieur le citoyen Robespierre, dit-il. »

— Voilà un drôle, murmura Danton, qui me fera guillotiner! il tient à ce que l'on ne prenne pour un aristocrate. »

Robespierre souriait.

« Pais entrer! dit brusquement Danton. »

— Venez, monsieur le citoyen! » dit l'officier en ouvrant la porte.

Un homme apparut; c'était le Marseillais.

Il entra souriant, cauteleux, son bonnet rouge à la main, l'échine souple comme un juif.

« Qui êtes-vous? lui dit brusquement le tribun. »

— C'est l'homme dont je vous parlais, » dit Robespierre.

Mais Danton ne parut pas avoir entendu.

« Qui êtes-vous? répéta-t-il. »

— Je me nomme Olivier Brun, citoyen.

— Votre profession?

— Agent de police.

— N'avez-vous pas un autre nom? »

Le Marseillais était inquiet, il répondit avec émotion :

« On m'appelle vulgairement le Marseillais. »

Quand un souffle de la tempête a passé sur la forêt, le chêne un moment courbé se redresse superbe.

Tel se redressa Danton, à ce nom.

Son œil lançait des éclairs, sa voix était brillante et sonore, son geste dominait, sa lèvre exprimait le dédain.

« Ah! dit-il, c'est vous? »

Et de son regard d'aigle il l'écrasa.

Le Marseillais se prit à trembler. Robespierre, qui jusque-là s'était promené de long en large, s'arrêta indécis.

« C'est vous, répéta Danton, vous qu'on nomme le Marseillais? »

— Oui, citoyen.

— Et vous osez venir ici?

— Mais... » balbutia le Marseillais, qui regarda, éperdu, le citoyen Robespierre.

Danton justifia l'accusation de Robespierre, il devint tout à coup un aristocrate.

« Ah çà! drôle, dit-il, tu te permets de venir chez moi, de franchir le seuil de ma maison, de souiller mon toit?... »

Et se tournant vers Robespierre :

« Ce misérable, dit-il, est un aristocrate déguisé. Il n'est pas Marseillais, il est de Grasse. Il n'est pas républicain, il est simplement l'ennemi des nobles. Il n'aime pas la république, mais il veut s'enrichir à ses dépens. Ce qu'il veut, c'est de l'or, une femme riche, un château! Cet homme est un misérable, et tous ses rapports de police ne sont que de honteuses machinations destinées à le débarrasser des gens qui savent les crimes qu'il a commis! »

Et, sans attendre que Robespierre parlât, Danton marcha droit au Marseillais, le pria par le bras, ouvrit la porte, et le jeta dans l'antichambre.

Puis il referma la porte et dit froidement à Robespierre :

« Mon cher, je commence à croire que vous avez été dupe. »

— Dupe de qui?

— De cette canaille.

— Mais... mon cher collègue... »

Danton haussa les épaules.

« Vous êtes fou! dit-il, fou à lier!... Comment se peut-il qu'un homme comme vous prenne au sérieux ces anciens valets de la monarchie qui sont devenus les courtisans de la république? »

— Cependant...

— Cet homme est un misérable, un lâche, un criminel!

— D'où le savez-vous? »

Cette question embarrassa Danton; mais il répondit presque aussitôt :

« Moi aussi, j'ai ma police. »

Ces cinq mots eurent un singulier effet.

Robespierre et Danton demeurèrent un moment silencieux, vis-à-vis l'un de l'autre.

Enfin Robespierre reprit :

« Prenez garde, mon cher collègue, je crois que vous traitez légèrement les plus chers intérêts de la république. »

Danton se souleva point, mais son cœur battit violemment.

« Qui donc vous autorise à parler ainsi? demanda-t-il. »

— Personne.

— Alors... »

Un sourire cauteleux glissa sur les lèvres de Robespierre :

« Pardonnez-moi, dit-il. Je crois que je me suis trompé. »

Et il fit un pas de retraite.

« Vous partez ? dit Danton. »
 — Oui.
 — Pourquoi ?
 — Mais, dit Robespierre toujours souriant, parce que je n'ai plus rien à faire ici.
 — Que voulez-vous donc dire ?
 — Je venais vous dénoncer un complot contre la république, et vous n'y croyez pas !...
 — Mais...
 — Cela me suffit ! Au revoir... »
 Et Robespierre se dirigea vers la porte. Danton, saisi de vertige, n'osa le retenir.
 Sur le seuil, la forte tête de la république se retourna :
 « Mon cher, dit Robespierre, Vergniaud a dit à la tribune, un jour, que la révolution dévorait ses enfants. Prenez garde ! »
 Et il sortit.
 Danton atterré se laissa tomber sur un siège et passa une main sur son front :
 « Cet homme, murmura-t-il, est désormais mon ennemi mortel ! »
 Puis il eut froid au cœur.
 « Et, ajouta-t-il tout bas, il me semble que ma tête branle sur mes épaules... »
 Puis encore un nom vint à ses lèvres...
 Mais comme il allait prononcer ce nom, une main le toucha, s'appuyant sur lui.
 Danton tressaillit, étouffa un cri, se redressa.
 « Vous ! » dit-il.
 L'inconnu avec lequel, tout à l'heure, il s'était enfermé, se trouvait derrière lui.
 « J'ai tout vu, tout entendu, dit-il. Merci ! »
 Danton se renversa, accablé, sur le dossier de son siège :
 « Ah ! dit-il, vous voyez que j'ai tenu parole. »
 — Oui.
 — J'ai rempli la promesse que j'avais faite à ceux qui ont sauvé Armande.
 — Oui.
 — Et tenez, ajouta le tribun, cette promesse, ce serment... savez-vous ce que c'est ?
 — Parlez...
 — C'est ma tête. »
 L'inconnu demeura calme.
 « Non, » dit-il.
 Danton secoua la tête.
 « Non ; car nous vous sauverons ! »
 Mais soudain Danton se redressa. Il était effrayant à voir ; il avait le front pâle et l'œil rempli d'éclairs. Il prit le bras de l'inconnu et le secoua rudement.
 « Écoutez-moi donc ! s'écria-t-il. Vous avez vu l'homme qui sort d'ici ? C'est une hyène, une bête féroce, un tigre, un monstre, tout ce que vous voudrez ! Mais cet homme au sourire qui tue, au calme empoisonné, avocat au geste sobre, ce bonnet à cheveux poudrés, l'avenir qui le maudira sera impuissant à le flétrir. Il passera, le sanguinaire ! étincelant et pur comme l'acier aux yeux des générations futures ! et savez-vous pourquoi ? parce qu'il n'aura eu ni cœur, ni âme, ni entrailles, mais simplement un cerveau bien organisé, une volonté complète, une intelligence pleine de logique ! Moi, au contraire, moi, Danton le fougueux ; moi, Danton le superbe, moi, Danton le tribun, moi qui, dans un moment de zèle et de sanguinaire enthousiasme, ordonnai les massacres de septembre, moi qui ai voté la mort du roi, moi qui ai signé des arrêts de mort ; mais moi qui avais du cœur, moi qui avais aimé, souffert, pleuré, espéré ; moi qui aurai faibli un jour, une heure, quelques minutes ; moi à qui la nature avait donné un tempérament humain, une âme fougueuse, une organisation humaine, je passerai à la postérité, exécuté par les uns, blâmé par les autres, en état de suspicion vis-à-vis d'un grand nombre, apprécié à sa juste valeur par la minorité ! On ne discutera pas Robespierre. Il aura des ennemis acharnés et des admirateurs ! Moi, au contraire, les ennemis de la république me traîneront dans la fange, et ses amis ne me défendront pas !... »
 — Les uns et les autres vous défendront, murmura l'inconnu.
 — Non, » dit Danton.
 Et puis il se leva.
 « Adieu, » dit-il.
 Le mot équivalait à un congé.
 L'inconnu se dirigea vers la porte.
 « Citoyen, dit-il, quoi qu'il arrive, comptez sur nous. »

Mais le tribun eut un accès de colère.
 « Il y a deux hommes en moi, dit-il. Il y a Danton l'homme d'autrefois, l'homme qui a aimé, l'homme qui a faibli... Celui-là vous remercie ! Mais il y en a un autre, aussi, — il y a Danton l'homme politique, Danton le représentant du peuple, Danton le défenseur de la liberté, et celui-là vous défend de vous occuper de lui !... »
 L'inconnu sortit et murmura en traversant l'antichambre :
 « Voilà un homme que nous venons de condamner à mort, et qui ne veut pas qu'on le sauve ! »
 Dans la rue, deux hommes cheminaient tranquillement côte à côte et causaient comme de vieux amis.
 L'un était le citoyen Robespierre.
 L'autre le Marseillais.
 Le citoyen Robespierre disait à son compagnon :
 « Nous sommes battus aujourd'hui... mais, sois tranquille, si tu peux me prouver, un jour ou l'autre, que Danton a des relations avec les masques rouges, malgré son cou de taureau, je te promets que sa tête ne tiendra pas longtemps en équilibre sur ses épaules !... »

XVIII

Trois jours après son entrevue avec le Marseillais, la Mayotte était retournée au cabaret du Corbeau riant.
 C'était le soir.
 Un feu de fagots flambait dans la cheminée et projetait dans la salle d'auberge une lueur tremblotante.
 Le père Gourju, le Vieux, comme on disait, et son fils, maître Nicolas Gourju, étaient assis sous le manteau de l'âtre et fumaient leur pipe.
 La Mayotte allait et venait par la salle, rangeant les assiettes et les pots sur l'étagère d'un vieux bahut, donnant un coup de balai sous la table et mettant en place les escabeaux.
 Le vieux aspira coup sur coup deux bouffées de fumée qu'il rendit lentement, et dit :
 « L'hiver est mauvais, la pratique ne donne pas. »
 Nicolas Gourju et la Mayotte se regardèrent silencieusement et haussèrent les épaules.
 Le Vieux continua :
 « L'année dernière, il passait des charretiers, des voyageurs... des commis de finances... Il y avait quelquefois un bon coup à faire... mais, cette année, il n'y a rien... rien du tout !... »
 La Mayotte vint s'asseoir au coin du feu.
 « Nous avons donc gagné bien de l'argent l'année dernière ? dit-elle. »
 — Daniel fit le vieux, qui sembla se complaire dans ses souvenirs... il y eut d'abord le colporteur...
 — C'est vrai. Combien avait-il ?
 — Septante-neuf francs.
 — Bon ; et puis ?
 — Et les deux rouliers que nous avons enterrés dans la cave ?
 — A eux deux, dit la Mayotte, ils n'avaient que trente-six livres.
 — C'est toujours ça ! et le curé... tu sais, le curé qui se sauvait et qui n'avait pas voulu prêter serment ?
 — Oh ! celui-là, dit maître Nicolas Gourju, il nous a fait plus riches que tous les autres ensemble. Il avait mille livres sur lui, et c'est avec ces mille livres que j'ai acheté les trois arpents du champ dans lequel nous l'avons enterré. »
 Le Vieux comptait.
 « Septante-neuf et trente-six font cent quinze, et mille font onze cent quinze. C'est un bon brin d'argent, ça... »
 — Bah ! fit la Mayotte, l'année n'est pas finie, nous ne sommes encore qu'en mois de mars.
 — Mais elle a mal commencé...
 — Hé ! Nicolas, murmura la Mayotte, il est embêtant le Vieux ; il n'est jamais content, dame !
 — Il n'y a pas de quoi l'être...
 — Vieux bête ! Sais-tu si nous n'aurons pas ce soir une belle beugne ? »
 Le vieux secoua la tête.
 La Mayotte prit un air à la fois goguenard et caressant.
 « Voyons, papa, dit-elle, qu'est-ce que vous payez sur la nouvelle affaire ? »
 — Quelle affaire ?
 — La prochaine... celle qui viendra. »

Le Vieux haussa les épaules.

« Ça ne sera pas ce soir, dans tous les cas, dit-il. Il fait un vent de chien au dehors, la nuit est noire et les voyageurs restent chez eux. »

— Supposons qu'il en viendra...

— Bah! je parie...

— Ne pariez pas; dites simplement ce que vous donnez... Car, vous le savez, papa, chacun a sa part quand nous faisons un coup.

— C'est trop juste, petiot.

— Un tiers chacun, c'est la loi, reprit la Mayotte, vu que les bons comptes sont les bons amis.

— Tu parles bien, ma bru, » dit le Vieux.

Quand le Vieux appelait la Mayotte *ma bru*, c'est qu'il était en belle humeur; car le reste du temps il se posait en puritain et grommelait contre l'union illégitime de son fils et de la mendicante.

« Dame, reprit la Mayotte, s'il y a une affaire cette nuit, que payez-vous? »

Le Vieux dressa l'oreille.

« Est-ce que tu aurais vent de quelque chose? demanda-t-il. »

— Non, c'est une supposition. »

Le Vieux rebourra sa pipe, l'alluma et se tut.

« Voulez-vous me donner la moitié de votre tiers?... »

Le Vieux fit un geste dédaigneux.

« Il ne viendra personne, dit-il. »

— Mais enfin... s'il vient quelqu'un?

— Je veux bien, dit le Vieux; peut-être que ça nous amènera une anbaïne.

— Alors, reprit la Mayotte, faut bien nous entendre. Mettons qu'il vient quelqu'un...

— Bon!

— Il y a trente livres, nous les prenons.

— Naturellement, dit le Vieux avec une simplicité patriarcale.

— C'est dix francs pour Nicolas...

— Oui.

— Dix francs pour moi...

— Oui, et dix francs pour moi.

— Non, fit la Mayotte, pour vous c'est cinq francs, puisque vous me donnez la moitié de votre tiers.

— C'est juste, dit le Vieux, qui fit la grimace, mais puisqu'il ne viendra personne, je ne risque guère de m'engager...

— Est-ce dit?

— C'est dit. »

La Mayotte eut un odieux éclat de rire et se tourna vers maître Nicolas Gourju, qui avait assisté, impassible et muet, à ce pacte entre son père et sa concubine.

« Le Vieux est volé! » dit-elle.

Ces mots firent se trémousser le petit vieillard sur sa chaise.

« Qu'est-ce? qu'y a-t-il? qu'est-ce que vous voulez dire? » fit-il. Nicolas Gourju riait, faisant chorus avec la Mayotte.

« Il y a donc du nouveau? demanda le Vieux. »

— Oui.

— Vous attendez quelqu'un... ce soir?

— Des ci-devant, vieux papa, des gens qui ont de l'or... entendez-tu! Mais ce qui est dit est dit... n'est-ce pas? »

Le Vieux eut un soupir lamentable; puis il darda son œil gris sur la Mayotte.

« Ah! coquine! dit-il, si tu n'avais pas ton homme pour te soutenir... »

— Ce qui est dit est dit, père, répliqua rudement maître Nicolas Gourju.

— Mais... pourtant...

— Bah! fit la Mayotte, vous en aurez toujours assez... »

Le Vieux allait répondre sans doute et chercher à annuler le pacte; mais son fils lui imposa silence impérieusement :

« Taisez-vous, père, et écoutez... vous qui avez l'oreille fine. »

Un bruit lointain s'était fait entendre.

« Il me semble, dit le Vieux, qui en effet avait une finesse d'ouïe extraordinaire, il me semble que j'entends marcher dans l'allée du chêne tordu; comme il gèle, la terre est sonore... »

La Mayotte s'approcha de la porte et prêta l'oreille à son tour.

« Moi aussi, dit-elle, j'entends marcher... ils sont plusieurs... mais ils sont loin! »

— Je vais sortir, reprit le Vieux.

— Non, répondit Nicolas. Restez là au contraire, père, avec la Mayotte...

— Et toi? demanda le Vieux, voyant le fils se lever.

— Moi, je vais me coucher...

— Pourquoi?

— Parce qu'il ne faut pas effaroucher la pratique. Je suis un homme, moi, j'ai les épaules larges, j'ai mauvaise mine... ça pourrait leur donner des doutes... tandis qu'en voyant un vieux et une femme, ils seront rassurés.

— Mais, dit le Vieux, vous savez-donc qui va venir, vous autres?

— Oui.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?

— C'est la Mayotte qui a voulu ça... histoire de rire...

— Alors, j'aurai mon tiers?

— Non... moitié... puisque c'est dit. »

Le Vieux soupira de nouveau.

« Comme vous voudrez, dit-il. Quand on n'est pas le plus fort, il faut bien faire ce que les autres veulent... mais au moins vous allez tout me dire. »

— Il le faut bien, dit la Mayotte, afin que vous ne fassiez pas de bêtises, petit père. »

Et la Mayotte prit son air le plus caressant.

« Vous vous souvenez de la nuit des gendarmes? dit-elle. »

— Si je m'en souviens!... Ah! oui, murmura le Vieux... ils m'ont laissé pour mort, les gredins!

— Alors vous vous souvenez de la petite?

— Oui, et du père Jérôme, donc! un fier homme, celui-là, et qui n'a pas des idées bêtes.

— Eh bien! savez-vous qui nous attendons?

— La petite...

— Non, son père et un de ses frères...

— Ah! ah! dit le Vieux, et ils sont garnis.

— Ce n'est pas ça... on prendra ce qu'ils ont sur eux, ça va sans dire... mais il y aura autre chose.

— Quoi?

— Dix mille livres de pot-de-vin servis par le Marseillais. »

Le Vieux jeta un cri rauque.

« Tiens! qu'est-ce que vous avez? dit la Mayotte. Est-ce que vous vous trouvez mal, petit père? »

— Non, mais je veux avoir mon tiers tout entier.

— Ce qui est dit doit être dit! répéta Nicolas Gourju avec dureté.

— Ah! coquins que vous êtes, murmura le Vieux, vous me déponillez. J'aurais eu trois mille trois cent trente-trois livres...

— Vous en aurez seize cent dix-sept, c'est déjà joli! » répondit la Mayotte.

Le Vieux continuait à soupirer.

« Mais écoutez donc, reprit la Mayotte, il faut bien que je vous fasse votre leçon. »

— Allons! parle...

— C'est donc le père et le frère de la petite qui vont venir, censé pour attendre Jérôme, un si bon serviteur!...

— C'est vrai, ricana le vieux.

— Mais vous, continua la Mayotte, vous, le Vieux; vous venez de Paris, et vous avez vu Jérôme.

— Ah! bon...

— Jérôme ne peut venir que demain matin. Au petit jour, il sera ici...

— Et il les prendra au saut du lit, dit Nicolas Gourju avec un rire atroce.

— Ah ça, fit le Vieux, c'est très-joli ça; mais comment allons-nous les expédier, ceux-là?

— On mettra le père dans la chambre, en haut, où est la poutre.

— Et le fils?

— Celui-là on le fera coucher là, dans le cabinet, où est la trappe de la cave. Quand la trappe aura joué, nous aurons bientôt fait l'affaire du père. »

Le Vieux hochait la tête.

« C'est drôle, dit-il; mais je n'aime pas le moyen de la trappe... »

— Pourquoi donc ça?

— Parce que c'est rare qu'ils se tuent roide. Il faut toujours descendre les achever à coup de merlin.

— Eh bien! qu'est-ce que ça fait?

— Comment? qu'est-ce que ça fait? et si quelqu'un passe sur la route en ce moment-là?... la cave est profonde, mais les cris d'un homme qu'on tue, c'est perçant... ça traverse la terre.

— Bah! dit maître Nicolas, il se tuera sur le coup... J'ai mis des tessons de bouteille...

— Et le père?

— C'est moi que ça regarde, répondit froidement Nicolas.
 — Il paraît, fit la Mayotte d'un air aimable, que je n'aurai rien à faire; je serai pour la conversation, moi.
 — Tu les enjôleras...
 — Oh! soyez tranquille, ils souperont bien... J'ai rapporté des saucisses de Paris, du lard, des œufs, et tout le tremblement. On leur fera un souper d'aristocrates. C'est le Marseillais qui paye... et il paye bien, vous savez... »

Mais le Vieux continuait à être morose.
 « Eh! les enfants, dit-il tout à coup, où est Jacquemard? »
 Jacquemard était le nom du vieux corbeau qui vivait, apprivoisé, depuis trente années dans l'auberge et lui avait donné son nom.
 Jacquemard errait en liberté dans la forêt pendant le jour, tantôt perché sur les arbres du voisinage, tantôt allant au loin chercher sa provende; mais, chaque soir, il revenait, se perchait dans un coin, sur le dos d'une chaise ou sur l'angle d'un bahut, quand il ne venait pas sommeiller au coin du feu.

« Jacquemard? dit la Mayotte, eh bien, le voilà... »
 Et elle montra l'oiseau sinistre qui dormait, la tête sous son aile, sur un bâton planté dans le mur exprès pour lui.

— C'est drôle! groinmela le Vieux.
 — Quoi, drôle?
 — Généralement, reprit le père Gourju, quand il doit y avoir de la besogne ici, Jacquemard va et vient, trotte sur la table, passe dessous, remue les cendres avec son bec et va picorer dans le baquet aux ordures.

— Vous avez remarqué ça, père?
 — Oui, et aujourd'hui, Jacquemard dort. Ça ne sera pas pour aujourd'hui.

— Taisez-vous donc, vieux bavard, et écoutez... » dit Nicolas.
 Tous trois prêtèrent l'oreille de nouveau. Cette fois les pas étaient distincts; et bientôt deux voix contenues arrivèrent jusqu'à la Mayotte et ses deux compagnons.

En même temps, le corbeau secoua l'aile, redressa la tête, se laissa tomber du perchoir et vint trotter dans la salle.

« Je m'étais trompé, dit le Vieux. Ça sera bien pour ce soir.
 — Chut! » fit Nicolas Gourju.
 Il alla dans un coin et y prit un énorme marteau de casseur de pierres. C'était son arme favorite.

« Je ne frappe jamais deux coups, dit-il, un seul suffit. »
 Et il se dirigea vers l'escalier qui conduisait à l'unique étage de la maison.

Le Vieux se remit à fumer sa pipe.
 Les pas approchaient, les voix devenaient distinctes.
 Enfin on frappa à la porte.
 Maître Nicolas Gourju avait disparu.
 La Mayotte demanda au travers de la porte :

« Qui est là?
 — Deux pauvres marchands colporteurs, répondit une voix.
 — D'où venez-vous?
 — De bien loin.
 — Connaissez-vous quelqu'un par ici?
 — Le citoyen Jérôme.
 — C'est eux, » murmura la Mayotte.

Elle posa un doigt sur ses lèvres, regarda le Vieux d'un air significatif et ouvrit.

Deux hommes entrèrent.
 En ce moment, le corbeau se prit à croasser d'une façon sinistre.

XIX

Des deux hommes qui venaient d'entrer dans l'auberge du Corbeau vivant, l'un était un homme d'environ cinquante ans, l'autre avait à peine la moitié de cet âge.

Le premier, malgré quelques cheveux gris, était un homme robuste, au teint basané, à l'œil clair. Il était dans toute la force majestueuse de la maturité.

Le second, qui lui ressemblait trop pour n'être pas son fils, moins grand que lui, était néanmoins un vigoureux garçon bien découplé, marchant avec assurance, et maniant avec une souplesse menaçante le gros bâton noueux qu'il avait à la main.

Le Vieux fronça le sourcil en les examinant.
 « Il y aura de la besogne! » pensa-t-il.
 Tous deux étaient vêtus en colporteurs : blouse bleue, casquette

à oreillettes fourrées, jambes enveloppées dans de grosses guêtres de cuir terminées par de bons souliers ferrés.

Malgré un certain air de rudesse et de jovialité brutale, ces deux hommes avaient un visage distingué, qu'ils dissimulaient en vain en faisant descendre leur casquette sur leurs yeux.

La Mayotte ne s'y trompa point.
 « Entrez, mes bons citoyens, dit-elle, il y a place au feu pour les pauvres gens attardés. »

La coquine avait pris une voix caressante.
 Le premier des deux hommes, c'est-à-dire le plus âgé, après avoir franchi le seuil du cabaret, jeta un regard soupçonneux autour de lui.

« Est-ce que vous n'avez pas de voyageurs chez vous? » demanda-t-il.
 La Mayotte cligna de l'œil.
 « Ils vont venir, dit-elle.

— Ah!
 — C'est de Jérôme que vous voulez parler, n'est-ce pas?
 — Oui, » dit le faux colporteur, qui examina le Vieux avec défiance.

Mais le Vieux avait pris son meilleur visage.
 « Ils seront ici avant le jour, répondit-il, Jérôme et mademoiselle. »

Ces mots firent tressaillir les deux colporteurs.
 En même temps la Mayotte ferma la porte et ajouta brusquement :

« Monsieur le baron d'Azay, il n'y a pas à se gêner avec nous. Jérôme est notre ami. Nous avons caché votre fille pendant huit jours, et nous sommes les royalistes les plus dévoués, mon père et moi.

— Oui, » dit le Vieux.
 Alors les faux colporteurs, qui un moment avaient froncé le sourcil, se déridèrent.

« Puisqu'il en est ainsi, dit le plus âgé, qui était bien réellement le baron d'Azay, expliquez-moi comment Jérôme n'est point ici. »
 Et il déposa sa balle dans un coin, prit un escabeau, vint se placer au coin du feu et posa son bâton entre ses jambes.

« Voici la chose, répondit le Vieux. Jérôme, depuis qu'il est à Paris, a pris un métier pour détourner les soupçons, il s'est mis dans le commerce de sa sœur qui, vous le savez, est fruitière...

— Je sais cela. Eh bien?
 — On le voit chaque matin, à deux heures, à la halle, où il achète des légumes. Presque chaque jour il fait affaire avec un maraîcher de Montgeron, le village qui est ici près. Le maraîcher a une carriole et un cheval qui va bon train. Il vient de Paris ici en une heure, et il ramènera Jérôme et mademoiselle, qui continue à passer pour sa fille. »

Cette explication paraissait si naturelle, elle était si franchement donnée, que la confiance la plus absolue gagna le baron d'Azay et son fils.

« Eh bien, ma bonne femme, dit le premier, vous allez nous donner quelque chose à manger, n'est-ce pas? Nous marchons depuis ce matin et nous sommes presque à jeun.

— Oui-da! Je m'en suis doutée, fit la Mayotte en souriant, et j'ai pris mes dimensions en conséquence. — Hé! père, ajouta-t-elle en s'adressant au Vieux, allumez la lanterne et descendez à la cave. Vous tirerez du meilleur. »

En même temps, elle ouvrit le bahut et posa sur la table un morceau de lard fumé, des œufs, du pain et du fromage.

« Je vais vous faire une omelette, mes bons messieurs, dit-elle. J'ai mis des draps blancs à vos lits.

— Oh! répondit le baron, nous n'avons pas besoin de deux lits; nous avons coutume de coucher ensemble en voyage.

— Alors, fit la Mayotte, à qui sans doute cette combinaison était loin de déplaire, je vous mettrai là... »

Elle ouvrit la porte de ce qu'on appelait le cabinet.
 C'était une petite pièce assez propre, attenante à la salle d'auberge, et dans laquelle il y avait un lit à baldaquin de serge verte.

Une table supportant un pot à eau et une cuvette, deux chaises de paille composaient avec le lit tout le mobilier.

* Une seule chose bizarre aurait pu frapper les regards : c'est que le lit, au lieu d'être dressé contre le mur, se trouvait placé au milieu de la pièce.

Mais la Mayotte se chargeait de tout expliquer. En montrant la chambre aux voyageurs, elle leur dit :

« C'est un peu humide l'hiver, ce qui fait qu'on tire le lit loin du mur. »

Les draps étaient éblouissants de blancheur, la courtine était propre, les rideaux du baldaquin épais et lourds.

« Nous serons là à merveille ! » dit le baron en souriant.

Il vint se rasseoir au coin du feu, et la Mayotte se mit à casser les œufs pour faire l'omelette.

Pendant ce temps, le Vieux allumait la lanterne pour descendre à la cave.

L'entrée de la cave, comme dans beaucoup de pays, se trouvait hors de la maison, recouverte, à trois pas du seuil, par une plaque de tôle qui abritait un escalier roide et glissant.

Le Vieux sortit, referma la porte sur lui, souleva la plaque de tôle et descendit.

« Ah ! malheur ! murmura-t-il en choquant avec colère les unes contre les autres ses dents jaunes et déchaussées, depuis que cette Mayotte est ici, mon fils et elle s'entendent pour me voler... Ah ! si j'étais un homme encore !... Mais je suis vieux, et Nicolas me tuerait d'un coup de poing !... »

Le Vieux posa une bouteille sous une futaie et tourna le robinet. Puis, tandis que le vin coulait, il continua à gémir avec une sourde colère.

« Voilà encore une bonne affaire pour eux ; une mauvaise pour moi... dix mille francs ! Et dire qu'ils auront d'abord les deux tiers, et puis la moitié de l'autre tiers ! »

Il leva les yeux vers la voûte.

La cave était profonde ; elle était à près de cinq mètres sous terre. Vers le milieu surplombait une ouverture de six pieds carrés, fermée avec des planches. De cette ouverture, qui semblait à première vue avoir été anciennement le passage de la maison à la cave, pendait une grosse corde, dont le bout était solidement fixé à un piquet enfoncé dans le sol.

Cette corde était tendue.

« Et dire, murmura le Vieux en remplissant une seconde bouteille, que, lorsque ces pauvres diables seront couchés, il n'y aura qu'à dérouler cette corde pour les faire tomber dans l'autre monde ! »

Maître Nicolas Gourju avait dit la vérité.

Le sol de la cave était jonché de verre cassé.

Le Vieux plaça une troisième bouteille sous le robinet.

« Ah ! dit-il encore, si je savais qu'ils fussent généreux, les autres, on pourrait peut-être s'arranger avec eux. »

Il lui vint un mauvais sourire aux lèvres, et une inspiration diabolique dans la tête.

« Oui, dit-il, on pourrait voir. Après ça, il vous a l'air honnête, le père... et si on lui demandait mille œufs... peut-être bien... Et puis ça serait un fier moyen de se débarrasser de la Mayotte ! » Les trois bouteilles emplies, le Vieux remonta.

L'omelette fumait dans la poêle, et M. d'Azay et son fils s'étaient mis à table.

Le Vieux les regarda encore.

« Tant que je les tâte, » pensa-t-il.

Et s'adressant au baron :

« Sauf votre respect, dit-il, quand vous êtes entré, monsieur le baron, il n'y avait pas cinq minutes que j'étais arrivé de Paris à pied... »

— Ah ! fit le baron.

— Ça creuse, la marche, poursuivait le Vieux, et si c'était un effet de votre bonté de me permettre...

— Mettez-vous là, » dit le baron.

La Mayotte posa l'omelette sur la table.

Elle était loin de se douter que le Vieux, dépouillé d'une part de bœuf, méditait une atroce vengeance !...

Le Vieux était remoué une fleur de sourire aux lèvres.

Le visage anguleux de ce petit bonhomme semblait s'être épanoui outre mesure ; il frotta ses mains l'une contre l'autre, quand il eut déposé les trois bouteilles sur la table, dit en faisant claquer sa langue :

« Pour de bon vin, citoyens, c'est là de bon vin. »

La Mayotte avait achevé de dresser le couvert, et les deux gentilshommes s'étaient mis à table.

« J'ai un appétit d'enfer, dit le chevalier d'Azay.

— Et moi, donc ! » fit le baron.

Puis, il regarda le Vieux :

« Ainsi donc, mon brave homme, dit-il, vous êtes sûr que mon vieux Jérôme arrivera demain matin ? »

— Oui, monsieur le baron.

— Avec ma fille ?

— Mais, dame ! fit la Mayotte, qui avait été naïve, Jérôme serait bien venu ce soir, à pied, s'il avait été seul. Mais la demoiselle, vous pensez, ça a les pieds délicats...

— C'est juste, dit le baron qui pensa à sa fille avec extase.

— Et Jérôme, poursuivit la Mayotte, a préféré attendre l'occasion du dimanche.

— Il a eu raison, » murmura le baron, se résignant à attendre au lendemain pour voir sa fille.

La Mayotte posa un plat de légumes sur la table, et regarda le Vieux.

Le Vieux s'était assis et mangeait.

« Hé ! père, dit-elle, voulez-vous monter ? »

Et, du regard, elle indiquait l'escalier.

Les deux gentilshommes ne firent aucune attention à ces paroles de la Mayotte.

« Tu ferais mieux d'y aller toi-même, » répondit le Vieux.

Le baron d'Azay leva la tête.

« De quoi s'agit-il donc ? »

— Nous avons un petit enfant là-haut, dit la Mayotte ; c'est mon fils, un gars de quatorze mois... J'ai toujours peur qu'il ne se jette à bas de son berceau. »

Le baron trouva l'explication si naturelle qu'il se remit à souper.

La Mayotte se dirigea vers l'escalier.

Maître Nicolas Gourju était couché ; mais il ne dormait que d'un œil.

Il s'était couché tout babillé et avait caché le merlin sous sa couverture.

La Mayotte frappa doucement à la porte.

« Entre ! » dit Gourju.

La Mayotte entra sans lumière, comme une voleuse.

« Qu'est-ce ? » demanda le maître de l'auberge du Corbeau tirant.

— Ils veulent coucher ensemble.

— Qui ?

— Le père et le fils.

— Eh bien ! dit maître Gourju avec calme, ils tomberont tous deux sur les tessons de bouteilles.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr.

— Alors, il n'y a qu'à faire jouer la trappe ?

— Rien que ça. Seulement, prévient-moi.

— Sois tranquille, mon bonhomme, » dit la Mayotte.

Elle redescendit à bas bruit, et maître Gourju attendit avec calme ce qu'il avait souvent appelé l'évenement.

Les deux messieurs d'Azay soupaient pendant ce temps-là.

Lorsque la Mayotte reparut, le Vieux taillait fort tranquillement son pain, et sa bru illégitime ne se douta point de ce qui venait de se passer.

Elle était demeurée absente cinq minutes à peine ; cependant le Vieux avait mis les cinq minutes à profit.

Aussitôt qu'il avait entendu retentir les pas de la Mayotte au-dessus de lui, il avait posé sa petite main sèche sur le bras du baron étonné, et lui avait dit :

« Il faut vous dépêcher, il s'agit pour vous de la vie. »

Le baron et son fils tressaillèrent.

« La femme que vous venez de voir est une coquine, poursuivait le Vieux.

— Mais... Jérôme m'a écrit...

— Il ne s'agit pas de Jérôme, mais de la Mayotte et de son homme.

— Quel homme ?

— Mon fils, qui est couché là-haut.

— Eh bien ?

— Eh bien ! on doit vous assassiner cette nuit. »

Ces paroles, nettement articulées, arrachèrent un léger frisson à M. d'Azay et à son fils.

Le Vieux continua :

« Qu'est-ce que vous me donnez, si je vous salue ? »

— Ce que tu voudras, répondit le baron.

— Dix mille livres, dit le Vieux.

— Nous ne les avons pas à nous deux.

— Vous me ferez une reconnaissance.

— Soit, » dit le baron.

Les deux émigrés comprirent que cet homme allait les arracher à un péril bien savamment combiné, puisqu'il demandait autant d'argent.

« Vous êtes des gentilshommes, reprit le Vieux, et je sais que les gentilshommes ça tient ses promesses... Je ne suis pas républicain, moi. »

Le baron sourit.

« Voyons, bonhomme, dit-il, tu prétends qu'on veut nous assassiner ? »

— Oui, mon fils et la Mayotte.

— Et quel intérêt ont-ils à cela ?

— Ils veulent vous voler d'abord.

— Et puis ?

— Et gagner dix mille francs qu'on leur a promis.

— Qui cela ?

— Des gens de Paris, des gens que vous ne connaissez pas... Mais je n'ai pas le temps de vous donner des explications. Écoutez bien, car la fille va redescendre, et alors il n'y aura plus moyen.

— Parle donc vite. »

Le Vieux montra du doigt la porte du cabinet.

« C'est là que vous allez coucher tous deux. Vous fermerez votre porte, n'est-ce pas ? vous placerez vos pistolets sous votre oreiller, et vous vous endormirez bien tranquilles, n'est-ce pas ? »

— Dame ! fit le baron, si les verrous sont solides. »

Le Vieux se prit à sourire.

« Le lit est sur un plancher mobile, continua-t-il, un plancher qui fait la trappe et qui basculera aussitôt que vous serez couchés. »

— Ah !

— Vous tomberez dans la cave, à quarante pieds de profondeur, et si vous ne vous tuez pas du coup, le fils ira vous achever à coups de merlin.

— Alors, dit froidement le baron, nous coucherons ici auprès du feu.

— Non, non, dit le Vieux, ne faites pas ça... vous ne perdriez... et Nicolas vous assassinerait tout de même. Il est fort comme un dogue de basse-cour.

— Que faut-il faire alors ?

— Vous vous enfermerez dans le cabinet, mais vous ne vous coucherez pas.

— Bien.

— Vous vous tiendrez au long du mur à gauche, et vous attendrez que la trappe jone... Oh ! ça fait un joli bruit, allez. »

Le Vieux n'eut pas le temps d'en dire davantage.

La Mayotte reparut.

Mais l'explication était suffisante. Le baron avait compris et son fils pareillement.

Un quart d'heure après, les messieurs d'Azay avaient terminé leur repas au coin du feu, dans lequel on avait jeté une brassée de bois mort pour faire une dernière flambée, et la Mayotte leur disait :

« Venez par ici, messieurs ; le lit est bon et le draps sont bien blancs. »

Le baron échangea un rapide coup d'œil avec le Vieux qui bourrait tranquillement sa pipe, et il entra le premier dans la petite chambre à coucher du rez-de-chaussée dont la Mayotte venait d'ouvrir la porte.

Cette dernière posa la lampe qu'elle tenait à la main sur une table, montra à ses hôtes un pot, une cuvette, une carafe d'eau et deux verres ; leur fit remarquer qu'ils avaient un verrou et pouvaient s'enfermer ; puis elle se retira discrètement en leur souhaitant bonne nuit.

Le baron la remercia, et lorsqu'elle fut partie, il verrouilla la porte.

En même temps son fils, Philippe d'Azay, se baissait et recouvrait une fissure dans le plancher.

C'était la ligne de démarcation entre la portion mobile et celle qui était à demeure.

Le lit tout entier couvrait la trappe ; entre le lit et le mur, le plancher demeurait solide.

Le Vieux avait très-bien expliqué les choses. M. d'Azay ôta sa blouse et la pendit à un clou à la porte, de façon à boucher le trou de la serrure.

Puis le père et le fils se parlèrent un moment à l'oreille, armèrent leurs pistolets, se placèrent debout le long du mur, soufflèrent la chandelle et attendirent.

La Mayotte, pendant ce temps, parlait bas au Vieux, qui continuait à fumer sa pipe.

« Ils ont l'air bien las, disait-elle.

— Le fils dormait en mangeant, répondit le Vieux.

— Ça ne sera pas long, cette fois, comme pour le curé... vous savez, beau-père ?

— Oui, oui, dit le Vieux en clignant de l'œil, je me souviens... il n'en finissait plus de se coucher.

— Ah ! soupira la Mayotte, je voudrais bien que ça fût fini. Je meurs de sommeil, moi aussi.

— Sans compter que tu auras un joli oreiller de pièces d'or, ma bru. »

Le petit œil de la Mayotte pétilla.

« Sais-tu, reprit le Vieux d'un air affable, que tu n'es pas mignonne tout de même, ma bru ? »

— Pourquoi donc ça ?

— Mais parce que tu ne veux pas me rendre mon demi-tiers. » En parlant ainsi, le Vieux faisait tout bas cette réflexion :

« Je ne veux rien avoir à me reprocher. »

Mais la Mayotte lui répondit avec un rire effronté :

« C'est Nicolas qui l'a dit. Tant pis pour vous... il faut travailler tout de même, beau-père. »

— Hélas ! soupira le Vieux, qui pensait en même temps : — J'ai fait une meilleure affaire que toi, méchante grêlée... et tu as en bien tort de me voler mon demi-tiers.

— Chut ! fit tout à coup la Mayotte en posant un doigt sur ses lèvres.

— Qu'est-ce ? »

Elle indiqua la porte du cabinet avec la main.

Un roulement sonore se faisait entendre au travers.

« Ils dorment, dit le Vieux.

— Est-ce que vous avez entendu craquer le lit, vous, beau-père ?

— Oui, quand ils se sont couchés.

— Eh bien, voilà le moment...

— Descends-tu à la cave ?

— Et vous aussi, faut bien que vous m'éclairiez, beau-père ?

— C'est juste. »

La Mayotte prit une lanterne qui pendait sous le manteau de la cheminée, y plaça un bout de chandelle et se leva la première.

Le Vieux avait bourré une seconde pipe.

« Ah ça ! mais, c'est drôle tout de même, dit-il à la Mayotte, Jacquemard ne bouge pas. »

— Eh bien ! c'est qu'il a besoin de dormir, répondit la grêlée. Est-ce que vous croyez à ces bêtises, vous, beau-père ?

— Qui vivra verra ! » ricana le petit vieillard, qui eut un sourire sinistre.

La Mayotte n'y prit garde.

Elle ouvrit la porte du dehors, abrita sa lanterne avec la main et sortit la première.

Le Vieux, sachant qu'on aurait besoin de retourner à la cave, avait négligé de refermer la trappe de tôle ; c'était de la bêtise de moins.

La Mayotte descendit d'un pied léger, comme si elle fût allée à une fête.

Toujours flegmatique et calme, le Vieux la suivait sans desserrer les dents.

« C'est une jolie idée qu'il a eue là, maître Nicolas, dit la Mayotte en posant sa lanterne sur une futaie vide.

— Oui, dit le Vieux, mais j'aime mieux te voir défaire la corde que la défaire moi-même.

— Et pourquoi cela, beau-père ?

— Parce que j'aurais peur d'être écrasé. Ça tombe rudement vite la trappe.

— Oui, mais je sante bien, moi. Vous allez voir. »

Et la Mayotte posa une main sur la corde qui faisait jouer la bascule du lit et précipitait les victimes dans la cave.

Cette corde était enroulée autour d'une grosse cheville plantée dans une pièce de bois transversale.

« Attention ! » dit la Mayotte.

Le Vieux s'effaça.

« Ça y est-il ? fit la grêlée.

— Ça y est.

— Alors, soufflez la lanterne, et gare dessous ! »

Elle arracha la cheville et voulut faire un bond en arrière ; mais agile et perfide comme un chat, le petit vieillard lui donna un croc-en-jambe, la rejetant verticalement au-dessous de la trappe.

En même temps la bascule jura et le lit tomba sur elle...

Le Vieux n'avait point éteint la lanterne.

.....



Maître Nicolas Gourju demeura un moment immobile, contemplant d'un œil abruti la Mayotte. — Page 56.

Maître Nicolas Gourju entendit le bruit du lit tombant dans la cave.

« Le coup est fait ! » pensa-t-il.

Et il descendit pieds nus, son merlin à la main.

Des cris déchirants montaient des profondeurs du sol.

« Il faut les achever ! » se dit-il.

Et il courut à l'entrée de la cave.

Mais là, les cris devinrent plus distincts, et maître Nicolas frissonna et pâlit ; c'était la Mayotte qui criait.

Il descendit, éperdu, et trouva sa concubine les deux jambes broyées par le lit.

Le Vieux s'était blotti dans une futaille vide.

La lanterne brûlait toujours.

Maître Nicolas Gourju demeura un moment inerte, immobile, contemplant d'un œil abruti la Mayotte, qui se tordait sanglante et les lèvres bordées d'écume, sous les débris de cette masse qui l'avait écrasée.

Mais, tout aussitôt, un éclair se fit en haut de la voûte, une balle siffla, et maître Nicolas Gourju tomba mort. Le baron d'Azy, penché au bord de la trappe béante, venait de faire justice de l'assassin.

« Voilà ! ricana le Vieux en sortant alors de sa futaille, comment finissent les enfants qui volent leur père. »

XX

Le jour commençait à poindre lorsque deux hommes, qui marchaient assez rapidement, arrivèrent à la porte de la Conciergerie.

L'un était tout de noir vêtu ; l'autre portait cette éternelle carmagnole qu'endossaient les patriotes exaltés.

Ces deux hommes, nous les avons déjà vus ensemble. C'étaient Robespierre et Olivier Brun, dit le *Marseillais*.

À vingt pas de cette terrible porte de la Conciergerie, qui rarement s'ouvrait pour rendre à la liberté, ils s'arrêtèrent tous deux.

« Voyons, dit Robespierre, explique-toi bien clairement, citoyen.

— Je vais essayer ; mais pour cela il me faut un aveu.

— Parle.

— Vous voulez perdre Danton ?

— Je veux la preuve qu'il est de connivence avec les *masques rouges* et qu'il protège les aristocrates.

— Et si je vous donne cette preuve, le perdrez-vous ?

— Oui. »

Ce mot fut articulé sèchement, comme un arrêt de mort.

« Eh bien, écoutez-moi... »

Et le Marseillais s'assit sur le parapet du quai, en face de la Conciergerie, tandis que Robespierre demeurait debout.

« Le citoyen Danton, reprit-il, aime une aristocrate.

— Ah !

— Oui, une fille de ci-devant, mademoiselle de Vérinières...

— Ce nom m'est connu, dit Robespierre, mais attends donc... Elle a été condamnée à mort il y a trois jours ?

— Oui.

— Et exécutée...

— Non.

— Ah ! c'est juste, je me souviens.... Il paraît qu'elle est en-cointe. »

Le Marseillais haussa les épaules.



Le homme étant debout, enveloppé dans un grand manteau, et le visage couvert d'un masque rouge. — Page 59.

« C'est ce qu'ils ont dit, mais c'est faux ; mademoiselle de Vêrinères est une honnête fille, et depuis trois jours elle proteste énergiquement contre ce qu'elle appelle une infâme calomnie.

— Alors, dit froidement le terrible proconsul, je ne vois aucun inconvénient à ce qu'elle soit exécutée.

— J'allais vous le proposer.

— Ah !

— C'est pour cela que je vous ai prié de m'accompagner à la Conciergerie.

— Mais ces choses-là ne me regardent pas directement... c'est l'affaire de Fouquier...

— Fouquier est bien avec Danton, et Danton veut sauver mademoiselle de Vêrinères à tout prix. Or, suivez bien mon raisonnement. Nous allons pénétrer dans la prison de mademoiselle de Vêrinères.

— Bien.

— Vous l'interrogez et lui ferez signer une déclaration comme quoi elle n'est pas enceinte.

— Crois-tu qu'elle signera ?

— Des deux mains. Aujourd'hui, quand le comité de salut public se réunira, sort de cette déclaration écrite, vous ferez venir Fouquier et vous vous étonnerez de ce qu'on ait sursis à l'exécution de mademoiselle de Vêrinères.

— Et je le ferai en présence de Danton ?

— Naturellement. Vous le verrez pâlir alors... pâlir, se troubler, balbutier... Il était superbe hier matin, mais vous le verrez devenir tremblant, humble, suppliant... »

• Robespierre écoutait avec ravissement le Marseillais et semblait jouir déjà de son triomphe.

« Et tu crois, dit-il, qu'il se trahira ?

— Oui, pour sauver mademoiselle de Vêrinères.

— Ah ! murmura le proconsul, je suis capable de faire grâce à celle-là si Danton avoue sa complicité avec les masques rouges.

— Et lui, dit brutalement le Marseillais, lui ferez-vous grâce ?

— Non. »

Le terrible agent de police porta la main à son bonnet.

« A la bonne heure ! dit-il, vous êtes le seul homme logique de ce temps-ci, vous, citoyen Robespierre. Vous sentez que la république ne peut se fonder qu'à coups de hache !

— Allons, » dit Robespierre, que les compliments du Marseillais ne flattaient pas.

Ils frappèrent à la porte de la Conciergerie, et quand le guichet se fut ouvert, le Marseillais se montra.

L'agent de police avait ses grandes et ses petites entrées dans les prisons. Redouté de tous, exécré de tous, il signalait ordinairement son passage par des plaintes et des récriminations contre les geôliers et les autres employés. Il avait été la cause de plusieurs révocations. C'était lui qui avait envoyé à la guillotine un aide-guichetier qui avait eu l'imprudence de pleurer sur le passage de la charrette.

Le geôlier en chef vint recevoir le Marseillais et fit ouvrir la porte.

Puis il reconnut Robespierre et salua.

« Montrez-nous le livre d'écroq, » dit le Marseillais.

Le geôlier se fit apporter le registre, et le Marseillais indiqua du doigt à Robespierre la notice qui concernait la citoyenne Armande de Vêrinères, entrée le... condamnée le... réintégrée à la Conciergerie, dans le cabanon n° 14.

Robespierre dit au geôlier :

« Cette femme est-elle toujours ici ?
 — Toujours.
 — Persiste-t-elle à soutenir qu'elle n'est pas enceinte ?
 — Depuis deux jours elle ne parle pas et reste constamment couchée.

— Mais elle mange ?
 — Oui, lorsque nous sommes retirés.
 — Et elle ne vous adresse jamais la parole ?
 — Jamais.
 — Quel âge a-t-elle ?
 — Vingt ans.
 — Est-elle belle ?
 — Comme un ange.
 — Aristocrate ! dit le Marseillais, tu sais bien qu'il n'y a plus d'anges ! »

Robespierre sourit, et s'adressant au greffier :
 « Prenez une plume et de l'encre, et conduisez-nous au cabanon n° 14. »

Le geôlier obéit.
 Lorsque la porte du cabanon se fut ouverte, il se fit un léger mouvement sur le lit de sangles qui en occupait le fond.

La prisonnière, qui dormait toute vêtue, s'éveilla et leva la tête. Robespierre fit un pas en arrière, tant il fut frappé de sa beauté.
 « C'est un beau brin de fille, ma foi ! » dit le Marseillais.

La prisonnière les regardait tous deux alternativement et semblait se dire :

« Que peuvent-ils me vouloir ? Est-ce le bourreau et un juge ? ou bien sont-ce deux bourreaux ? »

— Citoyenne, dit Robespierre, vous avez été condamnée à mort, et on n'a sursis à votre exécution que parce qu'il a été reconnu que vous étiez enceinte. »

La prisonnière se leva, regarda Robespierre en face et partit d'un éclat de rire.

« Ah ! bon ! dit-elle, je vois que vous ne savez rien, vous autres !... »

Ces mots dans la bouche d'une aristocrate étonnèrent singulièrement le proconsul.

« Je n'ai jamais été condamnée à mort... et je ne suis pas enceinte !... »

— C'est pourtant bien la citoyenne Armande de Vérinières ? demanda Robespierre au geôlier.

— Oui, dit ce dernier.
 — Non, » dit la prisonnière.

Le Marseillais haussa les épaules.
 « Je ne m'attendais pas, dit-il, à ce qu'elle nierait son identité. »

La prisonnière s'était assise sur son lit et riait toujours.

« Voici trois jours que je suis ici, disait-elle, et ils n'y sont tous trompés ! tous ils me prennent pour la citoyenne de Vérinières... mais ne vous chagrinez pas, mes bons messieurs, la citoyenne de Vérinières est en lieu sûr... et ceux qui m'ont mise à sa place... »

Ces mots arrachèrent un cri de surprise à Robespierre et au Marseillais.

« Qui donc êtes-vous ? dit Robespierre.
 — Une chanteuse des rues qu'on appelle Farandole, » répondit-elle.

Robespierre regardait Farandole.
 La ballerine reprit, riant toujours :

« Vous êtes vêtu de noir, vous ; votre cravate blanche et votre gilet blanc me prouvent que vous êtes un homme sérieux, un homme du gouvernement.

— Après, dit froidement Robespierre.

— Vous venez m'interroger, poursuivait la danseuse ; vous venez savoir si je m'appelle Armande de Vérinières, n'est-ce pas ?

— Oui, dit le proconsul.

— Eh bien ! non... répondit Farandole. Je suis une danseuse, une ballerine, une fille des rues ; tout le monde à Paris me connaît ; tout le monde sait qui je suis... Je m'appelle Farandole... Je chante rue des Bons-Enfants... Demandez... tout le monde vous le dira !... »

Robespierre leva sur le Marseillais un regard sévère.
 « Qui trompe-t-on ici, dit-il, est-ce toi ou moi ? »

— Peut-être tous les deux, » répondit Olivier Brun décontenancé.

Farandole continua :

« Je te reconnais maintenant, citoyen, avec ton gilet blanc et ton habit noir, tes lèvres minces et ton visage blême, et tes petits yeux

gris sans chaleur. Tu es Robespierre, le grand citoyen, le pourvoyeur de la guillotine. »

Robespierre ne sourcilla point. Sa voix ne subit aucune altération.

« Mon enfant, dit-il simplement, ne cherchez point à me tromper. Si vous êtes mademoiselle Armande de Vérinières, dites-le hardiment. C'est la liberté que je vous apporte. »

Farandole se mit à rire de nouveau.

« Mademoiselle de Vérinières, dit-elle, n'a pas besoin de sa liberté ; elle est libre depuis trois jours. Depuis trois jours elle a quitté Paris... me laissant ici à sa place... car je lui ressemble comme la goutte d'eau ressemble à la goutte d'eau. »

Ces derniers mots jetèrent une clarté dans les ténèbres dont cette aventure emplissait le cerveau de Robespierre.

Il fronça le sourcil.
 « Ah ! dit-il, vous ressemblez à la citoyenne de Vérinières ? »

— Oui.
 — Et vous avez pris sa place dans ce cachot ?

— Oui. »
 Robespierre se tourna vers le geôlier.

« A ton tour, dit-il, explique-toi... »
 Le geôlier répondit :

« Cette femme est bien la citoyenne Vérinières ; Dieu ne fait pas deux créatures semblables.

— Envoyez chercher les gens de mon quartier, dit Farandole, et vous verrez... ils me reconnaîtront tous.

— Mais enfin, reprit Robespierre, si vous n'êtes pas la citoyenne Vérinières, comment êtes-vous entrée ici ?

— Deux hommes m'ont amenée.
 — Ah !

— L'un d'eux, en franchissant le seuil extérieur de la Conciergerie, a montré une petite plaque de cuivre... et on l'a laissé passer.

— Et cet homme vous a amenée ici ?
 — Oui. »

Robespierre regarda de nouveau le geôlier :
 « Est-ce vrai, cela ? »

— Oui, citoyen. On m'a montré une médaille de député, et j'ai cru devoir obéir.

— Et cette femme était avec eux ?
 — Elle ou une autre, car maintenant, je n'y comprends plus rien.

— Et moi je comprends tout maintenant, » dit Robespierre.

Olivier Brun était fort calme.
 « Citoyenne, dit-il à Farandole, connaissez-vous les hommes qui vous ont amenée ici ? »

— Peut-être...
 — Pourriez-vous les nommer ?

— Tu es naïf, toi, citoyen, répondit la jeune fille avec ostentation. Penses-tu donc que je vais donner de la besogne à la guillotine ?

— Prends garde ! dit Robespierre à son tour. Tu joues gros jeu, ma petite... »

— Allons donc ! je n'ai pas peur de la mort, moi... »
 Et le sourire abandonna ses lèvres, et une larme roula dans ses yeux.

« Est-ce que j'ai besoin de vivre, moi ? N'a-t-on pas guillotiné Victor ? »

Le Marseillais se frappa le front.
 « Ah ! dit-il, je me souviens... et je te reconnais... oui, tu es Farandole ! »

Puis, se penchant à l'oreille de Robespierre :

« Nous tenons bien mieux notre homme, dit-il, que si nous avions la vraie citoyenne Vérinières sous la main.

— Comment cela ?
 — J'ai mon plan, dit Olivier Brun. Seulement il faut mettre cette jeune fille en liberté.

— Ah !
 — C'est le seul moyen de le prendre au piège... comme une bête fauve.

— Soit ! » dit Robespierre.

Et il dit au geôlier tout tremblant et qui s'attendait à être révoqué :

« Va me chercher le livre d'érou.

— Est-ce aujourd'hui que vous allez me guillotiner ? demanda Farandole, qui n'avait pu entendre ce que le Marseillais et le citoyen Robespierre s'étaient dit tout bas.

— C'est aujourd'hui... et tu vas nous suivre. »

Farandole ne témoigna ni surprise ni terreur.

« Comme vous voudrez, » dit-elle.

Robespierre avait pris une plume et écrivait ces lignes en marge du nom de mademoiselle Armande de Verinières :

« Evadée... Les citoyens Robespierre, représentant du peuple, et Olivier Brun, agent de police, s'étant transportés à la Conciergerie et ayant pénétré dans le cachot précédemment occupé par la citoyenne Armande Verinières, y ont trouvé une jeune fille lui ressemblant, mais qui a constaté son identité et prouvé qu'elle se nommait Farandole et était chanteuse ambulante. Cette jeune fille avait été substituée à la citoyenne Verinières.

« Le citoyen Robespierre a ordonné son élargissement immédiat. »
Quand il eut fini, le proconsul passa la plume à Olivier Brun, qui signa.

Puis il fit signer le geôlier, et dit enfin à Farandole :

« Sais-tu écrire ? »

— Un peu...

— Lis et signe cela.

Farandole lut avec étonnement, puis elle regarda cet homme terrible à qui on faisait la réputation d'un tigre.

« Comment, dit-elle, vous me mettez en liberté ? »

— Oui.

— La guillotine ne veut donc pas de moi ?

— La guillotine ne veut pas des innocents.

— Oh ! dit-elle d'un air sombre, Victor était innocent, lui aussi.

Robespierre ne répondit pas ; mais il prit le manteau de la ballerine et le lui jeta sur les épaules.

« Viens avec nous, dit-il.

— Où me conduisez-vous ?

— Hors d'ici.

— Et après ?

— Après, tu iras où tu voudras.

Une demi-heure après, Farandole errait seule par la rue Saint-Honoré et se dirigeait vers la rue Villado.

Lorsqu'elle fut au seuil de la maison où elle logeait avec sa mère, elle hésita un moment et se retourna, saisie d'une vaine inquiétude.

Elle craignait que ses libérateurs ne l'eussent suivie.

Mais la rue était déserte, et elle entra.

« Ah ! citoyenne, lui dit la concierge, que t'est-il donc arrivé depuis trois jours qu'on ne t'a vue ? Sais-tu que nous avons été bien en peine de toi dans la maison ? »

— J'ai été en voyage, répondit Farandole.

— Je craignais qu'on ne t'eût arrêtée, rapport à tes opinions sur la république.

Farandole ne répondit pas.

« Mais ce matin, continua la portière, nous avons eu de tes nouvelles, ta mère et moi.

— Et par qui ? demanda Farandole.

— Par un homme qui est venu et nous a dit qu'il t'attendait ce matin.

— Et cet homme ?

— Il est là-haut...

— Chez moi ?

— Oui, je lui ai donné la clef.

— Voilà qui est étrange ! » pensa Farandole.

Puis elle songea aux protecteurs mystérieux de mademoiselle de Verinières.

« C'est l'un d'eux sans doute, » pensa-t-elle.

Et elle monta.

En ce moment un homme se montra au coin de la rue Villado.

C'était le Marseillais.

XXI

Un homme était monté chez Farandole.

Avant la singulière aventure qui lui était advenue, la danseuse habitait, rue Villado, deux petites pièces mansardées où elle demeurait seule.

La vieille femme qui prétendait être sa mère se contentait d'une mansarde située au-dessus.

Ainsi l'avait voulu Farandole, au temps de Victor, le prétendu soldat, qui n'était autre qu'un marquis.

Le logis de Farandole était petit, pauvre, mais merveilleusement propre, et respirait un certain parfum artistique.

Cette pauvre enfant qui dansait sur la place publique, les larmes aux yeux, cette fille des rues, vêtue d'oripeaux, avait un je ne sais

quoi de véritablement artiste qui l'avait entraînée à emplir son réduit de meubles et d'objets inconnus au vulgaire.

Sur une console, il y avait une statuette de Clodion ; deux petits tableaux de Boucher ornaient les murs. Une méchante étagère supportait quelques livres, — le théâtre de Molière, celui de Voltaire, un volume de vers d'André Chénier, et deux ou trois romans de madame de Lafayette.

Farandole gagnait assez largement sa vie.

Au café-concert de la rue des Bons-Enfants, on lui donnait six livres par soirée — ce qui à cette époque, équivalait à vingt francs d'aujourd'hui.

La ballerine employait ses économies à orner son petit logis.

Depuis la mort de son Victor adoré, elle n'avait plus d'autre passion.

Un soir, un homme l'avait suivie.

C'était un gros marchand du quartier Saint-Denis, capitaine dans la garde civique, un homme considéré dans sa section, et qui n'avait pas peur d'être pris pour un aristocrate.

Il était monté chez Farandole et lui avait dit naïvement :

« Je suis riche, je n'ai pas de femme et je vous aime ; voulez-vous m'épouser ? »

Farandole lui avait répondu :

« Je suis veuve, et le mort que j'ai dans le cœur n'a pas laissé de place aux vivants. »

Farouche en sa douleur, la ballerine n'avait pas d'amants et ne voulait point en prendre. Elle voulait montrer fidèle au souvenir de Victor.

Quand elle arriva à sa porte ce matin-là, elle s'arrêta tout émue.

Quel était donc cet homme qui l'attendait et à qui on avait donné sa clef ?

Cette clef était dans la serrure, à l'extérieur, et il n'y avait qu'à la tourner pour entrer.

Et cependant Farandole éprouva comme un affreux battement de cœur.

Quelque chose, une voix secrète, sans doute, lui disait qu'elle tenait dans sa main la vie de plusieurs personnes, et que des passions gémissantes, de vastes intérêts, se groupaient mystérieusement autour d'elle.

Un léger bruit qui se fit à l'intérieur triompha de son hésitation.

Elle tourna la clef et entra.

Un homme était debout dans la première pièce, — enveloppé dans un grand manteau, le visage couvert d'un masque rouge.

« Je vous attendais, » dit-il.

Farandole reconnut la voix de l'homme à qui, dans la nuit de son incarcération, elle avait donné le bras depuis la rue de l'Arbre-Sec jusqu'à la Conciergerie ; de l'homme qui avait écouté, les larmes aux yeux, la touchante et sinistre histoire de Victor.

« Vous ! dit-elle, c'est vous ? »

— C'est moi, dit-il, je vous attendais...

— Vous saviez donc que je sortais de la Conciergerie ?

— Si je ne l'avais pas su, répondit-il d'une voix émue, vous y aurais-je conduit ?

— Mais qui donc êtes-vous ? fit-elle avec un étonnement mêlé de crainte.

— Un homme qui pleure les victimes et qui exécute les bourreaux...

— Ah ! fit-elle, naïve et égoïste en sa douleur, vous en avez aimé Victor, vous ?

— Je l'ai connu... je l'ai aimé...

Farandole s'élança les mains tendues vers cet homme dont elle ne pouvait voir le visage.

Il la prit dans ses bras, l'y serra avec émotion, et poursuivit :

« Au nom de Victor, écoutez-moi... »

— Ah ! parlez...

— Vous avez sauvé Armande, mon enfant, reprit le masque rouge, mais ce n'est point encore assez...

— Pour qui faut-il mourir ? demanda-t-elle avec une simplicité sublime.

— Il ne s'agit pas de mourir, mais de vivre... de vivre pour un être qui aime Armande comme vous aimez Victor...

— Ah !

— Et contre qui on s'acharne, dont on a médité la perte.

— Parlez, dit-elle. Ce que vous ordonnerez, vous qui avez connu Victor, je le ferai.

— Bien. Racontez-moi alors comment vous êtes sortie... Qui vous a délivrée ?

— Robespierre.
 — Je m'en doutais, » murmura le masque rouge.
 Farandole lui raconta ce qui s'était passé.
 « Avez-vous su ce que Robespierre a écrit sur le livre d'érou ?
 — Oui.
 — Avez-vous signé ?
 — Oui. »
 Le masque rouge parut réfléchir.
 « Écoutez-moi bien, mon enfant, dit-il enfin. Vous vous souvenez de l'homme qui allait tous les soirs rue des Bons-Enfants ?
 — Oui. Celui qui m'a proposé de sauver Armande ?
 — Justement. Le reconnaissez-vous, si l'occasion vous plaçait devant lui ?
 — Si je le reconnaîtrais ? dit-elle. Oh ! il a un regard qui pénètre la pensée, une voix qui vibre au fond du cœur.
 — Eh bien ! dit le masque rouge, cet homme, si vous le rencontrez, il ne faudrait pas le reconnaître.
 — Ah !
 — Si vous le reconnaissiez...
 — Eh bien ?
 — Vous le tueriez plus sûrement que le couteau de la guillotine. »
 Farandole frissonna.
 « Cet homme, poursuivit le masque rouge, est en danger de mort. Si jamais on vous mettait en sa présence, niez énergiquement l'avoir jamais vu.
 — Je vous le jure ! dit Farandole.
 — Vous êtes en liberté, continua l'inconnu, mais tout n'est point fini. Il peut se faire qu'on vous arrête aujourd'hui même, qu'on vous conduise devant un juge qui vous interrogera...
 — Que dois-je dire ? que dois-je taire ?
 — Vous tairez votre rencontre avec l'inconnu du café-concert.
 — Bien.
 — Et si on vous demande qui vous a conduite à la Conciergerie, vous parlerez de nous.
 — Mais je ne vous connais pas, fit elle naïvement.
 — C'est précisément pour cela !
 — Ah ! oui, dit-elle, je comprends...
 — Adieu, dit le masque rouge qui enfoua son chapeau sur ses yeux et ramena un pan de son manteau sur son visage.
 — Vous partez ? dit Farandole émue.
 — Oui, mais nous nous reverrons... et bientôt.
 — Ah ! tant mieux ! fit-elle.
 — Rentrez chez vous chaque soir, et regardez souvent en arrière pour voir si vous n'êtes point suivie.
 — Bien, et si on me suit...
 — Avez-vous une amie, une connaissance, quelqu'un à qui vous puissiez, au besoin, demander l'hospitalité ?
 — Je connais une jeune fille, une camarade qui chante, comme moi, pour vivre.
 — Son nom ?
 — La Blonde.
 — Où demeure-t-elle ?
 — Rue Saint-Sauveur. »
 Le masque rouge réfléchit de nouveau.
 « Êtes-vous sûre de cette fille ?
 — Comme de moi-même.
 — La croyez-vous incapable de vous trahir jamais ?
 — Elle mourrait pour moi.
 — Eh bien, ce soir, allez chez la Blonde.
 — J'irai.
 — Et attendez-moi... »
 L'inconnu mit un chaste baiser, un baiser de frère, sur le front de la ballerine, et s'en alla.

Dans la rue, à moitié enseveli sous l'ombre d'une porte cochère, le Marseillais attendait.

L'homme au masque rouge sortit.

Mais, dans l'allée étroite et sombre de la maison où logeait Farandole, il avait eu le temps d'opérer en lui une entière métamorphose.

Il avait jeté son manteau, ôté son masque, appliqué sur son visage une large barbe d'un blond roux.

Le Marseillais vit sortir un homme en carmagnole, les mains dans ses poches, le bonnet rouge sur la tête, un brûle-gueule aux dents. Cet homme passa près de lui en sifflant l'air du Ça ira ! et,

trompé par les apparences, le Marseillais le laissa passer et se dit :

« Ce n'est pas celui que j'attends... Pourvu que mes hommes ne tardent point à venir. Le baron a un rude poignet, et ce n'est point moi tout seul qui pourrais l'arrêter. »

Il se remit à son poste d'observation et attendit encore.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis des pas se firent entendre à l'autre extrémité de la rue, et trois hommes, dont le costume équivoque et les allures dénotaient des hommes de police, vinrent à lui.

« Allons, mes enfants, leur dit le Marseillais, je vois que le citoyen Robespierre n'a pas perdu de temps.

— Aussitôt prévenus, dit l'un d'eux, nous sommes partis.

— Êtes-vous bien armés ?

— Parfaitement. »

Et chacun d'eux entr'ouvrit sa carmagnole et montra deux pistolets à sa ceinture.

« Quel est celui de vous qui tire le mieux ?

— C'est Bouisson, dit l'un.

— Moi, dit celui à qui on donnait ce nom, je mets, à vingt pas, une balle de pistolet dans un rouge liard.

— Alors, c'est toi qui feras le coup.

— Ah !

— Le coup est payé cinq cents livres.

— Sur qui faut-il tirer ?

— Sur un homme que nous allons arrêter là, dans cette maison.

— Comment est-il ?

— Il a un masque.

— Bon, je briserai le masque.

— Allons, venez... ça presse !... »

Et le Marseillais se dirigea vers la maison de Farandole.

« Où allez-vous, citoyens ? dit la portière, émue à la vue de ces hommes de mauvaise mine.

— Chez la citoyenne Farandole.

— Elle n'y est pas...

— Bah ! nous verrons bien. »

Et il monta, suivi de ses trois hommes, sans que la portière songât à l'arrêter.

Farandole avait eu à peine le temps de se débarrasser de son manteau.

Lorsqu'elle entendit frapper, elle courut ouvrir, croyant que c'était le masque rouge qui revenait.

« Ah ! c'est vous, dit-elle en reconnaissant le Marseillais.

— Oui, ma petite.

— Est-ce que vous avez du regret ?

— De quoi donc ?

— Mais de m'avoir mise en liberté.

— Non certes.

— Vous ne venez pas m'arrêter !

— Toi, non.

— Qui donc, alors ?

— Un homme que tu as caché ici... »

Farandole se mit à rire.

« Vous êtes fou... dit-elle. Il n'y a personne ici... »

Mais le Marseillais courut ouvrir la porte de la seconde pièce.

Cette pièce était vide comme la première. Il ouvrit un cabinet, un placard, regarda sous le lit...

Farandole jouait l'étonnement le plus profond.

« Mais puisque je vous dis qu'il n'y a personne, fit-elle.

— Tonnerre ! hurla le Marseillais, l'oiseau s'est envolé ! »

Farandole regarda les agents en riant :

« Je crois, dit-elle, que votre patron est fou, citoyens. »

Le Marseillais fut pris d'un accès de rage.

« Il y avait quelqu'un ici tout à l'heure, dit-il en secouant rudement le bras de Farandole.

— Je n'ai vu personne.

— Prends garde !

— Bah ! dit la ballerine, vous savez bien que je ne crains pas la mort. Emmenez-moi en prison, si vous ne me croyez pas. »

Le Marseillais fut dupe de ce calme.

« J'ai été mal renseigné, murmura-t-il avec dépit ; adieu, petite. »

Et il fit un signe à ses trois agents.

« Filons, ajouta-t-il, ce sera pour demain. »

Tous trois redescendirent.

Mais, comme il atteignait la dernière marche de l'escalier, le Marseillais trébucha.

Il venait de se hâter à quelque chose de mou; et, se baissant, il ramassa un manteau.

Un manteau gris... l'uniforme des masques rouges.

En même temps, un des hommes relevait un autre objet.

« Tiens! qu'est-ce que cela? » fit-il.

Le Marseillais poussa un cri de rage.

Il avait reconnu un masque de velours écarlate.

« Ah! le brigand, murmura-t-il, en se souvenant de l'homme à la barbe rouge, vêtu d'une carmagnole, qui avait, tout à l'heure, passé auprès de lui... je ne l'ai pas reconnu. N'échappera-t-il donc toujours? »

Et il courut chez Robespierre, qui demeurait à côté, rue Saint-Honoré.

Après le départ du Marseillais et de ses agents, Farandole demeura un instant incertaine sur le parti qu'elle prendrait. Elle songea d'abord à quitter son domicile, de peur que le Marseillais, se ravissant, ne vint l'arrêter. Puis elle se souvint des recommandations du masque rouge, qui lui avait dit : « Prenez garde qu'on ne vous suive. »

Elle changea de vêtements et monta à l'étage au-dessus.

La vieille femme qui prétendait être sa mère dormait encore et n'avait plus d'elle aucun souci.

Farandole pénétra dans la mansarde sans qu'elle s'éveillât.

La vieille rêvait tout haut et disait :

« C'est pas avoir de chance, citoyens, que d'avoir élevé cette enfant-là pour la perdre un beau soir. Aussi je vas aller trouver la Blonde. C'est une bonne fille, la Blonde, et pas vertueuse comme cette chipie de Farandole. Elle aime à rire, au moins; les amants se succèdent chez elle, et c'est tout profit. »

Farandole fut glacée par ces paroles ignobles.

Elle se retira sur la pointe des pieds comme elle était entrée, et redescendit chez elle sans avoir éveillé la vieille femme.

Puis elle ouvrit sa fenêtre.

Farandole avait un voisin — un tout jeune homme, un ouvrier qui la regardait avec extase lorsqu'elle daignait se montrer.

Ce jeune homme habitait la maison voisine, mais sa fenêtre et celle de Farandole étaient situées vis-à-vis l'une de l'autre, et une cour étroite les séparait.

L'ouvrier était un beau et pâle garçon de vingt ans, fumiste de son état. Il aimait Farandole avec frénésie, et Farandole avait deviné cet amour; mais, on le sait, Farandole ne voulait plus et ne pouvait pas aimer.

Un salut, quelquefois un sourire triste, c'était tout ce que Baluche avait jamais recueilli.

Le fumiste s'appelait Baluche.

C'était un enfant de Paris, né, dans une rue sombre, de parents inconnus, poussé au hasard, comme presque toutes les belles plantes, et qui s'était développé au soleil de la vie parisienne, le plus chaud de tous les soleils.

Baluche contemplait depuis trois jours les fenêtres closes de Farandole et se livrait aux plus tristes commentaires sur le sort de la ballerine, lorsque l'une de ses fenêtres s'ouvrit.

Baluche poussa un cri de joie.

Farandole le vit et lui sourit.

« Bonjour, mon voisin, » dit-elle.

Baluche sentit ses jambes fléchir sous lui. C'était la première fois que Farandole lui adressait la parole.

« Bonjour... mademoiselle... » balbutia-t-il.

Elle posa un doigt sur ses lèvres :

« Chut! fit-elle, ne vous servez donc pas de mots aristocrates... »

Baluche se prit à sourire et répéta :

« Bonjour, citoyenne. »

Puis, comme Farandole semblait disposée à lier conversation, il lui dit :

« Est-ce que vous êtes allée en voyage? »

— Oui, mon voisin.

— Mais vous êtes de retour pour longtemps?

— Oh! je le pense... »

Farandole, tout en répondant aux questions du jeune homme, mesurait la distance qui séparait les deux fenêtres et qui était d'une dizaine de pieds environ, mais au-dessous la cour s'ouvrait brève, profonde, sinistre, et donnait le vertige.

« Qu'est-ce que vous regardez donc là, citoyenne? poursuivit Baluche.

— Je vois que nous sommes bien près, voisin.

— Ah! dit le fumiste qui s'enhardit, je parierais bien d'aller chez vous sans descendre mon escalier ni remonter le vôtre.

— Vraiment!

— Oh! ça, oui.

— Comment feriez-vous?

— Je prendrais une planche qui fait partie de mes outils, elle a douze pieds de long; je la poserais d'un bout sur votre fenêtre, de l'autre sur la mienne, et je passerais à pieds joints.

— Bah!

Le fumiste eut un accès d'audace.

« Voulez-vous parier? dit-il.

— Pour cela, il faudrait que je visse la planche. »

Baluche ne se le fit pas répéter. Il disparut de la croisée et revint dix secondes après armé de la planche.

Elle était de sapin, épaisse de deux pouces, large de huit à peine.

« Et vous passeriez là-dessus? demanda Farandole.

— Oui, citoyenne.

— La tête ne vous tournerait pas?

— Non.

— Je veux voir cela, dit la ballerine.

— Vrai?... vous... voulez...

— Oui.

— Vous me permettrez d'aller chez vous?

— Prenez garde! dit Farandole en riant, si vous êtes émus, la tête vous tournera... »

Mais le fumiste avait déjà lancé la planche, tout en la retenant par un bout, et il l'appuyait sur la croisée de Farandole.

« Bon! dit celle-ci, tenez-la bien...

— Pourquoi? demanda Baluche stupéfait.

— Mais, dit-elle en riant, parce que je vais vous prouver que j'en sais autant que vous... »

Et avant que le jeune homme eût eu le temps de jeter un cri et de s'y opposer, Farandole fut debout sur le bord de sa croisée et appuya un pied sur la planche.

Baluche devint plus pâle encore qu'il n'était d'ordinaire.

Mais Farandole attachait sur lui un regard d'une incroyable énergie.

« Maintenez la planche, dit-elle, et ne criez pas... »

Elle fit deux pas en avant, au-dessus de l'abîme, et Baluche ferma les yeux. Ce qu'il aurait eu le courage de faire l'épouvantait exécuté par une femme, — une femme qu'il aimait. — Mais Farandole était brave; et son cœur ne battait pas plus vite, son pied demeura sûr... Elle passa, regardant droit devant elle, et lorsqu'elle fut à deux pieds de la croisée de Baluche, elle s'élança et tomba, les pieds joints, dans les bras du jeune homme, qui jeta un cri de joie.

Farandole lui dit alors :

« Retirez votre planche et fermez votre croisée... »

Il eut un battement de cœur.

« Je n'ai pas envie, continua-t-elle, de m'en retourner par le même chemin.

— Vous avez eu peur?

— Non, dit-elle avec calme.

— Eh bien, moi, dit Baluche, j'ai eu peur pour vous...

— Ah!

— J'ai cru que j'allais mourir... »

Farandole l'aidera à retirer la planche; puis elle ferma elle-même la croisée.

Puis encore elle prit les mains du jeune ouvrier dans les siennes, le regarda gravement et lui dit :

« J'ai deviné que vous m'aimiez... »

Baluche jeta un cri et tomba à genoux.

« Et alors, continua simplement Farandole, je suis venue à vous, parce que j'ai besoin de vous... »

— Ah! dit le jeune homme avec enthousiasme, faut-il mourir?... »

— Peut-être... » dit-elle d'un air sombre.

Et elle ajouta, pressant toujours sa main :

« Sait-on, par le temps qui court, si l'air qu'on respire n'est pas empoisonné? »

— Oh! murmura Baluche avec extase, mourir pour vous, c'est vivre... c'est le bonheur! »

XXII

Un conciliabule se tenait rue du Renard-Saint-Sauveur ce jour-là, vers neuf heures du soir, entre les masques rouges.

« Citoyens, disait le président, lorsqu'il s'agit d'aristocrates vulgaires, de gens ayant simplement conspiré contre la république, nous sommes de force à les tirer d'affaire, à Paris même, et sans nous préoccuper des moyens à employer pour les faire sortir de France. Mais aujourd'hui, citoyens, il s'agit d'une aristocrate hors ligne, d'une femme qui a soulevé des tempêtes sur son passage, et il est nécessaire de bien nous entendre. »

On écoutait religieusement le président, et le plus profond silence régnait dans l'assemblée.

« En quelques mots, reprit le président, je vais vous mettre au courant de la situation.

— Parlez ! parlez ! dirent plusieurs voix.

— L'aristocrate dont il s'agit s'appelle mademoiselle Armande de Vérinières.

— Mais nous l'avons sauvée ! dit un masque rouge.

— Elle est en liberté ! dit un autre.

— Elle s'est réfugiée, ajouta un troisième, dans l'hôtel de l'ambassade d'Espagne.

— Tout cela est vrai.

— Donc elle est en sûreté ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Voici : la citoyenne Vérinières, aristocrate, royaliste, condamnée à mort, importait peu au citoyen Robespierre. Il a écrit de sa main sur le livre d'érou : *exadée*, et, sans des motifs particuliers, il ne se donnerait point la peine de la faire rechercher.

— Quels sont ces motifs ?

— Un homme a voulu, comme nous, sauver Armande.

— Et... cet homme ? demanda un masque rouge, silencieux et sombre jusque-là.

— Cet homme est puissant dans le gouvernement actuel, cet homme a inspiré une haine jalouse, violente, implacable à Robespierre. »

Un nom courut, prononcé tout bas, dans les rangs de l'assemblée.

« Ah ! dit le masque rouge qui avait demandé d'une voix émue quel était cet homme, il a voulu sauver Armande ? »

— Oui.

— Et Robespierre le sait ?

— Oui. »

Les masques rouges se regardèrent silencieusement.

« Maintenant, continua le président, vous devinez qu'il mettra tout en œuvre pour perdre mademoiselle de Vérinières, dans l'espérance de forcer son ennemi à se perdre avec elle. Dès lors même, l'hôtel de l'ambassade n'est plus un lieu d'asile : la police y pénétrera par la force ou par la ruse. »

Le masque rouge à la voix émue, qui n'était autre que le chevalier de Rochemaure, eut un frisson d'épouvante.

« Nous n'aurons fait que reculer pour mieux sauter, continua le président ; la guillotine est là... »

— Eh bien, murmura le chevalier, je mourrai avec elle.

— Numéro 17, dit sévèrement le président, je ne saurais trop blâmer ces paroles. Les masques rouges se doivent les uns aux autres et n'ont pas le droit de disposer de leur vie. D'ailleurs, il ne s'agit pas de mourir avec mademoiselle de Vérinières, mais de la sauver... »

Si le président s'exprimait ainsi, c'est qu'il avait trouvé un moyen.

On attendit, anxieux.

« Citoyens, reprit-il, je viens vous demander un crédit et des pouvoirs illimités ; le reste me regarde.

— Comment ! dit un masque rouge, vous n'avez pas besoin de nous ?

— Non, si ce n'est du numéro 17. »

Le chevalier de Rochemaure respira.

« Le crédit m'est-il accordé ? »

— Oui, oui ! dit l'assemblée tout entière.

— Alors je prierai le caissier de vouloir bien me compter trois mille louis.

— Ils seront chez vous dans une heure, répondit le caissier, qui se trouvait dans la foule.

— Et les pouvoirs sont-ils illimités ?

— Oui, oui.

— Alors, dit froidement le président, je puis vous affirmer d'avance que le citoyen Robespierre est battu... et je lève la séance. — Au revoir, citoyens ! »

Quelques minutes après, deux hommes en carmagnole, un brôle-gueule aux dents, heurtaient à la porte de la chanteuse qu'on appelait la Blonde.

La Blonde était une grande fille assez jolie, au regard provocant et dévergondé, aux cheveux d'un blond presque roux ; elle avait une jolie voix, dansait à ravir, avait un cœur excellent, changeait d'amant tous les deux jours, et cultivait les établissements de coin de rue où on débile de l'eau-de-vie, des prunes et des chinots.

Elle avait chanté et dansé avec Farandole, et Farandole, fille économe et sage, lui avait rendu plus d'un service.

De là leur liaison.

La Blonde habitait au premier étage ; chaque meuble, chez elle, était le souvenir d'un amour éteint ; et ses trois petites pièces étaient encombrées.

Une servante, assez accorte, cumulait chez elle les fonctions de femme de chambre et de cuisinière.

La Blonde était alors dans une veine assez heureuse ; un gros marchand de la rue des Bourdonnais s'était épris de ses charmes, et subvenait largement à ses besoins.

Lorsque les deux hommes en carmagnole frappèrent à sa porte, elle venait de recevoir la visite de Farandole.

La ballerine était arrivée chez elle enveloppée dans un grand manteau qui lui cachait le visage.

Il y avait déjà longtemps que les deux amies ne s'étaient vues.

« Bonjour, ma petite, dit la Blonde. As-tu besoin de moi ? veux-tu de l'argent ? Tiens... »

Et elle ouvrit un tiroir qui était rempli de pièces d'or.

« Non, dit la ballerine en souriant, je n'ai pas besoin d'argent. Mais j'ai besoin de toi.

— Parle.

— Tu vas me cacher... »

La Blonde tressaillit.

« Est-ce qu'on te poursuit ? dit-elle.

— Oui.

— Eh bien, reste ici... et s'ils veulent arriver jusqu'à toi, ils me marcheront sur le corps !

— Tu es une bonne fille, dit Farandole, une amie vraie.

— Tiens ! fit la Blonde, je voudrais bien voir qu'on ne se fît pas exterminer pour toi ! »

Tandis que la Blonde parlait ainsi, les hommes en carmagnole frappaient à la porte.

« Ah ! mon Dieu ! s'écria la chanteuse, ce sont eux... »

— Non, je ne crois pas, dit Farandole ; j'ai bien pris mes précautions... on ne m'a pas suivie.

— C'est égal, je n'ouvrirai pas.

— Au contraire, il faut ouvrir.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai un rendez-vous chez toi. »

Et Farandole se jeta derrière un rideau.

« Ouvre ! » dit-elle impérieusement.

Dans l'escalier, les deux hommes en carmagnole avaient posé un masque sur leur visage.

La Blonde recula effrayée.

Mais l'un d'eux lui dit :

« Ne craignez rien, nous sommes des amis de Farandole.

— C'est vrai ! » s'écria la ballerine qui sortit de sa cachette.

Elle avait reconnu la voix du masque rouge.

C'était celui qui était venu chez elle le matin.

« Ah ! dit-il, vous êtes déjà ici ? »

— J'arrive.

— Vous a-t-on suivie ?

— Je ne crois pas.

— Il faut que je cause seul avec vous, reprit le masque.

— Venez, » dit Farandole, qui le fit entrer dans la seconde pièce et referma ensuite la porte.

Le masque rouge s'assit.

« Ma petite, dit-il, est-ce que, il y a trois mois, un homme ne vous a pas offert de l'épouser ? »

— Oui.

— Connaissez-vous cet homme ?

— C'est un négociant, il s'appelle Marius Gratiot.

— Pensez-vous qu'il vous aime encore ?

— Je le crois.

— Il faut vous en assurer.

— Mais, dit Farandole inquiète, pourquoi me demandez-vous cela ?... »

— Je vous le dirai plus tard. Cet homme, dont je savais le nom aussi bien que vous, est capitaine dans la garde civique?

— Oui.

— Mais il a des relations fréquentes, pour son commerce, avec la Flandre, et il se rend tous les mois à Tournai.

— Je ne sais pas, dit Farandole.

— Si vous étiez sa femme, il vous emmènerait, et personne n'y trouverait à redire.

— Sa femme! s'écria Farandole effrayée.

— Rassurez-vous, c'est une simple supposition.

— N'importe! fit-elle, j'ai eu bien peur...

— Vous ne voulez donc plus nous servir, nous qui avons connu et aimé Victor?

— Oh! si, dit Farandole.

— Eh bien, alors, reprit le masque rouge, écoutez ce que nous attendons de vous.

Le citoyen Marius Gratiot était un gros commerçant excessivement riche et qui s'était fait nommer capitaine dans la garde civique, bien plus pour dissimuler son argent que pour servir la patrie.

Il était, au fond, assez tiède, malgré ses rodomontades républicaines, et souhaitait *in petto* le retour de la monarchie.

Il avait quarante-huit ans, un gros ventre, une tête chauve, de petits yeux gris, des lèvres épaisses et un grand air de bonhomme, tempéré par les signes caractéristiques d'un tempérament violent et de grossiers appétits.

Négociant rangé, du reste, il menait de front son amour malheureux et ses affaires qui prospéraient.

Chaque soir, quand ses commis étaient partis, il faisait sa caisse, mettait au net ses écritures, et s'en allant ensuite au café-concert de la rue des Bons-Enfants voir et entendre Farandole. Se placer dans le coin le plus obscur et la voir, — c'était tout son bonheur, toute sa vie.

Or, depuis quatre jours, le bonheur s'était évanoui pour lui, et le pauvre homme se sentait mourir, car Farandole n'avait point reparu au café de la rue des Bons-Enfants.

Qu'était-elle devenue?

Les bruits les plus sinistres avaient couru sur son compte, et l'infortuné capitaine de la garde civique en avait la chair de poule.

Or, ce soir-là, comme la veille, comme les jours précédents, il était allé rue des Bons-Enfants, espérant y revoir la ballerine ou savoir du moins quelque chose sur son sort.

Il n'avait rien appris et était rentré chez lui en proie à une morne désolation.

Les natures peu cultivées et les natures d'élite ont un point de contact; toutes elles cherchent dans le travail un remède au désespoir.

Marius Gratiot s'était donc plongé, ou plutôt essayait de se plonger dans de vastes calculs d'arithmétique, lorsqu'il entendit un léger bruit.

On frappait doucement à sa porte.

— Qui est là? demanda-t-il.

— Moi, répondit une voix jeune et douce.

L'honnête négociant jeta un cri, se précipita vers la porte, l'ouvrit et demeura bouche bée, stupide, les mains étendues, en présence d'une femme.

C'était Farandole.

— Vous!... vous! dit-il, vous!...

Et il la regardait avec extase, et semblait lui dire par son attitude :

« Je fais un rêve! »

Farandole entra et referma la porte, puis elle ôta son manteau, qu'elle jeta sur une chaise, et elle apparut au quadragénaire plus belle et plus éblouissante que jamais.

— Monsieur Gratiot, dit-elle alors, j'ai eu que vous vous étiez plusieurs fois informé de moi, et je viens vous remercier...

Ces mots furent dits simplement, avec une gravité triste.

— Ah! si vous saviez, murmura le pauvre homme, combien j'ai souffert!...

— Je le sais.

Ces trois mots lui causèrent une joie d'enfant.

Il se mit à genoux devant elle, lui prit les mains, y imprima ses lèvres et laissa tomber dessus une grosse larme silencieuse.

— Vous êtes bonne!... balbutia-t-il.

Farandole le releva.

— Je viens vous remercier, dit-elle et vous demander pardon.

— Pardon! exclama-t-il, pardon à moi?

— Oui.

— Mais que m'avez-vous donc jamais fait?

— Je vous ai mal reçu un soir que vous étiez venu chez moi.

Une autre larme roula lentement sur la joue de Marius Gratiot.

— Ah! fit-il, c'est moi qui devrais vous demander pardon d'avoir osé espérer que vous, si jeune, si belle, vous pourriez aimer un pauvre vieux comme moi.

Farandole eut un sourire d'ange.

— Vous m'aimiez donc bien? demanda-t-elle.

Il ne répondit point, mais il montra son visage baigné de larmes.

— Et... vous m'aimiez encore?... »

Il se remit à genoux.

— A en devenir fou! »

Farandole redevenait sérieuse et triste.

— Eh bien, si je vous demandais quelque chose...

— Ah! parlez!... s'écria-t-il.

— Un grand sacrifice!...

— Parlez, répéta-t-il, ma vie et ma fortune sont à vous! »

Elle posa sa main blanche sur l'épaule de Marius Gratiot.

— Écoutez bien, dit-elle. Je suis une pauvre enfant abandonnée, qui chante et danse sur la place publique; je n'ai pas de nom, je n'ai pas de dot...

— Vous êtes belle! murmura-t-il avec extase.

— Je n'ai pas de famille... pas d'amis...

— Je vous tiens pour la plus noble des femmes.

— Eh bien, dit Farandole d'une voix émue, monsieur Marius Gratiot, voulez-vous m'épouser?... »

Marius jeta un cri comme, le matin, Baluche, le jeune fumiste, en avait poussé un, et, comme lui, il devint à l'instant l'esclave de Farandole.

XXIII

Robespierre était chez lui.

Neuf heures du matin venaient de sonner, et le proconsul achevait sa toilette.

Le logis occupé par l'homme qui gouvernait la France tout entière était d'une simplicité monacale. Carreau rougi, meubles de noyer, rideaux de calicot aux fenêtres, chaises de paille, murs nus, froide atmosphère... On eût dit l'habitation de quelque pauvre prêtre non assermenté, et qui prêchait d'exemple la pauvreté évangélique.

Le citoyen Maximilien de Robespierre, ex-avocat, ex-noble de robe, et complimenteur de S. M. le roi Louis XVI, aujourd'hui la plus forte tête de la république, venait de terminer son déjeuner.

Un guéridon couvert d'une assiette, d'une carafe d'eau, de deux coquilles d'œuf et d'un reste de petit pain était là pour l'attester.

Le dernier bûcheron du pays de France était moins frugal que le grand citoyen.

Robespierre était assis. Derrière lui se tenait un homme en habit marron, qui passait le peigne dans sa chevelure incolore.

À côté du siège sur lequel le proconsul étalait sa maigre personne, brûlait un fourneau.

Dans ce fourneau fumait un fer à friser.

Le citoyen modeste qui ne dédaignait pas, sous le règne d'un peuple libre, d'offrir des services tout domestiques à ses semblables, quittait parfois le peigne pour le fer à friser, et roulait, à l'oiseau royal, la chevelure du grand citoyen.

Un petit miroir, placé en face de lui, permettait au citoyen Maximilien de Robespierre de contempler son visage anguleux, sa lèvre mince et railleuse, et de suivre les progrès du coiffeur.

Quand les cheveux furent roulés, le coiffeur prit sur une table voisine une boîte à poudre et un couteau.

Le citoyen Robespierre le regarda faire, et à mesure que la neige odorante s'étalait sur ses cheveux et maculait le ruban rose de sa queue, il sourit avec satisfaction.

Si le citoyen Robespierre n'aimait ni le beau sexe, ni le luxe intérieur, ni une cuisine succulente, en revanche, il avait un grand faible pour la toilette.

Une danseuse de l'Opéra n'aurait pas pris un soin plus délicat de sa petite personne.

Lorsqu'il fut coiffé, le grand citoyen, qui portait du linge éblouissant de blancheur, secoua quelques grains de poudre tombés sur sa culotte de casimir noir, et tandis que le citoyen coiffeur s'en allait, après une demi-douzaine de génuflexions et de courbettes, il passa son gilet blanc, à larges pointes, et, par-dessus le gilet un



Farandole penne, regardant droit devant elle. — Page 61.

bel habit marron puce dont les longues basques lui battaient agréablement les mollets.

Puis, il posa son chapeau sous son bras, mit ses gants, prit sa canne et s'appretait à sortir, lorsque la vieille femme qui composait tout son domestique arriva et lui dit :

« Le Marseillais demande à te voir. »

Le citoyen Maximilien Robespierre n'avait pu dispenser sa femme de ménage de le tutoyer.

« Ah ! fit-il, fronçant le sourcil. Eh bien ! fais entrer, citoyenne... »

Le Marseillais fut introduit.

Celui-là ne tenait ni à la toilette ni à la coiffure. Fort de sa beauté sombre et carnassière, de son nez d'oiseau de proie, de son clair regard et de ses dents aiguës, il se souciait peu d'un habit puce et d'une coiffure poudrée à l'oiseau royal. Toujours vêtu de sa carmagnole, coiffé du bonnet rouge, la pipe à la bouche, les mains dans ses poches, il entra chez le citoyen Robespierre comme chez lui.

« Eh bien ? fit celui-ci.

— J'ai du nouveau, citoyen.

— Ah !

— D'abord, je sais où est la petite.

— Qui, Farandole ?

— Non, Armande.

— Est-ce qu'elle ne serait plus à l'ambassade d'Espagne ?

— Non.

— Où donc est-elle ?

— Dans une maison rue du Hasard.

— Depuis quand ?

— Depuis hier soir.

— Et elle n'en est pas sortie ?

— J'ai deux agents sûrs qui ont passé la nuit à deux pas et n'ont pas perdu la porte de vue d'un seul instant.

— Qu'est-ce donc que cette maison ?

— Elle est habitée par des ouvriers, par de petits ménages.

— Et mademoiselle de Vénérières s'y trouve ?

— Pourquoi ? comment ? c'est ce que je ne puis vous dire. Mais je le saurai. Seulement j'ai voulu prendre vos ordres. Faut-il la faire arrêter sur-le-champ ?

— Non, certes, » dit vivement Robespierre.

Le Marseillais attendit que Robespierre développât sa pensée.

Le proconsul reprit :

« Si elle a quitté l'ambassade, c'est que Danton lui a promis sa protection, et qu'elle se croit en sûreté rue du Hasard.

— Il y a peut-être dans cette maison quelque ancien serviteur de sa famille.

— C'est possible, dit le Marseillais.

— Il faut l'y laisser jusqu'à ce qu'il se risque à venir la voir.

— Ah ! dit le Marseillais qui devina.

« Vois-tu le coup de théâtre, poursuivit Robespierre. La force armée entoure une maison au nom de la république, elle s'y introduit pour arrêter des conspirateurs, une aristocrate, et elle trouve avec elle un homme que la république croit son plus zélé défenseur, — Danton le tribun, Danton le fougueux, Danton le protecteur occulte des partisans de la monarchie.

— Eh bien ! mais, dit le Marseillais, ceci est superbe ; mais il peut se faire qu'il n'y vienne pas.

— Il y viendra. Je connais l'homme... avec un cotillon on le mènera au bout du monde.



« Est-ce qu'on te poursuit ? » dit-elle. — Page 62.

— Mais quand viendra-t-il ?
 — Peu importe ! a dit Robespierre.
 Il ajouta d'un air galant :
 « Si la tête de la citoyenne Véronières ressemble aussi parfaitement qu'on le dit à celle de Farandole, elle est parfaitement bien sur ses épaules. Mais, à propos de Farandole, continua le proconsul, qu'en as-tu fait ?
 — Elle est sortie hier matin, sans doute pendant que j'étais ici. Elle a passé la journée dehors et n'est rentrée que fort tard dans la nuit.
 — Mais elle est rentrée ?
 — Oui.
 — Tu sais qu'il ne faut pas la perdre de vue.
 — Oh ! soyez tranquille... J'en m'en charge...
 — Et les masques rouges ?
 — Impossible de découvrir leur nouveau lieu de réunion. »
 Robespierre eut un petit geste sec qui témoigna d'un mouvement d'impatience.
 « Il faut pourtant que tous ces hommes, qui osent me braver, dit-il, tombent tôt ou tard en mon pouvoir.
 — On tâchera... dit le Marseillais. Ainsi qu'ordonnez-vous, citoyen ?
 — Surveiller la maison de la rue du Hasard et les abords du passage du Commerce, observer tous les hommes qui entreront dans la maison ou en sortiront, et me faire demain un rapport détaillé sur ses habitants...
 — Ce sera fait.
 — Savoir enfin pourquoi mademoiselle de Véronières s'y trouve.
 — Est-ce tout ?

— Absolument.
 — Et si le citoyen Danton pénétrait rue du Hasard ?...
 — Cerner à l'instant la maison.
 — Quelque heure de jour ou de nuit qu'il soit ?
 — Fût-il minuit.
 — Et lui ? faut-il l'arrêter ?
 — Oui, à moins qu'il ne déclare son nom et sa qualité de représentant du peuple. Auquel cas on dressera un procès-verbal, qui sera signé par toutes les personnes présentes à l'arrestation de la citoyenne Véronières.
 — Et... elle ?
 — Tu la réintégreras à la Conciergerie.
 — Hum ! murmura le Marseillais, décidément la tête de mademoiselle de Véronières est moins solide qu'elle ne le pense.
 — A moins d'un miracle, dit Robespierre, et comme nous avons destitué les saints, ils ne sont pas disposés à en faire. »
 Le Marseillais se mit à rire.
 « Ou bien encore, acheva Robespierre d'un air sombre, à moins que son galant protecteur ne livre sa propre tête pour sauver la sienne.
 — Je vois décidément, citoyen, dit-il, que le citoyen Danton n'est pas sur le chemin de la fortune.
 — Non, acheva froidement Robespierre, il est sur le chemin de l'échafaud, et je l'y ferai monter. »
 Sur ces mots, le proconsul reprit sa canne, remit son chapeau sous son bras et congédia le Marseillais d'un geste protecteur qui n'était point exempt d'une nuance de mépris.
 Le Marseillais retourna rue du Hasard, où il avait laissé deux de ses agents.

La maison dans laquelle il prétendait avoir vu entrer mademoiselle Armande de Verrières, la veille au soir, et qui n'était autre que celle occupée par Baluche, portait le numéro 7.

On sait que la rue du Hasard et la rue Villedo sont parallèles et bordent, l'une au nord, l'autre au sud, un pâté de maisons qui s'étend de la rue Richelieu à la rue Sainte-Anne.

Ceci explique comment, habitant une rue différente, Baluche, le fumiste, et Farandule, la danseuse, étaient voisins et ne se trouvaient séparés que par cette cour étroite, au-dessus de laquelle, le matin précédent, ils avaient improvisé un pont de huit pouces de largeur.

Le n° 4 de la rue du Hasard, situé en face du n° 7, était occupé, au rez-de-chaussée, par une sorte de marchand de vins et liqueurs dont la clientèle se composait de gens de police.

C'était dans cet établissement que les hommes du Marseillais avaient installé leur observatoire.

La veille au soir, une jeune fille encapuchonnée dans un manteau gris, mademoiselle de Verrières, était entrée dans la maison.

Depuis lors, on ne l'avait point vue en sortir.

Durant le trajet qu'il avait eu à parcourir de la rue Saint-Honoré à la rue Villedo, le Marseillais avait dressé son petit plan.

« Pour exécuter les ordres du citoyen Robespierre, s'était-il dit, ce n'est plus deux hommes qu'il me faut, mais dix, et bien armés. »

L'un des deux agents qu'il retrouva était celui qu'on nommait Buisson, et qui passait pour tirer le pistolet à merveille.

C'était un homme de confiance, un fin limier, comme disait le Marseillais.

« Elle est toujours là? demanda-t-il.

— Oui.

— As-tu quelque chose de nouveau?

— Un peu, dit l'agent. Je sais chez qui elle est.

— Ah! fit le Marseillais; tu as des intelligences dans la maison?

— Oui; j'ai fait la connaissance d'un ouvrier, un petit fumiste à qui j'ai payé à boire et qui sort d'ici. On l'appelle Baluche.

— Et il connaît la demoiselle?

— Il l'a aperçue ce matin.

— Ah! très-bien. Chez qui est-elle?

— Chez une cuisinière qui a servi des ci-devants...

— C'est ce que je pensais, » se dit le Marseillais.

Et sans doute il allait donner des ordres à Buisson et à son collègue, lorsqu'un homme couvert de poussière, pâle, haletant, les habits en désordre, entra dans le cabaret.

C'était le vieux Jérôme, l'ex-intendant du baron d'Azay, celui qui avait voulu livrer mademoiselle Claire au Marseillais et faire assassiner ses maîtres.

« Tiens! dit le Marseillais stupéfait, c'est vous, père Jérôme? Comme vous êtes ému!... comme vous voilà fait...

— Nous sommes flambés! murmura Jérôme.

— Hein? qu'y a-t-il? que voulez-vous dire?

— Je viens du Corbeau vivant.

— Eh bien?

— Il est mort.

— Qui, le baron?

— Non, Nicolas Gourju... et la Mayotte n'en vaut guère mieux, et le Vieux s'est sauvé... O la canaille!

— Mais... eux?... le baron... et son fils...

— Sauvés! c'est eux qui ont tué Nicolas et cassé les jambes à la Mayotte... le Vieux nous a trahis! »

Ces mots, prononcés d'un ton lamentable et épouvanté, firent une telle impression sur le Marseillais, qui voyait sa plus belle combinaison légèrement dérangée, qu'il perdit de vue un moment la rue du Hasard, bien qu'il se fût placé tout auprès de la fenêtre garnie de barreaux de fer.

Et, comme s'il n'eût attendu que ce moment-là, Baluche, le jeune fumiste, sortit du n° 7 et s'éloigna d'un pas rapide, se dirigeant vers la rue Sainte-Anne.

Voici ce qui s'était passé.

La veille au soir, chez dona Carmen, on s'entretenait des malheurs du temps.

La petite colonie de réfugiés que protégeait le drapeau espagnol s'était accrue de deux personnages, le baron d'Azay et son fils.

Claire se trouvait donc entre son père, son frère, sa cousine, mademoiselle de Verrières, et son sauveur, le bon Fritz Müller, qui venait chaque soir, après ses études de médecine, prendre le thé chez dona Carmen.

Le chevalier de Rochemaure n'assistait point à la réunion.

Depuis qu'il appartenait à la mystérieuse corporation des masques rouges, le chevalier sortait de l'hôtel et y rentrait, sans jamais être inquiété.

Cependant le Marseillais, ce terrible agent de police qui avait voué une haine profonde à tous les aristocrates, le connaissait personnellement, et il avait même de bonnes raisons pour cela, si on se souvient de ce qui s'était passé au cabaret du Corbeau vivant.

Vingt fois le chevalier l'avait trouvé sur son passage, et vingt fois il l'avait évité. Bien certainement, même, il avait été reconnu; mais le Marseillais avait passé son chemin.

Or donc, la belle Claire d'Azay, réunie à sa famille, échappée miraculeusement, on s'en souvient, au traquenard du cabaret, mademoiselle Armande de Verrières et les jeunes Espagnols leurs amis causaient, vers neuf heures du soir, dans la chambre de dona Carmen, — lorsque le chevalier de Rochemaure arriva.

Le chevalier était sombre et mystérieux.

« Mademoiselle, dit-il à Armande, j'ai besoin de vous entretenir seul à seul.

— Me voici, » dit Armande.

Et elle se leva et prit la main du chevalier, qu'elle conduisit dans la pièce voisine.

Le chevalier ferma la porte sur lui; puis il baisa respectueusement la main de mademoiselle Armande, la regarda avec tendresse et lui dit :

« M'aimez-vous... un peu? »

Sa voix tremblait; il était fort pâle.

Armande eut pour lui un regard de reproche.

« Ingrat! dit-elle, n'êtes-vous pas déjà mon époux devant Dieu?

— Croyez-vous à mon amour?

— Comme je crois au mien pour vous.

— Et si je vous demande une chose étrange...

— Je la ferai.

— Si je vous prie de sortir d'ici... où vous êtes en sûreté... de venir avec moi à travers Paris, au risque d'être arrêté de nouveau...

— Serez-vous avec moi?

— Oui.

— Si on m'arrête, on vous arrêtera?

— Oui.

— Si on m'envoie à l'échafaud, vous y viendrez aussi?

— Oui. »

Elle lui montra ses dents blanches en un sourire divin.

« Enfant! dit-elle, mais vivre ou mourir, qu'importe! si nous sommes ensemble?... »

Et elle lui présenta son front à baiser.

« Allons! dit-elle.

— Suivez-moi, alors, sans dire adieu à personne... Cette chambre a-t-elle une issue?

— Oui, là, cette porte...

— Bien, prenez un manteau.

— Dois-je cacher mon visage?

— Non. Au contraire, il faut qu'on sache que vous avez quitté l'ambassade; il faut que Robespierre et tout le comité de salut public soient informés du lieu où je vous conduis.

— Ma foi! dit Armande en riant, ceci devient tellement mystérieux que je donne ma langue au chat. Allons toujours, vous m'expliquerez tout, n'est-ce pas?

— Oui, plus tard. »

Et le chevalier lui jeta son manteau sur les épaules et l'entraîna. Ils descendirent par un escalier dérobé et sortirent par la grande porte.

Lorsqu'ils furent sur la place de la Révolution, le chevalier s'arrêta.

« Regardez, » dit-il.

Armande se retourna.

« Voyez-vous ces deux hommes, là-bas?... »

Et il lui montrait deux ombres qui s'effaçaient sous la colonnade du garde-meuble.

« Oui, dit Armande.

— L'un est un agent de police qui se nomme le Marseillais. »

La jeune fille ne put se défendre d'un léger frisson.

« L'autre est son âme damnée, poursuivait le chevalier. Tous deux sont là depuis longtemps... ils m'ont suivi... ils attendent que je sorte...

— Veulent-ils donc vous arrêter? demanda Armande, sans manifester la moindre terreur.

— Non, dit le chevalier, ils vont nous suivre, ils s'arrêteront à la porte de la maison dans laquelle nous entrerons...

— Et quand nous en sortirons ?

— Vous n'en sortirez pas, vous, Armande.

— Ah ! fit-elle. Et vous ?

— Moi, je vous quitterai ; mais pour veiller sur vous...

Elle lui serra la main et murmura :

« J'ai foi en vous, marchons ! »

Et ils se mirent en route par la rue de la Révolution et la rue Saint-Honoré.

Le Marseillais et son acolyte suivaient.

Le chevalier et Armande se mirent à marcher d'un pas rapide.

Ils longèrent la rue Saint-Honoré, prirent la rue Sainte-Anne, et entrèrent dans la rue du Hazard.

Les deux agents de police suivaient toujours.

A la porte du numéro 7, le chevalier s'arrêta encore :

« Armande, dit-il, au nom de notre amour, faites-moi une promesse.

— Parlez...

— Quoi que vous puissiez voir et entendre, quelque chose énorme en apparence que je puisse vous demander, vous ne vous étonnerez pas.

— Je vous le promets, »

Ils entrèrent.

La maison était étroite, sombre, desservie par un escalier tortueux, à marches usées, accompagné d'une corde qui servait de rampe.

Ils montèrent au quatrième étage, et là, le chevalier frappa à une petite porte sur laquelle un nom était écrit à la craie :

Baluche.

La porte s'ouvrit ; le jeune ouvrier fumiste se montra à Armande étonnée. La jeune fille se trouva alors au seuil d'une petite chambre pauvrement meublée.

« Voici votre nouveau logis, Armande, dit le chevalier avec une émotion grave ; et voilà l'homme qui doit veiller sur vous. »

Armande n'avait pas cessé de sourire.

« Mon cher chevalier, dit-elle, vous ne parviendrez point à m'effrayer ; vous savez que je ne tremble pas ; mais, je suis femme, parlant curieuse...

— Je vous comprends, dit le chevalier, vous voulez savoir ?

— Oui.

— Eh bien, vous êtes ici chez ce garçon qui est ouvrier fumiste, qui s'appelle Baluche, et qui est dévoué à une personne qui est à nous, comme je vous suis dévoué. »

Armande regarda Baluche.

Une grande expression de loyauté brillait sur le visage de Baluche.

« Ah ! » fit-elle, lui souriant.

Le chevalier poursuivit :

« Ce jeune homme va vous céder sa chambre, et ira, dans la maison, partager le logis d'un camarade.

— Je passerai donc la nuit ici ?

— Oui. Mais rassurez-vous, vous aurez une compagnie. »

Et le chevalier alla ouvrir la fenêtre... cette fenêtre qui donnait sur la cour étroite et noire qui séparait la maison de la rue du Hazard de celle de la rue Villedo.

La nuit était noire ; la maison voisine plongée dans les ténèbres.

Le chevalier mit deux doigts sur sa bouche et siffla.

Au coup de sifflet, la fenêtre de Farandole s'ouvrit et laissa passer un flot de clarté.

En même temps encore, la danseuse se montra et salua mademoiselle de Vèrinières.

« Mets la planche, » dit le chevalier au jeune fumiste.

Le pont aérien fut dressé.

Alors Armande, frémissante, vit la ballerine s'élancer sur la planche, y poser un pied, puis traverser l'abîme, sans que le sourire abandonnât ses lèvres.

La danseuse sauta lestement dans la chambre, se mit aux genoux de mademoiselle de Vèrinières et lui baisa respectueusement la main.

XXIV

La journée du lendemain s'écoula tout entière sans que les prévisions du Marseillais se réalisassent.

Le grand personnage qu'on attendait rue du Hazard, et qui ne pouvait manquer de venir voir mademoiselle de Vèrinières, n'avait pas encore paru.

Les espions apostés aux environs du passage du Commerce avaient vu sortir Danton à son heure ordinaire, puis rentrer le soir vers minuit, après avoir soupé au café l'oy.

Mais le Marseillais ne se décourageait pas.

« Il finira bien par y venir, » se disait-il.

En même temps qu'il avait établi une surveillance rigoureuse rue du Hazard, le Marseillais ne perdait point de vue la rue Villedo et Farandole.

Farandole avait dansé la veille, de onze heures à minuit, au café de la rue des Bons-Enfants.

Elle était rentrée donnant le bras à un homme d'un certain âge, qui l'avait mise à sa porte et l'avait quittée respectueusement en lui disant :

« A demain ! »

L'agent de police qui, le surlendemain matin, vint faire ce rapport au Marseillais, lui dit :

« La personne qui a reconduit hier soir la danseuse Farandole est un négociant du quartier Saint-Denis, capitaine dans la garde civique. C'est un bon patriote dont le civisme n'est pas douteux, et qui ne saurait avoir de relations avec les aristocrates.

— Il est donc amoureux de Farandole ? demanda le Marseillais.

— Très-amoureux.

— Eh bien ! fit le Marseillais avec humeur, qu'il l'épouse, si ça lui plaît ! »

Et il congédia son agent, et se remit à observer la maison où s'était réfugiée mademoiselle de Vèrinières.

« Tu reviendras dans deux heures, lui dit-il ; d'ici là, nous verrons... »

Le lieu d'observation du Marseillais était la salle basse du marchand de vin. Il y avait passé la nuit tout entière, ne se fiant point à ses agents, et il était certain que mademoiselle de Vèrinières n'était pas sortie. Néanmoins, il lança un de ses hommes dans la maison.

L'agent frappa au carreau de la portière :

« Le citoyen Baluche ? dit-il.

— Il est sorti, répondit la portière.

— Mais non, citoyenne, dit une voix dans l'escalier, me voilà. »

C'était Baluche qui descendait.

L'agent qui demandait à le voir était précisément celui qui, la veille, avait offert à boire au jeune fumiste.

Baluche le regarda en souriant.

« Bon ! dit-il, je sais ce que vous voulez.

— Tu t'en doutes ?

— Vous voulez savoir si la jolie citoyenne est toujours là ?

— Justement.

— Elle y est.

— En es-tu sûr ? »

Baluche eut l'air d'hésiter.

« Dame ! dit-il, après tout, c'est pas mes affaires, ça.

— Hein ?

— Si encore ça me rapportait quelque chose...

— Viens boire un coup, nous causerons, » dit l'agent.

Et il emmena Baluche dans la salle basse du marchand de vin où se trouvait le Marseillais.

Baluche avait pris la mine discrète et réfléchie d'un homme qui veut vendre ses services le plus cher possible.

« Que gagnes-tu par jour ? lui demanda le Marseillais, lorsqu'il eut décroiffé une bouteille de vin blanc.

— Est-ce que vous parlez de mon métier ?

— Oui.

— Je gagne trois livres.

— Veux-tu une pistole ?

— Farceur !

— Non, dit le Marseillais qui posa une pièce d'or de vingt-quatre livres sur la table ; je ne plaisante pas, et voilà les arrhes du marché. »

Le Marseillais eut avoir ébloui Baluche. C'était peut-être la première pièce d'or qu'il voyait de sa vie ; et, le cours forcé des assignats avait rendu l'or si rare et lui donnait une provenance si aristocratique, qu'il fallait être un homme comme le Marseillais pour oser en avoir dans sa poche.

« Qu'est-ce que vous voulez donc me faire faire ? demanda Baluche.

— Tu es jeune, tu es gentil garçon, » dit le Marseillais.

Baluche prit un air modeste.

« Tu n'aurais qu'à l'en donner tant soit peu la peine pour plaire à la citoyenne.

— Hé! fit Baluche en souriant, j'y ai songé.

— Ah! ah!

— Est-ce que c'est pour cela que vous m'offrez une pistole par jour?

— A peu près...

— C'est drôle! murmura Baluche, qui prit un air niais.

Le Marseillais allait, sans doute, développer son plan, lorsque l'agent qu'il avait envoyé tout à l'heure, et qui était en surveillance dans la rue Villedo, revint précipitamment.

« Bon! voici du nouveau, pensa le Marseillais. Qu'y a-t-il?

— Farandole se marie.

— Et c'est pour cela que tu es revenu?

— La rue est pleine de monde. C'est les amis du citoyen Marius Gratiel qui l'accompagnent.

— Qu'est-ce que tu me chantes là?

— Mais la vérité. Venez voir plutôt.

Le Marseillais n'y tint pas. Il recommanda à l'agent, qui cherchait à griser Baluche, de ne pas quitter son poste, et il s'en alla rue Villedo.

La rue, en effet, était plus animée qu'à l'ordinaire.

Il y avait du monde sur les portes, et au milieu de la rue une douzaine de gardes civiques se promenant d'un air grave, bras dessus, bras dessous.

Un groupe de vieilles femmes causaient bruyamment sur le seuil d'une porte.

Le Marseillais s'approcha.

« Mes bonnes citoyennes, dit-il, pourriez-vous me dire ce qui est arrivé par ici? Est-ce qu'il y a eu le feu?

— Non, c'est un mariage.

— Qui donc se marie?

— Farandole, la petite Farandole la danseuse, répondit une des vieilles.

— Et... avec qui?

— Avec un citoyen fort riche... on m'a dit son nom... mais je l'ai oublié... C'est égal, tout le quartier est en révolution.

— Et où se marient-ils?

— Mais ils vont se rendre à la mairie, et ce sera fait.

— Et ils sont ici... dans cette rue?

— Tenez... tenez! les voilà... »

Le Marseillais se retourna et vit sortir Farandole.

Elle était simplement, modestement vêtue, et donnait la main au citoyen Marius Gratiel, qui étouffait de joie et d'orgueil sous son uniforme de capitaine.

Le Marseillais remarqua la jupe rayée bleu et blanc et le corsage de velours noir que portait Farandole.

« C'est égal, se dit-il, elle ressemble furieusement à mademoiselle de Vénizieres. C'est à s'y tromper dix fois par jour. »

XXV

Une voiture fermée, attelée de deux chevaux blancs, attendait à la porte de Farandole. La ballerine y monta avec son futur époux, aux applaudissements des citoyens revêtus de l'uniforme de la garde civique. La foule attirée dans la rue imita cet exemple et applaudit pareillement.

« Vive Farandole! » dirent plusieurs voix.

Le carrosse bourgeois s'ébranla, descendit au pas vers la rue Richelieu, et le Marseillais le vit disparaître avec son escorte. Mais il ne le suivit pas et continua à écouter les conversations diverses des bonnes femmes groupées au seuil des portes.

« Vous savez, disaient les unes, que le citoyen Marius Gratiel est un richard?

— On dit, reprit une autre, qu'il prête de l'argent à la république...

— Et croyez-vous, continua une troisième, qu'elle est gentille à croquer, cette petite Farandole?

— Oh! pour ça, oui, et elle sera joliment bien assise au comptoir de ce vieux.

— Mais il n'est pas vieux...

— Mais si!

— Mais non!

— Quel âge peut-il avoir? demanda naïvement le Marseillais.

— Quarante-cinq ans.

— Dame! observa une des commères, après tout, Farandole n'a pas d'autre dot que ses beaux yeux et sa vertu.

— Ce qui est rare pour une danseuse...

— Et où vont-ils en ce moment? dit le Marseillais.

— A la mairie, se marier.

— Et ils reviendront ici?

— Mais, dame! c'est-y pas l'usage que la femme rentre un moment chez elle après la chose, avant d'aller prendre possession de sa nouvelle maison?

Le Marseillais n'eut pas le temps d'adresser de nouvelles questions.

Il entendit un grand bruit de grelots et de claquements de fouet qui achevèrent de mettre en rumeur la paisible rue Villedo.

C'était une chaise de poste traînée par trois chevaux attelés de front et conduits à la française par un postillon en bottes fortes.

« Qu'est-ce que cela? firent plusieurs voix.

— Est-ce que les aristocrates reviennent?

— C'est pour le citoyen Marius Gratiel et sa femme.

— Ah! ils partent?

— Oui, ils vont faire un voyage. C'est l'habitude, dit une vieille femme. Ça s'appelle la lune de miel.

— Quoi, cette voiture?

— Non, le voyage.

Le Marseillais pensait :

« Ce gros homme chauve qui se donne le luxe d'épouser Farandole a joliment raison d'être capitaine dans la garde civique. Sans cela, il serait bien suspecté... Aristocrate, va! »

Et l'homme de la police fit un signe à un de ses agents, qui, comme lui, s'était faufilé dans la foule.

Celui-ci s'approcha.

Le Marseillais prit un carnet, en arracha un feuillet et écrivit dessus au crayon en se servant de son genou comme d'un pupitre :

« Farandole se marie; elle épouse le citoyen Gratiel, capitaine dans la garde civique. Ils vont partir en revenant de la mairie. Faut-il arrêter Farandole? »

Et il remit ce billet à l'agent et lui dit tout bas :

« Fille rue Saint-Honoré, chez le patron.

— Où vous trouverai-je?

— Chez le marchand de vin de la rue du Hasard. »

L'agent disparut; le Marseillais retourna à son poste d'observation.

Baluche trinquait avec les deux espions.

« Mon petit, lui dit Olivier Brun, est-ce que tu ne pourrais pas me montrer la citoyenne?

— Par le trou de la serrure, si vous voulez.

— Oh! ça me suffit, pourvu que je la voie.

— Venez avec moi, dit Baluche, et passez roide et vite devant la concierge, il ne faut pas qu'elle se doute de quelque chose. »

Le Marseillais suivit Baluche jusqu'au numéro 7 et y entra avec lui.

Ils montèrent au quatrième étage, et là, Baluche mit un doigt sur ses lèvres, indiqua une porte et dit tout bas :

« Regardez! »

Le Marseillais appliqua son œil au trou de la serrure, et vit fort distinctement le chétif mobilier du fumiste.

Auprès d'un petit poêle en fonte, une jeune fille était assise et travaillait à un ouvrage de couture.

C'était Armande.

Elle était vêtue d'une robe blanche, et sa luxuriante chevelure était poudrée comme si elle eût dû aller au bal.

Le Marseillais, retenant son haleine, la contempla un moment.

« Oh! c'est vraiment merveilleux, murmura-t-il; elle et Farandole se ressemblent comme deux sœurs jumelles. »

Et, toujours suivi par Baluche, il redescendit, achevant ainsi son sparté :

« Elle est là... je l'ai vue... et, à moins qu'elle ne s'envole par la fenêtre, elle ne m'échappera point. »

En arrivant chez le marchand de vin, le Marseillais trouva de retour l'agent qu'il avait envoyé rue Saint-Honoré.

Robespierre avait écrit sur le revers de la feuille arrachée au carnet :

« Inutile d'arrêter Farandole; nous n'en avons pas besoin. »

Les mariages se faisaient vite à cette époque. L'officier de l'état civil, après les questions d'usage, avait inscrit sur un registre, au courant de la plume, les noms et prénoms des deux époux, les

avait déclarés mariés et leur avait fait son petit discours d'usage.

Après quoi le citoyen Marius Gratiot, toujours escorté par ses amis de la garde civique, était remonté en voiture et était revenu, avec sa femme, rue Villedo, que la foule curieuse emplissait toujours.

De nouveaux applaudissements se firent entendre.

« Vive le citoyen Marius ! »

— « Vive Farandole ! » répéta-t-on.

L'honnête capitaine descendit, salua à droite et à gauche, puis offrit sa main à Farandole, qui s'élança légère dans l'étroite allée de cette maison qu'elle habitait depuis si longtemps.

Un capitaine de la garde civique, un citoyen aussi pur que Marius Gratiot, ne pouvait, en conscience, se dispenser de haranguer un peu la foule :

« Citoyens et amis, dit-il, je vous remercie des vœux que vous faites pour mon bonheur. Que la vue de cette chaise de poste n'éveille point en vous d'idées mauvaises. Cupidon seul me pousse à ce luxe. Je ne suis pas aristocrate, sachez-le, mais un simple fabricant qui part avec sa femme pour Roubaix et Tourcoing, deux villes où il a des relations de commerce ! »

De nouveaux applaudissements retentirent, et le citoyen Marius rejoignit son épouse.

Farandole s'enferma avec lui dans son petit logis.

« Maintenant, mon ami, lui dit-elle, nous n'avons pas un moment à perdre. Il faut que demain soir vous soyez hors de France. »

Le brave capitaine soupira et regarda Farandole avec des yeux humides.

« Quand vous reviendrez, lui dit-elle, vous me retrouverez... Ne suis-je pas votre femme ? »

Elle lui tendit sa main, qu'il baïsa et sur laquelle il laissa tomber une larme.

Puis elle ouvrit la fenêtre et siffla.

Aussitôt la fenêtre de Baluche s'ouvrit, et le fumiste passa une planche dont l'extrémité vint s'adapter à l'appui de celle de Farandole.

Cette planche était large trois fois comme celle qui avait déjà servi à Farandole.

En même temps, mademoiselle de Vèrinières se leva, monta sur l'appui de la croisée, et posa hardiment le pied sur ce nouveau pont.

Farandole, Marius Gratiot et Baluche eurent un moment d'angoisse, un battement de cœur terrible.

Mais Armande de Vèrinières passa souriante et calme, et arriva sans accident dans la chambre de Farandole.

« Vite, dit cette dernière, bâtons-nous !... »

Elle entraîna Armande dans la seconde pièce, et les deux jeunes filles échangèrent leurs habits.

En même temps, la perruque blanche que le Marseillais avait prise pour des cheveux poudrés tomba, et Armande reparut aux yeux du citoyen Marius Gratiot avec ses cheveux noirs roulés en torsade, comme les portait Farandole.

Elle avait revêtu le corsage de velours et la jupe rayée de la danseuse...

Et le diable lui-même s'y fût trompé comme s'y trompa le Marseillais, qui vit monter Armande dans la chaise de poste et cria comme la foule :

« Vive Farandole ! »

Le citoyen Marius Gratiot salua de la main une dernière fois ; le postillon fit claquer son fouet... et la chaise de poste partit au grand trot.

Armande était bien sauvée cette fois.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

DANTON.

I

Le jour naissait, le ciel était de ce gris bleuâtre estompé de brume qui annonce les belles matinées d'automne sous les latitudes un peu froides.

C'était toujours en la terrible année 1794.

Un homme à cheval remontait le cours de l'Yonne, suivant un large sentier, moitié route, moitié chemin de balage, que bordait tantôt une vigne poussée dans le caillou de la colline, tantôt un gras pâturage entouré de peupliers.

Cet homme tira sa montre.

« Cinq heures et demie, dit-il. Les jours sont courts en octobre, et j'ai encore un joli bout de chemin à faire. Je n'arriverai jamais avant qu'on soit levé à Azay. J'aurais dû quitter Coulanges plus tôt. »

Il pressa le petit cheval morvanien qu'il montait et le mit au trot.

Cet homme était grand ; il avait une large poitrine, un front jeune et des cheveux gris, des cheveux que les passions et les orages de sa vie avaient prématurément arrachés à leur noir d'aile de corbeau.

Il cheminait, respirant à pleins poumons l'air humide et froid de matin, et de temps à autre il s'échappait de sa poitrine un grand soupir de soulagement.

« Ah ! murmura-t-il, je n'ai pas depuis longtemps respiré si bien... »

Un petit village était groupé au bord du chemin, mirant ses toits de chaume et ses murs de pisé dans les flots calmes de l'Yonne.

Le cavalier en traversa la rue unique son manteau ramené sur son visage, comme s'il eût craint d'être reconnu.

Mais le village sommeillait encore. Les portes étaient closes à peu près partout.

Seule, la boutique du forgeron était ouverte et mêlait sa clarté rougeâtre aux pâles clartés du matin.

Ce fut là que le cavalier s'arrêta, non sans avoir jeté un regard furtif à l'intérieur sur l'ouvrier qui tenait la corde du soufflet et allumait son feu.

« C'est un jeune homme, pensa-t-il. Ce doit être un compagnon qui fait son tour de France. Il ne me connaît pas... »

Et il lui fit un signe.

Le forgeron accourut.

« Mon ami, dit le cavalier en mettant pied à terre, je suis très-pressé et n'ai pas une minute à perdre. Je viens de m'apercevoir que mon cheval était défermé du pied montoir. Seulement, le fer tient encore un peu. C'est trois clous à remettre ; peux-tu le faire tout de suite ? »

— « Oui, citoyen, dit l'ouvrier. Seulement, je vais appeler le patron, qui est encore couché. »

— « C'est inutile, mon ami. Je tiendrai le pied de mon cheval moi-même. Laisse dormir ton patron. »

— « Comme vous voudrez, » dit le forgeron.

Et il releva le pied du cheval en pressant légèrement le tendon.

« C'est l'affaire de quelques minutes, » dit-il.

Et tandis que le forgeron arrachait le fer avec ses tenailles, le remettait à la forge et parait la fourchette du cheval, qui se montrait fort docile, le voyageur contemplait en rêvant les maisons du village.

« Oui, se disait-il tout bas, c'est bien cela, c'est bien la province calme, monotone, que rien ne change et n'agite. Il y a cinq ans que je ne suis venu ici, et tout est à la même place. On a brûlé les châteaux, mais on a respecté les chaumières... Pourvu que je retrouve encore quelques débris du château d'Azay ! »

Le forgeron conda le fer, le trempa, l'appliqua fumant sur la sole du cheval, et le voyageur lui tint le pied avec l'aisance d'un homme qui a longtemps vécu en province.

Puis ce dernier se remit lestement en selle, jeta une pièce de trente sols au forgeron, cachant son visage de nouveau, et il partit précipitamment comme s'il avait eu peur que les fenêtres des maisons voisines ne s'ouvrirent toutes à la fois.

Ce ne fut qu'à un quart de lieue de distance, lorsqu'il se retrouva sur le chemin désert, qu'il ralentit l'allure amblée de son cheval.

Alors, rejetant son manteau en arrière, laissant tomber sa bride sur le pommeau de la selle, il tira de sa poche un petit carré de papier couvert de chiffres.

Mais ces chiffres correspondaient aux lettres de l'alphabet, et il possédait sans doute la clef de cette écriture hiéroglyphique, car il se mit à lire à mi-voix les mots suivants :

« Dans la nuit qui a précédé leur fuite, M. d'Azay et son fils ont caché une somme de soixante-quatorze mille livres en or et en billets de caisse de l'Etat d'Angleterre dans les caves du château. »

« La cachette a été fort ingénieusement pratiquée dans le sous-sol d'un caveau, »

« Il est à peu près certain que, malgré l'incendie du château, le trésor n'a pas été découvert.

« On compte sur l'homme qui aime mademoiselle de Verrières pour retrouver cette somme, aucun de ceux qui s'intéressent à la famille d'Azay ne pouvant sans danger se risquer dans le pays.

« Voici les indications :

« Les caves avaient une entrée unique à laquelle aboutissaient trois corridors, l'un qui conduisait aux anciennes oubliettes du château, l'autre qui descendait à l'Yonne et qui, au temps des guerres de religion, servit plusieurs fois d'issue mystérieuse ; le troisième, enfin, qui menait simplement au cellier, vaste rotonde voûtée sous laquelle se trouvaient les cuves et les fûts, et qui a pu contenir jusqu'à trois mille muids de vin. C'est dans ce dernier boyau souterrain que les soixante-quatorze mille livres enfermées dans un coffre de cuivre ont été enfouies à trois mètres de profondeur.

« Dans l'espérance où ils étaient alors de revenir prochainement chez eux, les messieurs d'Azay avaient pris leurs précautions pour retrouver l'endroit exact où le coffre était enterré.

« Ils avaient fixé une corde à l'entrée des caves, et déroulé cette corde jusqu'à ce que, s'arrêtant, ils eussent enlaid le sol avec une bêche.

« Le coffre enterré et la terre foulée de nouveau, ils mesurèrent la corde, qui avait une longueur de 129 pieds.

« En employant le même procédé, il sera facile à l'homme qui aime mademoiselle de Verrières de retrouver le coffre de cuivre. »

Le cavalier remit dans sa poche le carré de papier, reprit sa bride et donna un léger coup de talon à son cheval, qui se remit à trotter.

Il fit encore un quart de lieue environ, puis, comme la rivière qu'il longeait toujours faisait un coude et que le chemin tournait brusquement, il s'arrêta tout à coup.

« Mon Dieu ! murmura-t-il d'une voix émue, suis-je jeune encore ! Voici que mon cœur bat comme si j'avais vingt ans... »

L'émotion que le cavalier venait d'éprouver était due à la vue d'une petite maison blanche bâtie à gauche de la route, et qui venait de surgir à ses yeux du milieu d'une touffe d'arbres, dont le feuillage commençait à jaunir sous l'haleine des vents d'automne.

« Ma pauvre vieille tante ! se dit-il, vais-je te retrouver ?... »

Et, dominant son émotion, il lança son cheval au galop et ne s'arrêta plus qu'à la porte de la maison blanche.

Les volets étaient fermés, la porte close.

Le voyageur fut pris d'une vague anxiété ; il n'osa mettre pied à terre tout d'abord, tant il redoutait de trouver cette maison déserte.

Heureusement l'aboïement d'un chien se fit entendre dans la cour.

Alors le voyageur respira ; puis, d'une voix pleine et sonore, il appela :

« Ré ! Sulpice ! »

Il se fit peu à peu quelque bruit dans la maison, un volet s'ouvrit, une grosse tête enroulée encore et couronnée d'une broussaille de cheveux apparut ; puis une voix étonnée s'écria :

« Ah ! mon Dieu ! c'est le neveu de madame ! »

« Vieux-tu bien dire citoyenne, imbécile ! répondit le voyageur en riant. Tu veux donc qu'on te prenne pour un aristocrate ? »

Mais déjà la grosse tête avait disparu, et l'homme à qui elle appartenait, dégringolant l'escalier, se hâtait de venir ouvrir la grande porte de la cour.

Le cavalier y entra, et jeta la bride à celui qu'il avait appelé Sulpice, se hâtant de lui dire :

« Comment va ma bonne tante ? »

« Ah ! monsieur, répondit Sulpice, elle est bien vieille, si vieille qu'elle est quasiment tombée en enfance. »

« Mais physiquement elle se porte bien ? »

« Oh ! pour ça, oui. »

« Allons, dit le voyageur en soupirant, mets mon cheval à l'écurie, et puis apporte-moi une brassée de javelles pour me faire un peu de feu, je suis transi... Il ne faut pas faire lever la bonne femme. »

« Oh ! soyez calme, monsieur, dit Sulpice qui avait pris une poignée de paille et bouchonnait le cheval à la porte de l'écurie, madame ne se lève pas avant huit heures. C'est Jacqueline qui monte l'habiller. »

« Eh bien, n'éveille ni ma tante ni Jacqueline. Fais-moi du feu et trouve-moi un verre d'eau-de-vie de nœre. »

Le voyageur pénétra dans la maison en homme qui en connaît parfaitement les étreintes, gagna la cuisine, et, en attendant que Sulpice

arrivât avec ses javelles, il prit les pincettes et se mit à découvrir les tisons enfouis sous la cendre.

Sulpice était un gros garçon aux cheveux blancs et crépus, à la mine rubiconde, aux yeux ronds, aux lèvres épaisses. Moitié serviteur, moitié parent, Sulpice était une manière de cousin éloigné qu'on avait élevé dans la maison et qui remplissait les fonctions de maître Jacques.

Il revint, alluma du feu, ouvrit un placard, y prit une bouteille et un verre qu'il posa sur une table auprès du voyageur, et se tint immobile devant lui comme un soldat qui attend des ordres.

Mais le voyageur était tombé dans une profonde rêverie, et il ne prit garde à Sulpice.

Celui-ci sortit alors sur la pointe du pied et retourna à l'écurie.

Douze heures après environ, c'est-à-dire à l'entrée de la nuit, l'homme que nous avons vu à cheval de si grand matin était assis au seuil de la petite maison, après d'une vieille femme qui le regardait avec une sorte d'étonnement.

C'était la pauvre tante tombée en enfance.

Sulpice, assis sur la marche du seuil, plomait un canard.

« Elle ne me reconnaît pas, disait le voyageur avec tristesse en s'adressant à Sulpice. »

« C'est la révolution qui l'a mise en cet état, mon bon monsieur. »

Un nuage passa sur le front du voyageur.

Sulpice continua :

« Elle a été près d'un an, voyez-vous, qu'elle criait chaque nuit qu'on la voulait assassiner... »

« Pauvre tante ! »

« Et puis elle disait : Les voilà qui brûlent encore le château ! »

« Ah ! fit le voyageur, on a brûlé le château ? »

« Mais oui, monsieur, dit Sulpice. Il n'en reste que les quatre murs. »

« Je voudrais bien voir ça... »

« Dame ! monsieur, vous savez le chemin... seulement, il y a une bonne lieue d'ici là-haut, et voici qu'il est nuit. »

« Sans compter, dit une voix à l'intérieur qui passa par la croisée du rez-de-chaussée, — la voix de Jacqueline la cuisinière, — sans compter, monsieur, que le souper sera prêt dans dix minutes... »

« Eh bien, nous irons après dîner... »

« La nuit ! fit Sulpice avec effroi. »

« Pourquoi pas ? »

« Mais il ne fait pas clair, monsieur, la lune est nouvelle et ne se lève que très-tard. »

« Que t'importe ? je suis un peu comme les chais, dit le voyageur en souriant, j'y vois la nuit. »

Comme il achevait, on entendit un pas retentir sur la route, un pas lent, mal assuré, traînant et qui trahissait la fatigue.

Puis on vit se dessiner une silhouette, et enfin, dans le clair-obscur du crépuscule, Sulpice et le voyageur aperçurent distinctement un jeune homme grand, mince, aux traits pâles, à l'œil fêlé, aux vêtements en lambeaux et la tête couverte d'un bonnet rouge.

Quand ce jeune homme fut auprès d'eux, il s'arrêta et dit d'une voix tremblante :

« Citoyens, est-ce que vous ne prendrez pas pitié d'un pauvre voyageur qui meurt de faim et de lassitude ? »

« Fais la charité à ce garçon, Sulpice, » dit le neveu de la vieille femme, qui continuait à balancer la tête de gauche à droite avec un regard brillant de fièvre et de folie.

Sulpice alla dans la cuisine et en revint avec la moitié d'un pain.

« Ah ! citoyens, reprit le jeune homme d'une voix lamentable, il y a si longtemps que je marche et je suis si las que vous ne me refuserez pas une place dans le grenier à foin pour cette nuit ? »

« Soit, tu feras coucher ce garçon, Sulpice. »

Sulpice haussa les épaules et grommela :

« Le neveu de madame est fou... Est-ce qu'on sait ce que sont tous ces vagabonds ? »

Mais le voyageur adressait la parole au mendiant et n'entendait pas la réflexion de Sulpice.

« D'où venez-vous ? lui dit-il. »

« De Nevers, citoyen. »

« Avez-vous un état ? »

« Je suis compagnon menuisier. »

« Et vous ne trouvez pas d'ouvrage ? »

— Non, citoyen.

— Eh bien, vous souperez ici, mon garçon; on vous donnera un lit, et demain nous tâcherons de vous venir en aide.

— Le neveu de madame est toujours le même, — murmurait Sulpice avec bonheur, — le cœur sur la main et rien à lui... Mais quelque chose me dit que ça ne lui portera pas bonheur aujourd'hui... ce garçon a un mauvais œil, il marque mal.

— Monsieur, cria Jacqueline du fond de sa cuisine, la soupe est sur la table; donnez donc le bras à madame et venez dîner.

La bonne et vieille femme idiote se laissa prendre par le bras sans résistance et conduire à l'intérieur de la maison. Son neveu la plaça dans son fauteuil garni d'un coussin de cuir, et se mit à table en face d'elle.

La vieille souriait de ce sourire bienveillant et sans expression des bonnes gens tombés en enfance.

Le mendiant avait suivi Sulpice et Jacqueline à la cuisine.

C'était un garçon de vingt-cinq ans environ, maigre, presque décharné, avec de longs pieds et des mains courtes presque carrées, aux ongles rouges et plats. Son regard était fuyant et d'une grande mobilité; ses lèvres étaient si minces qu'on eût dit que sa bouche avait été fendue avec un couteau. Sulpice avait eu raison en disant qu'il marquait mal.

Cependant il s'assit sans mot dire en un coin de la cuisine et y prit une attitude humble et souffreteuse qui toucha le cœur de Jacqueline.

Jacqueline était une grosse fille du Morvan, intelligence obtuse et bon cœur, qui n'aimait pas, comme elle disait, à voir souffrir le monde. Aussi elle s'empressa de servir au compagnon sans ouvrage une large écuelle de soupe en lui disant :

« Mangez, mon garçon, et chauffez-vous, car vous paraissez être bien légèrement. »

Le compagnon regarda sa blouse en lambeaux et soupira.

Jacqueline était bavarde de son naturel.

« C'est quasiment un bonheur pour vous que vous vous soyez arrêté ici, reprit-elle. »

— Oh! oui, fit le jeune homme, car vous êtes bien bons pour moi. »

Et il dévorait l'écuelle de soupe.

« Ce n'est pas à cause de cela, poursuivit la cuisinière; mais, voyez-vous, le neveu de madame a le bras plus long qu'il n'en a l'air, et s'il s'intéresse à vous... enfin, suffit! »

Sulpice fit de gros yeux à la servante.

« Est-ce que tu ne vas pas le taire? dit-il avec humeur. Buvez-moi un bon verre de vin, mon garçon, » ajouta-t-il afin d'arrêter les confidences indiscrettes de Jacqueline.

Et il versa à boire au jeune homme.

Puis, quand ce dernier eut bu et mangé, il lui dit :

« Je vais vous conduire dans le grenier à fourrage. Il y a de la bonne paille, vous dormirez là comme un petit prince. »

— Je le crois, murmura le mendiant avec un sourire, car je dors déjà tout debout. »

Et il suivit Sulpice, qui s'était armé d'une lanterne.

Le grenier à fourrage était situé au-dessus de l'écurie. On y montait par une échelle de menier, et il n'y avait qu'une porte, que Sulpice ferma prudemment à clef, se faisant cette réflexion judicieuse :

« Ce drôle-là pourrait fort bien avoir envie cette nuit de venir dans la maison pour y faire quelque mauvais coup. »

Le compagnon s'était jeté dans le foin, et il avait fort bien entendu le bruit de la clef tournant dans la serrure, puis celui des pas de Sulpice qui redescendait les marches plates de l'échelle, traversait la cour et rentrait dans la maison.

Mais alors, au lieu de céder à ce sommeil qui semblait l'accabler, le compagnon se secoua, sortit du foin, et, rampant sur le ventre, se mit à parcourir le grenier dans les ténèbres.

Un bruit sourd, qui se fit au-dessous de lui, le guida.

C'était le cheval qui piaffait.

Au-dessus du râtelier était percée une trappe qui servait à jeter le fourrage. Ce fut vers cette ouverture que le compagnon se dirigea.

La trappe était assez large pour laisser passer le corps d'un homme.

« L'imbécile! » murmura le compagnon faisant allusion à Sulpice qui avait fermé la porte du grenier à foin.

Et il se laissa glisser par la trappe dans le râtelier, et du râtelier dans l'écurie.

II

Après le départ du compagnon menaisier, Jacqueline et Sulpice s'étaient mis à causer.

Sulpice disait :

« Une chose que je ne comprends pas bien, c'est le retour du neveu de madame. »

— Pourquoi donc? répondit Jacqueline, c'est bien naturel tout d'même qu'un neveu vienne voir sa tante. »

Sulpice haussa les épaules.

« Mais tu ne sais donc pas, dit-il, que le neveu de madame est un des gros bonnets du gouvernement? »

— Eh bien, après? »

Et Jacqueline se posa un poing sur la hanche.

« Et s'il est retenu, c'est que sans doute ça va mal là-bas. »

— Eh bien, tant mieux! dit Jacqueline; tant mieux si on le renverse, ce gouvernement d'incendier, de guillotiner et de pillage!

— Il est certain, continua Sulpice, que je ne comprends pas trop comment le neveu de madame, qui est un bien bon homme, après tout, et qui, à mon idée, ne ferait pas de mal à un poulet, a pu se mettre avec ces gens-là.

— Madame en est devenue folle, murmura tout bas Jacqueline.

— Chut! » fit Sulpice.

La porte de la cuisine s'ouvrit et le voyageur entra.

Son large front était soucieux, son regard baissé, sa démarche brusque.

« Hé! Jacqueline, dit-il, ma tante s'est assoupie, selon son habitude, après son souper. Va la prendre, conduis-la dans sa chambre et fais-la coucher. »

Jacqueline sortit sans mot dire.

Le voyageur tint s'asseoir au coin du feu auprès de Sulpice.

« Qu'as-tu fait de ce jeune homme? lui demanda-t-il. »

— Monsieur, répondit Sulpice, je l'ai conduit au grenier à fourrage et je l'y ai enfermé.

— À quoi bon?

— On ne sait pas! j'ai dans l'idée que c'est un mauvais drôle! »

Le voyageur haussa les épaules.

« Je ne crois pas qu'il y ait grand-chose à voler ici, dit-il. Ma pauvre tante n'est pas riche. »

— Hé! hé! monsieur, qui sait? vous trouverez peut-être après elle un joli magot. »

Le voyageur soupira.

« Mon pauvre Sulpice, dit-il, nous vivons en un temps où les jeunes gens ne peuvent se flatter de survivre aux vieillards. »

Sulpice tressaillit et ne répondit pas.

Le voyageur avait pris les pincettes et fisonnait le feu avec distraction.

« Et tu dis, reprit-il après un silence, que la lune se lève tard? »

— À trois heures du matin.

— Et le jour vient à cinq?

— Oui, monsieur.

— Alors, nous nous passerons de la lune, Sulpice.

— Pourquoi, monsieur?

— Pour aller voir les ruines du château. »

Sulpice le regarda avec une sorte de stupéfaction.

« Mais, monsieur, dit-il, il y a plus d'une lieue d'ici au château. »

— Je le sais.

— Il faut passer à travers les bois...

— As-tu peur?

— Non, mais on fait souvent de mauvaises rencontres.

— Tu prendras ton fusil et moi mes pistolets.

— N'importe, dit Sulpice, c'est une drôle d'idée!

— Soit, mais nous partirons aussitôt que Jacqueline sera couchée... »

Sulpice se tut, et le voyageur retomba dans sa rêverie.

Il s'écoula environ deux heures, pendant lesquelles Jacqueline, après avoir couché sa maîtresse, remut tout en place dans la maison. Puis elle souhaita le bonsoir à son futur maître et gagna sa chambre.

Alors le voyageur prit son manteau et passa les pistolets que Sulpice avait retirés des fontes dans une ceinture de cuir qu'il avait autour du corps.

« Mais, monsieur, c'est donc vrai? dit Sulpice. »

— Certainement.

— Nous allons au château?



Le voyageur tient le pied du cheval avec l'aisance d'un homme qui a longtemps vécu en province. — Page 69.

— Sans doute, et tu vas emporter, outre ton fusil, une corde, une lanterne et une bêche. »

Cette fois, Sulpice comprit qu'un tout autre but que celui de contempler un manoir ruiné par le feu faisait agir le voyageur, aussi ne répliqua-t-il qu'un seul mot :

« Faut-il que la corde soit longue ? »

— Il faut qu'elle ait au moins une longueur de cent vingt-neuf pieds.

— Alors, dit Sulpice, je vais prendre le cordeau du jardinage.

— Et pas de bruit, ajouta le voyageur ; il est inutile que Jacqueline sache que nous sortons de la maison.

— Ah ! fit Sulpice pensif. Eh bien, nous allons passer par le jardin en traversant la cour. »

Le voyageur suivit Sulpice, qui avait pris une lanterne et s'était bien gardé de l'allumer.

Ils sortirent du jardin par une porte à claire-voie et gagnèrent un sentier qui, s'éloignant de l'Yonne, montait vers les bois qui, deux années auparavant, formaient encore le parc du château.

La nuit était obscure ; cependant le sentier se détachait blanchâtre sur la terre brune des guérets.

« Ah çà ! monsieur, dit Sulpice tout bas, est-ce que vous allez rester un bout de temps avec nous ? »

— Non.

— Vous repartez ?

— Demain, au point du jour.

— Ah ! fit Sulpice d'un ton singulier.

— Et, ajouta le voyageur, comme personne ne m'a vu arriver et que je ne suis pas sorti de la maison, je tiens à ce que Jacqueline et toi vous gardiez le silence. »

Sulpice fit de la tête un signe d'assentiment.

Le voyageur continua :

« Est-ce que tu n'es pas allé souvent au château ? »

— Oh ! si, monsieur ; défunt mon oncle, le père Thibert, y était garde-chasse.

— Et tu dis qu'ils ont tout brûlé ?

— Il ne reste que les quatre murs.

— Et... les caves ?

— Les caves étaient pleines, elles sont vides, comme bien vous pensez.

— Mais on ne les a pas brûlées ?

— C'est-à-dire que la maçonnerie a résisté.

— A-t-on fait des fouilles ?

— Non, » dit Sulpice.

Et, malgré l'obscurité de la nuit, il darda sur son compagnon un regard qui le fit tressaillir.

Le voyageur retomba dans son mutisme.

Ils cheminèrent ainsi une grande heure, Sulpice marchant en avant, sa bêche et son fusil sur l'épaule, — le voyageur portant le cordon de jardinage enroulé autour d'un piquet. Ils avaient quitté les champs et étaient entrés sous bois.

Tout à coup, Sulpice s'arrêta net.

« Qu'as-tu ? demanda le voyageur.

— N'avez-vous rien entendu ?

— Rien.

— C'est singulier ! il m'a semblé qu'on marchait derrière nous.

— Je n'ai rien entendu... continuons notre chemin... »

Sulpice se remit en marche.

Mais le silence lui pesait.



Le voyageur jeta un cri : « Voilà le coffret ! » dit-il. — Page 73.

« Ah çà ! monsieur, dit-il, sauf votre respect, pourriez-vous me dire à quoi va vous servir cette bêche ? »

— À faire un trou.

— Et puis ? »

Le voyageur parut hésiter.

« Écoute, mon bon Sulpice, dit-il enfin, tu es un fidèle serviteur, un parent dévoué, et l'on peut se fier à toi, n'est-ce pas ? »

— Oh ! certes, répondit Sulpice avec une bonne foi naïve.

— Je puis donc te dire ce que je vais faire au château ?

— Mais dame ! fit Sulpice.

— Eh bien, je vais à la recherche d'un trésor... »

Sulpice s'arrêta net comme un cheval qui se cabre devant un précipice.

« Cela t'étonne ? fit le voyageur.

— Non, mais... »

Et Sulpice hésita.

« Voyons ! parle... »

— Monsieur, dit froidement Sulpice, je suis le petit-neveu... à la mode bretonne, de madame votre tante, et quand elle avait son bon sens, elle me permettait de parler franchement...

— Après ? fit le voyageur.

— Eh bien, voyez-vous, reprit Sulpice, je suis franc comme l'or, moi... et ce que j'ai sur le cœur vient tout de suite au bord des lèvres.

— Alors, parle... j'aime les gens qui disent ce qu'ils pensent.

— Vous allez déterrer un trésor ?

— Oui.

— Un trésor enfoui dans les ruines du château ?

— Oui.

— À qui appartient ce trésor ?

— À la famille d'Azay.

— Monsieur, dit brusquement Sulpice, fussiez-vous mé faire guillotiner comme un ami des aristocrates, je vous jure que je ne vous aiderai point à commettre un vol. »

Ces mots firent bondir le voyageur et lui arrachèrent comme un rugissement.

Il posa sa main sur l'épaule de Sulpice et son œil flamboya.

« Je crois que tu es fou ! dit-il.

— Fou ?

— Mais malheureusement tu as donc oublié qui je suis ?... »

— Mais... monsieur...

— Voler, moi ! voler !!!

— Alors, dit Sulpice naïvement et avec confusion, que voulez-vous faire de ce trésor ?

— Je veux le rendre à la famille d'Azay, » répondit-il simplement.

À son tour Sulpice étouffa un cri.

« Ah çà, monsieur, dit-il, si vous ne vous expliquez pas, je finirai par justifier votre parole de tout à l'heure, je deviendrai fou... »

Le voyageur laissa bruir un gros et franc rire entre ses lèvres.

« Oui, je comprends, dit-il, cela t'étonne de me voir poursuivre les aristocrates d'une part, comme les ennemis acharnés de la république, — et de l'autre de les protéger ! »

— Dame !

— Eh bien, écoute... Te souviens-tu de mademoiselle Armande de Vèrinières ?

— Si je m'en souviens... Ah ! la chère demoiselle... »

Et, baissant la voix, Sulpice ajouta :

« Je crois bien, monsieur, que lorsque vous la rencontrerez... autrefois... votre cœur battait fort... »

— Tais-toi !

— Hélas ! soupira Sulpice qui ne dissimulait pas ses opinions anti-républicaines, qu'est-elle devenue ?... On dit qu'elle a été condamnée à mort et guillotinée... »

— Condamnée, oui... guillotinée, non... — Et le voyageur ajouta tout bas : — Je l'ai saurée... »

Sulpice eut comme une explosion d'enthousiasme.

« Ah ! dit-il, je savais bien, moi, que vous étiez un honnête homme ! »

— Or, reprit le voyageur, mademoiselle de Verrières est la cousine de mademoiselle Claire d'Arzy. Comprends-tu ?

— Monsieur, dit Sulpice, il est inutile d'ajouter un mot, je vous suivrai au bout du monde.

— Seulement, murmura le voyageur, je jure ma tête à ce jeu-là... »

Comme il prononçait ces derniers mots, qui firent tressaillir le bon Sulpice, le dôme ténébreux de verdure qui les couvrait disparut brusquement, le ciel apparut étoilé, et, au travers des grands arbres de l'ancien parc, se montrèrent les ruines du château.

« Nous y voilà », dit Sulpice.

Le voyageur s'arrêta de nouveau, — comme s'il eût été en proie à une indomptable émotion.

« Chère Armande ! dit-il tout bas. Ah ! que vous étiez belle quand vous passiez à cheval sous les hautes futaies de ce parc... »

— C'est ! dit Sulpice, qui arma soudain son fusil.

— Qu'est-ce donc ? demanda le voyageur.

— Comment ! vous n'avez pas entendu... »

— Quoi ?

— On marche derrière nous... on nous suit... »

Et Sulpice s'élança dans le fourré, cherchant à pénétrer les ténèbres de son regard.

« Il est fou, murmura le voyageur, Je n'ai rien entendu... cependant j'ai l'oreille fine. »

Il appela Sulpice.

« Ah ! je vous jure qu'on nous suivait, dit celui-ci en le rejoignant.

— Eh ! qui venait-il donc qui nous suit ?

— Je ne sais pas... »

— C'est peut-être quelque paysan qui vient voler du bois vert... »

— Non, monsieur. Depuis le commencement de la république, on n'a plus besoin de se cacher pour voler du bois.

— Sulpice, dit sévèrement le voyageur, vous êtes un aristocrate. »

Et il se remit en marche vers les ruines.

Le feu avait accompli son œuvre de destruction.

Ainsi que l'avait annoncé Sulpice, il ne restait plus que les gros murs : toitures, planchers, plafonds, tout s'étant effondré, tout avait disparu.

L'herbe poussait sur le sol entre les pavés disjointes ; les pierres des murs moient écumées s'amoncèrent ça et là. On eût dit un champ détruit depuis les croisades.

« Voilà bien, ce peuple que j'aime tant ! murmura le voyageur, il ne sait garder de secrets en rien... Il sait détruire... saura-t-il fuir ? »

Sulpice marchait toujours le premier.

Vous êtes, monsieur, fit-il en se retournant, que le trésor est caché dans les caves ?

— Oui.

— Mais lesquelles ? Il y en a trois...

— Cependant, on m'a affirmé qu'il n'y avait qu'une entrée.

— C'est vrai.

— Où est-elle ?

— Tenez, là-bas... au-dessous des ruines du grand escalier.

— Allume la lanterne, en ce cas. »

Sulpice battit le briquet, une étincelle en jaillit et mit le feu à une mèche soufrée.

« Conduis-moi », dit le voyageur.

Sulpice chemina au travers des ruines en homme sûr de son fait. Il marcha droit à une sorte d'ouverture noire et béante, venue de sa porte fermée, et laissant apparaître sous son plein entre les marches d'un escalier assez large pour laisser passer deux ou trois personnes.

« Il y a soixante marches à descendre, dit Sulpice.

— Et au bout des soixante marches ?

— On trouve une espèce de rotonde...

— A laquelle aboutissent trois galeries ?

— Justement.

— Descends et éclaire-moi... »

Sulpice tenait sa lanterne de manière à en projeter la lueur devant lui.

Tout en le suivant, le voyageur se disait :

« Voici où les indications qu'on m'a données sont un peu obscures. On ne m'a point parlé des soixante marches, et je ne sais si c'est à partir de la première ou de la dernière qu'il faut compter les cent vingt-neuf pieds. »

Arrivé au bas de l'escalier, Sulpice posa sa lanterne sur les marches, et l'entrée des trois galeries se trouva éclairée.

« Quelle est celle qui conduit à l'Yonne ? demanda le voyageur.

— Celle-là, à gauche.

— Et celle qui mène au cellier ?

— Celle du milieu.

— Bien. Quelle est la longueur de ton cordeau ?

— Il doit avoir cent cinquante pieds environ. »

Au bas de l'escalier, la terre était molle et friable.

Le voyageur enfonça le piquet d'un coup de plat de la bêche, puis déroulant la corde, il dit à Sulpice :

« Marche toujours. »

Sulpice se remit en chemin.

Lorsqu'il n'eut plus qu'une poignée de corde dans la main, le voyageur s'arrêta.

« J'ai compté mes pas, dit-il, et le pas d'un homme à environ trois pieds de large. Or, je suis au soixante-deuxième, et ce doit être ici... »

— A l'œuvre, Sulpice !

— Est-ce ici qu'il faut creuser ?

— Oui.

— Alors, tenez-moi la lanterne... »

Sulpice s'empara de la bêche et se mit à fouiller la terre avec ardeur.

Le voyageur le suivait attentivement des yeux, et son cœur battait...

« Oui, dit tout à coup Sulpice, ce doit être ici.

— Qu'en sais-tu ?

— La terre devient molle sous ma bêche. Elle a été remuée il n'y a pas très-longtemps. »

Le voyageur frissonna.

« On sait, murmura-t-il, si on n'a point découvert le coffre ? »

Sulpice creusait toujours.

« Arrête ! cria tout à coup le voyageur.

— Qu'est-ce ? fit Sulpice en posant sa bêche.

— Moi aussi, dit le voyageur, dont le front se mouilla de quelques gouttes de sueur, moi aussi j'ai entendu du bruit... »

Et, s'arrêtant du fusil de Sulpice, il s'élança dans la direction de l'escalier.

Sulpice murmura en accouant la tête :

« Il a raison de prétendre qu'il joue au tât à ce jeu-là. J'ai dans l'idée, moi, qu'on a mis des repions à ses trousses. Ça tournera mal... »

Et Sulpice attendit anxieux...

Mais le voyageur revint presque aussitôt.

« Décidément, dit-il en riant, je crois que nous avons eu, toi et moi, un bourdonnement dans les oreilles.

— Vous n'avez rien vu ?

— Rien. Les ruines sont désertes et la lune se lève.

— Ah ! » fit Sulpice rêveur.

Et il se remit à creuser.

III

Le mendiant, ou plutôt le jeune homme qui se disait menuisier sans ouvrage, s'était, on s'en souvient, ghassé dans l'écurie par la trappe du grenier à fourrage et le râtelier.

Le cheval, effrayé, avait fait un bond de côté et cassé sa longe. Mais le jeune homme lui avait passé la main sur l'épaule et s'était mis à le caresser.

Rassuré, le cheval était retourné au râtelier et avait remis les dents à sa provende.

Mais le mendiant, qui semblait y voir dans l'obscurité, fit le tour de l'écurie et en reconnut tous les coins.

La porte en était fermée à clef comme celle du grenier, mais,

au-dessus de la porte, il y avait un œil-de-bœuf assez large pour laisser passer le corps d'un homme.

Sulpice, en fermant l'écurie, n'avait songé qu'à une chose, à empêcher qu'on volât le cheval.

Derrière la porte, le maître Jacques de la maison Blanche avait entassé trois boîtes de luzerne fraîche.

« Voilà un fameux lit, » murmura le mendiant.

Et il se coucha dessus.

Mais, en même temps, il allongea la tête jusqu'à une fente de la porte et y colla son œil.

À travers cette fente, il voyait la cour, et, au delà, la lumière de la cuisine, dont la fenêtre était entr'ouverte.

« Bon ! se dit-il, on n'aurait pas inventé un meilleur observatoire, et je saurai tout ce qu'il faut que je sache. »

Le mendiant vit, tour à tour, Jacqueline et Sulpice s'asseoir au coin du feu; puis le voyageur les rejoindre, demeurer seul avec Sulpice, enfin, et causer longuement avec lui.

Puis encore il les vit se lever l'un et l'autre, le voyageur passant des pistolets à sa ceinture, Sulpice décrochant son fusil et s'armant d'une bêche.

Alors, le mendiant quitta sa couche de luzerne et se hissa lestement jusqu'à l'œil-de-bœuf.

Sulpice et le voyageur sortirent de la maison, traversèrent la cour et gagnèrent le jardin.

Dès lors le mendiant n'hésita plus. Il se laissa couler de l'œil-de-bœuf dans la cour, s'arrêta un moment pour donner à Sulpice et à son compagnon le temps de sortir du jardin, puis il se mit à les suivre en se disant :

« A présent, puissent-ils me conduire au bout du monde, je ne les quitte plus. »

Il avait ôté ses souliers et marchait sur ses pieds et ses mains à la fois, comme une bête fauve, laissant entre eux une distance assez considérable.

L'obscurité était si grande que, plus d'une fois, il les perdit de vue; mais le vent qui venait de l'ouest lui apportait leurs paroles et le bruit de leurs pas.

Lorsqu'ils furent entrés sous le couvert, dans l'ancien parc, le mendiant se rapprocha, et presque toute leur conversation lui arriva distinctement. Par deux fois, il se heurta à un tronc d'arbre et marcha sur des feuilles mortes qui craquèrent sous ses pieds. Ce fut alors que, par deux fois aussi, Sulpice s'arrêta brusquement, disant à son compagnon :

« On nous suit ! »

Heureusement pour lui, le mendiant s'étendit à plat ventre sur le sol, et Sulpice ne vit rien.

Parvenu à la limite du parc, devant l'ancienne pelouse du château, le mendiant s'arrêta et laissa le voyageur et son compagnon s'aventurer seuls dans les ruines.

Mais ce jeune homme avait de véritables yeux de lynx qui perçaient les ténèbres, et il ne perdit Sulpice et le voyageur de vue que lorsqu'ils eurent franchi le seuil des caves.

Seulement, on se le rappelle, avant de descendre les marches de l'escalier, Sulpice avait allumé sa lanterne, et la lueur fugitive de l'étincelle fixa les regards du mendiant.

Alors encore il se remit en marche, rampant comme un reptile, se glissant à travers les pierres et les broussailles jusqu'à l'entrée du souterrain. Là, il fit une nouvelle halte.

Sulpice et le voyageur causaient, et leurs voix montaient des profondeurs de la galerie.

Le mendiant descendit les marches de l'escalier, à son tour, avançant avec précaution et comprimant son haleine; à la quarantième, il aperçut le cercle de lumière décrit par la lanterne de Sulpice.

Puis il vit ce dernier qui creusait la terre avec ardeur.

Mais là encore, le mendiant fit un faux pas, et ce faux pas produisit un léger bruit.

Ce fut en ce moment que le voyageur s'écria : « Moi aussi, j'ai entendu... »

Le mendiant frissonna et se crut perdu.

Le voyageur s'était armé du fusil de Sulpice et s'élançait vers l'escalier.

Mais l'escalier était large, et le mendiant se colla tout debout contre le mur.

Le voyageur passa sans le voir, ébloui qu'il était par la lumière de la lanterne; il monta, fouilla les ruines, ne vit rien, et redescendit, passant de nouveau près de l'ancien sans le voir.

Celui-ci s'agit alors sur la dernière marche de l'escalier, c'est-à-dire à soixante pas de l'endroit où Sulpice creusait, et de là, il put tout voir et tout entendre.

À mesure que la besogne de Sulpice avançait, le voyageur sentait l'émotion le gagner.

« On a bien raison de prétendre, dit-il tout à coup, que l'argent qu'on cherche fait plus de joie que l'argent qu'on a... »

Sulpice ne répondit pas, car, en ce moment, sa bêche heurta un corps dur qui rendit un son métallique.

Le voyageur jeta sa cri.

« Voilà le coffret ! » dit-il.

En effet, Sulpice, laissant sa bêche, se mit à creuser avec les mains, et eut bientôt mis à découvert le couvercle du coffre mentionné par la note mystérieuse.

Le voyageur sauta dans la tranchée et porta les deux mains sur cet objet.

Le coffre était assez lourd, quoique très-petit, et la serrure en était intacte.

« Allons ! se dit-il avec un soupir de soulagement, l'argent y est... Viens, Sulpice, nous n'avons pas de temps à perdre. »

Il prit le coffre de cuivre sous son bras, et Sulpice se hâta de rejeter dans le trou les terres qu'il avait amoncelées sur les bords.

Puis il reprit sa lanterne, sa bêche et son fusil.

Cette fois, le voyageur marchait le premier. La lanterne projetait sa clarté dans l'escalier, et, certes, le mendiant n'aurait pu échapper aux regards.

Mais le mendiant avait disparu... Il savait sans doute tout ce qu'il voulait savoir.

En haut de l'escalier, Sulpice souffla sa lanterne.

La lune, bien qu'à son premier quartier, brillait à l'horizon, et la nuit avait perdu son obscurité.

« Hâtons-nous, répéta le voyageur en traversant les ruines d'un pas rapide. Il faut que je sois en route avant le jour. »

— Mais, monsieur, dit Sulpice, il serait peut-être plus prudent à vous, si vous emportez cette somme, de ne partir que ce soir.

— Il faut que je sois à Paris dans trois jours.

— Mais ce coffre est lourd ?

— Tu vois bien que non, puisque je le porte dans mes deux mains.

— Mais... à cheval...

— Je l'envelopperai dans mon manteau, que je fixerai comme une valise à l'arçon de ma selle. »

Sulpice ne répliqua rien.

Ils se prirent à marcher avec précipitation, traversèrent de nouveau les bois et rentrèrent sans encombre, par le jardin et la cour, dans la petite maison.

Ni Jacqueline ni la vieille tante ne s'étaient éveillées.

Le voyageur posa le coffre renfermant les soixante-quatorze mille livres sur la table de la cuisine, raviva le feu qui se mourait, et y jeta une brassée de javelle.

Ensuite il consulta sa montre; il était trois heures et demie du matin.

« Va donner l'avoine à mon cheval, » dit-il à Sulpice.

Sulpice gagna l'écurie.

Le cheval bruya au bruit de la porte, et Sulpice constata avec étonnement qu'il avait rompu son lien. Mais il se aperçut point que les boîtes de luzerne étaient soulevées et gardaient encore l'empreinte d'un corps humain.

Il prit de l'avoine dans un sac et en jeta dans la mangeoire.

Puis il sella le cheval, comme pour l'avertir de déjeuner de bon appétit.

Quand ce fut fait, Sulpice se souvint du mendiant.

« Je voudrais bien savoir, se dit-il, si le drôle est aussi fatigué qu'il le disait. »

Il prit sa lanterne, sortit de l'écurie et monta au grenier.

Le mendiant était enfoncé dans le fourrage et ronflait.

« Après ça, se dit Sulpice, je suis peut-être un peu bien défiant... ce garçon-là mourrait de faim... il a mangé et il dort... où est le mal ? »

Et, pris de compassion, Sulpice sortit sans bruit du grenier et ferma la porte avec précaution, pour ne point éveiller le dormeur.

Comme il rentrait dans la cuisine, il trouva le voyageur qui enveloppait le coffret dans son manteau et le roulait avec ses courroies.

« Je veux être pendu, dit-il en souriant, si on devine qu'il y a là dedans autre chose que des hardes. »

« Allons placer cela sur ma selle. Mais, auparavant, donne-moi un verre d'eau-de-vie. J'ai froid au cœur... comme si je venais de commettre une mauvaise action. »

— Comment! monsieur, dit Sulpice, vous appelez ça une mauvaise action, soustraire le bien d'autrui au pillage?

— Il me semble que je trahis la république, murmura-t-il d'un air sombre. Et puis il haussa les épaules et ajouta : On n'est pas maître de sa nature, et je ne suis pas comme Robespierre, moi, qui n'a ni cœur, ni entrailles. A propos, fit-il brusquement, et comme s'il eût voulu faire diversion avec la pensée qui semblait l'obséder, qu'as-tu fait de ce jeune homme qui a demandé la charité hier soir?

— Je lui ai donné à souper et à coucher.

— Où est-il?

— Dans le grenier à fourrage.

— Eh bien, va le chercher. »

Sulpice regarda le voyageur avec étonnement.

« Va, » répéta-t-il d'un ton d'autorité.

Sulpice obéit.

Il monta au grenier à foin et cria :

« Eh ! l'ami ! »

Le mendiant dormait de plus belle.

Sulpice le secoua.

Le mendiant ouvrit un œil, étira les bras et fit mine de se rendormir.

« Allons ! debout, mon garçon ! dit Sulpice. »

— Est-ce qu'il est déjà jour ? demanda le mendiant d'un ton lamentable.

— Bientôt...

— Ah ! citoyen, si vous étiez charitable, vous me laisseriez dormir encore et ne me chasseriez pas si matin...

— Ce n'est pas pour te chasser que je t'éveille.

— Que voulez-vous donc de moi ?

— Mon maître veut te parler. »

A ces derniers mots, le mendiant s'éveilla tout à fait. Il se leva et suivit Sulpice, qui le conduisit à la cuisine.

Le voyageur le regarda avec attention.

Le mendiant baissait les yeux, comme un coupable devant son juge.

« Comment te nommes-tu ? lui demanda le voyageur. »

— Simon, citoyen.

— Quel âge as-tu ?

— Vingt-deux ans.

— Tu es menuisier ?

— Oui, citoyen.

— Quel est ton pays ?

— Je suis d'Arcis-sur-Aube. »

A cette réponse, le voyageur eut un geste d'étonnement.

« Et tu te nommes Simon ? »

— Simon Lanternet.

— Ton père n'était-il pas menuisier comme toi ?

— Oui, citoyen. Il est mort, mon père, laissant cinq enfants dans la misère.

— Eh bien, mon garçon, dit le voyageur ému, tu as bien fait, hier, de t'arrêter au seuil de cette maison. Je suis, comme toi, d'Arcis-sur-Aube, et il ne sera pas dit que j'aurai laissé passer un compatriote sans lui venir en aide. »

Le mendiant joignit les mains.

« Je vais faire un voyage de quelques jours, tu m'accompagneras, en qualité d'officier, cela te va-t-il ? »

Le voyageur crut voir briller une larme de reconnaissance dans l'œil de cet homme. Sulpice haussa les épaules.

« Je crois, murmura-t-il, que le neveu de madame est devenu fou, de s'aller embarrasser ainsi d'un vagabond. »

— Sulpice, dit le voyageur, cherche donc à ce garçon une coquette, des bas, des souliers et un bourgeron. »

Sulpice sortit de la cuisine en grommelant. Le voyageur continua :

« Je vais à Paris, et tu m'y suivras... là, je verrai à te trouver de l'ouvrage. »

Le mendiant prit vivement la main de cet homme, qui lui apparaissait comme une vivante incarnation de la Providence, et il la porta vivement à ses lèvres.

Sulpice revint avec les habits.

« Tiens, mon garçon, dit le voyageur, endosse-moi tout cela, et

va te couper un bon et solide bâton dans la haie. Je vais voir, moi, si mon cheval a fini son avoine. »

Il prit sous son bras la valise qui renfermait le collier et suivit Sulpice à l'écurie.

« Monsieur, lui dit Sulpice, tandis qu'il bouclait la valise sur le coussinet de la selle, est-ce que je pourrais me permettre de vous donner un conseil ? »

— Certainement, mon bon Sulpice.

— Vous allez emmener le mendiant ?

— Oui, il me servira de domestique.

— Eh bien, moi, si j'étais à votre place, une fois en route, je donnerais deux écus de six livres à ce gars, un bon coup d'éperon à mon cheval, et je tirerais au large.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que ce garçon marque mal.

— Tu es un niais ; ce garçon est de mon pays, d'Arcis-sur-Aube.

— Qu'est-ce que ça prouve ? fit l'entêté Sulpice.

— Et j'ai connu son père, un très-honnête homme, le père Lanternet.

— Ça n'empêche pas que vous portez de l'argent... et une jolie somme encore...

— Raison de plus pour avoir un compagnon de voyage.

— Et s'il vous vole ? »

Le voyageur eut un sourire de dédain.

« Et ça ? » fit-il.

En même temps, il retira ses pistolets de sa ceinture et les mit dans les fontes, en ajoutant :

« Et puis, regarde-moi ! Crois-tu vraiment qu'on vienne à bout d'un homme de ma taille et de ma force aussi facilement ? »

— Dieu vous garde ! murmura Sulpice.

— Baise mon cheval, répliqua le voyageur ; je vais mettre un baiser sur le front de ma vieille tante endormie. »

Quelques minutes après, le voyageur et le mendiant quittaient la petite maison, qui mirait son toit d'ardoise et ses murailles blanches dans l'eau transparente de l'Yonne.

Le premier était à cheval.

Le second marchait auprès de lui, un bâton de houx à la main.

« C'est égal, murmura tristement Sulpice en les regardant s'éloigner, j'ai mon idée, et cela ne portera point bonheur au neveu de madame... »

IV

L'auberge des *Trois Mages* venait de fermer portes et volets.

Il était neuf heures du soir, et bien que la république eût, disait-on, amené la liberté, maître Nicolas Berdin, l'hôtelier, ne se croyait point dispensé d'obéir au vieil usage du couvre-feu.

En cela, le digne cabaretier était prudent, car il était suspecté de royalisme ; et la municipalité d'Auxerre ne plaisantait pas avec les gens qui passaient pour favoriser les aristocrates.

L'auberge des *Trois Mages* était située à l'entrée de la place des Fontaines, à gauche, en entrant par la rue de Paris. Sous la monarchie, elle se nommait l'hôtellerie des *Rois Mages*, et c'était le rendez-vous de la petite noblesse des environs, moitié gentilshommes, moitié vignerons, un peu tous paysans, mais très-dévotés à l'ancien régime.

Quand le roi fut tombé, lorsqu'on eut proclamé la république et qu'un commissaire extraordinaire, venu de Paris, eut annoncé qu'on allait installer une belle guillotine toute neuve à l'usage des aristocrates, maître Nicolas Berdin prit peur.

Un moment il songea à gratter son enseigne et à donner à son hôtellerie le nom de *Aux trois sans-culottes*.

Il tenait énormément à ce chiffre trois.

Mais qui dit Bourguignon dit homme d'esprit, et maître Nicolas Berdin était natif de Migé, à quatre lieues d'Auxerre, d'où il était venu en sabots, trente années auparavant.

Il effaça le mot *rois* et mit simplement sur sa porte :

Aux Trois Mages.

Puis il s'en alla trouver la municipalité, coiffé d'un bonnet rouge et armé de ces adroites paroles :

« Citoyens, assez longtemps le peuple a gémi sous le fouet des aristocrates. Aussi, je trouve qu'il serait injuste que la chute de

ceux-ci n'entraînaient la ruine de celui-là. Vous chassez les aristocrates, très-bien, mais vous ne voudrez causer aucun dommage au plus mortel de leurs ennemis. Mon auberge était connue sous le nom des *Rois Mages*. J'ai effacé ce mot odieux qui rappelle la tyrannie, mais vous ne me forcerez pas à ôter celui de *Mages*, qui constitue la raison de commerce de mon établissement...

Et comme les municipaux se regardaient indécis, maître Nicolas Berdin remporta la victoire en usant de ce dernier argument :

« Citoyens, les Mages étaient des bergers couronnés, et je crois utile de rappeler ce bel exemple pour la honte des tyrans modernes qui n'ont jamais tenu un simple soc de charroi. »

La municipalité applaudit, et Nicolas Berdin entra chez lui triomphant.

Cependant, les patriotes disaient tout bas que Nicolas Berdin était demeuré royaliste au fond du cœur, et le circonspect hôtelier se gardait bien d'enfreindre les règlements de police.

A neuf heures précises, il mettait les buveurs à la porte et avait coutume de s'écrier :

« Le plus grand homme de la république, le citoyen Robespierre lui-même serait ici, que je le forcerais à s'en aller coucher ! »

Or donc, l'auberge des *Trois Mages* venait de clore toutes ses fenêtres et de verrouiller ses portes, lorsque deux hommes, l'un à cheval et l'autre à pied, qui cheminaient de compagnie, s'arrêtèrent au-dessous de son enseigne. Ils arrivaient par la route de Coulange-sur-Yonne, et étaient entrés par la rue d'Egligny.

« Allons, Simon, dit le cavalier au piéton, frappe-moi à cette porte, et vigoureusement, car ils ont le sommeil dur dans cette auberge. »

Simon, — car le cavalier et le piéton n'étaient autres que les deux voyageurs que nous avons vus quitter, le matin, la petite maison des bords de l'Yonne, — Simon, disons-nous, souleva un gros marteau de cuivre, qu'il laissa retomber ensuite.

Au bruit, un chien hurla dans la cour de l'auberge. Mais aucune lumière ne brilla.

La nuit était noire et il pleuvait légèrement.

La rue de Paris, qui est la plus fréquentée d'Auxerre, était déserte.

Était-ce la pluie ? était-ce le régime de la terreur sous lequel on vivait qui causait cette solitude ?

Les maisons étaient fermées, les lumières étaient éteintes. Simon lanternet; le nouvel officieux du voyageur, frappa de nouveau.

Une fois encore le chien hurla; mais nul ne bougea à l'intérieur. Le cavalier s'impatienta :

« Ces gens-là sont des brutes, » dit-il.

Et, mettant pied à terre, il donna à la grande porte de l'auberge un si vigoureux coup d'épaulé, que, cette fois, un juron énergique se fit entendre au dedans de la maison.

Puis une croisée s'ouvrit :

« Qui est là ? dit une voix.

— Des voyageurs.

— Passez votre chemin, il est trop tard...

Et la croisée se referma.

Mais le voyageur eut comme un rugissement de colère, et il s'écria :

« Au nom de la loi, ouvre, citoyen ! »

La voix était si sonore, son accent si impérieux, que la fenêtre se rouvrit et encadra le visage rubicond de maître Nicolas Berdin.

« Pardon, citoyen, dit-il, est-ce que j'ai affaire à un membre du district ou de la municipalité ? »

— Tu as affaire à un représentant du peuple, drôle, » dit le voyageur qui ne se possédait plus.

Ce mot fut magique. La fenêtre se referma, mais tout aussitôt des lumières brillèrent derrière les volets, et bientôt la porte cochère s'ouvrit; maître Nicolas Berdin en personne, la tête coiffée d'un bonnet de coton, venait ouvrir aux voyageurs.

Simon avait pris le cheval par la bride.

Nicolas Berdin et lui échangèrent un regard furtif.

Aussitôt l'hôtelier ôta son bonnet et dit au voyageur :

« Citoyen, veuillez m'excuser si je ne vous ai pas ouvert plus tôt.

— Il est certain, maître cabaretier, répliqua le voyageur avec humeur, qu'on n'entre pas facilement chez vous.

— Il est plus de neuf heures...

— Eh bien ?

— Et les règlements de police ne permettent pas qu'on soit ouvert toute la nuit; mais, ajouta Nicolas Berdin, du moment qu'il s'agit...

— Chut ! » dit le voyageur d'un ton qui n'admettait pas la réplique.

L'aubergiste salua de nouveau et conduisit le nouveau venu à la grande salle, qui servait à la fois de salle à manger et de cuisine.

Un marmiton, qui n'était pas encore couché, ralluma le feu.

« Citoyen représentant, dit Nicolas Berdin, voulez-vous souper ? »

— Mais certainement. J'ai grand faim, et surtout grand soif.

— Eh bien, vous ne vous plaindrez pas du vin des *Trois Mages*.

Tandis que Simon mettait le cheval à l'écurie, le voyageur s'installa au coin du feu.

Maître Nicolas Berdin dressa la table, ouvrit un bahut et en tira un morceau de viande froide, du jambon et du fromage.

Puis il dit à son hôte :

« Je vais vous chercher deux bouteilles du fameux vin de la Chainette. Vous m'en direz des nouvelles. »

Et Nicolas Berdin prit le chemin de la cave. Mais, pour aller à la cave, il fallait traverser la cour et passer devant l'écurie.

La porte en était ouverte, et Simon y bouchonnait le cheval en conscience.

Berdin entra.

« Eh bien ? fit-il en regardant Simon.

— Tout va bien, répondit le mendiant.

— Il a le coffre ?

— Oui.

— Où est-il ?

— Là, dans la valise.

— Ah ! fit Berdin avec un soupir de soulagement.

— Je crois que nous le tenons, murmura Simon.

— Je le crois aussi.

— Avez-vous prévenu la municipalité ?

— Oui et non. C'est-à-dire que j'ai parlé vaguement. Mais le *Marseillais* est ici.

— Ah ! il est arrivé ?

— Oui, il est couché là-haut, dans une chambre du premier étage.

— Eh bien, allez le prévenir, alors...

— C'est inutile, il est éveillé. Viens souper.

— On y va.

— Et quand ton maître sera couché...

— Eh bien ?

— Tu sortiras par la porte de la cuisine et tu viendras me rejoindre.

— Où serez-vous ?

— Dans la cour. Nous irons ensemble à la municipalité.

Simon inclina la tête en signe d'adhésion.

Maître Nicolas Berdin descendit à la cave et murmura :

« Oh ! ces républicains, je les hais... et je ne sera la république aujourd'hui que parce que je veux les aider à se dévorer entre eux. »

Cependant le voyageur s'était tranquillement mis à table. Il soupa d'un bon appétit, en homme qui a fait une longue route et bravé la pluie.

Simon vint le rejoindre.

Grâce aux habits que lui avait fournis Sulpice, le jeune homme avait la tournure d'un domestique aisé et son visage hâve de la veille avait disparu.

« Mets-toi là, lui dit le voyageur d'un ton affable, mange à ta faim et bois à ta soif. »

Simon ne se le fit pas répéter.

Néanmoins un observateur attentif aurait remarqué son peu d'appétit.

Évidemment préoccupé, Simon ne buvait et ne mangeait que par contenance; mais, absorbé lui-même, le voyageur n'y prit garde.

Seulement, quand il eut terminé son repas, il dit à l'officieux :

« Va me chercher ma valise, et apporte-la-moi tout de suite. »

Simon obéit.

Maître Nicolas Berdin se promenait de long en large dans la cour et fumait tranquillement sa pipe.

Simon l'aborda.

« Il demande sa valise, fit-il tout bas.

— Ah !

— Et c'est dans sa valise qu'est le coffre.

— Eh bien, porte-la-lui. »

Et comme Simon hésitait :

« Eh bien, crois-tu pas que les gens de la municipalité se privent de faire inspection dans sa chambre ? »

— C'est juste, » répondit Simon.

Et il alla chercher la valise, qui était encore bouclée sur la selle, car, selon le vieil usage, on n'avait point encore dégarni le cheval, qui tirait un peu de paille en attendant son avoine.

« Tâchez donc qu'il se couche le plus tôt possible, murmura maître Nicolas Berdin au moment où Simon repassait devant lui la valise sous le bras.

— Dame! ça dépend de lui.

— Est-elle lourde, la valise ?

— Très-lourde.

— Alors, l'argent y est...

— Je le crois. »

Simon entra dans la cuisine, où le voyageur dégustait un verre d'eau-de-vie de marc, tout en se chauffant la pointe des pieds.

Il s'empara de la valise avec une sorte d'empressement, puis il dit à Simon :

« Demande donc à l'hôtelier s'il a préparé ma chambre.

— Oui, maître, répondit Simon.

— Sais-tu où elle est ?

— Oui, maître.

— Alors, prends ce flambeau et conduis-moi. J'ai besoin de dormir; je suis horriblement las. »

Simon ne se le fit point répéter. Il prit le flambeau et passa devant son maître.

La chambre qu'on lui avait préparée était située au premier étage, et les fenêtres donnaient sur la cour.

Maître Berdin se promenait toujours en fumant, et suivait de l'œil les mouvements de la lumière que portait Simon.

Enfin, cette lumière s'éteignit, et Simon redescendit dans la cour.

« Il est couché, dit-il.

— Où a-t-il mis sa valise ?

— Sous son oreiller.

— T'a-t-il donné des ordres ?

— Oui, il veut partir demain au point du jour. »

L'hôtelier eut un mauvais sourire.

« Voilà qui n'est pas bien sûr, murmura-t-il.

— Avez-vous beaucoup de monde dans l'auberge ? dit Simon.

— Un seul voyageur et le Marseillais.

— Et... de l'hygiène ?

— Oh! c'est un marchand de moutons qui vient de la foire de Vézelay. Si l'autre résiste, ce n'est pas lui qui nous gênera.

— Maintenant, es-tu prêt ?

— Oui. »

Nicolas Berdin secoua la cendre de sa pipe, se coiffa du bonnet rouge de rigueur, endossa sa carmagnole, — car il s'était promené en bras de chemise, — et ouvrit une petite porte. Cette porte donnait sur une ruelle.

Simon et l'aubergiste sortirent sans bruit.

La municipalité, d'est-à-dire l'hôtel de ville, était à deux pas.

« Le Marseillais a tout préparé, dit tout bas l'aubergiste tandis qu'ils cheminaient d'un pas rapide, mais je ne sais pas si les citoyens ne se feront pas tirer un peu l'oreille.

— Ah! vous crâchez ?

— Dame! c'est grâces de chercher noise au second personnage de la république.

« Mais puisqu'ils ont pour eux le premier, le grand citoyen Robespierre, observa Simon.

— C'est juste.... Mais es-tu bien sûr que la valise contient le coffre ?

— Oui.

— Et que le coffre...

— Le coffre renferme l'argent des aristocrates.

— Mais qui prouvera... que cet argent... est à eux ?

— D'abord, fit Simon avec calme, je témoignerai que ce coffre a été déterré dans les caves du château.

— Bon!

— Ensuite, il est bien certain que les messieurs d'Azay ne l'ont point fermé sans y laisser une note, un papier quelconque...

— Ah! si cela est, la chose ira comme sur des roulettes. »

En parlant ainsi maître Nicolas Berdin souleva le marteau de la grande porte qui donnait accès dans la cour de la municipalité.

La porte s'ouvrit; un garde national, en faction à l'intérieur, croisa la baïonnette.

« Qui va là ? dit-il.

— Le citoyen Nicolas Berdin, propriétaire de l'auberge des Trois Mages.

— Que veux-tu ?

— Parler au citoyen maire...

— Il est allé se coucher.

— Ses adjoints y sont-ils ?

— Il y a le citoyen Sautereau, secrétaire de la mairie.

— Où est-il ?

— Dans la salle du bas; il se chauffe auprès du poêle.

— Je vais lui parler.

— De quoi s'agit-il donc ? demanda le garde national.

— Du salut de la république, » répondit Nicolas Berdin.

Et il passa.

Au bruit des voix, un homme était sorti sur le pas de la porte de cette salle basse désignée par le garde national.

C'était le citoyen Sautereau.

Malgré son titre modeste de secrétaire de la mairie, le citoyen Sautereau, ex-intendant des barons de Sainte-Pallays, était un des hommes les plus importants de la révolution, à Auxerre.

Plus républicain que la république elle-même, plus ardent que les plus ardents patriotes, le citoyen Sautereau avait coutume d'accuser de trahison Danton, Fouquier-Thinville et tous les autres. Deux hommes seuls avaient su conquérir son admiration, Saint-Just et Robespierre.

Le citoyen Sautereau avait une grande influence à Auxerre, et le maire lui-même, un brave homme que la peur rendait zélé, subissait son terrible ascendant.

« Ah! ah! dit-il en voyant le citoyen Nicolas Berdin, je t'attendais, citoyen. Eh bien ?

— Il y a du nouveau.

— L'homme est chez toi ?

— Il vient de se mettre au lit.

— Es-tu sûr que ce soit celui dont le Marseillais nous a parlé ?

— Sans doute. »

Sautereau posa son brûle-gueule sur l'appui d'une croisée et dit : « Je vais prendre mon écharpe. Je fais les fonctions d'adjoint quand ni le maire ni les adjoints ne s'y trouvent. »

En même temps il cria :

« Hé! citoyen Faniot ? »

A ce nom, la porte du corps de garde installé dans un angle de la cour s'ouvrit, et un citoyen revêtu de l'uniforme d'officier de la garde civique se montra.

C'était un grand gaillard aux yeux gris, aux cheveux jaunes, dont le nez crochu ressemblait au bec d'un oiseau de proie, et dont les lèvres minces laissaient glisser un sourire cauteleux et faux.

« Que désires-tu, citoyen ? demanda-t-il.

— Te parler, capitaine. Viens par ici. »

Le citoyen Faniot, son tricorne de travers et la main crânement posée sur la garde de son sabre, s'avança d'un pas de matamore.

« Qu'as-tu donc à me dire, pékin ? » fit-il d'un ton dédaigneux.

Le citoyen Sautereau haussa les épaules, mais il ne se fâcha point, et se contenta de pousser le capitaine de la garde civique dans la salle basse au milieu de laquelle rougissait un poêle de tôle, dont les reflets éclairaient une statue en plâtre de la Liberté armée du niveau et coiffée du bonnet phrygien.

Puis, lorsque Nicolas Berdin et Simon furent entrés, il ferma la porte et dit à Faniot :

« Dis donc, citoyen capitaine, est-ce que tu ne prétendais pas l'autre jour que la république ne reconnaissait que médiocrement ton mérite ?

— Hé! hé! fit le capitaine en se rengorgeant, il est certain que je ne suis pas à ma place.

— Que voudrais-tu être ?

— Colonel de la garde civique du département.

— Eh bien, voilà qui est possible...

— Hein ? dit le citoyen Faniot en faisant un pas en arrière.

— C'est comme j'ai l'honneur de te le dire; mais, pour cela, il faut montrer du courage et prouver que la république peut compter sur toi.

— Peut-il arrêter des aristocrates ?

— Mieux que cela.

— Plait-il ?

— Il faut arrêter un représentant du peuple qui trahit la république.

— Diable! fit le citoyen Faniot, que la proposition émut quelque peu.

— Il faut l'arrêter, sur l'ordre du citoyen Robespierre.

— Et... cet ordre?

— Le voilà, » dit Sautereau.

Et il tira de sa poche un papier sur lequel le proconsul avait écrit ces mots :

« Les municipalités et les gardes civiques sont invitées à prêter main-forte au citoyen Olivier Brun, dit le *Marseillais*. »

« ROBESPIERRE. »

« Eh bien, fit le prudent capitaine, quel rapport y a-t-il entre toi et le citoyen Olivier Brun ? »

— Le citoyen Brun t'attend.

— Où cela ?

— A l'auberge des Trois Mages.

— Et tu es sûr... que... et... représentant...

— Ma foi, dit le citoyen Sautereau impatienté, si tu ne veux pas être colonel, c'est ton affaire. Je vais prendre un sergent et quatre hommes.

— Non, j'y vais.

— Alors, commande une escouade de huit hommes.

— Bien.

— Et écoute ce que va te dire ce garçon. »

Sautereau désignait Simon.

« Parle, » dit l'aniot à ce dernier.

Simon s'exprima ainsi :

« Le citoyen représentant dont je suis l'officier voyage sous le nom de Constant Déverieux, négociant en bois.

— Bien, après ?

— Il est porteur d'un coffret qui renferme une somme de soixante-quatorze mille livres, appartenant aux ci-devant seigneurs d'Azay.

— Et... ce coffret ?

— Il l'a placé sous son oreiller.

— Alors, dit le capitaine, son affaire est bonne. Mais quel est son vrai nom ?

— C'est ce que le Marseillais nous dira quand on l'aura conduit en prison et qu'il aura été bien convaincu de trahison envers la république et d'intelligence avec les aristocrates, » répondit le citoyen Sautereau.

Le capitaine Faniot alla commander ses huit hommes.

« Marchons, » dit Sautereau.

Puis, se penchant à l'oreille de Nicolas Berdin :

« Crois-tu qu'il réussira ? »

— Hé ! hé ! fit l'aubergiste, c'est un solide gaillard !...

— Mais dira-t-il son vrai nom ?

— Oh ! je ne crois pas... si nous avons le coffret... dire son vrai nom, c'est se perdre...

— Citoyens, dit le jeune et intelligent Simon Lanternet, vous pouvez être certains qu'il résistera. Il a deux pistolets sous son traversin.

— Ah ! diable ! murmura le citoyen capitaine un peu déconcerté, je mettrai mes hommes devant moi, alors.

— Mais rassurez-vous, ajouta Simon, j'ai été les balles... et la poudre seule ne tue pas.

— Ce garçon est plein d'esprit, murmura l'honnête Nicolas Berdin.

— Marchons ! » répéta le citoyen Sautereau, qui avait étalé sur son abdomen une belle écharpe rouge.

Et la patrouille, sortant de la municipalité, prit le chemin de l'auberge des Trois Mages. Simon fermait la marche avec cette modestie qui sied si bien à la vertu.

V

Maître Nicolas Berdin avait pris les devants. Il s'était esquivé par la ruelle et avait pénétré dans l'auberge par la petite porte.

La patrouille, au contraire, devait frapper à la grande.

L'aubergiste monta en toute hâte, et, sur la pointe du pied, alla à la chambre occupée par Olivier Brun, dit le *Marseillais*, lequel était arrivé la veille à Auxerre, chargé d'une mission mystérieuse du comité du salut public.

Enfoui sous sa couverture raménée jusqu'au menton, notre ancienne connaissance le Marseillais n'avait pas de lumière, mais il ne dormait pas, et il était couché tout habillé.

Berdin entra :

« Ça y est ! dit-il, les municipaux viennent.

— Combien sont-ils ?

— Huit.

— C'est suffisant, mais il n'y a pas d'excès, car il se défendra. Il est violent, et il est fort... Ensuite, il sait bien le jeu qu'il joue.

— Il paraît que Simon a été les deux balles de ses pistolets.

— Eh bien, il cassera deux ou trois têtes avec le pommeau.

— Diable ! murmura Berdin, ça va faire bien du vacarme.

— C'est l'histoire de l'omelette. Il faut absolument casser les œufs.

— Mais, observa Nicolas, est-ce que vous n'allez pas venir avec nous ?

— Non, certes.

— Cependant...

— Ecoute donc, bellâtre, fit le Marseillais, tu as donc oublié ta leçon déjà ?

— Non.

— Eh bien, quand on aura trouvé le coffret, lorsqu'il sera bien reconnu que cet homme est un agent des aristocrates, tu diras : « Mais il y a dans l'auberge un monsieur de Paris qui connaît peut-être le citoyen... » et alors... tu viendras me chercher. Val ! »

Le Marseillais congédia Nicolas Berdin d'un ton d'autorité.

Celui-ci passa, en s'en allant, devant la chambre occupée par le voyageur.

Ce dernier avait éteint sa lumière et dormait sans doute.

La patrouille heurta à la porte avec la crosse des mousquets.

Nicolas Berdin ouvrit une croisée qui donnait sur la rue, et, comme c'était convenu, demanda :

« Qu'est-ce que vous voulez ? »

— Ouvrez, citoyen, au nom de la loi ! répondit le capitaine Faniot.

— Au nom de la république une et indivisible, dit à son tour le citoyen Sautereau, je t'ordonne d'ouvrir ! »

C'en fut assez pour réveiller tout l'hôtel, c'est-à-dire les marmottes, les filles de cuisine et le garçon d'écurie.

« Allez ouvrir ! » cria Berdin.

Le silence continua à régner dans la chambre de l'étranger.

On ouvrit les portes, et la patrouille entra.

« Citoyen, dit à haute voix le secrétaire de la mairie, vous avez des voyageurs ? »

— Un seul, répondit Berdin.

— Comment se nomme-t-il ?

— Je ne sais pas.

— D'où vient-il ?

— De Coulanges.

— Seul ?

— En compagnie de son officieux.

— A pied ?

— Non, à cheval.

— Et où est-il logé ?

— Il occupe la chambre numéro 4.

— Voyons-le, » dit le secrétaire de la mairie.

Tous ces mots, échangés à haute voix dans la cour, avaient surtout pour but d'éveiller le voyageur, et de mettre à couvert la responsabilité de maître Nicolas Berdin, qui ne voulait pas passer pour un traître.

Cependant le voyageur ne bougea point, ne se mit point à la croisée, ne ralluma pas sa lumière.

Les municipaux, précédés de leur capitaine et de Berdin qui portait un flambeau, montèrent l'escalier et frappèrent à la porte.

« Qui est là ? demanda la voix du voyageur, éveillé en sursaut.

— Au nom de la loi, ouvrez ! » répéta le capitaine Faniot.

Il s'écoula dix secondes, pendant lesquelles le voyageur battit le briquet et ralluma sa chandelle. Puis il ouvrit sa porte, sans quitter son lit, et se borna à se dresser sur son séant.

Nicolas Berdin entra le premier, et dit :

« Excusez, citoyen, mais la municipalité d'Auxerre est tracassière, et chaque nuit ces messieurs viennent demander les passe-ports.

— Ah ! » dit le voyageur avec calme.

Et puis il fixa son œil d'aigle sur les municipaux, et ceux-ci tressaillirent, et le citoyen Faniot lui-même, malgré son désir de passer colonel, fit un pas en arrière.

Mais le citoyen secrétaire de la mairie ne se déconcerta point. Il entra dans la chambre, regarda le voyageur, et lui dit d'un ton sec :

« Habillez-vous ! »

— Pourquoi faire ? demanda le voyageur avec hauteur.



Et la patrouille, sortant de la municipalité, prit le chemin de l'auberge des Trois Mages. — Page 80.

— Pour me suivre Vous êtes accusé de complicité avec les aristocrates. »

Le voyageur eut un tranquille sourire; il sauta hors de son lit et passa son haut de chaussees.

Aussitôt le citoyen Sautereau se jeta sur l'oreiller, le souleva, et y prit la valise que le voyageur y avait déposée.

« Que faites-vous ? » réclama le voyageur avec hauteur.

Mais Sautereau, au lieu de répondre, déboucla la valise.

En même temps, Faniot fit un signe, et les deux municipaux s'emparèrent du voyageur.

La valise contenait un manteau et une bourse.

La bourse renfermait une trentaine de louis et un papier plié en quatre. Quant au coffret, il avait disparu.

Sautereau et Nicolas Berdin échangèrent un regard désappointé, et le citoyen secrétaire de la mairie perdit quelque peu de son assurance.

Le voyageur était calme et souriant :

« Ah ça, citoyens, dit-il, quand on vient éveiller les gens, on leur donne de bonnes raisons... Que me voulez-vous ? »

— Nous voulons vous arrêter, répondit le capitaine, enchanté de voir qu'on ne lui opposait aucune résistance.

— M'arrêter ! et pourquoi ?

— Parce que vous conspirez.

— Contre qui ?

— Contre la république.

— Ah ! En êtes-vous sûr ?

— Très-sûr, dit Sautereau qui s'enhardit.

— J'en attends les preuves.

— Vous voyagez sous le nom de Déverieux.

— Bah !

— Et vous venez d'Azay...

— Ainsi, dit le voyageur, toujours calme, venir d'Azay et voyager sous le nom de Déverieux, c'est trahir la république ?

— Oui, oui ! s'écria Faniot.

— Pardon, citoyen, » dit le voyageur qui changea tout à coup d'attitude, et, d'un seul mouvement d'épaules, se débarrassa de l'étreinte des deux municipaux.

En même temps son œil étincela, sa voix devint puissante et sonore, et, à son tour, il posa sa large main sur l'épaule de Sautereau, redevenu tremblant.

« Tu te trompes, citoyen, dit-il, quand tu me donnes le nom de Déverieux : tu me prends pour un autre, car je m'appelle Nicolas Danton ! »

Ce nom vibra comme un coup de tonnerre, et le citoyen Faniot, épouvanté, jeta un cri et tomba à genoux.

Sautereau était devenu livide, et Nicolas Berdin, le digne hôtelier, avait jugé prudent de s'esquiver.

Danton s'était redressé et semblait tenir tous ces hommes tremblants et éperdus sous son fier regard.

« Citoyen capitaine, dit-il, moi, Danton, représentant du peuple et membre du comité de salut public, je t'ordonne de m'obéir ! »

Le capitaine se releva et prit l'attitude passive du soldat qui attend des ordres. Danton lui désigna le citoyen Sautereau :

« Arrêtez-moi cet homme-là ! » dit-il.

Le capitaine hésita un moment.

« Citoyen, lui dit Danton, je te promets, foi de représentant du peuple ! que tu seras destitué de tes fonctions de capitaine de la garde civique si tu ne te mets pas à ma disposition. »



« Tu me prends pour un autre, car je m'appelle Nicolas Danton. » — Page 80.

Le citoyen Faniot tenait à son grade. On avait négligé de le mettre complètement au courant de la situation, et il avait cru avoir affaire à un représentant vulgaire. Le nom de Danton l'avait ébloui; la menace de destitution acheva de le convaincre :

« Citoyens, s'écria-t-il en se tournant vers les municipaux, si vous aimez la république et si vous tenez à votre tête, je vous somme d'exécuter mes ordres. »

Les municipaux se turent. Leur silence était une adhésion aux paroles du capitaine.

« Arrêtez-moi cet homme ! » s'écria Faniot.

Et il montrait le citoyen Sautereau, secrétaire de la mairie.

Sautereau balbutia et voulut résister. Deux municipaux le prirent par le bras et le tinrent en respect.

En ce moment un nouveau personnage apparut sur le seuil.

C'était le Marseillais.

Le Marseillais, tapi dans sa chambre, n'avait entendu que des bruits confus. Aux éclats de la voix de Danton, il avait cru comprendre que celui-ci se défendait et non qu'il donnait des ordres.

« Je vais trancher la situation, » se dit-il.

Et il accourut.

Danton le vit, le reconnut et le pulvérisa d'un regard. Puis, marchant vers lui, il le prit au collet, le secoua de sa main puissante et lui dit :

« Misérable ! je n'ai besoin de personne pour te tenir en respect. C'est moi qui vais te conduire en prison... »

Et le Marseillais eut peur, car il comprit que la partie était perdue.

.....

Maintenant, expliquons comment l'homme qui semblait devoir succomber était, tout à coup, devenu victorieux.

Le citoyen Nicolas Danton, membre du comité de salut public, une des fortes têtes de la république, et l'homme que le citoyen Robespierre exérait, était un homme perdu, condamné à mourir comme traître envers la république, du moment où il était convaincu d'avoir déterré dans les caves du château d'Azay un coffret contenant une somme importante, destinée à aider les ci-devant seigneurs d'Azay dans l'émigration.

Mais le citoyen Nicolas Danton, arrêté à Auxerre, sans motif plausible, et lorsqu'il n'était point porteur du coffret, avait le droit de se plaindre d'un abus de pouvoir.

Alors, le proconsul dont la voix faisait trembler les échos de la Convention, le grand orateur, l'homme d'Etat se réveillait ; il opposait un front calme à l'orage qui le menaçait.

Qu'était donc devenu ce coffret accusateur ?

C'est ce que nous allons indiquer en peu de mots.

Le citoyen Danton, harassé de fatigue, venait de se mettre au lit, et ses paupières alourdies commençaient à se fermer, lorsqu'un léger bruit se fit à sa porte.

Il sauta hors de son lit et cria :

« Que me veut-on ? Simon, est-ce toi ? »

— Chut ! dit une voix derrière la porte, au nom d'Armande... ouvrez !... »

Danton se sentit chanceler. Le nom d'Armande avait le don de le bouleverser.

Et cette voix qu'il entendait, ne l'avait-il pas entendue déjà ?

Il ouvrit.

Une forme noire glissa près de lui dans les ténèbres et poussa la porte.

« Qui êtes-vous ? dit le proconsul.

— Masque rouge, lui répondit-on.

— Que voulez-vous ? dit brusquement le farouche proconsul.

— Vous savez.

— Hein ?... que voulez-vous... dire ?...

— Dans un quart d'heure on viendra vous arrêter...

— Moi !

— Vous.

— Ah !... par exemple !...

Et Danton eut des tempêtes dans la voix.

La voix reprit :

« Vous avez le coffret ?

— Oui.

— Eh bien, vous êtes trahi... et les municipaux d'Auxerre vont venir vous arrêter.

— Je me nommerai.

— C'est ce qui vous perdra... si on vous trouve porteur du coffret.

— Pourquoi ?

— Parce que, outre les soixante-quatorze mille livres, il renferme des papiers compromettants.

Danton eut le frisson.

La voix reprit :

« Où est le coffret ?

— Là, dans ma valise.

— Donnez-le-moi.

Le proconsul hocha.

« Qui donc êtes-vous ? fit-il.

— Masque rouge, répondit la voix.

— Et... qui... m'en répond ?

— Le timbre de ma voix ne vous suffit-il pas ?

— Non, je veux un nom.

La forme noire se pencha à l'oreille du proconsul :

« Je me nomme, dit elle, le chevalier de Rochemaure. »

Alors Danton n'hésita point.

Dans les ténèbres, il déboucla sa valise, y prit le coffret et le tendit à l'ombre noire.

« Adieu, dit la voix. Le coffret arrivera à sa destination ! et, quant à vous, ne craignez rien... et donnez hardiment votre nom à ceux qui viennent vous arrêter. »

Le proconsul se reconcha et attendit avec calme l'arrivée des gardes municipaux.

VI

Huit heures du matin sonnaient à une pendule d'albâtre placée sur la cheminée d'une chambre d'hôtel garni, rue Saint-Honoré, entre deux vases de porcelaine remplis de fleurs artificielles. Au même temps, un homme quittait son lit ombragé par des rideaux de calicot, posait son pince-nez devant ses yeux, et retirait du feu une bouilloire dont le contenu était destiné à sa barbe quotidienne.

Ce personnage, vêtu d'un simple caleçon et d'une robe de chambre à rayures multicolores, avait un je ne sais quoi de mélancolique et de patibulaire dans la physionomie qui semblait annoncer de grands et inquiétants chagrins.

Et cependant, en dépit de ces préoccupations secrètes, il avait conservé une certaine majesté dans le port de la tête, quelque chose de mesuré et de solennel dans la démarche, et une onction portante en toutes les gestes. Ce fut avec dignité qu'il versa l'eau de la bouilloire dans son plat à barbe, qu'ensuite il y fit mousser sa savonneuse, et lorsque, après avoir repassé son rasoir sur le cuir, il prit le bout de son nez entre le pouce et l'index, il eut un bon air du tyran Denys de Syracuse se rasant avec des coquilles d'œufs.

Cependant, cet homme, qui paraissait imbu de sa propre valeur, trahissait parfois une légère inquiétude, et, par deux fois, tandis que l'acier courait sur son visage, il soupira profondément. Par deux fois aussi il s'entalla.

« Trouvé de l'air ! s'écria-t-il à la deuxième coupure, où diable ai-je l'esprit ! En vérité ! je ne puis donc plus me raser sans m'entanner le poil ! »

Il posa le rasoir sur la cheminée, et, la moitié du visage encore

couverte de savon, il s'appliqua sur l'autre deux morceaux de taffetas gommé.

« Ah ! soupira-t-il, continuant son monologue, c'est pourtant depuis que ces hommes masqués m'ont tenu en leur pouvoir, et qu'ils m'ont fait faire un serment terrible, me menaçant de dévoiler les mystères de la nuit du 27 janvier, nuit épouvantable s'il en fut ! c'est pourtant depuis lors que j'ai de semblables distractions. Je ne dors plus que d'un oeil, je mange sans appétit ; quand je monte à la tribune, je sens que ma langue s'embarrasse.... Ah ! que dirait le département du Var, s'il savait que son éloquent député, le vaillant citoyen, le courageux Isnard... »

Comme il prononçait ces derniers mots, le citoyen Isnard avait repris son rasoir ; mais tout aussitôt le rasoir lui tomba des mains.

En même temps, le visage du grand citoyen pâlit sous sa couche de savon et ses tatouages de taffetas, et tout son corps fut pris d'un tremblement nerveux.

Il venait d'entendre frapper trois coups à sa porte ; — trois coups impérieux...

Or, le citoyen Isnard n'avait pas de créneaux, ne recevait pas de visites, et si les officiers de l'hôtel ou même le patron de l'hôtel s'étaient permis de frapper ainsi, ils auraient eu affaire à lui.

On ne bravait pas la colère du terrible orateur.

Pourtant on venait de frapper ; on avait frappé en maître.... il fallait ouvrir ou se cacher.

Un moment le grand citoyen songea à se fourrer sous son lit...

Mais on frappa de nouveau.

« Qui est là ? » demanda-t-il d'une voix tremblante.

En même temps un nom redouté venait à ses lèvres :

« Les Masques rouges. »

« Durbo ! » répondit-on derrière la porte.

Ce mot était l'impératif du verbe provençal qui signifie ouvrir.

La langue maternelle rassura quelque peu le citoyen Isnard.

Il eut à un compatriote inoffensif, à quelque Provençal naïf qui le venait solliciter, et, tout en se promettant de le gourmander d'importance, il ouvrit... mais tout aussitôt le vaillant citoyen étouffa un cri d'épouvante, et recula précipitamment jusqu'à la cheminée.

On eût dit que la tête de Méduse surgissait devant lui.

Ce n'était pourtant point un masque rouge.

Mais c'était quelque chose d'aussi terrible, de plus terrible peut-être...

C'était un homme en carmagnole et en bonnet rouge, dont l'aspect avait le privilège d'épouvanter singulièrement le grand orateur. C'était ce citoyen Olivier Brum dit le *Marseillais*.

« Toi ? fit Isnard avec accablement.

— Moi, dit le Marseillais qui ferma brusquement la porte ; moi qui ai besoin de toi... »

Le citoyen Isnard s'aperçut alors que son terrible complice de la nuit du 27 janvier était aussi pâle et aussi tremblant que lui-même.

Et comme la peur des autres donne du courage à quelques-uns, le citoyen Isnard retrouva son calme et sa faconde, et lui dit :

« Comme ça ! Inquin, est-ce à pareille heure qu'on vient déranger un élu de la nation, un représentant du peuple ? »

Le Marseillais haussa les épaules.

« Ce se donc tes embarras, dit-il, je n'ai pas le temps d'user de ton éloquence. Je suis venu d'abord pour t'empêcher de te couper la joue, et ensuite pour que tu empêches, toi, qu'on me coupe le cou. »

Le citoyen Isnard tressaillit.

« Oh ! dit froidement le Marseillais, ne te réjouis pas outre mesure, car si tu ne me soutes pas j'aurai le temps de tout dire avant de monter sur l'échafaud. »

Le citoyen Isnard frissonna et ses cheveux se hérissèrent.

Le Marseillais poursuivit :

« Je puis être arrêté d'un moment à l'autre. Si je le suis, mon affaire est claire... je serai guillotiné demain matin...

— Comment ! toi, l'âme damnée de Robespierre... toi, le chef de la police ?

— Moi !

— Mais qu'as-tu donc fait, malheureux ?

— Une chose bien simple... J'ai joué, pour le compte de Robespierre, une partie dont la tête de Danton était l'enjeu.

— Et tu as perdu ?

— Inalement.

— En sorte que... Danton...

— Danton m'a fait écrouer à Auxerre, dans la maison d'arrêt,

— Et tu as pu t'échapper ?
 — J'ai scié un barreau avec le ressort de ma montre, et je me suis fait une échelle avec mon drap de lit coupé en lanières. Mais on me reprendra... un jour ou l'autre.
 — Bon ! mais Robespierre...
 — Robespierre me fera guillotiner, d'autant mieux que voici deux fois que j'échoue...
 — Ah !
 — Et que j'ai le secret de sa haine pour Danton.
 — Ceci est assez logique, » murmura le citoyen Isnard.
 Et il s'assit ; et, en présence de son ennemi terrassé, il redevint hardi, et prit un ton protecteur :
 « Eh bien, mon garçon, dit-il, que puis-je faire pour toi ? Veux-tu que j'aie voir Robespierre ?
 — Garde-t'en bien.
 — Veux-tu que je voie Danton... il est généreux au fond, il sait pardonner.
 — Oui, dit le Marseillais, mais il aurait tort de me pardonner, car je ne lui pardonne pas, moi, de m'avoir roulé comme un simple agent de police à son début.
 — Eh bien, que veux-tu que je fasse ?
 — Une chose bien simple.
 — Parle...
 — Tu es un ami qui demeure à Montgeron, le citoyen Pascal Dubois.
 — Oui.
 — Tu vas faire une petite valise, envoyer chercher un fiacre, me faire apporter un habit de bourgeois, comme en portent les domestiques, et me conduire à Montgeron. En route, je serai ton officieux.
 — Et tu resteras à Montgeron ?
 — Non, là tu demanderas un passe-port pour le citoyen Antoine Joly, ton domestique, qui se rend à Grasse pour les affaires personnelles.
 — Je commence à comprendre...
 — Jamais sur la route, — et il y a loin de Paris à Grasse, — on ne songera à arrêter le domestique d'un représentant du peuple aussi inoffensif que toi.
 Le citoyen Isnard fronça le sourcil.
 « Drôle ! fit-il, tu as besoin de moi... et...
 — Et je te raille, hein ? bah ! tu sais bien que la nuit du 27 janvier m'a permis...
 — Tais-toi ! exclama le citoyen Isnard avec angoisse.
 — Eh bien, est-ce convenu ?
 — Oui, je vais envoyer chercher un fiacre... et nous partons...
 — A la bonne heure ! »
 Et le Marseillais grimaçait entre ses dents :
 « Quelque diligence qu'il ait faite, Danton n'a pas dû arriver à Paris avant hier soir dans la nuit. Robespierre ne sait encore rien, sans doute... J'ai le temps de filer...
 — Mais, observa le citoyen Isnard, une fois à Grasse, que feras-tu ?
 — Je gagnerai la frontière, et j'irai m'enrôler dans l'armée autrichienne.
 — Misérable ! s'écria le citoyen Isnard, tu oserais trahir la république et porter les armes contre elle !
 — Es-tu bête ! dit le Marseillais en riant. Est-ce que j'ai des opinions, moi ? »
 Et comme le vertueux citoyen Isnard avait un je ne sais quel air de dégoût, le Marseillais ajouta :
 « Allons, mon complice... habille-toi... et dépêchons-nous... »
 Le citoyen Isnard avait tout autant de hâte de se débarrasser du Marseillais, que celui-ci en avait de quitter Paris.
 Il acheva donc sa barbe tout bien que mal, termina sa toilette, mit une belle cravate blanche, noua sa queue avec un ruban vert-pomme, et ouvrit le tiroir d'une commode dans laquelle se trouvaient des habits de voyage de drap moins fin, et qui, à la rigueur, pouvaient être portés par un domestique.
 « Endosse-moi cela, » dit-il au Marseillais.
 Celui-ci s'habilla et se métamorphosa en quelques minutes avec l'habileté commune à un agent de police.
 Puis, pour achever de se défigurer, il prit le rasoir qui avait eu l'honneur d'éplucher l'épiderme du grand orateur, le citoyen Isnard, et il jeta bas cette magnifique barbe noire, à travers laquelle, quand il souriait, il montrait ses dents aiguës et blanches comme celles des carnassiers.

« Maintenant, allons, dit-il, mes agents ne me reconnaîtront pas. »
 Le citoyen Isnard sonna, demanda un fiacre au garçon de l'hôtel et descendit majestueusement l'étroit escalier, suivi du Marseillais qui portait sa valise.
 « Est-ce que le citoyen va en voyage ? demanda l'hôte inquiet.
 — Non, je vais simplement passer la journée à la campagne, » répondit-il.
 Le fiacre était à la porte.
 Le député du Var et son officieux y montèrent.
 « Où allons-nous, citoyens ? demanda le cocher.
 — Barrière de Charenton d'abord.
 — Et ensuite ?
 — A Montgeron. »
 Le fiacre partit et gagna la rue Saint Antoine.
 Le citoyen Isnard était sombre en apparence, mais au fond de l'âme il se réjouissait de pouvoir enfin se débarrasser de l'homme qui lui avait causé tant d'insomnies.
 Ah ! s'il avait pu, de même, expédier tous les masques rouges !...
 Le Marseillais, enfoncé dans le coin du fiacre, ne bougeait et ne souffrait mot. Mais il tressaillait parfois, lorsqu'il apercevait rasant les murs un homme à mine suspecte, portant un gourdin en guise de canne, — et qu'il reconnaissait, lui, pour faire partie de la police.
 Comme il approchait de la barrière, il rompit brusquement le silence :
 « A propos, dit-il, j'espère que tu ne me laisseras pas partir sans ressources ?
 — Comment cela ?
 — J'ai quinze écus dans ma poche. C'est tout ce que je possède.
 — Eh bien, répondit le citoyen Isnard, j'emprunterai à mon ami Pascal une trentaine de louis. »
 On arrivait à la barrière de Charenton. Lorsque le peuple eut pris la Bastille, il s'en para des maisons d'octroi et brisa les grilles.
 Pendant six mois on put entrer dans Paris et en sortir à son gré. La viande et les autres denrées ne payaient plus. Mais la commune, ayant rétabli un peu d'ordre, s'avisa de replacer les grilles et des portes.
 Bien mieux, elle mit un poste de municipaux à chacune.
 Les municipaux laissaient entrer facilement ; mais ils étaient plus difficiles pour les sorties. Chaque citoyen qui sortait de Paris était visité, fouillé, questionné... et on ne le laissait aller que lorsqu'il avait fourni des preuves de son civisme.
 Donc le fiacre fut arrêté à la barrière de Charenton, et deux municipaux s'avançèrent.
 « Allons ! montre-toi... souffla le Marseillais... et souviens-toi que tu es le courageux Isnard. »
 Cette flatterie calculée réussit au Marseillais.
 Le citoyen Isnard se redressa, jeta la tête en arrière et remit son pince-nez, qui était un peu de travers.
 « Citoyens, dit-il, c'est bien, c'est très-bien à vous de faire votre devoir et de prouver par un bel exemple l'égalité de tous les Français devant la loi. En arrêtant ma voiture, en m'arrêtant pour savoir qui je suis, — je vois bien que c'est une pure formalité que vous accomplissez. Je suis le citoyen représentant Isnard. »
 Les municipaux s'inclinèrent.
 « Et maintenant, citoyens, au revoir ? » dit le député du Var en les saluant d'un air protecteur.
 Mais les municipaux ne bougèrent.
 « Pardon, dit l'un d'eux, tout le monde connaît le citoyen Isnard, le grand orateur.
 — Merci, mes amis, fit modestement le député du Var.
 — Mais quel est le citoyen qui vous accompagne ?
 — C'est mon officieux.
 — Ah ! »
 Et le municipal, toujours à la portière, ajouta :
 « C'est que nous avons ordre d'arrêter un certain Olivier Brun, dit le Marseillais. »
 Le Marseillais pâlit.
 « Connais pas, balbutia Isnard, qui perdit de son assurance.
 — Eh ! l'exclamait ? cria le municipal, viens voir... »
 Un agent de police sortit du corps de garde et jeta un coup d'œil dans le fiacre :
 « Ah ! mon patron, dit-il, vous vous êtes bien grisé, et vous n'avez pas de chance, car il n'y a que moi qui sois capable de vous reconnaître. »

Le Marseillais s'élança brusquement hors du fiacre, renversa un des municipaux d'un coup de poing et voulut fuir.

Mais l'endormi, agile comme un chat, le rattrapa d'un bond, le prit au collet et lui dit :

« J'en suis bien fâché pour vous, patron, car vous étiez un bon chef... mais il faut obéir au citoyen Robespierre... et je crois bien que votre affaire est faite... »

Le Marseillais devint livide.

L'agent de police ajouta avec un sourire sinistre :

« Vous avez bien fait de couper votre barbe, le bourreau n'aura rien à faire quand viendra la toilette. »

Et, tandis qu'on emmenait le Marseillais, le citoyen Inard, tremblant et pâle, se demandait avec terreur s'il ne venait pas de compromettre sa propre tête en essayant de sauver celle d'un homme qui avait perdu l'amitié de Robespierre.

VII

Reportons-nous à quelques heures plus tôt.

Minuit venait de sonner, et les rues de Paris commençaient à devenir solitaires.

Un petit homme, qui marchait d'un pas rapide, sortit du café Foy, traversa le jardin du Palais-National et se dirigea vers la rue Saint-Honoré. Là, il ralentit un peu sa marche, comme un homme qui veut réfléchir. De temps en temps sa canne frappait le pavé avec une sorte d'impatience joyeuse, et un petit rire sec faisait claquer ses lèvres minces.

Cheminant ainsi, il arriva au n° 366 de la rue Saint-Honoré. C'était une maison de chétive apparence, haute de six étages, ouvrant sur la rue par une porte bâtarde.

Certes, le provincial naïf récemment arrivé à Paris et qui eût suivi ce petit homme sec et maigre, tout vêtu de noir et poudré comme un ci-devant, le voyant soulever le marteau de cette porte, n'aurait jamais deviné que la maison dans laquelle il allait pénétrer avait l'honneur d'abriter le premier personnage de la république, — c'est-à-dire le citoyen Maximilien de Robespierre.

C'était lui, en effet, qui rentrait à cette heure indue, après avoir fait, au café Foy, une partie de dominos avec Julien de Paris, son secrétaire, et Camille Desmoulins, le tribun fougueux.

Au premier coup de marteau, la porte s'ouvrit.

« C'est moi, madame Bertrand, » dit le proconsul.

Le citoyen Robespierre était un homme de haute courtoisie, et il se servait dans l'intimité des anciennes appellations de *monsieur* et *madame*, bien qu'elles eussent été abolies par un décret de la Convention.

A peine sa voix aigrelette eut-elle vibré dans l'allée étroite qu'une clarté se fit dans la loge du portier. On alluma une chandelle à la hâte, et une femme d'âge mûr en ouvrit précipitamment la porte, ayant d'une main un bougeoir de cuivre et de l'autre une clef.

« Ah ! citoyen, dit-elle, pardonnez-moi, je m'étais endormie... »

— Il n'y a pas de mal à cela, répondit le grand citoyen en prenant sa clef et son bougeoir. Recouchez-vous, madame Bertrand, les nuits sont fraîches... Bonsoir ! »

Et Robespierre gravit ses trois étages en fredonnant un air d'opéra.

Quand il fut chez lui, il s'enferma dans sa chambre à coucher.

Mais, au lieu de se mettre au lit, il s'assit devant une grande table chargée de papiers, et sur laquelle il aperçut une lettre encore cachetée.

Un léger cri de joie lui échappa, et ce fut avec une sorte de fébrile agitation qu'il en déchira l'enveloppe.

« Cette bonne madame Bertrand, murmura-t-il, pourrait bien me prévenir quand je rentre qu'elle a monté des lettres chez moi. »

La lettre était signée d'un M, ce qui voulait dire le Marseillais.

Elle était datée d'Auxerre et ainsi conçue :

« Citoyen,

« Depuis son départ de Paris, je ne l'ai point perdu de vue un seul jour.

« Je suis toujours descendu dans les auberges d'où il venait de partir.

« J'avais avec moi un garçon intelligent, nommé Simon.

« J'ai eu prudence de m'arrêter à Coulanges, d'où je suis revenu à Auxerre, tandis qu'il continuait son chemin jusqu'à Azay. Mais Simon l'a suivi.

« A l'heure où je vous écris il est de retour, et Simon est devenu son officieux.

« Le coffre est dans la valise qui est bouclée sur sa selle.

« J'attends qu'on l'ait monté dans sa chambre pour donner à l'aubergiste, qui m'est tout dévoué, l'ordre d'avertir la municipalité...

« Mais, dès à présent, citoyen, je puis vous affirmer qu'il passera la nuit en prison.

« Le courrier des postes part à dix heures du soir.

« Je vous écris ces mots à la hâte. Demain, j'enverrai un homme à cheval qui vous portera, à franc étrier, le résultat de la nuit.

« M..... »

« Enfin ! murmura Robespierre, dont le visage anguleux prit une expression de fausse bonhomie ; enfin, je crois que la partie est gagnée... »

Et il tomba dans une rêverie qui dura près d'un quart d'heure.

« Oui, c'est cela, murmura-t-il, c'est bien cela... je chargerai Camille Desmoulins de prendre la parole à l'Assemblée... il parlera de trahison, vaguement d'abord. Il annoncera qu'un représentant du peuple, un homme investi de la confiance publique, entretient des relations coupables avec les aristocrates, et il consultera l'Assemblée pour savoir si ce représentant peut être traduit à la barre du tribunal révolutionnaire. L'Assemblée répondra affirmativement. Alors la chose nous regarde, Fouquier et moi. »

Un rire sinistre passa sur les lèvres de Robespierre.

« Ah ! tu m'as humilié... murmura-t-il, tu m'as presque foulé aux pieds... tu t'es approprié de ma tête poudrée et de mes bas de soie... Eh bien, la tête, à toi, bientôt n'aura plus besoin de poudre, et les bas de soie ou de laine te deviendront inutiles !... »

Comme il parlait ainsi à mi-voix, tambourinant sur la table avec sa tabatière, il entendit frapper assez rudement à la porte de la rue.

« Comment, fit-il avec impatience, les locataires de la maison ne sont pas tous rentrés ! Il faudra que je fasse donner congé à ceux qui se permettent de pareilles débauches nocturnes... je veux habiter une maison rangée. »

Mais la surprise de Robespierre augmenta lorsqu'il entendit vibrer la sonnette de sa porte.

Ce n'était pas un locataire, c'était un visiteur.

Le grand homme n'avait pas de domestique. La portière faisait son ménage. Il était donc obligé d'ouvrir lui-même lorsqu'on sonnait chez lui.

Il reprit son bougeoir et passa dans la première pièce au moment où un second coup de sonnette retentissait.

« Oh ! oh ! dit-il, on est pressé, paraît-il... c'est peut-être l'estafette du Marseillais. »

Et il ouvrit.

Tout aussitôt un homme en bottes de voyage, couvert d'un manteau poudré, fit irruption dans la chambre avec l'impétuosité du touragan.

Et Robespierre, à demi foudroyé, murmura :

« Danton ! »

C'était en effet le citoyen représentant Nicolas Danton, que son collègue Robespierre croyait emprisonné à Auxerre.

« Vous ! fit-il avec une sorte de stupeur.

— Moi ! » dit Danton.

Et il entra le premier dans la chambre à coucher de Robespierre.

« Excusez-moi, dit-il, mais j'arrive de voyage.

— A cette heure ? balbutia Robespierre.

— Oui, mon cher collègue.

— Et... d'où... venez-vous ?

— De la Bourgogne, où j'ai une vieille tante...

— Ah !

— Et figurez-vous que j'ai failli être arrêté à Auxerre...

— En vérité ? murmura Robespierre devenu livide.

— Ah ! reprit Danton d'un air railleur, nous avons d'excellents limiers de police, mon cher collègue. Ils font leur métier en conscience.

— Comment cela ?

— Pardon, je vous expliquerai cela tout à l'heure... il fait chaud chez vous... j'ai besoin d'air. »

Danton se leva, ouvrit la croisée et se pencha au dehors. La rue Saint-Honoré était déserte.

« Dites donc, mon collègue, fit-il en se retournant vers Robespierre pâle et muet, vous avez tort de vous loger ici... Ce quartier

est désert... la nuit... et l'on vous assassinerait chez vous que personne n'en saurait rien... »

Robespierre tressaillit, mais il ne répondit pas.

Danton ferma la fenêtre. Puis il revint vers Robespierre et lui posa une main sur l'épaule.

« Regardez-moi bien en face, dit-il.

— Ah ça, êtes-vous fou ? exclama le tribun.

— Non, regardez-moi...

— Eh bien ?

— Eh bien, fit Danton d'une voix sourde, comprimée, terrible, je suis seul chez vous, Robespierre, il est plus de minuit et tout le monde est couché... Je suis doué d'une force herculéenne, et vous êtes chétif comme un enfant. Eh bien, j'ai envie de vous prendre dans mes bras et de vous étouffer... car vous êtes un reptile!... »

Et l'œil du proconsul jetait de tels éclairs que Robespierre crut sa dernière heure arrivée.

En présence de Danton courroucé, Robespierre éprouva la sensation étrange que doit ressentir le tigre lorsqu'il se trouve face à face avec le lion.

Un cri rauque lui échappa, cri de fureur et d'épouvante à la fois.

A ce cri, Danton répondit par un éclat de rire strident.

« Rassurez-vous donc, mon cher, dit-il, je ne suis pas un assassin!... »

Et ses deux mains, qu'il avait arrondies autour du cou de Robespierre, se détendirent.

Puis il alla se rasseoir dans le fauteuil où il s'était laissé tomber d'abord.

Robespierre respira.

Puis le sang-froid lui revint, et ce fut en grimaçant un sourire qu'il dit à son terrible ennemi :

« Je crois que vous venez d'avoir un accès de fièvre chaude. »

Danton haussa les épaules.

Robespierre poursuivit d'un ton mielleux :

« Voyons, mon cher collègue, entendons-nous bien. D'où venez-vous, et qui me vaut l'honneur de votre visite à minuit passé ? »

Danton, son accès de fureur passé, était devenu calme et tranquille comme le lion au repos.

« Le but de ma visite, dit-il, est fort simple.

— Ah !

— Je vous apporte la paix ou la guerre.

— Comment cela ?

— La paix ou la guerre, répéta Danton. Choisissez..

— Mais je ne demande pas mieux que de vivre en bonne intelligence avec vous...

— A la condition de me faire arrêter à Auxerre.

— Vous êtes fou, » dit Robespierre impassible.

Danton arrêta sur ce visage blême son œil rempli d'éclairs.

« Je vois que vous ne voulez pas me comprendre, dit-il.

— Moi ?

— Vous. »

Il y eut un moment de silence, pendant lequel ces deux hommes se regardèrent et cherchèrent à se pénétrer mutuellement.

Danton reprit :

« Vous et moi, nous sommes peut-être les deux hommes les plus dévoués à la république, et les seuls qui la puissions servir utilement.

— Je le crois, dit Robespierre.

— Malheureusement, vous êtes envieux, jaloux, d'esprit haineux et mesquin...

— Vous vous trompez.

— Allons donc ! s'écria Danton dont la voix éclata de nouveau, il y a longtemps que je t'ai deviné, pusillain à la tête poudrée et au regard morne. Tu rêves la dictature... »

Robespierre tressaillit.

« Et je te gêne, ajouta Danton.

— Comment me gêneriez-vous, puisque cette pensée ne m'est jamais venue?... »

Danton comprit que Robespierre, enfermé dans un système de dénégations complètes, ne se trahirait pas.

Aussi, se levant brusquement :

« Tu es de la race féline, dit-il, et vouloir te tendre la main est chose inutile : je pourrais te broyer sous mes pieds, je préfère jouer avec ta haine.

« Adieu... nous nous reverrons ? »

Et Danton se dirigea vers la porte.

« Mais vous êtes fou ! s'écria Robespierre en courant après lui, vous êtes fou à lier !

— Vous savez bien le contraire, répondit Danton. Tenez, une dernière fois, voulez-vous la paix ?

— Mais je n'ai jamais demandé la guerre, moi !

— Eh bien, regardez-moi en face... »

Robespierre essaya de regarder Danton ; mais cet homme n'avait jamais eu le regard franc, et involontairement il détourna les yeux.

« Adieu ! » murmura Danton.

Et il sortit.

Robespierre demeura un moment comme atterré.

Il l'entendit descendre l'escalier d'un pas lourd qui le faisait trembler à chaque marche, puis demander brusquement le cordon.

Alors Robespierre vint se mettre à la fenêtre et le suivit des yeux dans la rue.

Danton s'éloignait d'un pas rapide, et disparut à l'angle du Palais-National.

Une légère écume était venue aux lèvres de Robespierre. Il essuya les coins de sa bouche, puis, fermant sa fenêtre, il se dirigea vers son lit.

« Cet homme, dit-il d'une voix sourde, a manqué l'occasion.... il pouvait me tuer ici, et il m'a épargné. Cette générosité lui coûtera la tête. »

Au petit jour, Robespierre se leva. Avait-il dormi ?

A la manière calme et réfléchie dont il fit sa toilette du matin, on l'aurait juré.

Cependant il avait le tour des yeux un peu rouge, et son geste était empreint de fièvre.

Tous les matins, à six heures et demie, un homme arrivait chez lui et frappait trois coups à sa porte.

C'était le secrétaire du tribunal.

Comme il n'était encore que cinq heures et demie, Robespierre s'assit devant sa table de travail. Il expédia plusieurs lettres, grommelant parfois d'un air de menace quelques paroles inintelligibles.

Enfin le secrétaire arriva. C'était Jullien de Paris, un grand et beau garçon que nous avons entrevu déjà.

« Mon ami, lui dit Robespierre, nous ne travaillerons point ce matin.

— Ah ! fit le secrétaire étonné.

— J'ai besoin que vous vous rendiez à l'hôtel de ville. »

Robespierre prit sur son bureau une des lettres qu'il venait d'écrire et la tendit à Jullien.

La lettre portait cette suscription : *Au citoyen Robert, dit l'Endormi, sous-chef de la police.*

« J'ai besoin de cet homme à l'instant même, dit Robespierre. S'il n'est pas à l'hôtel de ville, vous le ferez chercher. »

Le jeune secrétaire prit la lettre et sortit.

Robespierre attendit une heure environ.

Au bout d'une heure, le citoyen Robert, dit l'Endormi, arriva, quelque peu ému de l'honneur que Robespierre lui faisait en l'envoyant chercher.

Le proconsul lui dit :

« Citoyen, tu vas mettre ton personnel en campagne.

— Qui faut-il arrêter ? demanda l'Endormi.

— Ton chef. »

Le sous-directeur de la police tressaillit.

« Hein ? fit-il.

— Je te dis, répéta Robespierre, que tu vas arrêter ton chef.

— Le Marseillais ?

— Oui. »

Robert, dit l'Endormi, prit une attitude embarrassée.

« Est-ce que cette besogne te répugne ? demanda Robespierre.

— Non, mais...

— Mais quoi ?

— J'aurais besoin d'un renseignement. Le Marseillais est absent de Paris ; il en est parti, il y a cinq jours, en disant qu'il allait remplir une mission du citoyen Robespierre.

— C'est vrai.

— Alors, je désirerais savoir...

— Le nom de la province ?

— Oui.

— C'est inutile. Sa mission étant finie, il va revenir à Paris, s'il n'y est déjà. »

L'Endormi regarda Robespierre avec cet œil interrogateur et rusé des gens de la police. Et son regard signifiait clairement : « Mais il

me semble que la première chose que le Marseillais devrait faire, ce serait de venir rendre compte de sa mission. »

Robespierre ajouta :

« Le Marseillais reviendra à Paris, et comme il n'a pas su exécuter mes ordres, il se cachera. »

— J'ai compris, dit l'Endormi.

— Tu me l'amèneras aussitôt que tu le tiendras, » ajouta Robespierre avec un accent étrange.

L'Endormi pensa :

« La tête du Marseillais ne tient plus sur ses épaules. »

Et il sortit pour aller mettre ses gens en campagne.

Deux heures après, comme on l'a vu, le Marseillais était arrêté à la barrière de Charenton, dans le fiacre du citoyen Isnard.

Une fois aux mains de l'Endormi et de ses hommes, le Marseillais se sentit perdu.

Et l'Endormi le crut comme lui.

« Ah! patron, lui dit-il en le faisant monter dans une voiture, je crois que vous avez fait une mauvaise campagne là-bas. »

Le Marseillais tomba dans une sorte de prostration.

« Où me conduis-tu? demanda-t-il lorsque le fiacre se fut mis en mouvement. »

— A la rue Saint-Honoré. »

Le Marseillais frissonna de plus belle.

« Le citoyen Robespierre veut te voir, » ajouta l'Endormi.

Trois quarts d'heure après, plus mort que vif, le Marseillais, conduit par son sous-chef, entra chez Robespierre.

Calme, froid, un demi-sourire aux lèvres, le proconsul, qui n'osait regarder Danton en face, leva sur le Marseillais son petit œil gris et l'y tint arrêté un moment.

« Ah! ta voilà, dit-il. »

— Le gaillard se sauvait, dit l'Endormi, qui n'était pas fâché de faire valoir ses services en les mettant en relief.

— Ah! il se sauvait...

— Oui, citoyen.

— Il quittait Paris?

— Avec le citoyen Isnard, représentant du Var.

— Fort bien, dit Robespierre qui prit un crayon et écrivit en marge d'une feuille de papier le nom de Isnard.

— Encore une tête qui ne tient plus! » pensa l'Endormi.

Robespierre lui fit un signe.

« Va-t'en, dit-il, mais reste en bas avec tes agents. »

L'Endormi sortit.

Alors Robespierre dit au Marseillais tremblant et pâle :

« J'ai pour système que lorsqu'un chien de chasse est mauvais, il faut s'en débarrasser.... Voici deux fois de suite que tu perds une partie imperdable; et je serais d'avis d'en finir tout de suite avec toi. »

— Grâce! balbutia le Marseillais.

— Tu as manqué d'habileté, donc tu es inutile... ensuite, tu possèdes mon secret... et je n'aime pas voir mes secrets couler... Tu vois donc bien, acheva Robespierre, que j'aurais tout profit à t'envoyer demain matin sur la place de la Révolution avec la première fournée... »

Le Marseillais tomba à genoux.

« Relève-toi et écoute, » poursuivit Robespierre.

Il fixa de nouveau sur l'agent de police ses petits yeux gris et ajouta :

« En France, lorsqu'un commerçant maladroît se ruine et fait faillite, on le met en prison, et lorsqu'il a subi sa peine, on lui tourne le dos, et personne ne lui vient plus en aide. En Angleterre, au contraire, le négociant qui a fait faillite trouve de l'argent, des amis et tous les éléments nécessaires pour recommencer. »

Robespierre fit encore une pause.

Le Marseillais comprit vaguement et commença à respirer.

« Eh bien, continua Robespierre, je préfère imiter les Anglais. Je te pardonne cette fois encore, et je t'accorde six mois... »

Le Marseillais tressaillit.

« Je te donne six mois pour échanger ta tête contre celle de l'homme qui, par deux fois, nous a échappé; mais, songes-y, le bourreau en attend une... et il l'aura! »

Le Marseillais retrouva son audace.

« Vous avez raison, citoyen, dit-il, j'ai été battu deux fois, mais à la troisième je gagnerai la partie. Seulement... »

Le Marseillais s'arrêta.

« Seulement? insista Robespierre.

— Je vais vous demander une chose énorme.

— Parle...

— Il faut que mademoiselle de Vénières rentre en France.

— Armande?

— Oui, et qu'elle y soit libre et ne coure plus aucun danger.

— Soit, dit Robespierre. Je ferai rapporter l'arrêt qui la condamne à mort, mais pourquoi me demandes-tu cela?

— Citoyen, répliqua le Marseillais, vous pouvez m'envoyer à l'échafaud; mais si vous me pardonnez, il faut que vous me donniez des pleins pouvoirs. »

Le Marseillais parlait avec assurance.

« Voyez-vous, citoyen, ajouta-t-il, le seul moyen infailible de perdre un homme, c'est d'employer une femme. »

— C'est juste.

— Armande à Paris, Danton est perdu.

— Eh bien, Armande reviendra.

— Ce n'est pas tout...

— Que veux-tu encore?

— Ce n'est pas Danton qu'elle aime.

— Ah!

— C'est le chevalier de Rochemaure.

— Il est en fuite.

— Il faut qu'il revienne.

— Et... s'il revient?...

— La tête du citoyen Danton ne sera plus très-solide, citoyen.

— C'est bien, » dit Robespierre.

Et il ouvrit la fenêtre et fit un signe à l'Endormi qui attendait en bas avec ses hommes.

L'Endormi monta.

« Tu vas obéir, comme par le passé, lui dit Robespierre, au citoyen Olivier Brun, qui demeure ton chef. »

L'Endormi recula stupéfait. Puis il salua profondément et sortit, en homme qui vient d'éprouver une grande déception. Le citoyen Robert, dit l'Endormi, s'était cru pendant une heure le chef suprême de la police.

VIII

Nous sommes bien loin de la France.

Dans son cours impétueux, le Rhin, couvert d'écume, heurte un rempart de collines, se rejette en arrière, rejette à l'encontre de la *Münster turm*, ou tour des rats, qui s'élève au milieu d'un îlot, puis s'échappe, en grondant, sur la droite, où il disparaît entre deux rangs de poteaux chargés de neige.

L'hiver est venu; les vieux burgs n'ont plus de toiture; la vigne a perdu ses pampres verts.

Le Rhin charrie des glaçons.

Novembre, le mois noir, étend ses brumes sur les deux rives du vieux fleuve.

C'est la saison des vents perfides qui font sombrer les barques, — la dure saison pendant laquelle le pêcheur transi demeure au coin du feu.

Pourtant, là-bas, sur la rive gauche, s'élève, calme et riante, une maison blanche, aux volets verts. Elle est bâtie à mi-côte, un jardin l'entoure, un bouquet de sapins à la verdure éternelle l'abrite du vent.

Durant toute la matinée, la brume qui monte du Rhin a estompé sa toiture.

Mais un rayon de soleil, — rayon pâle et sans chaleur, et cependant plein d'espoir, — a percé le brouillard...

Alors une fenêtre s'est ouverte...

Et quand une fenêtre s'ouvre, d'ordinaire un visage de femme n'est pas loin.

Or, la femme qui s'est montrée, jetant à la fois un regard au fleuve qui bouillonne et à la rive déserte, est jeune et belle, et un sentiment de profonde mélancolie se peint dans ses yeux.

C'est mademoiselle Armande de Vénières, l'héroïne des premières pages de ce récit.

Armande s'est penchée à la fenêtre; elle a contemplé le Rhin, les collines, et, dans le lointain, au couchant, les clochers et les toits perdus dans la brume de la ville de Colmar.

Puis elle a interrogé le sillon blanc d'un chemin qui court au bord du fleuve, — de l'aval à l'amont.

Le chemin est désert.

Et Armande passe la main sur son front et murmure avec tristesse :

« Quand donc reviendra-t-il? »

Puis elle retourne s'asseoir devant une table sur laquelle elle a laissé une lettre commencée. Cette lettre est adressée au docteur allemand Frantz Müller; elle est ainsi conçue :

« Mon cher docteur,

« Vous savez quelles difficultés nous éprouvons, nous, pauvres égarés, à faire parvenir une lettre à Paris. Il y a deux mois que j'attends une occasion, et cette occasion ne s'est présentée qu'aujourd'hui.

« Un officier républicain, fait prisonnier, vient d'être échangé avec le marquis de Miramont, qui était aux mains du général Gustin. Cet officier est un cadet de famille bourgeoise que la Révolution a trouvé sous les drapeaux, et qui y est resté.

« Il est jeune, aimable, loyal. On l'a bien traité à l'armée de Condé. Il part reconnaissant, et il veut bien se charger de ma lettre.

« Aussi je veux vous en écrire bien long, mon cher docteur.

« Mais d'abord il faut que je vous parle de celle qui vous doit la vie, de Claire d'Azay, que vous avez sauvée des mains d'un serviteur infidèle.

« Claire est ici.

« Nous habitons ensemble, à une demi-lieue de Coblenz, où se trouvent l'état-major des princes et le siège de l'armée de Condé.

« Notre maison, bâtie à mi-côte, domine le Rhin.

« C'est triste en hiver, mais vienne le printemps, et ce sera délicieux.

« Claire, vous le savez, est sortie de France sous la protection de l'ambassade d'Espagne.

« Son père et son frère, qui avaient failli tomber dans un piège tendu par leur aviat ténébreux, ont été non moins heureux. Ils ont pu regagner la frontière sous le même déguisement.

« Donc, Claire est ici.

« Son père, ses deux frères, le chevalier de Rochemaure et moi, nous avons formé ici une petite colonie.

« Cependant le chevalier nous a quittés voici huit jours.

« Où est-il ?

« Nous ne savons. Mais un mot qu'il a écrit au crayon sur la porte m'a laissé deviner.

« Un matin, j'ai lu en me levant le mot *Masques rouges*.

« Le chevalier était parti dans la nuit, sans dire adieu à personne.

« Ah ! vous devinez que mon pauvre cœur a souffert depuis ces huit jours !

« Il est en France, je n'en puis douter.

« Reviendra-t-il ?

« O le tribunal révolutionnaire, ô ces tigres à face humaine !

« Depuis huit jours, mon bon Frantz, je rêve de guillotine jour et nuit ; et si je m'endors, c'est pour m'éveiller en sursaut, car j'ai cru voir le chevalier montant les degrés de l'échafaud.

« Pourtant cette mystérieuse association dont il fait partie est si puissante, elle a accompli de si merveilleux sauvetages, le mien, entre autres, que parfois je suis rassurée...

« Quelque chose me dit au fond du cœur qu'il reviendra.

« Vous savez comment j'ai quitté la France.

« Ma ressemblance étrange avec Farandole, qui venait d'épouser Marius Grénet, m'a permis de suivre ce dernier, de passer pour sa femme, et d'arriver sur le sol allemand avec lui, sans avoir été inquiétée. Depuis lors je suis à Coblenz.

« L'hiver a suspendu les opérations militaires.

« L'armée des princes se concentre et attend.

« Chaque jour un gentilhomme échappé à l'échafaud vient grossir nos rangs.

« On espère beaucoup pour le printemps prochain.

« On dit même ici, tout haut, que la république ne tiendra pas jusqu'au printemps. Mais je crois qu'on se berce d'illusions.

« D'ailleurs, ces pauvres gentilhommes, ni la mort de leur roi, ni l'incendie de leurs châteaux, ni la ruine de leur fortune et de leurs privilèges, ne les ont changés, modifiés, corrigés. Ils sont toujours braves, légers, inconséquents, aveugles...

« On se bat le matin aux avant-postes, — le soir on danse.

« On danse chez les princes, chez le bourgmestre de Coblenz, chez les particuliers, chez tout le monde.

« On a dansé ici, l'autre jour. Une douzaine de fous, dont un avait eu le bras cassé, le matin, par une balle républicaine, me sont arrivés à huit heures du soir, dans une barque, à la suite du chevalier d'Azay, mon cousin. Ils ont pris ma maison de force. On a dansé jusqu'au matin. Jugez si j'avais le cœur et l'esprit tournés

au plaisir, moi que la république a faite orpheline, et qui n'ai plus en ce monde qu'un protecteur, dont j'ignore le sort à cette heure.

« Vous devinez que je veux parler du chevalier.

« Mais à propos de lui, mon bon Frantz, je gage que vous vous faites une question singulière, et que voici : Ils s'aiment, pourquoi ne se marient-ils pas ?

« Eh bien, je vais vous répondre.

« Nous avons une vieille tradition, dans ma famille, que nous avons toujours respectée.

« Au moyen âge un évêque logeait chez nous.

« Cet évêque était proscrit par le comte de Nevers, qui avait mis sa tête à prix.

« Nous n'étions encore alors, nous, les Verrinières, que de pauvres petits gentilhommes, sans terres et sans argent. Cependant, si petit que fût notre manoir, si redoutable que fut la colère du comte de Nevers, nous ouvrimus l'un et nous bravâmes l'autre.

« L'évêque fut sauvé.

« Quand il partit, mon aïeul lui présenta une petite fille de cinq ans, et le supplia de la bénir.

« L'évêque prit l'enfant dans ses bras, puis une croix d'or à son cou, et il la passa au cou de l'enfant.

« Tenez, dit-il à mon aïeul, cette croix portera bonheur à votre fille et à votre race.

« Quinze ans après, la petite fille, devenue une belle damoiselle, fut rencontrée par le fils du comte de Nevers, qui s'en éprit et l'épousa.

« La commença la fortune des Verrinières, mon bon Frantz.

« Depuis lors, toutes les fois qu'une fille de la famille s'est mariée, on lui a passé au cou la croix de l'évêque, conservée comme une relique.

« Une Verrinière n'oserait point se marier sans porter cette croix.

« Et voilà pourquoi je n'ose pas épouser le chevalier, car je n'ai pas la croix en ma possession, et il me semble que si je désobéissais à la tradition, notre union serait suivie d'une catastrophe.

« Hélas ! oui, mon ami, je n'ai point cette croix.

« Où est-elle ?

« Je vais vous le dire.

« Figurez-vous que la mère de Claire d'Azay était la sœur de mon père, par conséquent une Verrinière.

« Nous étions voisins, en Morvan. Elle s'était mariée, la croix de l'évêque au cou, et la croix était demeurée au château.

« Mais elle devait nous faire retour aussitôt que je serais en âge de me marier.

« Or, la révolution éclata.

« Il fallut cacher or, argent, bijoux, parchemins.

« Et la croix de l'évêque est au nombre des objets cachés par M. d'Azay et ses fils.

« Or, mon ami, vous comprenez maintenant ?

« Et ne pensez-vous pas, comme moi, que l'absence du chevalier, sa suite mystérieuse, pourrait bien avoir pour but la recherche de cette relique ?

« O l'intépide Rochemaure !

« Je suis fière, et j'ai peur ; je tremble, et je suis heureuse à la fois... »

Ici, mademoiselle Armande de Verrinières s'arrêta. Elle quitta la plume, se leva et retourna s'accouder à la fenêtre.

Le soleil perçait le brouillard, le Rhin resplendissait.

Mais le sillon blanc du chemin était toujours désert.

« Mais quand donc reviendra-t-il ? » répéta-t-elle en soupirant.

Et elle se remit à sa lettre, qu'elle continua ainsi :

« Je suis toute seule ici, Claire est avec son père à Coblenz.

« Ses frères ne quittent point le camp durant la journée. Mais ils reviennent à peu près tous les soirs.

« Seule, non, j'ai tort, puisque je cause avec vous.

« Avec vous, mon bon Frantz, cœur de roi, âme d'or, vous le simple et le naïf, vous le croyant et le fort.

« La science, que vous poursuivez dans ses retranchements les plus profonds, que vous interrogez dans ses arcanes les plus mystérieux, ne vous empêche point, j'en suis sûr, de songer à nous...

« Votre nom est sur nos lèvres tous les jours...

« Nous vous suivons des yeux dans ce laboratoire où vous travaillez...

« Pourquoi, mon Dieu ! qu'un jour ces monstres, qui aujourd'hui



« Ah! patron, — dit l'Endormi, — je crois que vous avez fait une mauvaise campagne. » — Page 88.

vous protègent, n'aillent point s'imaginer que vous conspirez contre la république!... »

Mademoiselle de Vérinières s'interrompit brusquement.

Et, de nouveau, elle courut à la croisée.

Cette fois, un petit point noir se montrait dans l'éloignement, à l'extrémité du chemin.

Et à mesure qu'il approchait, il grandissait et prenait une forme, en même temps que le galop d'un cheval devenait plus distinct.

Armande appuya la main sur son cœur, et une pâleur mortelle se répandit sur son visage.

Le cavalier approchait toujours.

Tout à coup, un rayon de soleil l'enveloppa et fit étinceler la crinière ardoisée d'un cheval blanc.

Armande jeta un cri :

« C'est lui ! »

Et puis elle voulut quitter la croisée, se précipiter vers la porte, s'élancer au dehors, courir à sa rencontre...

Mais l'énergique jeune fille, la femme au courage indomptable, qui n'avait ni tremblé ni pâli en présence de l'échafaud, Armande se trouva vaincue par l'émotion...

Ses jambes refusèrent de la porter, sa voix s'éteignit; elle se laissa tomber sans force sur un siège, appuyant ses deux mains sur son cœur, qui battait si fort qu'on eût dit qu'il voulait briser sa poitrine.

Cinq minutes après, la porte s'ouvrit.

Le chevalier de Rochemaure, couvert de poussière, entra comme un ouragan.

Lui-même, Armande voulut se lever, et ne le put.

Elle voulut jeter un cri de joie.... Ses lèvres ne rendirent aucun son.

« Pauvre chère ! » murmura le chevalier.

Et il vint s'agenouiller devant elle, et lui prit les deux mains qu'il porta respectueusement à ses lèvres.

« Ah ! Raoul... dit-elle enfin d'une voix mourante, Raoul... »

— Me voilà, » dit-il.

Elle fit un effort suprême, prit dans ses mains la belle tête du chevalier, l'attira vers elle et y mit un baiser :

« Ah ! j'ai souffert, dit-elle.

— Chère Armande!...

— Souffert et tremblé... D'où venez-vous?

— De Paris.

— Mon Dieu!

— Pourquoi trembliez-vous, chère Armande? reprit-il; les masques rouges n'étaient-ils pas là pour me défendre?

— C'est donc pour leur obéir que vous m'avez quittée? »

Le chevalier secoua la tête, et un sourire vint à ses lèvres :

« Non, dit-il.

— Mais alors... »

Raoul de Rochemaure se remit à ses genoux.

« Armande, dit-il, voulez-vous m'accorder votre main? »

Elle étouffa un nouveau cri.

« O mon Dieu! dit-elle, pour que vous me demandiez cela il faut... »

Elle s'arrêta tremblante et le regarda.

« Il faut, dit le chevalier en souriant, que j'aie la croix de l'évêque, n'est-ce pas?... »

Armande se suspendait à ses lèvres.



Le chevalier de Rochemaure vient s'agenouiller devant Armande. — Page 88.

« La voici, » dit le chevalier.
Armande, alors, retrouva ses forces. Elle put se lever et se suspendit au cou du chevalier :
« Ah ! dit-elle, je serai ta femme demain, devant les hommes, comme je la suis, depuis longtemps, devant Dieu !... »

IX

La nuit était venue.
Une nuit noire, sans lune, épaissie par le brouillard.
Une barque descendait le Rhin.
Elle courait silencieuse, entraînée par le flot, sans un coup d'aviron.
Sa voile unique était carguée.
Un homme, assis à l'arrière, tenait la barre.
Sur le banc du milieu, faisant vis-à-vis à celui-ci, un autre homme était assis.
Si l'obscurité de la nuit l'eût permis, on aurait pu remarquer son costume.
Il avait la tête poudrée et portait la queue enroulée comme un ci-devant. Un habit bleu à longues basques, un gilet vert, des bas de soie et une épée en verrouil accompagnaient cette coiffure.
Comme la barque passait devant une de ces tours en haut desquelles on allume du feu la nuit, l'homme qui tenait la barre et qui, l'espace d'une seconde, entra avec son compagnon dans le cercle de lumière que le phare projetait sur le Rhin, cet homme, érons-nous, se mit à rire.
« Foi de Marseillais ! s'écria-t-il, tu as un air d'aristocrate auquel le roi Capet lui-même se serait trompé. »

Celui qui était vêtu comme un gentilhomme se prit à rire à son tour :
« Je m'appelle néanmoins Nicolas Petit-Jean, tout court, et je suis le fils d'une fruitière de la rue Saint-Denis, répondit-il.
— Soit, mais tu as l'air d'un aristocrate.
— Il est vrai que j'ai été sergent aux gardes françaises...
— C'est là que tu as appris les belles manières ?
— Justement. Malheureusement, j'ai des pieds et des mains énormes, qui trahissent mon origine plébéienne.
— Bah ! il y a des gentilshommes vrais en province qui ont des mains aussi larges qu'une épaule de mouton.
— Ah çà, où allons-nous ?
— A Coblenz.
— Bon ! mais qu'allons-nous y faire ?
— Ecoute-moi bien. Tu vas y gagner tes épaulettes de colonel dans l'armée du général Custine. Est-ce que tu n'es pas déjà capitaine ?
— Oui.
— On t'a cité à l'ordre du jour de l'armée plusieurs fois.
— C'est vrai.
— Eh bien, tes épaulettes sont au bout de ton intelligence, bien mieux qu'au bout de ton sabre.
— Comment cela ?
— Je t'ai procuré les papiers du vicomte de Blénure, ex-officier de marine. Tu as vingt-six ans, l'âge qu'aurait le vicomte s'il était de ce monde.
— Bon !
— Malheureusement pour les Blénure, et heureusement pour toi, le vicomte a été assassiné en venant à Paris, dans la forêt de

Sénart, au cabaret du Corbeau vivant, il y a six mois environ. C'est une bonne amie à moi, une femme appelée la Mayotte, qui m'a remis les papiers. Or, le chevalier de Blénure, parti à quatorze ans de Toulon pour les grandes Indes, à bord d'une frégate de guerre, comme garde du pavillon, n'est revenu en France que le 27 janvier 1793, et nul ne l'a vu à Paris. Tu es donc bien assuré que personne, à Coblenz, ne s'avisera de te dire : « Je connais le chevalier de Blénure, ce n'est pas vous. »

— Donc, reprit le capitaine Nicolas Petit-Jean, me voici devenu le chevalier de Blénure ?

— Oui.

— Ex-officier de marine ?

— Oui. Tu as traversé la France en risquant vingt fois ta tête, et tu viens te mettre à la disposition de tes princes, qui, tu l'espères, ne refuseront pas le secours de ton épée.

— Fort bien, et toi ?

— Moi, je suis ton domestique, un marin fini, un vrai matelot. Crois-tu que je me suis assez grisé... assez poivré... j'ai l'impression du soleil de l'Inde sur le visage...

— Il est certain, reprit le capitaine Petit-Jean, qu'il faudrait être bien malin pour reconnaître en toi le *Marseillais*. Mais tu ne dis toujours pas ce que nous allons faire à Coblenz.

— Tu vas reconnaître les forces de l'armée de Condé, lever les plans des fortifications, calculer le nombre des troupes, leurs moyens de défense, leurs vivres, etc... dresser, en un mot, un bon rapport à l'Assemblée nationale, — un rapport qui te couvrira de gloire, mon fils !

— Mais c'est un métier d'espion que je vais faire.

— Allons donc !

— Dame ! je ne crois pas qu'on puisse appeler cela autrement.

— Tu le trompes. Tu es un émissaire, tu joues ta vie... Si tu es pris, tu seras fusillé. Le danger anéantit la profession.

— Vois-tu d'ici, dans le *Moniteur* ou dans le journal du citoyen Prudhomme, un article ainsi conçu :

« Un jeune officier, le capitaine Petit-Jean, a eu l'audace de traverser les avant-postes de l'armée des tyrans, de s'aventurer parmi les aristocrates sous un déguisement, et de lever les plans de la ville et des fortifications de Coblenz, » etc., etc.

« Tu auras bien mérité de la patrie, tu seras fait colonel... l'Assemblée te déclarera un digne patriote, que sais-je ?

— Mais, si je suis reconnu ?...

— C'est impossible.

— Enfin, supposons-le...

— On l'arrêtera.

— Et... après ?

— Tu passeras devant un conseil de guerre et tu seras condamné à mort.

— Puis fusillé ?

— Non.

— Ah ! par exemple...

— Il y a parmi les émigrés deux personnes qui te sauveront...

— Et... ces personnes...

— Se nomment le chevalier de Rochemaure et mademoiselle Armande de Vénitères.

— Je ne les connais pas...

— Cela ne fait rien.

— Alors, quel intérêt auront-elles à me sauver ?

— Aucun, si je ne m'en mêle. Un intérêt immense, si je leur fais passer un billet.

— Et... ce billet ?

— Ce billet, sans signature, contiendra ces mots : « Au nom du citoyen Danton, sauvez cet homme. »

— Ma foi ! dit le capitaine Petit-Jean, j'avoue que je ne comprends plus du tout.

— Tu vas comprendre, car c'est fort simple. Le chevalier de Rochemaure et mademoiselle de Vénitères ont été tous deux condamnés à mort par le tribunal révolutionnaire. Tous deux, ils sont allés jusqu'au pied de l'échafaud, et s'ils ont encore leur tête sur leurs épaules, c'est à Danton qu'ils le doivent.

— Comprends-tu ?

— Oui.

La barque descendait toujours, entraînée par le courant.

La brume enveloppait les montagnes et les bords, l'obscurité était profonde. Cependant, tout à coup des lumières apparurent dans le lointain, sur la rive gauche. Puis, à travers le silence de la nuit, ces bruits harmonieux parvinrent aux oreilles des deux voyageurs.

« Oh ! oh ! dit le Marseillais, il me semble que j'entends des violons. »

— Moi, dit le capitaine Petit-Jean, je vois une maison illuminée, sur la gauche, à un quart de lieue.

— Canailles d'aristocrates ! murmura le Marseillais, ça danse, tandis que les soldats de la république manquent de sabots.

— Si nous allions au bal ? dit le capitaine.

— C'est une idée... d'autant plus, ajouta le Marseillais que c'est un joli moyen de faire ton entrée parmi les amis politiques... Et le Marseillais dirigea la barque sur la maison illuminée.

Or, cela se passait trois jours après celui où nous avons vu mademoiselle Armande de Vénitères attendre le chevalier de Rochemaure.

Si les deux amants avaient si longtemps attendu le bonheur, ils avaient mis le temps singulièrement à profit depuis trois jours.

Le lendemain de l'arrivée du chevalier, le bruit de leur mariage avait couru parmi les émigrés, et le surlendemain, monseigneur de Besançon, qui se trouvait à l'armée des princes, leur avait donné la bénédiction nuptiale. C'était le matin même, et le soir avait lieu le bal de nocces.

La maison illuminée était leur maison. Cent personnes dansaient dans le grand salon.

Armande était heureuse, — le chevalier radieux...

Ce bal avait quelque chose d'extraordinaire et de féerique qui justifiait ce mot célèbre : *Le Français danserait sur un volcan.*

Les hommes étaient vêtus de noir et de velours, les femmes couvertes de dentelles.

Ils étaient tous pondrés à la marteau, et les plus belles s'étaient posées des mouches à profusion.

Tout cela riait finement, dansait avec rage et dépensait force esprit.

Tous ces gens-là, marquises de vingt ans et vicomtes de trente, avaient perdu sur l'échafaud, les uns père et mère, les autres des sœurs et des frères. Les châteaux de tous avaient été brûlés. La patrie était fermée derrière eux ; mais ils dansaient !...

Ils dansaient, parce qu'il fallait à tout prix traverser la république et les bourreaux, et le tribunal révolutionnaire.

Le lendemain, les hommes allaient aux avant-postes, quelques-uns ne reviendraient pas ; les femmes, de leurs belles mains parfumées, ferraient de la chapie. En attendant, on dansait.

« Ma chère baronne, disait un jeune homme qui avait le bras en écharpe, voulez-vous me faire une promesse ?

La baronne avait vingt-cinq ans, la république l'avait rendue veuve.

Elle était belle, elle était triste, mais elle dansait avec frénésie.

« Parlez, chevalier, répondit-elle.

— Je vais courir une aventure demain, reprit le jeune homme. Le duc d'Enghien m'entraîne avec trente hommes reconnaître les avant-postes du général Custine. Tout calcul fait, il ne reviendra pas dix hommes de cette expédition. Il y a donc soixante-six chances et une fraction sur cent que je serai au nombre des vingt qui seront tués. Maintenant, en y réfléchissant de plus près, comme je commande les trente hommes, non tiers de chance diminué encore de deux autres tiers. Il est donc à peu près certain que je serai tué...

— Mais taisez-vous donc, chevalier, dit la baronne, vous allez me mettre du noir dans l'âme, et cependant je veux danser encore...

— Laissez-moi donc m'expliquer, baronne. Donc, c'est à peu près certain, je serai tué. Eh bien, faites-moi une promesse.

— Laquelle ?

— C'est que vous m'épouserez, si j'en reviens.

— Quelle folie !

— Non, j'y tiens.

— Mais, mon cher, dit la baronne, cela n'a pas l'ombre du sens commun.

— Pourquoi ?

— Je suis fort riche, et vous êtes cadet.

— C'est-à-dire que vous avez trois châteaux...

— Quatre, chevalier.

— Soit. On les a brûlés.

— Il reste les terres...

— La république les a confisquées.

— Le roi me les rendra.

— Mais, ma chère, si le roi est jamais en possession de rendre quelque chose, il me donnera un régiment...

— Eh bien, nous verrons alors... Faites-moi valser, en attendant.
 — Non, dit résolument le chevalier. Promettez-moi de m'épouser, ou je ne valse pas.
 — Eh bien, tenez, dit la baronne, voici l'abbé de Portmoiran qui me fera valser.
 — Pas davantage!
 — Et pourquoi?
 — Parce que je lui passerais mon épée au travers du corps.
 — Fils un homme d'Eglise!
 — Il s'est battu au pistolet.
 — Quand?
 — Ce matin, avec le baron de R... qui lui trouvait l'air efféminé...
 — Et il l'a blessé?
 — Dame! le baron n'est pas ici, comme vous voyez... Il a une belle dans la cuisse.
 — Eh bien, valsons...
 — Me promettez-vous...?
 — Soit. Mais valsons... »
 Et la baronne, qui aimait au fond de son cœur le chevalier, l'entraîna dans le tourbillon.
 Comme la valse finissait, il se fit tout à coup un grand silence. Un personnage assez singulier venait d'entrer dans le bal.
 C'était un gros Allemand aux cheveux jaunes, moitié pêcheur, moitié batelier, et qui était dans la maison d'Armande comme une manière de jardinier et de concierge.
 Evidemment l'apparition de cet homme annonçait quelque chose d'extraordinaire.
 Aussi toutes les conversations furent interrompues, tous les regards se portèrent sur lui.
 Il alla droit à M. d'Azay le père, qui, en sa qualité d'oncle de la mariée, faisait les honneurs de la maison.
 « Monsieur, lui dit-il, un étranger demande l'hospitalité.
 — Eh bien, qu'il entre! » répondit le baron.
 Et se tournant vers le groupe de curieux qui s'était formé autour de lui :
 « Messieurs, dit-il, voici qui est original, ce me semble! des proscrits, sans feu ni lieu, vont donner l'hospitalité. »
 Mais personne n'eut le temps de répondre, car la porte s'ouvrit et un homme se montra sur le seuil.
 C'était l'étranger.
 « Mesdames et messieurs, dit-il d'un ton courtois, c'est un proscrit comme vous que vous recevez... »
 Et il entra, saluant comme on saluait à la cour.
 Il sentait son gentilhomme d'une heure.
 Et comme on le regardait avec curiosité, il ajouta en souriant :
 « Je m'appelle le chevalier de Blénure, et suis officier de la marine du roi.
 — Un de plus! » dit joyusement le baron.
 Puis il tendit la main au nouveau venu, qui était jeune et bien tourné.
 « Soyez ici le bienvenu, monsieur, dit-il, tous les gentilshommes sont égaux.
 — Même devant l'échafaud, » dit en riant mademoiselle de Vénimères, devenue depuis le matin madame de Rochemaure.
 Derrière le prétendu chevalier de Blénure, un homme, au teint bronzé, vêtu d'une vareuse de matelot, portait un petit sac de voyage.
 Le chevalier de Rochemaure le regarda avec indifférence.
 « Allons, il ne me reconnaît pas! dit le Marseillais. Et lui seul pouvait me reconnaître... Nous voici dans la place, et cette fois la tête du citoyen Danton est moins solide que jamais... »

X

En continuant à descendre le Rhin, on trouvait sur la gauche, entre la maison habitée par le chevalier de Rochemaure et la ville de Coblenz, une auberge fréquentée par les pêcheurs et les rouliers qui vont de Mayence à Cologne.

Cette auberge était de sinistre apparence; les murs en étaient noirs, les croisées et les portes peintes en rouge écarlate.

Le Rhin passait écumant et rapide au-dessous.

L'aubergiste avait une mauvaise réputation.

On prétendait même, dans les environs, que plus d'un voyageur dont l'escarcelle était garnie avait été étranglé dans son lit et jeté au Rhin par une nuit sombre.

C'était là cependant que, le lendemain de son arrivée, alla se loger le chevalier de Blénure.

Les ressources des émigrés étaient modestes; il ne fallait point songer à habiter des palais.

Or, comme le jour baissait, — c'était le lendemain du bal de nocces de M. de Rochemaure, le domestique du chevalier de Blénure se promenait aux abords de l'auberge, sur le chemin qui menait à Coblenz.

Le ciel était gris, la nuit venait, le chemin était désert, et le Rhin seul, avec son murmure courroucé, troublait le silence universel.

« Ah çà! que fait-il donc à Coblenz? murmura le prétendu domestique, c'est-à-dire le Marseillais. Voici deux heures que je l'attends! On a dû le présenter aux princes, à la noblesse, à tous ces gens qui s'imaginent représenter la France au bord du Rhin. »

Comme le Marseillais monologuait ainsi, une forme noire se dessina dans le lointain.

Le Marseillais doubla le pas.

Quelques minutes après, la forme noire se dessina plus distincte, et le Marseillais reconnut un homme à cheval. C'était le prétendu chevalier de Blénure.

En voyant le Marseillais, il mit pied à terre, passa la bride à son bras, et dit à son compagnon :

« Je viens d'être reçu par les princes, qui m'ont comblé de caresses.

— Ah! dit le Marseillais, tu as été aussi bien reçu?

— Mais oui, dit le faux chevalier de Blénure. Le duc de Bourbon m'a dit : J'ai beaucoup connu votre père, qui était capitaine des chasses du duc de Ventadour... C'était un homme d'une bravoure éprouvée... Et je suis certain que bon sang ne ment... »

Le jeune chevalier s'interrompit en riant :

« Ils sont amusants, ces gentilshommes, dit-il, quand ils parlent de leur sang... j'ai donc le sang gâté, moi... »

— Après? fit le Marseillais.

— Alors il m'a dit, reprit le faux chevalier, que du moment où je venais rejoindre l'armée royaliste, il fallait me distinguer tout de suite. Je suis donc, ce soir, d'une certaine expédition aux avant-postes ennemis.

— Ce soir?

— C'est-à-dire qu'on part à minuit.

— Et où va-t-on?

— C'est ce que je ne sais pas, mais il y aura des balles comme s'il en pleuvait.

— Ah! diable! tâche de ne pas te faire tuer.

— Tu sais bien que j'ai de la chance... toutes les fois que je suis allé au feu...

— Il n'est pas question de ça, interrompit brusquement le Marseillais, seulement, tâche de revenir, car on a besoin de toi. »

Ils reprirent la direction de l'auberge et y entrèrent ensuite, attirés par la clarté rougeâtre du feu de la cuisine.

Le Marseillais installa son compagnon au coin du feu et lui dit à l'oreille :

« Si vous allez jusqu'aux avant-postes, fais-toi faire prisonnier un moment, juste le temps de l'acquitter de la mission que je vais te donner. Avec le sauf-conduit de Robespierre que tu as dans ta poche, on te relâchera, tu rejoindras les émigrés, et tu auras l'air de l'être échappé.

— Quelle est cette mission?

— Une lettre pour Robespierre.

— Où est-elle?

— Je vais l'écrire. »

Le Marseillais laissa le faux chevalier de Blénure se chauffer tranquillement, et il monta dans la chambre qu'ils occupaient en commun au premier étage de l'auberge.

Là, il s'assit devant une table et écrivit la lettre suivante :

« Citoyen,

« Nous sommes arrivés hier, le capitaine et moi.

« Les choses marchent à merveille et le hasard s'en est mêlé. Mais cette fois il est dans notre jeu. Figurez-vous que, tandis que nous descendions le Rhin, hier, par une nuit très-obscur, nous avons vu une maison illuminée, nous avons entendu des violons et nous nous sommes bravement arrêtés.

« Vous ne devineriez jamais, citoyen, pour qui ce bal était donné. Il y avait eu un mariage le matin, — le mariage de Rochemaure et d'Armande.

« Le faux chevalier a fait une entrée superbe, comme disent les citoyens comédiens du théâtre de la république.

« Il a été pressé, choyé, entouré.

« Je crois que nous avons bien fait de ne point le mettre dans la confiance absolue de nos projets, il aurait pu refuser.

« Il est venu à Coblenz, persuadé que la république a besoin de lui, et qu'il est de toute nécessité d'avoir les plans de la ville et des données certaines sur les forces de l'armée royaliste.

« Je vous donnerai tout cela moi-même, citoyen. Le plus pressé est de faire reconnaître le capitaine pour un espion et de le faire condamner à mort.

« J'aurais besoin d'un complice; je n'ai encore trouvé personne, mais cela viendra.

« Comme je ne sais encore si cette lettre pourra vous parvenir, je n'entre pas dans plus de détails, et j'ai l'honneur de me dire,

« Citoyen,

« Votre très-obéissant,

« OLIVIER BAUN. »

Cette lettre écrite, le Marseillais la ferma, la cacheta avec soin, et, ouvrant la porte de sa chambre, il cria :

« Hé! monsieur le chevalier? »

Le faux chevalier monta.

« Ce matin, lui dit le Marseillais, il y avait encore pour toi péril à porter sous tes vêtements des papiers compromettants; mais, ce soir, après la réception que t'a faite le prince de Condé...

— Pardon, c'est le duc de Bourbon.

— N'importe! ce soir, dis-je, tu aurais sur toi les archives de la république, qu'on te laisserait passer partout sans songer à le fouiller.

— Ceci est certain.

— Donc, tu peux mettre tranquillement dans ta poche ce billet que tu avais si bien caché, et qui, signé Robespierre, est ainsi conçu :

« Laissez passer le porteur sans le questionner. »

— Mais si je viens à être tué, et qu'on me fouille?

— Eh bien, en serais-tu moins mort si on ne te fouillait pas?

— C'est juste. »

Le faux chevalier mit les deux lettres dans sa poche, et dit au Marseillais :

« Maintenant, je retourne à Coblenz attendre l'heure du départ. Au revoir... »

Le chevalier descendit et se fit amener son cheval.

Comme il sautait en selle, un homme entra dans la cour de l'auberge, regarda machinalement le chevalier et tressaillit, comme on tressaille en croyant reconnaître une personne qu'on a longtemps cherchée.

Le geste de surprise qui lui échappa fut remarqué par le Marseillais.

Ce dernier se mit à examiner curieusement le nouveau venu, tandis que le chevalier partait au galop.

C'était un homme d'environ trente ans, de taille moyenne, vêtu comme sont les bourgeois des villes allemandes des bords du Rhin.

Il avait sur la tête une casquette en peau de renard et était couvert d'une ample redingote à brandebourgs. Il portait à la main une de ces grosses pipes de porcelaine à peinture cuite qui font le bonheur et sont la compagne de l'étudiant d'Heidelberg.

Le Marseillais, en agent de police qui sait son métier, flaira sur-le-champ un déguisement.

« Cet homme n'est point Allemand, » pensa-t-il.

Et aussitôt il lui adressa la parole en allemand, disant :

« Soyez le bienvenu, monsieur l'étranger... »

L'homme à la pipe répondit en très-mauvais allemand :

« Je ne suis pas un étranger, je suis du pays.

— Ah!

— J'habite Coblenz, où je suis marchand de tabac.

— Et vous venez souper ici?

— Non, je viens voir l'hôte, qui est mon ami.

— C'est singulier, interrompit tout à coup le Marseillais, vous êtes Allemand et vous parlez comme un Français. »

L'homme à la pipe le regarda avec défiance.

« Pourquoi pas? dit-il.

— Voulez-vous prendre un pot de bière? dit le Marseillais.

— Volontiers. »

Il l'entraîna dans la salle basse de l'auberge, où ils s'attablèrent. Puis, tandis que l'hôte descendait à la cave, le Marseillais dit brusquement à son convive :

« Est-ce que vous connaissez l'homme qui vient de partir?

— A cheval?

— Oui.

— Je crois le connaître.

— Savez-vous son nom?

— Mais pourquoi me demandez-vous tout cela? » dit l'homme à la pipe avec défiance.

Le Marseillais attachait sur lui un regard investigateur et profond. « Je vous demande cela, fit-il, parce que j'ai cru m'apercevoir d'une émotion que vous avez éprouvée à sa vue.

— C'est bien possible.

— La vue d'un indifférent ne trouble pas, d'ordinaire.

— Il pourrait se faire que j'eusse des raisons de le haïr, si c'est bien, toutefois, la personne que je crois reconnaître.

— Et vous pensez que c'est bien elle?

— Je le jurerais.

— Et vous avez de la haine pour elle?

— Oui.

— Pourquoi?

— Cet homme a été sergent dans un régiment où j'étais simple soldat. »

A son tour le Marseillais tressaillit.

« Et il m'a puni injustement.

— Je ne crois pas, dit le Marseillais avec flegme, que cet homme ait été sergent dans un régiment allemand.

— C'était dans un régiment français.

— Voilà qui est différent. Mais ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure que vous étiez Allemand?

— J'ai servi en France.

— Avec le chevalier de Blénure?

— Je ne connais pas ce nom-là.

— C'est pourtant celui de l'homme qui vient de partir d'ici à cheval.

— Allons donc!

— J'en sais quelque chose, moi, puisque je suis à son service, ajouta le Marseillais.

— Ah! vous êtes son domestique?

— A peu près. »

L'homme à la pipe devint questionneur à son tour.

« Êtes-vous à son service depuis longtemps?

— Depuis quinze jours.

— Alors c'est bien mon homme... il aura changé de nom.

— Et comment s'appellerait-il, à votre compte?

— Il n'est ni chevalier ni gentilhomme, et il se nomme Nicolas Petitjean. »

Le Marseillais versa un grand verre de bière à son convive, puis il mit les coudes sur la table et le regarda bien fixement.

« En effet, dit-il, vous devez être haineux.

— Je n'ai jamais pardonné une injure.

— Eh bien, si vous avez la preuve que le chevalier de Blénure et le sergent Nicolas sont une seule et même personne, que ferez-vous?

— Je ne sais pas encore, mais je me vengerai. »

Le Marseillais fit cette réflexion :

« Je crois que je tiens l'homme que je cherchais... »

En ce moment, on entendit le galop d'un cheval. C'était le faux chevalier de Blénure qui revenait, et qui cria à son domestique, c'est-à-dire au Marseillais :

« Hé! Matthieu, j'ai oublié mes pistolets... descends-les-moi. »

Le Marseillais poussa l'homme à la pipe dans le coin le plus obscur de la salle basse.

« Regardez-le bien, » dit-il en entr'ouvrant.

Il alla chercher les pistolets, prit une lanterne, car la nuit était venue, et entra dans la cour, au milieu de laquelle le chevalier s'était arrêté sans mettre pied à terre.

Puis il dirigea sur son visage la lumière de sa lanterne.

« Eh bien, demanda-t-il quand le chevalier fut reparti, est-ce lui?... »

— C'est lui.

— Vous le reconnaissez?

— Au visage, au geste et à la voix.

— Alors, tâchons de nous entendre... » murmura le Marseillais d'un ton mystérieux.

Et il remit les deux coudes sur la table.

XI

Cependant le capitaine Nicolas Petit-Jean, déguisé en chevalier de Blénure, courait vers Coblenz.

Comme la nuit était noire, il s'était départi des habitudes élégantes et des bonnes manières que comportaient son nouveau nom et sa situation de gentilhomme émigré. C'est-à-dire qu'il avait tiré de sa poche une pipe à tuyau de jone, et l'avait allumée, comme un simple soldat des armées de la république. Il s'était bien promis de l'éteindre et de la remettre dans sa poche une fois arrivé aux portes de Coblenz; mais l'habitude est, comme on dit, une seconde nature, et le fils de la fruitière, l'ex-sergent aux gardes françaises, ne songea plus qu'il avait transformé son individualité.

La porte de Mayence, à Coblenz, était gardée par un officier français et dix hommes.

L'officier sortit du corps de garde pour reconnaître le cavalier qui se présentait.

Le faux chevalier de Blénure oublia de dissimuler sa pipe, et les rayons de la lanterne du poste, en tombant sur lui, montrèrent à l'officier français stupéfait un homme qui, malgré ses vêtements aristocratiques, fumait comme un soldat.

« Votre nom ? demanda-t-il sèchement.

— Le chevalier de Blénure. »

L'officier était un ancien capitaine aux cheval-légers, le marquis de Montandon — un gentilhomme parfait de manières et de langage.

« Comment ! fit-il étonné, c'est vous, monsieur le chevalier, qui avez été présenté aujourd'hui à monseigneur le duc de Bourbon ?

— Oui, c'est moi, » répondit Nicolas Petit-Jean.

Le marquis regarda les grosses mains du capitaine :

« Voilà qui est singulier, pensa-t-il, cet homme a la tournure d'un garçon boucher. Puis, tout haut : Passez, monsieur. »

Le chevalier salua; mais lorsqu'il eut fait trois pas, le marquis le rappela.

« Un mot, s'il vous plaît.

— J'écoute, » dit Nicolas Petit-Jean.

Et il se tourna sur sa selle.

« Voulez-vous un bon conseil, monsieur ? reprit le marquis à mi-voix.

— S'il est bon...

— Eh bien, avant d'entrer dans la ville, mettez votre pipe dans votre poche, si vous n'avez le courage de la jeter. »

Nicolas Petit-Jean, malgré son audace ordinaire, rougit jusqu'au blanc des yeux, balbutia, jeta sa pipe, salua d'un air embarrassé et s'en alla.

« Imbécile que je suis ! se dit-il, en donnant un coup d'éperon à son cheval; encore deux ou trois bêtises de ce genre, et il me sera difficile de soutenir mon rôle de gentilhomme. »

Le faux chevalier se dirigea vers la basse ville, où il y avait un café fréquenté par les émigrés.

Là, chaque soir, on se réunissait pour causer, lire le *Moniteur de France*, le journal du citoyen Prudhomme, et jouer au whist.

C'était là que, chaque soir, on apprenait, par les feuilles venant de Paris, le nom des nobles arrêtés, condamnés et exécutés.

Mais l'abnégation de la vie était devenue si grande à cette époque, qu'à peine donnait-on un mot de regret à l'ami ou au parent dont on apprenait la mort; et chacun reprenait sa besogne: — les uns jouaient, les autres causaient.

Tous prenaient des sorbets au rhum ou des tasses de chocolat à la vanille.

Quand le chevalier, qui avait donné son cheval à tenir à la porte, entra dans le café, la réunion était nombreuse, et il s'y trouvait, entre autres, plusieurs des personnes qui, la nuit précédente, avaient dansé chez le chevalier de Rochemaure.

Le faux chevalier fut donc accueilli avec cordialité.

« Chevalier, lui dit un jeune homme, jouez-vous au whist ? »

Le capitaine Nicolas Petit-Jean se trouva de nouveau fort embarrassé.

« Très-mal, répondit-il.

— N'importe ! fit un vieillard, whisteur passionné, mettez-vous là, je vous prends pour partenaire. »

Le faux chevalier se mit à jouer; mais là, son origine plébéienne fut de nouveau mise en lumière. Il jouait mal, il tenait ses cartes gauchement, et quand ce fut à son tour de donner, il s'oublia jusqu'à mouiller son doigt pour faire glisser les cartes.

« Une jolie éducation pour un gentilhomme ! » murmura un ex-garde du corps qui avait passé sa vie à Versailles et fréquentait, jadis, le jeu de la reine.

Mais le bruit des conversations générales eut bientôt fait oublier le chevalier.

« Messieurs, demanda un jeune homme, il n'y a donc pas de papiers publics aujourd'hui ?

— C'est-à-dire, répondit un nouveau venu, que l'estafette qui va les chercher aux avant-postes n'est pas arrivée. Elle se sera fait tuer, sans doute.

— Pauvre homme !

— Vous savez qui était de corvée pour cela aujourd'hui ?

— Non.

— C'était le baron d'Azay.

— L'oncle de madame de Rochemaure, notre hôte d'hier ?

— Oui. Dame ! vous savez que c'est à chacun son tour...

— C'est juste.

— Et le tour du baron était venu.

— Et vous croyez... qu'il aura été tué ?...

— Dame ! je viens de rencontrer Rochemaure, il est fort inquiet.

— Pauvre Armande, dit le vieillard qui jouait au whist avec le capitaine Nicolas Petit-Jean, ce serait pour elle un joli lendemain de noces.

— Tranquillisez-vous, messieurs et chers amis, » dit une voix sur le seuil.

M. d'Azay, en bottes à l'écuyère, apparut dans le café, le visage épanoui et les vêtements couverts de poussière.

« Je ne suis point mort, messieurs, dit-il, mais je l'ai échappé belle. Je dois avoir trois balles dans les basques de mon habit. Une quatrième a tué mon cheval, je n'ai d'autre mal qu'une luxation du genou, car j'ai eu la jambe prise sous mon cheval, quand il est tombé.

— Et les papiers ?

— Voici le *Moniteur*. La république continue à faire des siennes. Elle a fait arrêter les députés de la Gironde.

— Et puis ?

— On a guillotiné, lundi dernier, ce pauvre abbé de Bonchéry et la marquise de Villequier. Le premier avait, comme vous savez, soixante-quatorze ans, et la marquise dix-neuf. Il y avait dans la même charrette, dit-on, un épicier de la rue Saint-Etienne, suspecté d'incivisme.

— Le mot est joli !

— Et un colonel de la république, coupable d'avoir épargné un village breton qu'il avait ordre de brûler.

— Tout cela est parfait, dit le vieillard qui jouait au whist; mais, monsieur le chevalier de Blénure, vous n'y entendez rien, absolument rien...

— Je tâcherai d'apprendre, monsieur le marquis. »

On s'était jeté sur les papiers publics, et on les dévorait.

« Tiens, dit tout à coup un des lecteurs, voici un fait assez curieux. Je le trouve dans le journal du citoyen Charles Villette, *démagogue* (pardon du mot) par la république une et indivisible.

— Voyons, voyons !

— Faut-il lire à haute voix ?

— Oui.

— Voici. »

Et le gentilhomme qui tenait le journal du marquis de Villette lut le fait divers suivant :

« Il s'est passé, il y a quelques mois, dans la forêt de Sénart, un événement mystérieux, dont la police commence à avoir le dernier mot.

« Près de Montgeron, et à une lieue au sud de Lisses, sur la route de Melun, se trouvait un cabaret appelé, nom bizarre ! *l'auberge du Corbeau vivant*.

« Ce cabaret était tenu par un certain Nicolas Gourju, qui vivait avec une femme appelée la Mayotte, et son père à lui, vieillard septuagénaire.

« Les rouliers et les bûcherons étaient la seule clientèle de cette misérable auberge... »

Le lecteur s'interrompit :

« Tiens, vous souriez, baron ? dit-il.

— Moi, non, dit M. d'Azay. Allez toujours... nous verrons après... »

Le lecteur continua :

« Dans le pays, les cabaretiers du *Corbeau vivant* jouissaient d'une mauvaise réputation. Un matin, on trouva l'auberge fermée et la cave ouverte.

« Dans la cave gisait le cadavre du cabaretier, frappé de deux coups de pistolet : la femme et le vieillard avaient disparu. Evidemment, c'étaient les meurtriers de Nicolas Gourju.

« Les recherches de la police furent longues et infructueuses.

« Enfin, il y a deux jours, on a découvert la femme dans un garni de la banlieue; elle a une jambe cassée et marche avec des béquilles. Elle a nié être l'assassin de Nicolas; mais la fable qu'elle a inventée est si peu vraisemblable... »

« Elle est vraie, sans doute, interrompit le baron d'Azay. »

— Comment cela? fit-on avec curiosité.

— Ce n'est pas elle qui a tué le cabaretier.

— Qu'en savez-vous?

— C'est moi. »

Ce fut un cri d'étonnement général.

« Messieurs, dit le baron, si vous voulez me le permettre, je vous raconterai la singulière et terrible aventure que nous avons eue, mon fils et moi, au cabaret du *Corbeau titant*. »

— Parlez! parlez! »

Et le baron raconta, en effet, comment, lui et son fils, avaient été sauvés par le *Vieux*.

« Mais, attendez donc, dit le lecteur quand le baron eut terminé son récit, l'article du citoyen marquis de Villette n'est point fini. »

— Ah!

— Eh bien, continuez. »

Le lecteur reprit :

« La femme aux béquilles s'appelle la Mayotte. Bien qu'elle persiste à nier énergiquement toute participation au meurtre de Nicolas Gourju, et qu'elle en accuse le père et deux ci-devant qui se trouvaient, cette nuit-là, dans le cabaret, elle est entrée dans la voie des aveux, touchant divers crimes qui auraient été commis dans le cabaret. »

« La police a cru devoir se transporter sur les lieux. »

« Les perquisitions et les fouilles qu'elle a opérées ont amené la découverte de plusieurs cadavres. »

« L'un d'eux, enfoui dans la cave, était parfaitement conservé, et il a été transporté à la Morgue.... Là, il a été reconnu par un matelot, en congé à Paris, pour être celui d'un ex-officier de marine, appelé le chevalier de Blénure... »

« A ces derniers mots il se fit une explosion d'étonnement dans le café, et le capitaine Nicolas Petit-Jean fondit sur son siège. »

« Ah! par exemple! s'écria-t-il, voilà qui est trop fort!... » Et il eut un air de si naïf étonnement, que le baron d'Azay lui dit :

« Est-ce que vous n'aviez ni frère ni cousin dans la marine? »

— Ah! pardon, j'ai mon cousin... dit le capitaine Nicolas Petit-Jean qui se cramponna sur-le-champ à cette perche de salut, mais je ne pense point qu'il soit mort, car il est passé en Portugal. »

— Messieurs, dit un officier qui entra tout botté dans le café, quels sont ceux de vous qui ont désignés pour m'accompagner? »

— Moi, moi, dirent plusieurs jeunes gens.

— Et moi, dit le faux chevalier de Blénure.

— Eh bien, alors, à cheval! »

Le capitaine Nicolas Petit-Jean mit à sortir du café un empressement qui frappa le baron.

Quand il fut parti, il se pencha à l'oreille du vieillard qui avait joué avec le faux chevalier :

« Que pensez-vous de ce jeune homme? lui dit-il. »

— Je pense d'abord qu'il ne sait pas jouer au whist.

— Bon! ensuite?

— Ensuite, je pense qu'il est mal élevé.

— Et qu'il fume comme un soudard, ajouta le marquis de Montandon, qui venait d'entrer au café.

— Messieurs, dit tout bas un jeune homme, il m'est venu tout à l'heure un singulier soupçon.

— Lequel?

— C'est que, si on a trouvé le cadavre d'un chevalier de Blénure, il pourrait bien n'y en avoir qu'un.

— Et celui-là...

— Celui-là serait un imposteur...

— Ou un espion, dit un autre gentilhomme.

— Prenez garde! messieurs, dit le baron, vous allez trop loin... »

En ce moment, un nouveau personnage entra dans la salle du café.

XII

Nous avons laissé le Marseillais dans l'auberge des bords du Rhin, attablé avec l'ex-garde française, l'homme à la pipe, coiffé d'une casquette en poil de renard.

Le Marseillais avait mis les coudes sur la table, disant :

« Voyons si nous pouvons nous entendre. »

— A propos de quoi? fit assez dédaigneusement l'inconnu.

— A propos de tout et de rien.

— C'est vague. »

Le Marseillais cligna de l'œil.

« Souvent, dit-il, les hommes ne sont pas ce qu'ils paraissent. »

— Cela arrive...

— Ainsi, moi, tel que vous me voyez, je pourrais bien être autre chose qu'un matelot.

— Seriez-vous un émigré?

— Oh! non... »

L'accent avec lequel le Marseillais prononça ces deux mots fut significatif.

« Mais vous, l'ami, reprit-il, est-il bien vrai que vous soyez Allemand? »

— Dame! c'est possible...

— Moi, je donnerais ma tête à couper, ce qui est facile par le temps qui court, que vous êtes Français.

— Ah! par exemple!

— Et enfant de Paris, même... »

L'homme à la pipe perdit un peu de son assurance.

« Je me figure, poursuivit le Marseillais, que vous êtes... mais... attendez donc!... »

Et le Marseillais se frappa le front.

« Otez donc votre casquette, fit-il. »

— A quoi bon?

— Otez-la, je vous en prie. »

L'homme à la pipe se leva.

« Vous êtes un joli farceur, dit-il. Vous vous moquez de moi depuis une heure. J'aime mieux payer l'écot et m'en aller. »

L'hôtelier était sorti, les deux buveurs étaient seuls dans la salle basse.

Le Marseillais entr'ouvrit sa vareuse et laissa voir le pommeau luisant d'un pistolet.

« Regardez donc cela, dit-il, et asseyez-vous; nous boirons bien encore un pot de bière. »

— Au fait, dit l'homme à la pipe qui, un moment ému, avait retrouvé son impassibilité, l'air du Rhin altère.

« C'est que vous n'y êtes pas encore habitué. »

— Mais puisque je suis Allemand.

— Ah! c'est juste. Je vous disais donc que je croyais vous connaître...

— Je ne crois pas, moi. Je suis même certain que je vous vois pour la première fois.

— C'est possible, mais votre signalement répond à celui qu'on m'a donné. »

L'homme à la pipe tressaillit.

« On vous a donc donné un signalement?... Et pourquoi... dans quel but? »

— Mon cher, dit froidement le Marseillais qui posa son pistolet sur la table, tel que vous me voyez, je suis le directeur de la police...

— Quelle police? fit l'inconnu en pâlisant.

— La police de la République française... et je suis bien certain que vous ne me trahirez pas, surtout si vous écoutez mon histoire jusqu'au bout. »

Tout en parlant, le Marseillais jouait avec la détente de son pistolet.

« Je vous écoute, dit l'homme à la pipe avec résignation. »

— Il faut vous dire tout d'abord que je ne suis pas venu à Coblenz pour vous, mais bien pour des affaires autrement importantes. Maintenant, écoutez bien. Il y a six mois, le général en chef de l'armée du Rhin m'a envoyé le signalement d'un sous-officier comptable qui s'était sauvé, emportant une somme ronde de 60,000 francs. Cet homme, disait-on, avait les yeux bleus, les cheveux blonds, et la tournure... Ma foi! la vôtre, car vous venez de vous trahir... c'est vous! »

Le Marseillais posa alors sa main sur l'épaule de l'homme à la pipe, qui balbutia quelques mots sans suite.

« Rassurez-vous, mon bonhomme, dit le Marseillais. D'ailleurs, ici je ne puis pas vous arrêter... et puis, tant pis pour le général qui se laisse voler... j'ai besoin de vous... je paye bien... »

— Ah! » fit l'homme à la pipe.

Et il retrouva son flegme.

« Vous devez vous appeler, si j'ai bonne mémoire, Joseph Savournin? »

— Oui.
 — Mais... à Coblenz, quel nom portez-vous ?
 — Ma foi, dit l'homme à la pipe que nous appellerons désormais Savournin, mieux vaut tout vous dire.
 — Parlez...
 — Le général s'est plaint justement. J'ai filé avec la caisse...
 — Et vous êtes venu à Coblenz ?
 — Oh ! non, pas tout de suite... J'avais appris l'allemand lorsque j'étais en garnison dans la Lorraine. Je me suis arrêté dans une petite ville près de Mayence qu'on appelle Ludwigshafen. Là j'ai connu une jolie fille que j'ai épousée, et je suis venu m'établir à Coblenz marchand de tabac. Vous comprenez que je me garde bien ici d'avouer que je suis Français, encore moins déserteur des armées de la république.
 — Vous seriez maltraité...
 — Et je perdrais la clientèle de messieurs les émigrés, ajouta Savournin en saluant.
 — Eh bien, mon bonhomme, causons à présent.... Veux-tu gagner deux mille livres ?
 — Certainement.
 — Et t'assurer la tranquillité pour le reste de tes jours?... Car si tu es bien avec moi, la république, dont les armées envahiront Coblenz au premier jour, la république te laissera tranquille.
 — Que faut-il faire ?
 — Une chose bien simple : prouver que le chevalier de Blénure s'appelle le capitaine Nicolas Petit-Jean et qu'il est un espion de la république.
 Savournin regarda le Marseillais d'un air étonné.
 — Ah ça, dit-il, comment vous l'espion en chef...
 — Tu vas comprendre, répondit le Marseillais ; si on arrête Nicolas, on me laissera tranquillement, moi, prendre des plans et des notes.
 — Au fait, c'est possible... Mais il sera fusillé !
 — Peut-être oui... peut-être non...
 — Oh ! on ne lui pardonnera pas... mais d'ailleurs c'est ce que je souhaite, moi.
 — Tu le hais donc toujours ?
 — A mort...
 — Eh bien, achève le Marseillais, puisque te voilà dans mon jeu, laisse-moi t'expliquer mes projets.

Or le personnage qui entra dans le café, à Coblenz, au moment où un jeune homme avançait assez hardiment que le chevalier de Blénure pourrait bien être un espion, n'était autre que Joseph Savournin, connu à Coblenz sous le nom de Kauffmann.

Le faux Allemand avait la boutique la plus achalandée de la ville, et, comme il l'avait dit au Marseillais, la clientèle des émigrés.

Il était doux, poli, et il avait une jolie femme dont il avait le bon goût de ne pas être jaloux. Aussi l'appelaient-ils le bon Kauffmann, le brave homme de Kauffmann et l'excellent monsieur Kauffmann.

Son entrée dans le café n'avait rien d'extraordinaire.

On était habitué à l'y voir venir chaque soir un peu avant la fermeture.

« Bonjour, monsieur Kauffmann, » lui dit le baron d'Azay.

M. Kauffmann salua humblement.

« Savez-vous qu'il fait froid, lui dit encore le baron.

— Ma foi, monsieur, répondit Kauffmann, je viens des bords du Rhin, et la bise y fait merveille... C'est une bonne nuit pour la passer dans son lit.

— Cependant nos amis sont à cheval.

— En compagnie du chevalier de Blénure, dont vous venez d'entamer joliment l'honneur, » observa le baron d'Azay.

Kauffmann s'était assis dans un coin et rebuvait de la bière.

Au nom de Blénure, il leva la tête.

« C'est donc vrai ? fit-il.

— Quoi donc, monsieur Kauffmann ?

— Il y a un chevalier de Blénure à Coblenz ?

— Il sort d'ici.

— Ah ! » fit Kauffmann d'un air rêveur. Et il retomba dans son mutisme.

Mais le jeune homme qui avait porté un peu étourdiment cette accusation terrible contre le chevalier de Blénure interpella directement le marchand de tabac.

« Est-ce que vous connaissez le chevalier ? lui demanda-t-il.

— Je ne sais pas...

— Singulière réponse ! »

Kauffmann se leva respectueusement et dit :

« Messieurs, j'ai eu l'honneur de vous dire que je revenais de me promener au bord du Rhin. J'arrive même de cette auberge qui est seule sur la route, à un quart de lieue des portes de la ville...

— C'est justement là que s'est logé le chevalier de Blénure.

— C'est-à-dire qu'il y a dans l'auberge un homme qui prend ce nom et qu'on m'a montré...

— Et cet homme ?

— Je le connais.

— Eh bien, il ne s'appelle pas le chevalier de Blénure ?

— Non.

— Il n'est pas ancien officier de marine ?

— Non.

— Messieurs, dit le baron d'Azay, je prierai l'excellent M. Kauffmann de s'expliquer.

— C'est bien simple, répondit le marchand de tabac. J'étais allé à l'auberge pour affaires, et je me trouvais sur le seuil de la porte quand celui que vous appelez le chevalier de Blénure est sorti à cheval. Je l'ai bien reconnu. Il est chevalier comme moi. C'est un lieutenant ou un capitaine de l'armée républicaine.

Ces mots produisirent une sensation étrange sur les vingt-cinq ou trente personnes qui se trouvaient encore dans le café.

« Mais, prenez garde ! monsieur Kauffmann, dit le baron ; ne vous seriez-vous point trompé ?

— Messieurs, dit Kauffmann, j'étais à Sarrebruck l'année dernière quand les troupes républicaines sont venues occuper cette ville. La première compagnie qui est entrée avait à sa tête l'officier dont je vous parle.

— Mais l'avez-vous bien reconnu ?

— Positivement.

— Tout ceci est fort bizarre, murmura le baron d'Azay.

— Messieurs, dit le jeune homme qui avait déjà accusé le chevalier de Blénure, si cet homme est un espion, n'en doutez pas, il trouvera le moyen de nous échapper... il retournera au camp de Custine.

— C'est assez probable.

— Moi, je propose une chose, dit un autre émigré.

— Laquelle ?

— C'est que l'on conduise M. Kauffmann auprès de monseigneur le duc de Bourbon.

— Et moi, dit le baron, je propose d'attendre ici le jour et le retour de nos amis... s'ils reviennent...

— Oh ! fit un jeune homme avec mélancolie, ils ne reviendront pas tous, allez !

— Adopté ! » dirent plusieurs voix.

Et l'on fit rapporter les cartes que les garçons avaient déjà servies, et on ralluma un immense bol de punch.

Comme le jour naissait, au bruit régulier des patrouilles succéda le trot précipité d'un cheval.

« En voici un ! » s'écria-t-on.

Et tout le monde courut vers la porte.

Un homme, la tête enveloppée de linges sanglants, les vêtements déchirés, sauta à terre et dit :

« Donnez-moi à boire ! j'étouffe... »

Et il s'affaissa sur un banc, et on s'aperçut que son sang coulait par plusieurs blessures.

C'était le jeune et brave chevalier qui avait commandé le détachement nocturne, et qui la veille, au bal, disait à la baronne qu'il aimait : « Jurez-moi que vous m'épouserez si j'en reviens. »

« Seul ? seul ? » exclama-t-on de toutes parts.

— La mort n'a pas voulu de moi. Nous sommes tombés dans une embuscade. On nous a entourés. Nous nous sommes bien battus, mais inutilement. Il a fallu se rendre.

— Mais vous, comment avez-vous pu vous échapper ?

— J'étais à pied depuis longtemps. J'ai tué un dragon républicain avec mon dernier coup de pistolet et j'ai sauté sur son cheval... A boire ! » répéta le chevalier.

Et il s'évanouit.

Mais tandis qu'on s'empressait autour du chevalier, on entendit retentir une seconde fois le galop d'un autre cheval.

Et, comme le premier, un cavalier vint s'arrêter au seuil du café des nobles.



Tout cela est parfait, dit le soldat qui jouait au whist... mais, monsieur de Blénure, vous n'y entendez rien. — Page 93.

Comme le chevalier, il était couvert de sang ; comme lui, il mourait de soif.

C'était l'homme qu'on venait d'accuser d'être un espion. C'était le chevalier de Blénure, que maître Kauffmann, le marchand de tabac, accusait d'être un officier de la république.

« Messieurs, dit le baron d'Azay, je crois que voilà un démenti bien formel aux imputations calomnieuses... »

Le chevalier était couvert de sang ; il avait reçu un coup de sabre sur la tête, lequel, sans gravité du reste, avait déterminé une hémorragie assez abondante.

« Nous sommes partis trente, dit-il d'une voix saccadée, dix ont été tués... dix-huit sont prisonniers... nous revenons deux. »

Il s'assit sur un banc et regarda autour de lui.

Tout à coup, il aperçut Kauffmann et il tressaillit.

« Voilà, se dit-il tout bas, mon ancien caporal aux gardes-françaises. Que vient-il faire ici ? »

Mais Kauffmann se leva et vint à lui d'un air cordial.

« Bonjour, capitaine, lui dit-il.

— Je crois que vous vous trompez, dit sèchement le faux chevalier.

— Je ne crois pas.

— Et moi j'en suis sûr.

— Pardon, dit le faux chevalier avec hauteur, qui êtes-vous ?

— Un homme qui a vu entrer dans Sarrebruck, en tête de sa compagnie, le capitaine Nicolas Petit-Jean.

— Je ne le connais pas.

— Mais au contraire... puisque c'est vous. »

Le faux chevalier devint livide.

« Messieurs, dit-il, cet homme est fou.

— Et je soutiens, moi, répliqua Kauffmann, que vous êtes un espion. »

Puis, comme le faux chevalier bondissait et portait la main à son épée :

« Messieurs, dit Kauffmann, je gage que si on fouillait le chevalier de Blénure, on trouverait sur lui les papiers de Nicolas Petit-Jean... »

— Cet homme est un imposteur ! » s'écria le faux chevalier, qui était pris d'un horrible tremblement nerveux.

Le baron d'Azay intervint.

« Monsieur, dit-il, si cet homme a menti, il sera châtié... mais il faut nous prouver qu'il ment. Je vous engage à vous laisser fouiller.

— Jamais ! s'écria le faux chevalier, jamais je ne supporterai une semblable injure. »

Et il dégaina sur-le-champ.

Mais aussitôt vingt épées sortirent du fourreau...

XIII

Le capitaine Nicolas Petit-Jean était un enfant de Paris.

Ce qu'il perdait en essence aristocratique, il le rachetait en origine gauloise. C'est-à-dire qu'il avait l'esprit alerte et vif du Parisien, le courage bouillant de l'enfant des faubourgs, et avec cela ce rare sang-froid du gamin sceptique et railleur.

Du moment où il vit des épées nues devant lui, il se sentit à son aise.

« On ne me fouillera pas, dit-il, et j'espère bien ne me faire



« M. Kauffmann a raison, cet homme est un traître. » — Page 97.

tuer qu'après vous avoir entamé la peau à tons, messieurs les gentilshommes. Qui de vous en veut ? »

Et il se mit en garde comme un maître d'armes.

Le jeune homme qui déjà l'avait accusé d'être un espion s'avança le premier.

« A nous deux ! » dit-il.

Et il croisa le fer.

Nicolas Petit-Jean, tout blessé qu'il était, avait conservé sa force herculéenne ; il maniait son épée comme le géant Polyphème les troncs d'arbre.

Mais son adversaire était de l'école élégante et perfide de Saint-Georges ; il avait cette souplesse de mouvements, cette finesse de jeu qui triomphent de la force brutale.

Le capitaine lui porta deux coups d'épée furieux.

L'un devait le traverser et fut paré, l'autre l'atteignit à l'épaule.

La vue du sang acheva de griser le capitaine.

Il se fendit à fond et glissa sur le sol.

Dans sa chute, son épée lui échappa.

Et comme il se relevait et voulait la ramasser, un des spectateurs du combat mit le pied dessus.

En même temps, on se jeta sur le capitaine désarmé, — et Kauffmann, le marchand de tabac, qui était vigoureux, lui prit les deux bras et les lui maintint par derrière.

« Ah ! canailles ! ah ! misérables ! hurla le faux chevalier ; ah ! les infâmes aristocrates ! les pourvoyeurs de la tyrannie !... »

Ces derniers mots le trahissaient. On le renversa sur le sol ; il fut garrotté, bâillonné et fouillé.

Kauffmann était sans doute bien renseigné lorsqu'il avait tant insisté pour que le faux chevalier fût fouillé.

Il n'aurait pourtant plus sur lui la lettre que le Marseillais adressait au premier personnage de la république, mais il était en possession d'un billet ainsi conçu :

« Laissez passer le porteur.

» ROUESPIERRE. »

« Messieurs ! s'écria le baron d'Azay qui dépla ce papier le premier, M. Kauffmann a raison, cet homme est un traître. »

A ce mot, Nicolas Petit-Jean se secoua avec fureur et essaya de briser ses liens ; puis il fit signe qu'il voulait parler, car on lui avait mis un mouchoir dans la bouche.

On lui enleva le mouchoir.

Alors il s'opéra en lui un changement subit.

A la colère succéda le calme, aux invectives, l'ironie.

« Puisque me voilà pris, dit-il, il est inutile que je me défende plus longtemps dans la peau du chevalier de Blénure. Je préfère la mienne, aussi vraie que je m'appelle le capitaine Petit-Jean. »

« Ah ! il avoue ! s'écria-t-on.

— Parbleu ! répondit-il, je ne vois pas de déshonneur à s'appeler Petit-Jean.

— Mais, malheureux, s'écria le baron d'Azay, quel a été votre but ?

— Il est fort simple.

— Vous étiez espion ?... »

Le capitaine haussa les épaules.

« Je voulais avoir les plans de la ville et des renseignements que le ministère de la guerre envoie payés du grade de colonel.

— Et savez-vous le sort que vous vous êtes fait ?

— Je suis que je serai fusillé. Aussi, ajouta-t-il, si vous étiez des gens honnêtes, vous ne m'attacheriez point comme un veau qu'on mène au marché. Maintenant, toi d'officier, je vous jure que je ne chercherai ni à m'échapper ni à me défendre.

— Cet homme a raison, dit le baron, et s'il veut être mon prisonnier, qu'il le soit.

— Je vous le jure ! répéta le capitaine.

Le baron fit un signe et les cordes furent coupées.

« Maintenant, monsieur, ajouta M. d'Azay, en attendant que les princes aient décidé de votre sort, je vais vous conduire sous bonne escorte jusque dans ma maison, où nous serons plusieurs à veiller sur vous. »

Et se tournant vers ses camarades, le baron ajouta :

« Cet homme est entré chez moi tout d'abord. C'est à moi qu'il appartient comme prisonnier. Ensuite l'humanité me fait un devoir de chercher à modifier le châtiment terrible qui l'attend. »

— Bah ! fit le capitaine avec insouciance, je sais que je serai fusillé.

— C'est probable, ricana Kauffmann.

— Oh ! toi, dit le capitaine avec dédain, je sais bien que tu m'en veux ; mais, sous tranquille, tu auras ton compte un jour ou l'autre. »

Le capitaine Nicolas Petit-Jean, renonçant désormais au titre de chevalier de Blénure, était redevenu l'enfant de Paris qui ne craint rien.

Ce fut avec une insouciance parfaite qu'il se plaça, lui désarmé, entre huit soldats de la garde de Condé qui tous avaient le pistolet au poing. Là il se laissa conduire chez le baron, dans cette petite maison isolée où Rochemaure et Armande savouraient leur lune de miel.

On l'emmena dans une salle où l'on avait fait prison.

Deux gentils hommes s'y installèrent avec lui afin de ne le point quitter des yeux un seul moment.

En même temps le baron d'Azay remonta à cheval et courut à l'auberge où le faux chasseur était descendu. Il voulait s'assurer de la personne de ce prétendu matelot, qui sans doute était également un espion. Mais le matelot avait disparu, et l'hôtelier ne put donner que ce renseignement unique : c'est que, la veille au soir, il était sorti et n'était point rentré.

Le baron retourna à Coblenz.

À dix heures du matin, il se fit annoncer chez le duc de Bourbon.

Le duc était déjà averti. Les événements de la nuit avaient fait grand bruit, et de toute la ville savait qu'un espion de la république avait été arrêté.

Le duc dit au baron d'Azay :

« Je vais faire assembler un conseil de guerre. Le prisonnier sera jugé, condamné avant la nuit, et fusillé demain matin. »

Le baron essaya de plaider en faveur de la jeunesse du prisonnier.

« Mon cher baron, dit sévèrement le prince, tout royaliste qui tombe aux mains de la république n'est-il pas guillotiné ? »

— Hélas ! monseigneur.

— Eh bien, si nous faisons grâce aux espions, dans trois mois nous aurons été battus vingt fois, et nous irons tous saluer de notre tête le pedestal vide de sa statue de la place Louis XV. Il faut un exemple sévère ; il faut que les généraux rebelles sachent à quoi s'en tenir. »

Le baron d'Azay n'insista pas. Il retourna auprès de son prisonnier et lui dit :

« Si vous avez un père, une mère ou une sœur, je vous engage d'écrire... »

— Ah !

— Vous serez probablement fusillé demain matin.

— Et vous croyez qu'on me fusillera sans m'avoir jugé ?

— Pardon, vous allez être jugé.

— Quand ?

— À l'instant même. »

En effet, quelques minutes après, un piquet de dragons arriva pour s'emparer du prisonnier et le conduire devant le conseil de guerre.

Le conseil, qui s'était assemblé dans la maison même où les princes avaient établi leur quartier général, se composait de huit officiers et de quatre volontaires, tous gentilshommes, ayant appartenu à l'armée royale.

On amena le capitaine Nicolas Petit-Jean.

Il était un peu pâle, mais ni son regard ni sa démarche ne trahissaient aucune crainte.

Il avait fait le sacrifice de sa vie, et il s'apprêtait à bien mourir.

Le président du conseil était précisément ce marquis de Montaudon qui l'avait surpris, la veille au soir, entrant dans Coblenz, une pipe à la bouche.

« Comment vous appelez-vous ? lui demanda-t-il.

— Nicolas Petit-Jean.

— Quelle est votre profession ?

— Capitaine de grenadiers.

— Convenez-vous que vous vous êtes introduit parmi nous, sous le nom du chevalier de Blénure, dans le but de surprendre les moyens de défense de la ville et de la garnison, et d'en livrer le secret à l'ennemi ?

— J'en conviens.

— Ainsi, vous étiez un espion...

— Oh ! permettez, dit fièrement le capitaine, je n'accepte pas la qualification. À votre point de vue, j'ai mérité la mort ; condamnez-moi, mais ne m'insultez pas ! »

Il avait pris une fière attitude, et sa physionomie ne manquait point d'une certaine dignité froide et presque aristocratique.

La délibération du conseil ne fut pas longue.

À l'unanimité, le capitaine Nicolas Petit-Jean fut condamné mort.

Le président lui dit après la prononcé de la terrible sentence :

« Vous avez vingt-quatre heures pour vous réconcilier avec Dieu et écrire à votre famille. Vous serez fusillé demain, à midi précis, devant la porte de Mayence. »

Nicolas Petit-Jean salua ses juges, et se retira, escorté par deux dragons. On le conduisit à la prison de ville, un vieux monument féodal dont les pieds baignaient dans le Rhin, dont les murailles épaisses n'étaient percées que d'étroites meurtrières grillées d'énormes barreaux, et d'où il était tout à fait impossible de s'évader, à moins d'avoir des intelligences avec les quichetiers.

Deux hommes se trouvaient sur le passage du condamné au moment où, calme et dédaigneux, il traversait la foule qui encombrait les abords de la prison.

Le premier était cet excellent M. Kauffmann, c'est-à-dire le sous-officier valeureux appelé Joseph Savournin.

Le second, vêtu comme un paysan de la Frise, avait sur la tête un large chapeau d'où s'échappaient les boucles d'une longue chevelure d'un blond roussâtre.

Il eût été difficile de reconnaître en lui le matelot qui, la veille, accompagnait le chevalier de Blénure, et ce farouche Marseillais qu'on redoutait, à Paris, à l'égal de la guillotine elle-même. Le chef de la police s'était composé une figure calme et placide de bon vœuvier de campagne qui vient de vendre ses grains à la ville.

« Allons ! dit-il tout bas en voyant passer le capitaine, il n'est pas trop pâle. »

— Il n'a pas peur, dit Kauffmann.

— Oh ! il est brave...

— Mais il sera fusillé tout de même.

— Qu'en sais-tu ? »

Et le Marseillais attachait sur ce bon M. Kauffmann un regard qui le fit tressaillir.

« Est-ce que vous vous intéressez à lui, par hasard ? ricana Kauffmann.

— Pourquoi pas ?

— Et vous voudriez le sauver ?

— J'y compte bien. »

Kauffmann fit un pas en arrière et crut avoir affaire à un fou.

Le Marseillais se prit à rire.

« Mon cher monsieur Savournin, dit-il, je crois que vous êtes un imbécile. »

— C'est possible, répondit Kauffmann, mais dans tous les cas il est une chose que je trouve assez extraordinaire.

— Laquelle ?

— C'est que vous ayez démasqué et fait arrêter le capitaine, si vous aviez l'intention de le sauver.

— Mon cher monsieur Kauffmann, dit froidement le Marseillais, voulez-vous que je vous donne un conseil ? »

Kauffmann le regarda.

« Quand un homme comme moi emploie un imbécile tel que vous, celui-ci ne doit jamais le questionner. »

Maître Kauffmann baissa humblement la tête.

« Done, poursuivait le Marseillais, obéissez et ne discutez pas.
— Qu'avez-vous à m'ordonner? demanda Kauffmann avec soumission.

— Je veux que tu fasses parvenir ce billet à madame de Rochemaure.

— Quand?

— Avant une heure.

— Faut-il y aller moi-même?

— Non; il est même nécessaire qu'elle ne sache pas d'où il vient...

— J'ai un homme sous la main, répondit Kauffmann.

— Où est-il?

— Chez moi.

— Eh bien, allons chez toi, je lui ferai la leçon. »

Or, le billet que le Marseillais voulait faire tenir à madame de Rochemaure était ainsi conçu :

« Si mademoiselle Armande de Verrières se souvient de la façon presque miraculeuse dont elle a été sauvée;

« Si elle a la moindre reconnaissance pour certain personnage considérable qui a joué sa tête pour sauver la sienne, madame de Rochemaure mettra tout en œuvre pour sauver le malheureux jeune homme qui doit être fusillé demain.

« C'est un protégé de l'homme à la cassette; et madame de Rochemaure doit à cette cassette son bonheur... »

Avant de cacheter ce billet, le Marseillais l'avait relu.

« Danton lui-même s'y tromperait, pensa-t-il. C'est son écriture à s'y méprendre... Décidément, j'ai un bien beau talent d'imitation, et j'aurais dû l'exercer à fabriquer des billets de caisse. »

XIV

C'était le soir.

La brume montait du Rhin, recouvrant les collines et coulant d'une gaze grise les toits effondrés des vieux bourgs.

Cependant, chose rare en automne, dans le pays allemand, la soirée était tie le comme en septembre.

Une barque glissait sur le fleuve, montée par un homme et une femme, Armande et son jeune époux, le chevalier de Rochemaure.

Aux dernières lueurs du crépuscule, on pouvait les voir, assis à l'arrière, se tenant par la main, se contemplant avec extase.

La brise nocturne commençait à souffler et enflait la mission, unique voile de l'embarcation.

Le chevalier tenait la barre avec l'insouciance de ces navigateurs heureux qui ont doublé le cap des Tempêtes et sont entrés dans le port.

Armande appuyait sa belle tête pleine de grâce et de mélancolie sur l'épaule du chevalier.

« Mais, cher époux de mon cœur, disait-elle, savez-vous que vous avez été bien mystérieux avec moi? »

— Comment cela, chère âme? demanda le chevalier.

— Vous êtes parti une nuit sans me prévenir.

— C'est vrai.

— Vous êtes rentré en France, où la mort nous menace toujours tous.

— Bah!

— Et vous avez rapporté le coffret qui contenait la croix de l'évêque et les débris de la fortune de mon oncle.

— Jusque-là, je ne vois pas grand mystère, dit le chevalier en riant.

— Mais comment avez-vous pu avoir ce coffret?

— Ce n'est pas moi qui suis allé le chercher...

— Qui donc? fit Armande surprise.

— Un homme dont le nom va vous faire tressaillir, un homme qui vous aime toujours ardemment, ma chère Armande...

— Oh! je devine, murmura-t-elle avec une sorte d'effroi, — lui, lui!!

— Oui, dit le chevalier, et il a risqué sa tête...

— Mais comment?

— Il a risqué sa tête en se faisant le porteur de ce coffret qui renfermait toute une correspondance royaliste.

— Mon Dieu!

— Et il a failli être arrêté par les agents de Robespierre, son plus mortel ennemi. Heureusement, il a été prévenu à temps...

— Par qui?

— Par moi. »

Alors le chevalier raconta à sa femme ce qui s'était passé à Auxerre.

La barque descendait toujours, et le Rhin commençait à réfléchir les clochers de Coblenz.

« Où allons-nous, mon bien-aimé? demanda Armande.

— Voulez-vous virer de bord et remonter le courant?

— Peu m'importe, si nous sommes ensemble! Cependant je voudrais rentrer le plus tard possible. Il me semble qu'on nous vole, aussitôt que nous ne sommes plus seuls.

— Du reste, aujourd'hui, dit le chevalier, il ne sera bruit que de cet aventurier.

— Ah! ce pauvre diable qu'on a condamné à mort.

— Je crois pourtant me connaître en hommes, reprit Rochemaure. Eh bien, j'aurais juré à première vue que c'était bien un vrai chevalier de Blenue.

— Et on va le fusiller?

— Demain.

— Mais c'est affreux!

— Que voulez-vous, ma chère Armande, les princes sont irrités et veulent faire un exemple terrible.

— Mais ne pourrait-on simplement le garder prisonnier?

— Non, il sera fusillé. »

La barque descendait toujours.

« Tenez, il est là, » dit le chevalier.

Et il montrait ce monument sombre et noir dont le Rhin rongeaient les assises; et qui n'était au ce que la prison de la ville. C'était un électeur de Hesse qui l'avait fait construire au moyen âge, et qui, ensuite, trahi par la fortune, vaincu par l'empereur qui voyait en lui un rival, avait fini par y être enfermé, et y était mort.

« Oh! l'affreuse tour! murmura Armande, qui songea, malgré elle, à la Conciergerie, où elle avait passé de si longues heures. — Et il est là?... »

— Oui...

— Je voudrais pouvoir le sauver...

— C'est impossible.

— Si je demandais sa grâce! il est jeune... peut-être est-il aimé... peut-être a-t-il une mère. »

Et la voix d'Armande était émue.

« Ma pauvre chère âme, répondit le chevalier, le duc de Bourbon sera inflexible... »

— Et vous pensez qu'il ne pourrait pas s'évader? »

Un sourire mélancolique vint aux lèvres du chevalier.

« Regardez ces murs noirs, percés de meurtrières; voyez ces barreaux...

« Et le Rhin qui gronde au-dessous...

— Hélas!

— Et puis, continua le chevalier, pour s'évader, il faut être aidé... avoir des amis comme nous en avons à Paris...

— Il est certain, dit Armande, que notre évasion à tous deux a été quelque chose d'étrange et de miraculeux.

— Mais ce jeune homme... il n'a pas un ami à Coblenz... Qui donc s'intéresse à lui? C'est un espion...

— Oui, mais un espion militaire...

— Soit. Eh bien, moi ne s'intéresse à lui. Tout au contraire, il y a un sentiment général d'indignation contre lui... Il nous a pris pour dupes... »

Armande murmurait toujours :

« Pauvre jeune homme!... il a vingt ans à peine... et il va mourir... oh! c'est affreux!

— S'évader! continua le chevalier... mais, outre que c'est à peu près impossible, il faut avoir le temps... il faut plus de vingt-quatre heures pour préparer une évasion... et le malheureux n'a pas vingt-quatre heures à vivre. »

Armande regardait toujours la grosse tour avec une sorte d'effroi.

« Connaissez-vous le major prussien Seldnitz? dit le chevalier.

— Le commandant de place?

— Oui, certes.

— C'est un savant, un archéologue; il sait l'histoire allemande sur le bout du doigt, et il m'a raconté une évasion curieuse qui eut lieu ici.

— L'évasion d'un prisonnier renfermé dans cette tour?

— Oui. Le prisonnier était un officier français. C'était au temps de la guerre de trente ans.

« Le Français était tout jeune; il était cornette, et avait été fait prisonnier sur son premier champ de bataille.

« Blond et rose comme une femme, il n'avait de viril qu'une petite moustache naissante.

« De plus, il était mince, fluet et de petite taille.

« Dans son enfance on l'avait souvent habillé en fille.

« Les Impériaux étaient fort irrités contre les Français, et le régime que l'on imposait aux prisonniers était dur...

« Le jeune Français, depuis son entrée en prison, n'avait vu âme qui vive, hormis le gouverneur et un geôlier qui lui apportait des aliments chaque jour.

« Le gouverneur était vieux; il était dur et farouche.

« Mais il avait une fille jeune, belle et sensible.

« Comment le beau prisonnier et la jeune fille parvinrent-ils à se voir et à s'aimer?

« Le major Seldnitz ne le sait que vaguement. Mais ce qu'il sait bien, c'est que, un soir, la fille du gouverneur pénétra dans la cellule du prisonnier. Elle portait un paquet de hardes et un rasoir.

« — Prenez ces vêtements de femme et coupez vos moustaches, lui dit-elle, vous allez sortir.

« — Sortir!

« — Oui, avec moi,

« — Mais comment?

« — J'ai, depuis hier soir, une nouvelle femme de chambre.

« — Ah!

« — Personne ne l'a vue, pas même les guichetiers.

« — Mais celui qui m'apporte à manger?

« — Je l'ai gagné à prix d'or.

« — Mais, votre père?

« — Il est absent.

« — Le prisonnier s'habilla, coupa ses moustaches et sortit vêtu en femme à la suite de la jeune fille, qui allait faire un tour de barque sur le Rhin. »

Armande se prit à sourire.

« Et la barque? dit-elle.

« — La barque s'en alla jusqu'en Hollande.

« — Où ils se marièrent, n'est-ce pas?

« — Naturellement. »

Comme le chevalier achevait, son attention fut attirée par un léger bruit qui se faisait sur le fleuve. En même temps, il aperçut quelque chose qui s'agitait entre deux eaux. C'était un homme à la nage, qui se dirigeait vers l'embarcation d'Armande et du chevalier.

« Que nous veut cet homme? fit la jeune femme avec effroi.

« — C'est quelque pêcheur à bout de forces, sans doute.

« — Non... regardez! il nous fait des signes... Tenez, il appelle... »

En effet, le nageur, qui était loin encore, cria en allemand :

« Attendez! je veux vous parler!... »

Le chevalier donna un coup de barre et se dirigea vers le nageur, qui fendait l'eau et coupait le courant avec énergie.

Quand cet homme ne fut plus qu'à deux pas, Armande et le chevalier reconurent avec étonnement qu'il avait le visage noirci. Entre ses dents était quelque chose de blanc, — une lettre.

Il arriva jusqu'à la barque, se bissa hors de l'eau en saisissant le bordage à deux mains, laissa tomber la lettre aux pieds de la jeune femme; puis il lâcha le bordage, plongea et disparut, pour reparaître, un instant après, à vingt brasses en aval.

Le chevalier et Armande se regardèrent avec étonnement.

Le jour n'existait plus qu'à l'état de vague crépuscule, et un lynx n'aurait pu déchiffrer les caractères qui couvraient la lettre si mystérieusement apportée.

Heureusement une lumière brillait sur le Rhin, en amont. C'était une grosse barque ronde, de celles qui descendent de Mayence à Düsseldorf chargées de suif et de graines oléagineuses, et qui ont une lanterne à leur proue.

Le chevalier hêla le patron; le patron jeta une corde.

À l'aide de cette corde, la petite barque accosta la grande et se trouva dans le cercle lumineux décrit par la lanterne.

Alors Armande ouvrit la lettre et la lut en jetant un cri.

« Qu'est-ce donc? fit le chevalier surpris.

« — Tenez, lisez... »

Elle lui tendit le billet, ajoutant :

« Connaissez-vous son écriture?

« — Oui.

« — Est-ce bien cela?

« — Oui, dit le chevalier trompé par la ressemblance.

« — Ainsi, c'est lui qui nous écrit?

« — Oui.

« — C'est lui qui veut sauver le prisonnier?... Eh bien, d'écrite Armande, on le sauvera!

« — Mais, est-ce possible? »

Armande eut un fier sourire :

« Ce que femme veut, Dieu le veut! dit-elle. Rentrons... »

« — Que voulez-vous faire?

« — Aller m'habiller.

« — Et puis?

« — Et puis aller me jeter aux pieds du duc de Bourbon et lui demander la grâce du prisonnier.

« — Et s'il vous refuse?

« — Eh bien, nous verrons... »

Le chevalier vira de bord et orienta sa voile.

Le vent soufflait de l'ouest et avait fraîchi. La voile s'enfla, la barque remonta, rapide, le rapide courant du fleuve. En moins d'une heure, elle venait s'échouer dans une petite anse pratiquée au-dessous des jardins en amphithéâtre qui servaient de ceinture à la blanche maison d'Armande.

Un domestique attendait sur le seuil.

« Monsieur, dit-il au chevalier, un homme à cheval que je ne connais pas est venu tout à l'heure.

« — Comment est-il?

« — Grand, fort, et il enchaînait son visage avec soin.

« — Que t'a-t-il dit?

« — Il m'a remis un billet pour vous.

« — Où est-il?

« — Le voilà.

« — Tout cela est fort singulier, murmura le chevalier qui se fit apporter un flambeau.

Le billet était de la même écriture que celui qu'avait reçu Armande. Il était sans signature comme l'autre, et ne contenait que deux lignes :

« Ne demandez pas la grâce du prisonnier, mais tâchez d'obtenir un sursis. »

« Oui, c'est bien lui qui a écrit cela!... murmura le chevalier. — Un sursis!... comment l'obtenir?

« — Je l'obtiendrai, dit Armande.

« — Mais... comment?

« — N'est-ce pas demain ma fête?

« — C'est juste. Eh bien?

« — Eh bien... attendez... et venez avec moi... vous verrez... »

Armande de Vèrinières, devenue madame de Rochemaure, se fit habiller comme si elle eût été à Versailles, et qu'elle eût dû assister au jeu de la reine.

Elle mit une coquetterie sans égale à se faire plus belle que jamais.

Et elle dit à son mari :

« Venez! je veux séduire le duc de Bourbon... je veux sauver le prisonnier! Partons!... »

XV

L'échafaud dressé là-bas, au bord de la Seine, élevant ses bras rouges par les soirées remplies de brume, l'incendie de leurs palais, le pain amer de l'exil, rien ne les avait corrigés.

Versailles avait émigré, voilà tout. Les préjugés altiers, les habitudes de cour, l'étiquette, l'insouciance du lendemain et le souci du jour avaient suivi. À Coblenz, comme à Chantilly et à Versailles, les grandes traditions de la cour de France continuaient à régner, tandis que la république faisait face à l'Europe coalisée, avec des soldats en haillons, chaussés de sabots.

En vain l'armée de Condé campait-elle aux portes de Coblenz; en vain les avant-postes du général Costine étaient-ils à quatre ou cinq portées de canon à peine.

On ne pénétrait pas plus facilement auprès des princes que s'ils avaient été dans leur somptueuse demeure de Chantilly.

Chaque soir, chez M. le duc de Bourbon, qui se trouvait alors seul à Coblenz, on jouait et l'on dansait comme si de rien n'était.

On venait chez Son Altesse Royale en rigoureux habit de cour. Les femmes étaient étincelantes de diamants. Il s'y trouvait des poètes, courtisans du malheur, qui rimaient agréablement des madrigaux. Il était expressément défendu de parler politique; on devait ignorer que la république existât, croire que Robespierre était un mythe, et Danton un croquemitaine inventé pour effrayer les enfants.

La galanterie française voulait que les hommes qui s'étaient battus le matin fussent le soir chaussés de bas de soie. La noblesse française, en un mot, avait l'air de se trouver à Coblenz comme en un déplacement de chasse.

Son Altesse Royale, vers neuf heures du soir, jouait tranquillement au boston. Elle avait pour partenaire le marquis de Montandou et le jeune duc de Choiseul, plus un tout jeune homme, le marquis d'Epernay, qui s'occupait un peu plus des beaux yeux de la belle madame de Rochemaure que du jeu qu'il avait dans les mains.

Comme le prince avait précisément le jeune marquis pour partenaire, et que la partie était aux trois quarts perdue, grâce aux distractions du jeune homme, il finit par s'en apercevoir et lui dit :

« Mon cher monsieur d'Epernay, priez donc madame de Rochemaure, qui ne songe nullement à vous, de prendre votre jeu.

Le marquis d'Epernay, qui n'avait que dix-huit ans, rougit jusqu'au blanc des yeux.

Le prince continua :

« Vous la regarderez tout à votre aise ; et comme elle ne s'occupera point de vous, elle sera tout à ma partie. »

La belle madame de Rochemaure, c'est-à-dire Armande de Verrinières, se leva souriante et vint se placer tout debout devant le prince.

« Votre Altesse Royale, dit-elle, se fait, je crois, quelques illusions.

— Sur quoi, chère belle ?

— Sur mon habileté au jeu.

— Oh ! nenni ! répliqua le prince en souriant ; j'ai suivi votre dernière partie, il y a trois jours, vous jouez à ravir...

— Mais je perdrai ce soir, monseigneur.

— Bah !

— Aussi vrai que j'ai l'honneur d'entendre Votre Altesse m'adresser la parole.

— Et pourquoi donc perdriez-vous ?

— Parce que je suis triste, monseigneur.

— Mais votre tristesse a un motif...

— Oui, c'est demain ma fête.

La réponse était si bizarre que le prince laissa tomber ses cartes. « Chère petite belle, dit-il, je n'ai jamais joué, même à Chantilly où l'on jouait la comédie, à deviner les charades.

— Ce n'est pas une charade, monseigneur.

— Qu'est-ce donc ?

— Une légende.

— Oh ! oh !

— Une légende qui revit et qui, pour la troisième fois, portera malheur à ma race.

— Décidément, messieurs, dit le prince en posant ses cartes, je crois que nous ferons bien d'écouter la légende de madame de Rochemaure ; c'est certainement plus amusant que le boston.

— A quoi bon ? fit Armande avec mélancolie, je craindrais de fatiguer Votre Altesse.

— Non, non, chère belle... Asseyez-vous là... près de moi... et narrez-nous votre légende.

— C'est une tradition de famille, monseigneur.

— Eh bien, dites-nous-la.

Armande échangea un regard et un sourire avec le chevalier de Rochemaure.

« Monseigneur, dit-elle, mon arrière-grand'mère vivait au temps du roi Louis XIII, et elle avait eu pour témoin de son mariage Son Eminence le cardinal de Richelieu.

« Le terrible cardinal, Votre Altesse le sait, n'a jamais fait grâce à personne.

« Mon aïeule habitait un château sur les bords du Rhône, au-dessous de Lyon, au pied des montagnes du Vivarais.

« Elle avait vingt-deux ans et une année de mariage.

« Un soir, deux barques, remontant le Rhône, vinrent s'arrêter sous les murs du château.

« L'une de ces barques contenait deux jeunes hommes au noble visage, au front pâle, aux yeux pleins d'éclairs : ils étaient enchaînés comme des bêtes fauves.

« L'autre barque transportait un vieillard aux yeux caves et ardents, aux joues amaigries, vêtu d'une robe rouge.

« Ces hôtes étranges reçurent l'hospitalité dans le château de mon aïeule.

« On nommait les deux premiers MM. Cinq-Mars et de Thou.

« On frissonnait au nom du troisième : c'était le cardinal de Richelieu.

« Lorsque mon aïeule apprit le but de ce sinistre voyage, lorsqu'elle sut pourquoi la terrible Eminence remontait le Rhône, traînant ses deux prisonniers à sa suite, elle se jeta à ses genoux et implora leur grâce.

« Le cardinal fut inflexible.

« Alors elle le supplia de surseoir de quarante-huit heures à l'exécution.

« — Monseigneur, disait-elle, c'est demain ma fête, et cela me portera malheur, bien sûrement, si des hommes qui ont logé sous mon toit perdent leur tête un pareil jour.

« Le cardinal fut insensible aux supplications de madame de Verrinières.

« Les deux têtes tombèrent à Lyon le lendemain.

« Le soir même, mon aïeule mourut subitement.

— Mais votre légende est pénible, madame ! s'écria le duc de Bourbon.

— Attendez, monseigneur...

— Comment ! ce n'est pas fini ?

— Il y a un second chapitre.

— Ah !

Et le duc fronça le sourcil.

« Mais, reprit Armande, je ne veux point attrister Votre Altesse Royale...

— Du tout, continuez, ma chère belle.

— Votre Altesse l'ordonne ?

— Je vous en prie.

Armande continua :

« Mon grand-père a été tué en duel à vingt ans, le jour de sa fête, parce que ce jour-là même le chevalier de la Barre fut rompu vif pour crime d'irréligion. Le chevalier de la Barre avait été l'hôte de mon grand-père...

— Eh bien, madame, fit le duc qui commençait à deviner, où voulez-vous en venir ?

— Monseigneur, je crois aux traditions fatales qui poursuivent

UNE TÊTE.

— Quelle folie !

— Demain, poursuivit courageusement Armande, on fusillera le prisonnier français qui avait pris le nom de chevalier de Blénure, demain, jour de ma fête... Eh bien, j'ai la conviction, monseigneur, que M. de Rochemaure sera tué à la première rencontre des troupes de Votre Altesse Royale avec les armées de la république.

Le duc fit un mouvement sur son siège ; puis il promena autour de lui un regard calme et froid qui glaça tout le monde.

Seule, Armande supporta ce regard.

« Madame, dit-il enfin, si vous me demandiez la grâce de ce misérable imposteur, de cet espion... dussé-je voir tomber les meilleurs gentilshommes de France à mes côtés, sur le champ de bataille, je vous refuserais cette grâce. Mais s'il ne s'agit que d'un sursis, je veux bien vous l'accorder. »

Armande échangea un nouveau et rapide regard avec son mari. Ce regard voulait dire :

« Il est sauvé ! »

Presque à l'heure même où madame de Rochemaure obtenait un sursis de deux jours à l'exécution du capitaine Nicolas Petit-Jean, ce dernier rêvait fort mélancoliquement dans sa prison aux grondeurs et aux misères de ce monde.

« Allons, mon vieux, se disait-il, ton compte est bon... tu seras fusillé demain. Une belle mort, du reste, mais qui vient un peu tôt... Ce diable de citoyen Robespierre m'a-t-il assez entortillé ? et le Marseillais donc ! oh ! la canaille ! »

Le lieu où Nicolas Petit-Jean attendait son heure dernière était une cellule de huit pieds carrés, située au troisième étage de la tour, — c'est-à-dire à quatre-vingts pieds au-dessus du Rhin. Elle prenait jour par une croisée unique donnant sur le fleuve. Cette croisée était grillée par trois barreaux de fer de l'épaisseur du bras, et profondément scellés au soufre dans la pierre de taille.

Le Rhin murmurait en bas avec un bruit sinistre.

Le prisonnier avait placé son unique chaise au-dessous de la meurtrière ; il était monté dessus, s'était cramponné aux barreaux, et avait essayé de voir au dehors...

Mais la terre ne lui était point apparue ; il n'avait vu que le ciel gris dans lequel se croisaient de grandes cigognes blanches.

« Le citoyen Robespierre, continuait-il, a beau être une manière de roi de France, il ne me tirera point d'ici. Et c'est demain... Oh! c'est étrange tout de même! Je suis allé sur des champs de bataille où les balles pleuvaient, et ça m'était égal... Hier encore, au milieu du combat, mon cœur n'a pas battu plus vite... Eh bien, voilà que je suis ému... que j'ai peur... c'est donc bien dur de mourir? Ma pauvre bonne femme de mère! comme tu as bien fait de t'en aller un beau matin... Si tu vivais encore et qu'on vint te dire que ton Nicolas a été fusillé, tu en pleureras toutes les larmes de ton corps... Ces gredins d'aristocrates... ils m'ont refusé une pipe et du tabac!... Qu'ils me fusillent, c'est leur droit! mais pourquoi m'empêchent-ils de fumer? Je n'ai pas vécu à Versailles, moi. Je suis un enfant du carré Saint-Martin... un gars de Paris, quoi! Je n'ai jamais fait la cour aux duchesses... qu'est-ce que ça leur fait donc que je fume? Pour un condamné à mort, la vie a du prix, sacrebleu! Elle vaut cher à mesure qu'elle diminue! Une heure, quand il vous en reste à peine douze, ça vaut bien quarante bécotes... Eh bien, je donne quatre-vingts bécotes, c'est-à-dire deux heures de ma vie, si on veut me laisser fumer une pipe et me fusiller à dix heures au lieu de midi! »

Comme il monologuait ainsi, le capitaine Nicolas Petit-Jean entendit du bruit derrière la porte de sa cellule.

La clef tournait dans la serrure, les verrous glissaient sur leurs pitons. La porte s'ouvrit.

Le capitaine descendit de sa chaise et se retourna.

Un homme entra. C'était le geôlier.

Ce geôlier était coiffé d'un bonnet de laine qui descendait sur ses yeux. Il avait à la main un pain et une cruche d'eau.

« Voilà votre souper, capitaine, » dit-il en français.

Et comme il avait fermé la porte en entrant, il posa sa lampe sur la table, qui était le seul meuble de la cellule.

En même temps, il ôta son bonnet.

Le capitaine poussa un cri :

« Joseph Savournin! »

C'était, en effet, le sous-officier fugitif et voleur, métamorphosé en marchand de tabac sous le nom de Kauffmann, et qui maintenant remplissait les fonctions de geôlier.

« Toi! dit le capitaine.

— Moi! » dit Kauffmann.

Et il salua.

« Ah! misérable! s'écria le condamné à mort qui voulut s'élançer sur lui, c'est toi qui m'as perdu!

— C'est moi qui te sauverai, » répondit l'excellent Kauffmann.

Et il tira un pistolet de sa poche par mesure de prudence, ajoutant :

« Je n'aime pas les querelles, et si mon ancien sergent aux gardes-françaises n'est pas raisonnable, je lui brûlerai la cervelle. »

Le capitaine écumait de rage.

« Que me veux-tu? fit-il.

— Te parler.

— J'écoute...

— Figure-toi, reprit Kauffmann d'un ton dégagé, figure-toi que je suis beau-frère avec le guichetier de la prison. C'est le propre frère de ma femme.

— Ah!

— Il m'a invité à souper aujourd'hui, quand il a su que c'était moi qui t'avais fait arrêter...

— Eh bien?

— Alors j'ai voulu causer un peu avec toi, et j'ai pris sa place pour t'apporter ton souper.

— Ah! tu veux causer avec moi?

— Oui.

— Et dans quel but?

— Je suis chargé d'une commission pour toi.

— Par qui?

— Par ton ancien domestique.

— Le Marseillais?

— Justement.

— Après? dit froidement le capitaine.

— Tu crois être fusillé demain?

— Dame! ça m'en a tout l'air...

— Moi, je ne crois pas.

Ces mots, prononcés froidement, firent battre le cœur du capitaine.

Kauffmann ajouta :

« Quand je serai parti, tu couperas ton pain par le milieu, et tu y trouveras sans doute quelque chose qui t'intéressera... »

Et Kauffmann reprit sa lampe et s'en alla.

XVI

Le prisonnier s'empara du pain, et le tourna et le retourna plusieurs fois dans sa main avant d'oser l'entamer.

Enfin il remarqua qu'un morceau de la croûte avait été enlevé, puis habilement rapporté. Ce morceau, qu'il fit sauter de nouveau, recouvrait une cavité. De la cavité s'échappa un petit objet blanc qui tomba aux pieds du prisonnier.

Le capitaine laissa le pain sur la table et s'empara de l'objet blanc.

C'était un morceau de papier qui recouvrait un petit outil, qu'au toucher le capitaine reconnut pour un ressort de montre.

« Bon! se dit-il, je comprends... voilà pour scier un barreau. Mais il faudra du temps... et ce n'est pas trop qu'y passer la nuit tout entière. »

L'obscurité dans laquelle Kauffmann, en se retirant, l'avait laissé, ne lui permettait point de voir si le papier qui enveloppait le ressort de montre était ou non couvert de caractères; mais la chose était probable.

Peut-être ce papier lui indiquait-il le salut.

Peut-être aussi lui disait-il de se hâter.

Cependant Kauffmann ne lui avait-il pas dit qu'il ne serait pas fusillé le lendemain?

Certes, en ce moment le capitaine eût donné tout ce qu'il possédait au monde pour un bout de chandelle ou les étincelles d'un briquet. Mais il n'avait ni briquet ni chandelle.

Il lui fallait attendre le jour, — c'est-à-dire quatre ou cinq heures encore.

Mais Nicolas Petit-Jean n'était pas enfant de Paris pour rien. Il ne tergiversait jamais longtemps, et il avait bientôt pris une résolution.

« Scions toujours un barreau, dit-il. Quand ce sera fait, nous ne serons pas loin du point du jour. »

Il scia précieusement le billet dans la poche de sa veste, puis il porta la table sous la meurtrière, posa la chaise sur la table et s'y établit commodément. A cette hauteur, il pouvait passer un de ses bras autour des barreaux et manœuvrer de l'autre son ressort de montre.

Scier un barreau de fer de l'épaisseur du bras avec un ressort de montre! Voilà ce que les prisonniers seuls comprennent.

Ce fut pourtant ce que le capitaine entreprit bravement, patiemment.

Il travailla toute la nuit, ne s'arrêtant que pour essuyer les gouttes de sueur qui perlaient à son front.

Enfin, un rayon blanc courut à l'horizon, puis ce rayon grandit, et le jour vint.

Le prisonnier regarda son œuvre. Le barreau était aux deux tiers scié, mais il tenait encore.

Alors il s'empara du papier et le dépla avec avidité.

C'était un billet du Marseillais :

« On travaille à te sauver. On y parviendra. Par quels moyens? Je ne sais encore. Mais puisqu'on dit que le ciel aide ceux qui commencent par s'aider eux-mêmes, je te fais passer un outil. Scie toujours un barreau! Après, nous verrons. Je t'écritai des nouvelles. »

Le prisonnier se remit à la besogne, mais un sentiment de prudence l'empêcha de la terminer.

« Si j'arrache le barreau et que ce ne soit pas Kauffmann qui m'apporte à manger, le geôlier qui viendra s'en apercevra, se dit-il. Je ne puis pas à présent sauter dans le Rhin, les sentinelles des remparts ferment feu sur moi. Si c'est la monnaie unique d'évasion, il faudra attendre la nuit prochaine. »

Ayant ainsi raisonné, le capitaine souffla sur la poussière de fer répandue autour du barreau, remit la table à sa place ordinaire et se jeta sur son lit.

Il était harassé de fatigue et ne tarda point à s'endormir.

Il dormit les dix heures, et se réveilla qu'au bruit de sa porte qui s'ouvrait.

On lui apportait son repas du matin, mais Kauffmann n'en était point venu.

C'était le geôlier ordinaire, un Allemand à tête carrée, ne disant

pas un mot de français, et esclave de sa consigne. On lui avait ordonné d'être dur avec le prisonnier, il se montrait brutal.

Le capitaine parlait l'allemand.

« Bonjour, dit-il.

— Bonjour, répondit brusquement le geôlier.

— Savez-vous si on me fusille aujourd'hui ?

— Je n'en sais rien.

— Ah ! » pensa le capitaine, qui eut un soupir de soulagement.

Il consulta sa montre; elle marquait huit heures du matin.

« Décidément, pensa le capitaine, si c'était pour midi, le geôlier, en saurait quelque chose. »

Le geôlier laissa, comme Kauffmann, un pain et une cruche d'eau, et il s'en alla.

Mais le capitaine eut beau briser le pain en plusieurs morceaux, le pain ne renfermait rien, pas même un billet.

« Et le Marseillais qui devait m'écrire ! »

Le capitaine se recoucha tranquillement et attendit.

Comme midi sonnait au beffroi de Coldebat, un bruit se fit dans le corridor qui conduisait à la cellule du prisonnier.

Un bruit de pas et de crosses de mousquets, le bruit d'une patrouille enfila...

Quelques gouttes de sueur mouillèrent les tempes du capitaine.

« Je crois qu'on vient me chercher ! » se dit-il.

Et si brave qu'il fût, il frissonna cependant...

« C'est dur de mourir à vingt-cinq ans ! » murmura-t-il.

La porte s'ouvrit de nouveau, et le geôlier s'effaça devant un officier en grande tenue qui précédait une douzaine de soldats.

Cet officier n'était autre que le chevalier de Rochemaure.

« Vous venez me chercher ? dit le capitaine, qui s'était remis de sa émotion et ne voulait point trembler devant un aristocrate. Allons, je suis prêt. »

Un sourire vint aux lèvres du chevalier.

« Monsieur, dit-il, je suis de service aujourd'hui, et c'est comme officier commandant le poste de la prison que je viens vous visiter. »

Le cœur du capitaine battit moins vite.

Rochemaure ajouta :

« Je viens en outre vous annoncer que, grâce aux sollicitations d'une personne qui s'intéresse à vous, il a été sursis à votre exécution. »

Le capitaine eut à un piège. Il eut devoir se montrer fort étouffé de ce sursis.

« Comment, dit-il, il y a donc ici des gens qui s'intéressent à moi ? »

— Peut-être...

— Alors tâchez qu'ils obtiennent ma grâce, car si je ne dois reculer que pour mieux sauter, j'aime autant sauter tout de suite.

— Ceci ne dépend pas de moi, » dit le chevalier.

Les hommes de patrouille étaient restés en dehors.

Le geôlier seul demeurait sur le pas de la porte entrouverte.

« Hé ! l'ami, dit le chevalier, voyez donc s'il y a une sentinelle en bout du corridor. »

— Oui, monsieur, » répondit le geôlier, qui s'était détourné l'espace de dix secondes.

Mais, pendant ces dix secondes, le chevalier avait eu le temps de soulever son chapeau et de laisser tomber sur le lit du prisonnier un petit paquet de la grosseur du poing.

Le capitaine était, lui aussi, prompt à saisir l'occasion. Il s'agit de son lit et cacha le petit paquet.

« Monsieur, lui dit le chevalier, permettez-moi de me retirer avec l'assurance qu'après avoir sursis à votre exécution, les princes voudront bien vous faire grâce de la vie. »

Et il salua et s'en alla.

Lorsque le prisonnier fut seul, il prit le paquet et l'examina. C'était un peloton de ficelle de soie très-serrée et très-solide. Une petite boule était au milieu.

Le capitaine déroula cette boule.

C'était un nouveau billet.

Mais l'écriture n'était plus celle du Marseillais.

C'était une écriture menue, allongée, qui trahissait la main d'une femme.

Le capitaine lut :

« Quand il fera nuit, attachez cette ficelle à un de vos barreaux et laissez pendre dans le Rhin. »

« Quand vous entendrez chanter le *Ranz des vaches* sur le Rhin, vous retirerez la ficelle. »

Le capitaine attendit le soir avec anxiété. Il ne comprenait pas trop bien ce qu'on voulait faire.

La nuit venue, il obéit aux injonctions du mystérieux billet, attachant le fil de soie à l'un des barreaux et le laissa pendre au dehors.

Puis, en attendant la chanson helvétique, il se remit à scier son barreau.

À bout d'une heure, il lui suffit d'une secousse pour l'arracher.

Dès lors, l'ouverture était assez grande pour laisser passer le corps. Presque au même instant, il entendit le bruit de deux avions qui frappaient l'eau sous la meurtrière. Puis il lui sembla que le fil de soie s'agitait vivement. Puis enfin une voix pleine et sonore, une voix allemande, entonna le fameux *Ranz des vaches*, et le bruit des avions se perdit dans l'éloignement.

Alors le capitaine retira la ficelle; mais elle était devenue si lourde, et il reconnut qu'on avait attaché quelque chose à son bout.

Ce quelque chose, qui finit par s'arracher jusqu'à la meurtrière, était un paquet de lardes, au milieu desquelles se trouvaient trois autres objets tout différents.

À force de palper ces objets, et à l'aide d'un miroir dans la cellule, Nicolas Petit-Jean reconnut : une chemise soignée et un linge.

On lui envoyait de la litière...

Il battit le briquet et alluma la mèche.

Avant d'y put voir, et sa surprise fut grande, des vêtements de femme, une robe et une coiffe de paysanne du Haut-Rhin, et une corde à nœuds.

« Voilà qui est bizarre ! » pensa-t-il.

Le paquet renfermait un dernier objet. C'était un miroir.

« Bon ! se dit le capitaine, je commence à comprendre. Il faut couper mes moustaches et m'habiller en demoiselle. Sans ça, on aurait bien dû joindre un miroir à tout cela. »

Enfin, un dernier billet accompagnait le tout.

Ce billet disait :

« Coupez vos moustaches, habillez-vous et attendez minuit.

« Quand minuit sonnera, vous attacherez la corde à nœuds au barreau que vous n'avez point scié, et vous descendrez. Prenez garde de lâcher la corde surtout ! Au dernier nœud, vous trouverez une barque qui passera juste au-dessous. »

« Allons ! murmura le capitaine, ce diable de Marseillais avait raison, on veut me sauver !... »

Et il se mit en devoir de couper ses moustaches.

Mais, au moment d'approcher le rasoir de sa lèvre supérieure, il s'arrêta.

« Si on me fait prendre de l'avis de femme, se dit-il, c'est qu'il ne suffit point de sortir d'ici, et que je pourrais me trouver devant des gens qui ont intérêt à ne point me laisser partir. Il faut donc que je prenne garde de m'écarter la peau... et il est difficile de se raser sans miroir !... »

Mais tout aussitôt un superbe sourire vint aux lèvres du capitaine.

« Pour un Parisien, suis-je bête ! » dit-il.

Le mobilier de la cellule se composait d'un lit, d'une table et d'une chaise. Mais il y avait sur la table une cuvette d'émail et de l'eau dans une cruche.

« Voilà de quoi faire un miroir, » se dit le capitaine.

Et il versa l'eau de la cruche dans la cuvette et plaça auprès sa torchère allumée.

La cuvette devint miroir; le capitaine put y voir ses moustaches qui allaient tomber.

L'opération fut courte.

Les moustaches coupées, le capitaine se regarda de nouveau.

Il était blond et rose comme une femme.

Il s'habilla, roula ses cheveux qu'il portait longs, et par-dessus la coiffe alsacienne, et soufla la mèche soufrée, qui, si elle était aperçue du dehors, pouvait le perdre.

Pour le captif qui attend sa délivrance, les heures passent lentement.

Le capitaine attendit, le cœur palpitant, la sueur au front.

Puis, au premier coup de minuit, il se habilla, se coiffa, se mit la coiffe et attacha solidement sa corde à nœuds.

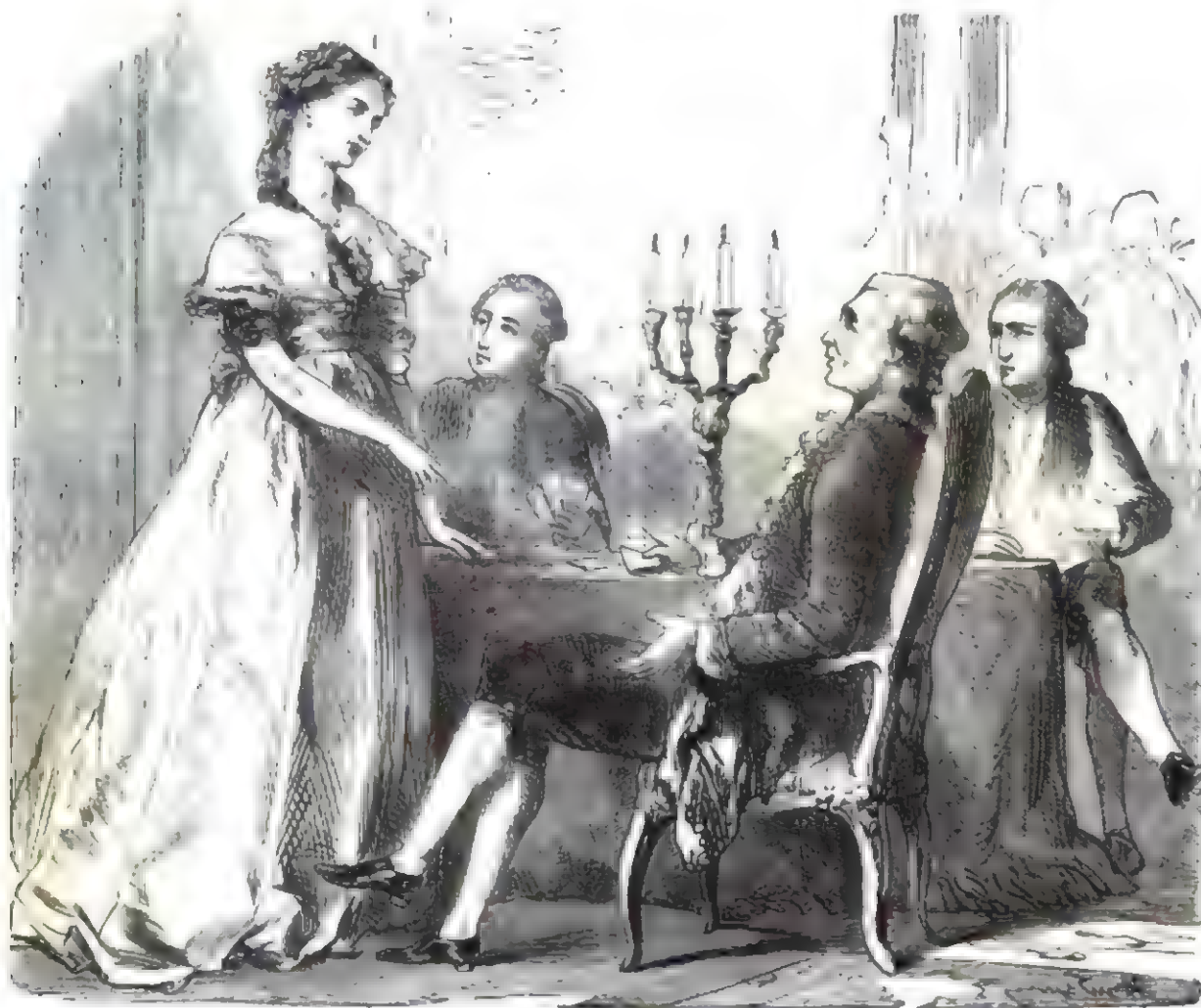
La nuit était sombre.

On entendait mugir le Rhin à une grande profondeur, mais on ne le voyait pas.

Le capitaine s'assit à califourchon sur la meurtrière, et un moment il hésita.

Les ténèbres l'enveloppaient et l'aldans était au-dessous.

Mais, en ce moment aussi, le *Ranz des vaches* se fit entendre de



« Je perdrai ce soir, monseigneur, parce que je suis triste. » — Page 101.

nouveau, en amont du fleuve, accompagné du bruit régulier de deux avirons.

Alors le capitaine n'hésita plus; il saisit la corde à nœuds, s'y cramponna et se laissa couler dans l'espace...

XVII

Le danger le plus terrible est celui qu'on ne peut mesurer. La peur de l'inconnu est la plus violente des peurs.

Le capitaine Nicolas Petit-Jean, tout brave qu'il était, se sentit froid au cœur, en même temps que ses cheveux se hérissaient, lorsqu'il eut lâché le barreau de la meurtrière auquel il s'était un moment cramponné.

La nuit était noire, le Rhin grondait...

Le capitaine ne tenait plus à la vie et à la terre que par ce bout de corde autour duquel il arrondissait ses mains crispées.

Quand il eut descendu dix nœuds, il s'arrêta et pencha la tête...

Il ne vit rien, hormis les ténèbres; il n'entendit rien, hormis la grande voix du Rhin qui heurtait les vieilles assises de la tour.

La chanson du batelier suisse s'était éteinte; le ranc des vaches ne montait plus des profondeurs de l'abîme comme un encouragement et une consolation.

Un moment, la terreur du fugitif fut si grande, qu'il songea à remonter et à rentrer dans son cachot.

Heureusement, il se souvint...

Il se souvint qu'il était condamné à mort, et que s'il rentrait, il ne sortirait plus que pour aller au supplice.

« Allons donc! » se dit-il, retrouvant un peu de son calme habi-

tuél, est-ce que je vais avoir peur, maintenant? Mourir pour mourir, autant mourir tout de suite! »

Et il se remit à descendre.

Au trentième nœud, il s'arrêta encore.

« Voilà qui est singulier, murmura-t-il, les Parisiens ont peur des ténèbres. »

Et comme il demeurait de nouveau suspendu dans l'espace, hésitant, le cœur ému, les cheveux hérissés, une voix monta vers lui. C'était une voix de femme.

Une voix qui lui criait :

« Courage! »

Et cette voix lui rendit le cœur et les forces; et quand il eut descendu trente nœuds encore, il se pencha de nouveau...

Et, cette fois, il aperçut distinctement une barque au-dessous de lui, et, dans cette barque, une femme et un homme.

L'homme se dressa et prit le bout de la corde pour l'assujettir et donner plus d'assurance au capitaine.

Alors celui-ci se laissa glisser, et l'homme le reçut dans ses bras.

« Allons! Joseph! vite! » dit la femme.

L'homme lâcha la corde, et la barque s'éloigna.

Alors, seulement, le capitaine essaya de percer de son regard l'obscurité de la nuit et de voir à qui il avait à faire.

Mais la femme ouvrit de nouveau la bouche :

« Chut! dit-elle, vous n'êtes point sauvé encore, capitaine. »

— Madame de Rochemaure!

— Oui... taisez-vous... »

La barque retourna au large.

Armande étendit la main et montra la tour qui se détachait en vigueur sur le ciel noir :



« Ah ! monsieur, vous voulez d'oublier toutes les traditions de votre race héroïque. » — Page 105.

« Tenez, dit-elle, il y a des sentinelles en haut et en bas... au moindre bruit insolite, elles eussent eu l'éveil... »

— Ah ! madame, balbutia le capitaine, vous n'êtes point une femme...

— Mais, si monsieur...

— Vous êtes un ange du bon Dieu, continua-t-il d'une voix émue, et je ne sais pourquoi vous avez pu vous intéresser à moi...

— Nous causerons de cela plus tard, répondit Armande. Maintenant, occupons-nous de vous...

Elle entraîna le capitaine à l'arrière de la barque, et le fit asseoir auprès d'elle.

Celui qu'elle avait appelé Joseph, et qui était un vieux serviteur ayant suivi ses maîtres dans l'exil, frappait l'eau avec précaution. On eût dit une barque fantôme, glissant sur un fleuve de brume.

« Écoutez-moi bien, dit alors Armande. En amont et en aval de Coblenz, le Rhin est gardé par une ligne de barques; ces barques ne laissent passer personne, excepté ceux qui sont munis d'une permission du gouverneur de Coblenz. »

« Il y a un mois, je me suis liée avec une dame allemande qui habite un château sur la rive droite du Rhin, à trois lieues d'ici. »

« Je jouis d'une grande liberté à Coblenz et à la petite cour des princes. Mes malheurs, ma captivité, ont fait de moi une sorte d'héroïne. »

« On m'a vue souvent descendre le Rhin dans une barque, pour aller chez madame Kuntz, — c'est le nom de la dame allemande, — à toute heure de nuit et de jour, n'ayant d'autre compagnon que mon domestique transformé en batelier. »

« J'ai donc une permission du gouverneur pour moi, ma femme

de chambre et mon domestique... Comprenez-vous maintenant pourquoi je vous ai envoyé des vêtements de femme ? »

— Oui, madame.

— Avez-vous bien coupé vos moustaches ?

— De mon mieux.

— Il est nuit, et on n'y voit pas très-clair avec des lanternes... espérons ! »

La barque, entraînée par le courant filait très-vite.

Armande poursuivit :

« Il y a à Coblenz des gens qui, comme moi, s'intéressent à vous. Ces gens, que je ne connais pas, mais avec qui j'ai correspondu, depuis hier, d'une façon mystérieuse, vous attendent à un quart de lieue, en amont du château de madame Kuntz. Là, vous serez complètement hors de danger. »

Les murs de Coblenz s'effaçaient; la grosse tour où le capitaine Nicolas Petit-Jean avait été prisonnier venait de disparaître.

Joseph alluma le fanal placé à la proue.

« Maintenant, dit Armande, il faut payer d'audace. »

Elle regarda le capitaine, sur le jeune visage duquel tombait un rayon du fanal.

« Vraiment, fit-elle en souriant, sous votre coiffe alsacienne, vous avez tout à fait l'air d'une femme. »

Le capitaine était un peu pâle, et son visage mélancolique n'était point dépourvu de douceur.

« Pauvre jeune homme ! pensa Armande, il y a peut-être là-bas une femme qui l'attend. »

La barque filait toujours.

Tout à coup, l'œil perçant du capitaine aperçut une ligne noire qui semblait barrer le Rhin comme un immense cordage.

C'était la file de bateaux dont avait parlé madame de Rochemaure.

Au bruit des avirons de Joseph, un homme monta sur le pont de celui qui se trouvait au milieu, et un fanal l'éclaira.

« Halte ! » cria-t-on du bateau.

Joseph laissa tomber ses avirons.

« Ohé ! du canot, qui êtes-vous ? héla l'homme du bateau garde-côte. »

— France ! répondit Joseph.

— Arrive ! » répéta l'homme.

Joseph laissa dériver son embarcation sur le bateau, et l'homme y descendit.

« Monsieur le marin, fit Armande d'un ton boudeur, voilà qui est insupportable. Je me rends au bal chez madame Kunz, en compagnie de ma femme de chambre que voici... »

Le capitaine du bateau prit garde à peine au capitaine qui se cachait sous son bonnet alsacien, — et il balbutia quelques mots d'excuses, en contemplant madame de Rochemaure.

« C'est insupportable, continua Armande, de vous voir m'arrêter ainsi chaque fois... voici ma permission... »

Le capitaine y jeta les yeux et salua.

« Et soyez assez aimable pour vous graver la voix de mon domestique dans la mémoire... »

Le capitaine contemplait toujours la rayonnante beauté d'Armande.

« Quand j'arriverai, le bal sera fini ! » murmura la jeune femme avec dépit.

Le capitaine donna un ordre. Les bateaux s'écartèrent, et la barque de madame de Rochemaure traversa la ligne.

Cinq minutes après, elle était loin déjà ; et le fanal du garde-côte s'était éteint.

« A présent, monsieur, dit Armande, vous êtes sauvé... »

— Ah ! madame... » balbutia le capitaine.

Et il fléchit un genou devant elle et baisa le bas de sa robe.

« Monsieur, reprit Armande d'une voix grave, vous allez revoir votre pays après avoir miraculeusement échappé à la mort. »

— Grâce à vous, madame... »

— Eh bien, voulez-vous me faire une promesse ?

— Ah ! parlez ! dit-il avec l'enthousiasme de la jeunesse.

— Si jamais, à Paris, vous pouvez sauver de l'échafaud quelqu'un des miens, le ferez-vous ?

— Madame, répondit le capitaine ému, vous avez sauvé ma tête, mais elle vous appartiendra toujours, et je la donnerai avec joie en échange de celle qui vous sera chère... »

Armande lui prit la main :

« Vous avez du cœur, dit elle, merci ! »

Joseph dirigeait la barque vers la rive gauche, dont on apercevait les collines et les grands arbres.

« Voilà le point où je dois vous laisser, » dit madame de Rochemaure.

Le capitaine regarda. La rive était déserte encore.

Armande ajouta :

« Vos mystérieux amis m'ont désigné ce point-là... C'est là qu'ils vont vous prendre. Attendez-les ! »

La barque toucha le bord.

« Adieu, monsieur, dit encore Armande, et n'oubliez pas votre promesse... »

De nouveau, il voulut baiser sa robe ; mais elle lui tendit la main :

« Adieu ! » répéta-t-elle.

L'enfant du peuple appuya ses lèvres frémissantes sur cette main aristocratique, et il sentit son cœur éclater...

« Ah ! murmura-t-il tout bas en sautant à terre, je crois bien que j'aurais mieux fait de me laisser fusiller... »

— Au large ! » commanda Armande.

Joseph obéit, et madame de Rochemaure s'éloigna, adressant, par son mouchoir qu'elle agitait, un dernier salut au capitaine. Celui-ci demeura longtemps immobile, l'œil fixé sur la barque et le mouchoir...

Seul fut que lorsque l'un et l'autre se furent effacés dans l'obscurité qu'il passa sa main sur son front ruisselant :

« Ah ! dit-il, il ne semble que j'ai fait un rêve !... »

« Un rêve d'amour ! » dit une voix derrière lui.

Il se retourna en tressaillant et reconnut le Marseillais.

« Toi ? dit-il. »

— Parbleu ! répondit Olivier Brun, qui avait repris son costume de matelot, vas-tu pas croire que je ne m'occupais pas de toi ?

— C'est juste... tu m'as écrit...

— Et je t'ai envoyé un ressort de montre...

— C'est vrai... mais c'est madame Rochemaure qui m'a sauvé.

— Ceci est incontestable. Aussi tu lui dois une fameuse reconnaissance, murmura hypocritement le Marseillais.

— Je mourrai pour elle, s'il le faut. »

Le Marseillais haussa les épaules.

« Tu peux faire mieux. »

— Quoi donc ?

— Madame de Rochemaure et son mari sont condamnés à mort, et, s'ils rentrent en France, on les guillotinerait.

— Oui ; mais ils n'y rentreront pas...

— Cela dépend de toi.

— Comment ?

— Je me fais fort de t'obtenir une audience solennelle de l'Assemblée nationale. On te recevra comme un ambassadeur...

— Bon !

— On te félicitera d'avoir échappé à tous les dangers, et de rapporter à la Convention des documents précieux sur l'armée des princes.

— Mais, interrompit le capitaine, ces documents, je ne les ai pas.

— Je les ai, moi.

— Et qui te les a procurés ?

— Moi-même. Crois-tu que je suis un homme de police pour rien ?

— C'est juste.

— Donc, tu apportes ce document à l'Assemblée.

— Bon !

— On te félicite...

— Après ?

— Et on te fait colonel.

— Crois-tu ?

— Parbleu ! Mais voilà le moment où jamais de prouver ta reconnaissance à madame de Rochemaure.

— Ah !

— Tu demandes la parole, tu t'adresses à l'Assemblée, et tu dis : « Citoyens représentants, si je suis ici, si j'ai l'honneur de contempler ce sénat auguste, c'est parce qu'une femme héroïque, digne de vivre sous la liberté, a protégé mes jours et m'a arraché aux tyrans. » Alors tu racontes ton sauvetage, et tu ajoutes : « La citoyenne Rochemaure n'est point une aristocrate, c'est une Romaine, et je viens vous supplier de m'accorder, en échange de ce gracieux que vous m'offrez, la grâce et le rappel du citoyen et de la citoyenne de Rochemaure. »

— Et tu crois qu'on me l'accordera ?

— Avec enthousiasme. Il y aura sur l'heure un décret qui proclamera que le citoyen et la citoyenne Rochemaure ont bien mérité de la patrie.

— Mais... rentreront-ils ?

— Ah ! ceci, dit le Marseillais avec bonhomie, dépend entièrement d'eux. Mais j'ai un vague espoir de les revoir à Paris... Sur ce, en route !

— Où allons-nous ?

— A Paris, donc.

— Et comment y allons-nous ?

— J'ai attaché deux chevaux dans ce fourré... Viens, il faut avoir fait dix lieues avant le jour. »

Et le Marseillais entraîna le capitaine.

Un quart d'heure après, ils galopèrent côte à côte.

Alors, le Marseillais se dit :

« Ce pauvre capitaine, il a été un bien joli instrument depuis trois jours... et il ne dit pas le premier mot de la comédie qu'il a si bien jouée ! Si, cette fois, mon patron, le citoyen Robespierre, n'est pas content, il y mettra de la mauvaise volonté. »

XVIII

Huit jours s'étaient écoulés depuis cette nuit sombre pendant laquelle madame de Rochemaure avait favorisé l'évasion du capitaine Nicolas Petit-Jean.

La suite du prisonnier avait é une sensation singulière à Co-

blentz. — sensation provoquée par le profond mystère qui l'avait enveloppée.

On avait d'abord accusé le geôlier de complicité; mais son innocence avait été bientôt reconnue.

Qui donc avait favorisé l'évasion?

Les uns prétendaient que le faux chevalier de Blénure n'était point venu seul à Goblentz; les autres affirmaient qu'il s'était évadé sans aucun secours, et que, sans doute, dans la prison d'une arrestation, il était porteur de la corde à nœuds qu'on avait trouvée nouée à la meurtrière, et de la lime avec laquelle il avait scié son farreau.

Le chevalier de Rochemaure et sa femme, prenant pour prétexte leur lune de miel, avaient gardé un silence prudent.

Madame de Rochemaure était demeurée trois jours chez la blonde madame Kuntz, la dame allemande.

Le chevalier ne s'était montré nulle part.

Du reste, si on avait songé à accuser quelqu'un, ce n'eût certes point été lui, dont tout le monde connaissait la terrible histoire. Comment supposer la moindre complicité entre un ancien républicain et le chevalier et sa femme, qui étaient allés, quelques mois auparavant, jusqu'au pied de l'échafaud révolutionnaire.

Le duc de Bourbon avait témoigné une grande irritation de cette fuite; il s'était montré dur et brutal pendant plusieurs jours avec ses officiers. Puis il n'y avait plus songé. Le duc appartenait à son époque, — à l'époque de cette génération que la légèreté dominait, même en présence de la mort.

Or, un soir, — huit jours après, — le chevalier de Rochemaure entra chez le prince, à neuf heures, tandis que la petite cour était tenue.

Le duc, qui jouait au whist, se retourna et dit :

« Bonjour, Rochemaure. »

Le chevalier s'inclina.

« Et votre femme? dit le duc. »

— J'ai le regret d'apprendre à Votre Altesse qu'elle a été souffrante.

— Conséquence de la lune de miel, » dit malicieusement le prince.

Rochemaure ne répondit point.

« Mais enfin, où est-elle? continua le duc. »

— Elle est revenue ce matin de chez son amie madame Kuntz.

— Ah! et la verrons-nous ce soir?

— Elle doit venir faire sa révérence à Votre Altesse Royale ce soir.

— Pourquoi ne l'avez-vous point amenée?

— Mais, monseigneur, son oncle, le baron d'Azay, l'accompagne.

— Ah! très-bien. »

Le duc se remit à jouer.

Un moment après, le duc releva la tête et interpella de nouveau M. de Rochemaure.

« Dites donc, chevalier?... »

— Monseigneur...

— Savez-vous que j'ai bien envie de la gronder très-fort, votre femme?

— Pourquoi, monseigneur?

— Mais parce qu'elle est la cause première de l'évasion du prisonnier... »

Le chevalier tressaillit.

« Oh! monseigneur! fit-il. »

— Ne m'a-t-elle pas supplié de surseoir à l'exécution?

— C'est vrai, monseigneur...

— Eh bien, si on ne lui eût pas accordé vingt-quatre heures, il aurait été fusillé.

— Monseigneur, dit gravement Rochemaure, l'attachement de ma femme et le mien à la cause que nous avons l'honneur de défendre ne saurait être suspecté sans nous faire mourir de douleur.

— C'est bien, c'est bien, dit le prince, je ne vous en veux pas, Rochemaure, n'en parlons plus...

Madame de Rochemaure entra, donnant la main à son oncle.

La jeune Claire d'Azay les suivait.

C'était bien toujours la charmante et craintive jeune fille que nous avons vue au commencement de ce récit échapper comme par miracle à l'infâme Jérôme et aux embûches du farouche Marseillais.

Cependant, à cette heure, Claire ne devait plus trembler... N'était-elle point en sûreté, loin de Paris... et au milieu de sa famille?

Et pourtant la jeune fille était pâle et triste, son regard était voilé d'une mélancolie suprême. On eût dit qu'elle portait en elle un

secret mortel qui la tuait lentement. Elle détournait en entrant son regard, qui malgré elle avait tout d'abord cherché Rochemaure.

Mais le chevalier surprit ce regard, et un soupir étouffé souleva sa poitrine. Sans doute il avait deviné le secret dont Claire mourait par mourir.

« Ah! ah! ma toute belle, dit le duc d'un air aimable, venez donc que je vous gronde. »

Et il souriait à madame de Rochemaure.

« Je connais le motif du reproche, monseigneur, répondit Armande avec calme. »

— Eh bien?

— Et dût Votre Altesse me bannir de sa présence, j'oserais lui dire que je ne suis point coupable...

— Oh! oh!

— Je me réjouis même d'avoir sauvé la vie d'un homme...

— Un traître!

— Soit, mais c'est un homme... et un bonhomme de vingt-cinq ans. »

Le duc fronça le sourcil.

« Messieurs, dit-il sèchement, je crois que madame de Rochemaure est devenue républicaine. »

Armande se mordit les lèvres, mais elle ne courba point sa tête altière.

Le duc se remit à jouer.

Les paroles d'Armande et la mauvaise humeur du duc avaient provoqué quelques chuchotements. Les courtisans seront toujours courtisans; il se fit un vide autour du chevalier et de sa femme.

Tout à coup la porte s'ouvrit. Un jeune homme entra tenant une liasse de papiers à la main.

C'étaient les journaux qui venaient de France.

« Ah! ah! dit le duc, interrompant son jeu pour la troisième fois, voyons ce que fait cette bonne république. »

Et il prit le *Moniteur* et y jeta les yeux d'un air qu'il s'efforçait de rendre indifférent.

Mais soudain Son Altesse Royale fit un bond sur son siège.

« Votre saint gris! s'écria-t-il, qu'est-ce que cela? »

Et le duc se leva tout frémissant, et d'une voix entrecoupée par la colère il lut ces lignes :

« La Convention nationale, ouï les services rendus à la république par le citoyen Rochemaure et la citoyenne Armande de Verrinières, son épouse, décrète :

« Article 1^{er}. L'arrêt de mort qui frappait lesdits citoyens est rapporté.

« Art. 2. Lesdits citoyens rentrent dans tous leurs droits civiques.

« Art. 3. Leurs biens confisqués au profit de la nation leur seront rendus. »

Si la foudre fût tombée dans le salon du prince, elle y eût causé moins de terreur et d'effroi que la lecture de ces quelques lignes.

Armande et le chevalier jetèrent un cri terrible.

En même temps, le prince se leva et marcha droit au chevalier, disant :

« Expliquez-vous, monsieur, défendez-vous! »

Mais le chevalier demeura muet et le front baissé.

Armande avait couvert son front de ses deux mains.

Et tous deux à l'écart, abandonnés, ils ressemblaient à ces lépreux antiques de qui la foule s'éloignait avec horreur.

Le prince reprit le journal qu'il avait laissé tomber, et il continua à lire :

« L'audace, le sang-froid, l'énergie dont le citoyen Rochemaure et la citoyenne Verrinières ont fait preuve pour arracher à la mort le brave capitaine Petit-Jean... »

— Ah! s'écria le prince, je comprends tout maintenant. »

Et, violent comme tous ceux de sa race, il leva le journal et en frappa le chevalier au visage.

Rochemaure rugit, fit un pas en arrière, porta la main à la garde de son épée...

Et puis, comme s'il eût été atteint au cœur, il chancela et tomba sur les genoux, murmurant :

« Ah! monseigneur... »

Mais, comme une lionne qui voit tomber sous le plomb du chasseur le lion son époux, Armande s'élança.

Elle vint se placer, l'œil au feu, la chevelure au vent, la tête légèrement en arrière, entre son époux outragé et le prince brutal.

« Ah! monseigneur, s'écria-t-elle, vous venez d'oublier en une seconde toutes les traditions de votre race héroïque. Vous venez de

frapper au visage un gentilhomme, et ce soufflet, j'en appelle à toute la noblesse, c'est la condamnation de la monarchie ! »

Le prince écumait de colère, mais il se sentait dominé par le regard ardent de madame de Rochemaure.

Armande poursuivit :

« L'homme que vous avez frappé, ô vous qui êtes cousin de Henri IV, le descendant de François I^{er}, est un de ceux qui ont donné tout leur sang à la monarchie. Tandis qu'on vous entourait ici, monseigneur, il a tenté d'enlever le roi Louis XVI de la prison du Temple. Et vous l'avez frappé, monseigneur, et vous avez oublié que tous les gentilshommes sont égaux, et qu'un prince de la maison de Bourbon n'est qu'un simple gentilhomme ! »

Cette voix dominatrice, ce regard plein d'éclairs, ces paroles si nobles et si justes arrachèrent un cri au duc de Bourbon. Mais ce n'était plus un cri de colère arraché par l'orgueil, — c'était comme un cri de désespoir.

Le fils des Condé rougissait de son emportement. Il comprenait qu'il venait de frapper au visage, en la personne d'un seul gentilhomme, tous ces gentilshommes qui mouraient un à un pour la monarchie expirante.

Et il se fit alors un funèbre silence dans la salle, et tout le monde attendit anxieux.

Alors le chevalier de Rochemaure, qui paraissait foudroyé, se redressa.

Il vint fléchir un genou devant le prince.

« Monseigneur, dit-il, je supplie Votre Altesse Royale de me faire fusiller demain matin... un gentilhomme déshonoré ne peut plus vivre.

— Monsieur, répondit le prince, la réparation rétablit l'honneur. Devant tous les gentilshommes qui sont ici, je vous demande pardon. »

Le chevalier jeta un cri.

« Maintenant, poursuivit froidement le duc, que vous voilà réhabilité, je vais vous punir. Vous avez favorisé la fuite d'un prisonnier, vous avez servi la république. Je vous bannis de ma présence et je vous raye des cadres de l'armée de Condé. »

Le chevalier courba la tête.

« Monseigneur, dit-il, j'espère me faire toter demain, ce qui évitera cette besogne à Votre Altesse.

— Et moi, dit le prince avec colère, je vous défends de tirer l'épée pour vous. »

Le chevalier de Rochemaure s'inclina.

« Alors, dit-il, j'irai trouver le roi Louis XVIII, et je lui dirai :

« Sire, j'ai sauvé un prisonnier, parce que les siens m'avaient sauvé. Si j'ai mérité la mort, oubliez mes services, oubliez ceux de ma race, et faites-moi fusiller.

« Si j'ai agi selon les lois de l'humanité, si j'ai acquitté une dette contractée, si Votre Majesté me pardonne, qu'elle me permette de mourir pour elle... »

Et le chevalier alla prendre sa femme par la main...

Et tous deux sortirent la tête haute, comme de loyaux serviteurs calomniés et trahis par le sort.

Le duc, après leur départ, demeura longtemps la tête dans ses mains, comme un homme accablé.

Nul n'osait l'approcher.

On eût entendu voler une mouche dans la salle.

« Mais enfin, s'écria-t-il, quel intérêt avaient-ils à sauver cet homme ? »

Alors un vieillard s'approcha du prince.

« Monseigneur, dit-il, il y a à Paris une société mystérieuse qui s'est organisée et qu'on appelle les Masques rouges.

— Quel est son but ?

— Lutter contre la guillotine.

— Ah !

— Cette association étrange a sauvé le chevalier ; elle a sauvé mademoiselle de Verrières ; elle a sauvé le prisonnier républicain.

— Mais le chevalier en fait donc partie ?

— Oui, puisque c'est une société de secours mutuels. »

Le prince reprit sa tête à deux mains.

« Messieurs, dit-il, je convoquerai demain douze officiers, je les réunirai en conseil de guerre et je leur soumettrai cette question :

— Le chevalier de Rochemaure est-il coupable ? — Si la réponse du conseil est affirmative, le chevalier sera fusillé. Si elle est négative, il reprendra son rang et son grade dans l'armée que j'ai l'honneur de commander. »

Et d'un geste le prince congédia ses hôtes.

XIX

Revenons maintenant à Paris.

Paris était fort occupé depuis un mois. Il avait condamné à mort et exécuté la veuve Capet, dite Marie-Antoinette, ex-reine de France. C'était le style du jour. Il avait envoyé à l'échafaud les vingt et un Girondins et le citoyen Philippe-Egalité, qu'on appelait autrefois le duc d'Orléans.

La reine était morte, comme chacun sait, hautaine, dédaigneuse, un éclair dans les yeux, un mâle courage au cœur.

Nous ne raconterons point le festin suprême des Girondins.

Il n'entre point dans notre cadre d'écrire une histoire de la révolution française, mais bien de suivre pas à pas, et dans cette pénombre de l'histoire intime, une intrigue aujourd'hui oubliée, et qui alors justifia une fois de plus cette maxime « que les grands événements ont souvent des causes futiles ».

Comme trois heures et demie sonnaient, un petit homme, bien enveloppé dans une sorte de carrick qui lui cachait les deux tiers du visage, suivit le bord de la Seine jusqu'au pont Tournant, et vint se mêler à la foule qui l'encombra.

La place de la Révolution ressemblait à une mer de têtes.

L'heure accoutumée de la fête du peuple allait bientôt sonner.

Ce jour-là, l'instrument de M. le docteur Guillotin allait se mettre en contact avec le cou blanc et l'abondante chevelure châtain clair d'une femme.

Le peuple attendait impatiemment la charrette. Il avait hâte de savoir comment allait mourir madame Roland, l'amie des Girondins.

Cependant il tombait depuis le matin cette pluie fine, serrée, qui ressemble à un épais brouillard, et que les Parisiens ont en si grande horreur.

Les Romains fussent rentrés chez eux, les Parisiens demeuraient.

Un gamin, à califourchon sur le parapet du pont Tournant, criait à tue-tête :

« Le citoyen Brutus se moque du peuple. Il n'est pas à son poste ; il est en retard !... »

Une tricoteuse disait :

« A la bonne heure ! depuis quelques jours, ça va mieux ; nous commençons à nous blaser sur les aristocrates ! Toujours des nobles, c'était fade ! le couteau s'en ébréçait... »

— Mais nous avons eu les députés de la Gironde !

— Ah ! ceux-là, parlez-m'en ! ils sont bien morts... les canailles ! Ils chantaient comme à l'Opéra. Il y en a un qui a fait un discours, un vrai !... »

— Quel dommage que je n'aie pas été plus près !... Je n'ai pas bien entendu... »

— Il paraît, reprit une autre qui se chauffait accroupie sur son gueux, il paraît que la citoyenne Roland est blanche et mignonne... faudra voir le salut qu'elle va faire au peuple avec sa tête !... »

— Hé ! mère Gothon, cria le gamin, êtes-vous toujours portière dans la rue Denis ?

— Veux-tu te taire, petit malheureux ! varien, aristocrate !... s'écria la vieille en forceur. Est-ce que je n'ai pas de quoi vivre ?... Moi ! une portière !... ah ! l'horreur ! »

La mère Gothon, qui se défendait si énergiquement d'avoir tiré le cordon, était cette même tricoteuse qui avait placé son gueux sous les mains liées du chevalier de Rochemaure.

« Aristocrate ! hurle le gamin, allons donc ! c'est vous qui êtes une aristocrate... Ah ! on en dit de belles dans la rue Denis sur votre compte ! On dit que vous avez sauvé des nobles !... »

La mère Gothon devint pourpre, puis livide ; puis une pâleur mortelle envahit ses traits.

« Ah ! brigand ! misérable ! assassin ! murmura-t-elle, tu veux donc m'envoyer à l'échafaud ? »

Mais personne n'avait entendu ni l'accusation du gamin ni l'énergique protestation de la mère Gothon.

Un seul individu, l'homme au carrick, avait remarqué son trouble.

La foule regardait et écoutait ailleurs. Elle attendait la charrette.

Le gamin se mit à chanter :

Guillotin,
Médéric,
Politique,
Imagine un beau matin
Que pendre est inhumain
Et peu patriotique.

Assisôt
Il lui fait
Un supplice
Qui, sans corde ni poteau,
Supprime du bourreau
L'office....

En rêvant à la scordine,
Pour vous tirer d'embarras,
J'ai fait faire une machine
Qui met les têtes à bas.

« Bravo! mon garçon! tu as une belle voix. »

Le gamin, interrompu, se retourna. L'homme au carrick lui frappait sur l'épaule.

« Une voix superbe! continua l'homme au carrick tandis que le gamin le regardait étonné; et si tu prenais des leçons, tu pourrais entrer à l'Opéra. »

Le gamin, flatté du compliment, toucha son bonnet rouge en manière de salut.

« Vous êtes donc connaisseur, citoyen? demanda-t-il.

— Je suis le directeur de l'Opéra.

— Ah! ah!

— Et si tu veux me venir voir demain, je me charge de toi... »

Pour donner plus d'assurance encore à ses paroles, l'homme au carrick mit une pièce de trente sous dans la main de l'enfant de Paris, et se perdit dans la foule.

Tout à coup la foule se mit à hurler :

« La voilà! la voilà! »

En effet, la charrette venait d'apparaître sur la place de la Révolution.

Et, après avoir vociféré, la foule se tut tout à coup, et les regards ardents de tous se portèrent sur les condamnés.

Le petit homme, toujours enveloppé dans son carrick, s'était hissé sur la pointe des pieds afin de mieux voir.

Madame Roland, en robe blanche, les épaules demi-nues, était debout dans la charrette, promenant sur la foule un calme et tranquille regard.

Un vieillard tremblant, dont la tête oscillait, s'appuyait sur elle. C'était le vieux la Marche, directeur de la fabrique d'assignats.

Plusieurs autres condamnés entouraient cette femme, qui avait ébloui l'aurore de la liberté de son esprit et de sa haute raison.

L'homme au carrick attachait sur elle un regard ardent, étrange, impossible à rendre.

« Cette femme est une Romaine, murmura-t-il. Ah! si elle avait voulu s'entendre avec moi! »

La charrette s'était avancée jusqu'au pied de l'échafaud.

La femme en robe blanche en monta les degrés la première... Mais, au moment où le bourreau allait porter les mains sur elle, elle le repoussa d'un geste de reine, lui indiquant ses compagnons.

L'homme au carrick était trop loin pour entendre les paroles qu'elle prononça, mais il devina ces paroles et les traduisit à mi-voix :

« Tous ces gens-là tremblent comme des femmes; cette femme seule a le cœur d'un homme et ne tremble pas! »

Et il devina juste.

Madame Roland venait de dire au bourreau :

« Laissez passer ce vieillard et ces hommes que le supplice effraye. Je n'ai pas peur, moi, j'attendrai! »

En effet, l'homme au carrick put voir le vieux la Marche se coucher le premier sur la planche fatale.

Puis la planche courut...

Puis le couteau fila.... et remonta sanglant entre ses deux bras rouges.

Quatre fois encore il redescendit...

Madame Roland était toujours debout, la tête rejetée en arrière, belle et fière comme une reine qui recevrait les hommages de ses sujets.

Enfin, son heure suprême sonna...

Alors l'homme au carrick détourna la tête une seconde... Sans doute, il eut un horrible battement de cœur...

Et lorsqu'il ramena ses regards vers l'échafaud, la robe blanche avait disparu...

Quelque chose comme un sanglot souleva alors la poitrine de cet homme; mais ses yeux demeurèrent secs...

Et comme la foule s'écoulait muette, il s'enfuit, atteignit l'extrémité du pont Tournant, et se fraya un passage dans l'océan humain qui encombrait la place de la Révolution.

Le gamin avait repris sa chanson :

C'est un coup que l'on reçoit
Avant qu'on s'en doute,
A peine on s'en aperçoit,
Car on n'y voit goutte...

Un certain ressort caché
Tout à coup étant lâché,
Fait tomber, ber, ber,
Fait sauter, ter, ter,
Fait tomber,
Fait sauter,
Fait voler la tête...
C'est bien plus honnête!

Cette chanson, qui retentissait stridente, poursuivit l'homme au carrick jusques au pied de l'échafaud.

Là, comme la foule était plus compacte, il fut arrêté un moment, et un homme en carmagnole le poussa...

Il fit un faux pas, et ses pieds glissèrent dans le sang...

Dans le sang rose et vermeil de madame Roland qui venait de mourir.

Et l'homme au carrick jeta comme un cri d'effroi.

Mais un autre homme, qui se trouvait derrière lui, le soutint et l'empêcha de tomber.

Le mystérieux personnage reprit alors sa course, sans songer à remercier celui qui l'avait soutenu.

Et il arriva ainsi jusqu'à l'angle de la rue Saint-Honoré.

Là, il s'arrêta un moment, comme pour reprendre haleine, et ses lèvres minces laissèrent tomber ces mots :

« Je crois que si j'avais vu tomber la première tête qu'on a séparée du tronc au nom de la liberté, j'eusse enrayé la révolution... Le juge qui condamne ne voit pas exécuter ses arrêts! »

Et ces paroles prononcées d'une voix fiévreuse, il reprit sa marche et s'enfonça dans la rue Saint-Honoré.

Cependant, un pas non moins pressé que le sien retentissait derrière lui. C'était le pas de l'homme qui l'avait empêché de tomber dans le sang de madame Roland.

Cet homme était d'un aspect si bizarre qu'il méritait quelques lignes de silhouette : petit, bossu jusqu'à l'exagération, son corps difforme était supporté par deux petites jambes grêles et torses; il était en outre d'une laideur repoussante, et avait de grands yeux ronds bordés de rouge. Ses lèvres seules, minces et blêmes, trahissaient, avec son front dénudé, une certaine intelligence.

Mis avec une recherche prétentieuse, tout de noir vêtu, on eût dit un homme d'Eglise ou quelque procureur de province venu à Paris pour y étudier les belles manières des sans-culottes.

Depuis dix minutes, il suivait l'homme au carrick avec obstination.

Celui-ci cependant accélérât le pas, à mesure qu'il avançait dans la rue Saint-Honoré. Mais le bossu se mit à courir, et atteignit l'homme au carrick au moment où il allait disparaître dans l'allée noire de la maison qui portait le numéro 386.

« Salut au plus grand citoyen de la république! » dit-il.

L'homme au carrick tressaillit et se retourna avec une mauvaise humeur évidente.

« Vous vous trompez, dit-il.

— Non pas, répliqua le bossu, je sais très-bien à qui je m'adresse. »

L'homme au carrick fronça le sourcil.

« Je viens de rendre un léger service tout à l'heure au citoyen Maximilien Robespierre, continua le bossu sans s'émouvoir; je l'ai empêché de tomber... »

Robespierre, car c'était lui, eut un mouvement de surprise mal langé d'irritation.

« Que me voulez-vous? demanda-t-il de nouveau.

— Citoyen, reprit le bossu, j'ai l'honneur d'être votre collègue à la Convention.

— Ah! »

Et la mauvaise humeur de Robespierre augmenta.

« Comment vous nommez-vous?

— Revellière-Lepaux.

— Vous êtes député d'Angers?

— Précisément.

— Eh bien, que puis-je faire pour vous?

— Je désire vous entretenir d'un projet éminemment patriotique...

— Mais je n'ai pas le temps en ce moment, dit Robespierre.

— Pardon, laissez-moi aller jusqu'au bout... » dit le bossu avec ténacité.

Robespierre se résigna et s'appuya sur la claire-voie à hauteur d'appui qui, le jour, fermait l'allée de sa maison.

« Citoyen, reprit le citoyen Revellière-Lepaux, député de Maine-et-Loire, vous avez débarrassé la république de tous ses ennemis... Vous serez dictateur demain, si tel est votre bon plaisir... »

Robespierre pâlit d'émotion.

« Taisez-vous ! » dit-il.

Puis, ouvrant brusquement la claire-voie, il entraîna le bossu dans l'allée noire.

« Venez chez moi, dit-il. Toute conversation n'est pas bonne en plein air... »

Et il entra chez la portière, y prit sa clef, et grimpa d'un pas lesté à son troisième étage.

Le bossu le suivait.

Robespierre le fit entrer dans sa chambre à coucher, qui était en même temps son cabinet de travail.

Les paroles du bossu avaient ému le proconsul, et son cœur, si calme et si froid d'ordinaire, battait avec une irrégularité singulière.

« Cet homme viendrait-il m'offrir, au nom de tout un parti, ce que je récrée depuis si longtemps ? » pensa-t-il.

Il lui avança un siège et demeura debout devant lui.

« Voyons, dit-il, je vous écoute. »

Le bossu appuya majestueusement une main sur son cœur.

« Citoyen, dit-il, grâce à tous, la France est maintenant une nation régénérée, qui attend ses destinées nouvelles avec confiance. Mais à ce peuple nouveau, il faut de nouvelles institutions... et je viens vous proposer une religion nouvelle ! »

Robespierre recula stupéfait, mais le bossu demeura grave et convaincu.

« Je viens, dit-il, d'inventer une religion qui sera le bonheur de la France et de son nouveau maître. »

Il appuya sur ce dernier mot.

Robespierre tressaillit une fois encore.

« Ma religion, achève le bossu avec emphase, s'appellera la *Théophilanthropie* ou le *culte de la Raison*. »

Robespierre se demanda s'il n'avait pas affaire à un fou. Mais le bossu avait parlé d'un *nouveau maître* pour la France, et, vaincu par la flatterie, le proconsul lui dit :

« Continuez donc, citoyen, et expliquez-moi votre religion nouvelle... »

XX

Le petit homme laid et bossu s'assit en face de Robespierre, qui continuait à demeurer debout.

« Oui, citoyen, dit-il, à peuple nouveau, maître nouveau et religion nouvelle. Celle dont j'ai l'honneur d'être l'inventeur est basée sur la raison, le bon sens et la logique. »

— Trois choses qui se ressemblent, murmura Robespierre d'un ton légèrement ironique.

Revellière-Lepaux poursuivit :

« Ma religion est aussi simple que belle. Elle supprime Dieu, — attendu que Dieu n'a jamais été très-bien défini, et qu'il est à peu près certain qu'il n'a jamais existé. Dieu supprimé, je maintiens cependant une divinité, — comme concession dernière aux vieilles idées ; — je le remplace par l'*Être suprême*. »

— Mais c'est exactement la même chose, observa Robespierre.

— D'accord. Cependant le nom n'est plus le même, et c'est une notable différence.

— Soit, après ?

— Je supprime également le clergé ; il est inutile d'avoir des prêtres qu'il faut payer, c'est une mesure d'économie, mais je garde les églises.

— Vous savez, dit froidement Robespierre, qu'il en est quelques-unes dont on a fait des corps de garde.

— La métropole du nouveau culte, poursuivit Revellière-Lepaux, que les interruptions de Robespierre trouvaient imperturbable, sera Notre-Dame, que j'appellerai le temple de la Raison.

— Fort bien, mais...

— Attendez, citoyen, dit Revellière-Lepaux, j'ai écrit le programme de l'inauguration du nouveau culte, que je fixe, si tel est votre bon plaisir, au 10 novembre prochain. »

Le député de Maine-et-Loire tira de sa poche un rouleau de papier.

Robespierre soupira ; mais il parut se résigner à entendre la lecture.

Revellière reprit :

« — Paragraphe 1^{er}. La fête a lieu à Notre-Dame. Les images des saints et des saintes ont fait place aux bustes des amis de la Raison, tels que l'illustre défunt Marat, Lepelletier Saint-Fargeau, le martyr Chabier, l'apôtre. »

« Devant le temple, toutes les guenilles du culte catholique, telles que chasubles, étoles, bannières, chaire à prédications, missels et livres de messe, ont été entassées à dix heures du matin ; un coup de canon parti de l'hôtel de ville donnera le signal. »

« Aussitôt on mettra le feu à toutes ces vieilleries, et le dernier évêque de Paris sera amené pieds nus, tête nue, une croix brisée à la main devant le bûcher. »

« Là, il sera anéanti honorable à la Raison et demandera humblement le baptême civique, qui est le seul raisonnable. »

« — Paragraphe 2^e. Un temple à la Philosophie, d'une architecture imposante et simple à la fois, sera construit au milieu de la grande nef de Notre-Dame, et orné des bustes de quelques philosophes. »

« À la porte brûlera une torche, au-dessous de laquelle on aura écrit ces mots :

« Flambeau de la vérité ! »

« — Paragraphe 3^e. La foule chantera des hymnes à la Raison, tandis que la déesse, sous les traits d'une superbe femme, sortira du temple pour recevoir les hommages des mortels. »

« Une musique gracieuse et légère prendra l'allégresse des adorateurs de celle qui engendre la vérité. »

« Puis la déesse Raison, assise sur un fauteuil entouré de guirlandes de chêne, symbole de force et de vertu, sera portée par quatre hommes armés de piques. Sa tête sera couverte d'un voile, transparente allégorie qui signifiera que la Raison n'est pas à la portée de tout le monde. »

À ces mots, le grave Robespierre ne put réprimer un sourire.

Le bossu continua :

« La déesse sera coiffée du bonnet phrygien de la liberté ; sur ses épaules ondulera un manteau bleu... »

« Un des membres de la Convention viendra à sa rencontre et l'introduira dans la salle des délibérations. »

« Alors, le plus grand citoyen de la république... »

Revellière-Lepaux appuya complaisamment sur ce mot, et Robespierre en tressaillit d'aise.

« Le plus grand citoyen de la république, l'homme qui tient dans ses mains les destinées de la France, et qui peut, à son gré, changer la forme de son gouvernement... »

Robespierre eut un léger battement de cœur.

« Le grand citoyen, achève Revellière-Lepaux, proclamera la déchéance du culte catholique comme incompatible avec la morale, l'humanité et le bon sens, — et proclamera le culte de la Raison. »

« Tombez ! dira-t-il, voile de la Raison, en face d'un grand peuple et de son serai auguste ? »

« Et le voile tombera !... »

L'honorable député de Maine-et-Loire en était là de son programme, lorsque la sonnette de l'appartement du grand citoyen tinta.

Robespierre fronça le sourcil et dit :

« Au diable le fâcheux ! »

Mais le grand citoyen s'était imposé l'obligation de ne jamais refuser sa porte. Il recevait le plus humble citoyen de la république ; il aimait à faire parade de la pauvreté monacale de son logis ; il était fier de montrer à tous qu'il était le citoyen le plus indigent et le plus incorruptible de la république.

Il se leva donc et alla ouvrir.

L'apparition de son visiteur le fit reculer une fois encore.

C'était Danton.

Danton qui, quelques jours auparavant, avait voulu l'étouffer dans ses bras puissants.

Heureusement, Robespierre n'était pas seul, et la présence du bossu lui donna le courage de sourire et de conserver tout son sang-froid.

Et puis, Danton était calme.

« Bonjour, cher collègue, » dit-il.

Et tandis que Robespierre, muet, s'effaçait pour fermer la

porte, Danton alla droit à la seconde pièce, s'arrêta un moment sur le seuil, puis laissa échapper un bruyant éclat de rire. Il venait d'apercevoir le citoyen Revellière-Lepaux, son manuscrit à la main. Le citoyen Revellière rougit sous sa peau grêlée comme une écumeoire, se leva et balbutia quelques mots de salutation.

« Ah ça ! mon cher, s'écria Danton, se tournant vers Robespierre, que cet éclat de rire avait fort déconcerté, êtes-vous fou, par hasard ? »

— Pas que je sache.

— Mais, Dieu me pardonne, c'est le citoyen Revellière-Lepaux ! »

Le député d'Angers salua.

« Auteur d'un projet de religion... Oh ! il me l'a soumis... »

— Ah ! fit Robespierre, qui laissa tomber sur le député de Maine-et-Loire un regard plus froid, plus acéré, plus étincelant que l'acier de la guillotine.

— Oui, mon cher, dit Danton, il est venu me lire son projet.

— Eh bien ? fit Robespierre.

— Eh bien, je l'ai mis à la porte.

Revellière-Lepaux devint blême.

« Je me suis demandé, ajouta Danton, comment tant d'absurdités pouvaient germer dans la tête d'un homme, et comment tout un département comme Maine-et-Loire pouvait envoyer siéger parmi nous un tel imbécile. »

Et Danton posa sa large main sur l'épaule du bossu abasourdi :

« Mon cher collègue, lui dit-il, je suis désolé d'interrompre la lecture de votre intéressant manuscrit, mais je viens ici pour des choses plus graves que le culte de la déesse Raison, et je vous prie de me laisser en tête-à-tête avec mon collègue du comité de salut public. »

Danton accompagna ces mots d'un geste impérieux qui domina Robespierre lui-même.

Quant au pauvre bossu, il sortit à reculons, plus mort que vif, saluant jusqu'à terre, et secouant sa tête pour s'assurer qu'elle tenait encore sur ses épaules.

Robespierre s'était adossé, muet et pâle, au chambranle de la cheminée.

Lorsque la porte se fut refermée derrière le bossu, Danton regarda son collègue.

« Écoute, lui dit-il, passant subitement au tutoiement, je suis venu pour te parler une dernière fois le langage de la raison et de la franchise.

— J'écoute, dit froidement Robespierre.

— Sais-tu que depuis dix mois nous marchons constamment dans le sang ? Nous avons guillotiné Louis Capet ; c'est bien. Sa tête était le gant que nous jetions à l'Europe. La noblesse est montée sur l'échafaud après lui ; c'est bien encore. Pour abattre l'ancien régime, il fallait decimer l'aristocratie.

« Mais quand nous n'avons plus ici ni rois, ni nobles à frapper, nous avons tourné nos armes contre nous. Hier, c'étaient les Girondins... il y a quelques jours c'était la reine... »

« Aujourd'hui, c'est madame Roland... Or sais-tu, Maximilien, qu'un peuple en délire qui guillotine des femmes est à la veille de massacrer ceux qui lui ont, les premiers, parlé de liberté ? La France tourne à la folie, et ceux qui la guident sont déjà fous... »

« Si je viens chez toi aujourd'hui, c'est que je fais taire mes rancunes, c'est que je suis saisi d'horreur et d'effroi, et que je viens te dire :

« Arrêtons-nous : dis, le veux-tu ? »

Et Danton était ému, et il regardait Robespierre sans haine et sans colère.

Robespierre entr'ouvrit ses lèvres minces et décolorées, et il en laissa tomber ces mots :

« On n'arrête point un torrent... il faut à la révolution un baptême de sang ; et la république a besoin de tyrannie pour fonder la liberté. La hache n'a point terminé son œuvre... »

— Mais qui veux-tu frapper encore ?

— Tous ceux qui, par calcul, par faiblesse ou par lassitude, peuvent donner quelque espoir de retour au régime renversé.

— Prends garde ! Maximilien, le peuple se lassera... »

Robespierre se tut.

« Je suis venu à toi, poursuivait Danton, portant la paix ou la guerre dans un pan de mon manteau : choisis ! »

— Cela dépend... »

— Veux-tu l'arrêter ? Veux-tu que la France respire, que l'échafaud s'écroule, que cette liberté toujours promise, et qui jusqu'à présent n'a été présentée que par notre tyrannie, apparaisse réelle-

ment ? Si tu le veux, je te tends la main, je marche avec toi... Je serai ton ami, je te laisserai passer le premier... »

Robespierre tressaillit.

« Et si je refuse ? dit-il.

— Alors, c'est la guerre, la guerre à mort, à outrance entre nous... c'est un combat sans trêve, qui ne finira que sur les marches de la guillotine. Parle, choisis ! »

Robespierre baissait les yeux et se taisait.

« Allons, s'écria Danton, parle... réponds un oui ou un non ? »

Le proconsul leva son regard terne et sans rayons sur son collègue :

« Je ne veux ni la paix, ni la guerre, dit-il ; je veux le bien de l'Etat et le salut de la république.

— Ce n'est point cela que tu veux, Maximilien, s'écria Danton ; ce que tu veux... je le sais !... Adieu... »

Il fit un pas vers la porte et l'ouvrit brusquement ; mais, avant d'en franchir le seuil, il se retourna.

« Maximilien Robespierre, dit-il, depuis longtemps j'ai deviné ta pensée secrète. Tu veux régner !... »

Robespierre étouffa un cri et laissa échapper un geste de dénégation énergique :

« Oh ! dit Danton, quand je dis régner, je m'entends ! je ne te suppose pas assez bête pour oser prendre le titre de roi ; mais tu rêves la dictature à vie, ce qui est exactement la même chose... Adieu !... »

Et Danton sortit.

Il descendit rapidement, comme si l'escalier de la maison de Robespierre eût été infecté par quelque peste terrible, et il murmura :

« Il y a ici une odeur de tyrannie qui soulève le cœur. »

La nuit était venue, chargée de brouillards. Les réverbères s'allumaient un à un au coin des rues, la foule circulait compacte dans cette grande artère d'alors qui s'appelait la rue Saint-Honoré, et qui devait bientôt perdre son nom.

Danton se dirigea vers les halles d'un pas rapide, écartant les passants qui se trouvaient sur son chemin.

Tout à coup on lui frappa sur l'épaule. Il se retourna, un homme était devant lui.

Cet homme portait un grand manteau, qui lui couvrait le bas du visage, et un chapeau à larges bords rabattus.

« Que me voulez-vous ? dit brusquement Danton.

— Vous remettre ceci, » dit l'inconnu.

Et il tendit à Danton un billet cacheté.

Puis il s'éloigna rapidement, et se perdit dans la foule et le brouillard.

Étonné, Danton alla se placer sous un réverbère et examina le billet.

Le billet portait pour suscription :

« Au citoyen D... »

Danton l'ouvrit.

Deux poignards en croix, placés au-dessous d'un masque, servaient d'emblème à cette lettre, qui était ainsi conçue :

« Le citoyen D... est perdu s'il n'accepte le secours des masques rouges. Avant un mois, il aura porté sa tête sur l'échafaud. »

Aucune signature n'accompagnait ces lignes.

Danton froissa la lettre avec colère.

« Non, non, dit-il, ces hommes sont des royalistes, et je ne veux point de leur secours. Que ma tête tombe plutôt !... »

Et il déchira le billet et en sema les morceaux sur le pavé.

Un homme marchait derrière lui...

XXI

L'homme qui suivait Danton s'arrêta en voyant le proconsul déchirer le billet mystérieux et en jeter les morceaux derrière lui.

Puis il se baissa et se mit à ramasser un à un tous les morceaux.

Quand il eut recueilli le dernier, il les serra précieusement dans le creux de sa main ; puis, au lieu de chercher à rejoindre Danton, déjà disparu dans l'épaisseur du brouillard, il tourna sur ses talons et revint vers une sorte de cabaret borgne qui se trouvait au coin de la rue du Roule.

Le marchand de vin le salua avec une familiarité respectueuse,



L'heure Patrick mit une pièce de trente sous dans la main de l'enfant. — Page 109.

« L'Endormi est-il ici ? demanda l'homme qui avait suivi Danton.

— Oui, citoyen.

— Où est-il ?

— En haut, dans le cabinet. »

Le nouveau venu monta lestement au premier étage, ou plutôt dans la soupenette qui servait d'entre-sol à l'établissement, et il ouvrit la porte d'une sorte de bouge de quatre pieds carrés, orné de deux chaises et d'une table grasseuse.

C'était là que les commis et les grisettes du quartier venaient quelquefois en partie fine.

L'Endormi, cet agent subtil qui avait reconnu son patron dans le fiacre du citoyen député Isnard, le grand orateur ; l'Endormi, disons-nous, était là, les coudes sur la table, en face d'un litre vide, éclairé par une chandelle fumeuse.

« Mon petit, dit le Marseillais, car c'était lui qui avait recueilli les fragments du billet, descends me chercher une plume, du papier, de l'encre et de la cire. »

L'Endormi se leva et sortit.

Alors le Marseillais réunit les morceaux de papier sur la table, les rapprocha, les rajusta, et finit par pouvoir lire le billet que le club des Masques rouges avait fait tenir à Danton.

« Je m'en doutais, » dit-il.

L'Endormi remonta, muni des objets que le Marseillais lui avait demandés.

Celui-ci ajouta :

« Maintenant, va-t'en chez l'épicier et demande-lui un sou de colle de pâte dans du papier. »

L'Endormi redescendit.

Pendant sa nouvelle absence le Marseillais écrivait, en imitant de son mieux l'écriture du billet, les lignes suivantes :

« Citoyen,

« L'heure est venue pour toi de vaincre ou de mourir. Robespierre a juré ta perte. Ta tête est promise au bourreau ; si tu succombes, ton nom passera exécré à la postérité ; et tu succomberas, si tu refuses notre secours.

« Voici ce que nous te proposons : deviens royaliste, ramène à la bonne cause tous ces hommes égarés qui t'obéissent encore, et demain Robespierre et sa cohorte seront anéantis.

« Quant à toi, citoyen, nous sommes chargés par le roi Louis XVIII de t'offrir la dignité et les fonctions de grand chancelier.

« Est-ce assez ? Si ton ambition n'est point satisfaite, parle... on tâchera de te satisfaire... »

Au bas de cette lettre étrange, le Marseillais dessina correctement les deux poignards en croix et le masque superposé, qui étaient les armes allégoriques du club.

Puis il se donna le plaisir de la relire.

Après quoi, il en prit copie.

Et enfin il la plia, la cacheta à la cire, et prit à sa chaîne de montre un petit cachet qu'il avait fait graver la veille.

Ce cachet portait, comme empreinte, une reproduction fidèle du masque et des deux poignards.

Puis il laissa durcir la cire et la frappa presque à froid avec le cachet, de façon que l'empreinte fût plus nette.

Enfin il écrivit sur l'adresse :

« Au citoyen D..... »



« Écoutez, dit Favandole, je sais pourquoi vous êtes triste. » — Page 111.

L'Endormi revint avec la colle.

Le Marseillais pas-a dessus les barbes de sa plume et se mit à enduire une feuille de papier, sur laquelle il réunît de nouveau, et dans leur sens naturel, tous les fragments du billet déchuré.

« Ah ça, qu'est-ce que vous faites donc là, patron ? » demanda l'Endormi.

Le Marseillais le regarda de travers.

« Écoute-moi bien, dit-il. Si jamais je viens à recevoir un coup de couteau, ou si je me brouille avec le citoyen Robespierre, ou enfin si, pour un motif ou pour un autre, je ne sois plus le chef de la police secrète, il est probable que tu me succéderas. »

L'Endormi salua en soupirant.

« Tu es intelligent et, comme moi, tu n'as pas de scrupules. Tu réunis donc les conditions que désire Sa Majesté le citoyen Robespierre, qui veut une police bien faite. »

— Voilà un mot qui lui ferait plaisir, observa l'Endormi.

— Je lui en dis comme ça tous les jours, répliqua le Marseillais avec flegme, et c'est ce qui recule un peu ton héritage. Donc, il serait possible que tu vinsses à me succéder... Eh bien, je vais te donner un bon conseil ; si jamais cela t'arrive, si tu es chef et que des agents te questionnent, borne-toi à leur répondre : « Vous êtes ici pour m'obéir et non pour m'interroger. »

L'Endormi se mordit les lèvres, mais il ne répondit point.

Le Marseillais acheva tranquillement de coller ses morceaux de papier, et bientôt le billet fut rétabli si nettement, qu'à peine on aurait pu voir les déchirures. Il en prit également une copie, et mit le tout dans sa poche, à l'exception toutefois de sa lettre adressée au citoyen D.... Tout en accomplissant cette besogne, le Marseillais faisait cette réflexion mentale :

« Le club des Masques rouges, que j'ai appelés les insaisissables, laissera bien la nuit à Danton pour réfléchir. Ce ne sera vraisemblablement que demain qu'ils lui enverront un nouvel émissaire. Je garantis qu'il sera bien reçu. »

Il tendit alors la lettre à l'Endormi.

« Écoute bien, » dit-il.

L'Endormi prit la pose du soldat sous les armes.

« Tu vas t'affubler d'un manteau couleur miraille et d'un chapeau à larges bords. »

— Très-bien.

— Tu te procureras ensuite un loup de rebours rouge. Tu en trouveras un chez le costumier de l'Opéra.

— Après ?

— Puis, à neuf heures du soir, tandis que le citoyen Danton joue aux échecs au café Foy, tu te rendras chez lui, cour du Commerce...

— Je sais où c'est.

— Et tu jetteras rapidement cette lettre sur la table de la portière ; cependant tu l'arrangeras de façon qu'elle puisse voir ton masque.

— Ce sera fait, » dit l'Endormi.

Le Marseillais se fit apporter un verre d'eau-de-vie, l'avala d'un trait, et s'en alla, après avoir jeté dix sous sur le comptoir du marchand.

« Maintenant, se dit-il, allons voir un peu ce que pense le patron. »

Et il se dirigea vers le numéro 306 de la rue Saint-Honoré.

La portière, qui le connaissait, lui dit en signe d'intelligence :

« Montez, le citoyen y est. »

Au lieu de sonner, le Marseillais frappa. C'était là une convention arrêtée entre Robespierre et ses intimes.

Le proconsul vint ouvrir.

Il était encore pâle, bouleversé et sous l'impression de son entrevue violente avec Danton.

Le Marseillais, au contraire, entra souriant et calme comme un homme qui apporte de bonnes nouvelles.

« Je gage, dit-il d'une voix moqueuse, et tandis que Robespierre fermait la porte, que mon patron a encore été secouru par cette ardeur de Danton... »

— Danton ? fit Robespierre en tressaillant.

— Il était ici, il y a une demi-heure.

— Tu sais cela ?

— Il y a rencontré le citoyen Revellère-Lepaux, auteur d'une religion nouvelle.

— C'est vrai.

— Moi, dit modestement le Marseillais, j'étais sur le carré et j'ai tout entendu. J'avais mon poignard dans ma manche, et je me tenais prêt à tout événement.

L'air de figure de Robespierre devint aimable.

« C'est bien, dit-il, tu es un homme sur lequel on peut compter, mais... »

— Bon ! dit le Marseillais, j'attendais le *mais*. Voyons ?

— Il faut en finir...

— C'est mon avis.

— Mais comment ?

— Mon patron, — reprit le Marseillais, qui avait inventé cette désinence nuancée de respect, toutes les autres formules de politesse ayant été abolies, — mon patron commencera à y voir clair tout à l'heure...

— Ah !

— J'ai un petit rapport à lui faire.

— Voyons le rapport...

En sortant d'ici le citoyen Danton a longé la rue Saint-Honoré...

— Tu l'as donc suivi ?

— Parbleu ! il ne fait plus un pas sans moi... je suis son ombre.

— Et où est-il allé ?

— Du côté des halles. En chemin, un homme l'a abordé...

— Ah !

— Et lui a remis un billet dont voici la copie.

Et le Marseillais mit cette copie sous les yeux de Robespierre.

Celui-ci eut un frémissement de joie.

« Mais, dit-il, comment as-tu pu te procurer cette copie ?... »

— Je l'ai prise sur l'original.

— Tu l'as donc ?...

— Un peu détérioré, car le citoyen Danton indigné l'a déchiré ; mais les morceaux en sont bons.

Robespierre s'empara avidement de l'original.

« Ah ! dit-il, s'il pouvait accepter !... Il refusera... il est honnête.

— S'il acceptait, dit froidement le Marseillais, votre tête et la mienne s'en iraient bientôt dans le même bonnet. Les masques rouges sont plus forts que nous.

— Mais il faut pourtant les exterminer ! s'écria Robespierre avec colère ; il faut les détruire, ces gens introuvables, ces conspirateurs fantastiques... et dussé-je... »

Le Marseillais l'interrompit.

« Citoyen, dit-il, ces gens-là ne s'occupent pas de politique ; ils sauvent les républicains aussi bien que les royalistes. D'ailleurs, nous avons besoin qu'ils existent maintenant... »

— Pourquoi ?

— Ils nous aideront à perdre Danton. Après, nous verrons...

— Soit.

— Ce qu'il faut empêcher à tout prix, c'est que Danton se rapproche d'eux, et voiei ce que j'ai imaginé...

Alors le Marseillais tira de sa poche la copie de cette autre lettre que l'Enlوران était chargé de porter.

Cette fois, un sourire de satisfaction éclaira les lèvres minces de Robespierre.

« Ceci, dit-il, est un coup de maître. Citoyen, je te salue ! »

— Mais ce n'est rien encore, dit le Marseillais. Il me faut à Paris M. et madame de Rochemaure.

— Ils ne rentreront pas.

— Ils rentreront...

— Comment ?

— C'est mon affaire, si vous me donnez des pleins pouvoirs.

— Parle.

— Je veux aller à l'armée du Rhin. Maintenant qu'on a raccourci Custine, je m'y trouverai plus à l'aise. Il me gênait, ce républicain aristocrate.

— Tu iras à l'armée du Rhin.

— Avec des pouvoirs secrets aussi étendus que ceux d'un commissaire de la Convention ?

— Tu les auras.

— Ensuite, dit le Marseillais, si j'enlève une jeune fille, vous ne crierez pas à l'immoralité...

— Non.

— Il se pourra que je fasse fusiller quelqu'un par-ci, par-là...

— Des royalistes ?

— Ou des républicains... je ne sais pas...

— Et puis ? dit Robespierre.

— Et puis, je vous jure que dans quinze jours le chevalier de Rochemaure et sa femme seront à Paris.

Le Marseillais demeura pensif un moment.

« Ah ! j'oubliais... » dit-il enfin.

— Quoi encore ?

— Je veux un ordre d'arrestation...

— Pour qui ?

— Pour le citoyen Marius Gratiot, le mari de Farandole.

— Mais sais-tu bien qu'il est capitaine dans la garde civique ?

— Je le sais.

— Au mieux avec la commune ?

— Je le sais encore...

— On le relâchera presque tout de suite... Il n'y a rien contre lui...

— Il me suffit qu'il passe une nuit en prison.

— Et pendant cette nuit...

— J'aurai le temps d'emmener Farandole.

— Où ?

— Aux bords du Rhin.

Robespierre eut un geste d'étonnement.

« Ma foi ! dit-il, je ne comprends plus... »

Le Marseillais répondit :

« C'est avec Farandole qu'on nous a fait perdre la première partie... c'est avec elle que nous gagnerons la seconde... »

— C'est bien, » dit Robespierre.

Et il signa l'ordre d'arrestation.

Puis il scella précieusement l'original et la copie du billet adressé par les masques rouges à Danton.

« Voilà, murmura-t-il, la première pièce de son dossier criminel. »

Le soir du même jour, vers dix heures, Danton rentra chez lui. On lui tendit une lettre.

À la vue du cachet, il tressailla.

« Qui donc a apporté cela ? dit-il.

— Un homme masqué. Son masque était rouge, » lui répondit-on.

Un moment, il fut tenté de jeter la lettre, sans l'ouvrir, dans le feu de la portière.

Mais la curiosité l'emporta.

Il brisa le cachet, lut et pâlit.

« Oh ! c'en est trop ! s'écria-t-il. Pour qui donc me prennent ces hommes ? Demain je lirai cette lettre à la Convention... il faut que je les extermine jusqu'au dernier !... »

Et Danton monta chez lui, rugissant comme un lion blessé...

XXII

Le citoyen Marius Gratiot venait de fermer ses vastes magasins et de renvoyer ses commis.

Il demeurait seul, avec sa femme, dans son comptoir.

Sa femme, — on s'en souvient, — n'était autre que Farandole, la danseuse, la pauvre ballerine qu'il avait aimée si longtemps, qui si longtemps avait refusé sa main, et ne l'avait acceptée enfin qu lorsqu'il avait fallu sauver mademoiselle de Vèrinières et mettre à profit cette ressemblance étrange qu'elle avait avec elle.

Si on se reporte aux dernières pages de la première époque de cette histoire, c'est-à-dire au mois d'avril précédent, on se souviendra de la chambre de Baluche, le fumiste, de la planche qu'il établissait comme un pont entre sa fenêtre et celle de Farandole, et enfin de l'audacieuse evasion de mademoiselle de Vèrinières atablée des habits de noce de la danseuse.

Il fallait que l'honnête capitaine de la garde civique avait bien passionnément Farandole pour qu'il eût consenti à trahir la république et à sauver une aristocrate.

Marius Gratiet était sincèrement républicain, il croyait à la liberté, il voulait le règne du peuple. Et puis il avait comme tout commerçant consciencieux : il n'aimait pas à se compromettre.

Influé de ces nobles idées qui ont toujours fait la force du bon bourgeois de Paris, et rattaché en bon sens ce qu'elles perdent au patriotisme, le citoyen Marius Gratiet avait beaucoup aimé le roi, quand le roi régnait et que le commerce allait bien. Après le roi, il avait accueilli la république, froidement d'abord, puis avec enthousiasme, lorsqu'il s'était vu acclamer capitaine de la garde civique.

A partir de ce moment, l'honnête marchand de nouveautés avait compris que l'intérêt de tous, et le sien en particulier, était de se montrer chaud partisan du régime actuel. D'abord, c'était éviter tout contact avec ce terrible tribunal révolutionnaire qui tuait tout ce qu'il touchait; ensuite, c'était le moyen de continuer à bien faire ses affaires. Les acheteurs d'unnies, qui n'étaient jamais sûrs d'avoir le temps d'user un habit, allaient de préférence chez un marchand patriote.

Son amour pour Farandole avait traversé l'existence calme et si bien calculée du citoyen Marius Gratiet.

Pendant quelques mois, le grave commerçant s'était senti jeune et bouillant comme à vingt ans. Puis le succès avait, comme eût dit un poète, couronné ses efforts. Farandole avait consenti à devenir sa femme.

On sait à quelles conditions...

A son retour de la frontière, qu'il avait franchie avec sa prétendue femme, c'est-à-dire avec mademoiselle de Verimères, le citoyen Marius Gratiet avait retrouvé Farandole tranquillement assise derrière son comptoir.

Sa joie avait été sans égale, d'autant mieux que tout homme de commerce est né délinquant, et que, pendant ses huit jours d'absence, Marius Gratiet avait songé seize fois au moins que Farandole avait bien pu se moquer de lui, et qu'il ne la retrouverait plus.

Mais Farandole était esclave de ses serments, et elle avait accepté la main du drapier.

On l'avait vue arriver un matin, trois jours après son mariage, comme si elle revenait de voyage. Elle était entrée dans la maison devenue sienne, s'y était établie, et avait dit aux commis et aux officieux :

« Mon mari reviendra dans quelques jours. En attendant, je vais le remplacer en tout et pour tout. »

Donc, le drapier avait trouvé sa femme installée derrière son comptoir.

Farandole lui avait tendu la main en lui disant :

« Je suis votre femme, et j'en remplirai scrupuleusement tous les devoirs. Pardonnez-moi si mon pauvre cœur égaré est mort à l'amour; mais croyez que j'aurai pour vous une fraternelle affection. »

Et Farandole avait tenu parole.

A partir de ce moment, Marius était devenu le maître et l'arbitre de ses destinées.

Au bout de trois mois, Farandole était l'idole du quartier, la providence des pauvres. On vantait sa vertu, sa charité, son aménité.

Les commis l'adoraient, et, parmi eux, le pauvre Baluche, à qui elle avait fait un sort.

Baluche était entré dans la maison comme commis principal.

Le pauvre garçon aimait tous les jours Farandole, mais son amour était si respectueux, si muet, que jamais le drapier ne l'avait remarqué.

Le citoyen Marius Gratiet passait pour l'homme le plus heureux du monde.

Une vieille marquise, qui avait coiffé le bonnet rouge pour sauver sa tête, et s'était bravement établie fruitière rue aux Ours, l'avait appelé grand vainqueur, un jour qu'il passait devant sa boutique, sa femme sous le bras et son uniforme de capitaine sur le dos.

Le nom lui était resté.

Et cependant, peu à peu, l'honnête drapier était redevenu mélancolique et soucieux, comme au temps où il aimait Farandole, qui ne l'aimait pas encore.

La jeune femme s'était étonnée un jour de ces accès de tristesse qui s'emparaient de lui; elle l'avait entendu soupir profondément.

« Qu'avez-vous donc? » lui avait-elle demandé plusieurs fois.

Mais le citoyen Marius avait éludé la question et n'avait point répondu.

Or donc, ce soir-là, les commis étaient partis, la devanture fermée, et le drapier, assis près de sa femme, mettait les livres au net, soupirant de plus belle.

Farandole lui prit la main.

« Écoutez, dit-elle, je sais pourquoi vous êtes triste. »

Il tressaillit.

« Vous vous repentez de m'avoir épousée... »

Marius jeta un cri.

Ce cri fut tout un poème d'amour.

Farandole crut bien que son mari l'aimait toujours passionnément.

« Alors, dit-elle, pourquoi êtes-vous triste? »

— Mais...

— Pourquoi soupirez-vous?

— Je ne sais pas, balbutia-t-il.

— Non, dit-elle avec fermeté, il faut que vous m'ouvriez votre cœur tout entier; je veux tout savoir. »

Marius parut faire un violent effort sur lui-même.

« Eh bien, dit-il, c'est que j'ai peur. »

— Peur!

— Oui. »

Farandole le regarda fixement.

« Et de quoi avez-vous peur? »

— Qu'on apprenne un jour ma trahison. »

Farandole comprit.

« Ah! dit-elle, vous vous repentez de m'avoir aidée à sauver mademoiselle de Verimères? »

— Je ne me repens pas, mais je crains d'être traduit quelque jour pour ce fait devant le tribunal révolutionnaire. »

Farandole se prit à sourire.

« Vous êtes un grand enfant, dit-elle. »

— Ah!

— D'abord vous savez que le citoyen Danton nous protège.

— Soit.

— Ensuite que, excepté moi, personne du gouvernement n'a eu le secret de cette mystérieuse évasion.

— Mais on peut le savoir un jour...

— Enfin, ajouta Farandole, si vous avez lu le *Moniteur* d'il y a quelques jours, vous auriez appris qu'un décret de la Convention autorise madame de Rochemaure à rentrer en France, ce qui nous met parfaitement à couvert. »

Marius respira. Cependant son front, un moment déridé, s'assombrit de nouveau.

« Malgré cela, dit-il, j'ai de sinistres pressentiments... »

— Quelle folie!

— Je suis trop heureux pour que cela dure... »

Farandole allait répondre, lorsqu'on frappa deux coups, en dehors, à la devanture de la boutique.

« Qui est là? demanda Marius d'une voix mal assurée. »

— Un envoyé de la Commune, » lui fut-il répondu.

Farandole, à son tour, ne put se défendre d'un mouvement d'effroi. Pourtant, elle alla ouvrir la porte.

Un homme entra.

Il était en uniforme de garde civique, et cet uniforme rassura le citoyen Marius, qui ne rêvait qu'arrestations.

« Citoyen, dit le visiteur nocturne, on te demande à la Commune. »

— Pourquoi? balbutia Marius. Je ne suis pourtant pas de semaine.

— Il y a réunion extraordinaire des sections; passe ton uniforme et suis-moi.

— Allez! dit Farandole, il faut faire votre devoir. »

Le drapier alla revêtir son uniforme, passa son sabre en bandoulière, se coiffa de son tricorne empenné, et chassa pour un moment ses appréhensions et ses craintes. Il mit un baiser au front de sa femme et sortit.

Une fois dans la rue, il se redressa, jeta la tête en arrière, et prit une allure conquérante. S'il tremblait derrière son comptoir, il voulait être pris pour le plus brave des citoyens lorsqu'il se montrait en public.

En ce temps-là, les réunions extraordinaires n'étaient pas rares; la Commune, qui se croyait toujours en péril, assemblait les sections à toute heure de jour ou de nuit.

Le citoyen Marius prit donc, avec son guide, le chemin de l'hôtel

de ville; puis il crut devoir faire la question suivante, qui était celle d'un bon patriote :

« Qu'a fait Brutus aujourd'hui ? »

Brutus était le surnom du bourreau.

« On a guillotiné la Marche et madame Roland, dit le garde civique, et puis quelques aristocrates. »

— Ah !

— Chacun son tour, reprit le garde.

— Espérons, murmura Marius, que ce ne sera jamais celui des patriotes.

— Hé ! hé !

— Oh ! je suis bien tranquille, moi... dit le drapier en grimaçant un sourire.

— Tant mieux pour toi, citoyen ! » ricana le garde.

Ils traversaient alors la rue Saint-Honoré et entraient dans la rue du Roule.

Tout à coup, trois hommes qui se tenaient immobiles sous l'auvent d'une porte, s'en détachèrent et vinrent à la rencontre du capitaine.

« Citoyen Marius, dit l'un d'eux, j'ai une communication de la dernière importance à te faire, au nom du citoyen Robespierre. »

Marius se redressa.

« Ah ! ah ! dit-il. »

— Suis-moi, dit l'homme.

— Mais on m'attend à la Commune...

— Ça ne fait rien, dit le garde civique, tu iras après.

— Je me nomme Olivier Brun, dit le Marseillais, » continua celui qui l'avait abordé.

Au nom redouté du chef de la police, Marius pâlit sous son tricorne.

« Que peut me vouloir le citoyen Robespierre ? demanda-t-il timidement. »

— Sois-moi, tu le sauras... »

Et le Marseillais se dirigea vers le cabaret dans lequel, deux heures auparavant, il avait réuni les fragments de la lettre déchirée par Danton.

Les deux hommes qui étaient avec lui le suivirent et se rangèrent aux côtés du citoyen Marius.

Celui-ci était ému, mais il continuait à marcher droit et la tête haute.

« Entre ! » lui dit le Marseillais, qui s'effaça sur le seuil de la porte.

Et comme le capitaine hésitait, il le poussa.

Le cabaret était désert. Seul, le marchand de vin était assis à son comptoir.

« Fais-moi monter du vin dans le cabinet, » dit le Marseillais.

La commande rassura quelque peu le mari de Farandole.

On entra dans le cabinet.

Alors le Marseillais posa sa main sur l'épaule du capitaine.

« Au nom de la loi, dit-il, je t'arrête ! »

En même temps, le garde civique s'empara du sabre que Marius portait au côté et le tira prestement du fourreau.

Puis le Marseillais exhiba son ordre d'arrestation.

Marius était devenu livide.

Le Marseillais se mit à rire.

« Vois-tu, dit-il, le citoyen Robespierre est un homme prudent. Il n'aime pas à faire du bruit. Si on t'avait arrêté chez toi, le quartier se serait ameuté, la Commune aurait été avertie... tandis que, de cette façon, nous allons te garder ici jusqu'à deux heures du matin ; à deux heures, les rues seront désertes et nous pourrons te conduire à la Conciergerie. Demain matin, tu passeras le premier au tribunal révolutionnaire, et à quatre heures ton affaire sera faite, avant que la Commune ait eu le temps de crier gare. »

— Mais de quoi m'accuse-t-on ? s'écria Marius, qui se sentit perdu.

— De beaucoup de choses...

— Je suis un bon citoyen.

— Ce n'est pas une recommandation. Tu es riche...

— Ah ! mon Dieu !

— Donc, tu es suspect...

— Oh ! je prouverai mon civisme. »

Le Marseillais haussa les épaules ; puis il fit un signe, et ses trois agents sortirent et fermèrent la porte, emportant l'arme unique du capitaine.

Le Marseillais avait placé un pistolet tout armé à côté de lui

« Mon bon ami, dit-il alors en regardant Marius, te souviens-tu de ton mariage ? »

La pâleur du drapier augmenta.

« Nous as-tu assez roulés, le citoyen Robespierre et moi... hein ? »

— Je ne sais ce que vous voulez dire... balbutia Marius.

— Tu as aidé à l'évasion de mademoiselle de Vérinières. »

Marius jeta un cri.

« Ah ! dit-il, je suis perdu ! »

— Tiens, dit froidement le Marseillais, à cette heure, ta tête ne tient pas plus sur tes épaules... que ce bouchon sur cette bouteille. »

Et d'une pichenette il fit voler le bouchon.

Marius leva les yeux au ciel et songea à Farandole.

« Tu seras guillotiné demain, » ajouta le Marseillais d'un ton farouche.

Marius Gratiot était, nous l'avons déjà dit, un bourgeois de Paris dans toute l'acception du terme ; c'est-à-dire qu'il était un peu timide sous des apparences sceptiques et courageuses, — tremblant à ses heures, en dépit de son uniforme de capitaine de la garde civique, — et fort attaché à son bien.

Le Marseillais renait de prononcer un mot qui l'avait éclairé :

« Tu es riche !... »

Marius Gratiot savait, par expérience, que la fortune est le crime qu'un peuple en état de révolution pardonne le moins.

Il comprit donc qu'il était perdu, qu'il ne reverrait jamais Farandole, et que ses biens seraient confisqués au profit du Trésor.

Alors la fierté de l'homme disparut, il balbutia le mot de grâce, il joignit les mains.

Le Marseillais sembla se délecter un moment à la vue de cette terreur naïve ; puis, tout à coup, il regarda le drapier en face :

« Dis donc, citoyen, fit-il, ne penses-tu pas qu'il avait raison ce juge qui, chaque fois qu'on lui amenait un coupable, demandait : « Où est sa femme ? » Si une femme n'était pas venue se jeter à la traverse de ta vie, tu ne serais pas si près de l'échafaud. »

Le drapier eut un soupir déchirant.

« Oh ! ma femme !... murmura-t-il... Ma pauvre femme !... ne la reverrai-je donc point ? »

— C'est peu probable.

— Seulement une heure... supplia Marius Gratiot.

— Pas une minute ! »

Un sanglot s'échappa de la poitrine du drapier, et ses lèvres furent agitées par un tremblement nerveux.

Le Marseillais continua :

« Tu chère femme... c'est elle qui t'a conduit là. Si tu n'avais pas épousé Farandole, tu n'aurais pas aidé à l'évasion d'une aristocrate. »

— C'est vrai, gémit le drapier.

— Tu n'aurais point cessé d'être un bon patriote...

— Hélas !

— Et tu n'aurais point provoqué la colère de Robespierre...

— Ah ! dit Marius, s'il était là, je me jetterais à ses genoux, je les embrasserais... »

Le Marseillais haussa les épaules.

« Peine perdue, dit-il, le citoyen Robespierre n'est pas sensible. »

— Je le supplierais de me laisser voir ma femme une dernière fois...

— A quoi cela t'avancerait-il ? »

Marius cacha sa tête dans ses mains, et le Marseillais vit deux grosses larmes jaillir à travers ses doigts.

Alors il murmura à mi-voix, et comme se parlant à lui-même :

« Ce pauvre homme !... il me remue le cœur malgré moi... »

Marius entendit, et il tendit spontanément les mains au Marseillais :

— Oh ! dit-il, sauvez-moi... et je serai reconnaissant...

— C'est impossible !

— Je vous donnerai cent mille livres.

— Un joli denier ! murmura le Marseillais, qui parut hésiter.

— Deux cents ! s'écria Marius, mais sauvez-moi !

— Chut ! »

Et le Marseillais posa les coudes sur la table, et regarda de nouveau son malheureux prisonnier.

« Ecoute-moi, citoyen, » dit-il.

Son visage était devenu grave, et il fronçait le sourcil.

« Parlez... dit Marius balbutant. »

— Vois-tu, citoyen, reprit le Marseillais, un homme qui veut sauver sa tête, offre comme ça cent, deux cents, trois cent mille

livres; il offrirait même tout ce qu'il a... mais il ne réfléchit pas que celui qui prendrait cette somme n'aurait pas le temps d'en jouir. »

Marius tressaillit.

« Le citoyen Robespierre, vois-tu, continua le Marseillais, est un homme incorruptible. Si je prenais ton argent, c'est moi qui serais guillotiné... »

— Mais il n'y a donc pas de salut pour moi ! s'écria Marius au désespoir.

— J'avais trouvé un moyen de te sauver, répondit Olivier Brun, mais outre qu'il peut ne pas te plaire, il est encore moins certain qu'il plaise au citoyen Robespierre.

— Ah ! parlez ! parlez ! je ferai ce que vous voudrez...

— Tu crois ?

— En doutez-vous ? murmura le prisonnier éperdu.

— Et puis, je continue à t'avertir qu'en admettant que ce moyen te convienne, il n'est pas sûr que le patron en veuille... il est donc inutile que j'en réfère à lui avant que nous nous soyons entendus... si faire se peut...

L'accent du Marseillais était calme, presque aimable.

Marius se suspendait à ses lèvres.

Il continua :

« Pourquoi t'es-tu compromis ? parce que tu aimais Farandole... »

— Hélas !

— Tu as trahi la République en te servant de la ressemblance extraordinaire de ta femme avec mademoiselle de Vèrinières...

— C'est vrai.

— Si tu te servais de cette même ressemblance pour rendre un service à la République, peut-être te pardonnerait-on. »

Marius jeta un cri.

« Malheureusement, ajouta le Marseillais, ta femme ne voudra pas. »

— Oh ! elle le voudra, s'il faut me sauver.

— Non, car elle est royaliste au fond du cœur. »

Marius jeta autour de lui le regard consterné du marin qui, perdu sur une mer orageuse, à un moment entrevoit un phare et le voit disparaître dans la brume.

« Allons ! soupira le Marseillais, je vois bien que nous ne pouvons t'arracher à ta destinée... »

— Oh ! sauvez-moi !...

— C'est impossible... il faudrait pour cela deux choses...

— Eh bien, dites.

— Tromper ta femme, d'abord.

— Je la tromperai.

— Et puis, que le citoyen Robespierre y consente...

— Je me traînerai à ses pieds...

— C'est singulier ! pensa le Marseillais, à qui la terreur du drapier inspirait un certain dégoût, les aristocrates se font moins tirer l'oreille pour épouser la veuve. »

Il frappa à la porte.

« Hé ! l'Endormi, » dit-il.

L'Endormi, l'agent déguisé en garde civique et qui avait fait sortir Marius de chez lui, entra dans le cabinet. Il s'était tenu en dehors, dans l'escalier, avec ses deux hommes, prêt à accourir si le drapier essayait de résister.

« Tu vas me garder, avec tes hommes, le citoyen Gratiot, ordonna le Marseillais, et tu m'en réponds... »

— Sur ma tête, dit l'Endormi.

— Vous m'abandonnez, murmura Marius avec effroi.

— Non, je vais voir la personne que tu sais. »

Et le Marseillais sortit.

Mais il ne s'en alla point, comme le crut Marius, chez le citoyen Robespierre, lequel, on s'en souvient, lui avait donné ses pleins pouvoirs.

Une fois dans la rue, il se prit à courir jusqu'au palais Égalité et gagna la petite rue des Frondeurs, ne s'arrêtant que devant la boutique d'un fripier.

Tous les magasins étaient fermés, à l'exception de celui-là.

Un homme était assis au fond, examinant ses comptes de la journée. Il ne parut point étonné de la visite tardive du Marseillais.

« Bonjour, patron, » dit-il.

Le fripier était de la police et le Marseillais en faisait grand cas.

« Es-tu prêt ? dit-il. »

— Tout est fini...

— Voyons ? »

Le fripier ferma sa devanture, puis il fit passer le Marseillais dans

son arrière-boutique, et étala devant lui un magnifique uniforme de capitaine d'artillerie.

« Voilà, » dit-il.

Depuis le jour où il avait coupé sa barbe chez le citoyen Isnard, le grand orateur, maître Olivier Brun, dit le Marseillais, n'avait pas cru devoir la laisser repousser. Il était donc complètement rasé.

Le fripier lui apporta de gros favoris roux et une perruque blonde.

Il s'en affubla, puis il revêtit l'uniforme d'artilleur, et quand son équipement fut complet, et qu'il eut l'épée au côté, il se regarda dans une glace :

« Maintenant, dit-il, si Farandole me reconnaît, c'est qu'elle sera sorcière. »

Et s'adressant au fripier :

« La chaise de poste est-elle prête ? »

— Elle attend au coin de la rue Tiquetone.

— C'est bien. Au revoir... »

Le nouveau capitaine reprit le chemin de la rue Saint-Honoré et retourna chez le marchand de vin.

« C'est moi, dit-il en entrant ; car le cabaretier ne le reconnaissait plus. »

Et il monta au cabinet où l'Endormi veillait sur Marius.

Marius eut un mouvement d'effroi en voyant entrer cet homme en épaulettes. Il crut qu'on venait le chercher pour le conduire à la Conciergerie.

« C'est moi, imbécile, dit le Marseillais. Dans notre métier, il faut souvent changer de peau. »

Et il renvoya l'Endormi.

« Maintenant, causons, » dit-il.

Marius le regardait avec anxiété.

« Te sens-tu capable, pour sauver ta tête et la sienne, de tromper ta femme ? »

— Oui.

— Ne lui feras-tu aucune confidence ?

— Je serai muet.

— Alors, viens !

— Où allons-nous ?

— Chez toi, d'abord. »

Marius respira.

« Tu feras lever ta femme »

— Bien.

— Et tu lui diras : Je te présente le capitaine Simonin, du quatrième régiment d'artillerie.

— C'est un nom facile à retenir.

— La Commune nous charge, lui et moi, d'une mission militaire, et j'ai obtenu la permission de t'emmener... Crois-tu qu'elle ne fera pas d'objections ?

— Oh ! dit Marius, jamais elle n'a discuté ma volonté. Il suffit que je désire une chose...

— Epouse modèle ! » ricana le Marseillais.

Puis il tira de sa poche le blanc-seing que lui avait donné Robespierre, et il le mit sous les yeux de Marius.

« Je ne veux pas te prendre en traître, lui dit-il, tu vois que je suis ferré. Par conséquent ne t'avise pas d'accepter, avec l'intention de m'échapper ensuite... »

— Oh ! fit Marius.

— Car je te ferais fusiller ! Maintenant, allons... »

Le Marseillais fit rendre son sabre au capitaine Marius, — mais il ne renvoya point ses agents, qui les suivirent tous deux jusqu'au coin de la rue Tiquetone.

Là, en effet, il y avait une chaise de poste attelée de deux chevaux percherons.

« Le postillon a des pistolets dans ses fontes, et j'en ai dans ma poche, tu le sais, » observa le Marseillais en faisant monter Marius.

Puis il se plaça auprès de lui, et la chaise roula jusqu'à la demeure du drapier.

Farandole n'était point couchée. Elle attendait, anxieuse, le retour de son mari.

Marius avait eu le temps de se composer un visage.

« Citoyenne, dit-il, je te présente le capitaine Simonin. »

Farandole regarda le Marseillais et ne le reconnut pas.

« On vient de me confier, reprit le drapier d'un ton léger, une mission à la fois patriotique et lucrative. Je suis chargé d'habiller l'armée du Rhin. »

Et Marius annonçait à sa femme qu'ils l'emmenaient, et qu'ils partaient sur-le-champ.

Farandole obéissait toujours. Elle ne fit pas la moindre observation et se hâta de réunir quelques bar les indispensables.

Pendant ces préparatifs, le Marseillais tirait le drapier par sa manche.

« Et mes deux cent mille livres? » dit-il.

Marius tressaillit.

« Ah! c'est juste, dit-il, mais...

— Mais quoi?

— Vous m'aviez dit que le citoyen Robespierre...

— Le citoyen Robespierre est incorruptible : aussi n'est-ce pas pour lui... mais pour moi... c'est moi qui ai eu l'idée... »

Marius soupira; mais il ouvrit sa caisse.

« Je n'ai pas une pareille somme chez moi, dit-il.

— Je le sais bien.

— Alors...

— Alors tu vas me donner un bon de cent cinquante mille livres sur ta maison de Tourcoing et cinquante mille livres en billets de caisse... à moins, acheta le Marseillais, que tu ne préfères aller coucher à la Conciergerie et faire un tour sur la place de la Révolution demain à quatre heures. »

Le drapier tenait à ses écus, mais il tenait à sa vie plus encore, et il sentait bien que sa tête braillait singulièrement sur ses épaules depuis une heure ou deux.

Il s'exécuta.

Un quart d'heure après, Farandole montait en voiture avec son mari, et s'asseyait auprès du Marseillais, qu'elle ne reconnaissait pas.

La chaise de poste brûlait le pavé.

XXIII

Retournons maintenant aux bords du Rhin, et introduisons-nous dans la petite maison que le chevalier de Rochemaure, sa jeune femme et leur famille habitaient, à un quart de lieue de Coblenz.

Il y avait un mois environ que l'évasion du capitaine Petit-Jean s'était accomplie dans les circonstances dramatiques et mystérieuses que nous connaissons.

Il y avait trois semaines que le chevalier de Rochemaure avait été presque foudroyé, dans le salon du duc de Bourbon, par la lecture du *Moniteur*.

On se souvient de l'insulte que lui avait faite le prince, et de quelle façon il l'avait réparée. Mais on se souvient aussi de la rancune persistante qu'il avait montrée en annonçant au chevalier que désormais il était rayé des cadres de l'armée de Condé.

Et comme on avait insisté auprès de lui, le prince avait déclaré qu'il assemblerait un conseil de guerre chargé de juger le chevalier.

Si ce conseil le reconnaissait coupable, le chevalier serait condamné et fusillé. S'il l'acquittait, le chevalier reprendrait son grade et son commandement.

Le duc de Bourbon avait ordonné que le conseil s'assemblât dès le lendemain; mais des événements imprévus avaient surgi.

Le général Custine, brusquement rappelé à Paris, où il avait, trois jours après, porté sa tête sur l'échafaud, avait été remplacé par Dumouriez.

Dumouriez avait donné un asaut à Coblenz.

On s'était battu durant plusieurs jours avec acharnement.

Enfin, l'armée républicaine avait été repoussée.

Le prince paraissant avoir oublié le chevalier, et, comme le chevalier était aimé de tous, on s'était bien gardé de parler de lui.

Trois semaines s'étaient donc écoulées.

Rochemaure et sa femme vivaient dans leur petite maison, ne sortaient que le soir et espéraient...

Mais, un soir, la fusillade retentit si près d'eux, le canon tonna à une si faible distance, que Rochemaure n'y tint plus.

« Non, non, dit-il, je suis le soldat du roi, mon sang est à lui!... »

Et il monta à cheval et courut aux avant-postes.

Durant toute la nuit et la matinée du lendemain, il se battit comme un lion, fut blessé trois fois, heureusement sans gravité, et se conduisit d'une si héroïque façon que ses compagnons d'armes s'écarterent d'un commun accord :

« Rochemaure a bien mérité du roi! »

Le bruit de sa conduite arriva jusqu'au duc de Bourbon.

« Rochemaure est un maladroit, dit le prince. Il n'avait qu'à se tenir tranquille... Maintenant, il faut qu'il soit jugé... »

Or, c'est précisément le jour où le conseil de guerre s'assemblait pour prononcer sur son sort que nous allons retourner à la petite maison des bords du Rhin.

Le ciel était noir, il pleuvait; le Rhin fuyait en grondant.

Deux femmes étaient assises auprès d'une fenêtre ouverte, de laquelle on apercevait les toits de la ville et les clochers de ses églises.

Elles causaient tristement.

C'étaient, — on le devine, — Armande et sa cousine, Claire d'Azay.

Armande disait :

« Je ne suis point inquiète. Quel est l'officier qui oserait condamner Raoul? Quel est le royaliste qui oserait souiller ainsi notre drapeau?... Mais le duc de Bourbon vient de commettre l'acte le plus impopulaire de la campagne, et, si fidèles que nous soyons, nous finirons par nous lasser... Quoi! voilà un homme qui a jété sa tête vingt fois, qui a voulu sauver son roi, qui a versé pour la cause royale son sang sur dix champs de bataille, — et cet homme serait condamné parce qu'il a été humain? »

Claire était pâle, et de grosses larmes coulaient dans ses yeux.

« Non, reprit Armande, cela ne devrait être... cela ne sera pas!... »

Claire était silencieuse; de sinistres pressentiments l'agitaient.

« Pourquoi pleures-tu? demanda madame de Rochemaure.

— Je ne sais...

— Craindrais-tu pour lui?... »

— Non, mais j'ai vu ce matin mon père et mes frères soucieux...

— C'est qu'ils ressentent cruellement l'insulte qui nous est faite. »

Comme elle parlait ainsi, Armande jeta un cri.

Elle venait d'apercevoir un cavalier sur la route de Coblenz.

« Ah! c'est lui, sans doute, dit-elle; lui acquitté et réhabilité. »

Claire regarda; elle avait des yeux perçants.

« Non, dit-elle, ce n'est pas lui, c'est mon père. »

Le cavalier arrivait bride abattue.

Les deux femmes attendirent, en proie à une angoisse mortelle.

Le baron dévorait l'espace. En moins de dix minutes, il eut tranché la porte de la cour, sauté à terre et gravi l'escalier.

Mais ces dix minutes furent dix siècles d'angoisse pour ces deux femmes qui, toutes deux, aimaient le chevalier de Rochemaure.

Enfin, le baron arriva. Il était pâle et défait.

« Mon enfant, dit-il à Armande, il faut venir à Coblenz sur-le-champ, il le faut... »

« Mais, mon oncle, s'écria Armande, vous êtes bouleversé... Mon Dieu! qu'est-il arrivé? »

— Un conseil de guerre s'est assemblé...

— Je le sais... Eh bien! fit-elle balbutiante.

— Ce conseil, choisi parmi les gentilshommes nouvellement arrivés à l'armée, à qui votre mari est inconnu, le condamnera peut-être...

— Mon Dieu!

— Il faut venir... votre présence peut tout sauver! »

Armande se fit amener un cheval, et repartit avec son oncle, le baron d'Azay.

La journée avait été orageuse.

Le duc de Bourbon avait eu toutes les peines du monde à assembler un conseil de guerre. Chaque gentilhomme déclinait l'honneur d'en faire partie. La réponse de chacun était invariable :

« Je suis l'ami du chevalier et ne le puis juger. »

Le duc était entêté; sa colère fut sans bornes.

« Et bien, dit-il, je trouverai des juges!... »

Trois valets de Gascogne étaient arrivés la veille; ambitieux, désireux de capter les bonnes grâces du général en chef, ils acceptèrent.

On leur adjoignit un officier suisse, épais Lucernois qui aurait fait fusiller son propre père, un sous-officier, un soldat de la même nation et du même régiment.

Les Suruses avaient été assez maltraitées dans les rues de Paris pour avoir la haine de tout ce qui avait, de près ou de loin, pactisé avec la république.

Le conseil avait composé, l'épouvante se répandit dans Coblenz.

Selon l'équité, selon le cœur humain, au point de vue de la cause royaliste, le chevalier était innocent. Selon les lois de la guerre, il était coupable.

Alors, tous ceux qui avaient cru servir Rochemaure en refusant de le juger furent consternés et se repentirent.

Un mot se répandit dans Coblenz comme une traînée de poudre.

« Rochemaure est perdu ! »

On connaissait le duc, on le savait irrité, plein d'entêtement et de rancune.

Le seul espoir que l'on conservât désormais fut en madame de Rochemaure. On espérait en sa beauté, en son énergie.

Il était quatre heures lorsque le conseil s'assembla et se déclara en permanence.

Le chevalier était venu dès le matin se constituer prisonnier.

Il parut devant ses juges vêtu de noir, tête nue et sans épée.

Quelques questions qui lui furent faites, il répondit avec fermeté, et avec hautement qu'il avait favorisé l'évasion du capitaine républicain Nicolas Petit-Jean.

Comme il achevait son interrogatoire, madame de Rochemaure, comme lui vêtue de noir, entra dans la salle du conseil.

Elle donnait la main à son oncle, mais elle vint seule s'asseoir à côté de son mari, disant :

« J'ai été sa complice, je viens partager son sort. »

Le chevalier protesta ; mais le président répondit sèchement :

« Tranquillisez-vous, monsieur, madame de Rochemaure n'est pas morte. »

Une foule compacte, sympathique au chevalier, avait envahi la salle du conseil.

Après l'interrogatoire de l'accusé, le conseil délibéra. Il délibéra longtemps, avec animation, avec chaleur...

Mais enfin il adopta une décision unanime.

Ce fut l'un des cadets de Gascogne qui prononça le jugement.

Le jugement était ainsi conçu :

« Le conseil de guerre, ayant eu les aveux du chevalier de Rochemaure, lesquels sont conformes à la vérité, reconnaît qu'il s'est rendu coupable de trahison en favorisant l'évasion d'un prisonnier, — et, en conséquence, il le condamne à la peine de mort. »

Mais, prenant en considération les loyaux services dudit chevalier, — les membres du conseil le recommandent à la clémence du général en chef de l'armée royaliste, S. A. R. monseigneur le duc de Bourbon. »

Armande jeta un cri terrible.

« Oh ! dit-elle, j'en appelle à la justice du roi. »

Et elle tomba défaillante dans les bras de son oncle, qui était à l'écarter vers elle...

Quant au chevalier, il se leva, promena un regard calme autour de lui, et dit :

« Je supplie le conseil de ne point demander ma grâce. Son arrêt me déshonore, et je ne saurais survivre à mon déshonneur ! »

« Malheureux ! tais-toi, » murmurèrent cent voix autour de lui. Mais le chevalier était sublime de calme et de dédain, et il répliqua :

« Je demande à être fusillé !... »

On avait emporté madame de Rochemaure évanouie. Quand elle revint à elle, sa famille l'entourait...

« Le duc fera grâce, » lui dit-on.

Mais elle hochait la tête avec désespoir.

« Non, dit-elle, il l'a bravé jusqu'à la dernière heure, le duc ne pardonnera pas ; je veux mourir avec lui !... »

« Allez vous jeter aux pieds de monseigneur, mon enfant, dit le baron d'Azay. »

« Non, dit Armande avec fierté, je préfère qu'il meure... La main qui frappera sa poitrine percera mon cœur du même coup... Non, le prince a frappé mon mari au visage ! il l'a déshonoré... il ne doit point lui faire l'aumône de sa clémence... »

Et comme on se taisait autour d'elle, respectant cette douleur et cette indignation, une porte s'ouvrit et un homme entra silencieusement...

Cet homme était enveloppé d'un long manteau, il avait un masque rouge sur le visage.

Il apparut comme un spectre, et marcha lentement vers madame de Rochemaure sans que personne songeât à l'arrêter. Puis il déposa une lettre sur ses genoux, salua et se retira.

Les spectateurs stupéfaits n'osèrent le suivre, et il ferma la porte sur lui.

Mais le front de madame de Rochemaure s'était illuminé, et son œil étincelait d'un subit espoir.

Elle ouvrit cette lettre mystérieuse qui lui parvenait si mystérieusement.

Cette lettre contenait ces mots :

« Les Masques rouges veillent. »

« Croyez !... »

Les deux poignards et le masque accompagnaient ces deux lignes.

Alors Armande regarda le baron d'Azay en face, et lui dit :

« Je hais la république, qui m'a faite orpheline, mais mon cœur est à jamais détaché d'une cause ingrate que l'orgueil aveugle et dont il ferme le cœur. »

XXIV

Tandis qu'on jugeait le chevalier de Rochemaure, le bon Kauffmann, ce garde-français déserteur qui vendait du tabac à Coblenz s'était enfermé tête à tête avec deux hommes.

A leur costume, à leur perruque blonde, on eût juré deux Allemands du haut Rhin, arrivés par une de ces grandes barques qui transportent des marchandises et des voyageurs de Mayence à Dusseldorf.

L'un d'eux surtout était superbe.

Il portait une vaste redingote bleue tombant sur les talons, une casquette en peau de lapin, un gilet rouge et des bas bleus.

Une pipe de deux pieds de long, à fourneau de porcelaine, lui donnait un maintien.

Il avait en outre une grande barbe rouge, et des cheveux jaunes qui tombaient sur ses yeux.

L'autre, doué d'un vaste abdomen, était brun de visage, de cheveux et de barbe, un peu grisonnant ; et, bien que vêtu à l'allemande, il n'avait pu dissimuler les principaux traits auxquels le quartier Saint-Sauveur tout entier avait reconnu l'honorable citoyen Marius Gratiot, drapier et capitaine de la garde civique.

Quant au premier, on l'a deviné déjà, c'est l'homme habile à prendre toutes les formes, à se servir de tous les noms et de tous les déguisements. — Olivier Brun, dit le M. P. L.

Parti comme capitaine d'artillerie de Paris, il arrivait à Coblenz en marchand de fourrures de Heidelberg.

« Tu me réponds toujours, dit-il à Kauffmann, du bonhomme que tu avais envoyé porter une lettre à madame de Rochemaure, et qui la lui remit à la nage au milieu du Rhin ? »

— Toujours, c'est un homme à moi, répondit Kauffmann.

— Bon ! maintenant laissez-nous... »

Kauffmann sortit.

Alors le Marseillais regarda Marius.

« Arone, dit-il, que tout cela est de l'hébreu pour toi. »

— Tout à fait.

— Veux-tu comprendre ?

— Mais, dit le drapier, j'en meurs d'envie.

— Eh bien, écoute... mais d'abord récapitulons un peu nos faits et gestes depuis huit jours.

— Soit.

— Nous sommes partis de Paris. Naturellement nous avons passé à Tourcoing, où tu as les fabriques, et nous nous y sommes arrêtés le temps moral voulu pour que ta femme demeurât convaincue que c'est bien une fourniture de drap que tu vas faire à l'armée.

— Très-bien.

— Puis nous avons traversé le reste de la Belgique et nous sommes arrivés au camp de Dumouriez. Tu as vu comme nous étions reçus, grâce à ce bout de papier que tu sais, signé Robespierre ?

— Oui, fit Marius d'un signe de tête.

— Une fois au camp, les événements sont venus modifier un peu mon plan primitif. Il y avait eu un engagement la veille avec les troupes royalistes ; on avait fait des prisonniers. C'est par eux que j'ai appris que le chevalier de Rochemaure allait passer devant un conseil de guerre.

— Oui, dit le citoyen Marius Gratiot, et c'est à partir de ce moment que je ne comprends plus du tout.

— Eh bien, je vais m'expliquer. J'ai besoin de ta femme ici ; il faut qu'elle passe, pendant une heure, un soir, par une nuit brune, pour madame de Rochemaure.

— Bon ! j'ai deviné cela...

— C'est pour cela que je t'ai soufflé dans le tuyau de l'oreille



Le chevalier de Hochemaure se batit comme un lion. — Page 11.

qu'il fallait avertir la femme que le chevalier de Hochemaure courait le risque d'être fusillé...

— Mais, interrompit Marius, penses-tu qu'il le soit?

— Non.

— On l'acquittera?

— Il sera condamné.

— Alors...?

— Alors on lui fera grâce, ou je le sauverai.

— Toi?

— Parbleu!... Mais laisse-moi continuer. Donc, il est arrivé ce que j'avais prévu. Ta femme s'est écriée : « Oh ! il faut le sauver ; c'est l'époux d'Armande!... c'est mon sauveur!... » Tu t'es vanté alors d'obtenir un sauf-conduit du général Dumouriez pour Mayence, et tu es parti hier avec ta femme, tous deux vêtus en Allemands... Ça lui va très-bien, ce costume...

— Ah ! fit Marius rêveur.

— Tu m'as retrouvé sur la barque, mais j'avais si bien arrangé ma tête que le marchand de fourrures ne ressemble plus du tout au capitaine d'artillerie. Maintenant que nous voilà ici, il faut agir!...

Le faux Allemand consulta sa montre.

« Il est six heures, dit-il. Si le jugement du chevalier n'est pas rendu encore, cela m'étonnerait. Et Nicolas qui ne revient pas... »

— Ah ! oui, dit Marius, Nicolas, c'est ce grand blond, à longs cheveux, qui était avec nous sur la barque?

— Oui.

— C'est un Allemand, celui-là.

— Tu crois?

— Oh ! j'en suis sûr. »

Le Marseillais haussa les épaules.

« Tu verras quand il sera de retour.

— Mais où est-il allé?

— Au conseil de guerre, savoir des nouvelles... J'entends marcher... le voilà! »

Où frappa à la porte.

C'était en effet le grand blond que Marius prenait pour un Allemand, et qui jusqu'alors n'avait pas prononcé un seul mot de français.

En outre, obéissant aux mystérieuses instructions du Marseillais, le drapier avait exigé que sa femme demeurât couverte d'un voile durant sa traversée de Mayence à Coblenz, de telle façon que le garçon blond appelé Nicolas n'avait pu voir le visage de Farandole.

Il entra tout écaillé.

« Eh bien? demanda le Marseillais.

— C'est fini, dit le garçon blond en très-hon français, ce qui étonna quelque peu le drapier.

— Comment, fini?

— Il est condamné?

— Oui.

— A mort?

— Parbleu!... seulement, ses juges ont signé une demande en grâce...

— Eh bien, mon petit, dit le Marseillais, voici le moment de venir à son secours.

— Je suis prêt à me livrer.

— Imbécile!

— Non, dit le jeune homme avec animation, je ne veux pas qu'il soit fusillé... à cause de moi. »



On eût juré de ces Allemands du haut Rhin. — Page 119.

En parlant ainsi, Nicolas arracha sa perruque blonde et jeta loin la houpelande qui lui descendait aux talons.

Marius Gratiet demeura stupéfait. Il avait devant lui un officier de l'armée républicaine, le capitaine Nicolas Petit-Jean, l'ex-chevalier de Blénure, celui enfin pour qui M. et madame de Rochemaure s'étaient si fort compromis.

Le Marseillais souriait.

« Enfin, dit-il, qu'est-ce que tu comptes faire ? »

— Mais, dit naïvement le capitaine, si l'arrêt de mort est maintenu, si le duc de Bourhon ne fait pas grâce, j'irai me livrer.

— Et puis ?

— Et puis on me fusillera, dit simplement l'enfant de Paris.

— Ce qui, crois-tu, empêchera qu'on fusille le chevalier ?

— Dame !

— Capitaine, tu es un niais !

— Soit, mais j'ai du cœur...

— Le cœur ne vaut pas l'esprit.

— C'est possible, mais quand on a du cœur, on ne laisse pas mourir un homme qui vous a sauvé la vie.

— Tarare ! dit le Marseillais.

— Je me jeterai aux genoux du duc, et il s'andra bien qu'il fasse grâce au chevalier.

— Viens, dit froidement le Marseillais, si au lieu de parler tu m'écoutais, je t'aurais déjà mis du baume dans les veines.

— Parlez donc !

— Veux-tu sauver le chevalier ?

— Si je le veux !...

— Es-tu homme à obéir sans discuter ?

— Je suis soldat, c'est mon métier.

— Sans me questionner, si étrange que soit la conduite que je te ferai tenir ?

— Sauterons-nous le chevalier ?

— Oui.

— Tu me le promets...

— Sur ma tête.

— C'est bien.

— Alors, dit le Marseillais, attends... »

Il ouvrit la porte et ajouta :

« Va fumer avec Kauffmann, il faut que je parle au citoyen que voilà. »

Mais à peine le capitaine était-il sorti que Kauffmann entra.

« L'homme est prêt, dit-il.

— Il a le masque et le manteau ?

— Oui.

— Apporte-moi de quoi écrire. »

Kauffmann obéit, et le Marseillais écrivit et cacheta ce billet que nous avons vu remettre à madame de Rochemaure, une heure après la condamnation de son mari.

Quand il eut fini, il regarda Kauffmann.

« Il n'est pas homme, au moins, si on l'arrêtait, à tout révéler?... »

— Lui ! dit Kauffmann, il se ferait hacher comme chair à saucisses avant de lâcher un mot.

— C'est bien. Mais où est madame de Rochemaure ?

— On l'a transportée évanouie dans une maison de Coblenz qui appartient à madame Kuntz.

— Et tu es bien sûr qu'elle ne retournera pas chez elle ?

— C'est peu probable, dit Kauffmann ; elle ne voudra pas s'éloigner du lieu où son mari est prisonnier. »

Le Marseillais cligna de l'œil.

« Est-ce que tu crois à cette condamnation ? »

— Non, répondit Kauffmann.

— Le duc fera grâce ?

— Aussi vrai que nous sommes à Coblenz.

— Voila, murmura le Marseillais, ce qu'il faut bien se garder de dire tout haut devant cet imbécile de Petit-Jean. Il ne marcherait plus avec nous... Fais entrer ton homme. »

Kauffmann sortit, et revint avec cet homme masqué et drapé dans un grand manteau, qui produisit une si étrange sensation parmi les gens qui entouraient madame de Rochemaure que nul ne songea à lui barrer le passage ni à le suivre.

Marius Gratiot fit un geste d'étonnement.

Le Marseillais remit la lettre à l'inconnu, qui était de haute taille, et lui adressa quelques mots en allemand.

L'inconnu prit la lettre, s'inclina et sortit, suivi par Kauffmann.

Alors le Marseillais regarda Marius.

« As-tu entendu parler des masques rouges ? »

— Oui, fit Marius avec frayeur.

— Eh bien, c'est moi qui les remplace. »

Et il se mit à rire bruyamment.

« A présent, dit-il, laisse-moi t'expliquer mon plan tout au long. »

— Ah !

— Et t'apprendre ton rôle. Songe, au surplus, que si ma combinaison avorte, si tu n'es pas fusillé ici comme espion, tu seras guillotiné à Paris.

— Oh ! répondit Marius en soupirant, j'ai juré de ne pas trahir la république, et je tiendrai mon serment. »

Cependant Farandole était seule.

On avait débarqué à Coblenz au petit jour, et Marius Gratiot avait conduit sa femme chez Kauffmann. Là, il lui avait dit :

« Ne vous montrez pas... votre ressemblance avec madame de Rochemaure pourrait vous être fatale. »

Elle resta donc seule une partie de la journée avec la femme de Kauffmann.

De temps en temps son mari la rejoignait et lui disait :

« Il paraît que le chevalier ne sera pas condamné. »

Et Farandole respirait.

Enfin, après avoir longuement conféré avec le Marseillais, Marius Gratiot revint :

« Le chevalier est condamné à mort, » dit-il.

Farandole jeta un cri.

« Mais on le sauvera. »

— Qui ?... Comment ?... fit-elle éperdue.

— Suivez-moi, » dit Marius.

Et il la fit passer dans la chambre où il avait laissé le Marseillais. Il y avait là un homme dont le visage était couvert d'un masque. Farandole jeta un nouveau cri.

« Les masques rouges reillent, » murmura cet homme.

En même temps un autre personnage entra. C'était le capitaine Nicolas Petit-Jean. Il aperçut Farandole, et recula sous d'étonnement.

Farandole allait protester.

« Tais-toi ! » souffla le masque rouge, qui était venu se placer auprès d'elle.

Farandole baissa les yeux et se tut.

XXV

Le masque rouge fit un signe, comme pour recommander le silence aux trois personnes qui se trouvaient en sa présence. — Marius Gratiot, Farandole et le capitaine Nicolas Petit-Jean.

Puis il prit la parole :

« Les masques rouges, dit-il, n'ont jamais fait défaut à ceux qui croient en eux. »

— Je le sais, murmura Farandole.

— De quelque côté que vienne le danger, des colères de la révolution ou des réactions de la cause royaliste, ceux qui ont juré fidélité à l'association sont protégés.

— Ah ça ! interrompit le capitaine, qu'est-ce que tout cela veut dire ? »

L'homme masqué lui fit un regard étincelant :

« Que t'importe ? » dit-il.

Nicolas Petit-Jean comprit que c'était le Marseillais qui lui parlait et avait pris un nouveau déguisement.

Dès lors, il se tut.

Le masque reprit :

« Le chevalier de Rochemaure sera sauvé, mais non sans difficultés ; et le plus grand obstacle à son salut, c'est lui-même. »

Farandole eut un geste d'étonnement.

« Si on lui parle de fuite, il se refusera à quitter sa prison, parce que les siens demeureront ici. Donc il faut que les siens soient avant lui hors du territoire occupé par les royalistes. »

— Mais, dit le capitaine qui persistait à croire qu'il était en présence d'Armande, madame de Rochemaure n'est-elle pas là ?

— Madame de Rochemaure n'est point la seule personne à qui il s'intéresse.

— Ah !

— Il y a encore une jeune fille, mademoiselle Claire d'Azay, la cousine de sa femme, qu'il voudra enlever à tout prix.

— Mais, observa Farandole, elle a ici son père et ses frères.

— Erreur ! le baron et ses fils ont déjà quitté Coblenz, et les masques rouges se sont chargés de ramener mademoiselle Claire. »

Tout cela était assez obscur, — mais Farandole se souvenait des effets miraculeux de ce pouvoir occulte qu'exerçaient les vrais masques rouges, et elle ne fit aucune objection.

Le faux masque poursuivait :

« Une barque nous attend. La nuit est obscure, nous allons remonter le Rhin jusqu'à la maison habitée par mademoiselle Claire. En route, je vous dirai comment il faut agir. »

Et le masque appela :

« Kauffmann ! »

Kauffmann parut.

« La barque est-elle prête ? »

— Oui. Tous les objets dont on l'a pourvue sont dedans.

— C'est bien, dit le masque, partons. »

Et il offrit galamment la main à Farandole.

La maison de Kauffmann possédait, par derrière, un jardin. Ce jardin descendait, en amphithéâtre, jusqu'au bord du Rhin. Une petite porte donnait sur le fleuve.

Comme l'avait dit le masque rouge, la nuit était obscure.

On traversa le jardin, on arriva à la petite porte qui était ouverte.

La barque était amarrée à la berge.

Un batelier se tenait à l'arrière, sa barre à la main, prêt à hisser la voile et à prendre le large.

Le masque rouge fit entrer Farandole dans la barque, et se plaça auprès d'elle.

Le capitaine et Marius Gratiot se placèrent à l'avant.

« Age ! » ordonna le masque rouge.

Le batelier prit sa godille et poussa au large, où le vent soufflait d'aval.

Alors le masque rouge frappa sur l'épaule du capitaine :

« Tu crois donc, dit-il, que voilà madame de Rochemaure ? »

— J'en suis sûr, répondit le capitaine.

— Eh bien, tu te trompes. »

Et s'adressant à Farandole :

« Dites-lui la vérité, madame. »

— Monsieur, dit Farandole, je ne suis pas madame de Rochemaure, mais je suis sa sœur. »

Le capitaine étouffa un cri.

« Et comme vous, dit-elle, je veux sauver le chevalier. »

— Allons, maintenant, acheva le masque, causons... »

Le batelier avait pris le large, hissé sa voile, que le vent accosta par le travers, et la barque remonta le courant.

Claire était seule.

Elle était seule, la pauvre enfant, en proie à une anxiété mortelle.

Armande était parti... son père, ses frères étaient à Coblenz.

Et le temps passait, et la nuit était venue, et aucune nouvelle de Coblenz n'arrivait.

En présence de la condamnation inattendue du chevalier et du désespoir d'Armande, on avait presque oublié la pauvre Claire. Nul ne songeait à elle ; nul n'avait deviné le secret de son cœur.

Un, deux fois elle avait été mordue par le désir ardent d'aller à Coblenz... Vingt fois une vague terreur, la peur de savoir, l'en avait empêchée.

Debout à la fenêtre, l'œil fixé sur cette route dont le sillon blanc

commençait à disparaître dans les ténèbres, elle écoutait, pleine d'angoisses, les bruits nocturnes qui parvenaient jusqu'à elle.

Parfois le pas d'un cheval retentissait... Alors elle sentait ses jambes fléchir, et elle murmurait d'une voix mourante :

« C'est lui... »

Mais le bruit s'éloignait et finissait par s'éteindre...

Et Claire se sentait mourir.

Tout à coup, elle entendit un léger clapotis sur le Rhin, le bruit de l'eau qui fend une barque...

Puis elle crut entendre des voix au milieu du fleuve.

Alors elle fut prise d'un espoir insensé : c'était peut-être le chevalier qui revenait avec Armande, le baron et ses fils...

Et son œil ardent chercha à percer les ténèbres, et elle finit par apercevoir la misaine de la barque.

La barque se dirigeait vers la maison.

Claire espéra plus fort ; elle voulut s'élançer au dehors, courir à leur rencontre... ses forces la trahirent ; elle demeura balbutiante, sans voix, l'œil fixé sur la barque, qui tenait d'allumer un fanal à sa proue.

Enfin, la barque accosta.

Soudain un jeune homme s'élança, sauta lestement sur la berge, traversa le jardin en courant...

Le cœur de Claire battit à outrance ; elle crut que c'était le chevalier.

Le jeune homme pénétra dans la maison comme un ouragan, renversa un domestique sur son passage et arriva jusqu'au seuil de la chambre où Claire essayait en vain de secouer la torpeur physique qui l'étreignait.

Soudain la jeune fille jeta un cri.

Ce n'était pas le chevalier ; — mais elle avait reconnu sur-le-champ l'homme qu'il avait sauvé, le faux chevalier de Blénure, l'espion républicain, enfin, pour lequel, peut-être, il allait mourir.

Le capitaine vint à Claire, tête nue, le visage enflammé :

« Mademoiselle, dit-il, le chevalier est condamné à mort. »

Claire faillit tomber à la renverse.

« A mon tour, je viens le sauver... »

Et, comme Claire le regardait, éperdue, stupide, comme si la foudre l'eût frappée, il ajouta avec animation :

« Les masques rouges sont pour lui, et je sais un de leurs instruments... Dans cette barque, là-bas, est madame de Rochemaure. »

— Armande ! s'écria Claire.

— Elle vous attend... vous ! »

Et il lui prit la main et lui jeta son manteau sur les épaules.

Claire se laissa entraîner sans résistance. Elle descendit au jardin, le traversa, gagna la berge, et, lui montrant la barque, le capitaine lui dit :

« Voyez ! »

À la lueur du fanal, — lueur indécise et rougeâtre, Claire vit Farandole. Sans doute en plein jour elle ne s'y fût point trompée ; mais à cette clarté douteuse elle crut reconnaître madame de Rochemaure.

Le capitaine la prit dans ses bras et entra dans la barque.

Aussitôt le batelier vira de bord et reprit le large.

Claire se jeta au cou de Farandole.

« Ah ! chère Armande... dit-elle. »

— Silence ! » dit une voix derrière elle, — la voix du masque rouge.

Claire se retourna.

Le masque appuyait un doigt sur ses lèvres.

La pauvre enfant crut que pour sauver le chevalier il fallait se taire et ne questionner personne... Et elle demeura muette et immobile, tenant dans ses mains les deux mains de Farandole.

Le batelier battit sa voile, désormais inutile, prit les avirons, et la barque descendit vers Coblenz.

Farandole s'agenouilla et se mit à prier.

Claire l'imita.

En moins d'un quart d'heure la barque passa sous les murs de Coblenz, mais elle ne s'y arrêta pas.

Tout à coup la jeune fille vit les murs et les tours de la ville fuir derrière elle :

« O mon Dieu ! dit-elle avec effroi, où allons-nous ? »

— Sauver le chevalier, » répondit le masque.

Farandole, — par ordre sans doute, — était silencieuse.

Le capitaine et Marius Gratiet se taisaient comme elle.

On n'entendait que le bruit des avirons qui frappaient l'eau.

La barque descendit ainsi jusqu'à cette ligne de bateaux qui fermaient le Rhin. Là, le masque rouge enfouit son large chapeau sur ses yeux pour dissimuler son masque, et le capitaine reprit son manteau pour cacher son uniforme.

Une voix partit du bateau-consigne et hélait la barque :

« Qui êtes-vous ? »

— Madame de Rochemaure et ses gens, répondit le batelier.

— Accostez. »

La barque alla se ranger bord à bord avec le bateau consigné, et un homme s'en approcha.

Alors Farandole se leva et montra son visage dans le rayon lumineux du fanal.

« C'est bien, dit l'officier allemand... Je reconnais madame. Passez !... »

La ligne s'ouvrit, la barque glissa.

Alors le masque rouge se pencha à l'oreille de Farandole :

« Nous allons débarquer à un quart de Neuf d'ici, dit-il. »

— Ah !

— C'est là que nous trouverons la vraie madame de Rochemaure.

— Elle a déjà quitté Coblenz ?... »

— Oui. »

Farandole étouffa un cri de joie.

« Et le chevalier est sauvé, ajouta le masque rouge... silence ! »

Il retourna à l'avant, où se tenait le citoyen Marius Gratiet.

Celui-ci, à son tour, parla bas au Marseillais.

« Dites donc, fit-il, est-ce que, réellement, le chevalier sera sauvé ? »

Le Marseillais haussa imperceptiblement les épaules :

« Imbécile ! dit-il. »

— Expliquez-vous... »

— Qu'est-ce que ça me fait qu'on fusille le chevalier ? Ce n'est pas de lui que j'ai besoin à Paris, mais de sa femme... Et, à présent, j'ai un bon moyen de l'y faire venir... »

Comme il parlait ainsi, la barque accosta le rivage.

« Descendez l'un après l'autre, dit le batelier. La barque est légère, elle pourrait chavirer... »

Claire regardait autour d'elle et voyait une rive déserte.

Le capitaine s'élança le premier sur la berge ; le drapier le suivit et présenta la main à sa femme.

Farandole descendit à son tour, et se retourna pour aider Claire d'Azay à quitter la barque.

Mais, soudain, le batelier donna un coup d'aviron et poissa au large...

Un double cri se fit entendre.

Un cri poussé par Claire, que le masque rouge étreignait et empêchait de se jeter à l'eau.

Un autre cri fut jeté par Farandole, qui avait deviné enfin la vérité.

Mais déjà la barque était loin.

« Ah ! misérable ! » s'écria le capitaine Petit-Jean, qui comprit qu'il avait été le jouet du Marseillais.

Et il s'élança dans le Rhin pour atteindre l'embarcation à la nage. Mais au même instant le fanal s'éteignit, Claire cessa de crier, et la barque disparut dans les ténèbres...

XXVI

Il y eut un moment de stupeur terrible après que le dupé Nicolas Petit-Jean se fut jeté à l'eau.

Farandole sentit sa gorge se crispier et ses jambes fléchir. Elle tomba à genoux et ne put murmurer qu'un mot :

« O mon Dieu ! »

Marius Gratiet demeura debout, la sueur au front, muet et immobile comme si la foudre du ciel l'eût atteint.

La nuit était si noire que le capitaine avait également disparu, et le vent qui soufflait avec violence empêchait d'entendre le bruit qu'il faisait en nageant.

Tout à coup Farandole se redressa ; elle courut à son mari, lui prit le bras et le secoua.

« Monsieur, dit-elle, expliquez-moi ce qui se passe, car je sens que je deviens folle ! »

— Je ne sais... balbutia Marius.

— Oh ! je me suis prêtée à une action infâme, s'écria-t-elle. Oh mais maudite !... »

Elle demeura sur la rive, les bras tendus, l'œil fixé sur l'endroit où la barque avait disparu.

Il s'écoula environ une demi-heure. Puis on entendit un juron et un blasphème retentir dans les ténèbres.

C'était le capitaine, à bout de forces, qui regagnait le bord, sans avoir pu atteindre la barque.

Il vint se cramponner à une touffe d'herbes qui plongeait dans le Rhin.

« Au secours ! dit-il, je me noie... »

Farandole se précipita et lui tendit la main.

Il remonta sur la berge, épuisé, haletant.

« Ah ! dit-il, le Marseillais me la payera !... »

Ce nom fit jeter un cri à Farandole.

« Le Marseillais, dites-vous ? »

— Oui.

— Cet homme... masqué... ?

— C'est le chef de la police de la république ! s'écria le capitaine.

— Trahison ! trahison ! exclama Farandole. Jamais les vrais masques rouges ne se seraient servis de ce misérable !

— C'est pourtant lui qui m'a amené à Coblenz, dit le capitaine, pour sauver, disait-il, M. de Rochemaure.

— Lui ! lui ! exclama Farandole.

— Il était sur la barque, hier, déguisé en Allemand, et moi j'avais une perruque blonde. »

Ces mots firent un trait de lumière pour Farandole.

Elle saisit de nouveau le citoyen Marius Gratiot par le bras, et lui dit :

« Mais vous avez parlé à cet homme hier ?... »

— C'est vrai... balbutia le drapier.

— Vous paraissiez le connaître ?

— Parbleu ! dit le capitaine, je les ai vus se promener bras dessus, bras dessous au camp... Seulement le Marseillais était devenu capitaine d'artillerie. »

A ces dernières paroles, le voile tomba.

« Monsieur, s'écria Farandole, je veux savoir la vérité tout entière ! »

Et son regard flamboyait, et Marius Gratiot, tremblant, éperdu devant le courroux de sa femme, tomba à genoux et murmura :

« Pardonnez-moi... je vais tout vous dire... »

Et en effet il fit sa confession tout entière, depuis le moment où il avait été arrêté au coin de la rue Saint-Honoré. Il avoua tout, ses terreurs, ses angoisses, sa complicité avec le Marseillais ; et Farandole l'écouta jusqu'au bout.

« Ainsi, dit-elle enfin, vous m'avez trompée ! »

Le drapier courba la tête.

« Vous m'avez trahi... »

Il se courba plus encore et ne répondit pas.

« Vous avez eu peur de la mort, vous avez été lâche ! » dit-elle avec mépris.

Et elle fit un pas en arrière.

« Adieu, je vous méprise !... »

Puis elle dit au capitaine :

« Venez, monsieur, vous qui avez l'air honnête et bon, vous qu'on a trompé comme moi... il faut sauver à tout prix le chevalier de Rochemaure... »

— Madame... par pitié... au nom de Dieu !... supplia Marius Gratiot qui s'était remis à genoux, ne m'abandonnez pas !...

— Je vous défends de me suivre ! » répliqua-t-elle.

Et elle entraîna le capitaine à travers les ténèbres, prenant sa course dans la direction de Coblenz.

Revenons maintenant au chevalier de Rochemaure.

Il avait été libre jusqu'à l'heure de sa condamnation.

Cette condamnation prononcée, il demanda à être conduit en prison.

Il sortit de la salle du conseil la tête haute, le dédain aux lèvres, sans prononcer un mot, sans formuler une plainte.

Le duc l'avait-il ordonné, ou bien le hasard seul l'avait-il voulu ? Toujours est-il que la cellule dans laquelle on le conduisit était celle qu'avait occupée le faux chevalier de Blénac.

Le chevalier ne put réprimer un sourire en y entrant.

« Messieurs, dit-il aux deux soldats qui le conduisaient, vous savez comment le capitaine Nicolas Petit-Jean s'est évadé ? Je vous engage à prendre vos précautions. »

Il s'assit ensuite sur le lit de camp réservé aux prisonniers, et ne détourna même point la tête lorsque la porte se referma.

Rochemaure songeait à sa femme...

Longtemps il demeura absorbé en une méditation profonde.

Tantôt il se demandait si ce parti auquel il avait voué son sang et son âme, et qui était déjà au bord de l'abîme, n'était pas stupide et fou. Tantôt, au contraire, il se souvenait des lois militaires, et se disait avec résignation que sa condamnation était juste.

Une heure s'écoula, puis la porte de sa cellule s'ouvrit.

« Le marquis de Montaudon, un des aides de camp du duc de Bourbon, entra. »

« Ah ! c'est vous, marquis, dit le chevalier en lui tendant la main. Donnez-moi donc des nouvelles de madame de Rochemaure... »

— Votre femme s'est évanouie d'abord, répondit le marquis ; mais elle est revenue à elle, et maintenant elle est plus calme.

— Ah ! très-bien... dit le chevalier. Pourrai-je la voir avant de mourir ? »

Le marquis regarda le chevalier et eut un sourire mélancolique.

« Vous êtes donc résigné ? dit-il. »

— Certainement.

— Vous voulez... mourir ?

— Mais dame ! je suis condamné... »

Le marquis haussa les épaules.

« Mon pauvre Rochemaure, dit-il, vous avez une mauvaise tête, et S. A. R. le duc est entêté. De là le conflit. Voulez-vous votre grâce ? »

— C'est selon... »

— Je suis chargé de vous l'apporter... »

— Ah !

— Le duc est calmé... il se repent même... »

— Il est un peu tard, dit ironiquement Rochemaure.

— Vous croyez ?

— Mon cher marquis, dit froidement le chevalier, ne pensez-vous pas que les gentilshommes, princes du sang ou non, sont égaux ? »

— Heu ! heu !...

— Moi, poursuivait le chevalier, je n'ai jamais été courtisan, je ne crois pas au droit divin, et je suis convaincu d'une chose, c'est que le roi doit à sa noblesse les égards que le laboureur a pour ses valets de charrue. Le jour où un prince du sang insulte un gentilhomme, il insulte toute la noblesse de France.

— Je vous le répète, chevalier, vous avez une mauvaise tête, dit le marquis en soupirant.

— Pourquoi ?

— Mais parce que, après tout, vous êtes coupable.

— Moi ?

— Oui... vous avez favorisé la fuite d'un prisonnier de guerre.

— Mon cher, dit froidement le chevalier, il y a quelques mois, nous étions soixante gentilshommes et autant de femmes dans la prison de la Force, à Paris. L'échafaud nous attendait... on m'y a conduit, moi... j'ai vu le couperet... j'avais le numéro 13, et le onzième a été exécuté. Des hommes qui n'étaient ni le duc de Bourbon ni les courtisans qui l'entourent m'ont sauvé... »

— Je sais cela, dit le marquis.

— A sept mois de distance, ces mêmes hommes ont eu besoin de moi... je les ai servis... »

— Soit, mais...

— Aux yeux de ma conscience, j'ai fait mon devoir... »

— D'accord, mais...

— Aux yeux du conseil de guerre, je suis coupable, puisqu'il m'a condamné... »

— Mais je vous apporte votre grâce... »

— J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que je désirais savoir à quelles conditions.

— Voici. Vos juges ont signé un recours en grâce... »

— Je le sais.

— Le duc exige que votre signature figure sur cet acte.

— Le duc a tort... »

— Soit. Cependant...

— Il a tort, dit froidement le chevalier, parce que je refuse net. »

Le marquis ne put contenir une exclamation de surprise mêlée d'effroi :

« Malheureux ! dit-il. »

— Je refuse, répéta le chevalier.

— Mais vous serez fusillé demain ! »

— Je m'y attendais...
 — Et... votre femme ?
 Le chevalier leva les yeux au ciel en signe de douloureuse résignation.
 Puis il ajouta :
 « Monseigneur le duc de Bourbon a tort de jouer avec l'orgueil des derniers champions de la monarchie. Cet orgueil ne s'abaisse pas plus devant ses colères que devant l'échafaud de Robespierre.
 — Ainsi, vous refusez ?
 — Oui. »
 L'accent du chevalier était simple et ferme.
 Le marquis soupira et sortit lentement. Mais avant de franchir le seuil de la porte, il se retourna.
 « Désirez-vous voir votre femme ?
 — Oui, dit le chevalier.
 — Elle sera ici dans quelques minutes... Adieu... »
 Et le marquis sortit.
 Un quart d'heure après, en effet, madame de Rochemaure fut introduite dans la prison de son mari, et le geôlier les laissa seuls.
 Armande était calme, ses larmes étaient taries.
 « Vous êtes noble et courageuse, madame, lui dit le chevalier, qui la balaie au front.
 — Mon ami, répondit-elle, vous me connaissez, et cela ne doit pas vous étonner ; mais, ajouta Armande, si vous me voyez calme et le front levé, c'est que je suis rassurée maintenant sur votre sort. »
 Un amer sourire vint aux lèvres du chevalier.
 « Comment ! vous aussi, Armande, dit-il, vous me demandez la même chose que le marquis...
 — Quel marquis ?
 — Montaudon.
 — Je ne sais ce que vous voulez dire, mon ami. Expliquez-vous.
 — Le duc veut me faire grâce.
 — Ah !
 — Mais à la condition que je signerai le recours qui lui a été adressé par mes juges.
 — Eh bien ?
 — J'ai refusé. »
 Armande se jeta au cou de son mari.
 « Tu es noble et fier, dit-elle, et je t'aime...
 — Ainsi, tu m'approuves ?
 — Ah ! peux-tu le demander ?... »
 Le chevalier regarda alors sa femme avec étonnement.
 « Je comprends, dit Armande. Maintenant mon calme vous surprend, mon ami.
 — Sans doute...
 — Vous ne serez pas fusillé, et cependant on ne vous fera pas grâce...
 — Que voulez-vous dire, Armande ? »
 Madame de Rochemaure tira de son sein la lettre qu'elle avait reçue, — cette lettre qui portait pour exergue un masque et deux poignards en croix.
 « Les masques rouges veillent ! dit-elle, et vous savez si on peut compter sur eux. »
 Le chevalier tressaillit et prit la lettre des mains de sa femme. Mais à peine l'eut-il examinée qu'il jeta un cri :
 « On vous a trompée ! dit-il.
 — Trompée !...
 — Oui.
 — Trompée ! répéta Armande avec égarement.
 — Cette lettre est un faux. Elle n'a pas été écrite par les masques rouges. Ce cachet est une grossière imitation... voyez plutôt... »
 Et le chevalier prit à ses breloques un cachet représentant pareillement un masque et deux poignards.
 « Nous en avons tous un comme cela, dit-il. Et puis, il y a une devise microscopique et qui n'est lisible qu'à la loupe :
 L'espoir ne meurt qu'avec la vie.

Cherchez cette devise sur le cachet de cette lettre, et vous ne la trouverez pas !... C'est une mystification, ma pauvre Armande... »

Madame de Rochemaure, devenue livide, s'affaissa dans les bras de son mari.

« O mon Dieu ! dit-elle, mais alors tu es perdu !... »

— Oui, si je compte sur le prétendu secours des prétendus masques rouges... »
 Armande jeta un cri et tomba à genoux.
 « O mon Dieu ! mon Dieu ! » cria-t-elle en sanglotant.
 En ce moment la porte du cachot se rouvrit, et le geôlier entra...

XXVII

Le geôlier entra d'un air mystérieux.
 Madame de Rochemaure se serra contre son mari avec un geste d'effroi.
 « Est-ce que vous venez déjà, dit-elle, me dire que je dois sortir ?
 — Oui ! » dit le geôlier.
 En même temps, il tira de sa poche une lettre qu'il plaça devant le chevalier.
 Celui-ci étouffa un cri de surprise, et la prit avec un tremblement convulsif.
 Cette lettre portait un cachet de cire rouge ; l'emprunte représentait le masque et les deux poignards.
 « Encore ! dit madame de Rochemaure.
 — Celle-là est vraie, dit le chevalier. La légende s'y trouve, ajouta-t-il en approchant le cachet de la lampe placée sur la table. »
 Le geôlier regarda le chevalier avec un clignement d'yeux :
 « Monsieur, dit-il, hâtez-vous de prendre connaissance de cette lettre, j'ai ordre d'emmener madame de Rochemaure. »
 Le cœur d'Armande battait à outrance.
 Le chevalier ouvrit la lettre et lut :
 « Vous avez été victime d'une intrigue abominable. Heureusement, nous sommes là... et nous avons besoin de vous, autant que vous pouvez avoir besoin de nous. Renvoyez votre femme... qu'elle retourne chez elle, et fasse ses préparatifs de départ... Brûlez cette lettre... et ne craignez rien... »
 Le chevalier tendit la lettre à sa femme.
 Armande la lut et ses yeux brillèrent.
 « Va, dit le chevalier, il faut obéir. »
 Armande se leva :
 « Oh ! dit-elle, je crois en eux... »
 Elle jeta ses deux bras au cou du chevalier, lui donna un ardent baiser et sortit.
 Le geôlier referma la porte sur elle, et le chevalier demeura seul.
 Alors il relut une fois encore le billet mystérieux, puis il l'approcha de la lampe et le brûla, pour obéir à la recommandation qui lui était faite.
 Il était tard. Dix heures du soir venaient de sonner.
 Le chevalier se prit à rêver :
 « Je dois être fusillé demain, se dit-il ; car le duc de Bourbon ne cédera point devant ma propre obstination. Et la nuit s'avance... les masques rouges attendront-ils toujours le dernier moment ? Il est peu probable que ma fuite s'opère par les mêmes procédés que celle du faux chevalier de Blénure. Par où sortirais-je ? »
 Et il attendit encore et entendit sonner successivement onze heures et minuit. Mais il était plein de foi en ces hommes qui l'avaient arraché de l'échafaud, et il n'éprouva point un seul sentiment d'inquiétude.
 Cependant la nuit s'écoulait peu à peu ; les heures succédaient aux heures, et nul ne venait. Enfin, un premier rayon de l'aube effleura la lucarne du souterrain. Le jour approchait.
 Cette fois, le chevalier se demanda si le complot que les masques rouges avaient dû ourdir pour le sauver n'avait point été découvert.
 Mais, presque aussitôt, les pas du geôlier se firent entendre dans le corridor.
 Le geôlier était le beau-frère de Kauffmann, nous l'avons déjà dit, et comme son beau-frère, l'ex-sous-officier voleur, il n'était pas incorruptible.
 Cet homme était vêtu d'une longue redingote dont le haut collet lui cachait tout le bas du visage ; il avait, en outre, une casquette à oreillettes qui lui descendait sur les yeux.
 « Monsieur, dit-il, en fermant la porte derrière lui, et en posant sur la table une cruche d'eau et un panier renfermant quelques aliments, j'ai reçu trois mille florins pour favoriser votre évasion.
 — Ah ! dit le chevalier.
 — Mais si vous n'y mettez quelque complaisance, je perdrai mon emploi, et peut-être même serai-je emprisonné moi-même.

— Et comment puis-je prévenir cette catastrophe? demanda le chevalier.

— Voici : Vous allez me jeter à terre, me garrotter avec cette corde que je vous apporte, et me bâillonner avec votre mouchoir.

— Fort bien.

— Ce sera fait en un clin d'œil, comme bien vous pensez, puis-que je n'opposerai aucune résistance.

— Après?

— Vous prendrez ensuite mes habits, ma casquette et mon trousseau de clefs, et vous sortirez en refermant la porte de la cellule. Il y a trois sentinelles d'ici à la porte de la prison.

La première est dans le corridor; la seconde au repos du premier étage.

La troisième a sa guérite à côté de ma loge.

— Ensuite?

— Celle-là, dit le geôlier, vous jettera un manteau sur les épaules et vous cachera dans sa guérite.

— Et puis?

— Ah! dame, dit le geôlier, après, ça ne me regarde plus. Vous vous arrangerez avec elle. Tout ce que je puis vous dire, c'est que dans un quart d'heure on viendra relever les sentinelles, et qu'elles rentreront dans leur caserne.

Le geôlier se débâilla lestement, et se laissa garrotter et bâillonner.

Après quoi le chevalier endossa ses habits, prit son trousseau de clefs et sortit.

La première sentinelle devant laquelle il passa sommeillait et ne fit pas attention à lui.

La seconde était placée dans un endroit obscur, et le chevalier doubla le pas.

Au bas de l'escalier, il trouva la troisième qui se promenait de long en large.

— Mon cher chevalier, dit-elle, tu es superbe de vérité, dans ce nouvel accoutrement.

Au son de cette voix, le chevalier tressaillit.

— Toi, baron? dit-il.

— Moi, répondit la sentinelle. Tu ne t'attendais guère à trouver ici ton ancien marchef?

— En effet... mais...

— Chut! je t'expliquerai tout cela plus tard... prends mon manteau... bien... et puis mon mousquet, et donne-moi ta redingote et ta casquette... à portée!

— Mais...

— Mets-toi dans ma guérite, et attends... dans dix minutes on viendra te relever et tu sortiras avec les douze hommes de garde. Une fois dans la rue, tu l'esquiveras et tu descendras au bord du Rhin par une ruelle que tu trouveras au bout des murs de la prison.

A son tour, la sentinelle, en parlant ainsi, venait de se déguiser en geôlier.

— Où vas-tu? demanda le chevalier.

— Dans ma loge, puisque me voilà geôlier. Au revoir...

Et l'ex-sentinelle entra dans la loge destinée au portier-consigne de la prison.

L'évasion du chevalier s'opéra de point en point comme elle avait été prévue et préparée.

On releva les sentinelles au petit jour; il sortit avec elles, tourna les talons dans la rue et descendit tranquillement vers le Rhin.

Le marchef, dépoillé de son costume de geôlier et enveloppé dans un grand manteau, l'attendait dans une barque.

Si on se reporte aux premières scènes de ce récit, on se souviendra inévitablement du marchef, c'est-à-dire de ce gentilhomme au type méridional, qui avait fait partie de cette gendarmerie mystérieuse qui devait enlever Louis XVI au Temple, dans la matinée du 21 janvier.

C'était lui qui, on s'en souvient, avait aidé Rochemaure à sortir du cabaret du Corbeau riant, et avait contribué puissamment à sauver mademoiselle Claire d'Azay; lui enfin qui était un des membres les plus actifs de l'association introuvable, comme disait le Marseillais des Masques rouges.

La barque était petite et légère; le marchef donna un aviron à Rochemaure et prit l'autre.

— Maintenant, dit-il, causons...

Le chevalier était encore stupéfait et abasourdi de tout ce qui venait de se passer.

— Mon cher, dit le marchef tandis qu'ils se dirigeaient vers la

maison de Rochemaure, je dois te dire tout d'abord que je n'ai pas fait le voyage de Coblenz exprès pour toi.

— Mais, d'abord, d'où viens-tu, baron?

— De Paris, parbleu! Ne suis-je pas vice-président des Masques rouges.

— Sans doute. Mais...

— Aux termes de nos statuts, nous ne saurons que de la guillotine, et comme tu devais être fusillé, ton affaire, après tout, ne nous regardant pas; mais je suis ton ami, moi, et comme je me trouvais ici...

— Mais pourquoi es-tu venu?

— J'ai suivi le Marseillais à la trace.

— Le Marseillais? fit Rochemaure en tressaillant.

— Mon cher, dit le marchef, il y a aujourd'hui une lutte à mort engagée entre nous et Robespierre, dont le Marseillais est l'âme damnée. Il est très-fort, cet homme, il l'a roulé comme un enfant.

— Moi!

— Sans doute. Te souviens-tu du chevalier de Blénure, de cet homme que tu as sauvé, avec l'aide de ta femme, à la seule fin de plaire à Danton?

— J'ai fait mon devoir, dit le chevalier.

— Tu es un niais. Danton ne connaissait pas et n'a jamais vu le capitaine Petit-Jean, c'est-à-dire le faux chevalier de Blénure.

— Que dis-tu?

— C'est le Marseillais qui t'a joué ce joli tour. C'est par ses conseils que cet imbécile de capitaine, qui a rempli son rôle de bonne foi et en conscience, a demandé à l'Assemblée nationale ton rappel et celui de ta femme...

— Mais, s'écria le chevalier, quel est donc le but tortueux de cet homme, qui, d'abord, a voulu nous envoyer à l'échafaud?

— Il veut avoir ta femme à Paris.

— Ah!

— Pour perdre Danton. Comprends-tu?

— Oui.

— Nous aussi, nous voulons l'avoir à Paris.

Le chevalier tressaillit.

— Pour sauver Danton et perdre Robespierre, ajouta le marchef, et renverser enfin cet échafaud révolutionnaire à la ruine duquel nous travaillons sans relâche.

Et comme le chevalier était pensif, le marchef reprit :

— L'armée de Condé sera licenciée avant six mois. L'orgueil et l'ineptie des princes achèteront ce que le canon de Dumouriez n'aura pu faire. La place des vrais royalistes, de ceux qui veulent le rétablissement de la vraie monarchie, n'est point ici, mais à Paris, au seuil du péril, sur la brèche toujours fumante...

— C'est vrai, dit le chevalier.

Et puis, se frappant sur le front :

— Mais c'est donc le Marseillais qui a écrit hier soir à ma femme?

— Oui, en imitant grossièrement le sceau des Masques rouges. C'est lui qui a pareillement écrit à Danton pour l'éloigner de nous.

Et le marchef raconta au chevalier ce que nous savons déjà touchant ce billet signé : *les Masques rouges*, et dans lequel on offrait à Danton, de la part du roi Louis XVIII, les sceaux de grand chancelier.

— Je hais Robespierre, ajouta le marchef, mais je hais plus encore le Marseillais.

— Le misérable!

— Sais-tu que je le connais depuis mon enfance?

— Ah!

— Sais-tu qu'il est né sous mon toit?...

Le chevalier regarda le marchef avec étonnement.

— Sais-tu, achève tout bas le marchef, que cet homme est un assassin et un incendiaire, qu'il a tué son père et déshonoré sa mère. Sais-tu...

Il s'arrêta hésitant, la sueur au front.

— Achève donc, lui dit le chevalier, ne suis-je donc pas ton ami, comme tu es le mien?

— Eh bien, dit avec effort le marchef, dont le visage s'empourpra du rouge de la honte, cet homme que je hais, ce voleur, cet assassin, ce parricide, cet homme qui se cache sous le nom d'Olivier Brun... c'est... mon frère!...

Le chevalier jeta un cri d'épouvante.

— Tais-toi, dit le marchef, mais j'ai juré sur la tombe de notre père qu'il mourrait sur l'échafaud.

En ce moment, la barque arrivait sous les murs du jardin de la petite maison.

Le chevalier et son ami traversèrent le jardin, désert à cette heure matinale...

Une lampe brûlait au premier étage. Madame de Rochemaure, le baron d'Azay et ses fils virent entrer le chevalier et restèrent muets, silencieux, comme des spectres...

— Que signifie cela? s'écria le chevalier épouvanté... Est-ce donc ainsi que vous me recevez?...

— Claire a disparu, murmura madame de Rochemaure.

— Ma fille est déshonorée! exclama le baron avec un sanglot déchirant.

Les deux jeunes gens serraient avec fureur la garde de leur épée.

Une femme pleurait, agenouillée dans un coin.

Le chevalier reconnut Farandole.

« Claire disparue!... déshonorée... balbutia-t-il affolé... ne suis-je donc sorti de mon cachot que pour voir la foudre tomber sur nous tous? »

Le marquis alla droit à Farandole :

« Madame, dit-il, j'ai à présent le mot de cette énigme terrible que je cherchais vainement à déchiffrer. Vous avez servi à l'enlèvement de mademoiselle Claire. »

Farandole se courba frémissante.

« C'est le Marseillais qui l'a enlevée... »

— Oui. »

Un éclair passa dans les yeux du marquis :

« Allons! dit-il, debout, chevalier; debout, messieurs; venez, madame... c'est à Paris qu'il faut aller!... »

XXVIII

Franchissons maintenant un laps de temps de quatre mois, et reportons-nous en mars 1794, à Paris.

C'était par une de ces journées presque printanières qu'ignorent encore les champs et dont Paris semble avoir gardé le secret pour lui seul.

Il ne faisait pas encore chaud, le fond de l'air était vif, mais le soleil resplendissait au ciel sans nuages, et faisait miroiter l'ardoise des toits.

Dans l'horrible quartier Saint-Marcel, derrière le Panthéon, à l'angle de la rue du *Puits qui parle*, rue déserte, rue sinistre comme la légende d'où lui vient son nom, s'élevait une maison haute de six étages, aux murs noirs, au toit moussu, aux croisées lézardées et sans persiennes, la plupart garnies de carreaux de papier huilé en guise de vitres.

Au rez-de-chaussée, une fruitière en vieux légumes étalait à sa devanture cet ignoble assemblage de viandes cuites et mélangées que le peuple de Paris appelle des *arlequins*; à côté, un charbonnier occupait un bouge. Deux chiffonniers se partageaient le premier étage. Une blanchisseuse occupait le second. Les étages supérieurs possédaient des hôtes sans nom, sans profession connue et avérée, la plupart convertis de baillois sordides, et ne sortant qu'à la nuit, comme les hiboux.

On se sentait froid au cœur en passant devant cette maison.

On avait le frisson si, d'aventure, on rencontrait sur le seuil une femme marchant avec des béquilles, tant cette créature était hideuse à voir.

Petite, grêlée, l'œil terne, la bouche de travers, couverte de nippes fripées, cette femme était la terreur de ce quartier, où cependant s'entassaient les misères les plus horribles, et se cachaient les bandits les plus hardis.

Qu'était-ce que cette femme?

Elle logeait au cinquième, où elle occupait deux mansardes.

On ne lui connaissait aucune profession. Cependant elle descendait chaque matin chez la fruitière, achetait des légumes et un arlequin, les payait en rouges liards, et se faisait ensuite servir un poisson de cette abominable eau-de-vie de grain que le Parisien appelle du *tord-boyaux*. À trois heures précises, elle sortait, appuyée sur ses deux béquilles, et disait : « Je vais voir si Bentus est toujours digne de la confiance du peuple. »

Les hôtes de la maison ressemblaient à sa vue une mystérieuse épouvante. Pourquoi? Nul n'aurait pu le dire. On aurait été embarrassé de lui attribuer quelque métier. Néanmoins, de vagues rumeurs circulaient de cabaret en cabaret. On prétendait qu'elle séquestrait chez elle une jeune fille.

Quelques voisins affirmaient avoir souvent entendu des cris de douleur dans la mansarde qu'elle occupait.

D'autres juraient avoir vu une ou deux fois la jeune fille elle-même montrer son visage pâle et ses cheveux blonds à la fenêtre. Le peuple fait ordinairement bonne et prompt justice de ces crimes-là.

Le logis soupçonné d'avoir été converti en prison est envahi par la foule; l'être séquestré est délivré...

Eh bien, personne jusqu'alors n'avait osé donner le signal.

Au seul nom de la femme aux béquilles, les plus courageux tremblaient.

C'est qu'un autre bruit avait couru : cette femme, avait-on dit encore, était de la police.

Depuis environ cinq mois qu'elle habitait le quartier, bien des gens avaient été arrêtés comme suspects, jugés, condamnés et exécutés.

Et certes, ce n'étaient point des aristocrates ni des bourgeois cossus, mais de pauvres gens.

On citait un marchand de vins qui avait un soir jeté hors de chez lui la femme aux béquilles, laquelle était ivre morte.

Le lendemain il avait été arrêté. On l'avait guillotiné le jour suivant...

Un autre jour, on avait arrêté une vieille femme, revendeuse aux habits de son état, qui avait dit tout haut que la boiteuse avait une figure d'assassin. La pauvre marchande avait payé de sa tête cette opinion trop franchement émise.

Donc, personne n'osait se plaindre tout haut, et chacun avait peur.

Quelquefois, le soir, un homme vêtu d'une carmagnole et coiffé d'un bonnet rouge venait rendre visite à l'horrible vieille.

Cet homme, jeune encore, avait une beauté sinistre, quelque chose du loup et de l'oiseau de proie réunis.

Un chiffonnier, qui s'était troué face à face avec lui sous le lampion de la fruitière, avait dit le lendemain :

« Méfions-nous! l'homme qui vient chez la boiteuse est un homme de la police... »

Aussi tout le monde tremblait, tout le monde saluait la boiteuse, les uns en s'éloignant d'un pas rapide, les autres jusqu'à terre et avec cette complaisance que donne la peur.

Or, ce jour-là, c'est-à-dire vers le milieu de mars, et par ce temps magnifique dont Paris jouissait, la maison de la rue du Puits qui parle paraissait moins affreuse sous les rayons du soleil.

Les habitants étaient, les uns aux fenêtres, les autres sur le seuil des boutiques.

Le Parisien est friand du premier rayon de soleil.

On causait d'une fenêtre à l'autre; la fruitière, qui ne détestait pas les petits spectacles quotidiens de la place Louis XV, dite de la Révolution, racontait l'exécution d'un marquis, guillotiné la veille en compagnie de deux hommes du peuple, et qui, lié le premier à la planche fatale, avait dit en souriant :

« La république a perdu la tête avant moi; elle avait une occasion de donner au peuple le pas sur l'aristocratie, et elle la laisse échapper! »

Une jeune fille de seize ans trouvait que le fils du bourreau était bon garçon. Un carrier, qui habitait au quatrième et descendait fumer sa pipe chez le charbonnier, racontait qu'il avait l'espoir d'entrer prochainement comme aide bourreau surnuméraire chez le citoyen Sanson.

Cette conversation générale et folâtre fut tout à coup interrompue. Le silence s'établit; chacun se donna une contenance d'emprunt.

La boiteuse venait d'apparaître à l'entrée de la rue, marchant aussi vite que ses béquilles pouvaient le lui permettre. Elle passa majestueuse et souriante comme une reine au milieu de son peuple, répondit aux saluts qui lui étaient adressés de toutes parts, et monta, en se tenant à la corde et mettant une de ses béquilles sous son bras, les degrés de l'escalier sale et tortueux qui desservait la maison.

Elle arriva ainsi jusqu'à la porte de sa mansarde.

Et là, elle s'arrêta un moment avant d'introduire la clef dans la serrure.

La porte paraissait solide et était toute neuve.

À voir la petite clef que la boiteuse tira de sa poche, clef luisante, mignonne et tréflée, on devinait une de ces serrures à système qui défient le crochet et la pince dite *monseigneur*.

Cette serrure et cette porte en chêne massif avaient été posés par les soins de la boiteuse lorsqu'elle avait pris possession de la mansarde.



Le peñon se laisse garrotter et bâillonner. — Page 128.

La clef tourna deux fois, mettant en mouvement deux verrous qui grinçèrent sur leurs anneaux ; puis la porte s'ouvrit.

Un spectacle horrible eût frappé les regards de celui qui eût pénétré dans la mansarde sur les pas de la boiteuse. Sur le sol couvert d'ordures, une jeune fille, demi-nue, était accroupie, l'œil brillant de fièvre. À la vue de la boiteuse, elle se leva avec effroi.

La boiteuse alla droit à la croisée et l'examina.

« Ah ! petite scélérate ! s'écria-t-elle en levant sa béquille, tu as ouvert la fenêtre !

— Pardonnez-moi, balbutia la jeune fille, l'air est empesté ici... J'ai vu le soleil... c'est si bon le soleil... j'ai ouvert l'espace d'une minute... mais je ne me suis pas montrée... je vous le jure !... »

— Je ferai guillotiner ton père et tes frères, je te le promets, fille d'aristocrate !... »

— Madame... madame... balbutia la jeune fille, ayez pitié de moi, enfin... car j'ai bien souffert depuis quatre mois... car vous m'avez bien torturée !... »

— On ne torture jamais assez les canailles d'aristocrates comme toi ! s'écria la boiteuse. Et aussi vrai que je m'appelle la Mayotte et que ton père a tué mon homme dans la cave du Corbeau vivant, je te ferai mourir sous le bâton. »

La jeune fille s'était mise à genoux, les mains jointes, et de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

La Mayotte, car c'était bien elle, s'assit sur l'unique escabeau de la mansarde, et jeta ses béquilles.

« Ah ! vois-tu, petite misérable ! reprit-elle, si le Marseillais ne te protégeait pas toujours un peu... »

À ce nom, la jeune fille eut un geste d'horreur.

« Si le Marseillais n'avait pas des idées à lui, continua la Mayotte,

il y a longtemps que j'aurais cassé mes deux béquilles sur ton dos, inéchante aristocrate, et je t'aurais laissée mourir de faim ici. »

Claire d'Azay — on a deviné que c'était elle — pleurait à chaudes armes.

La pauvre enfant était devenue un spectre ; ses yeux étaient caves, elle était d'une maigreur de squelette, et on devinait à la voir que Dieu faisait un miracle en conservant un souffle de vie à ce corps chétif.

Par suite de quelles affreuses péripéties Claire d'Azay était-elle tombée au pouvoir de l'infâme Mayotte ?

C'est ce que nous allons expliquer en peu de mots en nous reportant au moment de son enlèvement.

Le Marseillais, on s'en souvient, avait poussé la barque au large d'un coup d'aviron.

Claire avait jeté un cri.

Soudain le masque rouge était tombé, et la jeune fille épouvantée avait reconnu le Marseillais.

« Vous ! vous ! s'était-elle exclamée avec terreur.

— Moi, chère enfant, répondit le Marseillais, moi qui vous aime... »

Elle eut un geste d'horreur et redoubla ses cris. Mais le Marseillais se jeta sur elle et lui appliqua un mouchoir sur la bouche. En même temps, le fanal placé à la proue de la barque s'éteignit.

Claire se sentit perdue et s'évanouit.

Quand elle revint à elle, les premiers rayons de l'aube glissaient sur le Rhin, et la barque descendait vers Dusseldorf avec une rapidité sans égale.

Claire regarda son ravisseur, se souvint et tomba à genoux.

« Ah ! dit-elle, on m'a dit que vous étiez plus cruel que les bêtes



« Ma belle enfant, dit le Marseillais, j'espère que vous allez être sage. — Page 129. »

sautes ; si vous ne devez pas me rendre à la liberté, au moins me ferez-vous la grâce de me tuer ? »

Le Marseillais se prit à rire.

« Ma belle enfant, dit-il, vous êtes une petite folle, et vous vous figurez que je suis un croquemitaine. Erreur ! Je suis tout ce qu'il y a de plus humain et de meilleur garçon au monde. »

Il avait pris une voix douce et en parlant ainsi, et la jeune fille le regarda avec étonnement.

« D'abord, reprit-il, croyez que je n'en veux ni à votre vie ni à votre honneur. J'avais besoin de vous, je vous ai enlevée... »

— O mon Dieu ! murmura Claire en joignant les mains, et Rochemaure qu'on va peut-être fusiller dans quelques heures... »

— Rassurez-vous, dit le Marseillais à tout hasard, il est sauvé !

— Sauvé !

— Oui, il est en fuite depuis hier. »

Elle le regarda d'un air de doute.

Mais il posa la main sur son cœur, et, comme un parjure ne lui coûtait guère :

« Je vous le jure ! » dit-il.

Elle le crut, et levant sur lui ses yeux noyés de larmes :

« Mais que voulez-vous donc faire de moi ? demanda-t-elle. »

— Vous emmener à Paris, d'abord. »

Elle frissonna.

« A Paris... balbutia-t-elle, à la guillotine, voulez-vous dire ? »

— Non. Je veux que vous viviez... je veux que vous soyez heureuse... »

Sa voix paraissait émue. Claire le regarda encore, et cette fois avec autant d'étonnement que de terreur.

« Je vous aime ! » reprit-il.

Elle se reprit à trembler, comme si l'amour de cet homme eût été mortel.

« Je vous aime depuis le jour où, continua-t-il, je vous vis dans l'auberge du Corbeau vivant... Je vous aime, et je veux vous épouser. »

— Jamais ! jamais !!! dit Claire éperdue.

— Bah ! reprit-il avec cynisme, j'ai mis ça dans ma tête... on verra ! »

La jeune fille, consternée, regardait couler l'eau du fleuve et courir des deux côtés les rives, qui s'effaçaient peu à peu dans la vague de l'horizon.

Un moment, elle songea à se précipiter dans le Rhin, préférant la mort à la honte qu'elle éprouvait d'entendre un pareil monstre lui parler d'amour. Mais le Marseillais devina sans doute sa pensée, car il s'assit auprès d'elle, prêt à l'enlacer de ses deux bras au moindre mouvement qu'elle ferait.

« Ne cherchez pas à m'échapper, dit-il, c'est inutile. Vous êtes en mon pouvoir, et le diable lui-même n'y pourrait rien ! »

Claire pleurait et tordait ses mains de désespoir.

Tout à coup une maison isolée apparut sur la rive gauche.

Le Marseillais étendit la main.

« C'est là que nous allons, » dit-il.

Et il donna un ordre au batelier, qui mit le cap sur la maison.

On ne voyait ni ville ni village dans le lointain... rien que cette maison d'apparence lugubre, que Claire ne put contempler sans effroi.

Un homme était sur la berge, et paraissait attendre la barque.

Le Marseillais l'aperçut.

« Allons ! se dit-il, l'Endormi est un homme sur lequel on peut compter. »

XXIX

Le Marseillais ne s'était point trompé.
L'homme qui se trouvait debout sur la berge, au seuil de la maison, était bien le bras droit, le lieutenant du chef de la police.
— C'était l'Endormi.
L'Endormi avait rendez-vous à cette maison avec son chef.
Il s'y trouvait depuis deux jours et attendait patiemment, nuit et jour, car le Marseillais, en le quittant, n'avait pu lui fixer au juste l'heure où ils se retrouveraient.
La barque toucha la berge.
« Ma belle enfant, dit le Marseillais, j'espère que vous allez être sage... »
— O monsieur ! monsieur ! supplia-t-elle une dernière fois, ayez pitié de moi ; ramenez-moi à Coblenz, et j'oublierai le mal que vous nous avez fait, et je prierai Dieu pour vous. »
Le Marseillais lui prit le bras :
« Ma petite, dit-il, je suis persuadé que vous ne craignez pas la mort, et la menace de vous tuer, si vous essayez de m'échapper, pourrait ne point vous intimider ; mais songez bien à ceci : Votre père et vos frères viendront vous chercher à Paris, et leur vie sera entre mes mains... »
Cette menace terrible anéantit Claire d'Azay.
Elle courba la tête et se laissa entraîner hors de la barque sans résistance.
L'Endormi s'était approché de son chef.
Les gens de police, tout comme les voleurs, parlent entre eux un langage incompréhensible pour tout le monde.
Le Marseillais et son agent échangèrent un signe d'intelligence, et tout aussitôt l'Endormi se servit du langage de convention, que nous traduirons en langage vulgaire.
« L'auberge est à nous, dit-il.
— Ah !
— L'aubergiste est un brave homme d'Allemand qui est sourd et aveugle quand on le paye bien. Il est veuf et n'a qu'une servante qui m'adore depuis hier.
— Très-bien.
— Nous passerons la journée ici. Ce soir nous aurons des chevaux, et, en une nuit, nous aurons repassé les lignes françaises.
— J'aimerais assez passer la nuit ici.
— Ah !
Le Marseillais laissa tomber un regard effrayant de cynisme sur mademoiselle d'Azay.
Un sourire énigmatique vint aux lèvres de l'Endormi.
« Patron, dit-il, je crois que ce n'est pas possible.
— Pourquoi ?
— Et je crois, en outre, que vous faites fausse route.
— Comment cela ?
— Mettons la petite à l'ombre et puis nous causerons... »
La maison devant laquelle la barque venait de s'arrêter était l'auberge dont parlait l'Endormi.
Le Marseillais y fit entrer Claire.
La menace terrible qu'il lui avait faite avait plongé la jeune fille dans une sorte d'inertie hébétée. Elle se laissa conduire sans résistance dans une chambre de l'auberge, où le Marseillais l'enferma en lui disant :
« Chère belle, je vais vous faire servir à déjeuner tout à l'heure. »
Puis il rejoignit l'Endormi.
Celui-ci avait toujours son petit air guilleret et gaillard :
« Oui, mon patron, dit-il en entraînant le Marseillais hors de la maison, je crois que vous faites fausse route.
— Comment cela ?
— Elle vous plaît, la petite ?...
— J'en suis fou.
— Vraiment ?
— Et je veux l'épouser...
— Ce n'est pas bête, ça...
— Elle a un château, des prés, des bois... je ferai guillotiner le père et les frères... Ce sera un beau parti, hein ?
— Oui.
— Mais vois-tu, moi, je n'ai pas de préjugés, et comme le mariage demande des formalités...
— Pardon, interrompit l'Endormi, un mot, s'il vous plaît.
— Parle.
— Avez-vous consulté le patron ?

— Quel patron ?...
— Le citoyen Robespierre, donc.
— Touchant mon mariage ?
— Oui.
— Ma foi, non ! dit le Marseillais.
— Vous avez eu tort.
— Plait-il ?
— Ah dame ! fit l'Endormi en se grattant l'oreille, il faut être juste, le patron n'est pas scrupuleux pour faire tomber des têtes, mais il est à cheval sur la morale. »
Le Marseillais tressaillit.
« Que voulez-vous ? reprit l'Endormi, il y a des gens comme ça... »
— Mais, que veux-tu dire ? explique-toi...
— Vous croyez que le patron s'est borné à vous laisser carte blanche ?
— Dame !
— Et qu'il ne sait pas le premier mot du petit plan que vous venez d'exécuter ?
— Comment le saurait-il ?
— Il sait tout, et s'attend à ce que vous enlèverez mademoiselle d'Azay.
— Par qui le sait-il ?
— Par moi, dit froidement l'Endormi.
— Tu m'as donc trahi, misérable ?
— Moi, pas le moins du monde. Seulement, quand vous avez été parti, le patron m'a fait venir ; et dame ! il a des façons de vous regarder, qu'il vous tire un aveu du fond de l'âme. Moi, j'ai parlé...
— Ah !
— Le patron a paru satisfait. »
Le visage rembruni du Marseillais se rasséréna.
L'Endormi poursuivit :
« Il a même dit : « C'est un homme précieux, le Marseillais, j'en ferai quelque chose. »
— Ah ! il a dit cela ?
— Oui, mais il a ajouté : Je veux néanmoins qu'il respecte cette jeune fille...
— Tu crois qu'il a dit ça ? fit le Marseillais en fronçant le sourcil.
— Il l'a même écrit...
— Lui ? »
L'Endormi tira de sa poche un papier qu'il mit sous les yeux du Marseillais.
Celui-ci lut :
« Si le Marseillais transgresse mes ordres, il peut se considérer comme démis de ses fonctions, et remplacé par l'agent l'Endormi, que je charge de faire respecter ma volonté. »
Le Marseillais eut un cri de rage.
« Ah dame ! murmura l'Endormi, je conçois que c'est dur... »
— Drôle ! fit le Marseillais avec hauteur, je suis tenté de te planter mon couteau dans le ventre.
— Vous auriez tort...
— Mais, non, car je me débarrasserais de toi.
— Bah ! suivant votre recommandation, j'ai amené deux hommes ici.
— Ces hommes m'obéissent.
— Ils m'obéiront bien mieux à moi ; puisque vous transgresseriez les ordres de Robespierre, je deviendrais leur chef. »
Le Marseillais se mordit les lèvres.
« Et puis, acheva l'Endormi, vous savez que je suis d'une jolie force, et que j'ai étouffé un jour dans mes bras un garçon boucher. Allez donc vous risquer à jouer du couteau avec moi. »
Olivier Brun, dit le Marseillais, eut une exclamation de colère, mais il courba la tête en signe de soumission.
Et ce fut ainsi que mademoiselle Claire d'Azay arriva, huit jours après, à Paris, sans avoir été en butte aux odieuses poursuites du Marseillais.
L'Endormi avait fait scrupuleusement son devoir...
Claire d'Azay était prisonnière, mais son honneur était sauf.
Or, le jour même de son arrivée, le Marseillais se rendit chez Robespierre.
Le préconsul, averti du retour de son agent et de l'enlèvement de mademoiselle Claire d'Azay, l'attendait avec une certaine impatience.

Depuis le matin, Robespierre était nerveux, agité, et se promenait chez lui d'un pas inégal et brusque.

« Ah ! te voilà ! dit-il, en voyant entrer le Marseillais.

— Oui, citoyen, et j'espère que vous serez content de moi.

— Cela dépend... oui, si madame de Rochemaure arrive sur-le-champ à Paris ; mais si elle tarde... »

Le Marseillais regarda curieusement Robespierre, et s'aperçut qu'il était de fort méchante humeur.

Le proconsul lui montra du doigt sa table chargée de papiers, et sur sa table, le dernier numéro du journal de Prudhomme :

« Lis, » dit-il.

Le Marseillais prit le journal et trouva cette phrase au compte rendu de la dernière séance de la Convention :

« Le citoyen Danton a demandé un congé de deux mois pour cause de santé. Il a annoncé l'intention où il était d'aller passer ce laps de temps dans son pays natal, à Arcis-sur-Aube. »

« Oh ! oh ! dit le Marseillais, voilà qui me dérange un peu dans mes combinaisons.

— Vous verrez, » murmura Robespierre...

Puis il ajouta brusquement :

« Ainsi, tu as enlevé mademoiselle d'Azay ?

— C'était convenu entre nous.

— C'est vrai. Mais tu m'as obéi ?...

— Oui, dit le Marseillais en baissant la tête.

— Que comptes-tu en faire ?

— Je veux l'épouser. »

Robespierre eut un geste de dégoût.

« Et, à moins que vous ne lassiez de l'opposition, dit le Marseillais avec cynisme, cela se fera. »

Robespierre, qui, jusque-là, s'était promené de long en large, s'arrêta brusquement :

« Écoute, dit-il, faisons un marché.

— J'attends.

— Tu comprends que me mêler du mariage d'un misérable tel que toi avec une jeune fille pure et belle, me répugne. »

Le Marseillais fit la grimace.

« Mais, comme si tu mènes à bonne fin notre petite affaire, je te devrai une récompense... eh bien !...

— Vous me mariez ?...

— Non pas, mais je te laisserai libre de faire ce que tu voudras.

— C'est bon. Je me charge du reste.

— Seulement, dit Robespierre, retiens bien ceci encore...

— J'écoute.

— Tant que mademoiselle d'Azay ne sera pas ta femme, je t'ordonne de la respecter.

— Soit, mais vous me laissez libre d'employer tels moyens qui me plairont pour qu'elle m'accorde sa main ?

— Oui.

— C'est bien, je me tuerai d'affaire. »

Et le Marseillais, le soir même, confia mademoiselle d'Azay à la Mayotte.

Tout un plan ténébreux avait germé dans l'esprit fécond du misérable.

Il savait bien qu'il faisait horreur à Claire, et que ce ne serait que par la terreur et les tortures qu'il arriverait à la réalisation de ses projets.

Ce congé inattendu qu'avait demandé Danton, suivi de près de son départ pour Arcis-sur-Aube, en entravant provisoirement les combinaisons de Robespierre, vint également modifier les plans du Marseillais.

Comme on devait s'y attendre, le chevalier de Rochemaure et sa femme étaient venus à Paris et y cherchaient Claire d'Azay.

Il fallait donc la soustraire aux recherches, afin de les forcer à rester à Paris ; et, en même temps, pour qu'ils y prolongeassent leur séjour jusqu'au retour de Danton, il fallait qu'ils eussent la certitude que Claire n'avait point quitté la capitale.

Un matin, le Marseillais vint voir la Mayotte ; il la trouva torturant sa victime.

« Va-t-en, vilaine hoiteuse, lui dit-il, je veux causer avec mademoiselle. »

La Mayotte passa dans la seconde pièce du logis ; puis elle colla son oreille au trou de la serrure.

Claire demeura seule et tremblante en présence de son persécuteur.

« Votre père est à Paris, » dit-il,

Claire jeta un cri de joie.

« Je sais où.... et je puis le faire arrêter, ajouta le Marseillais. »

Un cri de joie qu'elle avait pensé succéder à un cri de frayeur, et Claire joignit les mains avec désespoir.

« Cependant, je ne le ferai pas, si vous m'obéissez... »

Son visage, épouvanté, ne s'éclaircit point. Elle devint d'une pâleur mortelle et crut que cet homme allait encore lui parler de son amour odieux.

« Rassurez-vous, dit le Marseillais, l'heure où vous serez ma femme n'est point encore venue.

— Que voulez-vous donc de moi ? demanda-t-elle en tremblant.

— Je veux que vous écriviez à votre père tous les deux jours une lettre que je lui ferai tenir, et que je vous dicterai ; et je vous promets que tant que vous ferez cela, sa vie et sa liberté seront respectées. »

Le Marseillais avait, en effet, dicté à Claire d'Azay les lignes suivantes :

« Mon père,

« Je suis prisonnière... et il m'est interdit de vous faire savoir en quel lieu se trouve ma prison.

« Tout ce que je puis vous dire, c'est que je vis et que je suis toujours digne de votre amour et de vos caresses. »

Le Marseillais tint sa promesse. Le baron et ses fils, qui avaient suivi madame de Rochemaure et le chevalier, et n'étaient malheureusement arrivés qu'après le départ de Danton, ne furent point arrêtés, bien que la police n'eût pas perdu un seul instant leurs traces. Trois mois s'écoulèrent.

Pendant ces trois mois, le chevalier, M. d'Azay et ses fils souffrirent inutilement Paris pour retrouver Claire, dont ils avaient des nouvelles tous les deux jours.

Pendant ces trois mois, les Masques Rouges eux-mêmes s'épuisèrent en vains efforts. La jeune fille était introuvable, et le Marseillais déjouait tous les plans de ses adversaires.

Claire était torturée chaque jour par la Mayotte, et le Marseillais espérait triompher de son dédain ; mais il lui fallait pour cela avoir accompli sa besogne, et Robespierre, par les soins de l'Édormi, veillait sur la jeune fille.

Reportons-nous maintenant à ce jour lumineux et tiède, tout inondé des premiers rayons du soleil de mars, et retournons à la mansarde où nous avons vu la Mayotte pénétrer et s'apercevoir que Claire avait, en son absence, entr'ouvert la fenêtre.

XXX

La Mayotte entraînait facilement en fureur. D'abord, elle n'aimait pas les aristocrates ; elle avait ça dans le sang, comme elle disait.

Ensuite, elle haïssait tout ce qui était beau, de cette haine que les ténèbres doivent avoir pour la lumière.

Enfin, elle voyait dans Claire d'Azay la fille et la sœur de ces deux hommes qui avaient tué Nicolas Gourju. Non pas qu'elle eût jamais eu de l'affection pour son ancien maître et amant, la Mayotte n'aimait personne ; mais l'habitude l'avait attachée, petit à petit, à ce complice de ses meurtres et de ses cruautés ; et sa mort avait été la dissolution de cette trinité sanguinaire qui avait si longtemps régné dans l'auberge du Corbeau vivant.

Donc, la Mayotte, à qui, du reste, le Marseillais avait laissé liberté entière, torturait Claire d'Azay avec des raffinements inouis de cruauté. Elle lui servait une nourriture infâme, la battait souvent, l'éveillait brusquement pendant la nuit, si la pauvre créature, brisée, finissait par s'endormir.

Nuit et jour, elle vomissait contre elle et contre les aristocrates des torrents d'injures.

Enfin, elle avait inventé pour la pauvre enfant un dernier et suprême supplice.

Chaque jour, l'horrible tricoteuse se rendait à la place de la Révolution.

Elle arrivait bien avant que la charrette des condamnés se fût arrêtée au pied de l'échafaud ; — elle n'en parlait que lorsque la dernière tête était tombée.

Puis elle revenait chez elle en chantant la *Marseillaise*, — et lorsqu'elle s'était enfermée avec sa victime, elle lui racontait minu-

tiensement, dans tous ses détails, le drame sanglant auquel elle venait d'assister. Elle savait le nom des suppliciés; elle mimait leurs derniers gestes, minaudait leurs dernières paroles.

Ce monstre avait des dispositions dramatiques; il racontait avec une effrayante vérité, avec un coloris épouvantable. Quand elle parlait, on voyait le condamné parler, trembler, prier Dieu, — le bourreau retrousser ses manches, — les aides nettoyer le plancher de la machine, après chaque chute du couperet.

Claire se sentait mourir chaque jour, à l'heure de ce sinistre récit; c'était pour elle une torture qui effaçait toutes les autres.

Or, ce jour-là, après avoir vomé son habituel torrent d'injures, la Mayotte jeta ses béquilles, s'assit, radoucît sa voix et dit d'un ton casard :

— Ça, venez, ma mignonne, que nous causions un peu... J'ai promis au citoyen Robespierre de faire de vous une bonne patriote, et je veux tenir ma promesse.

Claire se prit à frissonner.

La Mayotte continua :

« Je ne viens pas de la place de la Révolution, comme bien vous pensez. Il est à peine midi, et le spectacle, là-bas, ne commence qu'à quatre heures; mais une fois n'est pas coutume, on peut bien faire la noce en passant. Je me suis débauchée aujourd'hui... »

Elle eut un rire féroce et regarda Claire.

Claire baissait les yeux.

La Mayotte continua :

« Comme il faisait beau temps, j'ai voulu voir ce qu'on faisait là-haut, à l'ex-barrière de l'ex-Trône, en haut du faubourg Antoine... »

Malgré elle, Claire écoutait.

« Faut le dire, citoyenne ma mignonne, poursuivait la tricotuse, que la république est bonne fille; elle aime Brutus comme son enfant, et elle a bien compris que le pauvre cher homme ne pouvait pas tout faire, le nombre de ces chiens d'aristocrates se multipliant à l'infini. Alors, voici ce qu'elle a fait : elle a créé une *succursale de l'institution*, c'est-à-dire une seconde guillotine. Comme elle est plus jeune, on la nomme *Mademoiselle*; celle de là-bas s'appelle *Madame* ou bien la *Veuve*. Je n'avais jamais vu la petite, je me défiais, quoi ! je me disais : ce doit être une *saignante* qui touche la besogne du bout des doigts, une péronnelle qui *fait sa tête*, au lieu de *faire* celle des autres. »

A cet horrible jeu de mots, le rire odieux de la Mayotte prit des proportions plus larges.

« Eh bien ! figure-toi, citoyenne, que je me trompais, continuait-elle. C'est un amour, un bijou de machine, qui travaille dès le matin, comme chantent les alouettes. A six heures précises, son galant arrive. C'est un jeune homme, l'aide en chef de Brutus; celui-là même qui a donné un croc-en-jambe à Capet, lorsqu'il a voulu parler, malgré le roulement de tambours ordonné par le général Santerre. A six heures un quart, on amène les épouseurs de la demoiselle. Jusqu'à huit heures, elle ne s'arrête pas, la chère belle; elle leur donne à tous un baiser si bien appliqué qu'ils n'en ont jamais demandé un second. »

Claire avait été reprise de ce tremblement convulsif qui s'emparait d'elle chaque jour, lorsque la Mayotte entamait son récit infernal.

« J'ai été ravi, enchantée, disait toujours l'abominable créature. Je ne croyais pas, foi de sans-culotte ! que ce fût si bien que ça... là, vrai... »

— Madame... madame, au nom du ciel, supplia Claire.

— Laisse donc, citoyenne, il faut bien rire un peu en ce monde, puisque la république a aboli l'autre. Tu vas voir... c'est drôle ! On a commencé par un curé, ce matin... une bonne tête, va... il avait les cheveux tout blancs, comme ton aristocrate de père, qui y passera en de ces jours... »

La Mayotte allait continuer sans doute longtemps encore sur ce ton-là, lorsqu'on frappa à la porte.

La Mayotte tressaillit; mais comme on avait frappé deux coups, puis un troisième, et cela d'une certaine façon, elle ne fit aucune difficulté pour aller ouvrir.

Un homme entra.

A la vue de cet homme, le visage bouleversé de mademoiselle d'Azay se rasséréna un peu.

Cet homme venait chaque semaine voir la prisonnière. Il ne l'insultait point comme la Mayotte, il n'avait pas l'audace de l'outrager par des propos d'amour comme le Marseillais. Non, il était triste, poli, il la questionnait avec un certain respect, et la pauvre jeune

fille avait remarqué que la Mayotte se radoucissait un peu quand cet homme était venu.

C'était l'Endormi, l'agent de la contre-police de Robespierre, celui qui était chargé de veiller sur l'honneur de mademoiselle d'Azay.

L'Endormi salua Claire et dit rudement à la Mayotte :

« Je vois que je viens à point. Tu étais encore à tourmenter mademoiselle... »

— Moi ! fit la Mayotte d'un ton hypocrite. Je lui racontais, au contraire, de belles histoires...

— C'est bon !

— La chère enfant, elle s'ennuie un peu.

— Tais-toi !

— Tiens ! comme vous me parlez mal aujourd'hui... Je m'en plaindrai au patron. »

L'Endormi haussa les épaules.

« Ouvre la porte de ta chambre, dit-il, j'ai à te parler... »

— Ah !

— En particulier... »

La Mayotte ouvrit la porte de sa mansarde à elle. Celle-là était propre, presque meublée, et n'inspirait point le dégoût suprême qu'on ressentait en pénétrant dans le taudis qui servait de prison à mademoiselle Claire d'Azay.

L'Endormi y poussa la Mayotte :

« Attends-moi, » dit-il.

Et, refermant la porte, il s'approcha de Claire.

Il avait mis un doigt sur ses lèvres pour recommander le silence à la jeune fille.

« Je suis un ami, » dit-il tout bas.

Claire leva sur lui ses yeux enflammés. Il y avait si longtemps qu'elle n'avait plus d'amis !...

« L'heure de votre délivrance approche, continua-t-il tout bas... votre père est sur vos traces... ce soir, lui et les siens vous enlèveront... Chut ! maintenant... allez où la Mayotte vous conduira... »

Claire écoutait comme écoutent ceux qui sortent d'un long et pénible rêve.

L'Endormi passa dans la seconde pièce et s'y enferma.

La Mayotte l'attendait, le sourcil froncé.

« Savez-vous, dit-elle, que ça ne me convient pas du tout que vous me parliez comme ça devant la petite ? »

— Sais-tu, drôlesse, répondit l'Endormi, que si je voulais la petite l'échapperait... »

— Oh ! pour ça, faudrait voir !...

— Si le patron le veut, tu verras bien...

— Le patron ?

— Oui, le citoyen Robespierre. »

La Mayotte s'inclina avec respect.

« Le citoyen Robespierre, dit-elle, sait très-bien que je suis fidèle... »

— Oui, parce que tu as intérêt à l'être. On te paye bien. »

Elle haussa les épaules.

« Tenez, dit-elle, vous m'amusez, vous... si j'avais voulu, pas plus tard qu'hier... le Marseillais m'aurait donné trois mille livres... »

— Ah ! il te les a proposées ?

— Oui.

— Et cela pourquoi faire ?

— Pour le laisser ici une heure.

— Tout seul ?

— Avec la petite, s'entend.

— Et tu as refusé ?

— Un peu.

— Bien vrai ? fit l'Endormi, qui la regarda attentivement.

— J'avais mes raisons.

— Ah !

— D'abord, voyez-vous, reprit la Mayotte d'un ton facétieux, j'aime à rire, moi. Ça me plaît d'aller voir, tous les jours, les aristocrates éternuer dans le son. Mais s'il fallait faire la promenade pour mon propre compte, ça ne me plairait plus... »

— Ah !

— Et je crois que ce serait le moyen de la faire, que désobéir au patron.

— Ceci est certain.

— Ensuite, j'ai une autre raison... Oh ! c'est la fameuse, celle-là. »

— Peut-on la savoir ?

— Heu ! heu ! »

La Mayotte parut hésiter; puis elle céda sans doute à un irrésistible besoin d'expansion :

« Voici la chose, dit-elle. Le Marseillais m'a dit que le patron lui donnerait carte blanche quelque jour... »

— C'est possible.

— Alors je voudrais pour ce jour-là réunir les parents et amis de la demoiselle, comme qui dirait son père, ses frères...

— Assez, assez ! fit l'Endormi, à qui la Mayotte fit horreur. Tu mériterais d'être hachée menu comme de la chair à saucisses. »

La Mayotte riait d'un gros rire.

« Mais, reprit l'Endormi, tout ça ne me regarde point, je viens t'apporter la réponse du patron, touchant ce que tu m'as chargé de lui demander. »

— Il veut bien ?

— Oui. »

La Mayotte eut un cri de joie et ses yeux véronés brillèrent comme ceux d'une hyène rôdant, la nuit, autour d'un campement d'Arabes nomades.

« Pour quand ? »

— Pour aujourd'hui. »

La Mayotte battit des mains.

« Tu prendras un fiacre jusqu'à l'entrée du pont Tournant. »

— Et si la petite cherche à m'échapper ?

— Nos hommes seront là. On ne vous perdra point de vue un seul instant.

— Adieu... au revoir ! »

Et l'Endormi sortit.

Mais, en repassant auprès de Claire, il se pencha à son oreille :

« Obéissez, dit-il, vous allez être libre ce soir-même. »

Son accent avait le timbre de la conviction, et Claire eut foi en la promesse de cet homme.

Comme trois heures sonnaient, la Mayotte ouvrit une armoire d'où elle tira du linge blanc, une robe et des souliers.

Puis elle étala ces objets devant Claire d'Azay, et lui dit d'un air aimable :

« Ma petite, nous allons sortir, il fait beau temps. »

— Sortir ! dit Claire avec égarement. Sortir !...

— Oui. Voilà huit jours que, voyant revenir le beau temps, j'ai fait demander la permission de te promener... ça te fera du bien... »

Claire regardait son bourreau avec effroi.

« Où voulez-vous donc me conduire ? »

— Habille-toi... tu verras... »

La pauvre enfant tremblait de tous ses membres ; mais elle se souvenait des paroles mystérieuses de l'Endormi, et elle obéit. Elle quitta les haillons qui la couvraient et s'empara avec avidité du linge et des habits que lui donnait la Mayotte.

« Viens, citoyenne, dit alors celle-ci, viens, tu seras contente... »

Et elle lui jeta un manteau sur les épaules et lui en rabattit le capuchon sur les yeux, disant : « Je ne veux pas qu'on te voie dans la rue. »

Mais la précaution était inutile. Il y avait un fiacre à la porte ; un fiacre, rue du Puits-qui-parle ! cela ne s'était jamais vu...

La Mayotte comprit tout de suite que c'était une attention de l'Endormi.

Elle regarda le cocher et reconnut sur-le-champ un homme de police.

« Monte, citoyenne, » dit-elle en ouvrant la portière.

En même temps elle se plaça auprès de Claire, et dit au cocher :

« Place de la Révolution ! »

A ce nom, la jeune fille pâlit.

« Vois-tu, ma petite, dit la Mayotte, je veux joindre pour toi la pratique à la théorie. Je te raconte bien comment fonctionne madame ou mademoiselle ; mais ça ne suffit pas... il faut que tu voies par toi-même... »

Le tremblement convulsif de Claire la reprit plus effrayant et plus terrible qu'il n'avait jamais. La Mayotte ajouta :

« Nous allons voir raccourcir quelques aristocrates... ça te formera... et puis, qui sait ? tu verras peut-être des connaissances... on ne sait pas !... »

Claire étouffa un cri, et le nom de son père vint à ses lèvres...

Le fiacre roula.

Où la conduisait-on ? La menait-on à l'échafaud ? allait-elle mourir, enfin ?

La mort était presque une délivrance pour elle, après les tortures qu'elle subissait chaque jour.

Cette première supposition était donc moins affreuse que celle autre qui lui vint à l'esprit. Elle se dit que peut-être cet homme qui avait paru s'intéresser à elle la trompait comme l'avaient trompée déjà la Mayotte et le Marseillais, — et qu'on ne la conduisait à la place de la Révolution que pour la faire assister au supplice de son père ou de ses frères, — peut-être même de tous les trois réunis. Et quand cette pensée eut germé dans son cerveau, elle y grandit peu à peu, y prit consistance, et devint, pour la pauvre jeune fille comme une effrayante vérité.

A partir de ce moment, aussi, Claire d'Azay fut en proie à cette prostration morale et physique qui s'empare des condamnés à l'heure du supplice, — et le fiacre qui l'entraînait lui parut être la charrette fatale.

La Mayotte, elle, plaisantait agréablement. Elle avait baissé la glace de devant du fiacre et entamé conversation avec le cocher, qui, en ce moment, parcourait les rues solitaires du faubourg Saint-Germain.

« Dis donc, citoyen, tu ne te plaindras pas, hein ? »

— Pourquoi, citoyenne ?

— Parce que je te mène au grand spectacle.

— C'est vrai.

— A la comédie de la nation, ma foi !

— La comédie des aristocrates, répondit le cocher d'un air aimable.

— Et vois comme tu es heureux, reprit la Mayotte, au lieu de payer ta place, comme c'est l'habitude, non-seulement tu y vas gratis, mais encore on te paye.

— Je suis déjà payé, dit le cocher en clignant de l'œil.

— Ça, je m'en doute... »

Et la Mayotte pinça le bras de Claire.

« Ah ça ! ma petite, dit-elle, est-ce que tu vas nous faire cette mine-là longtemps ? C'est pas aimable, sais-tu ? on te mène à la comédie, et tu n'es pas contente !... »

Claire laissa tomber deux grosses larmes le long de ses joues et ne répondit pas.

« Chipie ! va, grogna la Mayotte. Gibier de potence, fille d'aristocrate. Ah ! tu n'aimes pas madame la guillotine, la fille aînée et bien-aimée de la république ? Ah ! tu fais la mijorée quand on te mène voir tomber les têtes des ennemis de la nation ? »

— Madame... par pitié... supplia Claire.

— Ah ! il faut que tu t'y fasses, méchante grêle, reprit la Mayotte ; et ne t'avise pas de fermer les yeux... tu verras tout, tout ! entends-tu ? »

Claire frissonnait et appelait la mort à son aide.

La Mayotte s'adressa de nouveau au cocher.

« Sais-tu combien il y en a aujourd'hui ? »

— Environ douze ou quinze.

— Tu es sûr ?

— On le disait tout à l'heure, dans la rue des Canettes, où nous avons passé.

— Tant mieux ! la petite aura le temps de voir.

— Mon Dieu ! prenez pitié de moi ! » murmurait Claire d'Azay.

Le fiacre arrivait au bout de la rue du Bac et débouchait sur le bord de l'eau.

Là, brusquement, l'isolement du faubourg Saint-Germain cessait ; à la rue déserte succédait le quai encombré ; au silence, le bruit tumultueux de la foule.

Il était quatre heures moins un quart, et les habitués de ce sanglant spectacle, que la Mayotte appelait la comédie de la guillotine, se rendaient à leur poste.

Les tricoteuses chantaient la *Marseillaise*, les enfants grimpaient sur les arbres pour voir si la charrette n'arrivait pas.

Le fiacre s'arrêta.

« Que fais-tu donc, citoyen ? demanda la Mayotte au cocher.

— Je m'arrête.

— Pourquoi ?

— Mais parce que nous ne pourrions aller plus loin.

— Tu crois ?

— La foule est compacte.

— Eh bien, tu seras claquer ton fouet.

— Non pas. On nous prendrait pour des aristocrates.

— Si ça ne fait pas pitié, murmura la Mayotte, qui chercha ses

XXXI

Mademoiselle d'Azay se trouva livrée alors à une épouvante sans

béquilles sous la banquettes du fiacre, qu'on ne puisse aller au spectacle en voiture! C'est pourtant ces gredins de ci-devant qui sont cause de tout cela!

Le cocher cligna de l'œil.

« Je vois des gens de ta connaissance, citoyenne, dit-il.

— Ah!

— Tu vas être en compagnie. Descends...

En effet, au moment où la Mayotte sortait du fiacre, deux hommes en carmagnole s'approchèrent.

Claire ne vit que le premier d'abord, et laissa échapper un soupir de soulagement.

C'était l'homme qui lui avait promis sa liberté, c'est-à-dire l'Endormi.

Il lui offrit la main et lui dit tout bas :

« Venez, mademoiselle, et ne craignez rien. »

Mais à peine hors du fiacre, la pauvre enfant étouffa un cri d'angoisse, et son épouvante la reprit. L'autre homme en carmagnole s'était mis à échanger quelques mots à voix basse avec la Mayotte. Claire reconnut le Marseillais.

Celui-ci vint à elle et lui dit :

« Prenez mon bras ! »

Le Marseillais inspirait à Claire une terreur qui tenait de la fascination. Il l'eût entraînée au fond d'un abîme sans qu'elle essayât de résister.

Elle se laissa donc prendre le bras et le suivit sans résistance.

La Mayotte marchait en avant; l'Endormi suivait.

Dès lors, mademoiselle d'Azay fut en proie à une somnolence épouvantée; ses oreilles bourdonnèrent, son sang afflua vers son cœur, ses tempes se mouillèrent d'une sueur glacée, et tous les bruits, toutes les rumeurs furieuses qui l'environnaient n'arrivèrent jusqu'à elle qu'à l'état de brouhaha confus. Elle ne voyait et n'entendait plus, mais elle marchait.

Le Marseillais, qui la sentait à demi pliée sur son bras, pensa que le moment était favorable pour parler un peu de son amour.

Une déclaration dans l'antichambre de la guillotine, c'était délicat, comme eût dit la Mayotte.

« Ah! ma chère demoiselle, disait-il, vous êtes bien la cause première de tous vos malheurs, croyez-moi. Votre existence est-elle assez triste, assez misérable, en vérité! La Mayotte vous persécute, et moi je ne puis m'y opposer... car, croyez-le bien, c'est le patron, et non pas moi, qui ordonne tout cela... Il a son idée, voyez-vous, le patron; c'est un grand citoyen, et qui voit les choses de loin. Il voudrait fusionner les aristocrates avec le peuple... c'est pour ça qu'il serait heureux si vous deveniez ma femme... »

À ces derniers mots, Claire secoua sa torpeur, et elle essaya d'arracher son bras de celui du Marseillais...

« Jamais! jamais! » répéta-t-elle.

Olivier Brun, dit le Marseillais, était violent à ses heures. Il eut un mouvement de fureur :

« Ah! maudite fille d'aristocrate! dit-il, je t'offre la liberté, la fortune, la vie tranquille dans tes anciennes terres, et tu refuses! et je te fais horreur!... Eh bien, souffre alors, tu n'es pas au bout de tes tortures! et il doubla le pas, disant : — Viens! viens! je te mènerai jusque sous l'échafaud, tu les verras tomber de près les têtes des tiens!... »

Claire poussa un gémissement et retomba dans son atonie.

La Mayotte continuait à ouvrir la marche.

Elle bousculait la foule avec ses béquilles, tempêtant, injuriant, traitant tout le monde d'aristocrate, de ci-devant, d'ennemi du peuple; et la foule s'écartait devant cette furie.

On arriva ainsi jusqu'au pont Tournant.

« Place! disait la Mayotte, rangez-vous, aristocrates! laissez passer les patriotes!... »

Et la foule s'écartait sur le pont, comme elle s'était écartée sur le quai.

« Oh! c'te guenille! » cria une voix moqueuse, au moment où la Mayotte arrivait sur la place.

Elle se retourna, et vit un gamin juché sur le réverbère élevé à l'entrée du pont.

Le gamin lui faisait un pied de nez, et lui cria :

« Hé! la marquise, c'est t'y pas toi qui as demandé le roi de Prusse en mariage? »

La Mayotte le menaça de sa béquille.

« Prends donc garde, citoyenne! répliqua le gamin, tu vas faire tort à ta toilette. Ne déchire pas tes dentelles et veille à tes paniers

— Petit misérable! hurla la Mayotte, je te ferai mourir sous le baton, toi qui insultes les bonnes patriotes.

— On te raccourcira avant ce temps-là, ma pauvre vieille, reprit le gamin, aussi vrai que je me nomme Lolo! Tiens, vois-tu la machine, là-bas?... je vais t'en dire la chanson. »

Et le gamin chanta à tue-tête :

C'est un coup que l'on reçoit
Avant qu'on s'en doute...

« C'est lui, murmura l'Endormi à l'oreille du Marseillais.

— Qui, lui?

— Le gamin que le patron fait chercher partout.

— Tu crois?

— Je vais bien voir. »

Et l'Endormi, levant la tête, apostropha le gamin toujours juché sur son réverbère comme un singe sur la branche d'un cocotier.

« Eh! dis donc, Lolo?

— Qu'est-ce que tu veux, toi?

— Je croyais que tu devais entrer à l'Opéra?

— Ah! oui, répondit le gamin; mais c'est un joli farceur, le citoyen qui m'a donné trente sous... Ce n'est pas le directeur... Ah! mais non... »

La Mayotte continuait son chemin.

« Ne le perds pas de vue, dit le Marseillais à l'Endormi, jusqu'à ce que j'aie rencontré un de nos hommes pour le faire suiver... Avançons! »

La Mayotte jouait de sa béquille, criait, jurait, insultait, et se frayait ainsi un passage.

Le Marseillais entraînait Claire derrière elle, et il la fit entrer ainsi jusque dans le cercle de l'orchestre.

C'était ainsi qu'on appelait plaisamment la demi-lune que les tricoteuses formaient bien avant l'heure autour de l'échafaud.

« Nous voilà chez nous, dit la Mayotte. Ma mignonne, tu peux regarder la chose. »

Claire, à demi morte, leva les yeux sur la guillotine et les baissa vivement.

Le Marseillais la sentit défaillir et crut qu'elle allait tomber morte.

Heureusement l'Endormi, qui s'était glissé derrière elle, murmura un mot :

« Courage! »

Et Claire, une fois encore, se cramponna à ce mot et à la pensée qu'il éveillait en elle, et une fois encore elle espéra...

La foule murmurait soudainement; tout à coup elle éclata, fit entendre des cris et des bruits, et éprouva ce mouvement de flux et de reflux qui signalait toujours l'apparition de la charrette. En effet, la journée venait d'apparaître, et le hideux véhicule s'arrêtait au pied de l'échafaud.

Le bourreau monta le premier sur la plate-forme.

« Bonjour, citoyen! bonjour, mon mignon! » lui cria la Mayotte.

Le bourreau reconnut l'habitude et la salua.

Les tricoteuses battaient des mains.

Mais, à peine entrée de cette petite ovation, la Mayotte éprouva une réception cruelle.

Le cocher l'avait trompée, la république se moquait du peuple, la journée était misérable!... Il n'y avait que trois condamnés dans la charrette, deux hommes et une femme.

« Ah çà! qu'est-ce qu'ils font donc? s'écria la Mayotte indignée, la république n'a donc plus d'ennemis? ou bien le tribunal est en vacances? Si c'est pour cela qu'on nous dérange, fallait nous prévenir!... »

— Tu te plains toujours, dit le Marseillais; regarde donc cette vieille. »

La Mayotte attacha ses yeux véronés sur l'échafaud.

Le bourreau, assis sur le banc, en montant les degrés, soutenait la femme qui allait mourir.

C'était une femme de haute taille, belle encore, malgré ses cheveux blancs, et qui contemplant la foule accourue à son supplice avec une tranquillité dédaigneuse.

« Mais regarde donc, » dit la Mayotte, qui donna un coup de sa béquille sur l'épaule de Claire.

La condamnée d'tournant la tête et ne voulait point écouter les exhortations du prêtre agenouillé.

Le bourreau s'approcha d'elle et lui ôta son fichu.

Elle eut un geste d'indignation; puis, comme si elle s'en fût repentie sur-le-champ, elle leva les yeux au ciel, et dit à l'exécuteur :

« Faites votre devoir, monsieur. »

On la poussa sur la planche ; elle fut liée en un clin d'œil, et la planche courut, en même temps que la lunette se refermait.

Claire détourna les yeux :

« Ah ! chienne d'aristocrate ! hurla la Mayotte, tu ne veux pas voir !... »

Et elle lui donna un nouveau coup de béquille.

Claire poussa un cri de douleur ; — mais ce cri se perdit dans une rumeur immense.

Le bourreau avait lâché la ficelle qui soutenait le couperet.

Le couperet avait jeté un éclair en recontrant un rayon du soleil ; puis il était descendu rapide, et, tout à coup, il s'était arrêté... Il s'était arrêté à un pied de la lunette, à trente pouces du cou de la condamnée ; et la condamnée, saisie d'épouvante, s'était prise à hurler et à secouer ses liens, ébranlant l'échafaud...

C'était la seconde fois que cela arrivait.

La machine s'était détraquée.

Alors Claire d'Azay fut prise d'une curiosité ardente, irrésistible. De nouveau elle leva les yeux et vit...

Elle vit les aides de l'exécuteur qui relevaient la planche, déliaient la condamnée et la faisaient asseoir sur un escabeau, tout auprès des bras rouges et sinistres de la guillotine.

La condamnée était pâle, mais elle ne criait plus.

Un ouvrier monta en toute hâte sur l'échafaud, avec un marteau et des outils.

La condamnée suivait de l'œil tous ses mouvements...

La foule attendait angoissée...

XXXII

L'ouvrier qui venait de monter sur la machine était charpentier de son état et natif de Clamecy en Nivernais, où il s'était couvert de gloire environ six mois auparavant.

Voici comment :

Les départements ne voulaient pas être en arrière de la capitale ; et chaque ville un peu respectable par son chiffre de population possédait une petite guillotine qui faisait de son mieux et fonctionnait le plus souvent possible.

La guillotine de Clamecy était pleine de bonne volonté ; elle avait mordu à toute la noblesse des environs, et la population de ladite ville se rendait au champ de foire, où elle était dressée, avec un empressement digne d'éloges.

Or, un jour, on guillotina le marquis de Nogaret-sur-Nièvre, ancien capitaine de dragons. Soit que la pluie eût fait jouer le bois, soit que les rainures fussent mal graissées, le couteau s'arrêta en chemin.

Le bourreau pâlit, le condamné cria, la foule hurla.

Mais l'ouvrier charpentier était là.

Guissard, c'était son nom, courut chercher ses outils, monta les degrés de la machine et la ratisola en un clin d'œil.

« Maintenant, camarade, dit-il, tu peux y aller gaiement. »

Mais le bourreau ne répondit pas. Il avait éprouvé un sursautement tel qu'il tomba à la renverse et fut frappé d'une attaque d'apoplexie.

Ce que voyant, Guissard, le charpentier, poussa le marquis de Nogaret sur la planche, fit jouer la lunette et tira la ficelle... La tête tomba.

La municipalité de Clamecy fut ravie de la conduite de Guissard. On le complimenta ; il obtint une mention civique.

Le maire alla jusqu'à lui dire :

« Mon garçon, si pareille chose t'était arrivée à Paris, on aurait parlé de toi à la Convention. »

Ces mots qu'écoutait Guissard. Il éprouva le besoin de tenter la fortune. Il vint à Paris, et dès lors il passa toutes ses journées sur la place de la Révolution, armé de ses outils, et bercé du doux espoir de raccommoder la machine un jour ou l'autre.

Son espoir venait de se réaliser.

Tandis que la condamnée, liée sur sa chaise, regardait avec égarement, Aristide Guissard, — il s'appelait Aristide ! — recherchait la cause de l'accident.

« Tiens ! dit-il tout à coup s'adressant au bourreau, on vous a joué un tour, patron, voyez plutôt... »

Et il lui montrait un gros clou enfoncé dans la rainure où s'enfonçait le couteau.

Sançon comprit qu'on s'était approché de l'échafaud pendant la

nuît précédente, et que sans doute quelqu'un intéressé à sauver un condamné avait essayé de ce moyen suprême.

« Peux-tu faire sauter ce clou ? demanda-il au charpentier.

— Je vais le couper. »

Le charpentier prit un ciseau à froid et un maillet, et la tête du clou sauta.

La condamnée regardait toujours, la foule murmurait.

Quelques hommes étaient pris de pitié à la vue de cette noble tête un peu pâle ; les femmes demandaient que le spectacle commençât.

« Ça ira-t-il ? demanda Sançon.

— Oui, le couteau s'ébrêchera peut-être, mais il tombera. »

Le bourreau dit quelques mots à l'oreille d'un de ses aides.

Celui-ci descendit les marches de l'échafaud et monta dans la charrette, où il y avait des boîtes de paille qui servaient de siège aux condamnés trop faibles et trop abatus pour se tenir debout.

L'aide en prit une et remonta sur l'échafaud.

« Je n'ai pas envie de me faire destituer, » murmura Sançon.

Et il prit la boîte de paille et la mit au lieu et place de la condamnée.

Celle-ci leva les yeux sur le couteau qui remontait et s'arrêta un moment en haut des deux bras rouges. Elle frissonnait, mais son regard brillait d'un feu sombre, et sa lèvre s'était crispée en un dédaigneux sourire.

« Bravo ! l'aristocrate ! lui cria la Mayotte. Mais regarde donc ! » ajouta-t-elle en poussant de nouveau l'infortunée Claire d'Azay.

Le couteau tomba ; la boîte de paille fut coupée en deux.

« Ça va, » dit le charpentier triomphant.

Sançon lui donna un écu et le fit descendre.

Celui-ci s'en alla tout désappointé. Il avait compté sur l'apoplexie de Sançon.

Alors on reprit la condamnée et on la remit sur la planche. Son supplice avait duré dix minutes, — dix années plutôt !

Mais, comme on poussait la planche vers la lunette, la foule n'y tint plus... On cria grâce, on hurla, on se bouscula auprès de l'échafaud.

Il y eut ce mouvement de flux et de reflux qui se produit dans les assemblées populaires qui deviennent orageuses.

Sançon s'arrêta incertain.

En ce moment, quelques hommes entrèrent dans le cercle des cotuses, criant : « A bas la guillotine ! »

— Ah ! les canailles ! » hurla la Mayotte.

Claire jeta un cri.

Elle venait de reconnaître un de ces hommes.

En même temps aussi le Marseillais lui lâcha le bras et se perdit dans la foule.

L'homme que Claire avait reconnu était coiffé d'un bonnet rouge ; il avait le visage noirci comme un ouvrier forgeron ; mais pouvait-elle s'y tromper ?

C'était son frère.

La Mayotte entendit le cri, elle vit cet homme qui s'avancait vers Claire ; elle devina qu'on venait lui enlever sa victime.

« Non ! non ! cria-t-elle, tu ne m'échapperas pas ! »

Et elle lui jeta ses doigts crochus autour du cou.

« A moi ! à moi ! les patriotes !... » disait-elle.

Et ses mains noueuses serraient avec violence le cou blanc et délicat de mademoiselle d'Azay.

Tout à coup elle cessa de crier. En même temps ses doigts se distendirent. Elle s'affaissa lourdement, assommée par un vigoureux coup de poing que venait de lui assener l'agent de police l'Endormi.

Le frère de Claire avait pu fendre la foule et parvenir jusqu'à elle. Il la prit dans ses bras et l'emporta.

L'Endormi, immobile, le vit s'éloigner, bousculant tous ceux qui lui barraient le chemin ; puis, quand il l'eut perdu de vue, il se prit à sourire.

« Le tour est fait ! » dit-il.

Tandis que Claire, demi-morte, était emportée par son frère, un officier de municipaux avait fait battre la générale.

Les murmures du peuple s'apaisèrent. Sançon reprit courage et le couteau tomba.

La foule aux cheveux blancs venait de mourir après deux minutes d'une agonie sans nom.

Alors l'Endormi s'ouvrit à son tour un passage à travers la foule, et se dirigea vers le réverbère du pont.

Le gamin s'y trouvait toujours.



« Obezinez, vous allez être libre ce soir-même. » — Page 133.

« Hé! Lolo! lui cria-t-il.
— Qué que tu veux, citoyen?
— Je paye à boire.
— Farceur!
— Si tu veux m'apprendre ta chanson.
— Voilà, » dit le gamin.
Et il descendit de son poste d'observation en chantant :

Guillotins,
Médecins
Politiques...

L'Endormi le prit par le bras.
« Viens avec moi, dit-il.
— Où donc?
— A la *Pomme normande*, un joli cabaret qui est dans la rue des Frondeurs.
— Attendez donc, laissez-moi voir jusqu'au bout. »
Et le gamin se dressa sur la pointe des pieds pour voir tomber les deux autres têtes.

L'Endormi emmena le gamin hors de la foule, prit la rue Florentin, puis la rue Saint-Honoré, et arriva à celle des Frondeurs.
Dans cette rue, qui a cinquante pas de long tout au plus, et qui est encore aujourd'hui comme l'avenue du quartier le plus mal famé de Paris, se trouvait, à gauche, le cabaret de la *Pomme normande*.

C'était un bouge infect, fréquenté par des femmes de mauvaise vie, des hommes sans profession avérée, des voleurs et des escrocs, — le tout paillard, comme on disait alors, d'agents de police.

Ce fut dans cet établissement que l'Endormi fit entrer le gamin.
« Comment t'appelles-tu? lui dit-il.
— Lolo.
— C'est bien toi qui devais entrer à l'Opéra?
— Ah ça, dit le gamin, est-ce que vous allez me faire cette plaisanterie-là, vous aussi?
— Je ne plaisante pas.
— Il était bon, le citoyen habillé de noir. Je crois bien que c'est un ci-devant.... Mais, bah! il a du cœur tout de même, puisqu'il m'a donné une pièce de trente sous.
— Qu'est-ce que tu veux boire?
— Du vin, donc! »
L'Endormi frappa sur une table, le garçon accourut.
« Donne-moi du vin cacheté, cire jaune.
— Excuses! dit le gamin.
— Quand je fais les choses, je les fais bien, dit modestement l'Endormi.
— Ah ça, est-ce que vous voulez, vous aussi, me faire entrer à l'Opéra?
— Non, mais je veux te faire gagner dix pistoles. »
A ces mots, l'émotion du gamin fut si forte qu'il laissa échapper son verre.
L'Endormi le lui remplit de nouveau.
« Écoute bien, dit-il, je n'ai pas le temps de causer longuement, je suis de la police, et je vais vite en besogne. »
Le gamin eut un geste d'effroi.
« Je puis t'envoyer là-bas d'où nous venons, et pour ton compte... »
Le gamin frissonna.



Il la prit dans ses bras et l'emporta. — Page 136.

« Mais je préfère te faire gagner dix pistoles; tu me plais.
 — Merci bien.
 — Comment t'appelles-tu?
 — Lolo.
 — Où demeures-tu?
 — Faubourg Denis.
 — C'est bien ce qu'on m'a dit. Connais-tu une portière appelée Gothon?
 — Oui.
 — Une tricoteuse?
 — Parbleu! Et, dit le gamin en clignant de l'œil, j'en sais long sur elle...
 — Ah!
 — Elle n'est pas si bonne patriote qu'on le croit.
 — Vraiment?
 — Elle a sauvé un aristocrate...
 — En es-tu bien sûr?
 — Mais, dit Lolo en se ravisant, ce ne sont pas mes affaires.
 — Au contraire!
 — Vous croyez? fit Lolo d'un air madré. Est-ce que c'est pour savoir l'histoire de la mère Gothon que vous me promettez dix pistoles?
 — Justement.
 Lolo hésita, comme un homme qui craint de ne pas être payé. L'Endormi devina. Il tira cinq pistoles de sa poche et les mit dans la main de l'enfant.
 « Voilà des arrhes, dit-il.
 — C'est bon, alors; voici la chose. »

Lolo serra les cinq pistoles dans un coin de son mouchoir, qu'il noua soigneusement, et commença son récit.

« La mère Gothon, dit-il, est une vieille gueuse qui aime les aristocrates tout au fond du cœur. C'est la peur qu'on ne mette la main sur sa pailasse, où elle a caché de beaux écus, qui la fait crier : *Vive la république!* mais je me souviens, moi, qu'elle avait des larmes plein les yeux le jour où on a raccourci Capet.

— Mais, dit l'Endormi, comment a-t-elle sauvé l'aristocrate?

— Voici. C'était un jour où il y avait une vingtaine de condamnés au pied de l'échafaud. La machine n'allait pas. On avait suspendu l'exécution. La mère Gothon se plaça derrière un des condamnés, et, avec son gueux, elle brâla la corde qui lui attachait les mains.

— Comment as-tu su cela?

— La mère Gothon a conté ça à ma mère le soir même.

— Ah!

— Vu que ma mère voulait absolument savoir quel était cet homme qui était venu la veille chez elle; un grand brun, large d'épaules, avec des cheveux noirs et des favoris.

— Et cet homme, l'as-tu vu, toi?

— Oui, dit le gamin.

— Le reconnaitrais-tu?

— Certainement.

— Eh bien, dit l'Endormi, viens avec moi.

— Où cela?

— Dans un endroit où je te montrerai celui qui pourrait bien être l'homme dont tu parles.

— Je le reconnaitrai bien, si c'est lui.

— Et tu gagneras tes cinq autres pistoles.

— Ça va. »

L'Endormi paya l'écot.
 Au moment où il allait quitter le cabaret, un homme y entra.
 C'était le Marseillais.
 « Je tiens le gars, dit l'Endormi en argot, et je vais lui montrer
 notre homme.
 — Sais-tu où le trouver?
 — Au café Foy, parbleu!
 — Va, je t'attends ici, » dit le Marseillais.

XXXIII

Maintenant, pourquoi l'Endormi avait-il favorisé l'évasion de
 Claire d'Azay?

C'est ce qu'il n'est possible d'expliquer qu'en se reportant à la
 matinée de la veille.

Comme huit heures sonnaient, le coche de Troyes, attelé de trois
 chevaux, dont un en arbalète, entra bruyamment dans la cour du
 Bouloi, située entre la rue de ce nom et celle à qui le philosophe
 Jean-Jacques Rousseau a depuis donné le sien.

Un homme armé d'un sac de nuit descendit de l'impériale, son
 manteau sur le bras, et fit signe au cocher d'un cabriolet qui sta-
 tionnait dans la cour.

Le cocher reconnut sans doute le voyageur, car il salua avec res-
 pect en avançant son cheval.

Le voyageur monta auprès de lui, plaça son sac de nuit entre ses
 jambes et n'eut pas le temps d'indiquer la route qu'il voulait pren-
 dre, car le cocher lui dit :

« Passage du Commerce, n'est-ce pas, citoyen?... »

Le voyageur tressaillit.

« Tu me connais donc? dit-il.

— Comment ne connaissais-je pas l'ancien ministre de la justice,
 le député de Paris, le grand citoyen Danton!

— Chut! conduis-moi, et pas d'enthousiasme!

Le cocher se mit en route.

D'abord Danton demeura rêveur et soucieux, puis tout à coup il
 interpella le cocher.

« Que dit-on à Paris? demanda-t-il.

— Le peuple murmure, répondit le cocher.

— Contre qui?

— Contre Robespierre et le Comité de salut public.

Danton fronça le sourcil, et comme se parlant à lui-même :

« *Vox populi, vox Dei*, fit-il. Le peuple a raison. La France doit
 être lassée de ces hommes!

— Le peuple vous attend et se plaint de vous, dit le cocher.

— Ah! » fit Danton rêveur.

Et il se tut et s'enfonça dans un coin du cabriolet. Puis, se par-
 lant toujours à mi-voix :

J'ai eu tort peut-être de revenir... il faudra recommencer la
 lutte... et je suis las... Ces hommes me font horreur et m'inspirent
 du dégoût...

Un éclair passa dans les yeux du tribun; puis il reprit son apatré
 avec mélancolie :

J'aurais dû rester à Arcis, dans ma maison paternelle... y
 attendre les événements, me retrancher et chercher des forces nou-
 velles à ce paisible foyer de famille que j'ai trop tôt abandonné...

À ces derniers mots un nuage passa sur son front, un nom expira
 au bord de ses lèvres.

Puis il eut un sourire sardonique.

« Pou que je suis! dit-il; ce n'est pas l'ambition et la politique
 qui me ramènent à Paris... Non... c'est elle! »

Et Danton retomba dans sa morne rêverie.

Le cabriolet venait d'atteindre la rue Saint-André-des-Arts et
 s'arrêtait devant le passage du Commerce.

Le tribun paya le cocher et descendit.

« Adieu, citoyen, lui dit-il. Si tu parles de moi, tu pourras dire
 à ceux qui se plaignent que je suis revenu pour prendre en main
 les intérêts du peuple. »

La concierge de la maison qu'habitait Danton à Paris témoigna à
 sa vue une surprise mêlée de joie.

« Ah! citoyen, dit-elle, mon mari et moi nous commençons à
 perdre l'espérance de vous revoir.

— Merci, citoyenne. Ma voiture, rassure-toi. Mon officier est-il
 là-haut?

— Ah! ouiche! dit la portière, il y a longtemps qu'il est parti.
 Le diable s'en est allé, le lendemain de votre départ, avec l'argent

que vous lui aviez laissé. Mais j'ai fait l'inspection chez vous, citoyen :
 il n'a rien volé.

— C'est bien, citoyenne. Monte avec moi, en ce cas, et charge-
 toi de ma valise. »

La portière obéit, ouvrit à son locataire la porte de ce somptueux
 appartement que nous connaissons déjà, et dont l'aménagement et
 la décoration avaient si fort irrité le nerveux Robespierre.

« Est-il venu beaucoup de monde en mon absence? demanda le
 tribun.

— Le premier mois, citoyen.

— Et depuis?

— Depuis, il n'y a que deux personnes qui viennent réguliè-
 rement tous les jours.

— Ah! »

Et Danton tressaillit.

« Viennent-elles ensemble?

— Non pas, je crois même qu'elles ne se connaissent pas.

— Est-ce un homme et une femme? reprit-il d'une voix légère-
 ment émue.

Non, deux hommes. Il en est un surtout qui vient tous les
 matins.

— A quelle heure?

— Mais... à cette heure-ci.

— Vous ne l'aviez pas vu avant mon départ?

— Jamais. »

Danton fronça le sourcil; involontairement il songea aux masques
 rouges.

« Et l'autre? fit-il.

— L'autre n'a pas d'heure. Il entrebâille la porte et dit : « Le
 citoyen Danton est-il de retour? » Et il s'en va. »

Tandis que la portière parlait, la sonnette retentit.

« Faut-il ouvrir? demanda la portière.

— Oui, lui répondit-elle.

Citoyen dit-elle en revenant à la hâte dans le cabinet où le
 tribun s'était laissé tomber sur un siège, c'est l'homme qui vient
 tous les jours.

— Fais-le entrer. »

La portière s'effaça, et le visiteur apparut sur le seuil.

Soudain, Danton étouffa un cri. Le visiteur n'était autre que le
 chevalier de Rochemaure.

« Laissez-nous, citoyenne, » dit brusquement Danton.

La portière sortit, et le chevalier entra dans le cabinet.

Il y eut un moment d'étrange silence entre ces deux hommes unis
 par un lien mystérieux, — entre ces deux hommes qui aimaient la
 même femme.

Et celui qui souffrit le plus en ce moment, ce ne fut point l'aimant
 sans espoir, ce fut l'époux heureux, l'homme adoré, le mari de la
 belle Armande de Verrières.

En présence de Danton, le chevalier fut honteux et humilié de
 son bonheur. Et puis, il examina malgré lui le visage du tribun et
 fut effrayé des ravages qu'il avait subis depuis le jour où ils s'étaient
 vus, Danton et lui, pour la dernière fois.

« Citoyen, dit le chevalier, pardonnez-moi d'arriver chez vous
 alors que vous descendez de voiture. Mais le temps presse, un siècle
 ou nous sommes, et les minutes valent souvent des années. »

— Monsieur le chevalier, répondit Danton, vous êtes le premier
 visage de connaissance que je retrouve à Paris... Soyez le bien-
 venu... »

La voix du tribun était altérée.

« Monsieur, reprit le chevalier, je ne viens pas chez vous en
 cachette, mais au grand jour et le visage à découvert. Vous savez
 que j'ai été rayé de la liste des émigrés? ajouta-t-il avec amertume.

— Je sais, répondit Danton, que vous avez été la victime d'une
 odieuse machination ourdie par mes propres ennemis. »

Le chevalier s'inclina.

« Remettez, dit-il, il y a entre nous trop de secrets à cette heure
 pour que nous n'allions pas droit au but.

— Parlez.

— Ce n'est pas le chevalier de Rochemaure qui vient à vous. »
 Danton fit un mouvement et fronça le sourcil.

« C'est le messager d'une association que vous connaissez... »

« Et dont je ne puis pas entendre parler.

— Pardon : un seul mot... »

Un éclair passa dans les yeux du tribun.

« Monsieur, dit-il, je suis l'esclave de mes principes et de ma
 conviction. »

Un sourire vint aux lèvres de Rochemaure.

« Je vois, dit-il, qu'il faut que le chevalier vous donne une explication que vous n'écouteriez pas de la bouche du masque rouge.

— C'est vrai.

— Eh bien, écoutez. Vous avez rencontré, un soir, un homme masqué, un de nous ; il vous a remis un billet ?

— Oui.

— Vous l'avez déchiré ?

— Oui.

— Et vous en avez semé les morceaux derrière vous ?

— C'est exact.

— Un autre homme les a ramassés, réunis, recollés... »

Danton eut un geste d'effroi.

« Puis il a imité l'écriture, contrefait l'exergue et le cachet, et vous avez trouvé, en rentrant chez vous, une autre lettre... »

— C'est vrai.

— Une lettre absurde, que jamais nous ne vous avons écrite, car nous savons que les hommes comme vous ne s'achètent pas.

— Que dites-vous ! s'écria Danton.

— Vous avez un ennemi politique, Robespierre ; un ennemi intime... le Marseillais.

— Ah ! je comprends, dit Danton.

— Maintenant, reprit le chevalier, que le club des masques rouges est disculpé à vos yeux, peut-être consentirez-vous à m'écouter...

— Parlez !

— Vous êtes revenu à Paris ce matin. Personne encore ne le sait, personne ne vous a vu.

— C'est probable.

— Repartez !

— Repartir ! s'écria Danton. Pourquoi ?

— Parce que avant huit jours vous serez arrêté.

— Moi ?

— Vous ! »

Danton eut un geste superbe d'audace.

« Oh ! ils n'oseront pas, dit-il.

— Non, si vous êtes avec nous... oui, si vous refusez encore nos services. »

Danton ne répondit pas, mais il parut attendre que le chevalier élocidât sa pensée.

Celui-ci reprit :

« Les masques rouges ne sont point composés uniquement de royalistes et de nobles ; il y a parmi nous des hommes de toutes les opinions. Ce que nous voulons, c'est le renversement de ce triumvirat souillé de boue et de sang, qu'on nomme Robespierre, Couthon et Saint-Just.

— Après ? dit Danton.

— Qu'un homme comme vous consente à devenir notre drapeau, et avant un mois nous aurons envoyé Robespierre à la guillotine, que nous briserons après. »

Danton se leva, fit deux fois, à grands pas, le tour de sa chambre et revint se placer en face du chevalier.

« Écoutez-moi à votre tour, dit-il.

— Parlez, répondit Rochemaure.

— Moi aussi, le rêve, comme vous, le renversement du despotisme qui s'est abrité sous le manteau de la liberté ; moi aussi, je veux jeter bas cet odieux instrument de supplice qui a versé le plus pur sang de la France. Un moment ébattu, un moment à l'écart, fatigué de la lutte, doutant de moi-même, je retrouve mon audace et mon patriotisme, et je rentre dans la lice ! »

Rochemaure tressaillit de joie.

« Ah ! dit-il, nous vous sauverons alors, et nous triompherons ! »

Danton secoua la tête.

« Mais je veux lutter seul, dit-il, je ne veux pas de vous... »

Rochemaure recula en effet.

« Je ne veux pas de vous, reprit Danton, parce que vous êtes des aristocrates ; parce que, Robespierre renversé, vous renverserez la république ! »

« Adieu, chevalier... »

Et Danton eut un geste plein de noblesse, qui voulait dire à son interlocuteur qu'il n'en avait plus rien.

« Eh bien, dit ex-terminer, je rapporterai votre refus à ceux qui m'envoient. »

Il se leva et fit un pas vers la porte.

Une émotion subite s'empara de Danton.

« N'avez-vous donc plus rien à me dire ? fit-il.

— La tâche du masque rouge est accomplie.

— Et... le chevalier ?

— Celui-là, dit Rochemaure qui revint et prit la main de Danton dans les siennes, celui-là est et demeure votre ami... Voulez-vous l'écouter ?

— Oui.

— Eh bien, retournez à Argis... attendez... on vous êtes perdu !

— Ils n'oseront pas, vous dis-je. »

Le chevalier secoua la tête.

« Prenez garde au Marseillais, dit-il.

— Quand nous reverrons-nous ?

— Si vous avez besoin de moi, répondit Rochemaure, laissez fermée, dès le matin, la persienne de cette croisée... je reviendrai. Au revoir. »

Et le chevalier s'en alla, après avoir serré la main de cet homme qui avait Arnaude de toutes les forces de son âme.

Quand la porte se fut refermée sur lui, Danton prit son front dans ses mains.

« Oh ! dit-il, j'aurais donné tout mon sang pour qu'il me parlât d'elle ! »

Et deux larmes glissèrent lentement sur son visage.

Le chevalier s'en allait. Il venait d'atteindre la rue de Seine et se dirigeait vers la rivière.

Un homme qui marchait derrière lui l'aborda.

Cet homme était mal mis et sentait son agent de police d'une lieue.

« Que voulez-vous ? lui dit le chevalier avec hauteur.

— Monsieur, dit cet homme, je suis agent de police... »

Le chevalier le toisa.

« On m'appelle l'Endormi.

— Ah ! je sais, dit le chevalier avec dédain.

— Je suis le bras droit du Marseillais. »

A ce mot, Rochemaure eut un geste de colère.

« C'est moi qui ai aidé à enlever votre cousine, mademoiselle Claire... »

— O misérable ! s'écria le chevalier, qui voulut s'élaner sur l'espion.

— Chut ! dit l'Endormi ; si je vous fais cet aveu, c'est que j'ai mes raisons.

— Ah !

— Et je voudrais causer avec vous... »

Le chevalier jeta un regard autour de lui. La rue était presque déserte.

« Je ne veux vous emmener nulle part, dit l'Endormi, vous croiriez à un piège... ici nous sommes bien... »

Le chevalier fut pris alors d'une curiosité mêlée de dégoût.

« Expliquez-vous, » dit-il.

XXXIV

L'Endormi reprit :

« Je vous disais donc que je suis agent de police, le bras droit du Marseillais et l'homme appelé à le remplacer, si jamais il tombe en disgrâce.

— Après, dit froidement le chevalier.

— Je fais de la police pour le gouvernement ; j'en fais également pour moi. Mademoiselle Claire d'Azay a été enlevée par le Marseillais ; je l'ai aidé à cette besogne ; mais ce n'était pas pour le compte du gouvernement ; le citoyen Robespierre ne se mêle point de toutes ces choses-là. »

Le chevalier écoutait frémissant.

L'Endormi continua avec cynisme :

« Donnez-moi dix mille livres, et je vous livre la prisonnière. »

Rochemaure jeta un cri de joie d'abord ; puis, il se délia et regarda l'espion :

« Tu me trompes ! dit-il.

— Non, je vous le jure.

— Quelle valeur peut avoir le serment d'un homme tel que toi ?

— La valeur que lui donnent les circonstances.

— Ah ! » dit le chevalier.

Et il parut attendre que l'Endormi s'expliquât.

« Voyez-vous, monsieur le chevalier, poursuivit l'espion, si dégradant que soit votre métier, il ne ferait notre cœur ni aux prisonniers, ni aux sympathiques, ni aux haines vivaces. »

L'accent de cet homme avait un timbre de franchise qui toucha Rochemaure.

« J'ai une passion, l'argent; une haine violente, le Marseillais, qui est mon chef, et n'a jamais négligé une seule occasion de m'humilier; une sympathie, cette jeune fille dont il s'est fait le bourreau.

« Donnez-moi dix mille livres, et je vous rends mademoiselle Claire, et je renverse ainsi toutes les espérances cupides du Marseillais. »

Rochemaure écoutait, mais il ne répondait pas. Il se défiait encore.

« Qu'avez-vous à craindre de moi, reprit l'Endormi, n'êtes-vous pas protégé, vous, par un décret de la Convention? N'avez-vous pas le droit de marcher librement dans Paris? »

— En effet, dit Rochemaure.

— Et puis, je ne veux pas être payé d'avance. Le lendemain du jour où mademoiselle Claire d'Azay vous aura été rendu, un homme se présentera chez vous, et vous lui compterez les dix mille livres.

— Ah! ceci est différent. »

Quelques passants se croisaient dans la rue de Seine, et l'Endormi avait été contraint de s'interrompre plusieurs fois.

« Viens jusqu'à la rivière, dit le chevalier, nous causerons plus à l'aise.

— Comme vous voudrez... »

L'Endormi et Rochemaure descendirent jusqu'au quai et s'assirent sur le parapet.

« Je te promets les dix mille livres, dit alors ce dernier.

— Très-bien.

— Dis-moi où est Claire.

— Je ne le sais pas...

— Comment! tu ne... le... sais pas?

— Non.

— Alors, comment peux-tu nous la rendre? »

L'Endormi cligna de l'œil :

« Tenez, dit-il, je veux être franc jusqu'au bout. Je vous dirai tout.

— Parle...

— Robespierre sait que le Marseillais a enlevé la jeune fille.

— Ah! il le sait!

— Mais il ne veut point se mêler de cette affaire. Seulement, il a juré que le Marseillais la respecterait; de telle façon que la jeune fille, tout en étant prisonnière, tout en étant en butte aux mauvais traitements de la Mayotte...

— La Mayotte! s'écria le chevalier qui pâlit à ce nom.

— Je ne voulais pas vous faire cet aveu, dit l'Endormi qui prit un visage chagrin, c'est pour cela que je prétendais ne pas savoir où elle était.

— Ah! malheureuse enfant! murmurait Rochemaure dont les yeux s'étaient emplis de larmes.

— Donc, continua l'Endormi, mademoiselle d'Azay a été respectée jusqu'à présent; et si vous acceptez mes offres, demain elle vous sera rendue.

— Comment cela?

— On la conduira sur la place de la Révolution.

— Pourquoi? demanda le chevalier frémissant.

— Pour qu'elle voie guillotiner.

— Horreur!

— C'est une torture nouvelle inventée par la Mayotte.

— Et quand elle sera sur la place?

— On la conduira jusque dans le cercle des Tricoteuses.

— Après?

— Dans la nuit, j'aurai enfoncé un clou dans l'un des poteaux de la guillotine. Le couteau s'arrêtera en chemin... »

Le chevalier tressaillit à ces derniers mots.

« Vous devez savoir par expérience, dit l'Endormi en souriant, que pendant ces moments-là le condamné, lié sur la bascule, se met à hurler, et que les spectateurs se bousculent aussitôt.

— Oui, j'ai vu cela.

— Vous devez même votre tête à ce spectacle, monsieur le chevalier.

— C'est possible.

— En ce moment-là, continua l'Endormi, la Mayotte sera assemblée d'un coup de poing. Le reste vous regarde... »

Et l'Endormi ajouta d'un œil fin :

« Les masques rouges ne sont pas embarrassés pour si peu,

— Ah! tu sais aussi cela?

— Oui, mais ne craignez rien... »

Rochemaure jeta de nouveau un regard défiant sur cet homme.

« Oui, répéta l'Endormi, ne craignez rien; et voici pourquoi. Robespierre a juré que si le Marseillais ne lui livrait point les masques rouges avant un mois, il l'enverrait à la guillotine.

— Alors, dit froidement Rochemaure, il est sûr d'y aller.

— Acceptez-vous mes propositions?

— Oui.

— A demain, alors. »

Et l'Endormi s'éloigna, laissant le chevalier tout rêveur.

Le lendemain, on s'en souvient, Claire fut amenée par la Mayotte sur la place de la Révolution, et les choses se passèrent comme l'Endormi l'avait annoncé.

Nous avons vu le Marseillais s'éclipser un peu avant que la boîteuse fût assemblée par l'Endormi; puis, celui-ci rejoindra le gamin Lolo, l'emmena au cabaret de la *Pomme normande*, et faire un marché avec lui. « Viens avec moi, lui avait-il dit, je vais te montrer l'homme que je crois être celui qui allait visiter la femme Gothou. »

En sortant du cabaret, l'Endormi avait croisé le Marseillais qui y entrant.

Tous deux avaient échangé un regard d'intelligence et quelques mots. Puis l'Endormi avait emmené le gamin dans le jardin du palais Egalité.

La nuit était venue : le jardin étincelait de lumière et était encombré d'une foule nombreuse de promeneurs qui s'inquiétaient des nouvelles politiques.

Un groupe s'était formé devant la porte du café Foy.

Groupe curieux, avide, frémissant.

Les mots se heurtaient, les exclamations se croisaient; on se hissait sur la pointe des pieds pour mieux voir.

« Il est revenu!

— Je l'ai vu!

— Est-ce bien lui?

— Vous allez le voir sortir... »

Ces mots volaient de bouche en bouche.

« Viens par ici, » dit l'Endormi au gamin.

Il le prit par la main et ils se mêlèrent à cette foule turbulente.

Tout à coup un officieux du café vint sur le seuil et dit :

« Place, citoyens! »

Les curieux s'écartèrent un peu; deux hommes sortirent du café.

Ils se tenaient par la main.

L'un était un beau jeune homme au large front, à l'œil dominateur et triste à la fois, — un de ces hommes qui passent dans la vie comme des météores et s'éteignent au seuil de la jeunesse, après avoir rempli le monde du bruit de leur nom. C'était Camille Desmoulins.

L'autre, on l'a deviné, c'était Danton! Danton qui s'était retrempé dans la solitude; Danton qui avait médité dans son exil volontaire, qui revenait à Paris plus fort, plus audacieux que jamais, prêt à fulminer des torrents de colère et d'éloquence contre ses ennemis. Danton était entré seul, il y avait une heure, dans le jardin du palais Egalité; il avait voulu passer inaperçu, et soudain tout le monde l'avait reconnu.

On avait crié : Vive Danton!

Il était entré au café Foy, et la foule s'était amassée à la porte. Il en sortait avec Camille Desmoulins, et la foule battait des mains.

« Le voilà! c'est bien lui! dit le gamin à l'oreille de l'Endormi.

— Lequel?

— Le plus grand, celui qui a les cheveux noirs.

— Tu en es sûr?

— Très-sûr.

— C'est bon. Viens, allons-nous-en. »

Et il l'emmena hors du jardin.

« Maintenant, mon bonhomme, dit l'espion à l'enfant, ta fortune dépend de toi.

— Comment cela?

— On te fera venir au tribunal quelque jour, et on te demandera s'il est bien vrai que tu aies vu cet homme chez la mère Gothou.

— Eh bien?

— Si tu l'affirmes, tu obtiendras ce que tu voudras. Voyons, que désires-tu?

— Moi! rien, hormis de l'argent.

— Avec de l'argent, on a ce qu'on veut... »

— C'est ce que ma mère dit.
 — Eh bien, que désire ta mère?
 — Elle voudrait s'établir houchère. Je lui donnerais un fier coup de main, moi; car le sang, voyez-vous, j'aime ça!...
 — On l'établira. Voilà tes cinq autres pistoles. Quand on aura besoin de toi, on ira te chercher. Adieu... »
 Le gamin empocha son argent et s'en alla en sifflant, tandis que l'Endormi retournait à la *Pomme normande*.
 Le Marseillais l'attendait et se fit conter le voyage au palais Egalité.
 « Ce soir, dit-il, tu feras arrêter la mère Gothon.
 — Déjà?
 — Oui.
 — Où la conduirai-je?
 — A la Conciergerie. J'irai l'y voir, et je l'interrogerai.
 — C'est bien, à dix heures on l'aura mise à l'ombre.
 — Et tu dis qu'il y avait de l'enthousiasme au palais Egalité?
 — Beaucoup.
 — On criait : Vive Danton?
 — A tue-tête!... »
 Le Marseillais se prit à sourire.
 « Il n'aura pas le temps d'entendre longtemps ces bravos, » dit-il. L'Endormi regarda son chef :
 « Ah ça! patron, dit-il, un mot, je vous prie.
 — Que veux-tu?
 — Je comprends qu'on arrête la femme Gothon, qu'on s'assure de la déposition du gamin; je comprends que vous ayez fait revenir la citoyenne Rochemaure à Paris, afin d'y attirer Danton; mais ce que je ne comprends plus...
 — C'est, interrompit le Marseillais, que j'aie volontairement laissé échapper la petite?
 — Justement. Et je ne devine pas le premier mot du rôle que vous me faites jouer depuis deux jours. »
 Le Marseillais sourit :
 « Habituellement, fit-il, je ne te conte pas mes affaires; mais comme je suis content de toi...
 — Ah!
 — Je veux bien t'éclairer d'un mot.
 — Voyons?
 — Nous avons enlevé mademoiselle Claire, mais son arrestation n'était pas légale.
 — C'est vrai.
 — Si nous l'avions livrée au tribunal révolutionnaire, il l'aurait acquittée.
 — Ah ça! dit l'Endormi, vous ne voulez pas, j'imagine, l'envoyer à la guillotine?
 — Non, certes; mais je veux y envoyer son père et ses frères.
 — Je comprends ceci.
 — Je sais où ils sont...
 — Moi aussi.
 — Demain matin on les arrêtera. C'est moi qui opérerai l'arrestation.
 — Bon, mais alors...
 — Alors tu verras la jolie combinaison que j'ai trouvée. Patience!... »
 Et le Marseillais clignota ses yeux de vantour et parut se complaire dans la méditation de quelque plan infernal.

XXXV

Le passage du Commerce a toujours été peuplé de petit monde. Libraires en plein vent, rempailleurs de chaises, ébénistes, marchands d'habits, revendeuses à la toilette, telle est la population de cette petite cité.
 Une belle maison, en ce temps-là, s'y trouvait de belle apparence; — c'était celle qu'habitait le citoyen Danton.
 Tout le reste n'était que masures mansardées, vieilles constructions en torchis.
 En face de la maison habitée par le tribun s'élevait la plus chétive de toutes. Elle n'avait que deux étages.
 Au rez-de-chaussée était un cordonnier, un marchand d'habits et une marchande de bouillon.
 Au premier logeaient des ouvriers en chambre.
 Le deuxième et dernier étage se composait d'un petit logement

unique de trois pièces, dans lequel vivaient trois hommes qui se disaient Allemands, parlaient à peine le français, sortaient le matin de fort bonne heure et ne rentraient qu'à la nuit.

Ces trois hommes, qu'on disait être le père et les fils, portaient le costume des gens du pays de Bade et s'intitulaient typographes.

Le premier était correcteur d'allemand dans une imprimerie de la rue de Vaugirard; les deux autres travaillaient dans un autre établissement typographique. Ils vivaient tranquilles, ne s'occupaient de personne, saluaient les voisins et étaient en bons rapports avec tout le monde.

Il y avait quatre mois qu'ils étaient arrivés. Le voisinage avait fini par les prendre en amitié, tant ils paraissaient bons et affables.

Le plus vieux s'appelait Lehman, ses fils portaient les noms de Fritz et de Walter.

Or, un soir, les habitants du passage qui se trouvaient sur le seuil de leur porte virent revenir l'aîné des fils, celui qui s'appelait Walter, donnant le bras à une jeune fille pâle, amaigrie par de longs jours de souffrance, mais remarquablement belle encore.

« C'est ma sœur qui nous arrive d'Allemagne, » répondit Walter. Et il conduisit la jeune fille dans l'étroit logement qu'il habitait avec son père et son frère.

Ceux-ci rentrèrent l'un après l'autre précipitamment, et ceux qui les virent passer se dirent :

« Ils savent sans doute que la petite est arrivée. »

Puis, quand ces trois hommes et cette femme se trouvèrent seuls, ce furent des transports, des enivrements, des caresses, des exclamations de joie.

C'était bien la fille et la sœur de ces hommes, cette pâle jeune fille courbée par la souffrance; — et ces trois hommes qui jargonnaient l'allemand, feignaient d'ignorer le français et se disaient ouvriers, n'étaient venus à Paris que pour l'y chercher. La jeune fille, c'était Claire d'Azay, rendue mystérieusement à sa famille.

Il y avait environ une heure qu'elle était revenue; et comme elle racontait ses douleurs et ses tortures, tandis que le baron et ses fils écoutaient avec indignation, et faisaient le serment tacite de hacher la misérable qui l'avait ainsi persécutée, — un visiteur arriva.

C'était Rochemaure.

Le chevalier portait la carmagnole et le bonnet rouge; il s'était trouvé sur la place de la Révolution, prêt à voler au secours du frère de Claire s'il avait besoin de lui.

Depuis que Claire était aux mains de son père, Rochemaure n'avait point perdu son temps.

« Tout est prêt, dit-il quand il entra.

— Comment? demanda le baron, qui couvrait sa fille de baisers.

— Demain matin, entre huit et neuf, vous nous amènerez Claire à l'hôtel où nous sommes, Armande et moi. Armande part avec sa femme de chambre et un vieux serviteur. Ce sera vous, baron.... Elle se rend en Lorraine où nous avons des terres que la république nous a rendues. Du moins, ajouta le chevalier, c'est ce que constate le passe-port que voici, délivré par la Commune. »

Et il mit sous les yeux du baron un passe-port délivré à la citoyenne Rochemaure, se dirigeant vers la Lorraine avec son officieux et une fille de compagnie.

« Quant à vous deux, reprit le chevalier s'adressant aux frères de Claire, je vous aurai des passe-ports dans la journée. Danton me les a promis. »

Le chevalier, qui craignait que sa visite ne fût remarquée, se retira de bonne heure, et la famille, enfin réunie, attendit le lendemain avec impatience. Elle avait hâte de quitter Paris, où Claire avait tant souffert.

La nuit lui parut longue; aux premières clartés du jour, les fau, Allemands étaient sur pied.

Tous trois, silencieux, entouraient le lit de la jeune fille endormie.

La pauvre enfant avait fini par céder à cette lassitude qui suit les émotions terribles; et, pour la première fois depuis quatre mois, son sommeil n'avait point été troublé par les brutalités de l'odieuse Mayotte, qui chaque nuit prenait un cruel plaisir à l'éveiller en sursaut.

Il n'était encore que six heures du matin, et c'était entre huit et neuf heures que M. d'Azay et sa fille devaient rejoindre madame de Rochemaure.

De temps en temps, l'un des fils se mettait à la fenêtre et regardait dans le passage.

Le passage était peu fréquenté en plein jour; il était bruyant le matin.

La population ouvrière qui l'habitait se levait de bonne heure, balayait le seuil des portes, ouvrait les échoppes et les boutiques.

On causait de voisin à voisin; on allait boire chez le marchand de vin.

Tout à coup, l'ainé des d'Azay se rejeta assez vivement en arrière de la fenêtre.

« Qu'est-ce? lui demandèrent son père et son frère.

— Des municipaux, » répondit-il.

En effet, une demi-douzaine de sbires de la terrible Commune entraient dans le passage et pénétraient chez le marchand de vin.

Les trois hommes fermèrent prudemment la fenêtre.

Quand les municipaux, à cette heure matinale, apparaissaient quelque part dans Paris, l'alarme se répandait facilement. On savait qu'ils venaient opérer une arrestation de suspects, et une arrestation était synonyme d'arrêt de mort.

Le baron et ses fils se regardèrent avec anxiété. Puis ils eurent la même pensée... ils éveillèrent Claire.

Claire ouvrit ses grands yeux bleus, regarda son père et ses frères en souriant, et leur dit :

« Est-ce déjà l'heure de partir? »

— Peut-être... » répondit le baron, qui ne voulut pas effrayer sa fille.

Mais soudain il tressaillit et alla se placer devant la porte.

Il entendait retentir des pas dans l'escalier, des pas précipités qui s'arrêtèrent sur le carré.

Puis on frappa.

D'abord, M. d'Azay et ses fils songèrent à ne pas ouvrir et à se barricader.

Mais on frappa de nouveau.

Ils avaient des poignards et des pistolets; ils étaient résolus à la résistance.

Cependant le baron demanda à travers la porte, en reprenant son jargon allemand, le nom de son visiteur matinal et le but de sa visite.

Pendant ce temps, Claire s'habillait à la hâte.

L'homme qui avait frappé répondit :

« C'est moi, Corentin, le cordonnier d'en bas... Ouvrez, j'ai quelque chose à vous dire, père Lehman. »

Le baron, reconnaissant la voix du cordonnier, qui passait pour un très-brave homme, en s'entendant appeler par son nom d'emprunt, ouvrit.

C'était en effet le cordonnier, pauvre ressembleur qui logeait dans une échoppe, au rez-de-chaussée de la maison. Entre deux âges, plutôt vieux que jeune, figure placide, un air assez vif, chétif de taille, les genoux anguleux et les pieds tordus, tel était cet homme. Il ne se mêlait jamais de politique, et passait dans le quartier pour un citoyen inoffensif.

Cependant le baron fut frappé de son visage bouleversé.

« Mon Tié! qu'avez-vous? » lui dit-il.

Mais le cordonnier haussa les épaules.

« Ce n'est pas la peine de me tromper, dit-il, je sais qui vous êtes, monsieur le baron d'Azay. »

A ces mots, le père et les fils firent un mouvement.

« Et je suis un ami qui vient vous sauver, » dit le cordonnier.

La physionomie du cordonnier paraissait franche.

« On vient vous arrêter, vous, vos fils et votre fille... »

Claire jeta un cri, et eut tout juste le temps de se dresser devant elle l'horrible Mayotte appuyée sur ses béquilles.

Le cordonnier poursuivit :

« C'est surtout à votre fille qu'on en veut. Mais votre affaire à tous, du reste, est réglée d'avance. Vous serez jugés aujourd'hui même et guillotinisés demain. »

Claire se sentit défaillir.

« O mon père! dit-elle, sauvez-vous avec mes frères... et que toute leur colère tombe sur moi. »

— Les municipaux sont entrés chez le marchand de vin, poursuivait le cordonnier. Le caporal qui les commande est un ami à moi. Il m'a prévenu et m'a montré l'ordre d'arrestation. Comme c'est un brave homme, il veut vous donner le temps de filer... hâtez-vous!

— Mais où aller?... Comment fuir?... demanda le baron, tandis que lui et ses fils se préparaient à une résistance désespérée. Les issues du passage sont gardées!

— Alors... »

Le cordonnier montra du doigt la maison voisine.

« Je sais bien des choses, dit-il, sans en avoir l'air. Il y a là un homme qui est votre ami... ou plutôt l'ami de vos amis... »

Le baron tressaillit.

« Tandis que les municipaux boivent, continua Corentin le cordonnier, descendez hardiment, traversez le passage et montez chez le citoyen Danton. Ce n'est pas là qu'on ira vous chercher! »

Le baron et ses fils se regardèrent en hésitant; puis leurs yeux tombèrent sur Claire...

Alors ils n'hésitèrent plus.

« Venez, dit le cordonnier; je vais donner le bras à mademoiselle, descendez l'un après l'autre. »

Ce fut le baron qui descendit le premier; mais il ne franchit le seuil de la maison habitée par Danton que lorsque Claire en eut elle-même passé le seuil.

« Où allez-vous? demanda la portière.

— Chez le citoyen Danton, répondit le baron, qui reprit son accent allemand.

— Montez, il est levé. »

Pendant son séjour au ministère de la justice, Danton avait voulu être accessible à tous. La porte de son cabinet était grande ouverte. Quiconque avait une réclamation à lui faire était admis.

Chez lui, dans son appartement, il avait conservé les mêmes habitudes. La portière avait ordre de laisser monter tout le monde.

Le baron donnait le bras à sa fille, ses fils marchaient derrière lui.

Le cordonnier s'était éclipcé.

Le baron sonna; Danton lui-même vint ouvrir.

« Citoyen, dit le baron simplement, je me nomme le baron d'Azay.

— Vous! dit Danton en reculant d'un pas.

— Je suis l'oncle d'Armande, » ajouta le baron.

A ce nom, Danton pâlit.

« Voici ma fille et mes deux fils, » leva M. d'Azay.

— Entrez, » dit brusquement le tribun.

Et il referma la porte sur eux.

Le baron poursuivait :

« On vient nous arrêter... nous demeurons en face, dans cette maison... »

— Vous arrêter! » exclama Danton.

Il s'approcha de la fenêtre et vit le panache d'un municipal.

« En vertu de quel ordre? demanda-t-il en fronçant le sourcil.

— Je ne sais... Mais je ne viens vous implorer ni pour moi ni pour mes fils... Depuis longtemps nous avons fait le sacrifice de notre vie... nous saurons mourir; mais vous ne laisserez pas aller cette enfant à l'échafaud... n'est-ce pas? »

Et le baron, suppliant, montrait sa fille et semblait vouloir lui faire un rempart de son cœur.

Danton demeura silencieux un moment... Puis il étendit la main :

« Ni elle, ni vous! — dit-il. Et montrant son logis : — Ceci, ajouta-t-il, est un lieu d'asile!... »

Comme le tribun prononçait ces paroles, on sonna violemment à la porte, et le bruit des crosses de fusil se fit entendre dans l'escalier.

XXXVI

Danton regarda ses hôtes.

Il y eut un moment d'anxiété terrible parmi eux; puis la résolution du tribun fut prise.

Il ouvrit la porte de son cabinet et dit à M. d'Azay :

« Entrez là avec vos enfants. »

Ensuite, il alla ouvrir la porte extérieure de l'appartement.

Alors il se trouva face à face avec les municipaux.

Trois pouvoirs se disputaient Paris, comme on sait, la Convention, le Comité de sûreté publique et la Commune, c'est-à-dire les municipaux.

Des trois, la Commune était l'autorité la moins brillante et la plus redoutable.

Le Comité de sûreté faisait grâce quelquefois, la Convention était portée à la magnanimité, — la Commune ne pardonnait jamais.

C'était à elle que parvenaient les dénonciations anonymes, les accusations d'incivisme, les lâches délations.

Le Comité eût passé outre, la Convention eût prononcé l'ordre du jour; la Commune ne faisait fi de rien.

Elle écoutait toujours, elle ramassait soigneusement dans la boue toutes les imputations, toutes les calomnies; de tout cela, elle formait un faisceau de probabilités et mettait aussitôt ses municipaux en campagne.

Les municipaux ne lâchaient jamais leur proie; — ils arrêtaient quand même.

Si la Commune avait ordonné une perquisition chez Robespierre, les municipaux eussent obéi.

Ceux qui venaient arrêter M. d'Azay et ses enfants étaient au nombre de huit.

Celui qui les commandait était un cordonnier de la rue Meslay, appelé Polard.

Polard était l'effroi de son quartier, il avait envoyé plus de cent personnes à la guillotine. Polard se fût arrêté lui-même, s'il se fût suspecté de trédence et d'incivisme. C'était un homme de trente-six ans, au nez recourbé, à l'aspect farouche, dont les yeux brillaient de fanatisme, et qui ne pardonnait pas à l'univers d'être né bossu. La bosse de Polard était un crime que devait payer, à la longue, l'humanité tout entière.

Cependant, après avoir sonné violemment, Polard fut quelque peu étourdi de voir apparaître Danton sur le seuil.

Le cordonnier du passage, qui avait charitablement donné le conseil à M. d'Azay de se réfugier chez le tribun, n'était qu'un agent de Marseillais qui avait préparé tous ces événements. Or il avait dit simplement à Polard, en lui montrant la maison d'où venaient de partir le baron et ses enfants :

« Les oiseaux sont dénichés, mais ils ne sont pas allés loin... »

Et il avait ajouté, désignant du doigt l'escalier de Danton :

« Montez au premier... ils y sont. »

Polard s'était engouffré avec sa troupe dans l'escalier, avait sonné sans savoir chez qui il allait.

« Que voulez-vous ? » lui demanda Danton.

Le tribun avait eu le temps de retrouver le calme superbe qu'il montrait aux jours d'orage.

« Pardon, citoyen, balbutia Polard, je me trompe peut-être... mais... »

— Tu te trompes, assurément, drôle, répliqua Danton de sa voix pleine et sonore, car tu oublies de me saluer. »

Le cordonnier ôta son chapeau; mais il ne fut pas intimidé :

« C'est la Commune qui m'envoie, dit-il. »

— Que me veut-elle, la Commune ?

— A vous... personnellement... rien...

— Alors pourquoi te permets-tu d'entrer chez moi ?

— Je suis porteur d'un ordre d'arrestation, reprit Polard.

— Cet ordre me concernerait-il, par hasard ? fit Danton avec dédain.

— Non, citoyen.

— Alors, va-t'en ! »

Et Danton repoussa le cordonnier et ferma brusquement la porte.

Tout cela fut dit et fait en quelques secondes, et les municipaux stupéfaits demeurèrent un moment silencieux, se consultant du regard, en présence de la porte close de Danton.

Les uns disaient :

« On nous a trompés, le citoyen Danton, ex-ministre de la république, est trop bon patriote pour donner asile à des aristocrates. »

Un autre que le peur avait rendu féroce insulta Polard.

« Tu es un sot, dit-il. Le citoyen Danton ira à la Commune et nous serons licenciés. »

Un autre alors émit cet avis :

« Si nous nous en allons ?... »

Polard sent paraissait résolu; Danton, avec un mot et ce qu'on nomme une pousée, venait de s'en faire un ennemi mortel.

Cependant il descendit le premier.

Les municipaux le suivirent comme un troupeau de moutons suit son berger. Mais Polard ne renonçait point à la partie; seulement, il voulait retrouver le cordonnier son collègue.

Celui-ci, comme s'il eût pressenti qu'on avait besoin de lui, attendait en bas.

« Comment, dit-il, vous revenez seuls ? »

— Tu nous as trompés, dit un municipal.

— Moi ? pas du tout.

— Sais-tu où tu nous as envoyés ?

— Oui. Au premier; il n'y a qu'une porte.

— Et sais-tu chez qui ? »

Le cordonnier cligna de l'œil.

« Oui, dit-il; c'est le citoyen Danton qui habite là »

— Alors tu es fou, dit le patriote que la peur fanatisait; j'ai envie de te passer ma pique à travers le corps.

— Je sais ce que je dis... ils sont là !

— Qui ?

— Les aristocrates !... »

Polard regarda ses hommes :

« Je ne connais qu'une chose, dit-il, les ordres de la Commune »

Et comme l'indécision continuait à se manifester sur tous les visages :

« Si vous ne me suivez pas, dit-il, vous êtes tous des lâches !... »

Après avoir fermé la porte, Danton avait couru rejoindre M. d'Azay et ses fils.

« Ils sont partis, leur dit-il, mais ils vont revenir... »

Danton ne s'abusait pas sur la situation. Il connaissait les municipaux de longue date; il était convaincu qu'ils n'abandonneraient pas la place sans coup férir.

Mais il n'avait repoussé Polard et fermé la porte que pour avoir le temps de se préparer à la résistance.

Danton le tribun, Danton le conventionnel, songeait, depuis trois minutes, à soutenir un siège...

Un siège contre la république !

C'est que Danton était bien l'homme qui avait dit un jour à la tribune :

« Il faut de l'audace, encore de l'audace, et toujours de l'audace ! »

Danton venait de trouver — il le croyait du moins — la première planche de l'échafaudage sur lequel il voulait reconstruire sa popularité en désarroi.

Paris était las de voir couler le sang. Le joug de la Commune et la tyrannie de Robespierre pesaient à tous. La France attendait un libérateur !...

Danton rêvait ce rôle...

Depuis deux minutes, Danton avait compris, avec son génie de conception rapide et de fougueuse initiative, tout le parti qu'il pouvait tirer de la situation que venait de lui faire le hasard. Il allait distribuer des armes à ses hôtes; il se défendrait avec eux; les coups de pistolet mettraient le quartier en rumeur...

La foule s'assemblerait sous ses fenêtres... la foule ! C'est-à-dire cette mer orageuse, cet océan humain dont la voix sonore du tribun avait si souvent soulevé les flots impétueux. La foule qu'il haranguerait alors et à laquelle il dirait :

« La première des libertés est l'inviolabilité du domicile. Le premier devoir de la fraternité est de protéger les faibles. Ces hommes, que je ne connaissais pas, m'ont demandé protection, et je la leur ai accordée ! Si ces hommes sont les ennemis de la république, on les jugera; mais jusqu'à l'heure de leur jugement, j'étends mes deux mains sur eux. »

Et Danton voyait déjà la foule s'insurger, applaudir et crier : *Vive Danton !* Dans une heure peut-être, il serait le roi de l'émeute, une heure plus tard, il aurait pris l'hôtel de ville et renversé la Commune...

« C'est une dernière partie à jouer ! pensa-t-il; en avant ! »

Et retournant près des proscrits :

« Messieurs, dit-il, prenez ces pistolets... et défendons-nous !... »

Il leur montrait une panoplie accrochée au mur et composée d'armes de toute sorte.

« Citoyen, répondit le baron avec cette noblesse des gens qui ont fait le sacrifice de leur vie, nous défendre, s'est vous perdre !... »

— Qui sait ?

— Sauvez ma fille... Mes fils et moi, nous allons nous livrer...

— Vous vous défendrez, au contraire, répondit Danton.

— Mais c'est vous perdre !

— C'est me sauver ! » s'écria le tribun.

M. d'Azay et ses fils étaient armés.

Chacun mit des pistolets à sa ceinture et prit un poignard aux dents.

« Vous, mademoiselle, dit Danton, s'adressant à Claire, à demi folle de terreur, vous allez rester ici, au fond de cette pièce. Et ne tremblez pas, je réponds de vous sur ma tête !... »

Et il enferma Claire dans son cabinet, et poussa M. d'Azay et ses fils dans l'antichambre.

« La porte est solide, dit-il, elle résistera longtemps ! »

Le mousquet des municipaux retentissait de nouveau dans l'escalier.

Polard avait décidé ses hommes à remonter. Cette fois, il était



Danton sortait du café Foy avec Camille Desmoulins, et la foule battait des mains. — Page 100.

sûr d'être soutenu, et son coup de sonnette fut d'une insolence extrême.

La porte était munie d'un judas fermé à l'intérieur par une palette de fer.

Le judas s'ouvrit. Derrière étincela l'œil de Danton.

« Que voulez-vous ? répéta-t-il.

— Entrer ! dit Polard.

— Pourquoi ?

— Pour arrêter les aristocrates que tu as cachés chez toi, répondit le cordonnier avec assurance.

— Et moi je te somme de te retirer, dit Danton.

— Ouvrez, au nom de la loi ! s'écria Polard.

— Au nom de la loi, je te somme de respecter mon domicile.

— Enfoncez la porte, » ordonna Polard.

Un coup de crosse fut frappé...

Soudain, un éclair jaillit, une détonation se fit entendre, et une balle siffla...

Le judas s'était refermé.

XXXVII

Le Pays latin existe de toute éternité. Depuis le moyen âge, c'est le quartier des écoles, de la turbulente jeunesse.

La révolution avait fermé les écoles, mais elle n'avait point supprimé les étudiants.

Les étudiants sont l'âme du pays latin ; ils dominent le peuple aux jours d'émeute. Le peuple les écoute et les suit.

Le pays latin s'éveilla donc, ce jour-là, au bruit d'une fusillade.

La foule, guidée par les étudiants, se rua vers le passage du

Commerce : un combat meurtrier s'était engagé. Les municipaux avaient envahi la maison de Danton.

Danton et les trois gentilshommes se défendaient à coups de pistolet.

D'abord étonnée, inquiète, la population ouvrière du passage était demeurée neutre. Mais bientôt les uns avaient pris parti pour Danton, qui s'était montré un moment à la fenêtre, les autres pour la Commune.

La mêlée était devenue générale.

Un municipal, frappé en pleine poitrine, était venu tomber sanglant au pied de l'escalier.

La vue du sang avait électrisé la foule, on s'était rué sur la maison.

Des cris de mort s'étaient fait entendre.

Danton avait reparu à la fenêtre et élevé sa voix puissante ; mais cette voix avait été couverte par les vociférations de la multitude.

Tout à coup on avait entendu un roulement de tambours.

C'étaient les sections qui arrivaient en armes. Les sections faisaient cause commune avec les municipaux.

Le siège de la maison fut commencé dans toutes les règles.

Danton regarda ses compagnons et leur dit :

« Je crois qu'il faut mourir ici... nous sommes perdus, Robespierre triomphe ! »

Mais soudain, à l'intérieur de l'appartement, il se fit entendre un grand bruit, — bruit étrange, inattendu, qui força le tribun à se retirer de la porte et à courir vers la chambre dans laquelle il avait enfermé Claire d'Azay.

Un pan de mur s'était écroulé dans cette pièce, et par cette brèche ouverte à la hâte, deux hommes venaient de s'élancer,



Un sonna violemment à la porte. — Page 142.

Ces deux hommes étaient le *marchef* et Rochemaure.

Ce dernier avait pris Claire dans ses bras.

Le *marchef* alla droit à Danton :

« Monsieur, lui dit-il, dans dix minutes, les étudiants qui se battent pour vous dans l'escalier auront été tués jusqu'au dernier. Il n'est que temps... Suivez-nous ! »

— Fuir ! hurla le tribun, fuir, moi !

— Il faut fuir si vous voulez sauver votre tête.

— Jamais !

— Il faut accepter nos propositions si vous voulez triompher. »

Danton eut un geste d'indignation.

« Vos propositions ? dit-il. Vous voulez que je trahisse la république ? allons donc ! je saurai mourir... » Et puis il eut un accès de mélancolie.

« O les hommes, dit-il, ils ne font rien pour rien !... »

Et prenant les mains du baron d'Azay :

« Partez avec les vôtres, dit-il, allez-vous-en... sauvez votre tête, si vous pouvez... moi, je ne crains rien ! »

Il y eut alors entre les cinq gentilshommes et le tribun une lutte de générosité. Les premiers ne voulaient point partir seuls. Danton voulait demeurer.

Enfin il l'emporta.

« Partez, dit-il, on ne m'arrêtera point, moi ; ou, si on le fait, la foule me respectera, et je saurai me défendre à la barre de l'Assemblée. »

Pendant ce temps, on attaquait la porte à coups de hache, et la fusillade avait cessé.

Les partisans de Danton étaient morts ou avaient pris la fuite.

« Partez ! » répéta le tribun.

M. d'Azay prit sa fille dans ses bras et s'élança le premier par cette brèche que les masques rouges avaient pratiquée, cachés qu'ils étaient dans la maison voisine. Ses fils le suivirent. Puis le *marchef*.

Alors Rochemaure s'approcha de Danton et se pencha à son oreille :

« Au nom d'Armande, dit-il, ne consentirez-vous point à fuir ? »

Danton tressaillit, une larme brilla dans ses yeux ; puis il secoua silencieusement la tête.

« Adieu donc, » répéta Rochemaure.

Ils se pressèrent silencieusement la main, et le chevalier s'en alla.

Danton referma la porte de son cabinet et revint dans l'antichambre.

Un dernier coup de hache fit voler la porte en éclats.

Alors, les municipaux virent Danton debout, les bras croisés sur sa vaste poitrine, l'œil calme et superbe.

« Que me voulez-vous ? leur dit-il.

— Nous venons arrêter les aristocrates, s'écria Polard.

— Il n'y en a pas ici, répondit Danton. Au surplus... cherchez... »

Mais un homme s'avança derrière Polard et s'approcha de Danton. C'était le Marseillais.

Le Marseillais était radieux.

« Citoyen, dit-il, je suis chargé par le comité de sûreté de m'assurer de votre personne. »

Et il exhiba son ordre d'arrestation.

« Je saurai me défendre, » répondit Danton avec calme.

XXXVIII

Il est de grands événements politiques qui sont exclusivement du domaine de l'histoire, et auxquels le roman, cette chronique intime d'une époque, n'a point le droit de toucher.

Le procès de Danton et de ses amis, l'énergie fougueuse du tribun à la barre de la Convention, les efforts de ses amis pour le sauver, la perfidie d'Hébert, procureur de la Commune, et enfin la condamnation de l'homme à qui la révolution devait tant, n'entrent point dans notre modeste cadre.

Ce fut le 5 avril 1794, à quatre heures du soir, que Danton et Camille Desmoulins furent conduits à la mort.

Deux hommes en carmagnole, coiffés du bonnet rouge, s'étaient glissés jusqu'au pied de l'échafaud, conduisant une femme vêtue en femme du peuple.

Cette femme était pâle, mais son regard brillait d'énergie et rencontra celui du condamné.

Danton jeta un cri en voyant cette femme.

Puis, un sourire vint à ses lèvres, le sourire de l'homme qui se sent content.

Les deux hommes le saluèrent aussi.

Pendant dix secondes, debout sur l'échafaud, Danton put voir Rochemaure, Armande et le marchef qui étaient venus lui dire un suprême adieu.

Armande avait voulu lui sourire, Armande avait voulu qu'il pût la contempler une dernière fois.

« Adieu ! » leur cria-t-il.

Et, tandis que le boncreau le couchait sur la planche, sa voix sonore se fit entendre une dernière fois :

« Vive la liberté ! » cria-t-elle.

Tandis que le marchef et Rochemaure emportaient Armande évanouie, ils se heurtèrent à un homme qui, lui aussi, était venu voir mourir Danton.

C'était le Marseillais.

« Ah ! misérable ! dit le marchef, l'échafaud serait trop doux pour toi. »

Et il lui enfonça son stylet dans la poitrine jusqu'au manche.

Puis, tandis que le Marseillais tombait :

« A Robespierre, maintenant ! » murmura-t-il.

FIN DES MASQUES ROUGES.

